





AOUT 2⁴ 1970



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

DE LA
SAGESSE
TROIS LIVRES,

par

PIERRE CHARRON PARISIEN
Docteur és Droits.

Ausquels est adiousté vn recueil des lieux & chapitres, suiuant la premiere edition de Bordeaux, 1601. Avec la reuision de mesieurs du Conseil priué, pour le contentement & soulagement du curieux lecteur, desirieux de voir l'vne & l'autre impression.

P L V S

Vn petit traicté contenant vn sommaire des trois liures: vne Apo'logie & responce aux plaintes & obiections qu'on faisoit contre ceux, Avec quelques discours Chrestiens, trouuez après la decez de l'Auteur.

DERNIERE EDITION.



Universalis
BIBLIOTHECA
Ottavienis

A PARIS,
Chez DAVID DOUCEUR, Libraire juré, rue
Saint Iaqués, au Mercure arresté.

M. DC. XIII.

Avec privilege du Roy.

BJ

1051

.C35

1613



A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR

LE DVC D'ESPERNON,

PAIR ET COLONNEL

de l'infanterie de France.



ONSEIGNEVR,

Tous sont d'accord, que les deux plus grandes choses qui tiennent plus du ciel; & sont plus en lustre, comme les deux maistresses du monde, sont LA VERTV ET LA BONNE FORTVNE, LA SAGESSE ET LE BON HEVR. De leur preference il y a de la dispute; chacune a son pris, sa dignité, son excellence. A LA VERTV ET SAGESSE, comme plus laborieuse, suante, & hazardeuse, est deuë par preciput l'estime la, recõpence: A L'HEVR ET BONNE FORTVNE, comme plus haute & diuine, est deuë proprement l'admiration & l'adoration. Cette cy par son esclat touche & rauit plus les.

EPISTRE.

simples & populaires; celle là est mieux apperceuë
 & recogne des gens de iugement. Rarement se
 trouuent elles ensemble en mesme sujet, au moins
 en pareil degré, & rang, estât toutes deux si gran-
 des qu'elles ne peuuent s'approcher & mesler sans
 quelque jalousie & conestation de la primauté.
 L'une n'a point son lustre, & ne peut bien trou-
 uer son jour en la presence de l'autre: mais venās
 à s'entre bien entēdre & unir, il en sort vne har-
 monie tres-melodieuse, c'est la perfectiō. De cecy
 vous estes, MONSEIGNEUR, un exēple tres-ri-
 che, & des plus illustres, qui soit apparu en nostre
 France, il y a fort long tēps. LA BONNE FOR-
 TVNE ET LA SAGESSE se sōt tousiours tenuēs
 par la main, & conjointement se sont fait valoir
 sur le theatre de vostre vie. Vostre BONNE FOR-
 TVNE a estonné & transsi tous par sa lueur &
 splendeur; VOSTRE SAGESSE est recogneë &
 admirée par tous les mieux sensez & iudicieux.
 C'est elle, qui a bien sceu mesnager & maintenir
 ce que la BONNE FORTVNE vous a mis en
 main. Par elle vous auez sceu non seulemēt bien
 remplir, conduire, & releuer LA BONNE FOR-

TVNE ; mais vous vous l'estes bastie & fabri-
 quée, selon qu'il est dit, que le Sage est artisan de
 sa fortune, vous l'avez attirée, saisie & cōme at-
 tachée & obligée à vous. Je sçay avec tous, que
 le zele & la deuotio à la vraye religion, la vaillā-
 ce & suffisāce militaire, la dexterité & bōne cō-
 duitte en tous affaires, vous ont acquis l'amour &
 l'estime de NOS ROIS, la biē-vueillāce des peu-
 ples, & la gloire par tout. Mais i'ose & veus dire
 que c'est VOSTRE SAGESSE qui a la meilleure
 part en tout cela, qui couronne & parfait toutes
 ces choses. C'est pourquoy justemēt & tres à pro-
 pos, ce liure de SAGESSE vous est dedie & cōsa-
 cré: car AV SAGE LA SAGESSE. Vostre nom
 mis icy au frōt, est le vray titre & sommaire de
 ce liure: c'est vne belle & douce harmonie, que du
 modelle oculaire avec le discours verbal, de la
 pratique avec la theorique. S'il est permis de
 parler de moy, ie diray confidemmēt, MONSEI-
 GNEVR, avec vostre permission, que du premier
 jour que j'euy ce bien de vous voir & considerer
 seulement des yeux, ce que je fis fort attentiu-
 ment, ayant auparauant la teste pleine du bruit

EPISTRE.

de vostre nom, ie fus touché d'une inclination, & depuis ay tousiours porté en mon cœur, une entiere affection & desir à vostre bien, grandeur & prosperité. Mais estant de ceux qui n'ont que les desirs en leur pouuoir, & les mains trop courtes pour venir aux effets, ie l'ay voulu dire au mode, & la publier par cet offre que ie vous fais tres-humblement, certes de tres-riche estoffe, car qui a il de plus grand en vous & au monde, que la SAGESSE? Mais qui meriteroit d'estre plus elaboré & releué pour vous estre présenté. Ce qui pourra estre avec le tēps, qui affine & recuit toutes choses: & de vray voicy un sujet infini, auquel'on peut adjoüster tousiours: mais tel qu'il est je me fie, qu'il sera humainement receu de vous, & peut estre employé à la lecture de Messieurs vos enfans, qui apres lidée vive, & patré animé de SAGESSE EN VOUS, y trouuerôt quelques traits & lineamens: & de ma part ie demeureray tousiours.

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur
CHARRON.

*Aduertissement aux Lecteurs sur le sujet
de ceste nouvelle Edition.*

Messieurs, voyant que les liures de la Sageſſe de defunt monsieur Charron estoient bien venus parmy le monde, & mesmes que de puis son decés on les auoit fait rimprimer endiuers endroit ſuyuāt l'Editiō de Bourdeaux de l'an 1601. d'autant qu'on esti- moit qu'en la ſecōde Editiō de l'an 1604. faicte en ceste ville, on auoit corrigé & retranché plusieurs articles, i'ay estimé estre à propos de faire imprimer pour la troi- sieme fois lesdits liures, & pour satisfaire au desir des curieux, i'ay premierement faict faire le corps duliure, ainsi que l'auteur mesmes peu au parauant son decés l'auoit reueu & augmenté sans aucune alteration, & ay faict ſuiure de point en point son manuscrypt; & puis apres ia'y faict adjoſter les articles de l'Editiō de Bour- deaux, lesquels l'auteur a expreſſémēt voulu estre cor- rigez. ou adoucis, lors que son liure seroit r'imprimé; & finalement, ceux que monsieur le President Iean- nin tresdigne Conseiller d'Etat, commis par monsieur le Châcelier à la censure & examen de ce liure, à juger debuoir estre chāgez, & ce que i'en ay faict, ç'a esté pour contēter vn chascun, & laisser la liberte & le moyen aux lecteurs de prendre & choisir ce qui leur semblera estre le meilleur. Car en ceste Editiō on aura tout ce qui est és precedentes impressiōs tant de Bourdeaux que de Paris & d'ailleurs, avec vne table Alphabetique des matieres qui y sont traittees, & vn Eloge veirtable ou sommaire de la vie de l'auteur, ensemble vne explication de la fi- gure qui est au frōtispice de ce volume. Vous serez aussi aduetis, qu'en ceste Epition l'hautheur a transposé les

chapitres du premier liure, autrement qu'ils n'estoient en la premiere Edition de Bourdeaux, ainsi qu'il est remarqué en la table des chapitres, & y a adjousté 6. chapitres entiers, sçauoir les 1.3.8.9.12. & 13. Es deuxiesme & troisieme liures il n'y a aucune transpositiōs, mais il y a plusieurs additions & augmentations, comme vous pourrez veoir, si prenez la peine de conferer ceste edition avec la premiere. Prenez en gré mō trauail, si vous plaist, & soiez assurez que ce que i'ay fait, est pour vostre contentement, & pour m'acquiter du seruire que i'ay voué au public.

De Paris le 1. Iuin 1607.

Le subiect & ordre de ces trois liures.

Le premier liure enseigne à se cognoistre & l'humaine condition, qui est le fondement de Sageste par cinq grandes & capitales consideratiōs de l'homme, & cōtient 62. chapitres.

Le second contient les regles capitales de Sageste, les priuileges & propres qualitez du Sage, & a 12. chapitres.

Le troisieme discourant par les 4. vertus morales, Prudence, Iustice, Force, Temperance, donne les particuliers enseignemens de Sageste en 43. chapitres.

TABLE DES CHAPITRES DE
CES TROIS LIVRES DE
Sagesse.

*Preface, où est parlé du nom, sujet, dessein & methode
de cet œuvre, avec Aduertissement au
Lecteur. pag. 1.*

LIVRE PREMIER, QUI EST DE LA
cognoissance de foy & de l'humaine condition.

Exhortation à s'estudier & cognoistre.

*Preface du premier liure, pag. 19.
C'est le ch. de l'Edition 1. de Bourdeaux.*

*Premiere consideration de l'homme, qui est naturelle par
toutes les pieces dont il est composé. pag. 33.*

- Chap. 1. De la formation de l'homme. page 33.
2. Distinction premiere, & generale de l'homme. 37.
C'est le 9. chap. de la 1. Edition.
3. Du corps, & premierement de toutes ses parties, &
assiette d'icelles. 38.
4. Des propriétés singulieres du corps humain. 43.
C'est le ch. 10. de la 1. Edit.
5. Des biens du corps, Santé, Beauté, & autres. 44.
C'est le ch. 11. de la 1. Edit.
6. Des vestemens du corps. 50. *C'est le ch. 14. de la 1. Edit.*
7. De l'ame en general. 51. *C'est le 15. ch. de la 1. Edit.*
8. De l'Ame en particulier, & premierement de la fa-
culté Vegetative. 67.

9. De la faculté sensitive. 68.
10. Des sens de nature. 71. *C'est le 12. ch. de la 1. Edit.*
11. Du veoir, ouyt, & parler. 77. *C'est le 13. ch. de la 1. Edit.*
12. Des autres facultez, imaginative, Memoratiue, Appetitiue. 81.
13. De la faculté intellectiue, & vrayement humaine. 82
14. De l'Esprit humain, ses parties, fonctions, qualitez, raison, inuentiõ, verité. 92. *C'est le 16. ch. de la 1. Edit.*
15. De la Memoire. 107. *C'est le 17. ch. de la 1. Edit.*
16. De l'Imagination & opinion. 108. *C'est le 18. ch. de la 1. Edit.*
17. De la Volonté. 111. *C'est le 19. ch. de la 1. Edit.*
Des passions & affections, aduertissement. 114. *C'est le 20. ch. de la 1. Edit.*
18. Des passions en general. 114.
Des passions en particulier, aduertissement. 119.
19. De l'Amour en general. 119. *C'est le 21. ch. de la 1. Edit.*
20. De l'Ambition 120. *C'est le 22. ch. de la 1. Edit.*
21. De l'auarice & sa contrepassion. 126. *C'est le 23. ch. de la 1. Edition.*
22. De l'Amour charnel. 129. *C'est le 24. ch. de la 1. Edit.*
23. Desirs, cupiditez. 132. *C'est le 25. ch. de la 1. Edit.*
24. Espoir, Desespoir. 134. *C'est le 26. ch. de la 1. Edit.*
25. De la Cholere. 134. *C'est le 27. ch. de la 1. Edit.*
26. Hayne. 139. *C'est le 28. ch. de la 1. Edit.*
27. Enuie. 140. *C'est le 29. ch. de la 1. Edit.*
28. Ialousie. 140. *C'est le 30. ch. de la 1. Edition.*
29. Vengeance. 141. *C'est le 31. ch. de la 1. Edition.*
30. Cruauté. 142. *C'est le 32. ch. de la 1. Edition.*
31. Tristesse. 144. *C'est le 33. ch. de la 1. Edition.*
32. Compassion. 149. *C'est le 34. ch. de la 1. Edition.*
33. Crainte. 150. *C'est le 35. ch. de la 1. Edit.*

DES CHAPITRES.

34. *Seconde consideration de l'homme, qui est par comparaison de luy avec tous les autres animaux.* 153. C'est le 8. chap. de la 1. Edition.

Troisiesme consideration de l'homme, qui est par sa vie. 169.

35. *Estimation; briefueté, description de la vie humaine, & ses parties.* 169. C'est le 36. ch. de la 1. Edition.

Quatriesme consideration de l'homme morale, par ses mœurs, humeurs, conditions; bien vüe & notable. Preface.

Contenant vne genarale peinture de l'homme.

176. C'est le 2. ch. de la 1. Edit.

36. *Vanité* 178. C'est le 3. ch. de la 1. Edit.

37. *Foiblesse.* 184. C'est le 4. ch. de la 1. Edit.

38. *Inconstance.* 199. C'est le 5. ch. de la 1. Edition.

39. *Misere.* 201. C'est le 6. ch. de la 1. Edit.

40. *Presomption.* 220. C'est le ch. 7. de la 1. Edit.

Cinquiesme & derniere consideration de l'homme, par les varietez & differences grandes qui sont en luy, & leurs comparaisons. 231.

41. *De la difference & inegalité des hommes en general.* 231. C'est le 37. ch. de la 1. Edit.

42. *Primiere distinction & differences des hommes, naturelle & essentielle, tirée de la diuerse assiette du monde* 234. C'est le 38. ch. de la 1. Edit.

43. *Seconde distinction & difference plus subtile des esprits, & suffisances des hommes* 241. C'est le ch. 39. de la 1. Edit.

44. *Troisiesme distinction & difference des hommes accidentale, de leurs degrez, estats & charges.* 244. C'est le ch. 40. de la 1. Edit.

Des estats & degrez des hommes en particulier, aduertissement. 248.

45. *Du cōmander & obeir,* 248. C'est le ch. 41. de la 1. Edit.

T A B L E

46. Du mariage. 250. *C'est le ch. 42. de la 1. Edit.*
47. Des parens & enfans. 261. *C'est le ch. 43. de la 1. Edit.*
48. Des Seigneurs & esclaves, maîtres & seruiteurs
265. *C'est le ch. 44. de la 1. Edit.*
49. De l'estat, Souveraineté, Souverains. 269.
C'est le ch. 45. de la 1. Edit.
50. Des Magistrats. 278. *C'est le ch. 46. de la 1. Edit.*
51. Des Legislatteurs, Docteurs & instructeurs. 279.
C'est le ch. 47. de la 1. Edit.
52. Du peuple ou vulgaire. 280. *C'est le ch. 48. de la 1. Edit.*
*Quatriesme distinctiõ & difference des hommes tiree de leurs
diuerfes professions, & condiions de vie. Preface. 284.*
53. Distinctiõ & comparaiſon de trois sortes de degrez
de vie. 285. *C'est le ch. 49. de la 1. Edit.*
54. Comparaiſon de la vie ciuile ou sociale avec la so-
litaire. 287. *C'est le ch. 50. de la 1. Edit.*
55. Comparaiſon de la vie menée en cõmun, & menée
en proprieté 290. *C'est le ch. 51. de la 1. Edit.*
56. Comparaiſon de la vie rustique, & des villes. 291.
C'est le ch. 52. de la 1. Edition.
57. De la profession militaire. 292. *C'est le ch. 35. de la 1. Ed.*
*Cinquiesme & derniere distinctiõ & difference des hom-
mes tiree des faueurs & defaueurs de la Nature & de la
fortune. Preface. 294.*
58. De la liberté & du seruage. 295. *C'est le ch. 54. de la 1. E.*
59. De la Noblesse. 296. *C'est le ch. 55. de la 1. Edit.*
60. De l'honneur. 299. *C'est le ch. 56. de la 1. Edit.*
61. De la Science. 303. *C'est le ch. 57. de la 1. Edit.*
62. Des Richesses & poureté. 305.
C'est le ch. 58. de la 1. Edit.

LIVRE SECOND, CONTENANT LES instructions & reigles generales de Sageſſe.

*Preface, auquel y a vne peinture generale de Sageſſe, & le
Sommaire du liure.* 307.

1. Exemption & affranchiſſement des erreurs & vices
du monde & des paſſions, &c. 312.
2. Vniuerſelle & plaine liberté de l'eſprit, tant en iu-
gement qu'en volonté, ſeconde diſpoſition à la
Sageſſe. 321
3. Vraye & eſſentielle preud'homme, premiere &
fondamentale partie de Sageſſe. 350.
4. Auoir vn but & train de vie, certain, ſecond fonde-
ment de Sageſſe. 376.
5. Eſtudier à la vraye pieté, premier office de Sageſſe.
380.
6. Regler ſes deſirs & plaiſirs, ſecond office de Sageſ-
ſe. 402.
7. Se porter moderement & egalemeſt en proſperité
& aduerſité, Troiſieſme office de Sageſſe. 410.
8. Obeyr, & obſeruer les loix, couſtumes & ceremo-
nies du pays, comment & en quel ſens, quatrieſme
office de Sageſſe. 423.
9. Se bien comporter avec autruy, cinquiemeſme office
de Sageſſe. 437.
10. Se conduire prudemmeſt aux affaires, Sixieſme
office de Sageſſe. 442.
11. Se tenir touſiours preſt à la mort, fruit de Sageſ-
ſe. 452.
12. Se maintenir en vraye tranquillité d'eſprit, le fruit
& la couronne de Sageſſe, & conſeſion de ce liure.
476.

LIVRE TROISIÈSME, AVQUEL
font traittez les aduis particuliers de Sagesse par
les quatre vertus morales.

Preface.	481.
<i>De la prudence premiere vertu.</i>	482.
1. De la prudence en general.	482.
<i>De la prudence Politique du souverain pour gouverner estats.</i>	486.
Preface.	486.
2. Premiere partie de ceste Prudéce Politique, & gouvernement d'Estat, qui est de la prouision.	488.
3. Seconde partie de la prudence politique & du gouvernement d'Estat, qui est de l'action & gouvernement du prince.	519.
4. De la prudéce requise aux affaires difficiles & mauvais accidens publics & priuez. Preface.	551.
1. Des maux & accidens qui nous menacent.	552.
2. Maux & accidens presens, pressans & extremes.	553.
3. Affaires douteux & ambiguz.	555.
4. Affaires difficiles & dangereux.	555.
5. Coniurations.	556.
6. Trahison.	559.
7. Emotions populaires.	560.
8. Faction & ligue.	552.
9. Sediton.	563.
10. La Tyrannie & rebellion.	565.
11. Guerres ciuiles.	566.
12. Aduis pour les particuliers en toutes les susdictes diuisions publiques.	568.
13. Des troubles & diuisions priuées.	571.
<i>De la iustice seconde vertu.</i>	572.
5. De la iustice en general.	572.

DES CHAPITRES.

6. De la Iustice & deuoir de l'hōme à soy-mesme. 576.
*De la Iustice & deuoir de l'homme enuers l'homme, ad-
 uertissemens.* 583.
*Premiere partie, qui est des deuoirs generaux & communs
 de tous enuers tous, & premierement.* 584.
7. De l'Amour ou amitié. 584.
8. De la foy, fidelité, perfidie, secret. 594.
9. Verité & admonition libre. 598.
10. De la flatterie, menterie & dissimulation. 601.
11. Du bien fait, obligation & recognoissance. 607.
*Seconde partie qui est des deuoirs speciaux de certains à cer-
 tains, par certaine & speciale obligation. Preface.* 620.
12. Deuoir des mariez. 621.
13. Mesnagerie. 623.
14. Deuoir des parens & enfans. 625.
15. Deuoir des maistres & seruiteurs. 662.
16. Deuoir des souuerains, & des suiets. 664.
17. Deuoir des magistrats. 671.
18. Deuoir des grands & des petits. 676.
De la force troisieme vertu. Preface. 678.
19. De la force ou vaillance en general. 678.
De la force ou vaillance en particulier. 685.
20. Premiere partie des maux externes. 685.
21. Des maux externes considerez en leurs effets &
 fruits. 691.
*Des maux externes en eux mesmes & particulierement. Ad-
 uertissement.* 694.
22. De la maladie & douleur. 695.
23. De la captiuité ou prison. 698.
24. Du bannissement & exil. 700.
25. De la poureté, indigence, perte de biens. 702.
26. De l'infamie. 705.

27. De la perte d'amis. 705.
 De la mort. 707.
Seconde partie des maux internes & c. Preface. 707.
 28. Contre la crainte. 708.
 29. Contre la tristesse. 709.
 30. Contre la compassion & misericorde. 711.
 31. Contre la cholere. 712.
 32. Contre la hayne. 716.
 33. Contre l'enuie. 717.
 34. Contre la vengeance. 718.
 35. Contre la ialoufie. 720.
De la temperance quatriefme vertu. 721.
 36. De la Temperance en general. 721.
 37. De la prosperité & aduis sur icelle. 723.
 38. De la volupté & aduis sur icelle. 725.
 39. Du manger & boire, & sobriété. 731.
 40. Du luxe & desbauche en tous couverts &c. 734.
 41. Plaisir Charnel, chasteté, continence. 735.
 42. De la gloire & de l'ambition. 738.
 43. De la Temperance au parler, & de l'Eloquence. 741.

Fin de la Table des Chapitres.

ABC

ELOGE



ELOGE-VERITABLE OV
SOMMAIRE DISCOVRS DE LA
vie de Pierre Charron Parisien vi-
uant Docteur és Droicts.

Par G.M.D.R.

PIERRE Charron nasquit à Paris en l'an 1541. & fut baptisé en l'Eglise de S. Hilaire au clos Bruneau. Son pere estoit Thibaud Charron, marchand libraire demourant ruë des Carmes prés le college des Lombards, & sa mere se nommoit Nicole de la Barre, de laquelle ledit Thibaud Charron eut 21. enfans tant masles que femelles, & en auoit eu quatre autres auparauât de sa premiere femme. Ainsi Pierre Charron eut 24. tant freres que que sœurs, desquels n'est resté aucune posterité masculine; & combien que ses Pere & mere n'eussent grâds moyens pour entretenir vn si grâd nombre d'enfans, si est-ce que recognoissans que leur fils Pierre estoit estrené fauorablement de Nature d'vn bel esprit, docile & capable de grandes choses, ils eurent soin de le faire bien instruire dès son ieune aage aux bonnes lettres: tellement qu'ayant appris en peu de temps les lāgues Grecque & Latine, dont y auoit lors de celebres Professeurs en l'Vniuersité de Paris, il fit bonne prouision des sciences liberales & humaines, & mesmes de la Logique, Ethique, Phisique & Metaphysique: & de-

puis il estudia en droit Civil & Canon és Vniuersitez d'Orleans & de Bourges, où il fut honoré du tiltre & degré de Docteur és droicts. Estant de retour à Paris il suyuit la profession du Palais, & fut receu Aduocat en la Cour de Parlement, où il frequentoit ordinairement le Barreau, qu'il confessoit estre la plus belle & profitable École du monde, ne perdoit aucunes des audiences publiques, & y prit vn telle teinture que par ses liures & discours on peut tousiours remarquer plusieurs beaux mots & termes de Iurisprudence & de Pratique, & continua cest exercice par cinq ou six ans entiers, mais preuoyant que le chemin qu'il falloit tenir pour s'aduancer au Palais luy seroit long & difficile, pour n'auoir alliance ny cognoissance avec des Procureurs & Solliciteurs de procès, & ne pouuant s'abaisser & captiuer iusques là, que de les courtiser, caresser & rechercher, pour estre par eux employé aux affaires (tant il auoit l'ame noble & genereuse) il quitta ceste vacation, & s'adonna à bon escient à l'estude de la Theologie, & à la lecture des Peres & Docteurs de l'Eglise, & par ce qu'il auoit la langue bien pendue & qu'il s'estoit formé vn stile libre & releué par dessus le commun des Theologiens, il s'exerça à la predication de la parole de Dieu, par permission des Curez & Pasteurs, où incontinent il parut & s'acquist vne merueilleuse reputation entre les plus doctes de ce temps là, mesmes à l'endroit de plusieurs Euesques & grands Prelats qui estoient lors en ceste ville, & y auoit presse entr'eux à qui le pourroit auoir en son Euesché ou Diocese. Entre autres Messire Arnaud de Pontac Euesque de Ba-

was Prelat de tresgrande erudition, l'ayant ouy pre-
 scher en l'Eglise de sainct Paul en l'an 1571. le prit
 en telle affection qu'il luy fist quitter le lieu de sa
 naissance, & le mena à Xaintes, a Bourdeaux & en
 son Eueché de Bazas, & autres lieux de la Gas-
 coigne & du Languedoc, où il fist paroistre son
 eloquence admirable, qui luy donna vn tel bruiet
 & renom, qu'on le reherchoit par tout, & que
 les Eueques de diuers Dioceses où il auoit pres-
 ché, luy offroient liberalement les Chanoines
 Theologales de leurs Eglises & autres dignitez &
 benefices, & luy faisoient plusieurs dons & pre-
 sens. Il a esté successiuelement Theologal de Ba-
 zas, d'Arcs, de Lethoure, d'Agen, de Caors & de
 Coudom, Chanoine & maitre d'Escole en l'Eglise
 de Bourdeaux, & Chantre en l'Eglise de Coudom.
 La Royne Marguerite Duchesse de Valois le re-
 tint pour son Predicateur ordinaire, & le Roy à
 present regnant, quoy qu'il fust lors de la Religion
 pretendüe reformée, s'est delecté & a pris plaisir
 extreme d'ouyr ses predications, & l'a plusieurs
 fois honoré de sa presence. Il fut aussi à la suite du
 defunct Cardinal d'Armaignac Legat de sa saincte-
 té à Auignon, qui l'auoit en tresgrande estime. Il
 a grandement profité à l'Eglise de Dieu par ses
 Predications qu'il a continuées assiduëment par
 l'espace de plus de 32. ans, & par icelles il a ramené
 plusieurs deuoyez au giron de l'Eglise, & a confir-
 mé en la foy plusieurs qui bransloient au man-
 che, tant il estoit homme bien disant & bien vi-
 uant. S'estant addonné à la Theologie, il n'a affe-
 cté les degrez de Bachelier, Licentié, ny de Docteur
 qu'Professeur en icelle, & luy suffisoit d'estre

digne & capable d'auoir tels degrez, & s'est seulement contenté de receuoir l'ordre & caractere de Prestre. Il fut 17. ou 18. ans sans retourner à Paris depuis qu'il en fut sorty, & auoit resolu d'y venir paracheuer le reste de ses iours, mais parce qu'il ay moit la solitude, il auoit fait vœu d'estre Chartreux, & de fait sur la fin de l'an 1588. il partit de Bordeaux, & passa par Xaintes & par Angers, où il fit quelques doctes predications, & s'en vint en ceste ville, lors que les Estats estoient assembles à Bloys & se presenta au Prieur de la Chartreuse qui est les Paris, nommé Iean Michel homme de sainte vie, qui depuis est mort Prieur general de la grande Chartreuse en Dauphiné, & luy descourir son vœu & desir; Mais il ne peut y estre receu, quelque ardente priere & instante poursuite qu'il en fist, & ce seulement à cause de son aage trop aduancé, qui estoit de 47. à 48. ans, & s'excusoit-on sur ce qu'il falloit de ieunesse s'estre accoustumé à supporter l'austerité de cest ordre religieux. Voyant ce refus il s'adressa au Prouincial des Celestins de ceste ville pour estre pareillemēt receu en leur ordre, où il se trouua pareille difficulté, empeschement & refus. De sorte qu'ayant fait tout ce qui estoit en luy, & ne tenant à luy que son vœu n'eust esté accompli, il fut assure par Messieurs Faber Doyen de la Sorbonne, Tyrius Iesuite Escossois & Feuardent Cordelier tres-doctes Theologiens, qu'en consciēce il estoit quitte d'un tel vœu, & que librement il pouuoit demeurer au monde comme seculier, & qu'il n'estoit obligé d'entrer en autre ordre de Religion. Tellement qu'en l'année 1589. il repassa par Angers, où il precha entierement le Ca-

resme avec tresgrande admiration & edification du peuple, & delà il retourna à Bourdeaux, où il prit cognoissance, & vescu fort familiarement avec Messire Michel de Montagne, Cheualier de l'ordre du Roy, aucteur du liure, intitulé, Les Essais, duquel il faisoit vn merueilleux cas, & le sieur de Montaigne l'aimoit d'une affection reciproque, & avant que mourir, par son testament il luy permit de porter apres son decez les plaines armes de sa noble famille, par ce qu'il ne laissoit aucuns enfans masculles. Les troubles derniers ayants retenu le sieur Charron en la ville de Bourdeaux, depuis l'an 1589. iusques en l'année 1593. il dressa son liure des trois veritez, qu'il fit imprimer en l'an 1594. sans y mettre son nom, qui fut receu fort plausiblement de tous les sçauans hommes, & sur l'edition de Bourdeaux, on l'imprima deux ou trois fois en ceste ville, & depuis à Bruxelles en Flandres, sous le nom de Benoist Vaillant, Aduocat de sainte foy, nom inuenté à plaisir, par ce qu'on void que par l'auteur de ce liure, en la troisieme verité la cause de la sainte foy est fort bien plaidée & defendue contre le petit traitté de l'Eglise, auparauant composé par le sieur du Plessis Mornay, la publication de ce liure le fit cognoistre à Messire Antoine d'Erbrard de S. Sulpice, Euesque & Comte de Caors, lequel sans auoir veu ledit sieur Charron, au seul goust de son liure le fit approcher de luy, le faisant son vicaire general, & luy donnant la Chanoinie Theologale de son Eglise, qu'il accepta, & y estant il fit imprimer pour la seconde fois son liure à Bourdeaux, en l'an 1595. y mettant son nom, & l'augmenta d'une reëplique contre la re-

E L O G E.

sponse qui auoit esté imprimée à la Rochelle, faite
 à sa troisieme Verité. Estant à Caors; le Roy con-
 uoqua à Paris l'assemblée generale du Clergé de
 son Royaume en ladite année 1595. où il comparut
 en qualité d'un des deputez, & fut choisi & esleu
 pour estre le premier Secretaire de l'assemblée, &
 y estant, il fut inuité de prescher en l'Eglise de
 Sainct Eustache la plus populeuse paroisse de Paris,
 ce qu'il fist le iour de la feste de Toussaincts de l'an
 1596. & deux iours apres, depuis il prescha dere-
 chef les six Dimanches du Careme en l'an 1596.
 Estant retourné à Caors, depuis l'an 1596. iniques
 en l'an 1600. Il composa huit discours de la sainte
 Eucharistie, avec autant de discours Chrestiens de la
 cognoissance & prouidence de Dieu, de la Redem-
 ption du monde, & de la Communion des Saincts,
 ensemble les liures de Sageffe. Comme il estoit de-
 mourant à Caors, Messire Iean du Chemin Euesque
 de Coudom le pourueut de sa dignité de Chantre
 en son Eglise pour l'attirer en son Diocese: mais estant
 recherché en mesme tēps par Messire Charles My-
 ron Euesque d'Angers de venir faire sa demeure en
 Anjou, il y estoit plus enclin, tellement qu'il balan-
 ça long temps, & fut en doute où il se deuoit resou-
 dre & arrester, & son affection le portoit de choisir
 l'Anjou, qu'il estimoit estre le plus beau & plus
 plaisant seiour de France: Toutesfois il fut em-
 pesché d'y demourer, parce que ceste Prouince
 d'Anjou n'estoit lors paisible, ains fort trauaillee
 de la guerre Ciuile: aussi que la Bretagne sa voisine
 n'estoit encores reduitte en l'obeissance du Roy.
 D'ailleurs la Chanoinie Theologale de Coudom
 vint à vacquer, qui luy fut offerte par ledit Sieur du

Chemin, laquelle il accepta, & se resolut d'aller faire sa residence à Coudom; Ce qu'il fist, & y acheta vne maison qu'il fist bastir de neuf & l'ameubla de beaux & precieux meubles en intention d'y passer le cours de sa vie plus ioyeusement & gaillardement, & d'euitier à son pouuoir les incommoditez que la vicillesse apporte ordinairement avec soy. S'estant habitué à Coudom il fist imprimer à Bourdeaux ses discours Chrestiens cy dessus mentionnez iusques au nombre de seize, & ses liures de Sagesse és années mil six cens, & mil six cens & vn, par le moyen desquels sa renommee & reputation s'estendit au loing & au large, & prist place à l'endroit des plus beaux & rares esprits de la France. Entre autres Messire Claude Dormy Euesque de Bologne sur mer; & Prieur de Sainct Martin des Champs à Paris, luy escriuit quelques lettres sur le subject d'iceux, luy tesmoignant qu'il en faisoit grand estat, & qu'ils estoient bien à son goust, & luy fist offre de la Theologale de son Eglise. Ces lettres firent venir l'enuie au Sieur Charron de faire vn troisieme voyage en ceste ville, afin de voir, recognoistre & remercier ledit Sieur Euesque de Bologne, & pareillement pour y faire imprimer ses liures & discours, & autres œures nouvelles, n'estant point assez satisfait des impressions qui en auoient esté au precedent faictes à Bourdeaux. Il arriua donques à Paris le 9. d'Octobre 1603. & quelque temps apres alla saluër ledit sieur Euesque de Bologne, qui le reçut fort benignement, & luy renouela l'offre de sa Theologale pour luy donner subjects de demeurer en ces quartiers & ne s'esloigner de la Court: dont il le remercia de bonne

volonté, & dit lors à vn sien intime amy Aduocat en la Cour de Parlement avec sa franchise & liberté accoustumée, qu'il eust assez volontiers accepté ceste Theologale pour quelques années, mais que l'air & le climat froid, humide & proche de la mer estoit non seulement mal plaisant & triste à son humeur & naturel, ains mal sain, catherreux, & rheumatique, qu'il estoit solaire du tout, que le soleil estoit son Dieu sensible, comme Dieu estoit son Soleil insensible, parquoy qu'il craignoit ne se pouuoit accommoder ny habituer à Bologne sainement ny plaifamment, & par tant nullement. Estant à Paris il se logea chez vn Libraire nommé Pierre Bertaud au mont & en la paroisse de S. Hilaire à l'estoile couronnée pour estre plus proche de Denis du Val maistre Imprimeur, qui deuoit imprimer pour la seconde Edition ses liures de Sagesse, desquels il veid de son viuant trois ou quatre fueilles imprimées. Mais le Dimanche 16. de Nouembre 1603. enuiron vne heure apres midy, estant sorty de sa maison pour aller par ville, il descendit iusques au bas de la ruë de saint Iean de Beauuais, & estant au coing de ladite ruë prest d'entrer en celle des Noyers, il dit à ses gens qu'il se trouuoit tres-mal, & qu'ils prissent garde à luy, & estant soustenu par eux il tomba sur les genoux, & ayant les mains ioinctes & leuees en haut & la face tournée vers le Ciel il expira sur le champ & rendit son ame à Dieu sans aucune apparence de douleur, estant suffoqué d'vne Apoplexie de sang, les vaisseaux d'iceluy s'estans tout à coup debondez, dont il ne peut estre garanty par aucun secours humain. Son corps fut gardé deux iours entiers apres son

decés, & les Medecins ayans recogneu qu'il estoit
vrayement mort, veü mesmes que le sang meurtry
paroissoit tout au tour de son col, & qu'il comen-
çoit desia à sentir mal, il fut enterré honorablemēt,
& en belle compagnie en l'Eglise S. Hilaire le 18.
dudit mois de Novembre, au sepulchre où ses pere
& mere & plusieurs de ses freres & sœurs, & au-
tres parens auoient esté auparauant ensepulturez.
Et le iour de ses obseques il eut le visage descou-
uert & fut reuestu d'habits Sacerdotaux, comme
s'il eust esté prest de celebrer le Sainct sacrifice de
la Messe, & ce suiuant son intention & declaration
qu'il en auoit autrefois faite en presence de ses gēs,
pourueu qu'il ne parust rien de difforme en son vi-
sage apres sa mort. Il estoit de mediocre taille, assez
gras & replet, il auoit le visage tousiours riant &
gay, & l'humeur iouiale, le front grand & large, le
nez droit, & vn peu gros par le bas, les yeux de
couleur perse ou celeste, le teint sort rouge & san-
guin, & les cheueux & la barbe tous blancs, quoy
qu'il n'eust atteint que l'aage de 62. ans & demy,
proche de l'an climacterique de 9. fois sept. Il auoit
tousiours vne contenance ioyeuse & nullement
triste, il auoit l'action belle, la voix forte, bien in-
telligible & de longue durée, & le langage masse,
nerueux & hardy. Il n'estoit subiect à maladie &
ne se plaignoit d'aucune incommodité de vieilles-
se, fors qu'environ trois semaines deuant que
de mourir, il sentoit par fois en cheminant vne
douleur dans la poitrine avec vne courte haleine
qui le pressoit, & ceste douleur luy passoit sur le
champ apres qu'il auoit respiré vne bonne fois à
son aise & qu'il s'estoit vn peu reposé. Ce qu'ayant

déclaré au defunct Sr Marefcot celebre & tres-fameux Medecin decedé depuis peu de mois ençà, il confeilla & donna aduis qu'il falloit tirer ce fang qui abondoit par trop en luy, & que s'il ne se donnoit de garde, le fang le fuffoqueroit, comme il aduint huit iours apres, pour ne s'estre ledit Sieur Charron fait feigner, fuiuant ce confeil. Ses liures de Sageffe & discours Chreftiens furent imprimez apres son trespas par l'extreme soin qu'en prit ce sien intime amy, dont il l'auoit affectueusemēt prié de son viuant, nonobstant les trauferses & empeschemens qui luy furent donnez par des hommes malitieux ou superstitieux qui auoient l'esprit bas, foible, & plat, & estoient, *per quàm similes Noctuis quarum oculi tantum splendorem ferre non poterant, & ad istius Solis lumen caligabant*, ne pouuans souffrir ny supporter les esclats & belles poinctes de cet esprit singulier, rare, vigoureux, merueilleusement releué & diuin. Car on uouloit empescher l'impression, nommément de ses liures de Sageffe, & pour cet effect on y employa l'authorité du Recteur de l'vniuersité, & d'aucuns Docteurs de Sorbonne, mesmes de Messieurs les Gens du Roy tant au Parlement qu'au Chastellet, & outre on y fit interuenir Simon Millanges Imprimeur de Bourdeaux, pour son interest particulier; Il en fut fait plaintes en diuers lieux, au Chastellet, aux requestes de l'hostel, en la Cour de Parlement, & au priué Conseil, & mesmes elles vindrent iusques aux oreilles du Roy, on faist par trois diuerses fois les fueilles qui en estoient imprimées, & la minute del'Auther. Mais par ce que le fidelle amy en auoit deux ou trois coppies, & qu'il desiroit faire paroistre par

E L O G E.

bonnes préuues que l'amitié qu'il portoit au defunct Sieur Charron n'estoit finie par la mort, il fit tant qu'en fin tous les liures furent imprimez; & au parauant que de les pouuoir vendre, il en falloit plaider en plusieurs endroits, & finalement Messieurs les Chancelier, Procureur general du Roy les firent voir à deux Docteurs de Sorbonne, qui baillerent par escrit ce qu'ils trouuoient à redire en ces liures, qui ne parloient que de la Sagesse humaine, traitée moralement & Philosophiquement. Et tout fut mis entre les mains de Monsieur le President Jeannin Conseiller d'Etat, personnage des plus iudicieux, & experimentez de ce temps, qui les ayant veuz & examinez dit haut & clair, que ces liures n'estoient pour le commun, & bas estage du mode, ains qu'il n'appartenoit qu'aux plus forts & releuez esprits d'en faire iugement, & qu'ils estoient vrayement liures d'Etat, & en ayant fait son rapport au Conseil priué, la vente d'iceux en fut permise au libraire qui les auoit fait imprimer, & eust entiere deliurance, & mainleuée de toutes les saisies qui auoient esté faites, Apres qu'on eust remonstré & iustificié que ses liures auoient esté corrigez & augmentez par l'Autheur depuis la premiere Impression faite à Bourdeaux, en l'an 1608. & que par ces additions & corrections il auoit esclarcy & fortifié; & en quelques lieux adoucy ses discours sans auoir rien attiré du sens, & de la substance, ce qu'il auoit fait pour fermer la bouche aux malitieux, & contenter les simples, qu'il les auoit fait voir par aucuns de ses meilleurs amys, gens clair-voyans & nullement pedans, qui estoient bien edifiez, & satisfaits, & que sans cela ils

ne l'estoient pas, & que sur tout il se soubmettoit, & ses liures à la censure, & iugement de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine.

Ainsi on void que son innocence, naifueté & candeur de ses mœurs, & sa preud'homme accompagnée de probité, ont en fin vaincu & surmonté les calomnies, & médisances de ses aduersaires, & y a grande apparence que ses liures, quoy qu'ils ne soyent composez qu'en langage vulgaire, triompheront de l'enuie, & rendront sa memoire perpetuellement recommandable à la posterité. Il auoit bien senty & preueu de son viuant, que son liure de la Sageffe entre autres, ne seroit pas le bien venu parmy les esprits foibles, & superstitieux, & qu'il seroit censuré par les presomptueux, rogues affirmatifs & fiers resolos, gens testus, opiniaftres, aheurtez qui pensent tout sçauoir, & estre les plus sages & aduisez de ce monde, combien que pour la plus part, ils soyent les plus ineptes & ignorans, & dont aucuns sont touchez de maladie presque incurable & sans remède. C'est pourquoy peu de mois auparauant son tréspas, il dressa vn petit traité de Sageffe, contenant vn sommaire de son liure, & vne Apologie, & responce aux plaintes & obiections qu'on faisoit contre iceluy, qui a esté en l'air 1606. imprimé à part avec quelques discours Chrestiens, par Dauid le Clerc Maistre Imprimeur, qu'il desira estre dedié à Monsieur de Harlay premier President de la Cour de Paris, sçachant bien que pour la defense de ses liures & pour en iuger sans passion il auoit besoin d'hommes tels que ledit Seigneur, c'est à dire qui eussent l'esprit hardy, fort genereux, releué & nullement superstitieux ny popu-

laire ; ce qui a esté fait suivant son desir & intention.

Quant à la maniere d'agir & de traiter les points de doctrine dont il vsoit en ses liures, discours & sermons, il disoit que selon la diuersité des esprits & facultez naturelles, imagination, memoire & entendement, il y auoit trois façons de descouuir & declarer en public ses conceptions ; l'vne qui se conduisoit selon les regles & preceptes de l'art, par etymologies & distinctions du nom & de la chose, definitions, diuisions, subdiuisions, causes, effets, accidens : l'autre par recueil des opinions & allegation des direz d'autruy avec curieuse cotation des lieux, liures & chapitres : & la derniere par discours libre & releué, qui contient à peu pres, & en substance ce que les deux autres ont, mais c'est sans en faire semblant ; & sans s'assubiettir à l'ordre, & aux reigles de l'art. Que la premiere estoit bonne pour l'escole, & nécessaire pour instruire les apprentifs ; que la seconde estoit en vusage entre les harangueurs, & predicateurs, dont la plus part ne faisoit qu'enfiler des allegations, souuent peut-estre trop ambitieusesmēt recherches avec fort peu ou point de discours ; que n'ayans rien à dire d'eux mesmes, & estans sans aucune inuention ils faisoient parler autruy : Et disoit au rebours du commun qui estime scauant celuy qui allegue beaucoup, que c'estoit tesmoignage d'ignorance, & de foiblesse, qu'ils se vouloient vraysemblablement faire recommander de grande lecture, & memoire (ce qui n'estoit pas tant cōme plusieurs pensoient, s'il n'y auoit du iugement) le plus souuent à fausses enseignes, cōme ceux qui sans auoir iamais veu les fontaines, cou-

royent aux ruisseaux, furetoient par les Tables des liures, *sapiebant per Indices*, pilotoient & prenoient de ceux qui auoient fait des recueils & lieux communs, où ils trouuoient la chose toute ramassée, & ainsi la debitoient: que les allegations estoient requises aux choses controuerses, qui se doiuent establir & defendre par autorité, mais sobrement, & qu'il falloit qu'elles fussent pertinentes, bien choisies & pressantes, & que cette maniere estoit à son aduis la moindre de toutes. Et quât à la troisieme, que c'estoit celle qu'il estimoit le plus, & ceux qui faisoient profession de la tuyure, qu'il s'y tenoit, & s'y exerçoit: Que pour ceste dernière façon il auoit l'antiquité, & l'autorité pour luy, veu que les plus excellens homiliaires du temps passé l'auoient tenuë, & que les anciens en quelque profession que ce fut, en leurs escrits & harangues n'alleguoient point, ou fort rarement: qu'il estoit en outre fondé en bonne raison, parce que ceste maniere estoit plus genereuse, tenoit plus de iugement, entendement & imagination, parties bien plus notables & heroiques que la memoire, & en fin qu'elle estoit plus libre, & plus plaisante & profitable aux Auditeurs, & Lecteurs, & à celuy qui en vsoit, que toutes les autres, & que par icelle on tendoit plus à la Sagesse qu'à la sciëce, & qu'on s'accoustumoit plus à former le iugement, & par consequent la volonté & la conscience, qu'à remplir la memoire & l'imagination. Pour le regard de ses mœurs, conuersation de vie, & actions tant en priué qu'en public, il n'en sera icy escrit autre chose, sinon qu'il se conformoit du tout aux regles & offres qui sont compris dans les 12. chap. de son second liure de

Sagesse, & les pratiquoit fort exactement: Et de quelle religion & creance il estoit, en font assez de foy ses liures des trois veritez, qu'il a reueuz & de beaucoup amplifiez depuis l'Edition de l'an 1595. & qui seront donnez au public, & dediez à Monsieur l'Illustrissime Cardinal de Joyeuse, auquel le sieur Charron auoit vne singuliere affectiō, quand il plaira à son heritier vniuersel, personnage d'honneur & de merite, qui a trouuē lesdits liures avec leur augmentation, & autre replique à la seconde responce faite à la troisiēme verité, en l'estude de la maison de l'Auther à Coudom, tous prests à mettre sous la presse, lesquels il avouēz à l'honneur de Dieu, soustien de la verité, & au seruice de la vraye religion. Comme aussi en font foy ses discours Chrestiens, qui ont esté imprimez depuis son deces, & font vn iuste volume, dont il voulust expressément les discours de la Creation du monde estre dediez à Messire Philippes des Portes Abbé de Thiron, & de Bompont, Prelat de tres-rare doctrine & de singuliere bonté, qui est depuis peu de mois ençà decedé, au grand regret de tous les hommes sçauans & polis, duquel il auoit extremement desiré, & affecté la cognoissance peu auparauant qu'il mourust, sçachant qu'en verité il estoit du nombre de ceux, qui auoient l'esprit grand, sublime, & genereux. Sa bonne conscience paroist aussi, en ce qu'ayant eu plusieurs Chanoines Theologales l'vne apres l'autre, & autres benefices durant le Cours de sa vie, il ne les a iamais voulu resigner en faueur d'aucune personne, à fin de n'estre repris ny taxé d'auoir choisi vn successeur indigne ou incapable, mais il les a ou permutées ou remises pure-

ment & simplement és mains des Collateurs. Il ne faut oublier ny obmettre en ce lieu le testament qu'il fit, & escriuit de sa main le 30. Ianuier 1602. & qui fut apres son decés ouuert, & enregistré au Greffe de Coudom le 10. Decembre 1603. par lequel apres auoir rendu graces tres-humbles à Dieu des biens qu'il auoit receuz de luy en sa vie, l'auoir tres-instamment supplié au nom de son infinie & incomprehensible bonté, misericorde de son fils bié-aimé nostre Seigneur & Sauueur Iesus-Christ, & de tous ses merites multipliés & respendus par tous ses membres, les Saincts Eleuz, de luy otroyer pardon, grace & remission de ses offenses, le vouloir prendre & tenir pour sien, l'assister & conduire par son S. Esprit, tant qu'il seroit en ce monde, le conseruer & faire preseruer avec bon sens en son amour & seruice, & au point de sa mort receuoir son esprit à soy, en la compagnie & au repos de ses bien aymez, & inspirer tous ses Saincts Eleuz de prier & interceder pour luy. Il legue entre autres choses à l'Eglise de Coudom 200. liures tournois, s'il est enterré en icelle, à la charge qu'au iour de son decés, tous les ans il seroit ditte vne Messe haute en son intention, & vne absolution sur sa fosse: Dauantage il donne aux pauvres Escoliers, & filles à marier deux mil quatre cens escus, dont la rente seroit annuellement & perpetuellement distribuée, moitié à trois ou quatre Escoliers, & l'autre moitié à trois, quatre ou cinq pauvres filles, par l'aduis de ses executeurs testamentaires, qu'il ordonna iusques au nombre de cinq; Sçauoir le Maistre d'Escole de Sainct André, & le Recteur des Iesuites de Bourdeaux, qui seront
selon

E L O G E.

selon le temps, & son heritier institué avec deux de ses amis, lesquels trois derniers seront tenus de nommer quelques vns pour succeder en leur place apres leur deces en ceste administration, gens qui fussent qualifiez, honnestes & charitables, & que trois d'iceux en l'absence des deux autres pourroient ordonner ce que bon leur sembleroit: Et outre donne à Damoiselle Leonor de Montagne, femme du sieur de Camain Conseuer du Roy en son Parlement de Bourdeaux, la bonne Sœur du feu sieur de Môtagne Cheualier de l'Ordre du Roy, & sa cōmere la somme de 500. escus. Ce sont les mesmes mots du testament, & institué ledit sieur de Camain son heritier seul & vniuersel; en payant & acquitant les legs contenus par son testament, reuenans peu s'en faut à la somme de 15000. liures tournois. Pour conclusion, ce qui a esté touché cy dessus est assez suffisant pour monstres & tesmoigner cōbien le sieur Charron estoit Religieux, conscientieux & craignant Dieu, qu'il estoit homme bien vivant & charitable, sage, prudent & aduisé, grand Philosophe & insigne Orateur, & qu'il estoit richement orné & doié des plus rares & excellentes vertus, tant morales & humaines, que Chrestiennes & diuines, qui rendront sa memoire honorable, & grandement recommandable entre les gens de bié & d'honneur, iusques à la perfection du monde & consommation des siecles.

F I N.

EXPLICATION DE LA FIGURE
qui est au frontispice de
ce liure.

TOUT au plus haut & sur l'inscriptiō du liure, la Sagesse est representée par vne belle femme toute nuë, sans que les hontes paroissent, *quasi non essent*, en son simple naturel, *quia puram naturam sequitur*, au visage sain, masle, ioyeux, riant, regard fort & magistral; corps droict, les pieds ioints sur vn Cube, les bras croisez, cōme s'embrassant elle mesme, cōme se tenant bien à soy, sur soy, en soy, contente de soy: Sur sa teste vne couronne de laurier, & d'Oliuier, c'est victoire & paix: vn espace ou vuide à l'entour, qui signifie liberté; se regardant dedans vn miroïer assez esloigné d'elle, soustenu d'vne main sortant d'vn nüage, dans la glace duquel paroît vne autre femme semblable à elle: Car tousiours elle se regarde & se cognoit. A son costé droit, ces mots, I E N E S Ç A Y, qui est sa deuise, Et au costé gauche, ces autres mots P A I X E T P E V, qui est la deuise de l'Autheur signifiée par vne rauemise en pal, entortillée d'vn rameau d'Oliuier, & en uironnée de deux brâches de Laurier en Ouale.

Au dessous, y a quatre petites femmes, laides, chetiues, ridées, enchainées, & leurs chaines se rendent & aboutissent au Cube qui est sous les pieds de la sagesse, qui les mesprise, condamne & foule aux pieds, desquelles deux sont du costé droit de l'inscription du liure, sçauoir, Passion & Opinion. La Passion, maigre, au visage tout alteré;

l'Opinion, aux yeux esgarez, volage, est ourdie,
soustenuë & par nombre de personnes, c'est le Peuple.
Les deux autres sont de l'autre costé de l'inscription;
sçauoir, superstition au visage transly,
ioignant les mains comme vne seruante qui tremble
de peur; Et la science, vertu ou prud'homie
artificielle, acquise, pedantesque, serue des loix &
coustumes, au visage enflé, glorieux, arrogāt, avec
les sourcils releuez, qui lit en vn liure, où y a escrit;
OY, NON. Ceste figure est aussi expliquée par le
Sonet suiuant.

S V R S A F I G V R E Q V I
E S T A V F R O N T I S P I C E
de celiure.

S O N E T.

*La sagesse est à nud, droicte & sans artifice,
D'Oliue & de Laurier son chef est verdoyant,
Son mirouër est tenu des doigts du foudroyant,
Et s'esteue au dessus du Cube de Iustice.*

*Sous ses pieds au carcan, les meres de tout vice
Forcenent de despit, grommelant, abboyant,
Contr'elle en vain l'effort de leur rage employant,
Tant de sagesse est fort & ferme l'edifice.*

*La passion s'anime impetueusement;
Le peuple fauorise & porte obstinément
La folle opinion, sourde, aueugle & peruerse;*

*Tremblante & sans scauoir la superstition
S'estrange d'elle mesme; & la presumption
De la pedanterie est mise à la renuerse.*

C. D. E. E. D. B.

Superanda omnis fortuna ferendo est.



DE LA SAGESSE

TROIS LIVRES.

Preface,

Où est parlé du nom, subiect, dessein, & methode de cet
œuvre, avec aduertissement
au lecteur.



L est icy requis dès l'entrèe de
sçauoir que c'est que sagesse, &
comment nous entendons la trai-
ter en cet œuvre, puis qu'il en
porte le nom & le tiltre. Tous
en general au premier & simple
mot de sagesse, conçoient facile-
ment & imaginēt quelque qualité, suffisance ou habitude
non commune ni populaire, mais excellente, singuliere,
& releuée par dessus le commun & ordinaire, soit en bien
ou en mal: Car il se prend & vsurpe (peut-estre impro-
prement) en toutes les deux façons: sapiences sunt
vt faciant mala: & ne signifie pas proprement qua-
lité bonne & louable, mais exquisite, singuliere, excel-

Hier. 4. lente en quoy que ce soit, dont se dit aussi bien sage Tyran,
Arist. li. Pyrate, voleur, que sage Roy, Pilote, capitaine, c'est
s. meta. à dire suffisant, prudent, aduisé: non simplement & populaire-
 ment, mais excellemment. Parquoy s'oppose à la
 sagesse, non seulement la folie, qui est vn desreglement &
 desbauche, & la sagesse est vn reglement bien mesuré &
 proportioné: mais encores la bassesse & simplicité com-
 mune & populaire: Car la sagesse est releuée, forte &
 excellente: Ainsi sagesse, soit en bien ou en mal, com-
 prend deux choses; Suffisance, c'est la prouision & garni-
 ture de tout ce qui est requis & necessaire; & qu'elle soit
 en haut & fort degré. Voila ce qu'au premier son, &
 simple mot de sagesse les plus simples imaginēt que c'est:
 dont ils aduoient qu'il y a peu de sages, qu'ils sont rares,
 comme est toute excellence, & qu'à eux de droit appar-
 tient de commander & guider les autres, que ce sont
 comme oracles, dont est le prouerbe, en croire &
 s'en remettre aux sages: Mais bien definir la cho-
 se au vray, & la distinguer par ses parties, tous ne le
 sçauent, ny n'en sont d'accord, & n'est pas aysé: Autre-
 ment le commun, autrement les Philosophes, autrement
 les Theologiens en parlent: Ce sont les trois estages &
 classes du monde: Ces deux procedent par ordre, regles
 & preceptes, la premiere confusément & fort imparfai-
 tement.

Or nous pouuons dire qu'il y a trois sortes & degrez
 de sagesse, Diuine Humaine, Mondaine, qui respondent à
 Dieu, Nature pure & entiere, Nature vitiée & cor-

rompue: de toutes ces trois sortes, & de chacune d'icelles descourent & parlent toutes ces trois classes du monde que nous auons dit, chacune selõ sa portée & ses moyens: mais proprement & formellement le commun, c'est à dire, le monde de la mondaine, le Philosophe de l'humaine, le Theologien de la diuine.

La mondaine & plus basse (qui est diuerse selon les trois grands chefs de ce bas monde: Opulence, Volupté, Gloire, ou bien Auarice, Luxure, Ambition: Quicquid est in mundo, est concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis, superbia vitæ: dont est appelée par S. Iaques de trois noms, Terrena, animalis, diabolica) est reproouée par la Philosophie, & Theologie qui la prononce folie deuant Dieu, stultam fecit Deus sapientiam huius mundi: Or n'est il point parlé d'elle en ce liure, que pour la condamner.

La plus haute, qui est la diuine, est desfinie & traitée par les Philosophes & Theologiens vn peu diuersement. Je dedaigne & laisse icy tout ce qu'en peut dire le commun, comme prophane, & trop indigne pour estre ouy en telle chose. Les Philosophes la font toute speculatiue, disent que c'est la cognoissance des principes, premieres causes, & plus hauts ressorts de toutes choses, & en fin de la souueraine qui est Dieu, c'est la Metaphysique. Ceste cy reside toute en l'entendement, c'est son souuerain bien & sa perfectiõ, c'est la premiere & plus haute des cinq vertus intellectuelles, qui peut estre sans probité,

s. Tho. 1. action, & sans aucun veru morale. Les Theologiens ne
 2. 9^{me} est. la font pas du tout tant speculatiue, qu'elle ne soit aussi
 57. 2. 2. aucunement pratique: car ils disent que c'est la cognois-
 9. 19. sance des choses diuines, par lesquelles se tire vn iuge-
 ment & reglement des actions humaines, & la font dou-
 ble: l'une acquise par estude, & est à peu près celle des
 Philosophes que ie viens de dire: L'autre infuse & don-
 née de Dieu, desursum descendens. C'est le pre-
 mier des sept dons du Saint esprit, Spiritus Domi-
 ni Spiritus sapientia, qui ne se trouue qu'aux iu-
 stes & nets de peché, in maleuolam animam non
 introibit sapientia. De ceste sagesse diuine n'enten-
 dons aussi parler icy, elle est en certain sens & mesure
 traitée en ma premiere verité, & en mes discours de la
 Diuinité.

s. Humaine. Parquoy s'ensuit que c'est de l'humaine sagesse que
 nostre liure traite, & dont il porte le nom, de laquelle il
 faut icy auoir vne briefue & generale peinture, qui soit
 comme l'argument & le sommaire de tout cet œuure. Les
 descriptions communes sont diuerses & toutes courtes.
 Aucuns, & la plus part pensent que ce n'est qu'une pru-
 dence, discretion & comportement aduisé aux affaires
 & en la conuersation. Cecy est digne du commun, qui
 n'apporte presque tout au dehors, à l'action, & ne consi-
 dere gueres autre chose que ce qui paroît: il est tout aux
 yeux & aux oreilles, les mouuemens internes le touchent
 & luy poisent fort peu: ainsi selon leur opinion la sagesse
 peut estre sans pieté & sans probité essentielle; c'est vne

belle mine, vne douce & modeste finesse. D'autres pensent que c'est vne singularité farouche & espinue, vne austerité refrongnée d'opinions, mœurs, paroles, actions, & forme de viure, qui pource appellent ceux qui sont feruz & touchez de cet humeur, Philosophes, c'est à dire en leur iargon, fantasques, bigearres, heterocites. Or telle sagesse, selon la doctrine de nostre liure, est plusost vne folie & extrauagance. Il faut donc apprendre que c'est, d'autres gens que du commun: sçauoir est des Phi- Selon les
 losophes & Theologiens, qui tous deux l'ont traitée en ^{philoso-}phes &
 leurs doctrines morales: ceux la plus au long, & par ^{theolo-}theolo-
 expres comme leur vr.ay gibbier, leur propre & formel ^{gens.}gens.
 sujet, car ils s'occupent à ce qui est de la nature, & au
 faire: la theologie monte plus haut, s'attend & s'occupe
 aux vertus infuses, theoriques, & diuines, c'est à dire à ^{Compa-}raison
 la sagesse diuine & au croire. Ainsi ceux la s'y sont plus ^{belle des}belle des
 arrestés & plus estendus, reglans & instruisans non seu- ^{Philoso-}phes &
 lement le particulier, mais aussi le commun & le public: ^{Theolo-}Theolo-
 enseignans ce qui est bon & vtile aux familles, commu- ^{gens.}gens.
 nautés, Republicques & Empires. La Theologie est plus
 chiche & taciturne en cette part, visant principalement
 au bien & salut eternal d'vn chascun. D'auantage, les
 Philosophes la traitent plus doucement & plaisamment,
 les Theologiens plus austerement & sechement. La phi-
 losophie qui est l'ainée, comme la nature est l'ainée de la
 grace, & le naturel du surnatrel, semble suader gra-
 tieusement & vouloir plaire en profitant, cōme la poésie,
 Simul & iucunda, & idonea dicere vitæ ^{Horat.}Horat.

Lectore delectando pariterq; monēdo,
 reuestuē & enrichie de discours, de raisons, inuentions,
 & pointes ingenieuses, exemples, similitudes: parée de
 beaux direz, apophtegmes, mots sententieux, ornée d'e-
 loquence & d'artifice. La Theologie qui est venuë apres,
 toute refromgnee, semble commander & enioindre impe-
 rieusement & magistralement: Et de fait la vertu &
 probité des Theologiens est toute chagrine, austere, sub-
 iectē, triste, craintiue, & populaire: la philosophique,
 telle que ce liure enseigne, est toute gaye, libre, ioyeuse,
 releuée, & s'il faut dire, enioüée, mais cependant bien
 forte, noble, genereuse & rare. Certes les Philosophes
 ont esté excellens en ceste part, non seulement à la trai-
 eter & enseigner, mais encores à la presenter viuement
 & richement en leurs vies nobles & heroïques. L'enten-
 icy Philosophes, & sages non seulement ceux qui ont
 porté le nom de sages, comme Thales, Solon, & les au-
 tres qui ont esté d'une volée, & du temps de Cyrus, Cre-
 sus, Pysistratus: Ny aussi ceux qui sont venus apres, &
 ont enseigné en public, comme Pythagoras, Socrates,
 Platon, Aristote, Aristippe, Zenon, Anthisthenes, tous
 chefs de part, & tant d'autres leurs disciples, differents
 & diuisez en sectes, mais ausy tous ces grands hommes
 qui faisoient profession singuliere & exemplaire de ver-
 tu & sagesse, comme Phocion, Aristides, Pericles, Ale-
 xandre, que Plutarque appelle Philosophes ausy bien
 que Roy, Epaminondas, & tant d'autres Grecs: les
 Fabrices, Fabies, Camilles, Catons, Torquates, Regu-

les, Lelies, Scipions Romains, qui pour la plus part ont esté generaux d'armées. Pour ces raisons ie suy & employe en mon liure plus volontiers, & ordinairement les aduis & direz des Philosophes, sans toutesfois obmettre ou reietter ceux des Theologiens: Car aussi en substance sont ils tous d'accord, & fort rarement differents, & la Theologie ne dedaigne point d'employer & faire Aduertis valoir les beaux direz de la philosophie. Si i'eusse entre-^{sement.} prins d'instruire pour le cloistre, & la vie consiliaire, c'est à dire professions des conseils Euangeliques, il m'eust fallu suiure, ad amussim, les aduis des Theologiens; mais nostre liure instruit à la vie ciuile, & forme vn homme pour le monde, c'est à dire à la sagesse humaine & non diuine.

Nous disons donc naturellement & vniuersellemēt, ^{Descri-} avec les philosophes & les Theologiens, que ceste sagesse ^{ption de} humaine est vn droiture, belle & noble composition de ^{sagesse} l'homme entier, en son dedans, son dehors, ses pensees, ^{humaine} paroles, actions, & tous ses mouuemens; c'est l'excel-^{generale} lence & perfection de l'homme comme homme, c'est à dire selon que porte & requiert la loy premiere fondamentale & naturelle de l'homme, ainsi que nous disons vn ouurage bien fait & excellent, quand il est bien complet de toutes ses pieces, & que toutes les regles de l'art y ont esté gardées: celuy est homme sage qui sçait bien & excellemment faire l'homme: c'est à dire, pour en donner vne plus particuliere peinture, qui se cognoissant ^{Particu-} bien & l'humaine condition se garde & preserue de tous liere.

vices, erreurs, passions, & defauts tant internes, siens
 & propres, qu'externes, communs & populaires; main-
 tenant son esprit net, libre, franc; vniuersel, considerant
 & ingeant de toutes choses, sans s'obliger ny iurer à au-
 sune, visant tousiours & se reglant en toutes choses selon
 nature, c'est à dire la raison, premiere & vniuerselle loy
 & lumiere inspirée de Dieu, & qui esclaire en nous; à
 laquelle il ploye & accommode la sienne propre & par-
 ticuliere, viuant au dehors & avec tous, selon les loix,
 coustumes, & ceremonies du pais où il est, sans offense
 de personne, se portant si prudemment & discrettement
 en tous affaires, allant tousiours droit, ferme, ioyeux,
 & content en soy mesme, attendant paisiblement tout ce
 qui peut aduenir, & la mort en fin. Tous ces traits &
 parties, qui sont plusieurs, se peuent pour facilité ra-
 courcir & rapporter à quatre chefs principaux, Cognois-
 sance de soy, Liberté d'esprit nette & genereuse, Suyure
 nature, (cettuy-cy a tresgrande estendue, & presque
 seul suffiroit) Vray contentement: lesquels ne se peuent
 trouuer ailleurs qu'au sage. Celuy qui faut en l'un de ces
 points, n'est point sage. Qui se mescognoit, qui tient son
 esprit en quelque espece de seruitude, ou de passions, ou
 d'opinions populaires, le rend partial, s'oblige à quelque
 opinion particuliere, & se priue de la liberté & iurisdic-
 tion de voir, iuger, examiner toutes choses: qui heurte
 & va contre nature, sous quelque pretexte que ce soit,
 suiuant plustost l'opinion, ou la passion, que la raison, qui
 bransle au manche, trouble, inquiete, mal content, crai-

gnant la mort, n'est point sage. Voicy en peu de mots la peinture de sagesse & de folie humaine, & le sommaire de ce que ie preten traicter en cet œuure, spécialement au second liure, qui par exprès contient les regles, traits & offices de sagesse, qui est plus mië que les deux autres, & que i'ay pensë vne fois produire seul. Cette peinture verbale de sagesse est oculairement representée sur la porte & au frontispice de ce liure, par vne femme toute nuë en vn vuide, ne se tenant à rien, en son pur & simple naturel, se regardant en vn miroir, sa face ioyeuse, riante, & masle, droite, les picds ioints sur vn cube, & s'em-brassant, ayant soubs ses pieds enchainées quatre autres femmes comme esclaves, sçauoir passion au visage alteré & hydeux; opinion aux yeux esgarés, volage, estourdie, soustenuë par des testes populaires; superstitiö toute trans-fie, & les mains iointes; vertu ou preud'homme & science pedantesque au visage enflé, les sourcils releués, lisant en vn liure, où est escript, ouy, non. Tout cecy n'a besoin d'autre explication que de ce que dessus, mais elle sera bien au long au second liure.

Pour acquerir & paruenir à ceste sagesse, il y a deux 7
moyens, le premier est en la conformation originelle, & Deux
trempe premiere, c'est à dire au temperament de la se- moyens
mence des parens, puis au lait nourricier, & premiere d'y par-
education, d'où l'on est dit bien n'ay ou mal nay, c'est à uenir.
dire bien ou mal formé & disposé à la sagesse. L'on ne
croit pas combien ce commencement est puissant & im-
portant, car si on le sçauoit, l'on y apporteroit autre soin

& diligence que l'on ne fait. C'est chose estrange & de-
 plorable qu'une telle nonchalance de la vie, & bonne vie
 de ceux que nous voulons estre d'autres nous mesmes.
 Es moindres affaires nous y apportons du soin, de l'atten-
 tion, du conseil: icy au plus grand & noble, nous n'y pen-
 sons point, tout par hazard & rencontre. Qui est celuy
 qui se remuë, qui consulte, qui se met en deuoir de faire
 ce qui est requis, de se garder & preparer comme il faut,
 pour faire des enfans masles, sains, spirituels, & propres
 à la sagesse? Car ce qui sert à l'une de ces choses, sert aux
 autres, & l'intention de nature vise ensemble à tout cela.
 Or c'est à quoy on pèse le moins, à peine pense l'õ tout sim-
 plement à faire enfans, mais seulemēt, cōme bestes, d'af-
 souuir son plaisir: C'est vne des plus remarquables & im-
 portātes fautes qui soit en vne Republique, dõt personne ne
 s'aduiſe, & ne se plaint, & n'y a aucune loy, reglement, ou
 aduis public là dessus. Il est certain que si l'on se portoit
 cōme il faut, nous aurions d'autres hōmes que nous n'a-
 uōs. Ce qui est requis en cecy, & à la premiere nourritu-
 re, est briefuemēt dit en nostre troisieme liure, chap. 14.

Le second moyen est en l'estude de la Philosophie, ie
 n'entens de toutes ses parties, mais de la morale (sans
 toutes fois oublier la naturelle) qui est la lampe, la gui-
 de, & la regle de nostre vie, qui explique & represente
 tres-bien la loy de nature, instruit l'homme vniuerselle-
 ment à tout, en public & en priuë, seul, & en compa-
 gnie, à toute conuersation domestique & ciuile, oste &
 retranche tout le sauuagin qui est en nous, addoucit &

apprivoise le naturel rude, farouche, & sauvage, le duit & façonne à la sagesse. Bref c'est la vraye science de l'homme, tout le reste au pris d'elle, n'est que vanité, au moins non nécessaire, ny beaucoup utile: Car elle apprend à bien viure, & bien mourir, qui est tout; elle enseigne vne preude prudence, vne habile & forte preud hommie, vne probité bien aduisée. Mais ce second moyen est presque aussi peu pratiqué, & mal employé que le premier: tous ne se soucient gueres de ceste sagesse, tant ils sont attentifs à la mondaine. Voila les deux moyens de paruenir & obtenir la sagesse, le naturel, & l'acquis. Qui a esté heureux au premier, c'est à dire, qui a esté fauorablemēt estrené de nature, & est d'un temperāment bon & doux, lequel produit vne grande bonté & douceur de mœurs, & grand marché du second, sans grande peine, il se trouue tout porté à la sagesse. Qui autrement, doit avec grād & laborieux estude & exercice du second rabiller & suppléer ce qui luy defaut, comme Socrates vn des plus sages disoit de soy; que par l'Estude de la Philosophie il auoit corrigé & redressé son mauuais naturel.

Au contraire il y a deux empeschemens formels de sagesse, & deux contremoyens ou acheminemens puissans à la folie, naturel; & acquis. Le premier, naturel, vient de la trempe & temperament originel, qui rend le cerueau ou trop mol, & humide, & ses parties grossieres materielles, dont l'esprit demeure sot, foible, peu capable, plat, rauallé, obscur, tel qu'est la pluspart du cōmun: Ou bien trop chaud, ardent & sec, qui rend l'esprit

9.
Empeschemens de sagesse
se & moyens à la folie
Deux.

fol, audacieux, vicieux. Ce sont les deux extremitex, sottise & folie, l'eau & le feu, le plomb, & le mercure, mal propres, à la sagesse, qui requiert vn esprit fort, vigoureux, & genereux, & neantmoins doux, souple, & modeste: Toutesfois ce second semble plus aysé à corriger *Acquis.* par discipline que le premier. Le second, acquis, vient de nulle, ou bien de mauuaise culture, & instruction, laquelle entre autres choses consiste en vn heurt & preuention iurée de certaines opinions, desquelles l'esprit s'abbreuiue, & prend vne forte teinture, & ainsi se rend inhabile & incapable de voir & trouuer mieux, de s'esleuer & enricher: l'on dit d'eux qu'ils sont feruz & touchés, qu'ils ont vn heurt & vn coup à la teste: auquel heurt si encores la science est jointe, pource qu'elle enfle, apporte de la presomption & temerité, & preste armes pour soustenir & defendre les opinions anticipées; elle acheue du tout de former la folie, & la rendre incurable: foiblesse naturelle, & preuention acquise sont desia deux grans empeschemens, mais la science, si du tout elle ne les guarit; ce que rarement elle fait, elle les fortifie & rend inuincibles: Ce qui n'est pas au des-honneur ny descry de la science, comme l'on pourroit penser, mais plustost à son honneur.

10. La science est vn très-bon & vtile baston, mais qui
 De la science. ne se laisse pas manier à toutes mains: & qui ne le sçait
 bien manier, en reçoit plus de dommage que de profit,
 voyés de elle enteste & affolit (dit bien vn grand habile homme)
 cecy l. 3. les esprits foibles & malades, polit & parfait les forts
 6. 14. & bons naturels: L'esprit foible ne sçait pas posseder la
 science,

science, s'en escrimer, & s'en seruir comme il faut; au rebours elle le possede & le regente, dont il ploye & demeure esclauue sous elle, comme l'estomach foible chargé de viandes qu'il ne peut cuire ny digerer: le bras foible qui n'ayant le pouuoir ny l'adresse de bien manier son baston trop fort & pesant pour luy, se lasse & s'eslourdit tout: L'esprit fort & sage le manie en maistre, en iouyt, s'en sert, s'en préuaut à son bien & aduantage, forme son iugement, rectifie sa volonté, en accommode & fortifie sa lumiere naturelle, & s'en rend plus habile: Ou l'autre n'en deuient que plus sot, inepte & avec cela presomptueux. Ainsi la faute ou reproche n'est point à la sciëce, non plus qu'au vin, ou autre tres-bonne & forte drogue, que l'on ne pourroit accommoder à son besoin, non est culpa vini, sed culpa bibentis, Or à tels esprits foibles de nature, preoccupez, enflez, & empeschez de l'acquis, comme ennemis formels de sagesse, ie fay la guerre par exprez en mon liure, & c'est souuent sous ce mot de pedant, n'en trouuant point d'autre plus propre, & qui est vsurpé en ce sens par plusieurs bons auteurs. En son origine Grecque il se prend en bonne part, mais és autres langues posterieures, à cause de l'abus & mauuaise facon de se prendre & porter aux lettres & sciences, vile, sordide, questueuse, quereluse, opinastre, ostentatiue, & presomptueuse, praticquée par plusieurs, il a esté vsurpé comme en derision & injure: & est du nombre de ces mots qui avec laps de temps ont changé de signification, comme tyran, sophiste, & au-

Du mot
de pedant.

chascune en a plusieurs sous soy. Le second contient les traits, offices & regles generales & principales de sagesse. Le tiers contient les regles & instructions particulieres de sagesse, & ce par l'ordre & le discours des quatre vertus principales & morales, Prudence, Justice, Force, Temperance: sous lesquelles est comprise toute l'instruction de la Vie humaine, & toutes les parties du deuoir & de l'honnesteté. Au reste ie traite & agis icy non scolastiquement ou pedantesquement ny avec estendue de discours, & appareil d'eloquence, ou aucun artifice: La sagesse (quæ si oculis ipsis cerneretur, mirabiles excitaret amores sui) n'a que faire de toutes ses façons pour sa recommandation, elle est trop noble & glorieuse: mais brusquement, ouuertement, ingenuëment: ce qui (peut estre) plaira pas à tous. Les propositions & veritez y sont espesses, mais souuent toutes seches & crues, comme aphorismes, ouuertures & semences de discours.

12.
Aduer-
sifsemēt
& Apo-
logie au
lecteur.

Aucuns trouuent ce liure trop hardy & trop libre à heurter les opinions communes, & s'en offensent. Ie leur respon ces quatre ou cinq mots. Premièrement que la sagesse qui n'est commune ny populaire, a proprement cette liberté & authorité, Iure suo singulari, de iuger de tout (c'est le priuilege du sage & spirituel, Spirituallis omnia dijudicat, & à nemine iudicatur) & en iugeant, de censurer & condamner (comme la plus part erronnées) les opinions communes & populaires. Qui le fera doncq? Or ce faisant ne peut qu'elle n'encontre la male-grace & l'enuie du monde.

D'ailleurs ie me plains d'eux, & leur reproche cette foiblesse populaire, & delicateffe feminine, comme indigne & trop tendre pour entendre chose qui vaille, & du tout incapable de sagesse: les plus fortes & hardies propositions sont les plus seantes à l'esprit fort & releué, & n'y a rien d'estrange à celuy qui sçait que c'est que du monde: C'est foiblesse de s'estonner d'aucune chose, il faut roidir son courage, affermir son ame, l'endurcir & acerver à iouyr, sçauoir, entendre, iuger toutes choses, tant estranges semblent elles: tout est sortable & du gibbier de l'esprit, mais qu'il ne manque point à soy mesme: mais aussi ne doit-il faire, ny consentir qu'aux bonnes & belles, quand tout le monde en parleroit. Le sage monstre également en tous les deux son courage: Ces delicats ne sont capables de l'un ny de l'autre, foibles en tous les deux.

Tiercement en tout ce que ie propose, ic ne pretends y obliger personne, ie presente seulement les choses, & les estalle comme sur le tablier. Je ne me metz point en cholere si l'on ne m'en croit, c'est à faire aux pedans. La passion tesmoigne que la raison ny est pas, qui se tient par l'une à quelque chose, ne s'y tient pas par l'autre. Mais pourquoy se courroucent ils? est-ce que ie ne suis pas par tout de leur aduis? Je ne me courrouce pas de ce qu'ils ne sont pas du mien: de ce que ie dy des choses qui ne sont pas de leur goust ny du commun? & c'est pourquoy ie les dis: Je ne dis rien sans raison, s'ils la sçauent sentir & goustier, s'ils en ont vne meilleure qui destruisse la mienne,

ie l'escouteray avec plaisir, & gratification à qui la dira. Et qu'ils ne pensent me battre d'authorité, de multitude d'allegations d'autrui; car tout cela a fort peu de credit en mon endroit, sauf en matiere de religion, où la seule authorité vaut sans raison: C'est la son vray empire, comme par tout ailleurs la raison sans elle, comme a tres-bien recogneu saint Augustin. C'est vne iniuste tyrannie & folie enragée de vouloir assuiettir les esprits à croire & suiure tout ce que les anciens ont dit, & ce que le peuple tient, qui ne sçait ce qu'il dit ny ce qu'il fait: Il n'y a que les sots qui se laissent ainsi mener, & ce liure n'est pas pour eux, s'il estoit populairement receu & accepté, il se trouueroit bien descheu de ses pretentions: Il faut ouyr, considerer & faire compte des anciens, non s'y captiuier qu'avec la raison: & quand on les voudroit suiure, comment fera-on? Ils ne sont pas d'accord. Aristote qui a voulu sembler le plus habile, & a entrepris de faire le proccz à tous ses deuanciers, a dit de plus lourdes absurditez que tous, & n'est point d'accord avec soy-mesme, & ne sçait quelquefois où il en est, tesmoin les matieres de l'ame humaine, de l'eternité du monde, de la generation des vents, & des eaux &c. Il ne se faut pas esbahir si tous ne sont de mesme aduis, mais bien se faudroit-il esbahir si tous en estoient: Il n'y a rien plus seant à la nature, & à l'esprit humain, que la diuersité.

207.14. Le sage diuin S. Paul nous met tous en liberté par ces mots: Que chacun abonde en son sens, & que personne ne iuge ou condamne celuy qui fait autrement, & est

d'aduis contraire : & le dit en matiere bien plus forte & chatoüilleuse, non en fait & obseruation externe, où nous disons qu'il se faut conformer au commun, & à ce qui est prescript ou coustumier : mais encores en ce qui concerne la religion, sçauoir en l'obseruance religieuse des viandes & des jours. Or toute ma liberté & hardiesse n'est qu'aux pensées, jugemens, opinions, esquelles personne n'a part ny quart, que celuy qui les a, chacun endroiçt soy.

Nonobstant tout cela plusieurs choses qui pouuoient sembler trop cruës & courtes, rudes & dures pour les simples (car les forts & releués ont l'estomach assez chaud pour cuire & digerer tout) ie les ay pour l'amour d'eux expliqué, esclaircy, addoucy en ceste seconde edition, reueüe, & de beaucoup augmentée.

Bien veuX-ie aduertir le lecteur qui entreprendra de iuger de cet œuvre, qu'il se garde de tomber en aucun de ces sept mescontes, comme ont fait aucuns en la premiere edition, qui sont de rapporter au droit & deuoir ce qui est du fait : Au faire ce qui est du iuger : A resolution & determination ce qui n'est que proposé, se-coué, & disputé problematiquement & academiquement : A moy & à mes propres opinions, ce qui est d'autruy, & par rapport : A l'estat, profession, & condition externe, ce qui est de l'esprit & suffisance interne : A la religio & creâce diuine, ce qui est de l'opiniõ humaine : A la grace & operatiõ surnaturelle, ce qui est de la vertu, & aëtion naturelle & morale. Toute passiõ & preoccupation

ostée, il trouuera en ces sept points bien entendus, dequoy se resoudre en ses doutes, dequoy resppondre à toutes les obiections que luy mesme & d'autres luy pourroyent faire, & s'esclaircir de mon intention en cet œuure. Que si encores apres tout, il ne se contète & ne l'approuue, qu'il l'attaque hardiment & viuement (car de mes-dire seulement de mordre, & charpenter le nom d'autruy, il est assés aisé, mais trop indigne & trop pedant) il aura tost ou vne franche confession & acquiescement, (car ce liure fait gloire & feste de la bonne foy, & de l'ingenuité:) ou vn examen de son impertinence & folie.



DE LA SAGESSE
LIVRE PREMIER.

Qui est la cognoissance de foy, & de
l'humaine condition.

Exhortation à s'estudier & cognoistre.

Preface au premier liure.



Le plus excellent & divin conseil, le
meilleur & plus vtile aduertissement
de tous, mais le plus mal pratiqué,
est de s'estudier & apprendre à se
cognoistre: c'est le fondement de
sagesse & acheminement à tout

1.
Se cognoistre est la premiere chose.

bien: c'est folie non pareille que d'estre attentif &
diligent à cognoistre toutes autres choses plustost
que foy meisme: la vraye science & le vray estude
de l'homme, c'est l'homme.

2.
Entoingz à tous par toute raison.

Dieu, nature, les sages, & tout le mōde presche
l'homme & l'exhorte de faict & de parole, à s'estu-
dier & cognoistre. Dieu eternallemēt & sans cesse
se regarde, se considere, & se cognoist. Le monde a
toutes ses veuēs cōtrainctes au dedans, & ses yeux
ouuerts à se voir & regarder. Autant est obligé &
tenu l'hōme de s'estudier & cognoistre, comme il

luy est naturel de penser, & il est proche à soy-mesme. Nature taillee à tous ceste besongne. Le mediter & entretenir ses pensées est chose sur toutes facile, ordinaire, naturelle, la pasture, l'entretien, la vie de l'esprit, *cuius viuere est cogitare* : Or par où commencera, & puis continuëra-il à mediter, à s'entretenir plus iustement & naturellement que par soy-mesme? y a il chose qui luy touche de plus pres? Certes aller ailleurs & s'oublier est chose dénaturée & tresiniuste. C'est à chascun sa vraye & principale vacation, que de penser & bien tenir à soy. Aussi voyons nous que chaque chose pense à soy, s'estudie la premiere, à des limites à ses occupations & desirs. Et toy homme, qui veux embrasser l'vniuers, tout cognoistre, contreroller & iuger, ne te cognois & n'y estudies : & ainsi en voulant faire l'habile & le sçindic de nature, tu demeures le seul sot au monde. Tu es la plus vuide & necessiteuse, la plus vaine & miserable de toutes, & neãtmoins la plus fiere & orgueilleuse. Parquoy regarde dedans toy, recognois toy, tiens toy à toy; ton esprit & ta volõté, qui se consume ailleurs, ramene-le à soy-mesme. Tu t'oublies, tu te respands, & te perds au dehors, tu te trahis & te destrobes toy-mesmes, tu regardes tousiours deuant toy, ramasse toy & t'enferme dedans toy; examine toy, espie toy, cognoy toy.

Nosce teipsum, nec te quasi eris extra.

Respue quod non es, tecum habita, &

Noris quàm sit tibi curra supellex.

Tute consule.

Teipsum concute, nunquid vitiorum

Inseuerit olim natura, aut etiam consuetudo mala.

Par la cognoissance de soy l'homme monte & arriue plustost & mieux à la cognoissance de Dieu, ^{3.} *Eschelle à la diuinité.* que par toute autre chose, tant pour ce qu'il trouue en soy plus de quoy le cognoistre, plus de marques & traicts de la diuinité, qu'en tout le reste qu'il peut cognoistre, que pource qu'il peut mieux sentir, & sçauoir ce qui est & se remue en soy, qu'è toute autre chose. *Formasti me & posuisti super me manum tuã, ideo mirabilis facta est scientia tuã j. tui, ex me: Psalm.* Dont estoit gravée en lettres d'or sur le frontispice du temple d'Apollon, Dieu (selon les payens) de science & de lumiere, ceste sentence, *Cognois toy, comme vne salutation & vn aduertissement de Dieu à tous, leur signifiant que pour auoir accez à la diuinité & entrée en son temple, il se faut cognoistre: qui se mescognoist en doit estre debouité, si te ignoras, ô pulcherrima, egredere, & abi post hædos tuos.* ^{Cantie.}

Pour deuenir sage & mener vne vie plus réglée & plus douce, il ne faut point d'instruction d'ailleurs, que de nous. Si nous estions bons escoliers, ^{4.} *Disposition à la sagesse.* nous apprendrions mieux de nous, que de tous les liures. Qui remet en sa memoire & remarque bien l'excez de sa cholere passée, iusques où ceste figure l'a éporté, verra mieux beaucoup la laideur de ceste passion, & en aura horreur & hayne plus iuste, que de tout ce qu'en diēt Aristoté & Platō; & ainsi de toutes les autres passiōs, & de tous les branles & mouuemens de son ame. Qui se souuiendra de s'estre tant de fois mesconté en son iugemēt, & de tāt de mauuais tours que luy a fait sa memoire, apprendra à ne s'y fier plus. Qui notera cōbien de fois il luy est aduenü de penser biē tenir & entēdre vne

chose, iusques à la vouloir pleuuir, & en respondre à autry & à soy-mesme, & que le temps luy a puis faict voir du contraire, apprendra à se deffaire de ceste arrogance importune, & quereleuse presomptiõ ennemie capitale de discipline & de verité. Qui remarquera bien tous les maux qu'il a couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres occasiõs qui l'ont remüé d'un estat en vn autre, combien de repentirs luy font venus en la teste, se preparera aux mutations futures, & à la recognoissance de sa condition, gardera modestie, se contiendra en son rang, ne heurrera personne, ne troublera rien, n'entreprendra chose qui passe ses forces: Et voila iustice & paix par tout. Brief nous n'auons point de plus beau miroir & de meilleur liure que nous mesmes, si nous y voulions bien estudier, comme nous deuons, tenant tousiours l'œil ouuert sur nous, & nous espiant de pres.

5. Mais c'est à quoy nous pensons le moins, *nemo in se se tentat descendere*. Dont il adient que nous donnons millefois du nez en terre, & retombõs tousiours en mesme faute, sans le sêtir, ou nous en douter beaucoup. Nous faisons biẽ les fots à nos despens: Les difficultez ne s'apperçoient en chascque chose, que par ceux, qui s'y cognoissent: Car encores faut-il quelque degré d'intelligence à pouuoir remarquer son ignorãce: Il faut pousser à vne porte, pour sçauoir qu'elle est close. Ainsi de ce que chascun se voit si resolu & satisfait, & que chascun pense estre suffisammêt entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout: Car si nous nous cognoissions bien, nous pouruoyrions bien mieux à nos affaires: Nous aurions honte de nous & nostre

Contre
ceux qui
se mesco-
gnoissent.

éstat : & nous rendrions bien autres que ne sommes, Qui ne recognoist ses defauts, ne se soucie de les amender; qui ignore les necessitez, ne se soucie d'y pourvoir; qui ne sent son mal & sa misere n'ad-
 uise point aux reparations, & ne court aux remedes, *deprehendas te oportet priusquam emendes; sanitatis initium sentire sibi opus esse remedio.* Et voicy nostre malheur: car nous p̄sons toutes choses aller bien & estre en seureté; nous sommes tant contents de nous mesmes, & ainsi doublement miserables. Socrates fut iugé le plus sage des hommes, non pour estre le plus sçauant & plus habile, ou pour auoir quelque suffisance par dessus les autres, mais pour mieux se cognoistre que les autres, en se tenant en son rang, faire bien l'homme. Il estoit le Roy des hommes, comme on dict que les borgnes sont roys parmy les aueugles, c'est à dire doublement priuez de sens: car ils sont de nature foibles & miserables, & avec ce ils sont orgueilleux, & ne sentent pas leur mal. Socrates n'estoit que borgne: car estant homme comme les autres, foible & miserable, il le sçauoit bien, & recognoissoit de bonne foy sa condition, se regloit & viuoit selon elle. C'est ce que vouloit dire la verité à ceux qui pleins de presumption par moquerie luy ayāt 10.1111.92
 dict, sommes nous donc à ton dire aueugles? si vous l'estiez, dict-il, c'est à dire le p̄siez estre, vous y verriez, mais pource que vous pensez biē y voir, vous demeurez du tout aueugles: car ceux qui voyēt à leur opiniō, sont aueugles en verité; & qui sont aueugles à leur opinion, ils voyēt. C'est vne miserable folie à l'hōme, de se faire beste pour ne se cognoistre pas bien hōme. *homo enim cum sis, id fac*

semper intelligas. Plusieurs grands pour leur seruit de bride & de regle, ont ordonné, que l'on leur sonast souuent aux oreilles, qu'ils estoient hommes. O le bel estude s'il leur entroit dedans le cœur, comme il frappe à leur oreille ! le mot des Atheniens à Pompeius le grand, tu es autant Dieu comme tu te recognois homme, n'estoit pas trop mal dict, au moins c'est estre homme excellent que de se bien cognoistre homme.

6.
Moyens
de se co-
gnoistre,
faux.

La cognoissance de soy (chose tres-difficile & rare, comme se mesconter & tromper tres-facile) ne s'acquiert pas par autruy, c'est à dire par comparaison, mesure, ou exemple d'autruy;

• *Plus aliis de te quàm tu tibi credere noli.*
moins encore par son dire & son iugement, qui souuent est court à voir, & desloyal ou craintif à parler; Ny par quelque acte singulier, qui sera quelquesfois eschappé sans y auoir pensé, poussé par quelque nouvelle, rare, & forte occasion, & qui sera plustost vn coup de fortune, ou vne faillie de quelque extraordinaire enthousiasme, qu'une production vraiment nostre. L'on n'estime pas la grandeur, grosseur, roideur d'une riuere, de l'eau qui luy est aduenüe par vne subite alluuiou & desbordemēt des prochains torrés & ruisseaux; Vn fait courageux ne conclud pas vn homme vaillāt, ny vn œuure de iustice l'homme iuste: Les circonstances & le vent des occasions & accidents nous emportent & nous changent: & souuent l'on est poussé à biē faire par le vice mesmes. Ainsi l'homme est il tres-fidele à cognoistre. Ny aussi par toutes les choses externes & adiacentes au dehors: offices, dignitez, richesses, noblesse, grace,

& applaudissement des grands. ou du peuple. Ny par ses deportemens faits en public, car comme estant en eschec l'on se tient sur ses gardes, se retient, se cōtrainct, La crainte la honte, l'ambition, & autres passions luy font iouër ce personage que vous voyez. Pour le bien cognoistre il le faut voir en son priué, & en son particulier à tous les iours. Il est bien souuent tout autre en la maison, qu'en la rue, au palais, en la place, autre avec ses domestiques qu'avec les estrangers. Sortant de la maison pour aller en public, il va iouër vne farce: ne vous arrestez pas là; ce n'est pas luy, c'est tout vn autre; vous ne le cognoistriez pas.

La cognoissance de soy ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne deuous nous y fier, ^{7.} *Vray.* mais par vn vray, long & assidu estude de soy, vne serieuse & attentive examination, non seulement de ses paroles & actions, mais de ses pensées plus secretes (leur naissance, progresz, durée, repetition) de tout ce qui se remue en soy, iusques au songes de nuict, en s'espiant de pres, en se tastant souuent & à toute heure, pressant & pinsant iusques au vif. Car il y a plusieurs vices en nous cachez, & ne se sentent à faute de force & de moyē, ainsi que le serpent venimeux, qui engourdi de froid se laisse manier sans danger, Et puis il ne suffit pas de recognoistre sa faute en detail & en indiuidu, & tascher de la reparer; il faut en general recognoistre sa foiblesse, sa misere, & en venir à vne reformation & amendement vniuersel.

Or il nous faut estudier serieusement en ce li- ^{8.} *Proposition & partition* ure premier à cognoistre l'homme, le prenant en tout sens, le regardant à tous visages, luy tastant le

de ce pre-
mier li-
vre. **poux, le sondant iusques au vif, entrant dedans**
avec la chandelle & l'esprouvette, fouillant & furetant par tous les trous, coins, recoins, destours, cachots & secrets, & non sans cause: Car c'est le plus fin & feinct, le plus couuert & fardé de tous, & presque incognoissable. Nous le considererons donc en cinq manieres representées en ceste table, qui est le sommaire de ce liure.

Premiere, Naturelle, par toutes les pieces dont il est composé, & leurs appartenances.

Seconde, Naturelle, & Morale, par comparaison de luy avec les bestes.

Tierce, par sa vie en blot.

Quatriesme Morale, par ¹ ses mœurs, humeurs, ² conditions, qui se rapportēt à cinq choses. ³ ⁴ ⁵ } Vanité.
Foiblesse,
Inconstance.
Misere.
Presomption.

Cinq considerations de l'homme, & de l'humaine condition.

Cinquiesme, Naturelle, & Morale, par les differences qui sont entre les hommes en leurs

1 Naturels.
2 Esprits & ffusances.
3 Charges & degrés de supériorité & inferiorité.
4 Professions & conditions de vie.
5. Auantages & desauantage Naturels, Acquis, Fortuits.

PREMIERE CONSIDERATION DE L'HOMME, QUI EST naturelle par toutes les pieces dont il est composé.

De la formation de l'Homme.

CHAP. I.

ELLE est double & doublement considerable, premiere & originelle, vne fois faite immédiatement de Dieu en la creation surnaturelle, seconde & ordinaire en la generation naturelle.

Selon la peinture que nous donne Moysé de l'ouvrage & creation du monde (la plus hardie & riche piece que iamais hōme a produit en lumiere, i'enten l'histoire des neufs premiers chapitres de Genese, qui est du monde nay & renay) l'hōme a esté fait de Dieu non seulement apres tous les animaux, comme le plus parfait, le maistre & surintendant de tous, *ut presit piscibus maris, volatilibus caeli, bestis terrae*: Et en mesme iour que les quadrupedes & terrestres, qui s'approchent plus de luy (bien que les deux qui luy ressemblerent mieux sont pour le dedans le pourceau, pour le dehors le singe) mais encores apres tout fait & acheué, comme la closture, le seau & cachet de ses œuvres, aussi y a-il empreint les armoiries & son pourtrait, *Exemplumque Dei quisquis est in imagine parua. Signatum est super nos lumen vultus tui*. Comme vne recapitulation sommaire de toutes choses, & vn abbrege du monde, qui est tout en l'homme, mais raccourci & en petit volume, dont il est appellé le petit

I.
L'hōme
fait der-
nier.
Gen. 1.2.
&c.

monde, & l'vniuers peut estre appelé le grand homme. Comme le neud, le moyē, & lien des Anges & des Animaux, des choses celestes & terrestres, spirituelles & corporelles. Et en vn mot la dernière main, l'accomplissement, le chef d'œuvre, l'honneur & le miracle de nature. C'est pourquoy Dieu l'ayant fait avec deliberation & apparat, & dixit *faciamus hominem ad imaginē & similitudinem nostram*, s'est reposé. Et ce repos encorés a esté fait pour l'homme, *Sabbathum propter hominem, non contra*. Et n'a depuis rien fait de nonueau, sinō se faire homme luy-mesmes: & ç'a esté encorés pour l'amour de l'homme, *propter nos homines, & propter nostram salutem*. Dont se void qu'en toutes choses Dieu a visé à l'homme, pour finalement en luy & par luy, *brevi manu*, rapporter tout à foy, le commencement & la fin de tout.

Iohan.

2. Tout nud, affin qu'il fust plus beau, estant poli, net, delicat, à cause de son humidité deliée, bien temperée & assaisonnée.

3. Droit, tenant & touchant fort peu en terre, la teste droite en haut tendant au ciel, où il regarde, se void & se conoit cōme en son miroir: tout à l'opposite de la plâte qui a la teste & racine dedans la terre, aussi est l'homme vne plante diuine, qui doit fleurir au ciel: La beste cōme au milieu, est de trauers, ayant ses deux extremités vers les bords ou extremités de l'Horizon, plus ou moins. La cause de cette droiture, apres la volonté de son maistre ouurier, n'est proprement l'ame raisonnable cōme il se voit aux courbés, bossus, boiteux, ny la ligne droicte de l'espine du dos, qui est aussi aux serpens, ny la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille

du plus grāde en certaines bestes, cōbien que tout cela y peut par-auanture seruir de quelque chose: Mais cette droiture est deuë, & conuiēt à l'hōme, & comme hōme qui est le sainct & diuin animal:

Sanctius his animal mentisque capacius altæ:

Et comme Roy d'icy bas: Aux petites & particulieres Royautez y a certaine marque de Majesté, comme il se void au Daulphin couronné, au serpent Basilizé, au Lyon avec son colier, sa couleur de poil & ses yeux, en l'Aigle au Roy des Abeilles. Ainsi l'homme Roy vniuersel d'icy bas marche la teste droite, comme vn maistre en son maison; regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou appriuoisant.

Son corps fut basty le premier de terre vierge, rousse, dont il en eut son nom propre *Adam*, car l'appellatif estoit desia *Is*: Et icelle mouillée non de pluye encores, mais d'eau de fontaine.

4.
Cōment
formé.
Genes. 2.

--- *Mixtam fluiualibus vndis,*

Finxit in effigiem.

Par raison le corps est l'aisné de l'ame, cōme la matiere de sa forme, le domicile doit estre fait & dressé auāt y demourer, l'atelier auant que l'ouurier y puisse ouurer. Puis l'esprit y fut par le soufflé diuin decoulé & insinué, & ainsi ce corps animé & fait viuant, *inspirauit in faciem eius spiraculum vitæ, &c.*

En la generation & conformation ordinaire & naturelle, qui se fait de semēce au ventre de la femme le mesme ordre se garde: Le corps est formé le premier par la force tāt elemētaire de l'Energie & vertu formatrice qui est en la semēce, aydāt aucunemēt la chaleur de la matrice, que celeste, qui est l'influence & vertu du soleil, *Sol & homo generant hō-*

5.
Est fait
en la ma-
trice.

Conçeu *minem.* Et de tel ordre que les sept premiers iours
de semē- les semences du pere & mere se prennent, s'vnif-
ce caillée. sent & caillent ensemble, comme cresse, & s'en
Chagée. fait vn corps, c'est la conception, *Nonne sicut lac*
Formée *multisti me, & sicut caseum me coagulasti?* Les sept d'a-
en gros. pres, ceste semence se cuit, espessit, & change en
 masse de chair & de sang informe, rudement &
 matiere propre du corps humain: Les sept troisi-
 mes suiuaus, de cette masse est faict & formé le
 corps en gros, dont enuiron le vingtiesme iour
 s'õt produits les trois nobles & heroiques parties;
 le foye, le cœur, le cerueau, distantes en longueur
 ouale, ou comme disent les Hebreux, se tenant
 par iointures deliées, qui puis se remplissent de
 chair, à la façõ d'vn formy, où y a trois parties plus
 grosses iointes par entredoux deliés: Les 7. quatri-
Articu- mes, qui finisēt près du 30. iour, tout le corps s'a-
lée. cheue, se parfait, articule, organise, dõt il cõmence
Organi- n'estre plus Embryõ mais capable, cõme vne ma-
fiée. tiere preparée à sa forme, de receuoir l'ame: La-
Animée. quelle ne faut à s'insinuer dedans, & s'en inuestir
 vers le 37. ou 40. iour, apres les cinq sepmaines
Mouuée. acheuées. Doublant ce terme, c'est à dire au troi-
 siesme mois, cet enfant animé se remuë & se fait
Produite sentir, le poil & les ongles luy commencent à ve-
 nir. Triplant ce terme qui est au neuuiesme mois,
 il sort & se produit en lumiere. Ces termes ne sont
 pas si iustement prefix, qu'ils ne puissent vn peu
 se haster & tarder, selon la force ou foiblesse de la
 chaleur, tant de la semence que de la matrice, car
 estant forte, elle haste, estant foible elle retarde,
 dont les semences moins chaudes & plus humi-
 des d'ou sont conceües les femelles, ont leurs ter-

mes plus longs, & ne sont animées qu'au 80. iour & encores apres, & ne se remuent qu'au 4. mois qui est pres d'un quart plus tard que les malles.

Distinction premiere, & Generale de l'Homme.

CHAP. II.

L'Homme, cōme vn animal prodigieux, est fait de pieces toutes contraires & ennemies. L'ame est cōme vn petit Dieu, le corps comme vne beste, vn fumier. Toutesfois ces deux parties sont tellement accouplées, ont tel besoin l'une de l'autre, pour faire leurs fonctions, *Alterius sic Altera poscit opem res, & coniurat amice*, & s'embrassent si bien l'une l'autre avec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuent demeurer sans guerre, ni se separer sans tourment & sans regret, & comme tenant le loup par les oreilles, chacune peut dire à l'autre, ie ne puis avec toy ny sans toy viure, *nec tecum nec sine te.*

Mais pource que derechef en cette Ame il y a deux parties biē differentes, la haute, pure, intellectuelle & diuine, en laquelle la beste n'a aucune part, & la basse, s'ensitiue & bestiale, qui tient du corps & de la matiere. L'on peut par vne distinction plus morale & politique, remarquer trois parties & degrez en l'homme, L'esprit, l'ame, la chair: dōt l'esprit & la chair tiennēt les bouts & extremités, comme le ciel & la terre, l'ame meitoyenne, où se font les Meteores, le bruit & la tēpeste. L'esprit la tres-haute & tres-heroique partie, parcelle, scintille, image & defluxiō de la diuinité est en l'homme cōme vn Roy en la republicque, ne respire que le

bien, & le ciel où il tend: la chair au contraire comme la lie d'un peuple hebeté, le marc & la sentine de l'homme tend toujours à la matiere & à la terre: l'Amé au milieu, comme les principaux du populaire entre le bien & le mal, est perpetuellement sollicitée de l'esprit & de la chair, & selon le parti où elle se range, est spirituelle & bonne, ou charnelle & mauuaise. Ici sont logées toutes les affections naturelles qui ne sont vertueuses ni vicieuses, comme l'amour de ses parens & amis, crainte de honte, pitié des affligez, desir de bonne reputation.

3.
Son utilité.

Cette distinction aydera beaucoup à cognoistre l'homme, & discerner ses actions pour ne s'y mesconter comme l'on fait iugeant par l'escorce & apparence, pensant que ce soit de l'esprit, ce qui est de l'ame, voyre de la chair, attribuant à sa vertu, ce qui est de la nature ou du vice; combien de bonnes & belles actions produites par passion, ou bien par vne inclination & complaisance naturelle: *vsq; seruiant genio, & suo indulgunt animo?*

*Du corps, & premierement de toutes ses parties
& Assiete d'icelles.*

CHAP. III.

1.
Division
du corps
en ses
parties.

LE corps humain est basti d'un tres-grand nombre de pieces, internes & externes: lesquelles sont presque toutes rondes & orbiculaires, ou approchantes de cette figure.

2.
Internes.
Plurielles.

Les internes sont de deux sortes, les vnes en nombre & quantité respanduës par tout ce corps, sçauoir les Os qui sont comme la base & soubstien de

Tout le bastiment: dedans iceux pour leur nourriture la *Mouelle*: les *Muscles* pour le mouuement & la force: les *Venes* sortans du foye, canals du sang premier & naturel. *Arteres* venans du cœur, conduits du second sang plus subtil & vital. Ces deux allans plus haut que le foye & le cœur leurs sources, sont plus estroittes que celles qui vont en bas, pour ayder à monter le sang; car le destroit plus ferré sert à faire monter les liqueurs, les *Nerfs*. procedans par couples, instrumens du sentiment, mouuement & force du corps, & conduits des esprits animaux, dont les vns sont mols, & y en a sept paires, qui seruent au sentiment de la teste, Veüe, Ouye, Goust, Parole, les autres durs en 30. paires, procedans par l'espine du dos aux muscles. Les *Tendons*, *Ligamens*, *Cartilages*: Les quatre humeurs, le *Sang*, la *Bile iaulne*, ou *Colere* qui ouure, pousse, penetre, empesche les obstructions, iette les excremens, apporte allegresse: la *Bile noire*, & aspre, ou *Melancolie*, qui prouoque l'appetit à toutes choses, modere les mouuemens subits: la *Pituite* douce, qui adoucit la force des deux Biles, & toutes ardeurs. Les *Esprits* qui sont les fumées, sortans de la chaleur naturelle, & de l'humeur radicale, & sont en trois degrez d'excellence, le Naturel, Vital, Animal: la *Gresse* qui est la partie plus espesse & grasse du sang.

Les autres sont singulieres (sauf les roignons & couillons qui sont doubles) & assignées en certain lieu. Or il y a quatre lieux ou regions, cōme degrez ou corps, officines & ateliers de nature, où elle exerce ses facultez & puissances. La premiere & plus basse est pour la generatiō en laquelle sont les par-

2.
Singulieres.
4. Degrez du corps.

ties genitales seruans à icelle. La seconde d'après en laquelle sont les entrailles, *viscera*, sçauoir l'*estomach*, tirât plus au costé gauche, rōd, plus estroit au fonds qu'en haut, ayant deux orifices ou bouches, l'vn en haut pour receuoir, l'autre en bas qui respond aux boyaux pour ietter & se descharger. Il reçoit, assemble, mesle, & cuit les viandes, & en fait *Chyle*, c'est à dire suc blâc, propre pour la nourriture du corps, & lequel encores s'élaboure dedans les *Venes Meseraiques*, par où il passe pour aller au Foye. Le Foye chaud & humide, plus au costé droit, officine du sang, principe des venes, le siege de la faculté naturelle, nourriciere ou ame vegetatiue, fait & engendre le sang du Chyle, qu'il attire des venes Meseraiques, & reçoit en son sein par la *Vene porte*, qui entre en son creux, & puis l'enuoye & distibue par tout le corps, par le moyē de la grande *Vene Cave* qui sort de la bosse, & des branches d'icelle, qui sont en grand nombre, comme les ruisseaux d'une fontaine. La *Ratte* à main gauche, qui reçoit la descharge & les excremens du Foye: Les *Reins*, les *Boyaux*, qui se tenâts tous en vn, mais distinguez par six differēces, & six noms, égalent sept fois la longueur de l'homme, comme la lōgueur de l'homme egale seps fois la longueur du pied. En ces deux premieres parties, qu'aucuns prennent pour vne (combiē qu'il y aye deux facultez biē differentes, l'vne generatiue pour l'espece, l'autre nutritiue de l'indiuidu) & la fōt respōdre à la partie plus basse & elementaire de l'vniuers, lieu de generatiō & corruptiō, est l'ame concupiscible.

La troisiēme comparée à la Region Etherée, separée des precedētes par le Diaphragme, & de celle

d'enhaut par le destroit de la gorge: en laquelle est l'ame irascible, & les parties pectorales *præcordia*, sçavoir le *Cœur*, treschaud, situé environ la cinquiesme coste; ayant sa pointe sous la mammelle gauche, origine des Arteres, qui tousiours se mouuent & font le *Pouls*, par lesquelles comme canals il enuoye & distribue par tout le corps le sang vital qu'il a cuit, & par iceluy l'esprit & la vertu vitale. Les *Poulmons* de substance fort mole, rare, & spongieuse, souple à attirer & pousser cōme soufflets, instrumens de la respiration, par laquelle le cœur se rafraichit, attirant le sang, l'esprit, & l'air, & se deschargeant des fumées & excremens qui le pressent, & de la voix par le moyen de l'*aspre artere*.

La quatriesme & plus haute qui respond à la Region celeste est la teste, qui contient le *Cerueau*, froid & spongieux, enuélépé de deux membranes, l'une plus dure & espesse, qui touche au test, *Dura mater*, l'autre plus douce & deliée qui luy est contiguë, *Pia mater*. D'iceluy sortent & deriuent tous les nerfs & la Moëlle qui descend & decoule au long de l'espine du dos. Ce cerueau est le siege de l'ame raisonnable, la source de sentiment & mouuement, & des tres-nobles esprits animaux, faits des esprits vitaux, lesquels montés du cœur par les arteres au cerueau, sont cuits, recuits, élaborés, & subtilisés par le moyen d'une multiplicité de petites & subtiles arteres, comme filets diuersement tissus, repliés, entrelassés par plusieurs tours & retours, comme vn labyrinthe & double rets, *Rete mirabile*, dedans lequel cet esprit vital estant retenu, seiournant, passant & repassant souuent, s'affine, subtilise, & perfectionne, &

deuient animal, spirituel en souuerain & dernier degré.

3.
Exter-
nes.
Singu-
lières.

Les externes & patentes: Si elles sont singulieres, sont au milieu, comme le *Nex* qui sert à la respiration, odorat, & consolation du cerueau, & à la descharge d'iceluy, tellement que par luy l'air entre & sort, & en bas aux poulmons, & en haut au cerueau. La *Bouche* qui sert au manger & au parler, dont elle est de plusieurs pieces, qui seruent à ces deux: Au dehors des *Leures*, au dedās de la *Langue* extremement souple, qui iuge des faueurs: des *Dens* pour mouldre & briser les morceaux. Le *Nombril*, les deux *Septines* & voyes de descharge.

4.
Doubles
& pa-
veilles.

Si elles sont doubles & pareilles, sont collaterales & esgales, comme les deux *Yeux*, plantez au plus haut estage, comme sentinelles, composez de plusieurs & diuerses pieces, trois humeurs, sept tuniques, sept muscles, diuerses couleurs, avec beaucoup de façon & d'artifice. Ce sont les premieres & plus nobles pieces externes du corps, en beauté, vtilité, mobilité, actiuité, mesmes au fait d'amour, ὡς ἰδῶν, ὡς ἐυαγλυ, sont au visage, ce que le visage est au corps, sont la face de la face, & pour ce qu'ils sont tendres, delicats, & pretieux, ils sont munis & remparez de toutes parts, de *Pellicules*, *Paulpieres*, *Sourcils*, *Cils*, & *Poils*: les *Oreilles* en mesme hauteur que les yeux, comme les escoutes du corps, portieres de l'esprit, receueurs & iuges des sons qui mōtent tousiours: elles ont leurs aduenues & entrées obliques & tortueuses, affin que l'air & le son n'entraissent tout à coup, dont le sens de l'ouye en pourroit estre blessé, & n'é pourroit si bié iuger. Les *bras* & *mains* ouurieres de tou-

tes choses, instrumens vniuersels: Les Jambes & Pieds, soubstiens & colonnes de tout le bastiment.

Des proprietex singulieres du corps humain.

CHAP. I V.

LE corps humain a plusieurs singularitez, dont ^{1.} Les vnes luy sont peculieres priuatiuement des autres animaux. Les premieres & principales sont ^{Proprietex singulieres du} la parole, la stature droite, la forme, & le port, de- ^{rous.} quoy les Sages, mesmes les Stoiques ont fait tant de cas, qu'ils ont dit valoir mieux estre fol en la forme humaine, que sage en la forme brutale: La main c'est vn miracle, celle du Singe est peu de cas: Apres sont la nudité naturelle: Le rire & pleurer: Le sens du chatoüillement: Sourcil en la paupiere basse de l'œil: Nombre visible: la Pointe du cœur en la partie fenestre: le Genouil au deuant: Palpitation du cœur: les Artueils des pieds plus longs que des mains: Saigner du nez, chose estrange, veu qu'il a la teste droite, & la beste l'a baissée; Rougir à la honte. Pallir à la crainte: estre ambidextre: Disposé en tout temps aux œuures de Venus: Ne remuer les oreilles, qui signifie aux animaux les affections internes, mais l'homme les signifie assez par le rougir, pallir, mouuemens des yeux, & du nez.

Les autres luy sont singulieres, non du tout, mais ^{2.} par excellence & auantage, car elles se trouuēt es ^{Aduantages.} animaux, mais ē moindre degré: sçauoir Multitude de muscles & de poils en la teste: Souplesse & facilité du corps, & de ses parties à tout mouuemēt & en tout sens: Eleuatiō des tetins: Grosseur & abon-

dance de cerneau: Grandeur de vessie: Forme de pied, longue au deuant, courte au derriere: Abondance, clarté, & subtilité de sang: Mobilité & agilité de langue: Multitude & varieté de songes, telle qu'il semble estre seul songeant: Esternuëment: Bref tant de remuëmens des yeux, du nez, des leures.

3. *Contenances dîner-tes.* Il y a aussi des contenances propres & singulieres, mais differêtes, les vnes sônt des gestes, mouuemens & contenances artificelles & affectées: D'autres en ont de si propres & naturelles, qu'ils ne les sentent ny ne les recognoissent point, comme panscher la teste, rincer le nez. Mais tous en ont qui ne partent point du discours, ains d'une pure, naturelle, & prompte impulsion, comme mettre la main au deuant aux cheutes.

Des biens du Corps; Santé, & Beauté, & autres.

C H A P. V.

I. *Recommandation de la Santé.* LES biens du corps sont la Santé, Beauté, Allégresse, force vigueur, adresse & disposition. Mais la santé est la première, & passe tout. La santé est le plus beau & plus riche present que nature nous sache faire, preferable à toute autre chose, non seulement science, noblesse, richesses, mais à la sagesse mesme, ce disent les plus austeres sages; C'est la seule chose qui merite que l'on employe tout, voire la vie mesme pour l'auoir, car sans elle la vie est sans goust, voire est iniurieuse, la vertu & la sagesse ternissent & s'esuanouïssent, sans elle: quel secours apportera au plus grand homme qui

soit, toute la sagesse, s'il est frappé du haut mal, d'une Apoplexie? Certes ie ne luy puis preferer aucune chose que la seule prend'homme, qui est la santé de l'ame. Or elle nous est commune avec les bestes, voire le plus souuent plus auantageuse, forte, & vigoureuse en elles, qu'en nous. Or combien que ce soit vn don de nature, *gaudeant bene nati*, oütoyé en la premiere conformation, si est-ce que ce qui vient apres, le lait, le bon reglement de viure, qui consiste en sobriété, mediocre exercice, se garder de tristesse, & toute sorte d'émotion; la conserue fort. La maladie & la douleur sont ses contraires, qui sont les plus grands, & peut estre les seuls maux de l'homme, desquels sera parlé cy apres: Mais en ceste conseruation les bestes aussi, suiuañs simplement nature qui a donné la santé, ont l'auantage, l'homme s'y oublie souuent; & puis le paye en son temps.

La beauté vient apres, qui est vne piéce de grâde recommandatiõ au commerce des hommes. C'est le premier moyen de conclusion des vns avec les autres, & est vray-séblable que la premiere distinctiõ qui a esté entre les hõmes, & la premiere consideration qui donna preeminence aux vns sur les autres, a esté l'aduantage de la beauté: C'est aussi vne qualité puisante, il n'y en a point qui la passe en credit, ny qui aye tant de part au commerce des hommes, il n'y a barbare si resolu qui n'en soit frappé. Elle se presente au deuãt, elle seduit & preoccupe le iugement, donne des impressions, & presse avec grande autorité, dont Socrates l'appelloit vne courte tyrannie, Platon le priuilege de nature; Car il sèble que celuy qui porte sur le visage les faueurs

2.
Beauté.

de la nature imprimées en vne rare & excellente beauté, ayt quelque legitime puissance sur nous, & que tournât nos yeux à soy il y tourne aussi nos affections, & les y assuiettisse malgré nous. Aristote dit qu'il appartient aux beaux de commander, qu'ils sont venerables apres les Dieux, qu'il n'appartient qu'aux aueugles de n'en estre touchez. Cyrus, Alexandre, Cæsar, trois grands commandeurs des hommes s'en sont seruis en leurs grands affaires, voire Scipion le meilleur de tous. Beau & Bon sont confins, & s'exprimēt par mesmes mots en Grec & en l'escriture sainte. Plusieurs grands philosophes ont acquis leur sagesse par l'entremise de leur beauté: elle est considerée mesmes & recherchée aux bestes.

3. *sa distinction.* Il y a diuerses considerations en la beauté; celle des hommes est propremēt la forme & la taille du corps, les autres beautez sont pour les fēmes. Il y a deux sortes de beauté, l'vne arrestée, qui ne se remūe point, & est en la proportion & couleur deuē des membres, vn corps qui ne soit enflé ni bouffi, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroissent point, ny les os ne percent point la peau, mais plein de sang, d'esprits & en bon point, ayant les muscles releués, le cuir poli, la couleur vermeille: L'autre mouuante qui s'appelle bonne grace, qui est en la conduite des mouuement des membres, sur tout des yeux: Celle-la seule est comme morte, cette cy est agente & viuant. Il y a des beautez rudes, fieres, aigres, d'autres douces, voire encores fades.

4. *Diuisiō.* La beauté est propremēt considerable au visage: Il n'y a rien de plus beau en l'homme que l'ame, & au corps que le visage, qui est cōme l'ame r'accour-

etc, c'est la montre & l'image de l'ame, c'est son escusson à plusieurs quartiers, representant le recueil de tous les titres de sa noblesse, planté & colloqué sur la porte & au frontispice, afin que l'on sache que c'est là sa demeure & son Palais, c'est par luy que l'on cognoit la personne, c'en est vn abrégé: c'est pourquoy l'art qui imite nature, ne se soucie pour representer la personne, que de peindre ou tailler le visage.

Au visage humain il y a plusieurs grandes singularitez qui ne sont ny aux bestes, (Aussi à vray dire elles n'ont point de visage) ni au reste du corps humain: Nombre & diuersité de pieces & de façon en icelles, aux bestes le menton, les ioues, le front ne sont point, & beaucoup moins de façon: Varieté de couleurs, car en l'œil seul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le cristalin. Proportion, les siens y sont doubles se respōdans l'vn à l'autre, & se rapportans si bien, que la grandeur de l'œil est la grandeur de la bouche, la largeur du front est la longueur du nez, la longueur du nez est celle du menton, & des leures. Admirable diuersité des visages, & telle qu'ils ne s'en troueroiēt deux semblables en tout & par tout, c'est vn chef d'œuvre, qui ne se trouue en toute autre chose: Cette diuersité est tres-vtile, voire necessaire à la societé humaine, premierement pour s'entrecognoistre, car maux, infinis, voire la dissipation du genre humain s'ensuiuroit, si l'on venoit à se mescōter par la semblāce des visages, ce seroit vne pire confusio beaucoup que celle de Babel: l'on prendroit sa fille pour sa seur, pour vne estrangere, son ennemy pour son amy. Si nos faces n'estoiēt sem-

5.
Sept singularitez
d'iceluy.

1.

2.

3.

4.

blables l'on ne scauroit discerner l'homme de la beste, si elles n'estoiēt dissemblables, l'on ne scauroit discerner l'homme de l'homme. C'est aussi vn grand artifice de nature qui a posé en cette partie quelque secret de contenter vn ou autre en tout le monde, car de cette diuersité vient qu'il n'y a personne qui ne soit trouué beau par quelqu vn.

5. Dignité & honneur en sa figure ronde, en sa forme droite, & haute eleuée, nue & descouuerte, sans poil, plume, escaille, comme aux bestes, visant au ciel.

6. Grace, douceur, venusté plaisante, & agreable, iusques à crochetter les cœurs, & raur les volontez, comme a esté dit cy dessus. Brief le visage est le throsne de la beauté & de l'amour; le siege du ris & du baiser, deux choses tres-propres à l'homme, tres-agreables, les vrais & plus expres symboles d'amitié & de bonne intelligence.

7. Finalement il est propre à tous changemens, pour declarer les mouuemens internes & passions de l'ame, ioye, tristesse, amitié, hayne, enuie, malice, honte, colere despit, jalousie, & autres. Il est cōme la montre de l'Orloge, qui marque les heures & momens du temps, estans les mouuemēs & rouēs cachez au dedans: & comme l'air qui reçoit toutes les couleurs & changemens du temps, montre quel temps il fait, aussi dit on l'air du visage, *corpus animum tegit, & detegit, in facie legitur homo.*

6.
Descri-
ption de
la beauté
du visa-
ge.

La beauté du visage gist en vn frōt large & quar-
ré, tendu, clair & serain, sourcils bien rāgez, menus
& deliez, l'œil bien fendu, gay, & brillant: Le laisse
la couleur en dispute: Le nez bien voidé, bouche
petite, leures corallines, menton court & forchu,
ioies releuées, & au milieu le plaisant gelasin,
oreille

oreille rōde & biē troussée, le tout avec vn teint vis, blāc, & vermeil. Toutesfois cette peinture n'est pas receuë par tout, les opiniōs de beauté sont biē diferentes selon les Natiōs. Aux Indes la plus grande beauté est en ce que nous estimōs la plus grande laideur, sçauoir en couleur basanée, leurs grosses & enflées, nez plat & large, les dens teintes de noir ou de rouge, grandes oreilles pendantes aux hommes, front petit & velu, les tetins grands & pendans, afin qu'elles puissent les bailler à leurs petits par dessus les espaules, & vsent de tout artifice pour paruenir à cette forme: Sans aller si loin, en Espagne la beauté est vuidée & estrillée, en Italie grosse & massiue: Aux vns plait la molle & delicate & mignarde, aux autres la forte, vigoureuse, fiere & magistrale.

La beauté du corps, specialement du visage, doit selon raison demonstret & tesmoigner vne beauté en l'ame (qui est vne qualité & reglement d'opinions & de iugemens, avec vne fermeté & constance) car il n'est riē plus vray semblable que la conformité & relation du corps à l'esprit: quand elle n'y est, il faut penser qu'il y a quelque accident qui a interrompu le cours ordinaire, comme il aduiuent, & nous le voyons souuent: Car le lait de la nourrice, l'institutio premiere, les compagnies apportent des grands changeimens au naturel original de l'ame, soit en bien soit en mal: Socrates cōfessoit que la laideur de son corps accusoit instantement la laideur naturelle de son ame, mais que par institution il auoit corrigé celle de l'ame. C'est vne foible & dāgereuse cautiō que la mine, mais ceux qui dementent leur bonne physiognomie, sont

7.
Beauté
de l'e-
sprit &
du corps.

plus punissables que les autres, car ils falsifient & trahissent la bonne promesse que nature a planté en leur front, & trompent le monde.

Des vestemens du corps.

C H A P. V I.

*Nudité
est natu-
relle.*

IL y a grande apparence que la façon d'aller tout nud, tenuë encores par vne grande partie du monde, soit l'originelle des hommes, & l'autre de se vestir artificielle & inuentée pour esteindre la nature, comme ceux qui par artificielle lumiere veulent esteindre celle du iour : Car nature ayant suffisamment pourueu par tout, toutes les autres creatures de couuerture, il n'est pas à croire qu'elle ayt pirement traité l'homme, & l'aye laissé seul indigent, & en estat qu'il ne se puisse maintenir sans secours estrange : & sont des reproches iniustes, que l'on fait à nature, comme marastre. Si originellement les hommes eussent esté vestus, il n'est pas vray semblable qu'ils se fussent aduisés de se despoiüiller & mettre tous nuds, tant à cause de la santé qui eust esté extrêmement offensée en ce changement, que pour la honte : & toutesfois il se fait & garde par plusieurs nations, & ne faut alleguer que c'est pour cacher les parties honteuses, & contre le froid (ce sont les deux raisons pretenduës, contre le chaud il ny a point d'apparence) car nature ne nous a point appris y auoir des parties honteuses, c'est nous mesmes qui par nostre faute nous nous le disons. *Quis indicauit tibi quod nudus esses, nisi quod ex ligno quod preceperam tibi ne comederes, comedisti?* & nature les a desia assez cachées, mis loin des yeux, & couuert : & au pis aller

ne faudroit couvrir que ces parties là seulement, comme font aucuns en ces pays où ils vont tous nuds, où d'ordinaire ils ne les courent pas: & qu'est-cela que l'homme n'osant se montrer nud au monde, luy qui fait le maistre, se cache sous la despoüille d'autruy, voire s'en pare? Quant au froid & autres necessitez particulieres & locales, nous sçauons que sous mesme air, mesme ciel, on va nud & habillé, & nous auons bien la plus delicate partie de nous toute descouuerte, dont vn gueur interrogé, comme il pouuoit aller ainsi nud en hyuer, respondit que nous portons bien la face nuë, que luy estoit toute face, & plusieurs grands alloiët tousieus teste nuë, Massinilla, Cesar, Annibal, Seuerus: & y a plusieurs nations qui vont à la guerre & cōbattent tous nuds. Le conseil de Platon pour la santé est de ne couvrir la teste ny les pieds: & Varron dit que quand il fut ordonné de descouvrir la teste en la presence des Dieux & du Magistrat, ce fut plus pour la santé, & s'endurcir aux iniures du temps, que pour la reuerence. Au reste l'inuentiō des couuerts, & maisons contre les iniures du ciel & des hommes, est bien plus ancienne, plus naturelle & vniuerselle que des vestemens, & cōmune avec plusieurs bestes, mais la recherche des alimēs marche biē encores deuant. De *Lib. 3. 1.*
l'vsage des vestemens, cōme des alimens, cy apres. *39* 

40.

De l'Ame en general.

C H A P. V I I.

VOicy vne matiere difficile sur toutes, traittée *Preface.*
& agitée par les plus sçauāns & sages de toutes
Nations, specialemēt Egyptiens, Grecs, Arabes, &

Latins par ces derniers plus maigremēt, cōme toute la philosophie, mais avec grāde diuersité d'opinions, selō les diuerses Nations, Religions, professions, sans accord ny resolutiō certaine. La generale conoissance & dispute d'icelle, se peut rapporter à ces dix points. Definitiō, Essence ou Nature Facultez & Actions, Vnité ou Pluralité, Origine, entrée au corps, Residence en iceluy, Siege, Suffisance à exercer ses fonctions, sa fin & separatiō du corps.

1.
Sa definition
est tres-difficile.

Il est premieremēt tres-difficile de definir & bien dire au vray que c'est que l'ame, comme generalement toutes formes, d'autant que ce sont choses relatives, qui ne subsistent point d'elles mesmes, mais sont parties d'un tout, & c'est pourquoy il y a vne telle & si grande diuersité de definitions d'icelle, desquelles n'y en a aucune receüe sans contredit: Aristote en a refusé douze qui estoient deuant luy, & n'a peu bien establir la sienne.

2.
Ayse à dire ce qu'elle n'est pas.

Il est bien aisé à dire ce que ce n'est pas: Que ce n'est pas Feu, Air, Eau: ny le temperament des 4. Elemens ou qualitez, ou humeurs, lequel est tousiours muable, sans lequel l'animal est, & vit: & puis c'est accident & l'ame est substance: Item les Minerax & les choses inanimées ont bien un temperament des 4. Elemens, & qualitez premieres. Ny sang (car il y a plusieurs choses animées & viuantes sans sang, & plusieurs animaux meurent sans perdre goutte de sang.) Ny principe ou cause de mouuement (car plusieurs choses inanimées meuuent, comme la pierre d'Aymant meut le fer, l'ambre la paille, les medicaments, les racines des arbres coupées & seches tirēt & meuuent): Ny l'acte ou vie ou energie ou perfection (car ce mot

d'Entelechie est diuersemēt tourné & interpreté) du corps viuāt: Car tout cela est l'effect & l'action de l'ame & nō l'ame, cōme le viure, le voir, l'ētre & l'action de l'ame: Et puis il s'ensuiuroit que l'ame seroit accident & non substance: & ne pourroit estre sans ce corps, duquel elle est acte & perfection, non plus que le couuercle d'vne maison ne peut estre sans icelle, & vn relatif sans correlative: Bref, c'est dire ce qu'elle fait & est à autrui, non ce qu'elle est en soy.

Mais de dire ce que c'est, il est tres-malaysé: l'on peut bien dire tout simplement que c'est vne forme essentielle viuifiāte, qui donne à la plāte vie vegetatiue, à la beste vie sensitiue, laquelle comprend la vegetatiue, à l'hōme vie intellectiue, qui cōprend les deux autres, comme aux nombres le plus grād contient les moindres, & aux figures le pentagone cōtiēt le tetragone, & cestuy cy le trigone. I'ay dit l'intellectiue plus-tost que la raisonnable, qui est comprise en l'intellectiue, comme le moindre au plus grand: Car la raisonnable, en quelque sens & mesure, selon tous les plus grands Philoſophes, & l'experiēce se trouue aux bestes, mais nō l'intellectiue qui est plus haute. *Sicut equus & mulus, in quibus non est intellectus.* L'ame donc est non le principe, ce mot ne conuiēt proprement qu'à l'auteur souverain premier, mais cause interne de vie, mouuemēt, sentimēt, entendemēt. Elle meut le corps, & n'est point meüe, ainsi qu'au contraire le corps est meü, & ne meut point: elle meut, dis-ie, le corps, & non soy-mesme, car rien ne se meut soy-mesme que Dieu, & tout ce qui se meut soy-mesme est eternal, & maistre de soy: Et ce qu'elle meut le corps, ne l'a point de soy, mais de plus haut. 3.
Et non
ce quelle
est.

2. De quelle Nature & essence est l'Ame, l'humaine
Sa nature & essence. s'entend (car la brutale sans aucun doute est corporelle, materielle, esclose & née avec la matiere, & avec elle corruptible) c'est vne question, qui n'est pas si petite qu'il semble. Car aucuns l'affirmēt corporelle, les autres incorporelle: cecy est fort accordable si l'on ne veut opiniastrer. Qu'elle soit corporelle, voicy dequoy: les Esprits & Demōs bons & meschās qui sont du tout separez de la matiere, *In hom. l. de spir. l. 3. deli. orb. Hom. de Episth.* sont corporels par le dire de tous les Philosophes & principaux Theologiens, Tertulien, Origene, saincts Basile, Gregoire, Augustin, Damascene: cōbien plus l'Ame humaine qui à commerce, & est jointe à la matiere: leur resolution est que toute chose créée, cōparée à Dieu, est grossiere, corporelle, materielle, Dieu seul est incorporel. Que tout esprit est corps & de nature corporelle. Apres l'authorité presque vniuerselle, la raison est irrefragable: Tout ce qui est enfermē dedās ce monde fini, est fini, limité en vertu & en substance, borné de superficie, clos & comprins en lieu, qui sont les vrayes & naturelles conditions d'un corps. Car il n'y a que le corps qui aye superficie, qui soit referé & enfermē en lieu. Dieu seul est par tout, infini, incorporel, les distinctiōs ordinaires *circumscriptiue*, *definitiuē*, *effectiue*, ne sont que verbales, & ne destruisent en rien la chose, car tousiours il demeure vray que les Esprits sont tellement en lieu, qu'en ce meisme temps qu'ils sont en vn lieu, ils ne peuuent estre ailleurs, & ne sont en lieu ou infini, ou tres-grand ou tres-petit, mais egal à leur mesurée & finie substance & superficie. Et si cela n'estoit ainsi, les esprits ne changeroient point de lieu, ne monteroyent ny ne descendroyent, comme

l'écriture affirme qu'ils sont, & par ainsi seroyent immobiles, indivisibles, seroyent par tout indifféremment: Or est-il qu'ils changēt de lieu, le changement conuinq qu'ils sont mobiles, auisibles, subiects au temps & à la succession d'iceluy, requise au mouuement & passage d'un lieu à autre, qui sont toutes qualitez d'un corps. Mais pource que plusieurs simples sous ce mot de corporel, imaginēt visible, palpable, & ne pensent que l'air pur, ou le feu hors la flamme & le charbon soyent corps, ils ont dit que les esprits tant separez, que humains, ne sont corporels, cōme de vray ils ne le sont en ce sens, car ils sont d'une substance inuisible, soit aérée, cōme veulent la plus part des Philosophes & Theologiens, ou celeste, comme aucuns Hebreux & Arabes, appellans de mēme nom le ciel & l'esprit essence propre à l'immortalité, ou plus subtile & deliée encores, si l'on veut, mais toujours corporelle, puis qu'elle est finie & limitée de place & de lieu, mobile, sujette au mouuement & au temps: Finalement, s'ils n'estoyent corporels ils ne seroyent pas passibles, & capables de souffrir cōme ils sont, l'humain reçoit de son corps plaisir, desplaisir, volupté, douleur, aussi bien à son tour, cōme le corps de luy, & de ses passions: plus des qualitez bonnes, & mauuaises vertus, vicès, affections, qui sont tous accidens: Et tous tant les separez & Démōs que les humains sont suiets aux supplices & tourmens: ils sont donc corporels, car il n'y a rien de passible qui ne soit corporel, c'est au corps d'estre sujet des accidens.

Or l'Ame a vn tres-grād nombre de vertus & facultez, autant quasi que le cōrps a de membres: elle

3.
Ses facultez & actions.

en la aux plantes, plus encores aux bestes, & plus beaucoup en l'homme, sçauoir viure, sentir, mouuoir, appeter, attirer, assembler, retenir, cuire, digerer, nourrir, croistre, reietter, voir, oyr, gouster, flairer, parler, spirer, respirer, engendrer, penser, opiner, raisonner, contempler, consentir, dissentir, souuenir, iuger; toutes lesquelles choses ne sont point parties de l'ame, car ainsi elle seroit diuisible, & seroit establie d'accidens, mais sont ses qualitez naturelles. Les Actions viennent apres, & suivent les facultez, & ainsi sont trois degrez, selon la doctrine du grand Sainct Denis, suiuiue de tous, qu'il faut considerer és creatures spirituelles trois choses, essence, faculté, operation: Par le dernier qui est l'action, l'on cognoist la faculté, & par celle cy l'essence. Les actions peuuent bien estre empeschées & cesser du tout, sans preiudice aucun de l'ame & de ses facultez, comme la science & faculté de peindre demeure entiere au peintre, encores qu'il aye la main liée, & soit impuissant à peindre: Mais si les facultés perissent, il faut que l'ame s'en aille, ne plus ny moins que le feu n'est plus, ayant perdu la faculté de chauffer.

4.
Sonn.
te.

Après l'essence & nature de l'ame aucunemēt expliquée, il se presente ici vne questiō des plus grādes, sçauoir si en l'animal, spécialement en l'homme, il n'y a qu'une ame, ou s'il y en a plusieurs. Il ya diuersité d'opinions, mais qui reuiennent à trois: Aucuns des Grecs, & à leur suite presque tous les Arabes ont pensé (non seulement en chascun homme, mais généralement en tous hōmes) n'y auoir qu'une ame immortelle: Les Egyptiēs pour la plus part ont tenu tout au rebours, qu'il y auoit plura-

lité d'ames en chacun, toutes distinctes, deux en
 chaque beste, & trois en l'homme, deux mortelles,
 vegetatiue & sésitiue, & la troisiésme intellectuë,
 immortelle. La tierce opinion, comme moyenne
 & plus suiuië, tenuë par plusieurs de toutes Natiõs,
 est qu'il y a vne Ame en chaque Animal sans plus:
 En toutes ces opinions il y a de la difficulté. Je lais-
 se la premiere comme trop refutée & reietée. La
 pluralité d'ames en chaque animal & hõme d'vne
 part semble bien estrange & absurde en la philo-
 sophie, car c'est donner plusieurs formes à vne
 mesme chose, & dire qu'il y a plusieurs substances
 & subiects en vn, deux bestes en vne, trois hõmes
 en vn: d'autre part elle facilite fort la creance de
 l'immortalité de l'intellectuelle, car estans ainsi
 trois distinctes, il n'y a aucun inconuenient que les
 deux meürët, & la troisiésme demeure immortel-
 le. L'vnité semble resister à l'immortalité, car cõ-
 mēt vne mesme indiuisible pourra-elle estr'en par-
 tie mortelle & en partie immortelle? cõme semble
 toutesfois auoir voulu Aristote, Certes il sēble par
 necessité qu'elle soit ou du tout mortelle ou du
 tout immortelle, qui sont deux tres-lourdes absur-
 dités: la premiere abolit toute religiõ & saine phi-
 losophie, la seconde fait aussi les bestes immortel-
 les. Neantmoins est biē plus vray-semblable qu'il
 n'y a qu'vne Ame en chaque animal, la pluralité
 & diuersité des facultez, instrumens, actions ny
 deroge point, ni ne multiplie en rien cette vnité,
 non plus que la diuersité des ruisseaux, l'vnité de
 la source & fontaine, ni la diuersité des effects du
 Soleil, eschauffer, esclairer, fondre, secher, blanchir,
 noircir, dissiper, tarir, l'vnité & simplicité du soleil,
 autrement il y auroit vn tres-grand nõbre d'ames

en vn homme, & de soleils au monde: & cette vni-
té essentielle de l'ame n'empesche point l'immor-
talité de l'humaine en son essence, encores que les
facultez vegetatiue & sensitiue, qui sont accidens,
meurēt, c'est à dire ne puissent estre exercées hors
le corps, n'ayant l'ame subiect ni instrument pour
ce faire, mais si fait bien tousiours la troisieme in-
tellectuelle, car pour elle, n'a point besoin de
corps; combien qu'estant dedans iceluy, elle s'en
fert pour l'exercer: Que si elle retournoit au corps
elle retourneroit aussi de rechef exercer ses facul-
tez vegetatiue & sensitiue, comme se voit aux res-
suscitez pour viure icy bas, non aux ressuscités
pour viure ailleurs, car tels corps n'ont que faire
pour viure de l'exercice de telles facultés. Tout
ainsi que le Soleil ne manque pas, ains demeure en
foy tout mesme & entier, encores que durant vne
pleine eclipse, il n'esclaire ny eschaufe, & ne face
ses autres effects aux lieux suiets à icelle.

5. *Son ori-
gine.* Ayant demonstté l'vnité de l'ame en chasque su-
iect, voyōs d'où elle vient, & cōment elle entre au
corps. L'origine des Ames n'est pas tenuë pareille
de tous, i'entens des humaines, car la vegetatiue
& sensitiue des Plantes & des bestes, est par l'aduis
de tous, toute materielle, & en la semence, dont
aussi est elle mortelle, mais de l'ame humaine; il y
a eu quatre opinions celebres. Selon la premiere,
qui est des Stoiciens tenuë par Philon Iuif, puis
par les Manichéens, Priscillianistes, & autres: Elle
est extraitte & produite comme parcelle de la sub-
stance de Dieu, qui l'inspire au corps, prenans à
leur aduantage les paroles de Moÿse, *Inspirauit in
faciem eius spiraculum vitæ*: La seconde tenuë par
Tertullien, Apollinaris, les Luciferiens, & autres

Chrestiens, dit qu'elle vient & deriue des ames des parens avec la semence, à la façon des ames brutales: la troisieme des Pythagoriciens & Platoniciens, tenuë par plusieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene & autres Docteurs Chrestiens, dit qu'elles ont esté du commencement toutes créées de Dieu, faites de rien, & reseruées au ciel, pour puis estre enuoyées icy bas, selon qu'il est besoin, & que les corps sont formés & disposez à les receuoir, & de là est venuë l'opinion de ceux qui ont pensé que les ames estoient icy bien ou mal traitées & logées en corps sains ou malades, selon la vie qu'elles auoient mené là haut au ciel auant estre incorporées: Et certes le maistre de sagesse mōtre bien, qu'il croit que l'Ame est l'ainée, & auant le corps, *Eram puer, bonam indolem sortitus, imò bonus cùm essem, corpus incontaminatum reperi.* La quatrieme receuë, & qui se tiët en la Chrestienté, est qu'elles sōt toutes recreées de Dieu, & infuses aux corps préparés, tellemēt que sa creation & infusion se face en mesme instant. Ces quatre opinions sont affirmatiues, car il y en a vne cinquieme plus retenuë, qui ne definit rië, & se cōtente de dire que c'est vne chose secrette & incognuë aux hōmes de laquelle ont esté Sainct Augustin, Gregoire & autres, qui toutesfois ont trouué les deux dernieres affirmatiues plus vray-semblables que les deux premieres.

*De orig.
Epl. 28.
157.*

Voyons maintenant quand & comment elle entre au corps, si toute entiere en vn coup, ou successiuemēt, i'entens del'humaine, car de la brutale ny à aucune doute, puis qu'elle est naturelle en la semence, selō Aristote le plus suiui, c'est par successiō de temps & par degrez, comme la forme artifi-

6.
Son entrée au corps.

cielle que l'on feroit par pieces, l'une apres l'autre, la teste, puis la gorge, le ventre, les iambes: d'autant que l'ame vegetatiue & sensitiue toute materielle & corporelle, est en la semēce, & avec elle descenduē des parens, laquelle conforme le corps en la matrice, & iceluy fait, arriue la raisonnable de dehors, & pour cela ny a ni deux ny trois ames, ni ensemble ni successiuelement, & ne se corromt la vegetatiue par l'arriuee de la sensitiue, ni la sensitiue par l'arriuee de l'intellectuelle, ce n'est qu'une qui se fait, s'acheue & parfait avec le temps prescript par Nature. Les autres veulent qu'elle y entre avec toutes ses facultez en vn coup, sçauoir lors que tout le corps est organisé, formé, & tout acheué, & qu' auparauāt n'y a eu aucune ame, mais seulement vne vertu & energie naturelle, forme essentielle de la semence, laquelle agissant par les esprits qui sont en la dicte semēce, avec la chaleur de la matrice & sang maternel, comme par instrumens, forme & bastit le corps, agence tous les membres, les nourrit, meut, & accroit: Ce qu'estant fait, cette energie & forme seminale s'esuanoit & se perd, & par ainsi la semence cesse d'estre semence, perdant sa forme par l'arriuee d'une autre plus noble, qui est l'ame humaine, laquelle fait que ce qui estoit semence ou embryon ne l'est plus, mais est homme.

7. *Son existence au corps.* Estant entrée au corps, faut sçauoir de quel genre & sorte est son existence en iceluy, quelle, & comment elle y fait sa residence. Aucuns philosophes empeschés à le dire, & à bien ioindre & vnir l'ame avec le corps, la font demeurer & resider en iceluy cōme vn maistre en sa maison, le Pilote en son nauire, le cocher en son coche: mais c'est tout de-

struire, car ainsi ne seroit-elle point la forme ny partie interne & essentielle de l'animal, ou de l'homme, elle n'auroit besoin des membres du corps pour y demeurer, ne se sentiroit en rien de sa contagion, mais seroit vne substance toute distincte du corps, subsistant de soy, qui pourroit à son plaisir aller & venir, & se separer du corps sans distinction d'iceluy, & sans diminution de toutes ses fonctions, qui sont toutes absurdités: l'ame est au corps comme la forme en la matiere, estenduë & respanduë par tout iceluy donnant vie, mouvement, sentiment, à toutes ses parties, & tous les deux ensëble ne font qu'une Hypostase, vn suiet entier, qui est l'animal, & n'y a point de milieu qui les nouë & lie ensemble, car entre la matiere & la forme, il ny a aucun milieu, ce dit toute la philosophie: l'ame donc est toute en tout le corps, ie n'adioute point (encores que soit le dire commû) qu'elle est toute en chasque partie du corps, car cela implique contradiction, & diuise l'ame.

Or combien que l'ame comme dit est, soit par tout le corps diffuse & respanduë, si est ce que pour exploiter & exercer ses facultez elle est plus specialement & expressement en certains endroits du corps qu'és autres, esquels est ditte auoir s^{on} siege, & non y estre toute entiere, car le reste seroit sans ame & sans forme: Et comme elle a quatre principales & maistresses facultez, aussi luy donne l'on quatre sieges, ce sont les quatre regions que nous auons marqué cy dessus en la cōpositiō du corps, les quatre premiers & principaux instrumens de l'Ame, les autres se rapportent & dependent de ceux cy, comme aussi toutes les facultez à celles

2.

*Son siege
& ses in-
strumens.*

cy, ſçauoir pour la faculté genitale les Genitoires, pour la naturelle le Foye, pour la vitale le Cœur, pour l'animale & intellectuelle le Cerueau.

9. *La ſuffiſance à l'exercice de ſes facultez.* Il vient maintenant à parler en general de l'exercice de ſes facultez: A quoy l'ame eſt de ſoy ſçauante & ſuffiſante, dont elle ne faut point à produire ce qu'elle ſçait, & bien exercer ſes fonctions, comme il faut, ſi elle n'eſt empêchée, & moyennant que ſes inſtrumens ſoient bien diſpoſés: Dont a eſté biē & vrayemēt dit par les Sages, que Nature eſt ſage, ſçauante, induſtrieuſe, ſuffiſante maiſtreſſe, qui rend habile à toutes choſes, *Inſita ſunt nobis omnium artium ac virtutum ſemina, magiſterque ex occulto Deus producit ingenia:* ce qui eſt ayſé à mōtrer par induction: La vegetatiue ſans inſtruction forme le corps en la matrice tāt excellēment, puis le nourrit & le fait croiſtre, attirāt la viande, la retenāt & cūſant, puis reiettant les excremēs, elle engendre & refait les parties qui deſaillēt, ce ſont choſes qui ſe voyent aux plantes, beſtes, & en l'hōme. La ſenſitiue de ſoy ſans inſtruction fait aux beſtes, & en l'hōme remuēr les pieds, les mains, & autres membres, les grater, froter, ſecouēr, demēner les leures, tetter, plorer, rire: La raiſonnable de meſmes, non ſelon l'opinion de Platon, par reminiſcence de ce qu'elle ſçauoit auant entrer au corps, ny ſelon Ariſtote, par reception & acquiſitiō, venant de dehors par les ſens, eſtant de ſoy vne carte blanche & vuide, combien qu'elle ſ'en fert fort, mais de ſoy ſans inſtruction, imagine, entend, retient, raiſonne, diſcourt. Mais pour ce que cecy ſemble plus difficile de la raiſonnable que des autres, & heurte aucunement Ariſtote, il en ſera d'auantage traitté en

son lieu, au discours de l'ame intellectuelle.

Il reste encores le dernier point de l'ame, sa separation d'avec son corps, laquelle est de diuerses sortes & genres, l'vne & l'ordinaire est naturelle par mort, cette cy est differente entre les animaux & l'homme: Car par la mort des animaux l'ame meurt & est aneantie selon la regle, qui porte que par la corruption du subiect la forme se perd & perit, la matiere demeure: Par celle de l'homme, l'ame est bien separée du corps, mais elle ne se perd, ains demeure, d'autant qu'elle est immortelle.

L'immortalité de l'ame est la chose la plus vniuersellement, religieusement (c'est le principal fondement de toute religion) & plausiblement retenue par tout le monde, i'enten d'vne externe & publique profession, car d'vne serieuse, interne & vraye non pas tant, tesmoin tant d'Epicuriens, libertins, & moqueurs; Toutesfois les Saduceens, les plus gros Milours des Iuifs n'en faisoient point la petite bouche à la nier: la plus vtilement creue, aucunement assez prouuée par plusieurs raisons naturelles & humaines, mais proprement & mieux establie par le ressort de la Religion, que par tout autre moyen. Il semble bien y auoir vne inclination & disposition de nature à la croire, car l'homme desire naturellement allonger & perpetuer son estre, d'où vient aussi ce grand & furieux soin & amour de nostre posterité & succession: Puis deux choses seruēt à la faire valoir & rendre plausible, l'vne est l'esperance de gloire & reputation, & le desir de l'immortalité du nom, qui tout vain qu'il est a vn merueilleux credit au monde: l'autre est l'impression que les vices qui se déroben de la

veüe & cognoissance de l'humaine iustice, demeu-
rent tousiours en butte à la diuine, qui les chastie-
ra, voire apres la mort; Ainsi outre que l'homme
est tout porté & disposé par nature à la desirer, &
par ainsi la croire, la iustice de Dieu la conclud.

3.
Sa pre-
miere.

De là nous apprendrons y auoir trois differen-
ces & degrés d'ames, ordre requis à la perfection
de l'vniuers. Deux extremes, l'vn de celles qui
estans du tout materielles, plongées, enfondrées
& inseparables de la matiere; & ainsi avec elle
corruptibles: ce sont les brutales: l'autre au con-
traire de celles qui n'ont aucun commerce avec la
matiere & le corps, comme les Demons immor-
tels: Et au milieu est l'humaine qui comme moy-
enne n'est du tout attachée à la matiere, ny du tout
sans elle, mais est iointe avec elle, & peut aussi sans
icelle subsister & viure. Cet ordre & distinction
est vn bel argument pour l'immortalité: ce seroit
vn vuide, vn defaut & deformité trop absurde en
nature, honteuse à son autheur, & ruineuse au
monde, qu'entre deux extremes, le corruptible &
incorruptible, il n'y eust point de milieu, qui fust
en partie & l'vn & l'autre: Il en faut par necessité
vn qui lie & ioigne les bouts, & n'est autre que
l'homme. Au dessous les infimes, & du tout ma-
terielles, est ce qui n'en a point, comme les Pier-
res: Au dessus les plus hautes & immortelles, est
l'eternel vnique Dieu.

4.
v. Non
naturel-
le.

L'autre separation non naturelle ny ordinaire, &
qui se fait par boutées & par fois, est tres-diffici-
cile à entendre, & fort perplexe: C'est celle qui se
fait par extase & rauissement, qui est fort diuer-
se, & se fait par moyens fort differents: Car il y en a
de

de diuine, telle que l'escriture nous r'apporte de Daniel, Zacharie, Esdras, Ezechiel, Sainct Paul. Il y en a de Demoniaque procurée par les Demons & esprits bons ou mauuais, ce qui se lit de plusieurs, comme de Jean Duns dit Lescot, lequel estant en son extase trop longuement tenu pour mort, fut porté & ietté en terre, mais comme il sentit les coups que l'on luy iettoit, reuint à soy & fut retiré, mais pour auoir perdu le sang & la teste cassée, il mourut tost du tout: Cardan le dit de soy & de son pere. Et demeure bien verifié autentiquemēt en plusieurs & diuers endroits du monde, de plusieurs, & presque tousiours populaires, foibles, & femmes possedées, dequels les corps demeurent non seulement sans mouuement & sans pouls de cœur & des arteres, mais encores sans sentiment aucun des plus cruels coups de fer & de feu, & puis leurs ames estans reuenues, ils sentoient de tres grandes douleurs, & racontotent ce qu'elles auoient veu & faict fort loin de là. Tiercement y a l'humaine qui viēt ou de la maladie que Hippocrates appelle sacrée, le vulgaire Malcaduc, *morbus comitialis*, auquel l'on escume par la bouche, qui est la marque, laquelle n'est point aux possedez, mais en son lieu y a vne puante senteur: Ou des medecaments narcotiques, stupefians & endormissans. Ou de la force de l'imagination, qui s'efforce & se bande par trop en quelque chose, & emporte toute la force de l'ame. Or en ces trois genres d'extase & rauissement, Diuin, Demoniaque, Humain, la question est, si l'ame est vrayement & realemēt separée du corps, ou si demeurant en iceluy, elle est tellemēt occupée à quelque chose externe qui

est hors son corps, qu'elle oublie s^{on} propre corps, dont il aduient vne surseance & vacation de ses actions & exercice de ses fonctions. Quant à la diuine, l'Apostre parlant de soy & son propre fait, n'en ose riē definir, *Si in corpore vel extra corpus nescio, Deus scit*, instruction qui deuroit seruir pour tous autres, & pour les autres abstractions moindres. Quāt à la Demoniacle, ne sentir de si grāds coups, & rapporter ce qui a esté fait à deux ou trois cents lieües de là, sont deux grandes & violentes coniectures, mais non du tout necessaires, car le Demon peut tant amuser l'ame & l'occuper au dedans, qu'elle n'aye aucune actiō ni commerce avec son corps, pour quelque temps, & cependant l'affoler & luy représenter en l'imagination tellement ce qui a esté fait loing de là, qu'elle le puisse bien cōpter: Car d'affirmer que certainemēt l'ame entiere sorte & abandonne son corps, lequel ainsi demeureroit mort, il est bien hardi & choque rudement la Nature: de dire que non entiere mais la seule imaginatiue ou intellectuelle est emportée, & que la vegetatiue demeure, c'est s'embarasser encores plus, car ainsi l'ame vnique en son esēce, seroit diuisée, ou bien l'accidēt seul seroit emporté & non la substance. Quant à l'humaine, sans doubte il n'y a point de separatiō d'ame, mais seulement suspension de ses actions externes & patientes.

ii. Ce que deuient l'ame, & quel est son estat apres sa separation naturelle par Mort, les opiniōs sont diuerses, & ce poinct n'est du subiect de ce liure. La Metempsychose & transanimation de Pythagoras a esté aucunement embrassée par les Academiciens,

Son estat apres la mort.

Stoiciens, Egyptiens, & autres, non toutesfois de tous en mesme sens, car les vns l'ont admise seulement pour la punition des meschans, comme se lie de Nabuchodonosor changé en Bœuf par punition diuine. D'autres & plusieurs grands ont pensé que les ames bonnes & excellentes estans separées deuenoient Anges, comme les meschantes, Diables; il eust esté plus doux de les dire semblables à eux, *Non nubent, sed erunt sicut Angeli.* Aucuns ont dit que les Ames des plus meschans estoient au bout de quelque long temps reduites en rien: Mais il faut apprendre la verité de tout cecy, de la Religion & des Theologiens qui en parlent tout clairement.

*De l'Ame en particulier, & premierement
de la faculté Vegetatiue.*

CHAP. VIII.

A Pres la description generale de l'ame en ces dix points, il faut en parler particulièrement, selon l'ordre de ses facultez, commençant par les moindres, lequel est tel, Vegetatiue, Sensitiue, Apprehensiue, ou Imaginatiue, Appetitiue, Intellectiue, qui est la souueraine & vrayement humaine. Sous chacune y en a plusieurs, qui leur sont subiettes, & comme parties d'icelles, comme se verra en les traittant de rang.

De la Vegetatiue & plus basse, qui est mesme aux plantes, ie n'en veux parler beaucoup, c'est le propre subiect des Medecins, de la Santé & de la Maladie. Disons seulement que sous cetté faculté, il y en a trois grâdes qui s'entre-suiuent, car la premiere sert

Les facultez de l'ame.

De la Vegetatiue & ses subalternes.

à la seconde, & la seconde à la troisieme, & non au rebours. La premiere dōc est la nourriffante pour la cōseruatiō de l'indiuidu, & à icelle plusieurs autres seruent, l'attractiue de la viande necessaire, la Concoctiue, la Digestiue, separant le propre & bō du mauuais & nuisible : La Retentiue, & l'Expulsiue des superfluitez : La secōde, accroiffante pour la perfection & quātité deuē à l'Indiuidu : La troisieme est la Generatiue pour la conseruation de l'espece. Par où il se void que les deux premieres sont pour l'Indiuidu, & agissent au dedans de leur propre corps : La troisieme est pour l'espece, agit & a son effect au dehors en autre corps, dont est plus digne que les autres, & approche de la faculté plus haute qui est la Sensitiue : C'est vn grand tour de perfection de faire vn autre chose semblable à soy.

De la faculté Sensitiue.

CHAP. I X.

Six choses requises à l'exercice de cette faculté.

- E**N l'exercice de cette faculté & fonctiō des sēs concurrent ces six, dont y en a quatre dedās & deux dehors. Sçauoir l'ame cōme premiere cause efficiēte: La faculté de sentir (qui est vne qualité de l'ame, & non elle mesme) c'est à dire apperceuoir.
1. & apprehender les choses externes, ce qui se fait
 2. en cinq façons, dont l'on constituē cinq sens (de ce nombre en sera parlé au chap. suiuant) sçauoir Ouyr, Voir, Flairer, Gouster, Toucher.
 3. L'instrument corporel du sens, & y en a cinq, autant que de Sens, L'œil, L'oreille, le haut creux du Nez qui est l'entrée aux premiers ventricules du cerueau, la Langue, la peau vniuerselle du corps.

L'esprit qui deriue du Cerueau origine de l'ame
 4. sensitive, par certains nerfs ausdits instrumens, par
 lequel esprit & instrument, l'ame exerce la faculté.

L'espece sensible ou l'obiet proposé à l'instru-
 5. ment, qui est different selon la diuersité des Sens.
 L'obiet de la veüe & de l'œil est selō l'aduis com-
 mun la couleur, qui est vne qualité adherente au
 corps, & y en a six simples, Blanc, Jaune, Rouge,
 Pourpre, Verd & Bleu: Aucuns y adioustent le te-
 ptesme, Noir: Mais à vray dire ce n'est couleur,
 ains priuation, ressemblant aux tenebres, cōme les
 couleurs plus ou moins à la lumiere: Des compo-
 sées vne infinité: Mais à mieux dire c'est la lumie-
 re, qui n'est iamais sans couleur, & sans laquelle
 les couleurs sont inuisibles. Or la lumiere est vne
 qualité qui sort du corps lumineux, laquelle se fait
 voir, & toutes choses, si estant terminée & arre-
 stée par quelque corps solide, elle reialit & redou-
 ble les rayons, autrement si elle passe sans estre ter-
 minée, elle ne peut estre veüe, si ce n'est en sa raci-
 ne du corps lumineux d'où elle est partie, ny faire
 voir les autres choses. De l'ouye & l'oreille c'est le
 son, qui est vn bruit prouenant du heurt des deux
 corps, & est diuers, le doux & harmonieux addou-
 cit & appaise l'esprit, & à sa suite le corps, chasse
 les maladies de tous deux: L'aigu penetrant & ra-
 uissant, au rebours trouble & blesse l'esprit. Du
 goust est la faueur qui est de six especes simples,
 Doux, Amer, Aigre, Verd, Salé, Aspre: Mais il y en
 a plusieurs cōposés. Du flairement c'est l'odeur ou
 fenteur, qui est vne fumée sortāt de l'obiet odori-
 ferāt, mōtant par le Nez aux premiers ventricules
 du Cerueau: Le fort & violent nuit fort au Cer-

ueau, comme le son mauuais : Le temperé & bon au contraire, le resiouit, delecte, & conforte. De l'attouchement est le Chaud, Froid, Sec, & Humide, Doux ou Poli, Aspre, le mouuement, le Repos, le Chatouillement.

6. Le milieu ou l'entredeux dudit obiect & de l'instrument, qui est l'air non alteré ny corrompu, mais libre & tel qu'il faut.

2. Ainsi le sentiment se fait quand l'espece sensible se presente par le milieu disposé, à l'instrumēt sain & disposé, & qu'en iceluy l'esprit assistant la reçoit & apprehède, tellement qu'il y a de l'action & passion, & les sens ne sont pas purement passifs, car combien qu'ils reçoient & soyent frappez par l'obiet, si est-ce aussi qu'en quelque sens & mesure ils agissent, en apperceuant & apprehendant l'espece & image de l'obiet proposé.

3. Anciennement & auparauant Aristote on mettoit difference entre le sens de la veüe & les autres sens, & tenoient tous que la veüe estoit actiue, & se faisoit en iettant hors l'œil, les rayons aux obiects externes, & les autres sens passifs, receuāt la chose sensible: Mais depuis Aristote l'on les a fait tous pareils, & tous passifs, receuant en l'instrument les especes & images des choses, les raisons des anciēns au contraire sont aisées à foudre. Il y a de plus belles & hautes choses à dire des sens cy apres.

*Cy apres
chap. 10.*

4. Or outre ces cinq sens particuliers qui sont au dehors, il y a au dedans, le sens commun où tous les obiects diuers apperceuz par iceux, sont assemblez & ramassez pour estre puis comparez, distinguez, & discernez les vns des autres, ce que ne peuvent faire les particuliers, estans chacun attentif

à son obiect propre, & ne pouuant cognoistre de celuy de son compaignon.

Des sens de Nature.

CHAP. X.

Toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce dit-on en l'escole, mais n'est pas du tout vray, comme se verra apres: Ce sont nos premiers maistres: elle commēce par eux, & se relout en eux: Ils sont le cōmencement & la fin de tout: Il est impossible de reculer plus arriere: chacun d'eux est chef & souuerain en son ordre & a grande domination, amenant vn nombre infini de cognoissance; l'vn ne tient ny ne depend ou a besoin de l'autre; ainsi sont-ils egaleme[n]t grands, bien qu'ils ayent beaucoup plus d'estenduë, de sùitte, & d'affaires les vns que les autres, comme vn petit roytelet est aussi bien souuerain en son petit destroit, que le grand en vn grand Estat.

C'est vn axiome entre nous, qu'il n'y a que cinq sens de nature, pour ce que nous n'en remarquōs que cinq en nous, mais il y en peut bien auoir d'auantage, & y a grād doute & apparence qu'il y en a: mais il est impossible à nous de le sçauoir, l'affirmer, ou nier: Car l'ō ne sçauroit iamais cognoistre le defaut d'vn sēs, que l'on n'a iamais eu. Il y a plusieurs bestes qui viuēt vne vie pleine & entiere, à qui māque quelqu'vn de nos cinq sēs, & peut l'animal viure sās les cinq sens, sauf l'atrouchemēt, qui seul est necessaire à la vie. Nous viuōs tres-cōmodément avec cinq, & peut-estre qu'il nous en manque encores vn, ou deux, ou trois: Mais ne se peut

ſçauoir : vn ſens ne peut deſcouvrir l'autre : & ſ'il en manque vn par nature, l'on ne ſçauroit trouuer à dire. L'homme né aueugle, ne ſçauroit iamais conceuoir qu'il ne voit pas, ny deſirer de voir ou regretter la veüe, il dira biẽ, peut-eſtre, qu'il voudra voir : mais cela viẽt qu'il a ouy dire ou appris d'autruy, qu'il a à dire quelque choſe : La raiſon eſt que les ſens ſont les premieres portes, & entrées à la cognoiſſance. Ainſi l'homme ne pouuant imaginer plus que les cinq qu'il a, il ne ſçauroit deuiner ſ'il y en a d'auantage en nature, mais il y en peut auoir. Qui ſçait ſi les difficultez que nous trouuons en pluſieurs ouurages de nature, & les effets des animaux, que nous ne pouuons entendre, viennent du deſaut de quelque ſens que nous n'auons pas ? Des proprietéz occultes que nous appellons en pluſieurs choſes, il ſe peut dire qu'il y a des facultez ſenſitiues en nature, propres à les iuger & apperceuoir ; mais que nous ne les auons pas, & que l'ignorãce de telles choſes vient de noſtre deſaut. Qui ſçait ſi c'eſt quelque ſens particulier, qui deſcouure aux coqs l'heure de minuit & du matin, & les eſmeut à chanter, qui achemine les beſtes à prendre certaines herbes à leur guariſon, & tant d'autres choſes comme cela ? perſonne ne ſçauroit dire que ouy, ny que non.

3.
Suffiſan-
 des cinq ſẽs, & prouuer la ſuffiſance d'iceux en les diſtinguant & comparant diuerſement. Les choſes externes, obiects des ſens ſont, ou tout pres du corps, ou eſlongnẽs, ſi tout pres, mais qui demeurant dehors, c'eſt l'attouchement : ſ'ils entrẽt, c'eſt le gouſt : ſ'ils ſont plus eſlongnez & preſens en

droite ligne, c'est la veüe: si obliques & par reflexiõ, c'est l'ouye. On pourroit mieux dire ainsi, que ces cinq sens estãs pour le seruice de l'hõme entier, aucuns sont entieremēt pour le corps, sçauoir le Goust & l'atouchement, celuy-la pour ce qui entre, cestuy-cy pour ce qui demeure dehors. Autres premierement & principalement pour l'ame, la veüe & l'ouye: La veüe pour l'inuention, l'ouye pour l'acquistiõ & communication, & vn au milieu pour les esprits metoyens, & liens de l'ame & du corps, qui est le flairer. Plus ils respondent aux quatre Elements, & leurs qualitez: L'atouchemēt à la terre, l'ouye à l'air, le goust à l'eau & l'humide, le flairer au feu: La veüe est composée & a de l'eau & du feu à cause de la splendeur de l'œil: Encores disent-ils, qu'il y a autant de sens, qu'il y a de chefs & genres de choses sensibles, qui sont Couleur, Son, Odeur, Saueur, & le cinquième, qui n'a point de nom propre, obiect de l'atouchement, qui est Chaud, Froid, Aspre, Rabouteux, Poli, & tant d'autres. Mais l'on se trompe, car le nombre des sens n'a point esté dressé par le nombre des choses sensibles, lesquelles ne sont point cause, qu'il y en a autant: selon cette raison, il y en auroit beaucoup plus: & vn meisme sens reçoit plusieurs diuers chefs d'obiects: & vn meisme obiect est aperçeu par diuers sens: dont le chatouillement des aisselles, & le plaisir de Venus, sont distinguez des cinq sens, & par aucuns comprins en l'atouchement: Mais c'est plustost de ce que l'esprit n'a peu venir à la cognoissance des choses, que par ces cinq sens, & que nature luy en a autant baillé qu'il estoit requis pour son bien & la fin.

4.
Compa-
raison.

Leurs comparaisons sont diuerfes en dignité & noblesse: la veuë excelle sur les autres en cinq choses, s'estéd&apperçoit plus loin iusques aux estoilles fixes: A plus de choses, car à toutes choses par tout y a lumiere & couleur, obiects de la veuë: Est plus exquise, exacte & particuliere, iusques aux choses plus menuës & minces: est plus prompte & subite apperceuât en vn moment iusques au ciel, d'autant que c'est sans mouuemēt: Aux autres sens y a mouuemēt qui requiert du temps: Est plus diuine, les marques de diuinité sōt plusieurs, sa liberté, non pareille aux autres, par laquelle. l'œil void ou ne void, dont il a les paupieres prōptes à ouuir & fermer: sa force à ne trauailler & ne se laisser à voir: son actiueté & puissance à plaire ou deplaire, & cōtenter, ou mescontenter, signifier & insinuër les pēsers, volōtez, affectiōs, car l'œil parle & frappe, sert de lāgue & de main, les autres sōt puremēt passifs: la plus noble est la crainte aux tenebres, qui est naturelle, & vient de ce que l'on se sent priuē & destituē d'vn tel guide, dōt l'on desire compagnie pour soulagement: or la veuë en la lumiere est au lieu de compagnie: l'ouye en reuanche a bien plusieurs singularités excellētes, elle est bien plus spirituelle & seruant au dedans: Mais la particuliere cōparaison de ces deux qui sont les plus nobles, & du parler, sera au chap. suiuant. Au plaisir & desplaisir, combien que tous en soyent capables, si est-ce que l'attouchement peut receuoir tres grād' douleur & presque point de plaisir, le goust au contraire grand plaisir & presque point de douleur. En l'organe & instrument, l'attouchement est vniuersel, respandu par tout le corps, pour sentir les

coups du chaud & du froid, les autres sont assignés à certain lieu & membre.

De la foiblesse & incertitude de nos sens viennent ignorāce, erreurs, & tout mesconte: Car puis que par leur entremise vient toute cognoissance, s'ils nous faillent en rapport, il n'y a plus que tenir: Mais qui le peut dire & les accuser qu'ils faillent, puis que par eux on commence à apprendre & cognoistre? Aucuns ont dit, qu'ils ne faillent jamais, & que quand ils semblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il s'en faut prendre plustost à toute autre chose, qu'aux sens: Autres ont dit tout au rebours, qu'ils sont tous faux, & qu'ils ne nous peuvent rien apprendre de certain, mais l'opinion moyenne est la plus vraye.

Or que les sens soyēt faux ou non pour le moins il est certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement le discours, la raison: & en eschāge sont trōpez par elle. Voila quelle belle science & certitude l'homme peut auoir, quand le dedans & le dehors est plein de fausseté & de foiblesse; & que ces parties principales, outils essentiels de la science se trompent l'un l'autre. Que les sens trompent & forcent l'entendement, il se void es sens desquels les vns eschauffent en furie, autres adoucisent, autres charoüillent l'ame. Et pour quoy ceux qui se font saigner, inciser, cauteriser, destournent-ils les yeux, sinon qu'ils sçauent bien l'authorité grande que les sens ont sur leurs discours? la veuë d'un grand precipice estonne celui qui se sçait bien en lieu assure, & en fin le sentiment ne vainq il pas & renuerse toutes les belles resolutions de vertu & de patience?

5.
Foiblesse
& incertitude.

6.

Tromperie mutuelle de l'esprit & des sens.

Qu'aussi au rebours les sens sont pipez par l'entendement, il appert, par ce que l'ame estant agitée de cholere, d'amour, de haine & autres passions, nos sens voyent & oyent les choses autres qu'elles ne sont, voire quelques fois nos sens sont souuent hebetez du tout par les passions de l'ame: & semble que l'ame retire au dedans & amuse les operations des sens, l'esprit empesché ailleurs, l'œil n'apperçoit pas ce qui est deuant, & ce qu'il voit, la veüe & la raison iugeant tout diuersemēt de la grandeur du Soleil, des astres, de la figure d'vn baston en l'eau.

Aux sens de Nature les animaux ont part cōme nous, & quelques fois plus: car aucuns ont l'ouye plus aigue que l'homme; autres la veue, autres le flerer; autres le goust: & tient-on qu'en l'ouye le cerf tient le premier lieu, & en la veue l'aigle, au flerer le chien, au goust le singe, en l'attouchemēt la tortue, toutes fois la préeminence de l'attouchemēt est donnée à l'homme, qui est de tous les sens le plus brutal. Or si les sens sont les moyēs de paruenir à la cognoissance, & les bestes y ont part, voire quelques fois la meilleure, pourquoy n'auront elles cognoissance?

8. Mais les sens ne sont pas seuls outils de la cognoissance, ny les nostres mesmes ne sōt pas seuls à consulter & croire, Car si les bestes par leurs sens iugent autrement des choses que nous par les nostres; comme elles font, qui en fera creu? Nostre saluie nettoye & desseche nos playes, elle tue aussi le serpent: Qui sera la vraye qualité de la saluie? dessecher, & nettoyer, ou tuer? Pour bien iuger des operations des sens, il faut estre d'acord avec

7.
Les sens
communs
à l'homme
& aux
bestes,
mais di-
uersemēt

8.
Difficile
& dan-
gereux
iugement
des sens.

les bestes, mais bien avec nous mesmes; nostre œil pressé & serré voit autrement qu'en son estat ordinaire, l'ouye resserree reçoit les obiects autrement que ne l'estant: autrement voit, oyt, gouste vn enfant, qu'vn homme fait, & cestuici qu'vn vieillard, vn sain qu'vn malade, vn sage qu'vn fol. En vne si grande diuersité & contrarieté, que faut il tenir pour certain? Voire vn sens dément l'autre, vne peinture semble releuée à la veue, à la main elle est platte.

Du voir, ouyr, & parler.

CHAP. XI.

CE sont les trois plus riches & excellēs ioyaux de tous ceux qui sont en montre, & y a dispute sur leurs préeminēces. Quant à leurs Organes y.
Comp. 2
raison de
ces trois. celui de la veue est en sa composition & sa forme admirable, d'vne beauté viue & esclatante, pour la grāde varieté & subtilité de tant de petites pieces, d'où l'on dit, que l'œil est vne des parties du corps qui commencent les premières à se former, & la dernière qui s'acheue: Et pour ceste mesme cause est-il si delicat, & dit-on, subiect à six vingts maladies: puis viēt celui du parler, mais en recompense l'ouye a plusieurs grands aduātages. Pour le seruire du corps, la veue est beaucoup plus necessaire: Dont il emporte bien plus aux bestes que l'ouye: Mais pour l'esprit, l'ouye tient le dessus: la veue sert bien à l'inuentiō des choses, qui par elle ont esté presque toutes découuertes, mais elle ne mene riē à perfectiō: D'auātage la veue n'est capable, que des choses corporelles & d'indiuidus, &

encores de leur crouste & superficie seulement, c'est l'outil des ignorans, & imperites, *qui mouentur ad id quod adest, quodque presens est.*

2.

Prémi-
ence de
l'ouye.

L'ouye est vn sens spirituel, c'est l'entremetteur & l'agent de l'entendement, l'outil des sçauans & spirituels, capable non seulement des secrets & interieurs des indiuidus, à quoy la veüe n'arriue pas, mais encores des especes, & de toutes choses spirituelles & diuines, auxquelles la veüe sert plustost de destourbier que d'ayde, dont y a eu non seulement plusieurs aueugles grands & sçauans, mais d'autres encores qui se sôt priués de veüe à esciët pour mieux philosopher, & nul iamais de sourd. C'est par où l'on entre en la forteresse, & s'en rend on maistre, l'on ploye l'esprit en bien ou en mal, témoin la femme du Roy Agamennon qui fut contenüe au deuoir de chasteté au son de la harpe, & Daud qui par mesme moyen chassoit le mauuais esprit de Saul, & le remettoit en santé, & le ioueur de fleutes, qui amolissoit, & roidissoit la voix de ce grand orateur Gracchus; Bref la science, la verité & la vertu n'ont point encor d'autre entremise, ni d'êtree en l'ame que l'ouye, voire la Chrestienté enseigne, que la foy & le salut est par l'ouye & que la veüe y nuit plus qu'elle n'y aide, que la foy est la creance des choses qui ne se voyent, laquelle est acquise par l'ouye: & elle appelle ses apprentifs & nouïces, auditeurs *κατηκουμένους*, Encores adiousteray-ie ce mot, que l'ouye apporte vn grand secours aux tenebres & aux endormis, afin que par le son ils pouruoyent à leur conseruation. Pour toutes ces raisons, les sages recommandent toute l'ouye, la garde vierge & nette de toute cor-

ruption, pour le salut du dedans, comme pour la seureté de la ville l'on fait garde aux portes & murs, afin que l'ennemy n'y entre.

La parole est peculierement dōnée à l'hōme, present excellent & fort necessaire: Pour le regard de ^{3.} *La force* *& anho* *rite de la* *parole.* celui d'où elle sort. C'est le truchement & l'image de l'ame, *animi index & speculū*, le messager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui est dedās sort dehors & se met en veue: toutes choses sortēt des tenebres & du secret, viennent en lumiere, l'esprit se fait voir; dont disoit vn ancien à vn enfant, parle, afin que ie te voye, c'est à dire tō dedās; Cōme les vaisseaux se cognoissent s'ils sōt rōpus, ouuerts, entiers, pleins ou vuides par le son, & les metaux, par la touche, ainsi l'hōme par le parler: de toutes les parties du corps qui se voyent & se mōtrent au dehors, celle qui est plus voisine du cœur, c'est la lāgue par sa racine: Aussi ce qui suit le plus pres la pensée, c'est la parole, de l'abondance du cœur la bouche parle. Pour le regard de celui qui la reçoit, c'est vn maistre puissant, & vn regent imperieux, qui entre en la forteresse, s'empare du maistre, l'agite, l'anime, l'aigrit, l'appaise, l'irrite, le contriste, le resiouit, luy imprime toute telle passion qu'il veut, manie & paistris l'ame de l'escoutāt, & la plie à tout sens, la fait rougir, blesmir, pallir, rire, pleurer, trembler de peur, tremousser d'estonnement, forcener de cholere, tressaillir de ioye, outrer & trāssir de passion. Pour le regard de tous, la parole est la main de l'esprit, par laquelle, comme le corps par la sienne, il prend & donne, il demande conseil & secours & le donne. C'est le grand entremetteur & courratier; par elle le traffic se fait: *merx à Mercurio*, la paix se traite, les affaires se manient, les

sciences & les biens de l'esprit se débitent & distribuent, c'est le lien & le ciment de la société humaine (moyennant qu'il soit entendu) car dit vn ancien, l'on est mieux en la compagnie d'vn chien cognu, qu'en celle d'vn homme duquel le langage est incognu, *vt externus alieno non sit hominis vice*, bref l'outil & instrument a toutes choses bonnes &

De la lan-
gue bon-
ne &
mauvai-
se.

mauuaises, *vita & mors in manibus lingua*. Il n'y a rien meilleur ny pire que la langue : la langue du sage, c'est la porte d'vn cabinet royal, laquelle s'ouurât, voila incontinent mille choses diuerfes se presentent toutes plus belles l'vne que l'autre, des Indes, Peru, de l'Arabie. Ainsi le sage produit & fait marcher en belle ordonnance, sentences, & aphorismes de la philosophie, similitudes, exemples, histoires, beaux mots triés de toutes les mines & thresors vieux & nouueaux, *qui profert de thesauro suo noua & vetera*, qui seruent au reglement des mœurs, de la police, & de toutes les parties de la vie, & de la mort, ce qu'estant desployé en son temps, & à propos, apporte avec plaisir vne grande beauté & vtilité, *mala aurea in lectis argenteis, verba in tempore suo*: La bouche du meschât, c'est vn trou-
prouerb.

puant & pestilétieux, la langue mesdisante, meurtriere de l'honneur d'autruy, c'est vne mer & vniuersité de maux, pire que le fer, le feu le poison, la mort, l'enfer. *Vniuersitas iniquitatis, malum inquietum, venenum mortiferum, ignis incendens omnia, mors illius nequissima, utilis potius infernus quam illa*.

4. Or ces deux, L'ouye & la Parole se répondent & rapportent l'vne à l'autre, ont vn grand cousinage ensemble, l'vn n'est rien sans l'autre côme aussi par nature, en vn mesme subiect, l'vn n'est pas sans l'autre.

Rapport
de l'ouye
& de la
parole.

l'autre. Ce sont les deux grandes portes, par lesquelles l'ame fait tout son trafic, & a intelligence par tout: par ces deux, les ames se versent les vnes dedans les autres, comme les vaisseaux en appliquant la bouche de l'un à l'entree de l'autre: que si ces deux portes sont closes, comme aux sourds & muets, l'esprit demeure solitaire & miserable: l'ouye est la porte pour entrer, par icelle l'esprit reçoit toutes choses de dehors, & conçoit comme la femelle: la parole est la porte pour sortir, par icelle l'esprit agit & produit comme masse. Par la communicatiõ de ces deux, comme par le choc & hurtroide des pierres & fers, sort & faille le feu sacré de verité, car se frottans & limians l'un contre l'autre, ils se destrouillent, se purifiēt & s'esclaircissent, & toute cognoissance vient à perfectiõ: Mais l'ouye est la premiere, car il ne peut riē sortir de l'ame qu'il ne soit entré deuant, dont tout sourd de nature est aussi muet; il faut premierement que l'esprit se meuble & se garnisse par l'ouyé, pour puis distribuer par la parole, dont le bien & le mal de la parole, & presque de tout l'homme depend de l'ouye: qui bien oyt, bien parle, & qui mal oyt, mal parle: de l'usage & de la parole cy apres.

*Des autres facultés, Imaginative, Memoratiue,
Appetitive.*

CHAP. XII.

LA faculté phantastique ou imaginative ayant recueilli & retiré les espèces & images apperçeuës par les sens, les retient, & reserue: tellement, qu'estans les obiects absens & esloignez, voire l'hõ-

me dormant, & les sens cloz & asso pis, elle les re-
presente à l'esprit & à la pensée, *Phantasmata, idola,*
seu imagines dicuntur, & fait à peu pres au dedans à
l'entendement, ce qu'au dehors l'object auoit fait
au sens.

2. La faculté memoratiue est le Gardoir & le Regi-
stre de toutes ces especes & images, apperceues par
les sens, retirées & cōme seellées par l'imagination.

3. La faculté appetitiue cherche & poursuit les cho-
ses qui semblent bonnes & conuenables.

De la faculté intellectiue, & vrayement humaine.

CHAP. XIII.

1. **D**Eux choses sont à dire auant tout autre Dis-
cours, son Siege Instrument, & son Action:
Son siege Le Siege de l'ame raisonnable, *vbi sedet pro tribunali,*
& Instru est le Cerueau & non pas le Cœur, cōme auāt Pla-
ment. ton & Hippocrates, l'on auoit cōmunement pen-
sé, car le Cœur a sentiment, mouuement, n'est capa-
ble de Sapience. Or le Cerueau qui est beaucoup
plus grand en l'homme, qu'à tous autres animaux,
pour estre bié fait & disposé, afin que l'ame raisōna-
ble agisse bié, doit approcher de la forme d'un na-
uire, & n'estre point rōd, ny par trop grād, ou par
trop petit, bié que le plus grād soit moins vitieux,
estre cōposé de substāce & de parties subtiles, deli-
cates, & deliées, bié iointes & vnies sās separation,
ny entredeux, ayant quatre petits creux ou ven-
tres, dont les trois sont au milieu, rāgez de front &
collateraux entre eux, & derriere eux, tirāt au der-
riere de la teste, le quatriesme seul, au quel se fait la
preparatiō & conjunction des esprits vitaux, pour

estre puis faits animaux, & portés au trois Creux de deuant, ausquels l'ame raisonnable fait & exerce ses facultez : Qui sont trois, Entendement, Memoire, Imaginatio, lesquels ne s'exercēt point separément & distinctement, chacune en chacun creux ou ventre, comme aucūs vulgairement ont pensé : Mais communément & par ensemble toutes trois en tous trois, & en chacun d'eux à la façõ des sens externes qui sont doubles, & ont deux creux, en chacunes desquels le sens s'exerce tout entier. D'où vient que celuy qui est blessé en l'vn ou deux de ces trois ventres, cõme le Paralytique, ne laisse pas d'exercer toutes les trois, biē que plus foiblement, ce qu'il ne feroit si chacune faculté auoit son creux à part.

Aucuns ont pensé que l'ame raisonnable n'estoit point organique, & n'auoit besoin pour faire ses fonctiõs d'aucun instrumēt corporel, pensant par là biē prouuer l'immortalité de l'ame: mais sãs entrer en vn Labyrinthe de Discours, l'experiēce oculaire & ordinaire démēt ceste opinion, & cõuainc du contraire; car l'on sçait que tous hõmes n'entendent ny ne raisonnēt de mesmes & également, ains avec tres-grande diuersité, & vn mesme homme aussi chāge, & en vn tēps raisõne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en vn estat & certaine dispositiõ, qu'en vn autre; tel mieux en santé qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en santé: vn mesme en vn temps prenaudra en Iugemēt, & sera foible en Imagination: D'où peuuent venir ces diuersités & changemēs, sinon de l'organe & instrument, changeant d'estat? & d'où viēt que l'yron-gnerie, la morsure du chiē enragé, vne fieure, ardē

te, vn coup en la teste, vne fumee montant de l'estomach, & autres accidens ferōt culbuter & renuerferōt entieremēt le Iugement, tout l'esprit intellectuel, & toute la Sagesse de Grece, voire cōtraindront l'ame de desloger du corps? Ces accidens purement corporels ne peuuent toucher ny arriuer ceste haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes & instrumens, lesquels estans detraquez & desbauchés, l'ame ne peut biē & reglément agir, & estant par trop forcee & violentee, est contrainte de s'absenter & de s'en aller. Au reste, se seruir d'instrument ne preiudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en sert bien, & y accomode ses actions, & comme selon la diuersité de l'air, region & climat, Dieu produit les hōmes fort diuers en esprit & suffisance naturelle, car en Grece & en Italie, il les produit bien plus ingenieux qu'ē Moscouie & Tarrarie: aussi l'esprit selon la diuersité des dispositiōs organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable, c'est le Cerueau & le temperamēt d'icelui, duquel nous auons à parler.

3. *Du Temperamēt, du Cerueau & de ses facultez. Entendement, Sec. Viel lesse Mydi.*

4. premieres qualitez, Chaud, Froid, Sec, & Humide, ou bien vne cinquième resultante, cōme l'harmonie de ces 4. Or du Temperament du Cerueau vient & dépend tout l'estat & l'action de l'ame raisonnable, mais ce qui cause & apporte vne grande misere à l'hōme est que les 3. facultez de l'ame raisonnable, entendement memoire, imaginatiō, requierent & s'exercent par Temperamēs cōtraires. Le Temperamēt qui sert & est propre à l'entendement & sec, d'où vient que les aduancez en aage

prevalent en entendement par dessus les ieunes, d'autant que le Cerueau s'essuye & s'asseche toujours plus, aussi les melancholiques secs, les affliges, indigens, & qui sont à iun, (car la tristesse & le ieune desseche) sont prudens & ingenieux. *spendor ficcus, animus sapientissimus, vexatio dat intellectū*: & les bestes du Temperament plus sec, comme fourmis, abeilles, Elephans, sont prudentes & ingenieuses, comme les humides, tesmoin le pourceau, sont stupides, sans esprit, & les Meridionaux, secs & moderez en chaleur interne du Cerueau, à cause du violent chaud externe.

Le Temperamēt de la memoire est humide, d'oū vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'umidité aquire par le dormir de la nuit, plus propre à la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux, l'enten ici vne humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aëree, gluante, grasse & huileuse, qui facilement reçoit & retiēt fort, cōme se voit aux peintures faites en huile, le temperament de l'imaginatiō & chaud, d'oū vient que les phreneriques, maniacles & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imagination, poësie, diuination, & que elle est forte en la ieunesse & adolescēce (les Poëtes & Prophetes ont fleuri en cest aage,) & aux lieux metoyens, entre Septentrion & Midy,

De la diuersité des Temperamēs: il aduiet qu'ō peut estre mediocre en toutes les trois facultez, mais non pas excellent, & que qui est excellent en l'vne destrois, est foible és autres. Que les tēperamens de la memoire & l'entendement soient fort

differens & cōtraires, cela est clair, cōme le sec & l'humide, de l'imagination: qu'il soit cōtraire aux autres, il ne le sēble pas tāt, car la chaleur n'est pas incōpatible avec le sec & l'ymide; & toutefois l'experiēce mōtre que les excellēs en l'imaginatiō sōt malades en l'endement & memoire, & tenus pour fols & furieux: mais cela viēt que la chaleur grāde qui sert à l'imaginatiō, consōme & l'humiditē qui sert à la memoire, & la subtilitē des esprits & figures, qui doit estre en la secheresse qui sert à l'entendēmēt & ainsi est cōtraire & destruit les deux autres.

5. Trois seuls Tēperamēs. De tout cecy il est euidēt qu'il n'y a que trois principaux tēperamens, qui seruēt & facent agir l'ame raisonnable, & distinguent les esprits, sçauoir le chaud, le sec, & l'ymide: Le froid ne vaut à riē, n'est point actif, & ne sert qu'à empescher tous les mouuemens & fonctions de l'ame: & quād' il se lit souuēt aux auteurs que le froid sert à l'entendēmēt, que les froids de Cerueau, comme les melancholiques & les Meridionaux, sōt prudens, sages, ingenieux, là le froid se prēd non simplemēt, mais pour vne grande moderatiō de chaleur. Car il n'y a rien plus cōtraire à l'entendēmēt & sagesse, que la grāde chaleur, laquelle au cōtraire sert à l'imaginatiō, & selon les trois temperamēs, il y a trois facultez de l'ame raisonnable: mais cōme les Temperamēs, aussi les facultez reçoient diuers degres, subdiuisions, & distinctions.

6. Subdiuision des facultez. Il y a trois principaux offices & differences d'entendēmēt, Inferer, Distinguer, Eslire: Les sciēces qui appartiennent à l'entendement sont la Theologie scholastique, la Theorique de Medecine, la Diale-

étique, la Philosophie naturelle & Morale. Il y a trois sortes de differences de memoire, recevoir & perdre facilement les figures, recevoir facilement & difficilement perdre: difficilement recevoir & facilement perdre. Les sciéces de la memoire sont la Grammaire, Theorique de Jurisprudence & Theologie positive, Cosmographie, Arithmetique. De l'imagination y a plusieurs differences, & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement: à elle appartiennent proprement les inventions, les facettes & brocards, les pointes & subtilitez; les fictions & mensôges, les figures & comparaisons, la propriété, netteté, elegâce gentillesse. Parquoy appartiennent à elle la Poésie, l'Eloquence, Musique, & generalement tout ce qui consiste en figure, correspondance harmonie & proportion.

De toute cecy appert que la viuacité, subtilité, promptitude, & ce que le commun appelle esprit, à l'imaginatiō chaude; la solidité, maturité, verité, est à l'entendement sec: L'imaginatiō est active, bruyante, c'est elle qui remuë tout, & met tous les autres en besongne: L'entendement est morne & sombre: La memoire est purement passive, & voycy cōment. L'imaginatiō premierement recueille les especes & figures des choses tant presentes, par le seruice des cinq sens, qu'absentes, par le benefice du sens commun: puis les represente, si elle veut, à l'entendement, qui les considere, examine cuit & iuge., puis elle mesme les met en deposit & conserue en la memoire, comme l'escriuain au papier, pour derechef quand besoin sera les tirer & extraire (ce que l'on appelle reminiscence) ou bien si elle veut les recommander à la memoire

7.
Propriété des facultez, & leur ordre.

auãt les presenter à l'entendement. Parquoi recueillir, représenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, sont tous œuvres d'imaginatiõ, & ainsi à elle se rapportent le sens commun, la phantasie, la reminiscence; & ne sont puissances separees d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultez de l'ame raisonnable.

³
 Leur cõ-
 paraison
 en digni-
 té.

Le vulgaire, qui ne iuge iamais biẽ estime & fait pl^o de feste de la memoire que des 2. autres, pour ce qu'elle en cõte fort, a pl^o de mõtre, & fait pl^o de bruit en public: Et pẽse il que pour auoir bõne memoire l'on est fort sauant, & estime plus la science que la sagesse? c'est toute fois la moindre des trois, qui peut estre avec la folie & l'impertinence. Mais tres-rarement elle excelle avec l'entendement & sagesse; car leurs temperaments sont contraires.

Voyés de
 ceci l. 3.
 c. 14.

De cet erreur populaire est venue la mauuaise instruction de la ieunesse qui se void par tout: Ils sont tousiours apres pour luy faire apprendre par cœur (ainsi parlent-ils) ce que les liures disent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy, & ne se soucient de lui resueiller & aiguiser l'entendement, & former le iugement pour lui faire valoir son propre bien & ses facultez naturelles, pour le faire sage & habile à toutes choses: Aussi voyons-nous que les plus sçauants qui ont tout Aristote & Ciceron en la teste, sont plus sots & plus ineptes aux affaires, que le monde est mené & gouverné par ceux qui n'en sçauent rien. Par l'aduis de tous les sages, l'entendement est le premier, la plus excellente & la principale piece du harnois: Si elle iouë bien, tout va bien, & l'homme est sage, & au rebours,

si elle se mesconte, tout va de trauers : en second lieu est l'imagination, la memoire est la derniere.

Toutes ces differences s'entendront, peut-estre, encor mieux par cette similitude, qui est vne peinture ou imitation de l'ame raisonnable. En toute cour de Iustice y a trois ordres & estages, le plus haut des Iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action, car sans s'esmouuoir & agiter, ils iugent, decident, ordōnent, determinent de toutes choses, c'est l'image du iugement, plus haute partie de l'ame: Le second des Aduocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit sans action: car ils ne peuuent rien vider, ni ordonner, seulement secouër les affaires, c'est la peinture de l'imaginatiō, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreste iamais, non pas pour le dormir profōd, & fait vn bruit au cerueau cōme vn pot qui bout, mais qui ne resout & n'arreste rien. Le troisiēme & dernier estage est du greffe & registre de la cour, où n'y a bruit ny actiō, c'est vne pure passion, vn gardoir & reseruoir de toutes choses, qui represente bien la memoire.

9.
Image
des trois
facultez
del'ame.

Sō Actiō est la conoissance & intelligence de toutes choses: L'esprit humain est capable d'entendre toutes choses visibles, inuisibles, vniuerselles, particulieres, sensibles, insensibles. *Intellectus est omnia.* Mais soimēme ou point se l'ō aucūs (tēmoyn vne si grāde & presqu'infinie diuersité d'opiniōs d'icelui, cōme s'est veu dessus, des doutes & obiectiōs qui croissent to⁹ les iours) ou bien sombreniēt, imparfaitemēt & indirectemēt par reflexiō de la conoissance des choses à soimesme, par laquelle il sent & conoit qu'il entēd, & a puissāce & faculté d'etēdre, c'est la maniere que les esprits se conoissent: Le r.

10.
Son Actiō.

fouuerain esprit Dieu, se conoit premier, & puis en soy toutes choses, le dernier humain tout au rebours, toutes autres choses plustost que soy, & en icelles, comme l'œil en vn miroir: Comment pourroit-il agir en soy sans moyen & en droite ligne?

II.
Moyen
d'agir.

Mais la question est du moyen par lequel il conoit & entend les choses. La plus commune opinion venue d'Aristote est que l'esprit conoit & entend par le ministère des sens, que de soy il est come vne carte blanche & vuide, qu'il ne luy arriue rien qui ne soit passé par les sens, *nil est in intellectu, quod non fuerit in sensu*: Mais elle est premierement fausse, car comme tous les sages ont dit, ainsi qu'il a esté touché cy dessus, & renuoyé en ce lieu, les semences de toutes sciences & vertus sont naturellement esparées & insinues en nos esprits, dont ils peuvent viure riches & ioyeux de leur propre, & pour peu qu'ils soyent cultiuez, ils foisonnent & abondent tort. Puis elle est iniurieuse à Dieu & à nature, car c'est rendre l'ame raisonnable de pire condition que toute autre chose, que la vegetatiue & sensitiue, qui s'exercent d'elles mesmes, & sont sauantes à faire leurs fonctions, comme a esté dit: Que les bestes lesquelles sans discipline des sens conoissent plusieurs choses, les vniuersels par les particuliers, par l'aspect d'un homme conoissent tous hommes, sont aduisez à euitter les dangers & choses inuisibles, & pour suiure ce qui leur est conuenable pour eux & leurs petits: Et seroit chose honteuse & absurde que ceste faculté si haute & diuine questast & mendiaist son bien des choses si viles & caduques, comme sont les sens: & puis en fin que l'intellect peust apprendre des sens, lesquels

n'aperçoient que les simples accidens, car les formes, natures, essences des choses nullemēt, moins les choses vniuerselles, les secrets de nature, & toutes choses insensibles: Et si l'ame estoit sauāte par l'ayde des sens, il s'ensuiuroit que ceux qui ont les sens plus entiers & plus vifs, seroient plus ingenieux & plus sçauants, & se void le contraire souuent, qu'ils ont l'esprit plus lourd & sont plus mal habiles, & se sont plusieurs priuez à escient de l'usage d'iceux. afin que l'ame fist mieux & plus librement ses affaires. Que si l'on dit que l'ame estant sauante par nature, & sans les sens, tous les hōmes seroient sauans, & tousiours entendoient & raisonneroient de mesmes. Or est-il qu'il y en a tant de stupides, & que les entendus sont plus foiblement leurs fonctions en vntemps qu'en l'autre: l'ame Vegetatiue est bien plus vigoureuse en la ieunesse, iusques à refaire les deux tōbees, qu'en la vieillesse, & au rebours l'ame raisonnable agit plus foiblement en la ieunesse qu'en la vieillesse, & en certain estat de santé ou maladie qu'en autre. Mais c'est mal argumenté, car quant au premier, on dit que la faculté & vertu d'entendre n'est pas dōnee pareille à tous, ains avecques grande inégalité, dont est venu ce dire ancien & noble, en la bouche des sages, que l'intellect agent est donné à fort peu & ceste inégalité prouue que la science ne vient des sens, car comme a esté dict, les plus auantagez aux sens, sont souuent les plus desauantagez en science. Quant au second, que l'on ne fait ses fonctions tousiours de mesmes, il vient de ce que les instruments, desquels l'ame a besoin pour agir, ne peuent pas tousiours estre disposez comme il

faut, & s'ils le sont pour vne sorte de facultez & fonctions, ne le sont pour les autres: Le temperamēt du cerueau par lequel l'ame agit est diuers & chāgeāt, estāt chaud & humide, en la ieunesse est bon pour la Vegetatiue, & mal pour la raisonnable, & au contraire froid & sec en la viellesse est bon pour la raisonnable, mal pour la Vegetatiue: Par maladie ardente, le Cerueau fort échauffé & subtilisé, est propre à l'inuention & diuinatiō, mais impropre à maturité & solidité de iugement & sagesse: Pour tout cela nous ne voulons pas dire que l'esprit ne tire vn grand seruice des sens, & mesmement au commencement, en la descouerture & inuention des choses: mais nous disons, pour defendre l'hōneur de l'esprit, qu'il est faux qu'il depende des sens, & ne puisse rien sçauoir, entendre, raisonner, discourir sans les sens, car au rebours toute conoissance vient de luy, & les sens ne peuuent rien sans luy.

F2. Au reste l'esprit procede diuersement & par ordre pour entendre: Il entēd du premier coup tout simplement & directement, sçauoir vn Lion, puis par conionction qu'il est fort: Car voyant par les effects de la force au Lyon, il conclud qu'il est fort par diuision ou negatiue, il entend que le lieure est craintif, car le voyant fnyr & se cacher, il conclud que le lieure n'est pas fort, parquoi il est peureux. Il conoit aucuns par similitude, d'autres par vn recueil de plusieurs.

*De l'esprit humain, ses parties, fonctions, qualitéz,
raison, inuention, verité.*

CHAP. XIV.

C'Est vn fond d'obscurité, plein de creux & de cachots, vn labyrinthe, vn abyfme confus &

bien entortillé que cet esprit humain, & l'economie de cette grande & haute partie intellectuelle de l'ame, où y a tant de pieces, facultez, action, mouuemens diuers, dont y a aussi tant de noms, & s'y trouuera des doutes & difficultez.

Son premier office est de receuoir simplement, & apprehender les images & especes des choses, qui est vne passion & impression en l'ame, causee par l'obiet & presence d'icelles, c'est imagination & aprehension.

La force & puissance de paistrir, traiter & agiter, cuire & digerer les choses receuës par l'imagination, c'est raison, λόγος.

L'action & l'office, ou exercice de ceste force & puissance qui est d'assembler, conioindre, separer diuiser les choses receues, & y en adiouster encores d'autres, c'est discours, ratiocinatio, λογισμός, *λογισμός* quasi *λόγος*.

La facilité subtile, & allegre promptitude à faire toutes ces choses, & penetrer auant en icelles, s'appelle Esprit, *ingenium*, dont les ingenieux, aigus, subtils, pointus, c'est tout vn.

La repetition, & ceste action de ruminer, recuire, repasser par l'estamine de la raison, & encores plus elaborer, pour en faire vne resolution plus solide, c'est le iugement.

L'effect en fin de l'entendement, c'est la conoissance, intelligence, resolution.

L'action qui suit ceste conoissance & resolution qui est à s'estendre, pousser & auancer à la chose cogneue, c'est Volonté, *Intellectus extensus & promotus*.

Parquoy toutes ces choses, Entendement, Ima-

gination, Raison, Discours, Esprit, Iugement, Intelligence, Volonté, sont vne mesme essence; mais toutes diuerses en force, vertu, & action, tesmoin qu'un est excellent en l'une d'icelles, & foible en l'autre: souuent qui excelle en esprit & subtilité, est moindre en iugement & solidité.

2. *Descri-
ption ge-
nerale
de l'esprit
à son ad-
uantage.* Ie n'empesche pas que l'on ne chante les louanges & grandeurs de l'esprit humain, de sa capacité, viuacité, vifesse: ie consen que l'on l'appelle image de Dieu viue, vn degoust de l'immortelle substāce, vne fluxion de la diuinité, vn esclair celeste, auquel Dieu a donné la raison comme vn timon animé pour le mouuoir avec regle & mesure, & que ce soit vn instrument d'une complete harmonie: que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le luy ramenteuoir, il luy a tourné les racines vers le ciel, afin qu'il eust tousiours sa veuë vers le lieu de sa naissance. Bref qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, rien de grand en l'homme que l'esprit: si l'on monte iusques là, l'on monte au dessus du ciel: ce sont tous mots plausibles; dont retentissent les escoles & les chaires.

3. *Son des-
uantage.* Mais ie desire qu'apres tout cela, on vienne à bien sonder & estudier à cognoistre cet esprit, car nous trouuerons qu'apres tout, c'est & à soy & à autruy vn tres-dangereux outil, vn furet qui est à craindre, vn petit brouillon & trouble-feste, vn esmerillon fascheux & importun, & qui comme vn affronteur & ioueur de passe-passe, sous ombre dequelque gentil mouuement subtil & gaillard, forge, inuente & cause tous les maux du monde; & n'y en a que par luy.

Il y a beaucoup plus grande diuersité d'esprits que de corps, aussi y a-il plus grand champ, plus de pieces & plus de façon: nous en pouuons faire trois classes, dont chascune a encor plusieurs degrés: en celle d'embas sont les petits, foibles & cōme brutaux, tous voisins des bestes, soit que cela auienne de la premiere trempe, c'est à dire de la semence & temperament du cerueau trop froid & humide, comme entre les bestes les poissons sont infimes, ou pour n'auoir esté aucunemēt remués & reueillez, mais abandonnez à la rouille & stupidité. De ceux là n'en faut faire misē ni recepte, & ne s'en peut dresser ny establir vne compagnie constante, car ils ne peuuent pas seulement suffire pour eux-mesmes en leur particulier, & faut qu'ils soyent tousiours en la tutele d'autrui, c'est le commun & bas peuple, *qui vigilans stertit: mortua cui vita est propē iam vino atque videnti*, qui ne se sent, ne se iuge. En celle d'enhaut sont les grands & tres-rares esprits, plustost demōs qu'hōmes communs, esprits bien nés, fors & vigoureux: De ceux-ci ne s'e pourroit bastir en tous les siecles vne republique entiere. En celle du milieu sont tous les mediocres, qui sōt en infinité de degrez: de ceux-ci est composé presque tout le monde: de ceste distinction & autres cy apres plus au lōg. Mais il nous faut toucher plus particulieremēt les conditions & le naturel de cest esprit, autant difficile à conoistre, comme vn visage à peindre au vif, lequel sans cesse se remue-
roit.

Premierement, c'est vn agent perpetuel, l'esprit ne peut estre sans agir, il se forge plustost des sujets faux & fantastiques, se pipant à son escient, &

4.
Diuer-
se & dis-
tinction
des esprits
Voyez ce-
ci mieux
au ch. 43

cha. 33

5.
Descri-
ptiō par-
ticuliere.

Agent
perpe-
tuel.

lant contresa propre creance, que d'estre sans agir. Comme les terres oisives, si elles sont grasses & fertiles foisonnent en milles sortes d'herbes sauvages & inutiles, & les faut assuiettir à certaines semences, & les femmes seules produisent des amas & pieces de chair informes, ainsi l'esprit si on ne l'occupe à certain subiet, il se débande & se iette dedans le vague des imaginations, & n'est folie ni resuerie qu'il ne produise, s'il n'a de but establi, il se perd & s'esgare; car estre par tout, c'est n'estre en aucun lieu: l'agitation est vrayement la vie de l'esprit & sa grace, mais elle doit venir d'ailleurs que de soy: s'il va tout seul, il ne fait que trainer & languir, & ne doit estre violenté: car ceste trop grande contention d'esprit trop bandé, tendu, & pressé le trompe & le trouble.

Il est aussi vniuersel qui se mesle par tout, il n'a point de suiet ni de ressort limité: il n'y a chose où il ne puisse iouer son roolle, aussi bien aux subiets vains & de neant, comme aux nobles & de poids, & en ceux que nous pouuons entendre, que ceux que nous n'entendons: car reconoistre qu'on ne le peut entendre ny penetrer au dedans, & qu'il faut demeurer au bord & à l'escorce, c'est vn tresbeau traict de iugement, la science voire la verité peuvent loger chez nous sans iugement, & le iugement sans elles, voire reconoistre son ignorance, c'est vn beau tesmoignage de iugement.

Tiercement, il est prompt & soudain, courât en vn moment d'vn bout du monde à l'autre, sans arrest, sans repos, s'agitât, penetrât & percât par tout,

7.
Prompt
& sou-
uin.

Nobilis & inquieta mens homini dat a est: nunquam se tenet, spargitur vaga, quietis impatiens, nouitate rerum le-

diffima, non mirum, ex illo celesti spiritu descendit, caelestium autem natura semper in motu est, Cette si grande soudaineté & viltesse, cette pointe & agilité est d'une part admirable, & des plus grandes merueilles, qui soient en l'esprit, mais c'est d'ailleurs chose tresdangereuse, vne grande disposition & propension à la folie, & manie, comme se dira tantost.

Pour ces trois conditions d'agent perpetuel sans repos vniuersel, si prompt & soudain il a esté estimé immortel, & auoir en soy quelque marque & estincelle de diuinité.

Or son action est tousiours quester, fureter, *Son actio* tournoyer sans cesse comme l'affamé de sçauoir, *est quæ-* enquerir & rechercher. Ainsi appelle Homere les *ster.* hommes *ἀλοῖσας*. Il n'y a point de fin en nos inquisitions: les poursuittes de l'esprit humain sont sans terme, sans forme: son aliment est doute, ambiguïté; c'est vn mouuement perpetuel, sans arrest & sans but: le monde est vn escole d'inquisition; l'agitatiō & la chasse est propremēt de nostre gibbier: prédre ou faillir à la prinse c'est autre chose.

Mais il agit & poursuit ses entreprinſes temerairement & desreglement sans ordre & sans mesure, c'est vn outil vagabond, muable, diuers, contournable: c'est vn instrument de plomb & de cire, *9. Ce qui fait temeraire-* il plie s'allonge, s'accorde à tout, plus souple, plus facile que l'eau, que l'air, *mens.* *flexibilis, omni humore obsequentior, & vt spiritus qui omni materia facilior, vt tenuior;* C'est le soulier de Theramenes bon à tous pieds: il ne reste que la suffisance de le sçauoir contourner; il va tousiours, & de tort & de trauers, avec le mensonge comme avec la verité.

Il se donne beau ieu & trouue raison apparente

Raison à tous visages. par tout, tefmoin que ce qui est impie, iniuste, abominable en vn lieu, est pieté, iuste, & honneur ailleurs, & ne se scauroit nommer vne loy, coustume, creance receuë ou reiettée generalemēt par tout, les mariages entre les proches, les meurtres des enfans, des parents vieils, communication des femmes, condamnés en vn lieu, legitimes en d'autres: Platon refusa la robe brodée & perfumée que luy offrit Dionysius, disant estre homme & ne le vouloit vestir en femme, Aristippus l'accepta, disant, que l'accoustrement ne peut corrompre vn chaste courage. Diogenes lauant ses choux & le voyant passer luy dit, si tu scauois viure de choux tu ne ferois la court à vn tyran; Aristippus luy respond, si si tu scauois viure avec les Rois tu ne lauerois pas des choux. On preschoit Solō de ne plorer point la mort de son fils, car c'estoient larmes inutiles & impuissantes, c'est pour cela dit il qu'elles sont plus iustes, & que i'ay raison de plorer. La femme de Socrate redoubloit son dueil, de ce que les iuges le faisoient mourir iniustement: comment, fit il, aymerois-tu mieux que ce fut iustement? Il n'y a aucun bien, dit vn sage, sinon celuy à la perte duquel l'on est preparé: *in aquo enim est dolor amissa rei, & timor amittenda.* Au rebours, dit l'autre, nous ferrons & embrassons le bien d'autāt plus estroit, & avec plus d'affection, que nous le voyons moins seur, & craignons qu'il nous soit osté. Vn philosophe Cynique demandoit à Antigonus vne dragme d'argent, ce n'est pas present de Roy, respondit-il: donne moy donc vn talent, dit le philosophe; ce n'est pas present pour vn Cynique. Quelqu'un disoit d'un Roy de Sparte fort clement &

debonnaire, Il est fort bon, car il l'est mesmes aux meschans: comment seroit-il bon, dit l'autre, puis qu'il n'est pas mauuais aux meschants? Voila cōme la raison humaine est à tous visages: vn glaiue double, vn baston à deux bouts; *ogni medaglia ha il suo riuerso*: Il n'y a raison qui n'en aye vne contraire, dit la plus saine & plus seure Philosophie: ce qui se montreroit par tout qui voudroit.

Or ceste grande volubilité & flexibilité vient de plusieurs causes, de la perpetuelle alteration & mouuement du corps, qui iamais n'est deux fois en la vie en mesme estat; Des obiects qui sont infinis, de l'air mesmes & serenité du ciel,

Tales sunt hominum mentes quali pater ipse

Iuppiter auctiferas lustrauit lampade terras,

& de toutes choses externes: Internement, des secousses & branles que l'ame se donne elle mesme par son agitation, & meue par ses propres passions; aussi qu'elle regarde les choses par diuers visages, car tout ce qui est au monde a diuers lustres & diuerses considerations, c'est vn pot à deux anses, disoit Epictete, il eust mieux dit, à plusieurs.

Il auient de là qu'il s'empestre en sa besongne, comme les vers de soye, il s'embarresse: car comme il pense remarquer de loing ie ne scay qu'elle apparence de clarté, & verité imaginaire, & y veut courir, voicy tant de difficultés qui luy trauercent la voye, tant de nouvelles queltes l'esgarent & l'enyurent.

Sa fin à laquelle il vise est double, l'vne plus cōmune & naturelle est la verité où tēd sa queste & sa poursuite. Il n'est desir plus naturel, que le desir de conoistre la verité. Nous effroyōs sous les moyens

12.
Dont il
s'empe-
stre.

13.
Sa fin est
la veri-
té laquel-
le il ne
peut ac-
querir ny
trouuer.

Voiez c. que nous p̄sons y pouuoir seruir: mais en fin tous
34. y a nos efforts sont courts, car la verité n'est pas vn ac-
pres. art. quest, ny chose qui se laisse prendre & manier, &
8. encores moins posséder à l'esprit humain. Elle lo-
 ge dedans le sein de Dieu, c'est là son giste & sa re-
 traitte: l'homme ne sçait & n'entend rien à droict,
 au pur & au vray comme il faut, tournoyant tou-
 siours & ratonnant à l'entour des apparences, qui
 se trouuent par tout aussi bien au faux qu'au vray:
 nous sommes naiz à quēster la verité: la posséder
 appartient à vne plus haute & grāde puissance. Ce
 n'est pas à qui mettra dedans; mais à qui fera de
 plus belles courses. Quand il aduiēdroit que quel-
 que verité se rencontrast entre ses mains, ce seroit
 par hazard, il ne la sçauroit tenir, posséder, ny dis-
 tinguer du mensonge. Les erreurs se reçoient
 en nostre ame, par mesme voye & conduits que la
 verité, l'esprit n'a pas dequoy les distinguer &
 choisir: autant peut faire le sot celuy qui dit vray,
 comme celuy qui dit faux. Les moyens qu'il em-
 ploye pour la descouurir, sont raison & experien-
 ce, tous deux tres-foibles, incertains, diuers, on-
 doyans. Le plus grand argument de la verité, c'est
 le general consentemēt du monde. Or le nombre
 des fols surpasse de beaucoup celuy des sages: &
 puis comment est-on paruenu à ce consentement,
 que par contagiō & applaudissement, donné sans
 iugement & cognoissance de cause, mais à la suite
 de quelques vns, qui ont commencé la danse?

14.
Et l'in- L'autre fin moins naturelle, mais plus ambitieu-
vention. se est l'inuention, à laquelle il tend comme au plus
 haut point d'honneur, pour se montrer & faire
 valoir; c'est ce qui est plus estimé & semble estre

vne image de diuinité. De ceste suffisance d'inuenter sont produits les ouurages qui ont rauy tout le monde en admiration : & s'ils ont esté avec vtilité publique ; ils ont deifié leurs auteurs. Ceux qui ont esté en subtilité seule sans vtilité, ont esté en la peinture, statuaire, architecture, perspective, comme la vigne de Zeuxis, la Venus d'Apelles, la statuë de Memnon, le cheval d'Airain, la colombe de bois d'Architas, la vache de Myron, la moufche & l'aigle de Mōtroyal, la sphere de Sapor Roy des Perfes, celle d'Archimedes & les autres engins. Or l'art & l'inuention semble non seulement imiter nature : mais la passer, & ce non seulement en particulier & indiuidu (car il ne se trouue point de corps d'homme ou beste en nature si vniuersellement bien fait, comme il se peut représenter par les ouuriers) mais encore plusieurs choses se font par art, qui ne se font point par nature : i'enten outre les compositions & mixtiōs, qui est le vray gibbier & le propre subiet de l'art, témoin les extractions & distillations des eaux & des huiles faictes de simples, ce que nature ne fait point : mais en touc cela il n'y a pas lieu de si grāde admiratiō que l'on pense ; & à proprement & loyalement parler, il n'y a point d'inuention que celle que Dieu reuele : car celles que nous estimōs & appelōns telles, ne sont qu'obseruations des choses naturelles, argumētations & conclusions tirées d'icelles, comme la peinture & l'optique des ombres, les horloges solaires des ombres, des arbres : l'Imprimerie des marques & sceaux des pierres precieuses.

*Louange
de l'in-
uention.*

Par tout cy dessus il est aisé à voir cōbien l'esprit humain est temeraire & dangereux, mesmement

18.

l'esprit

est tres-
dange-
reux.

s'il est vif & vigoureux: car estant si remuant, si libre & vniuersel, & faisant ses remuëmés si déreglement, vsant si hardiment de sa liberté par tout, sans s'asseruir à rien, il vient à secouër aysément les opinions communes & toutes regles, par lesquelles l'on le veut brider & contraindre, comme vne iniuste tyrannie: Entreprenra d'examiner tout, & & iuger la pluspart des choses plausiblement receuës du monde, ridicules & absurdes, trouuât par tout de l'apparence, passera par dessus tout: & ce faisant il est à craindre qu'il s'esgare & se perde: & de fait nous voyons que ceux qui ont quelque viuacité extraordinaire, & quelque rare excellence, cōme ceux qui sont au plus haut estage de la moyenne classe cy dessus dite, sont le plus souuent desreglés & en opiniōs & en meurs. Il y en a bien peu à qui l'on se puisse fier de leur conduicte propre, & qui puissent sans temerité voguer en la liberté de leurs iugemens au delà les opinions cōmunes. C'est miracle de trouuer vn grād & vif esprit bien réglé & moderé, c'est vn tres-dangereux glaue qui ne le scait bien conduire, & d'où viennent tous les desordres, reuoltes, heresies & troubles au monde que de là? *Magni errores non nisi ex magnis ingenijs: nihil sapientia odiosius acumine nimio.* Sans doubtte celuy a meilleur temps, plus longue vie, est plus heureux & beaucoup plus propre au regime de la Repub. dit Thucidide, qui a l'esprit mediocre, voire au dessous la mediocrité, que qui l'a tāt eleué & trāscendant, qui ne sert qu'à se donner du tourmēt & aux autres. De grandes amitiés naissent les grandes inimitiés, des santés vigoureuses les mortelles maladies: aussi des rares & viues agitatiōs de nos ames,

les plus excellentes manies & plus detraquées. La sagesse & la folie sont fort voisines. Il n'y a qu'un demy tour de l'une à l'autre: cela se voit aux actions des hommes intentés. La Philosophie nous apprend que la melancolie est propre à tous les deux. De quoy se fait la subtile folie que de la plus subtile sagesse? C'est pourquoy, dit Aristote, il n'y a point de grand esprit sans quelque mélange de folie, & Platon, qu'en vain un esprit raffiné & sain frappe aux portes de la Poësie. C'est en ce sens que les sages & plus braues Poëtes ont approuvé de folier & sortir des gonds que quelquefois, *Insanire incundum est; dulce desipere in loco: non potest grande & sublime quidquam nisi mota mens, & quamdiu apud se est.*

C'est pourquoy on a eu bonne raison de luy donner des barrières étroites: on le bride & le garotte de religions, loix, coutumes, sciences, preceptes, menaces, promesses mortelles & immortelles, encores voit-on que par sa desbauche il franchit tout, il eschappe à tout, tant il est de nature reuefche, fier, opiniastre, dont le faut mener par artifice: l'on ne l'aura pas de force, *Natura contumax est animus humanus, in contrarium atque arduum nitens, sequiturque facilius quam ducitur, ut generosi & nobiles equi melius facili freno reguntur.* Il est bien plus seur de le mettre en tutelle, & le coucher que le laisser aller à sa poste: car s'il n'est bien nay, bien fort & bien réglé, comme ceux de la plus haute classe qu'auons dit cy dessus, ou bien foible, mol, & mouffe, comme ceux de la plus basse marche, certes il se perdra en la liberté de ses iugemens: parquoy il y a besoin d'estre retenu, plus besoin de plomb que d'aïles, de bride que d'esperon: A quoy

16.

Parquoy
le faut
brider &
retenir.

Senec.

principalement ont regardé les grands législateurs & fondateurs d'estats: les peuples fort médiocrement spirituels vivent en plus de repos que les ingénieux. Il y a eu plus de troubles & séditions en dix ans en la seule ville de Floréce, qu'en cinq ces ans aux pays des Suisses & Grisons: & en particulier les hommes d'une commune suffisance sont plus gens de bié, meilleurs citoyés, sont plus souples, & sont plus volontiers ioug aux loix, aux superieurs, à la raison, que ces tant vifs & clair-voyans, qui ne peuvent demeurer en leur peau: l'affinémēt des esprits n'est pas l'affagissement.

17.
*Defauts
de l'es-
prit.*

*Accidē-
tans pro-
venants
de trois
causes.
du corps.*

*Des mon-
des.*

L'esprit à ses maladies, ses defauts & ses tares aussi bien que les corps, & beaucoup plus, & plus dangereux, & plus incurables: mais pour les conoistre il les faut distinguer; les vns sont accidentaux, & qui luy arriuent d'ailleurs; nous en pouuōs remarquer trois causes; la disposition du corps, car les maladies corporelles qui alterent le temperamēt, alterent aussi tout manifestiment l'esprit & le iugement: ou bien la substance du Cerueau & des organes de l'ame raisonnable est mal composée, soit des la premiere conformatiō, comme en ceux qui ont la teste mal faicte, toute rōde, ou pointuē, ou trop petite, ou par accidēt de heurt ou blessure. La seconde est la contagion vniuerselle des opinions populaires & erronées receuēs au mōde, de laquelle l'esprit preueni & atteint, ou qui pis est, abbreuē & coiffē de quelques opiniōs fantasques, ya tousiours & iuge selon cela, sans regarder plus auāt ou reculer en arriere: or tous les esprits n'ont pas assez de force ou vigueur pour se garantir & sauuer d'un tel deluge.

La troisieme beaucoup plus voisine est la mala- *Des pas-*
 die & corruption de la volonte, & la force des pas- *sions.*
 sions, c'est vn monde renuersé : la volonte est née
 pour suyure l'entendement comme son guide, son
 flambeau : mais estant corrompuë & faisie par la
 force des passions, force aussi & corrompt l'enten-
 dement, & c'est d'où vient la pluspart des faux iu-
 gemens ; l'enuie, la malice, la haine, l'amour, la
 crainte nous font regarder, iuger & prendre les
 choses toutes autres, & tout autrement qu'il ne
 faut, dont l'on crie tant, *iuger sans passion* : de là vient
 que l'on obscurcit les belles & genereuses actions
 d'autruy par des viles interpretations ; l'on con-
 trouue des causes, occasions & intentions mau-
 uaises ou vaines, c'est vn grād vice & preuue d'vne
 nature maligne, & iugement bien malade, il n'y
 a pas grande subtilité ny suffisance en cela, mais de
 malice beaucoup. Cela vient d'enuie qu'ils portēt
 à la gloire d'autruy, ou qu'ils iugent des autres se-
 lon eux, ou bien qu'ils ont le goust alteré & la
 veuë si troublée qu'ils ne peuuent conceuoir la
 spendeur de la vertu en sa pureté naïfue. De cette
 mesme cause & source vient que nous faisons va-
 loir les vertus & les vices d'autruy, & les estendōs
 plus qu'il ne faut, des particularités en tirons des
 consequences & conclusiōs generales : s'il est amy
 tout luy sied bien, ses vices mesmes seront vertus ;
 s'il est ennemy ou particulier, ou de party contrai-
 re, il n'y a rien de bon. Tellement que nous faisons
 honte à nostre iugement, pour assgouir nos pas-
 sions : mais cecy va bien encores plus loing, car la
 pluspart des impietés, heresies, erreurs en la crean-
 ce & religion, si nous y regardons bien, est née de

Exod. 3.
1. 2. pa-
ral. 15.3
regum 15
August.
libr. 2. de
ciuit.

la mauuaife & corrompuë volonté, d'vne passion violente & volupte, qui puis attire à foy l'entendement mefmes, *sedit populus manducare & bibere, &c. quod vult, non quod est credit, qui cupit errare*, tellement que ce qui le faisoit au cōmenement avec quelque scrupule & doute, a esté puis tenu & maintenu pour vne vérité & reuelation du ciel: ce qui estoit teulement en la sensualité a prins place au plus haut de l'entendement: ce qui n'estoit que passion & volupté, a esté faict creance religieuse & article de foy, tant est forte & dangereuse la contagiō des facultés de l'ame entre elles. Voila trois causes externes des fautes & mescontes de l'esprit, iugement & entendement humain; le corps, meismement la teste malade ou blessée, ou mal faite: le monde avec ses opinions anticipées & suppositions; le mauuais estat des autres facultés de l'ame raisonnable, qui luy sont toutes inferieures. Les premiers detaillans sont pitoyables & aucuns d'iceux sont curables, les autres non: les seconds sont excusables & pardonnables: les troisiemes sont accusables & punissables, qui souffrent vn tel desordre chez eux, que ceux qui deuoient receuoir la loy, entreprennent de la donner.

16. Il y a d'autres defauts qui luy sont plus naturels & internes, car ils naissent de luy & dedans luy: le plus grand & la racine de tous les autres est l'orgueil & la presumption, (premiere & originelle faute du monde, peste de tout esprit, & cause de tous maux) par laquelle on est tant content de foy, l'on ne veut ceder à autruy, l'on dedaigne les aduis, l'on se repose en ses opinions, & l'on entre-

prend de iuger & condamner les autres, & encores celles que l'on n'entend pas. L'on dit bien vray que le plus beau & heureux partage que Dieu aye fait, est du iugement, car chacun se contente du sien, & en pense auoir assez. Or ceste maladie viēt de la mescoignoissance de soy; nous ne sentons iamais assez au vray la foiblesse de nostre esprit: ainsi la plus grande maladie de l'esprit, c'est l'ignorance, non pas des arts & sciences, & de ce qui est dedans les liures, mais de soy mesme, à cause dequoy ce premier liure a esté fait.

De la Memoire.

C H A P. X V.

LA memoire est souuent prinse par le vulgaire pour le sens & entendement, mais c'est à tort: car & par raison comme a esté dit, & par experience, l'excellence de l'un est ordinairement avec la foiblesse de l'autre, c'est à la verité vne faculté fort vtile pour le monde, mais elle est de beaucoup au dessous de l'entendement, & est de toutes les parties de l'ame la plus delicate & plus fressle. Son excellence n'est pas fort requise, si ce n'est à trois sortes de gens, aux negociateurs, aux ambitieux de parler (car le magasin de la memoire est volontiers plus plein & fouray que celuy de l'inuention, or qui n'en a, demeure court, & faut qu'il en forge & parle de soy) & aux menteurs, *mendacem oportet esse memorem*. Le defaut de memoire est vtile à ne mentir gueres, ne parler gueres, oublier les offenses. La mediocrité est suffisante par tout.

De l'Imagination & opinion.

C H A P. X V I.

*Effets de
l'Imagi-
nation
merveil-
leux.*

L'Imagination est vne tres-puissante chose, c'est celle qui fait tout le bruit, l'esclat, le remuement du monde vient d'elle (comme nous auons dit cy dessus estre la faculté de l'ame, seule, ou bien la plus actiue & remuante) Ses effects sont merueilleux & estranges : elle agit non seulement en son corps & son ame propre, mais encores en celle d'autruy : & produit effects contraires. Elle fait rougir, pallir, trembler, tremousser, tressuër, ce sont les moindres & plus doux : elle oste la puissance & l'usage des parties genitales, voire lors qu'il en est plus besoin, & que l'on y est plus aspre, non seulement à soy-mesmes, mais à autruy, témoin les liaisons dont le monde est plein, qui sont pour la pluspart impressiõs de l'aprehensiõ & de la crainte: Et au contraire sans effort, sans obiect & en songe elle assouit les amoureux desirs, fait changer de sexe, témoin Lucius Cossitius, que Pline dit auoir veu estre changé de femme en hõme le iour de ses nopces, & tãt d'autres: marque hõteusemēt, voire tue & fait auorter le fruit dedãs le vêtre, fait perdre la parole, & la dõne à qui ne l'a iamais euë, cõme au fils de Cresus; oste le mouuement, sentiment, respiratiõ. Voila quãt au corps. Elle fait perdre le sens, la cognoissãce, le iugemēt, fait deuenir fol & insésé, témoin Gallus Vibius, qui pour auoir trop bandé son esprit à cõprendre l'essence & les mouuemēs de la folie, desloca & desnoia son iugemēt, si qu'il ne le peut remettre : fait deuiner les

choses secretes & à venir, & cause les enthousiasmes, les productions & merueilleuses inuention, & rait en extase: reellemēt tue & fait mourir, témoin celuy à qui l'on desbande les yeux pour luy lire sa grace, & fut trouué roide mort sur l'eschafaut. Bref c'est d'elle queviēt la pluspart des choses que le vulgaire appelle miracles, visions, enchantemens. Ce n'est pas tousiours le diable ou esprit familier, cōme incontīnēt l'ignorant pense, quand il ne peut trouuer le ressort de ce qu'il voit, ni aussitōus l'esprit de Dieu (à ces mouuemens surnaturels on ne touche point ici) mais le plus souuēt c'est l'effect de l'imaginatiō, ou de celle de l'agent qui dit & fait telles choses, ou du patient & spectateur qui pense voir ce qui n'est point: ce qui est requis en tel cas, & qui est excellent est de scauoir prudēment discerner quel ressort iōtie, naturel ou surnaturel, vray ou faux, *Discretio spirituum*, & ne precipiter son iugemēt comme fait la plus part mesmes des populaires qui n'en ont gueres.

En cette partie & faculté d'ame, se tient & loge l'opinion qui est vn vain & leger, crud & imparfait iugement des choses, tiré & puisé des sens extérieurs & du bruit commun & vulgaire, s'arrestāt & tenant bon en l'imagination, & n'arriuant iamais iusques à l'entendement, pour y estre examiné, cuit & elaboré, & en estre fait raison: qui est vn vray entier & solide iugement des choses, dont elle est inconstante, incertaine, volage, trompeuse, vn tres-mauuais & dangereux guide, & qui fait teste à la raison, de laquelle elle est vne ombre & image, mais vaine & fausse: elle est mere de tous maux, confusions, desordres: d'elle viennent tou-

tes passions, & les troubles: c'est la guide des fols, des fots; du vulgaire, comme la raison des sages & habiles.

3.
Le Mou-
de est me-
né par o-
pinion.

Ce n'est pas la verité ni le naturel des choses qui nous remuë & agite ainsi l'ame, c'est l'opinion, selon vn dire ancië: les hōmes sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses, nō par les choses mesmes, *opinione sapius quàm re laboramus: plura sunt quæ nos tenent, quàm quæ premunt.* La verité & l'estre des choses n'entre ny ne loge chez nous de foy-mesme, de sa propre force & autorité: s'il estoit ainsi, toutes choses seroiēt receuës de tous, toutes pareilles & de mesme façon, sauf peu plus, peu moins; tous seroient de mesme creance, & la verité qui n'est iamais que vne & vniforme, seroit embrassée de tout le monde; Or il y a si grande diuersité, voire contrariété d'opinions par le monde, & n'y a chose aucune de laquelle tous soyent generally d'accord, pas mesmes les sçauãs & les mieux nez: qui montre que les choses entrent en nous par composition, se rendent à nostre mercy & deuotion, & logent chez nous comme il nous plait, selon l'humeur & la trempe de nostre ame. Ce que ie croy, ie ne puis faire croire à mon compaignon: mais qui plus est, ce que ie croy auourd'huy si fermement, ie ne puis respondre que ie le croiray encores ainsi demain; voire il est certain que ie le trouueray & iugeray tout autre, & autrement vne autrefois. Certes les choses prennent en nous telle place, tel goust & couleur, que nous leur en donnons, & telle qu'elle est la constitution interne de l'ame, *omnia munda mundis, immunda immundis.* Comme les accoutremens nous eschauf-

sent non de leur chaleur, mais de la nostre qu'ils conseruent, comme aussi ils nourrissent la froideur de la neige & de la glace; nous les eschauffons premierement de nostre chaleur, & puis en recompense ils nous conseruent la nostre.

Presque toutes les opinions que nous auõs, nous ne les auons que par autorité; nous croyons, iugeons, agissons, viuons, & mourons à credit, selon que l'vsage public nous apprend: & faisons biẽ, car nous sommes trop foibles pour iuger & choisir de nous memes: mais les sages ne font pas ainsi, comme sera dict.

Volonté.

CHAP. XVII.

LA volonté est vne grande piece, de tres-grande Prémi-
 importance, & doit l'hõme estudier sur tout nence &
 à la bien regler, car d'icelle dépend presque tout import-
 son estat & son bien: elle seule est vraiment no- tance de
 stre & en nostre puissance, tout le reste, entende- la volõ-
 ment, memoire, imagination nous peut estre osté, té, com-
 alteré, troublé par mille accidens, & non la volon- paraison
 té. Secondement, c'est elle qui entraine & embor- d'icelle
 te l'homme tout entier: qui a donné sa volonté avec l'en-
 n'est plus à soy, & n'a plus rien de propre. Tierce- tende-
 ment c'est celle qui nous rend & nous denomme ments.
 bons ou meschans, qui nous donne la trempe & la
 teincture. Comme de tous les biens qui sont eu
 l'homme, la prend'homme est le premier & prin-
 cipal, & qui de loin passe la science, l'habilité:
 aussi faut-il dire que la volonté, où loge la bonté
 & vertu, est la plus excellente de toutes: & de fait
 pour entendre & sçauoir les belles, bonnes, &

honnestes choses, ou meschantes & deshonnestes; l'homme n'est bon, ny meschant, honneste ny deshonneste, mais pour les vouloir, & aymer: L'entendement a bien d'autres preëminences, car il est à la volonté comme le mary à la femme, le guide & le flambeau au voyager, mais en celles icy, il cede à la volonté.

La vraye difference de ces facultés est en ce que par l'entendement les choses entrent en l'ame, & elle les recoit, comme portent les mots d'apprendre, conceuoir, comprendre, vrais offices d'iceluy, & y entrent non entieres & telles qu'elles sont, mais à la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes se racourcissent & abaissent aucunemēt par cette entrée, comme l'Ocean n'entre tout entier en la mer Mediterannée, mais à la proportion de l'emboucheure du destroit de Gibraltar. Par la volonté au contraire l'ame sort hors de soy & va se loger & viure ailleurs en la chose animée, en laquelle elle se transforme, & en porte le nom, le tiltre & la liurée, estant appellée vertueuse, vitieuse, spirituelle, charnelle, dont s'enfuit que la volōté s'annoblit aymāt les choses dignes & hautes, s'auilit s'adonnant aux moindres & indignes, comme la femme selon le party & mary qu'elle prend.

L'expérience nous apprend que trois choses aiguissent nostre volonté, la difficulté, la rareté, & l'absence, ou bien crainte de perdre la chose; cōme les trois contraires la relachent, l'aisance, l'abōdāce ou fatieté, & l'assiduele presence & iouissance assuree: les trois premiers donnent prix aux choses, les autres trois engendrent mespris: nostre
volonté

volonté s'aiguise par le contraire, se depite contre le desny: au rebours nostre appetit mesprise & outre passe ce qui luy est en main, pour courir à ce qu'il n'a pas. *Permissum sit vile nefas: quod licet ingratum est, quod non licet acritus vrit*, voire cela se voit en toutes sortes de voluptés, *omnium rerum voluptas ipso quo debet fugari periculo, crescit*. Tellement que les deux extremités la faute & l'abondance, le desir & la iouissance, nous mettent en mesme peine: cela fait que les choses ne sont pas estimées iustement comme il faut, & que nul Prophete n'est reçu en son pays.

Comment il faut mener & regler sa volonté se dira apres. liu. 2. chap. 2. & liu. 3. chap. 6.

Passions & affections.

Aduertissement.

LA matiere des passions de l'esprit est tres-grande & plantureuse, tient vn grand lieu en cette doctrine de sagesse: à les sçauoir bien conoistre & distinguer, ce qui se fera maintenant en ce liure: aux remedes de les brider, régir & moderer generaux, c'est pour le second liure: aux remedes particuliers d'une chascune au troisieme liure, suiuant la methode de ce liure mise au peface. Or pour en auoir icy la cognoissance nous en parlerons premierement en general en ce chapitre, puis particulièrement de chascune aux chapitres suiuaus: Et n'ay point veu qui les depeigne plus naïuemēt & richement que le sieur du Vair en ses petits liurets moraux, desquels ie me suis fort seruy en ceste matiere passionnée.

1. 2. c. 6.
& 7. 13.
es ver-
sus de
force &
tempera-
ce.

Des Passions en general.

C H A P. XVIII.

I. Descript. de passio. **P**A S S I O N est vn mouuement violent de l'ame en sa partie sensitue, lequel se fait ou pour suivre ce que l'ame pense luy estre bon, ou pour fuir ce qu'elle pense luyestre mauuais.

2. Leur es- motion. Mais il est requis de bien sçauoir cōment se font ces mouuemēs, & cōment ils naissent & s'eschauffent en nous; ce que l'on peut représenter par diuers moiens & comparaisons, premieremēt pour le regard de leur esmotion & impetuosité: L'ame qui n'est qu'une au corps, a plusieurs & tres-diuerfes puissances, selon les diuers vaisseaux où elle est retenuë, instrumens desquels elle se sert, & obiects qui luy sont proposés. Or quand les parties où elle est enclose ne la retiennent & occupēt qu'à proportion de leur capacité, & selon qu'il est necessaire pour leur droit vsage, ses effets sont doux, benins & bien réglés: mais quand au contraire ses parties prennent plus de mouuement & de chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'alterent & deuiennent dommageables; comme les rayons du soleil, qui vagans à leur naturelle liberté, eschauffent doucement & tiedement, s'ils sont recueillis & remis aux creux d'un miroir ardent, bruslent & consomment ce qu'ils auoient accoustumé de nourrir & viuifier. Au reste elles ont diuers degrés en leur force & esmotion, & sont en ce distinguées par plus & moins, les mediocres se laissent gouster & digerer, s'expriment par paroles, & par larmes,

les grandes & extremes estonnēt toute l'ame, l'accablent & luy empeschent la liberté de ses actions, *curæ leues loquuntur, ingentes stupent.*

Secondement, pour le regard du vice, desreglement & iniustice qui est en ces passions, nous pouuons à peu pres comparer l'homme à vne republique, & l'estat de l'ame à vn estat royal, auquel le souuerain pour le gouvernement de tant de peuples a des magistrats; ausquels pour l'exercice de leurs charges, il donne loix & reglemens, se reseruant la cognoissance des plus grands, & importants accidens. De cet ordre dépend la paix & prosperité de l'estat: au contraire si les magistrats qui sont comme metoiens entre le prince & le peuple, se laissent tromper par facilité, ou corrompre par faueur, & que sans deferer à leur souuerain & aux loix par luy establies, ils employent leur autorité à l'execution des affaires, ils remplissent tout de desordre & confusion. Ainsi en l'homme l'entendement est le souuerain, qui a sous soy vne puissance estimatiue & imaginatiue comme vn magistrat, pour cognoistre & iuger par le rapport des sens, de toutes choses qui se presenterōt, & mouuoir nos affections pour l'execution de ses iugemens. Pour sa conduicte & reglement en l'exercice de sa charge, la loy & lumiere de nature luy a esté donnée: & puis il a moyen en tout doubte de recourir au conseil de son superieur & souuerain, l'entendement: Voila l'ordre de son estre heurieux; mais le malheur est, que cette puissance qui est au dessous de l'entendement, & au dessus des sens, à laquelle appartient le premier iugemēt des choses; se laisse la pluspart du temps corrompre ou tromper,

3.
De leur
vice &
desregle-
ment.

dont elle iuge mal & temerairement, puis elle manie & remuë nos affectiōs mal à propos, & nous remplit de trouble & d'inquietude. Ce qui trouble & corrōpt cette puissance, ce sont premierement les sens, lesquels ne comprennent pas la vraye & interne nature des choses, mais seulement la face & forme externe, rapportant à l'ame l'image des choses, avec quelque recommandation fauorable, & quasi vn prejudgé de leurs qualités, selon qu'ils les trouuent plaisants & agreables à leur particulier, & non vtiles & necessaires au bien vniuersel de l'homme: Puis s'y mesle le iugement souuent faux & indifferent du vulgaire. De ces deux faux aduis & rapport des sens & du vulgaire, se forme en l'ame vne inconsiderée opinion, que nous prenons des choses, qu'elles sont bonnes ou mauuaises, vtiles ou dommageables, à suyure ou fuyr: qui est certainement: vne tres-dangereuse guide, & temeraire maistresse: car aussitost qu'elle est conceuë, sans plus rien deferer au discours & à l'entendement, elle s'empare de nostre imagination, & comme dedans vne citadelle, y tient fort contre la droite raison, puis elle descend en nostre cœur, & remuë nos affectiōs, avec des mouuemens violens d'esperance, de crainte, de tristesse, de plaisir; Bref fait soufleuer tous les fols & seditieux de l'ame, qui sont les passions.

Opinion.

Je veux encores declarer la mesme chose, par vne autre similitude de la police militaire. Les sens sont & sentinelles de l'ame, veillans pour sa conseruation, & messagers ou courriers, pour seruir de ministres & instrumens à l'entendement, partie souueraine de l'ame: Et pour ce faire ils ont receu

puissance d'appercevoir les choses, en tirer les formes, & les embrasser ou reietter, telō qu'elles leur semblent agreables ou fascheuses, & qu'elles consentent ou s'accordent à leur nature: Or en exerçant leur charge, ils se doiuent contenter de reconnoistre, & donner aduis de ce qui se passe, sans vouloir entreprendre de remuër les hautes & fortes puissances, & par de moyē mettre tout en alarme & confusion. Ainsi qu'en vne armée souuent les sentinelles, pour ne sçauoir pas le dessein du chef qui commande, peuent estre trompées, & prendre pour secours les ennemis desguisēs, qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent à leur secours: aussi les sens pour ne pas comprendre tout ce qui est de la raison, sont souuent deceuz par l'apparence, & iugent pour amy ce qui nous est ennemy. Quand sur ce pensement, & sans attendre le commandement de la raison, ils viennent à remuër la puissance concupiscible & l'irascible, ils font vne sedition & vn tumulte en nostre ame, pendant lequel la raison n'y est point ouye, ny l'entendement obey.

Voyons maintenant leurs regimēs, leurs rangs, genres, & especes. Toute passion s'esmeut sur l'apparence & opinion ou d'un bien, ou d'un mal: si d'un bien, & que l'ame le considere tel tout simplement, ce mouuement s'appelle amour: S'il est present & dōt l'ame iouysse en soy-mesme, il s'appelle plaisir & ioye: s'il est à venir s'appelle desir: si d'un mal, comme tel simplement, c'est haine, s'il est present, en nous mesmes, c'est tristesse & douleur; si en autrui, c'est pitié, s'il est à venir, c'est crainte. Et celles cy qui naissent en nous par l'ob-

4.
Distinction des passions selon l'object & le subject. De la concupiscible six. 3. de bien & 1. de mal.

iect du mal apparent, que nous fuyons & abhorrons, descendēt plus auant en nostre cœur, & s'enleuent plus difficilement. Voila la premiere bande des seditieux qui troublēt le repos de nostre ame, sçauoir en la partie concupiscible; desquels encores que les effectz soient tres-dangereux, si ne sont ils pas si violens, que de ceux qui les fuyent: Car ces premiers mouuemens là, formés en ceste partie, par l'obiet qui se presente, passent incontinct en la partie irascible, c'est à dire, en cet endroit, où l'ame cherche les moyēs d'obtenir ou éuiter ce qui luy semble bon ou mauuais. Et lors tout ainsi cōme vne rouē qui est desia esbranlée, venant à recevoir vn nouveau mouuement, tourne de grande vitesse, aussi l'ame desia émeuē de la premiere apprehensio, adioustant vn second effort au premier, se manie avec beaucoup plus de violence qu'au parauant, & souleue des passions bien plus puissantes & plus difficiles à dompter; d'autant qu'elles sont doubles, & ja accouplées aux premieres, se liant & soustenant les vnes les autres, par vn mutuel consentement; car les premieres passions qui se forment sur l'obiet du bien apparent, entrent en consideration des moyens de l'acquerir, excitent en nous ou l'espoir ou le desespoir. Celles qui se forment sur l'obiet du mal à venir, sont naistre ou la peur, ou au cōtraire l'audace: du mal present, la cholere, & le courroux, lesquelles passions sont estrangement violentes, & renuersent entierement la raison, qu'elles trouuent desia esbranlée. Voila les principaux vents d'où naissent les tempestes de nostre ame: & la cauerne d'où ils sortent, n'est que l'opinion (qui est ordinairement faulse, vague, in-

En l'ira
scible
cinq. 2.
du bien
& 3. du
mal.

certaine, contraire à nature, verité, raison, certitude) que l'on a, que les choses qui se presentent à nous, sont bonnes ou mauuaises: car les ayant apprehendées telles, nous les recherchōs ou fuyons avec vehemence, ce sont nos passions.

Des passions en particulier.

ADVERTISSEMENT.

L sera traité de leur naturel, pour y voir la folie, vanité, misere, iniustice, & laideur, qui est en elles, afin de les cognoistre & apprendre à les iustement hayr. Les aduis pour s'en garder seront aux liures suyans; ce sont les deux parties du medecin, declarer la maladie, & donner les remedes; voicy les maladies de l'esprit. Au reste nous parlerons icy premierement de toutes celles qui regardent le bien apparent, qui sont amour & ses especes, desir, espoir, desespoir, ioye; & puis toutes celles qui regardent le mal, qui sont plusieurs, cholere, hayne, enuie, ialousie, vengeance, cruauté, crainte, tristesse, compassion.

*liu. 3. avec
vertus
de force
& tem-
perance.*

De l'Amour en general.

CHAP. XIX.

LA premiere maistresse & capitale de toutes passions, est l'amour; qui est de diuers subiects, & de diuerses sortes & de grés; il y en a trois principaux genres, auxquels tous se rapportēt (nous parlerons du vicieux & passionné, car du vertueux, qui est amitié, charité, dilection, sera parlé en la vertu de la

*Distinction de
l'amour,
& com-
paraison.
lib. 3.*

Iustice; (sçauoir l'Ambition ou superbie, qui est l'amour de grandeur & honneur, l'Auarice amour des biens & l'Amour voluptueux & charnel. Voila les trois goulphes & precipices, d'où peu de gens se sauuent; les trois pestes & corruptions de tout ce qu'auons en maniment, esprit, corps, & biens; les armures de trois capitaux ennemis du salut & repos humain, le diable, la chair, le monde: Ce sont à la verité trois puissances, les plus communes & vniuerselles passions; dont l'Apostre à party en ces trois tout ce qui est au monde, *quicquid est in mundo, est concupiscentia oculorum, aut carnis, aut superbia vite* L'Ambition comme spirituelle, est plus noble & hautaine que les autres: L'amour voluptueux comme plus naturel & vniuersel (car il est mesmes aux bestes, où les autres ne se trouuēt point) il est plus violent, & moins vicieux, ie dy violent tout simplement, car quelquesfois l'Ambitiō l'emporte, mais c'est vne maladie particuliere: l'auarice est la plus sottte & maladiue de toutes.

De l'Ambition.

C H A P. X X.

I.
Descri-
ption.

L'Ambition (qui est vne faim d'honneur & de gloire, vn desir glouton, & excessif de grādeur) est vne bien douce passion, qui se coule aisémēt es esprits plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous pensons deuoir embrasser le bien, & entre les biens nous estimons l'honneur plus que tout, voila pourquoy nous le courons à force: l'ambitieux veut estre le premier, iamais ne regarde der-

riere: mais tousiours deuant, à ceux qui le precedent: & luy est plus grief d'en laisser passer vn deuant, qu'il ne prend de plaisir d'en laisser mille derriere, *habet hoc vitium omnis ambitio, non restit.* Elle est double, l'une de gloire & honneur, l'autre de grandeur & commandement: celle la est vtile au monde, & en certain sens permise, comme il sera dit, ceste cy pernitieuse.

L'ambition a sa semence & sa racine naturelle en nous: il y a vn proverbe qui dit, que *nature se contente de peu*, & vn autre tout contraire, que *nature n'est iamais saoule ny contente*, tousiours desire, veut monter, & s'enrichir, & ne va point seulement le pas, mais court à bride abbatuë, & se rue à la grandeur & à la gloire, *Natura nostra imperij est avida, & ad implendam cupiditatem præceps.* Et de force qu'ils cœurent, souuent se rompent le col, comme tant de grands hommes à la veille & sur le poinct d'entrer & iouyr de la grandeur qui leur auoit tant cousté: C'est vne passion naturelle, tres-puissante, & en fin qui nous laisse bien tard, dont quelqu'un l'appelle la chemise de l'ame, car c'est le dernier vice duquel elle se despoüille. *Etiam sapientibus cupido glorie nouissima exiit.*

L'ambition, comme c'est la plus forte & puissante passion qui soit, aussi est-elle la plus noble & hautaine; sa force & puissance se montre en ce qu'elle maistrise & surmôte toutes autres choses, & les plus fortes du monde, toutes autres passions & cupidités, mesmes celles de l'amour, qui semble toutesfois contester de la primauté avec ceste cy. Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipion, Pompée, & tant d'autres, qui ont

Senec.

2.

Est naturelle.

Tacit.

3.

Sa force & primauté.

Sermou
tant l'a-
mour.

courageusement refusé de toucher les plus belles dames qui estoient en leur puissance, bruslant au reste d'ambition, voire ceste victoire de l'amour seruoit à leur ambitioñ, sur tout en Cesar: car iamais homme ne fut plus adonné aux plaisirs amoureux, & de tout sexe, & de toutes sortes, témoins tant d'exploits, & à Rome, & aux pays estrangers, ny aussi plus songneux & curieux de sa personne: toutesfois l'ambition l'emportoit tousiours: iamais les plaisirs amoureux ne luy firent perdre vne heure de temps qu'il pouuoit employer à son agrandissement: l'Ambition regentoit en luy souuerainement: & le possedoit pleinement. Nous trouuons au rebours qu'en Marc-Antoine & autres, la force de l'amour a fait oublier le soin & la conduite des affaires. Mais quand toutes deux seroient en égale balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, disent qu'elle tient à l'ame & au corps, & que tout l'homme en est possédé, voire que la santé en dépend: Mais au contraire il semble que l'ambition est plus forte, à cause qu'elle est toute spirituelle. Et de ce que l'amour tient aussi au corps, elle en est plus foible, car elle est sujette à fatieté, & puis est capable de remedes corporels, naturels, & estrangers, comme l'experience le montre de plusieurs qui par diuers moyens ont adoucy, voire esteint l'ardeur & la force de cette passion; Mais l'Ambition n'est capable de fatieté, voire elle s'esguise par la jouissance, & n'y a remede pour l'éteindre, estant toute en l'ame mesme, & en la raison.

4.
Le soin
de seruir. Elle vainq aussi l'amour non seulement de sa santé, de son repos, (car la gloire & le repos sont cho-

(ses qui ne peuuent loger ensemble) mais encores de sa propre vie, comme montra Agrippina mere de Neron, laquelle desirant & consultant pour faire son fils Empereur, & ayant entendu qu'il le feroit, mais qu'il luy cousteroit la vie, respondit le vray mot d'Ambition, *Occidat modo imperet.*

Tiercement l'ambition force toutes les loix, & la conscience meimes, disans les docteurs de l'ambition, qu'il faut estre par tout homme de bien, & perpetuellement obeyr aux loix, sauf au point de regner, qui seul merite dispense, estant vn si friant morceau, qu'il vaut bien que l'on en rompe son ieusne, *si violandum est ius, regnandi causa violandum est, in ceteris pietatem colas.* 5. *Les loix.*

Elle foule & mesprise encores la reuerence, & le respect de la religion, témoin Hieroboam, Mahomet, qui ne se soucie, & permet toute religion, mais qu'il regne: & tous les Heresiarches, qui ont mieux aimé estre chefs de part'en erreur & menagerie, avec mille desordres, qu'estre disciples de verité: Dont a dit l'Apstre, que ceux qui se laissent embabouiner à ceste passion & cupidité, font naufrage & s'esgarent de la foy, & s'embarassent en diuerses peines. 6. *La religion.*

Bref elle force & emporte les propres loix de nature; les meurtres des parens, enfans, freres sont venus de là; témoin Absalon, Abimelech, Athalia, Romulus, Sei Roy des Perses, qui tua son pere & son frere, Soliman Turc les deux freres: ainsi rien ne peut resister à la force de l'ambition, elle met tout par terre, aussi est-elle hautaine, & ne loge qu'aux grandes ames, voire aux Anges. 7. *Force la nature.*

Ambition n'est pas vice ny passion des petits. 8.

Est pas- sion haine. compagnons, ny de petits & communs efforts, & actions iournalieres; la renommée & la gloire ne se prostituë pas à si vil prix; elle ne se donne & ne fuit pas les actions simplement & seulement bonnes & vtiles, mais encores rares, hautes, difficiles, estranges & inusitées. Ceste grande faim d'honneur & de reputation basse & belistresse, qui la fait coquiner enuers toutes sortes de gens, & par tous moyens, voire abiects, à quelque vil prix que ce soit, est vilaine & honteuse: c'est honte d'estre ainsi honoré: il ne faut point estre auide de gloire, plus que l'on n'en est capable: de s'enfler & s'eleuer pour toute action vtile & bonne, c'est montrer le cul en haussant la teste.

9. *S'exerce diuersement.* L'ambition a plusieurs & diuers chemins, & s'exerce par diuers moyens; il y a vn chemin droit & ouuert, tel qu'ont tenu Alexandre, Cesar, Themistocles, & autres. Il y en a vn autre oblique & couuert, que tiennent plusieurs Philosophes, & professeurs de pieté, qui viennent au dedans par derriere, semblables aux tireurs d'auiron, qui tirent & tendent au port luy tournant le dos, ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils mesprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs, qu'à les desirer & en iouir, comme dit Platon à Diogenes; & l'ambition ne se conduit iamais mieux selon soy, que par vne voye égarée & inusitée.

10. *Est vne folie.* C'est vne vraye folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumée au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement de son esprit à l'opinion du vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté, pour suiure la passion

dés autres, se contraindre à déplaire à soy-mesme pour plaire aux regardās, faire pendre ses affectiōs aux yeux d'autruy; n'aymer la vertu qu'autant qu'elle plait au vulgaire; faire du bien non pour l'amour du bien, mais pour la reputation; c'est ressembler aux tonneaux qu'on perçe: l'on n'en peut rien tirer, qu'on ne leur donne du vent.

L'ambition n'a point de borne; c'est vn gouffre qui n'a ny fond ny riue; c'est le vuide que les Philosophes n'ont encores peu trouuer en la nature; vn feu qui s'augmente avec la nourriture que l'on luy donne. En quoy elle paye iustement son maistre, car l'ambition est iuste seulement en cela, qu'elle suffit à sa propre peine, & se met elle mesmes au tourment. La rouë d'Ixion est le mouuement de ses desirs, qui tournent & retournēt continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos à son esprit.

Ceux qui veulent flatter l'ambitiō, disent qu'elle sert à la vertu, & est vn aiguillon aux belles actions: Car pour elle on quitte les autres vices, & en fin elle mesme pour la vertu; mais tāt s'en faut, l'ambition cache bien quelquefois les vices, mais ne les oste pas pourtant, ains les couue pour vn temps sous les trompeuses cendres d'vne malicieuse feintise, avec esperance de les r'enflammer tout à fait, quand ils auront acquis assez d'authorité, pour les faire regner publiquement, & avec impunité. Les serpens ne perdent pas leur venin pour estre engourdis par le froid; ny l'ambitieux ses vices pour les couvrir par vne froide dissimulation: Car quand il est paruenu où il se demādoit, il fait sentir ce qu'il est; & quand l'ambition quit-

11.
Insatiabile.

12.
Ses excus-
ses vaines.

teroit tous les autres vices, si ne quitte elle-iamais foy-mesme. Elle pousse aux belles & grandes actions, le profit en reuiet au public: mais qui les fait, n'en vaut pas mieux; ce ne sont œures de vertu, mais de passion. Elle se targue aussi de ce beau mot, Nous ne sommes pas naiz pour nous, mais pour le public: les moyens que nous tenons à monter, & apres estre arriués aux estats & charges, mōtrent biē ce qui en est, que ceux qui sont en la danse se battent la conscience, & trouueront qu'il y a autant ou plus du particulier, que du public.

*Auis & remedes particuliers contre ce mal
seront l. 3. c. 42.*

De l'auarice & sa contre-passion.

C H A P. X X I.

^{i.}
*Qu'est-
ce.* **A**Ymer & affectionner les richesses c'est auarice; non seulement l'amour & l'affectiō, mais encores tout soin curieux entour les richesses, sent son auarice, leur dispensatiō mesmes, & la liberté trop attentiuement ordōnée & artificielle: Car elles ne valent pas vne attentiō, ny vn soin penible.

^{2.}
sa force. Le desir des biēs & le plaisir à les posseder n'a racine qu'en l'opinion; le desreglé desir d'en auoir est vne gangrene en nostre ame, qui avec vne venimeuse ardeur, consomme nos naturelles affectiōs, pour nous remplir de virulentes humeurs: Si tost qu'elle s'est logée en nostre cœur, l'hōneste & naturelle affection, que nous deuons à nos pa-

rens & amis, & à nous mesmes, s'enfuit; Tout le reste cōparé à nostre profit, ne nous semble rien: nous oublions en fin & mesprisons nous mesmes, nostre corps & nostre esprit, pour ces biens, & comme l'on dit, nous vendons nostre cheual pour auoir du foin.

Auarice est passio vilaine & lache des fots populaires, qui estiment les richesses, comme le souuerain bien de l'homme, & craignent la poureté, comme son plus grand mal; ne se contentent jamais des moyens necessaires, qui ne sont refusés à personne; ils pesent les biens dedās les balances des orfeures, mais nature nous apprend à les mesurer à l'aune de la necessité. Mais quelle folie, que d'adorer ce que nature mesmes a mis sous nos pieds, & caché sous terre, comme indigne d'estre veu, mais qu'il faut fouler & mespriser? Ce que le seul vice de l'homme a arraché des entrailles de la terre, & mis en lumiere pour s'entretuër, *In lucem propter quæ pugnaremus excutimus: non erubescimus summas apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* La nature semble en la naissance de l'or, auoir aucunement presagi la misere de ceux qui le deuoient aimer: car elle a fait qu'és terres où il croist, il ne vient ny herbes, ny plante, ny autre chose qui vaille, cōme nous annonçant qu'és esprits où le desir de ce metal naistra, il ne demeurera aucune scintille d'honneur ny de vertu; Que se degrader iusques là, que de seruir & demourer esclau de ce qui nous doit estre suiect, *Apud sapientē diuitiæ sunt in seruitute, apud stultum in imperio.* Car l'auare est aux richesses non elles à luy, & il est dit auoir des biēs cōme la fleur, laquelle tient & gourmande l'hōme, non luy elle;

Que d'aymer ce qui n'est bõ, ny ne peut faire l'homme bon, voire est commun & en la main des plus meschans du monde, qui peruertissent souuënt les bonnes mœurs, n'attendent iamais les mauuaises; sans lesquelles tant de sages ont rédu leur vie heureuse, & pour lesquelles plusieurs meschãs ont eu vne mort malheureuse; Bref attacher le vif avec le mort, cõme faisoit Mezentius, pour le faire lâguir, & plus cruellemēt mourir, l'esprit avec l'excremēt & escume de la terre, & embarrasser son ame en mille tourmens & traverses, qu'ameine celle passion amoureuse des biens, & s'empescher aux filets & cordages du malin, comme les appelle l'escriture Saincte, qui les descrie fort, les appellant iniques, espines, larron du cœur humain, lacqs & filets du diable, idolatrie, racine de tous maux. Et certes qui verroit aussi bien la rouille des ennuis qu'engendrēt les richesses dedans les cœurs comme leur esclat & splendeur, elles seroient autant haïes, comme elles sont aymées, *Desunt inopia multa, Auaritie omnia: in nullũ auarus bonus est in se pessimus.*

4.
Passion
cõtraire
à l'auarice.

C'est vn autre cõtraire passion viciëuse, de hayr & reietter les biens & richesses, c'est refuser les moyens de bien faire, & practiquer plusieurs vertus, & la peine qui est beaucoup plus grande à biē commāder & vser des richesses, que de n'en auoir point, se gouverner mieux en l'abondance, qu'en la poureté. En ceste-cy n'y a qu'vne espee de vertu, qui est ne raualler point de courage, mais se tenir ferme; En l'abondance y en a plusieurs, temperance, moderation, liberalité, diligence, prudence, &c. Là il n'y a qu'à se garder, icy il y a aussi à se garder, & puis à agir. Qui se despouille des biens,

est

est bien plus quitte & à deliure pour vaquer aux choses hautes de l'esprit, c'est pourquoy plusieurs & philosophes & Chrestiens l'ont pratiqué par grandeur de courage. Il se descharge aussi de plusieurs devoirs & difficultés qu'il y a à bien & loyaument se gouverner aux biens, en leur acquisition, conseruation, distribution, vsage, emploite: qui le fait pour cete raison, fuit la besongne, & au contraire des autres est foible de cœur, & luy dirois volontiers, vous les quittés, ce n'est pas qu'ils ne soiēt vtils, mais c'est que ne sçaués vous en seruir, & en biē vser; ne pouuoir souffrir les richesses, c'est plustost foiblesse d'ame, que sagesse, dit Seneque.

De l'amour Charnel.

CHAP. XXII.

CEst vne fièvre & furieuse passiō que l'amour ^{1.} charnel, & tres-dangereuse à qui s'y laisse trās- *Elle est forte naturelle & cōmune.* porter, car où en est-il? Il n'est plus à soy; sō corps, aura mille peines à chercher le plaisir, sō esprit mille gehennes à seruir son desir, le desir croissant deuiendra fureur: comme elle est naturelle, aussi est elle violente & cōmune à tous, dont en son action elle esgale & apparie les fols & les sages, les hommes & les bestes, elle abestit & abrunit toute la sagesse, resolution, prudence, contemplatiō, & toute operation de l'ame; De là Alexandre cognoissoit qu'il estoit mortel, comment aussi du dormir, car tous deux suppriment les facultés de l'ame.

Là philosophie se mesle & parle librement de toutes choses, pour en trouuer les causes, les iuger & regler, si fait bien la Theologie, qui est encores ^{2.} *Pour quoy hō- sensé.*

plus pudique & retenuë : Pourquoi non, puisque tout est de sa iurisdiction & cognoissance? le Soleil esclaire sur les fumiers sans en rien tenir ou sentir: s'effaroucher ou s'offenser de paroles, est preuue de grand foiblesse, ou d'estre touché de maladie. Cecy soit dit pource qui suit & autres pareils s'il y en a. Nature d'une part nous pousse avec violence à cette action: tout le mouuement du monde se resoult & se rend à cet accouplage de masse & de femelle; & d'autre part nous laisse accuser, cacher, & rougir pour icelle, comme insolente, deshonneste. Nous l'appelons honteuse & les parties qui y seruent honteuses, pourquoi donc tant honteuse, puisque tant naturelle, & (se tenant en ses bornes) si iuste, legitime, necessaire? Et que les bestes sont exemptes de cette honte? Est-ce à cause de la contenance qui semble laide? Pourquoi laide, puis que naturelle? Au pleurer, rire, marcher, bailler, le visage se contrefait encores plus; est-ce pour seruir de bride & d'arrest à vne telle violence? Parquoy donc nature cause-elle telle violence? Mais c'est au contraire, la honte sert d'aguiillon & d'allumette comme se dira: est-ce que les instrumens d'icelle se remuent sans nostre consentement, voire contre nostre volôté? Pour cette raison aussi les bestes en leur vie n'auoir honte, & tât d'autres choses se remuent de soy mesmes en nous sans estre consentemēt, qui ne sont vicieuses ny honteuses, non seulement internes & cachées, comme le pouls & mouuement du cœur, arteres, poulmōs, les outils & parties qui seruēt à l'appetit du manger, boire, descharger le cerueau, le vêtre, & sont leurs compressions & dilatatiōs outre & sou-

*Les mou-
uemens
non vo-
lontaires.*

tiënt contre nostre aduis & volonté, tesmoin les
 eternuëmens, bailllemens, seignéés, larmes, ho-
 quets, & fluxions qui ne sont de nostre liberté, ceci
 est du corps: L'esprit oublie, se souuiët, croit, mes-
 croit, & la volonté mesmes qui veut souuent ce
 que nous voudrions qu'elle ne voulust pas: mais
 externes & apparêtes: le visage rougit, pallit, bles-
 mit, le corps engresse & amégrit, le poil grisonne,
 noircit, blanchit, croist, se herisse, la peau fremit,
 sans & contre nostre consentement: est-ce qu'en
 cela se montre plus au vray la poureté & foiblesse
 humaine? si fait-elle au manger, boire, douloir, las-
 ser, se descharger, mourir, dont l'on n'a pas de hõ-
 te. Quoy que soit, l'action n'est aucunemēt en soy
 & par nature, honteuse; elle est vrayement natu-
 relle, & non la honte, tesmoin les bestes, que di-je
 les bestes? la nature humaine, dit la Theologie, se
 maintenant en son premier originel estat, n'y eust
 senty aucune honte, comme de fait, d'où vient la
 honte que de foiblesse, & la foiblesse que du pe-
 ché, n'y ayant rien en nature & de soy honteux?
 N'estant la cause de cette honte en la nature, il la
 faut chercher ailleurs, Elle est donc artificielle. Se-
 roit-ce point vne inuention forgée au cabinet de
 Venus pour donner pris à la besongne & en faire
 venir d'auantage l'enuie? C'est avec vn peu d'eau
 allumer plus de feu, comme fait le mareschal, c'est
 conuier & embraser l'enuie de voir que cacher,
 d'ouyr & sçauoir que c'est que de parler bas, & fai-
 re la petite bouche; c'est donner goust & apporter
 estime aux choses que les traiter mysterieusement,
 retenuëment, avec respect & pudeur. Au rebours
 vne lache, facile, toute libre & ouuerte permissiõ &

commodité affadit, oste le goust & la pointé.

3. *En quel sens vicieuse.* Cette action donc en soy & simplement prinse, n'est point honteuse ny vicieuse, puis que naturelle & corporelle, non plus que les autres pareilles actions: voire si elle est bien conduite, iuste, vtile, necessaire, pour le moins autant que le manger & boire. Mais ce qui la fait tant decrier, est que tresrarement y est gardée moderation, & que pour se faire valoir & paruenir à ses exploits, elle fait de grands remuëmens, se sert de tresmauuais moyës; & entraine apres, ou bien fait marcher deuant, grande fuite de maux, tous pires que l'action voluptueuse: les despens montent plus que le principal, c'est pescher, comme l'on dit, en filets d'or & de pourpre. Et tout cela est purement humain, les bestes qui suyuent la simple nature, sont nettes de tout ce tracas; Mais l'art humaine d'une part en fait vn grand guare-guare; plante à la porte la hôte pour en degouster: d'autre part (ô la piperie) y eschauffe & esguise l'enuie, inuente, remuë, trouble, & réuerse tout pour y arriuer (témoin la poësie qui ne rit point comme en ce suiect, & ses inuentions sont mousses en toute autre chose) & trouue meilleure tout autre entrée, que par la porte, & legitime voye, & tout autre moyen escarté, que le commun du mariage. *Auis & remedes particuliers contre ce vice sont au l. 3. c. 41.*

Desirs, Cupiditez.

CHAP. XXIII.

1. *Abisme infini de desirs.* **I**L ne naist, & ne s'esleue point tant de flots & d'ondes en la mer, comme de desirs au cœur de l'homme; c'est vn abisme, il est infiny, diuers, in-

constant, confus, & irresolu, souuent horrible & detestable, mais ordinairement vain & ridicule en ses desirs.

Mais auant tout œuure; ils sont biē à distinguer:

Les vns sont naturels, ceux-cy sont iustes & legitimes, sont mesmes aux bestes, sōt limités & courts, l'on en voit le bout, selon eux personne n'est indigent, de ceux-cy sera parlé cy apres au long, car ce

2.
Distinction de desirs.

ne sont à vray dire passions. Les autres sont outre nature, procedans de nostre opinion & fantaisie, artificiels, superflus, que nous pouuons, pour les distinguer par nom des autres, appelés cupidités.

Naturels necessaires.
l. 2. c. 6.

Ceux-cy sont purement humains, les bestes ne sçauent que c'est, l'homme seul est deregulé en ses appetits, ceux-cy n'ont point de bout, sont sans fin, ce n'est que confusion, *Desideria naturalia finita sunt, ex falsa opinione nascentia, vbi desinant non habent.*

Non naturels.

Nullus enim terminus falso est: via eunti aliquid extremum est, error immensus est. Dont selon eux personne ne peut estre riche & content. C'est d'eux proprement ce que nous auons dit au commencement de ce chapitre, & que nous entendons icy en cette matiere des passions. C'est pour ceux-cy que l'on suē & traueille, *ad superuacua sudatur*, que l'on voyage par mer & par terre, que l'on guerroye, que l'on se tuē, l'on se noye, l'on se trahit, l'on se perd, dont a esté tresbien dit: que cupidité estoit racine de tous maux. Or il aduiēt souuent (iuste punition) que cerchans d'assouuir ses cupidez, & se saouler des biens & plaisirs de la fortune, l'on perd & l'on se priue de ceux de la nature; dōt disoit Diogenes à Alexandre apres auoir refusé son argent, que pour tout bien il se retirast de son soleil.

Senes.

Espoir defespoir.

C H A P. X X I V.

LEs desirs & cupiditez s'eschauffent & redoublent par l'esperance, laquelle allume de son doux vent nos fols desirs, embrase en nos esprits vn feu d'vne espesse fumée, qui nous esbloiit l'entendement, & emportant avec soy nos pensées, les tient penduës entre les nuës, nous fait songer en veillant. Tant que nos esperances durent, nous ne voulõs point quitter nos desirs: c'est vn iouët avec lequel nature nous amuse. Au contraire quand le defespoir s'est logé chez nous, il tourmente tellement nostre ame, de l'opinion de ne pouuoir obtenir ce que nous desirons, qu'il faut que tout luy cede; & que pour l'amour de ce que nous pensons ne pouuoir obtenir, nous perdiõs mesmes le reste de ce que nous possedons. Cette passion est semblable aux petits enfans, qui par despit de ce que l'on leur oste vn de leurs iouëts, iettent les autres dedans le feu: elle se faché contre soy-mesme, & exige de soy la peine de son malheur. Apres les passions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.

De la cholere.

C H A P. X X V.

*Descri-
ptions.*

LA cholere est vne folle passion, qui nous pousse entierement hors de nous, & qui cherchant le moyen de repousser le mal qui nous menace, ou qui nous a desja atteint, fait bouillir le sang en no-

stre cœur, & leue de furieuses vapeurs en nostre esprit, qui nous auenglent, & nous precipitent à tout ce qui peut cōtenter le desir que nous auons de nous venger. C'est vne courte rage, vn chemin à la manie; par sa prompte impetuosité & violence, elle emporte, & surmonte toutes passions, *repentina & vis vniuersa eius est.*

Les caües qui disposent à la cholere sont foible^{2.} ble d'esprit, comme nous voyons par experien-^{Ses cau.} ce les fêmes, vieillards, enfans, malades estre plus^{ses.} choleres, *inuisidum omne natura querulum est*: l'on se trompe de penser qu'il y a du courage, où y a de la violence; les mouuemens violens ressemblent aux efforts des enfans & des vieillards qui cōurent quand ils pensent cheminer, il n'y a rien si foible qu'un mouuement dereglé, c'est la foiblesse & foiblesse que le cholere. Maladie d'esprit, qui le rend tendre & facile aux coups, cōme les parties vicerées au corps où la santé interellée s'estōne & bleße de peu de chose, *nusquam sine querela agra tanguntur*: la perte d'un denier où l'omission d'un gain met en cholere vn auare: vn rire, ou regard de sa fême, courrouce vn ialoux: Le luxe, la vaine delicatesse, ou amour particulier, qui rend l'homme chagrin & despitieux, le met en cholere, pour peu qu'il luy arriue mal à propos, *nulla res magis iracundiam alit quàm luxuria*: cet amour de petites choses, d'un verre, d'un chien, d'un oyseau, est vne espece de folie, qui nous traueille, & nous iette souuēt en cholere: Curiosité trop grande, *qui nimis inquirat, se ipsum inquietat*: c'est aller quester, & de gayereté de cœur se ietter en la cholere, sans attendre qu'elle vienne, *sæpe ad nos ira venit, sæpius nos ad illam*:

5. Legereté à croire le premier venu : Mais la prin-
 6. cipale & formelle c'est l'opinion d'estre mesprisé,
 & autrement traité que ne deuous, ou de fait ou
 de parole & contenance; c'est d'où les choleres se
 pretendent iustifier.

*Ses si-
gnes.* Ses signes & symptomes sont tres-manifestes,
 & plus que de toute autre passion, & si estranges
 qu'ils alterent & changent l'estat entier de la per-
 sonne, le transforment & défigurent, *vt sit difficile,
 vitium magis detestabile vitium, aut deforme*: Les vns sont
 externes, la face rouge & difforme, les yeux en-
 flambés, le regard furieux, l'oreille sourde, la bou-
 che escumante, le cœur haletant, le pouls fort es-
 meu, les venes enflées, la langue begayante, les
 dents serrées, la voix forte & enrouée, le parler
 precipité, bref elle met tout le corps en feu & en
 fieure. Aucuns s'en sont rompu les venes, l'urine
 leur a esté supprimée, la mort s'en est ensuyuie.
 Quel doit estre l'estat de l'esprit au dedans, puis
 qu'il cause vn tel desordre au dehors? La cholere
 du premier coup en chasse & bannit loin la raison
 & le iugement, affin que la place luy demeure tou-
 te entiere: puis elle remplit tout de feu, fumée, te-
 nebres, bruit, semblable à celuy qui mit le maistre
Similit. hors la maison, puis y mit le feu, & se brusla vif
 dedans, & cōme vn nauire qui n'a ny gouuernail,
 ny patron, ny voiles, ny auiron, qui court fortune
 à la mercy des vagues, vents & tempestes, au
 milieu de la mer courroucée.

4. Ses effets sont grands, souuent bien miserables
*Ses ef-
fects.* & lamétables: la cholere premieremēt nous pouf-
 se à l'iniustice, car elle se dépite & s'éguise par op-
 position iuste, & par la cognoissance que l'on à de

s'estre courroucé mal à propos. Celuy qui est esbranlé & courroucé sous vne faulse cause, si on luy presente quelque bonne defense ou excuse, il se dépite contre la verité & l'innocence, *pertinaciores nos facit iniquitas ira, quasi argumentum sit iuste irascendi, grauiter irasci.* L'exemple de Piso sur ce propos est bien notable, lequel excellent d'ailleurs en vertu (ceste histoire est assez cogneuë) meü de cholere, en fit mourir trois iniustement, & par vne trop subtile accusation les rendit coupables pour en auoir trouué vn innocent, contre la premiere sentence. Elle s'éguise aussi par le silence & la froideur, par où l'on pense estre dédaigné, & soy & sa cholere : ce qui est propre aux femmes, lesquelles souuent se courroucent, affin que l'on se contrecourrouce, & redoublent leur cholere iusques à la rage, quand elles voyent que l'on ne daigne nourrir leur courroux : ainsi se montre bien la cholere estre beste sauuage, puis que ny par defense ou excuse, ny par non defense & silence, elle ne se laisse gagner ny addoucir. Son iniustice est aussi en ce qu'elle veut estre iuge & partie, qu'elle veut que tous soyent de son party, & s'en prend à tous ceux qui ne luy adherent. Secondement, pource qu'elle est incōsiderée & estourdie, elle nous iette & precipite en de grands maux, & souuent en ceux mesmes que nous fuyons, ou procurons à autruy, *dat pœnas dum exigit*, ou autres pires. Ceste passion ressemble propremēt aux grandes ruines, qui se rompent sur ce, sur quoy elles tombent : elle desire si violemment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde à euitier le sien : elle nous entraue & nous enlance, nous fait dire & faire choses indignes, hon-

teuses, & melleantes. Finalement elle nous emporte si outrément qu'elle nous fait faire des choses scandaleuses & irreparables, meurtres, empoisonnemens, trahisons, dont apres s'enluyent de grâds repentirs: témoin Alexandre le Grand, apres auoir tué Clytus, dont disoit Pythagoras que la fin de la cholere c'estoit le commencement du repentir.

Cette passion se paist en soy, se flatte & se charouille, voulant persuader qu'elle a raison, qu'elle est iuste, s'exculant sur la malice & indiscretion d'autruy: mais l'iniustice d'autruy ne la scauroit rendre iuste, ny le dommage que nous receuons d'autruy, nous la rendre vtile: elle est trop estourdie pour rien faire de bien: elle veut guarir le mal par le mal; donner à la cholere la correctiõ de l'offense, seroit corriger le vice par soy-mesme. La raison qui doit commander en nous ne veut point de ces officiers là, qui font de leur teste sans attendre son ordonnance; elle veut tout faire par compas, comme la nature; & pource la violence ne luy est pas propre. Mais quoy, direz vous, la vertu verra-elle l'insolence du vice, sans se despiter? aura elle si peu de liberté, qu'elle ne s'ose courroucer contre les meschans? la vertu ne veut point de liberté indecente, il ne faut pas qu'elle tourne son courage cõtre soy, ny que le mal d'autruy la puisse troubler: le sage doit aussi bien supporter les vices des meschãs sans cholere, que leur prosperité sans enuie. Il faut qu'il endure les indiscretions des temeraires avec la mesme patience, que le medecin fait les iniures du phrenetique: il ny a pas plus grande sagesse ny plus vtile au monde, que d'endurer la

folie d'autrui ; car autrement il nous arrive que pour ne la vouloir pas endurer, nous la faisons nôtre. Cecy qui a esté dit si au long de la cholere, conuient aussi aux passions suyuantés, haine, enuie, vengeance, qui sont choleres formées. *Aduis & remedes particuliers, contre ce mal sont l. 3. c. 31.*

Hayne.

CHAP. XXVI.

Med. 160

HAyne est vne estrāge passion, qui nous trouble estrangement & sans raison, & qui a-il au monde qui nous tourmēte plus que cela? Par ceste passion nous mettons en la puissance de ce que nous hayssons, de nous affliger & vexer; la veuē nous en esmeut les sens, la souuenance nous en agite l'esprit, & veillant & dormant. Nous nous le representons avec vn despit & grincement de dents, qui nous met hors de nous, & nous deschire le cœur, & par ce moyen receuons en nous mesmes la peine du mal que nous voulons à autrui: celui qui hait est patient, le hay est agent, au rebours du son des mots: le hayneur est en tourmēt, le hay est à son ayse. Mais que hayssons nous? les hommes? les affaires? Certes nous ne hayssons rien de ce que nous deuons: Car s'il y a quelque chose à hayr en ce monde, c'est la hayne mesmes, & semblables passions contraires à ce qui doit commander en nous: Il n'y a au monde que cela de mal pour nous.

Aduis particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 32.

Enuie.

C H A P. XXVII.

ENuie est sœur germaine de la hayne, miserable passion & beste farouche, qui passe en tourmēt toutes les gehennes : c'est vn regret du bié que les autres possèdent, qui nous ronge fort le cœur, elle tourne le bien d'autruy en nostre mal : comment nous doit elle tourmenter, puis que & le bien & le mal y contribue ? Pendant que les enuieux regardent de trauers les biens d'autruy, ils laissent gaster le leur, & en perdent le plaisir. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 33.*

Jalousie.

C H A P. XXVIII.

1. *Qu'est ce* **J**alousie est passio presque toute semblable & de nature & d'effect à l'enuie, sinō qu'il sēble que par l'enuie, nous ne considerons le bien qu'en ce qu'il est arriué à vn autre ; & que nous le desirons pour nous ; & la ialousie est de nostre bien propre, auquel nous craignons qu'vn autre participe.

2. *Sa foi-
blesse.* Jalousie est maladie d'ame foible, sottē, & inepte, maladie terrible & tyrannie, elle s'insinuē sous titre d'amitié, mais apres estre en possession, sur les mesmes fondemens de bien-vueillance, elle bastit vne haine capitale : la vertu, la santé, le mérite, la reputation sont les boute-feux de ceste rage.

3. *S'ouvenin* C'est aussi vn fiel qui corrompt tout le miel de nostre vie : elle se mesle ordinairement es plus douces & plaisantes actions : lesquelles elle rend si

aigres & si ameres que rien plus : elle change l'amour en haine , le respect en desdain, l'assurance en deffiance. Elle engēdre vne curiosité pernicieuse de se vouloir esclaircir de son mal, auquel il n'y a point de remede qui ne l'empire & ne l'engrege car ce n'est que le publier, arracher de l'ombre & du doute, pour le metrrre en lumiere, & le tromper par tout, & estendre son malheur iusques à ses enfans. *Auis & remedes particuliers contre ce mal sont l.3.c.35.*

Vengeance.

CHAP. XXIX.

LE desir de vengeance est premierement passion lasche & effeminée, d'ame foible & basse, pressée & foulée, témoin que les plus foibles ames sont les plus vindicatives & malicieuses, comme des femmes & enfans ; Les fortes & genereuses n'en sentent gueres, la mesprisent & dedaignent, ou pource que l'iniure ne les touche pas, ou pource que l'iniuriant, n'est digne qu'on s'en remuë, l'on se sent beaucoup au dessus de tout cela, *indignus Cesaris ira*. Les gresles, tonnerres, & tempestes, & tout le bruit qui se fait en l'air, ne trouble ny ne touche les corps superieurs & celestes, mais seulement les inferieurs & caduques, ainsi les indiscretions & petulances des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames ; tous les grands, Alexandre, Cesar, Epaminondas, Scipion, ont esté si eslongnés de vengeance, qu'au contraire ils ont bien fait à leurs ennemis.

Secondemēt elle est cuisante & mordante, comme vn ver qui ronge le cœur de ceux qui en sont

infectés, les agite de iour, les reueille de nuit.

3. Elle est aussi pleine d'iniustice, car elle tourmentel'innocent, & adioustte affliction: c'est à faire à celuy qui a fait l'offense de sentir le mal & la peine, que donne au cœur le desir de vengeance, & l'offense s'en va charger, comme s'il n'auoit pas allés de mal de l'iniure ia receuë; tellement que souuēt & ordinaiemēt, cependant que cestuy cy se tourmente à chercher les moyens de la vengeance, celuy qui a fait l'offense rit & se dōne du bon temps. Mais elle est bien plus iniuste encores aux moyēs de son executiō, laquelle souuent se fait par trahisons & vilains artifices.

4. Finalement l'execution outre qu'elle est penible, elle est tres-dangereuse; car l'experience nous apprend, que celuy qui cherche à se venger, il ne fait pas ce qu'il veut, & son coup ne porte pas; mais ordinaiemēt il auient ce qu'il ne veut pas, & pensant creuer vn œil à son ennemy, il se creue tous les deux, le voila en crainte de la iustice, & des amis de sa partie, en peine de se cacher & fuir de lieu en autre.

5. Au reste tuer & acheuer son ennemy, ne peut estre vengeance, mais pure cruauté, qui vient de coïardise & de crainte: se venger c'est le battre, le faire bouquer, & non pas l'acheuer: le tuant l'on ne luy fait pas ressentir son courroux, qui est la fin de la vengeance. Voila pourquoy l'on n'attaque pas vne pierre, vne beste, car elles sont incapables de gouster nostre reuanche. En la vraye vengeance il faut que le vengeur y soit pour en receuoir du plaisir, & le vengé pour sentir & souffrir du desplaisir, & de la repentance. Estant tué il ne s'en

peut repentir, voire il est à l'abry de tout mal, ou au rebours le vengeur est souuent en peine & en crainte. Tuer d'oc est témoignage de couïardise, & de crainte, que l'offensé se ressentant du desplaisir, nous recherche de pareille: l'on s'en veut defaire du tout, & ainsi c'est quitter la fin de la vengeance, & blesser la reputation, c'est vn tour de precautiō & non de courage, c'est y proceder seuremēt, & non honorablement, *qui occidit longè non vlcisitur, nec gloriam assequitur. Adus & remedes particuliers contre ce mal sont. l. 3. cap. 34.*

Cruauté.

CHAP. XXX.

C'EST vn vilain & detestable vice que la cruauté, & contre nature, dont aussi est-il appelé inhumanité. 2.
Lacheté
conarde.

La cruauté vient de foiblesse & lacheté, *omnis ex infirmitate feritas est*, & est fille de couïardise, la vailance s'exerce seulement contre la resistance, & s'arreste voyant l'ennemy à sa mercy: *Romana virtus, parcere subiectis, debellare superbos*. La lacheté ne pouuant estre de ce roolle, pour dire qu'elle en est, prend pour sa part le sang & le massacre: les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple, & officiers du bagage. Les cruels, aspres & malicieux sont lasches & poltrons: les tyrans sont sanguinaires, pource qu'ils craignent, & ne peuuent s'asseurer qu'en exterminant ceux qui les peuuent offenser, dont ils s'attaquent à tous iusques aux femmes, car ils craignent tous, *cuncta ferit dum cuncta timet*: les chiens couïards, mordent & deschirent dans la maison les peaux des bestes sau-

uages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qui rend les guerres ciuiles & populaires si cruelles, si non que c'est la canaille & lie du peuple qui les mene? l'Empereur Maurice aduertý qu'un soldat Phocas le deuoit tuer, s'enquit qu'il estoit, & de quel naturel, & luy ayant esté dit par son gendre Philippes, qu'il estoit lache & couüard, il conclud qu'il estoit meurtrier & cruel. Elle vient aussi de malignité interne d'ame, qui se paist & delecte au mal d'autruy; monstres, comme Caligula.

Tristesse.

CHAP. XXXI.

X.
*Descri-
pison*

TRISTESSE Est vneláqueur d'esprit, & vn descouragemēt engendré par l'opiniō que nous auōs d'estre affligés de grāds maux: c'est vne dāge-reuse ennemie de nostre repos, qui flétrit incontinent nostre ame, si nous n'y prenōs garde, & nous oste l'vsage de discours, & le moien de pouruoir à nos affaires, & avec le téps enrouille & moisit l'ame, abbatardit tout l'hōme, endort & assoupit sa vertu, lors qu'il se faudroit esueille pour s'opposer au mal, qui le mene & le presse, mais il faudroit descourir la laideur & folie, & les pernicious effects, voire l'iniustice qui est en ceste passiō couarde, basse & lasche, afin d'apprendre à la haïr & fuir de toute sa puissance cōme tres-indigne des sages, selon la doctrine des Stoiciens. Ce qui n'est pas du tout tant aisé à faire, car elle s'excuse & se couure de belles couleurs de nature, pieté, bonté, voire la pluspart du monde tasche à l'honorer & favoriser: ils en habillent la sagesse, la vertu, la cōscience.

Or

Or premierement tant s'en faut qu'elle soit naturelle, comme elle veut faire croire, qu'elle est partie formelle & ennemie de la nature, ce qui est aisé à monstrier. Quant aux tristesses ceremonies & dueils publics tant affectez & pratiquez par les anciens & encores à present, (Ceci ne touche point l'honnesteté & moderation des obscures & funerailles, ni ce qui est de la pieté & religion) quelle plus grande imposture & plus vilaine happelourde pourroit-on trouver par tout ailleurs? combien de feintes, & mines contrefaites & artificielles avec coust & despense, & en ceux-là à qui le fait touche & qui iouënt le ieu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux? Mais encor pour accroistre la fourbe, on louë des gens, pour venir pleurer & ietter des cris & des plaintes qui sont au sceu de tous, toutes feintes & extorquées avec argent & larmes qui ne sont ietées que pour estre veues, & tarissent si tost qu'elles ne sont plus regardées; où est-ce que nature apprend cela? Mais qu'est-ce que nature abhorre & condamne plus? c'est l'opinion (mere nourrice cōme dit est: de la pluspart des passions) tyrannique, faulse & populaire, qui enseigne qu'il faut pleurer en tel cas. Et si l'on ne peut trouver des larmes & tristes mines chez soy, il en faut acheter à beaux deniers comptans chez autruy, tellement que pour bien satisfaire à ceste opinion, faut entrer en grande despense, de laquelle Nature, si nous la voulons croire, nous deschargeroit volontiers. Est-ce pas volontairement & tout publiquement trahir la raison, forcer & corrompre la nature, prostituer sa virilité, & se mocquer du monde, & de soy-

2.
Non naturelle.
Dueils publics.

Particuliers.

mesme, pour s'asseruir au vulgaire, qui ne produit qu'erreur, & n'estime rien qui ne soit fardé & desguisé? Les autres tristes particulares ne sont non plus de la Nature cōme il semble à plusieurs; car si elles procedoient de la Nature, elles seroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu pres tous également: or nous voyons que les mesmes choses qui attristent les vns, resiouissent les autres, qu'une province & vne personne rit de ce dont l'autre pleure: que ceux qui sont près des autres qui se lamentent, les exhortent à se resoudre & quitter leurs larmes. Escoutez, la plus part de ceux qui se tourmentent, quand vous aués parlé à eux, ou qu'eux mesmes ont prins le loisir de discourir sur leur passions, ils confessent que c'est folie que de s'attrister ainsi: & loueront ceux qui en leurs aduersités auront fait teste à la fortune, & opposé vn courage masle & genereux à leurs afflictions. Et il est certain que les hommes n'accomodent pas leur deuil à leur douleur, mais l'opinion de ceux avec lesquels ils vivent: & si l'on y regarde bien, l'on remarquera que c'est l'opinion, qui pour nous ennuyer, nous presente les choses qui nous tourmentent, ou plus tost qu'elles ne doiuent, mais par anticipation, crainte & apprehension de l'aduenir: ou plus qu'elles ne doiuent.

3.
Contre Nature.

Mais elle est bien contre nature puis qu'elle enlaidit & efface tout ce que nature a mis en nous de beau & d'aymable, qui se fond à la force de cette passion, comme la beauté d'une perle se dissout dedans le vinaigre: c'est pitié lors que de nous voir, nous en allons la teste baissée, les yeux fichés

en terre, la bouche sans parole, les membres sans mouuemens, les yeux ne nous seruent que pour pleurer, & dirés que nous ne sommes rié que des statuës suantes, & comme Niobé, que les Poëtes disent auoir esté conuertie en pierre, par force de pleurer.

Or elle n'est pas seulemēt cōtraire & ennemie de nature, mais elle s'attaque encores à Dieu, car ^{4.} qu'est elle autre chose qu'une plainte temeraire *Iniuste* & outrageuse contre le Seigneur de l'vniuers, & *Impie.* la loy commune du monde, qui porte que toutes choses qui sont sous le ciel de la Lune sont muables & perissables? si nous sçauons cette loy, pourquoy nous tourmentons nous? si nous ne la sçauons, dequoy nous plaignōs nous: sinon de nostre ignorance de ne sçauoir ce que nature a escrit par tous les coings du monde? Nous sommes icy non pour dōner la loy, mais pour la receuoir, & suiure ce que nous y trouuōs estably, & nous tourmētāt au cōtraire, ne sert que nous dōner double peine.

Après tout cela, elle est trespernicieuse & dōmā- ^{5.} gēable à l'homme: & dautant plus dangereuse, *perni-* qu'elle nuit soubs couleur de profiter; soubs vn *cieus.* faux semblant de nous secourir, elle nous offense; de nous tirer le fer de la playe, l'enfonce iusques au cœur: & ses coups sont d'autant plus difficiles à parer & ses entreprinſes à rompre, que c'est vn enemy domestique, nourry & eleué chés nous, que nous auons mesmes engendré pour nostre ^{6.} peine. *Externa-*

Au dehors par la deformité & contenance *ment* nouvelle, toute alterée & contrefaite, elle des- *messeñte* honore & infame l'homme: quand elle entre *effemina-* *nea.*

chez nous, elle nous remplit de honte, tellement que nous n'osons nous montrer en public, voire mesmes en particulier à nos amis : depuis que nous sommes vne fois saisis de cette passion, nous ne cerchons que quelque coin, pour nous accroupir & mussier de la veuë des hommes. Qu'est-ce à dire cela? sinon qu'elle se condamne soy-mesmes, & reconnoit combien elle est indecente? ne dirés vous pas que c'est quelque fême surprise en débauche, qui se cache & craint d'estre recogneue? Apres regardés les vestemēs & ses habits de dueil, estranges & effeminés, qui montrent que la tristesse oste tout ce qu'il y a de masse & genereux, & nous donne toutes les contenance & infirmités des femmes. Aussi les Thraces habilloient en femmes les hommes qui estoient en dueil : & dit quelqu'un, que la tristesse rend les hommes Eunuques: les loix Romaines premieres plus massés & genereuses, defendoient ces effeminées lamentations, trouuant horrible de se desnaturer de ceste façon, & faire chose contraire à la virilité, permettant seulement ces premieres larmes qui sortent de la premiere pointe, d'une fresche & recente douleur, qui peuent tōber mesmes des yeux des Philosophes, qui gardēt avec l'humanité la dignité, qui peuent tōber des yeux, sās que la vertu tōbe du cœur.

7.

interne-
ment.

Or non seulement elle fane le visage, change & déguise des-honnestement l'hōme au dehors, mais penetrant iusques à la mouelle des os, *Tristitia exsiccat ossa*, flétrit aussi l'ame, trouble son repos, rend l'homme inepte aux choses bōnes & dignes d'hōneur, luy ostant le goust, l'enuie, & la disposition à faire chose qui vaille, & pour soy & pour autruy,

& non seulement à faire bien, mais encores à le recevoir. Car mesmes les bonnes fortunes qui luy arriuent luy déplaisent ; tout s'aigrit en son esprit, comme les viandes en l'estomach desbauché: Bref elle enfielle nostre vie, & empoisonne toutes nos actions.

Elle a ses degrés, la grande & extreme, ou bien qui n'est pas du tout telle de foy, mais qui est arriuée subitement par surprinse & chaulde allarme, faist, transsit, rend perclus de mouuement & sentimēt comme vne pierre, à l'instar de cette miserable mere Niobé.

*Dirigit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore satur.*

Dont le peintre represente diuersement, & par degrés le deuil des parents & amis d'Iphigenia en son sacrifice, quand se veint au pere, il le peignit le visage couuert, comme ne pouuant l'art iustifiamēt exprimer ce dernier degré de deuil? voire quelque fois tue tout à fait: la mediocre ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'est relaschée, s'exprime par larmes, sanglots, souspirs, pleintes, *Cura leues loquuntur, ingentes stupent.*

Auis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 29.

Compassion.

CHAP. XXII.

Nous souspirons avec les affligés, cōpatissons à leur mal, ou pource que par vn lecret consentement nous participons au mal les vns des

autres, ou bien que nous craignons en nous mesmes, ce qui arriue aux autres.

2. Mais ceci se fait doublement, dont y a double
Foible
& in-
juste.
 misericorde: l'une fort bonne, qui est de volonté,
 & par effect secourir les affligez sans se troubler
 ou affliger soy-mesme, & sans se ramollir ou rela-
 scher de la Iustice ou de la Dignité: C'est la vertu
 tant recommandee en la Religion, qui se trouue
 aux Saincts & aux sages: l'autre est vne passion d'a-
 me foible, vne sottise & feminine pitié qui vient de
 mollesse, trouble d'esprit, loge volōtiers aux fem-
 mes, enfans, aux ames cruelles & malicieuses (qui
 sont par consequent lasches & couardes, comme
 a esté dit en la cruauté) qui ont pitié des meschans
 qui sont en peine, dont elle produit des effects in-
 justes, ne regardant qu'à la fortune, estat, & con-
 dition presente, & non au fonds & merite de la
 cause.

*Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3.
 chap. 30.*

Crainte.

CHAP. XXIII.

1. *Descri-*
ption.
LA crainte est l'apprehension du mal aduenir,
 laquelle nous tient perpetuellement en cer-
 uelle, & deuanee les maux dont la fortune nous
 menace.

Nous ne parlons ici de la crainte de Dieu, tant
 recommandee en l'Escriture, ni mesmes de toute
 celle qui vient d'Amour, & est vn doux respect
 enuers la chose aymee, louable aux subjects, &
 nous inferieurs enuers leurs superieurs: Mais de

la vicieuse qui trouble & afflige, qui est l'engance de peché, beslonne de la honte, toutes deux d'une ventrée, sorties du maudit & clandestin mariage de l'esprit humain, avec la persuasion diabolique: *Timeo eò quod nudus essem & abscondi me.*

C'est vne passion fausse & malicieuse, & ne peut rien sur nous qu'en nous trompant & seduisant: elle se sert de l'auenir, où nous ne voyons goutte, & nous iette là dedans comme dedans vn lieu obscur, ainsi que les larrons font la nuit; afin d'entreprendre sans estre recognus, & donner quelque grand effroy avec peu de subject; & la elle nous tourmente avec des malques de maux, comme on fait des fées aux petits enfans, maux qui n'ont que vne simple apparence, & n'ont rien en soy pour nous nuire, & ne sont maux que pour ce que nous les pensons tels, C'est la seule apprehension que nous en auons, qui nous rend mal ce qui ne l'est pas, & tire de nostre bien meismes, du mal pour nous en affliger. Combien en voyons nous tous les iours, qui de crainte de deuenir miserables le sont deuenus tout à fait, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miseres? Combien qui ont perdu leurs amis pour s'en deffier, combien de malades de peur de l'estre? Tel a tellement apprehendé que sa femme luy faussoit la foy, qu'il en est seché de langueur: tel a tellement apprehendé la pauureté, qu'il en est tombé malade. Bref, il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir: & ainsi peut-on dire de tout ce que nous craignons, ou de la plus part; la crainte ne sert qu'à nous faire trouuer ce que nous fuyons. Certes la crainte est de tous maux le plus grand & le plus fascheux.

car les autres maux ne s'ont maux que tant qu'ils sont & la peine n'en dure que tant que dure la cause: mais la crainte est de ce qui est, & de ce qui n'est point, & de ce qui parauanture ne fera iamais, voire quelquesfois de ce qui ne peut dutout estre.

Voila donc vne passiõ ingenieusement malicieuse & tyrannique, qui tire d'vn mal imaginaire, des vrayes & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuse de courir au deuant des maux, & les deuancer par pensèe & opinion.

3. La crainte non seulement nous remplit de maux & souuent à faulses enseignes, mais encores, elle gaste tout le bien que nous auons, & tout le plaisir de la vie, ennemie de nostre repos: il n'y peut auoir plaisir de iouyr du bien quel'on craint de perdre, la vie ne peut estre plaisante si l'on craint de mourir, le bien, disoit vn ancien, ne peut apporter plaisir, sinon celui à la perte duquel on est préparé.

4. C'est aussi vne estrange passion, indiscrete & inconsiderée; elle vient aussi souuent de faute de iugement, que de faute de cœur; elle vient des dangers, & souuent elle nous iette dedans les dangers: Car elle engendre vne faim inconsiderée d'en sortir, & ainsi nous estonne, trouble, & empesche de tenir l'ordre qu'il faut pour en sortir; elle apporte vn trouble violent, par lequel l'ame effrayee se retire en soy-mesme, & se debat pour ne voir le moyen d'euiter le danger qui se presente. Outre le grand descouragement qu'elle apporte, elle nous fait d'vn tel estōnement, que nous en perdons le iugemēt; & ne se trouue plus de discours en nous, nous fait fuir sans qu'aucun nous poursuiue, voire souuent nos amis & le secours, *adeo pauor etiam*

auxilia formidat. Il y en a qui en sont venus insensés, voire mesme les sens n'ont plus leur vſage ; nous auons les yeux ouuerts & n'en voyons pas, on parle à nous & nous n'escoutons pas, nous voulons fuir & ne pouuons marcher.

La mediocre nous donne des ailles aux talons, la plus grande nous clouë les pieds & les entraue. Ainsi la peur renuerſe & corrompt l'homme entier, & l'esprit, *Pauor sapientiam omnem mihi ex animo expectorât,* & le corps, *Obstupui, steteruntque comæ, vix faucibus hæſit.* Quelquesfois tout à coup pour son ſervice, elle se iette au deſeſpoir, nous remet à la vaillance, comme la legion Romaine ſous le Conſul Sempronius contre Annibal, *Audacem fecerat ipſe timor.* Il y a bien des peurs & frayeurs ſans aucune cauſe apparente, & comme d'vne impulſion celeſte, qu'ils appellent terreurs paniques, *Terrores de cælo, areſcentibus hominibus præ timore,* telle qu'auint Luc. 21. vne fois en la ville de Carthage: des peuples & des armées entières en ſont quelquefois frappées.

*Auis & remedes particuliers contre ce mal
ſont l. 3. c. 28.*

SECONDE CONSIDERATION
de l'homme, qui eſt par comparaiſon de luy
avec tous les autres animaux.

CHAP. XXXIV.

NOUS auons conſideré l'hôme tout entier & ſimplement en ſoy, maintenant conſiderons

*Compara-
raison v-
rile &
difficile,
en la-
quelle
l'hōme
est sus-
pect.*

le par comparaison avec les autres animaux, qui est vn tresbeau moyen de le conoistre: Ceste comparaison est de grande estenduë, a torce pieces, de grande science & importance, tres-vtile, si elle est bien faite, mais qui la fera? l'homme? Il est partie, & suspect, & de fait, il n'y procede pas de bonne foy. Cela se montre bien en ce qu'il ne tient point de mesure & de mediocrité: tantost il se met beaucoup au dessus de tout, & s'en dit maistre, desdaigne le reste: il leur taille les morceaux, & leur distribuë telle portion de facultez & de forces que bon luy semble. Tantost comme par despit il se met beaucoup au dessous, il gronde, se plaint, iniurie nature comme cruelle marastre, se fait le rebut & le plus miserable du monde. Or tous les deux sont esgalement contre raison, verité, modestie. Mais comment voulez-vous qu'il chemine droitement & esgalement avecques les autres animaux, veu qu'il ne le fait pas avec l'homme son compagnon, ny avec Dieu? comme se monstrera. Elle est aussi fort difficile à faire: car comment peut l'homme cognoistre les branles internes & secrets des animaux, ce qui se remuë au dedans d'eux? Or estudions à la faire sans passion.

*Chap. de
la presom-
ption.*

2.

Premierement, la police du monde n'est point si fort inegale, si difforme & desreiglee, & n'y a point si grande disproportion entre ses pieces que celles qui s'approchent & se touchent, ne se ressemblent peu plus, peu moins. Ainsi y a-il vn grand voisinage & cousinage entre l'hōme, & les autres animaux. Ils ont plusieurs choses pareilles & communes: & ont aussi des differences, mais non pas

si fort eslongnees & dispareilles, qu'elles ne se tiennent : l'homme n'est du tout au dessus, ny du tout *Ecles.* au dessous : tout ce qui est sous le Ciel, dit la Sagesse de Dieu, court mesme fortune.

Parlons premierement des choses qui leur sont communes, & à peu pres pareilles, qui s'ont engendrer, nourrir, agir, mouuoir, viure, mourir, *Idem in-teritus hominis & iumentorum, & aqua vtriusque conditio.* *3. Choses communes. Ecles 4.*

Et ce sera contre ceux qui se pleignent, disans, que l'homme est le seul animal disgracié de nature, abandonné, nud sur la terre nue, sans couuert, sans armes, lié, garrrotté, sans instruction de ce qui luy est propre, là où tous les autres sont reuestus de coquilles, gouffes, escorces, poils, laine, bourre, plumes, escailles: Armez de grosses dents, cornes, griffes pour assaillir & defendre : Instruicts à nager, courir, voler, chanter, chercher sa pasture: & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage & peine. Toutes ces plaintes, qui regardent la composition premiere & condition naturelle, sont injustes & faulses, nostre peau est aussi suffisamment pourueüe contre les injures du temps que la leur, tesmoin plusieurs nations (comme a esté dict) qui n'ont en- *1. Nudité. ch. 6.* cor sçeu que c'est que vestemens : & nous tenons aussi découvertes les parties qu'il nous plaist, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomach, les dames mesmes delicates, la poitrine. Les liaisons & emmaillotemens ne sont point ne- *2. Emmaillotemens.* cessaires, tesmoins les Lacedemoniens & maintenant les Suisses, Allenrans, qui habitent les pays froids, les Basques & les Vagabonds qui se disent Egyptiens. Le pleurer est aussi cōmun aux bestes: *3. Pleurer.*

3. *Pleurer*
4. *Armes*

la plus part des animaux se pleint, gemit quelque temps apres leur naissance. Quant aux armes, nous en auons de naturelles, & plus de mouuemens des membres, & en tirons plus de seruices naturelle-ment, & sans leçon. Si quelques bestes nous surpassent en cet endroit, nous en surpassons plusieurs autres. L'usage du manger est aussi en eux & en nous tout naturel, & sans instruction. Qui doute qu'un enfant arriué à la force de se nourrir, ne sceust qu'ester sa nourriture? Et la terre en produit & luy en offre assez pour sa necessite, sans autre culture & artifice, témoin tant de nations, qui sans labourage, industrie, & soin aucun viuent plantureusement. Quant au parler, l'on peut bien dire, que s'il n'est point naturel, il n'est point necessaire : mais il est commun à l'homme avec tous animaux. Qu'est-ce autre chose que parler, cette faculté que nous leur voyons de se plaindre, se resiouir, s'entr'appeler au secours, se conuier à l'amour? Et comme nous parlons, par gestes & mouuement des yeux, de la teste, des mains, des espaules (en quoy se font scauans les muets) aussi font les bestes, comme nous voyons en celles, qui n'ont pas de voix, lesquelles toutesfois s'entrefont des offices mutuels : & comme à certaine mesure les bestes nous entendent, aussi nous les entendons. Elles nous flattent, nous menacent, nous requierent, & nous elles. Nous parlons à elles, & elles à nous, & si nous ne nous entendons parfaitement, à qui tient-il? à elles ou à nous? c'est à deuiner. Elles nous peuuent bien estimer bestes par cette raison, comme nous elles : mais encores nous reprochent elles, que

4. *Manger.*

6. *Parler.*

nous ne nous entre-entendons pas nous mesmes. Nous n'entendons pas les Basques, les Bretons, & elles s'entre-entendent bien toutes, non-seulement de mesme espece, mais, qui plus est, de diuerse : en certain abbayer du chien, le cheual cognoit qu'il y a de la cholere ; & en autre voix il cognoit qu'il n'y en a point. Au reste elles entrent en intelligence avec nous. En la guerre aux combats, les elephans, les chiens, les cheuaux s'entendent avec nous, font leurs mouuemens accordans à pour suiure, arrester, donner, reculer ; ont paye, solde & part au butin, cōme il s'est pratiqué en la nouvelle conqueste des Indes. Voila des choses communes à tous & à peu pres pareilles.

7.
Intelli-
gences
nuelle.

· Venons aux differences & aduantages des vns sur les autres : l'homme est singulier & excellent en aucunes choses par dessus les animaux : & en d'autres les bestes ont le dessus, afin que toutes choses soyent ainsi entrelassées & enchainées en cette generale police du monde, & de nature. Les aduantages certains de l'homme, sont les grandes facultez de l'ame, la subtilité, viuacité, & suffisance d'esprit à inuenter, iuger, choisir : la parole pour demander & offrir ayde & secours, la main pour executer ce que l'esprit aura de soy inuenté, & apprins d'autruy. La forme aussi du corps, grande diuersité de mouuemens des membres, dont il tire plus de seruice de son corps.

4.
Differen-
ces &
nantages

Del'ho-
me.

Les aduātages des bestes, certains & hors de dispute, sont ou generaux ou particulières : les generaux sōt santé & vigueur du corps, beaucoup plus entiere, forte, & cōstante en elles, parmi lesquelles

5.
Des be-
stes.
generaux

ne se trouue point tāt de borgnes, sourds, boiteux, muetz, maladis, defectueux & mal nez comme parmy les hommes. Le serain ne leur nuit point, ne sont subiectes aux defluxions d'oū sont causées presque toutes maladies. L'hōme couuert de toict & de pauillon à peine s'en peut-il garder: Moderation d'appetits & d'actions, innocence, seurté, repos & tranquillité de vie, vne liberté pleine & entiere sans honte, crainte, ny ceremonie aux choses naturelles & licites (car l'hōme est seul, qui a à se desrober & se cacher en les actions, & du quel les defauts & imperfections offensent ses compagnons) exemption de tant de vices & desreglemens, superstition, ambition, auarice, enuie, les songes mesmes de nuit ne les trauaillent point cōme l'hōme, ni tant de fantasies & pensemens. Les particuliers sont l'habitation & demeure pure, haute, saine, plaisante des oyseaux

1. en la region de l'air : La suffisance d'aucuns arts, comme de bastir aux arondelles & autres oyseaux, tistre & coudre aux aragnées, de la medecine en plusieurs animaux, musique aux rossignols.
2. Les effects & proprietéz merueilleuses, inimitables, voire inimaginables, comme la proprieté du poisson Remora à arrester les plus grands vaisseaux de mer, cōme il se lit de la galere Capitainesse de Marc Antoine, & le mesmes de celle de Caligula: de la Torpille à endormir les membres d'autrui bien esloignez & sans les toucher; de l'herisso à pressentir les vents; du Cameleon & du Poulpe à prendre les couleurs. Les pronostiques cōme des oyseaux en leurs passages de contrée en autre, selō les saisons diuerfes; de toutes bestes meres à co-

Particuliers.

noistre, de tous leurs petits qui doit estre le meilleur: car estant question de les sauuer du danger, ou rapporter au nid, elles commencent tousiours par le meilleur, qu'elles sçauent & pronostiquent tel. En toutes ces choses l'homme est de beaucoup inferieur, & en plusieurs il n'y vaut du tout rien: l'on y peut adiouter si l'on veut la longueur de vie, qui en certains animaux passe sept ou huit fois le plus long terme de l'homme.

Les aduantages, que l'homme pretend sur les bestes, mais qui sont disputables, & qui peut-estre, sont au rebours pour les bestes contre l'homme, sont plusieurs. Premièrement les facultez raisonnables, discours, ratiocination, discipline, jugement, prudence. Il y a icy deux choses à dire, l'vne est de la verité du fait. C'est vne question grande, si les bestes sont priuées de toutes ces facultez spirituelles: l'opinion qui tient qu'elles n'en sont pas priuées, ains qu'elles les ont, est la plus authentique & plus vraye. Elle est tenuë des plus graues Philosophes, mesmement de Democrite, Anaxagoras, des Stoiciens, Galien, Porphyre, Plutarque, soustenuë par cette raison. La composition du cerueau, qui est la partie, de laquelle l'ame se sert pour ratiociner, est toute pareille & mesmes aux bestes qu'aux hommes, confirméé par experience. Les bestes des singuliers concluent les vniuersels, du regard d'vn homme seul cognoissent tous hommes, sçauent conioindre & diuiser & distinguer le bon du mauuais pour leur vie, liberté, & de leur petits. Voire se lisent & se voyent, si l'on y veut bien prendre garde, plusieurs traits faits par les bestes, qui surpassent la suffisance, sub-

6.
Aduantages
des disputables

I.
Ratiocination.

Questiō
si les bestes
ratiocinent.

tilité & tout l'engin du cōmū des hōmes; s'en veu-
ici rapporter quelques vns plus signalez. Le re-
nard voulant passer sur la glace d'vne riuere gelee
applique l'oreille contre la glace, pour sentir s'il y
a du bruit & si l'eau court au dessous, pour sçauoir
s'il faut auancer ou reculer; dont s'en seruent les
Thraciens voulants passer vne riuere gelee: Le
chien pour sçauoir auquel des trois chemins se fe-
ra mis son maistre, ou l'animal qu'il cherche, apres
auoir flairé ou s'estre assure des deux, qu'il n'y a
passé, pour n'y sentir la trace, sans plus marchan-
der ni flairer il s'essance dedans le troisieme. Le
mulet du Philosophe Thales portant du sel & tra-
uersant vn ruisseau, se plongeoit dedans avec la
charge, pour la rendre plus legere, l'ayant vne fois
trouuee telle, y estant par accident tombé, mais
estant apres chargé de laine, ne s'y plongeoit plus.
Plutarque dit auoir veu en vn batteau vn chien
iettant dans vn vaisseau des cailloux, pour faire
monter l'huile qui estoit trop basse. Autant s'en
dit des corbeaux de Barbarie, pour faire monter
l'eau, quand elle est basse, & qu'ils veulent boire.
De mesme les Elephans portans des pierres & pie-
ces de bois dedans la fosse, où vn autre leur com-
pagnon se trouue engagé, pour luy ayder à en sor-
tir. Les bœufs des iardins royaux de Suze, apprins
à faire cent tours de roue à l'entour d'un puits,
pour en tirer de l'eau, & en arrouser les iardins,
n'en vouloyent iamais faire d'auantage, & ne fail-
loyent aussi iamais au conte. Toutes ces choses
comment se peuuēt elles faire sans discours & ra-
tiocination, conionction & diuision? C'est en estre
priué que ne conoistre cela: la dexterité de tirer &

arracher les dards & iauelots des corps avec fort peu de douleur qui est aux Elephans: le chien dont parle Plutarque, qui en vn ieu publicq sur l'eschafaud contrefaisoit le mort, tirant à la fin tremblât, puis se roidissant, se laissant entrainer, puis peu à peu se reuenant & leuant la teste, faisoit le resuscité, tant de singeries & de tours estranges, que font les chiens des basteleurs, les ruses & inuentions, dequoy les bestes se courét des entreprin- ses que nous faisons sur elles: la mesnagerie & grã- de prouidence des fourmis à estendre au dehors leurs grains pour les esuenter, seicher, affin qu'ils ne moisissent & corrompent, à ronger le bout du grain, affin qu'il ne germe & ne se face seméce; la police des mouches à miel, où y a si grande diuer- sité d'offices & de charges, & vne si grande con- stance.

Pour rabattre tout cecy aucuns malicieusement rapportent toutes ces choses à vne inclination naturelle, seruite & forcée: cõme si les animaux agis- soient par vne necessité naturelle à la façon des choses inanimées, comme la pierre tombant en bas, le feu qui monte en haut: mais outre que cela ne peut estre, ny entrer en imagination, car il faut enumeration de parties, comparaison, discours par conionction & diuision, & consequénces: aussi ne scauroyent-ils dire, que c'est que cette inclination & instinct naturel: ce sont des mots qu'ils vsurpé- ront à propos, pour ne demeurer sourds & muets. Encores ce dire se retorque contre eux; car il est sans cõparaison plus noble, honorable, & ressem- blant à la diuinité, d'agir par nature, que par art & apprentissage; estre conduict & mené par la main

7.
Opposi-
tion de
l'instinct
naturel.

de Dieu, que par la sienne; réglément agir par naturelle & inéuitable conditiō, que reglement par liberté fortuite & temeraire.

Par cette opposition d'instinct naturel ils les veulent aussi priver d'instructiō & discipline tant actiue que passiuue, mais l'experience les desment: car & elles la reçoient, tesmoin les pies, perroquets, merles, chiens, cheuaux, comme a esté dit, & la donnent, tesmoins les rossignols, & sur tout les Elephans, qui passent tous animaux en docilité, & toute sorte de discipline & suffisance.

8.

Quant à cette faculté de l'esprit, dont l'homme se glorifie tāt, qui est de spiritualiser les choses corporelles & absentes, les despoillant de tous accidens, pour les conceuoir à sa mode, *nam intellectum est in intelligente admodū intelligentis*, les bestes en sont de mesmes, le cheual accoustumé à la guerre, dormant en sa litiere tremousse & fremit, comme s'il estoit en la meslée, conçoit vn son de tambour, de trompette, vne armée: le leurier en songe haletāt, allongeant la queuë, secoüant les iarets, conçoit vn lieure spirituel: les chiens de garde grondēt en songeant, & puis iappent tout à fait, imaginant vn estrāger arriuer. Pour conclurre ce premier point, il faut dire, que les bestes ratiocinent, vsent de discours & iugement, mais plus foiblement & imparfaitemēt que l'hōme. Elles sont inferieures en cela à l'homme, & non pas qu'elles n'y ayent du tout point de part. Elles sont inferieures à l'hōme, comme entre les hōmes, les vns sont inferieurs aux autres, & aussi entre les bestes s'y trouue telle difference: mais encores y a il plus grande difference entre les hommes: car comme se dira apres, il y a plus

grande distâce d'homme, à homme, que d'homme à beste. Mais pour tout cela l'on ne peut pas inferer vne equalité ou pariage de la beste avec l'homme (combien que comme Aristote dit, il y a des hommes si foibles & hebetés, qu'ils ne different de la beste que par la seule figure) & que l'ame brutale soit immortelle cōme l'humaine, ou l'humaine mortelle comme la brutale : ce sont des illations malicieuses. Car outre qu'en cette faculté de raisonner l'homme a vn tres-grand auantage par dessus elles, encores y a-il d'autres facultez plus hautes & toutes spirituelles, par lesquelles l'homme est dit l'image & ressemblance de Dieu, & est capable de l'immortalité, ésquelles la beste n'a point de part, & sont signifiées par l'intellect, qui est plus que la ratiocination simple. *Nolite fieri sicut equus & mulus, in quibus non est intellectus.*

L'autre point à dire en cette matiere est, que cette préeminence & auantage d'entendement, & autres facultez spirituelles, que l'homme pretend, luy est bien cher vendu, & luy porte plus de mal que de bien, car c'est la source principale des maux qui le pressent; vices, passios, maladies, irresolution, trouble, desespoir: dequoy sōt quittes les bestes, à faute de ce grand auantage, témoin le pourceau de Pyrho, qui mangeoit paisiblement au nauire durât la grâde tēpeste, qui transsissoit de peur toutes les personnes, qui y estoient. Il semble que ces grâdes parties de l'ame ont esté deniées aux bestes, à tout le moins retrâchées & baillées chetiues & foibles pour leur grand bien & repos; & données à l'homme pour son grand tourment : car par icelles il s'agite & traueille, se fasche du passé, s'estonne & se

trouble pour l'aduenir; voire il imagine, apprehende & craint des maux qui ne sont & ne serōt point. Les animaux n'apprehendēt le mal, que lors qu'ils le sentent: estans eschappez sont en pleine seureté & repos. Voyla comment l'homme est le plus miserable, par où l'on le pensoit plus heureux: dont il semble qu'il eust mieux valu à l'homme, n'estre point doiē & garny de toutes ces belles & celestes armes, puis qu'il les tourne contre soy à son mal & sa ruine. Et de fait nous voyōns que les stupides à & foibles d'esprit, viuent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les forts spirituels.

10. Vn autre aduantage que l'homme pretend sur les bestes est vne seigneurie & puissance de commander, qu'il pense auoir sur les bestes: mais outre que c'est vn auantage, que les hommes memes ont & exercent les vns sur les autres, encores cecy n'est-il pas vray. Car où est ce commander de l'homme, & cet obeyr des bestes? C'est vne chimere; & les hommes craignent plus les bestes, qu'elles ne font les hommes. L'homme a bien à la verité grande préeminence par dessus les bestes, *vt præsit piscibus maris, volatilibus cæli, bestiis terræ.* Et c'est à cause de sa belle & droite forme, de sa sagesse & prerogative de son esprit: mais non pas qu'il leur commande, ny qu'elles luy obeyssent.

11. Il y a encores vn autre auantage voisin de cestuy-cy, pretendu par l'homme, qui est vne pleine liberté, reprochant aux bestes la seruitude, captiuité, subiection, mais c'est bien mal à propos. Il y a bien plus de subiet & d'occasion de le reprocher à l'homme, témoin les esclaves, non seulement faits

10.
2. Seig-
neurie &
comman-
dement.

Genes. 1.

3. Liberté
seraitu-
ds.

par force, & ceux qui descendent d'eux, mais encores les volontaires, qui vendent à purs demers leur liberté; ou qui la donnent de gayereté de cœur, ou pour quelque commodité, comme les esclimeurs anciens à outrance, les femmes à leurs dames, les soldats à leurs Capitaines. Or il n'y a rien de tout cela aux bestes: elles ne s'asservissent jamais les vnes aux autres: ne vont point à la servitude ny actiuellement ny passivement, ny pour asservir ny pour estre asservies: & sont en toutes façons plus libres que les hommes. Et ce que l'homme va à la chasse, prend, tue, mange les bestes, aussi est-il prins, tué, mangé par elles à son tour, & plus noblement, de vifue force, non par finesse & par art comme il fait; & non seulement d'elles, mais de son compagnon, d'un autre homme, chose bien vilaine: les bestes ne s'assemblent point en troupe, pour aller tuer, destruire, ravager & prédre esclave un autre troupe de leurs semblables, comme font les hommes.

Le quatriesme & grand avantage pretendu par l'homme est en la vertu, mais de la morale il est disputable: (l'entends morale materiellement pour l'action externe) car formellement la moralité bonne ou mauvaïse vertu & vice (qui ne peut estre sans le franc arbitre, & est matiere de merite & de merite) ne peut estre en la beste: la reconnoissance, l'amitié officieuse, la fidelité, la magnanimité, & tant d'autres, qui consistent en société & conversation, sont bien plus viues, plus expressees & constantes qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Lyfimachus demeura sur le lit de son maistre mort sans vouloir jamais manger ny bei-

12.

4 *V. 119.*

re: & se ietta au feu où fut mis le corps de son maistre; & s'y laissa bruler avec luy; tout le mesme en fit vn autre appartenant à vn certain Pirrhus: celuy du sage Hesiodé decela les meurtriers de son maistre; vn autre de mesme en la presence du Roy Pirrhus & de toute son armée: vn autre qui ne cessa, comme afferme Plutarque, allant de ville en ville, iusques à ce qu'il eust fait venir en iustice le sacrilege & voleur du Temple d'Athenes. L'histoire est celebre du lyon hoste & nourricier d'Androdus esclaué son medecin, qu'il ne voulut toucher, luy ayant esté exposé, ce qu'Appion dit auoir veu à Rome. Vn Elephant ayant par cholere tué son gouuerneur, par repentance ne voulut plus viure, boire, ny manger. Au contraire, il n'y a animal au monde iniulte, ingrat, mesconnoissant, traistre, perfide, menteur, & dissimulé au prix de l'homme. Au reste puis que la vertu est en la moderation de ses appetits, & à brider les voluptez, les bestes sont bié plus réglées que nous, & se contiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non seulement elles ne sont point touchées ny passionnées de cupidités non naturelles, superflues & artificielles, qui sont vicieuses toutes, & infinies, comme les hommes qui y sont pour la plus part tous plongez: mais encores aux naturelles, comme boire & manger, l'accointance des males & femelles, elles y sôt beaucoup plus moderées & retenues. Mais pour voir qui est plus vertueux & vicieux de l'homme ou de la beste, & faire à bon escient hôte à l'hōme deuant la beste, prenons la plus propre & conuenable vertu de l'hōme, c'est cōme porte son nom, l'humanité; cōme le plus estrange & contrai-

re vice, c'est cruauté. Or en cecy les bestes ont bien *Humani*
 dequoy faire rougir l'homme, en ces huit mots: El- *te, et inu-*
 les ne s'attaquent & n'offensent gueres ceux de leur *te.*
 genre, *Maior serpentum feriarumque concordia quam ho-*
minum: Ne se combattent que pour tres-grandes &
 iustes causes, defente & conseruatiō de leur vie, li-
 berté, & leurs petits: Avec leurs armes naturelles
 & ouuertes: par la seule viue force & vaillāce: d'une
 à vne, cōme en dueils, & non en troupe ny par des-
 sein: ont leurs cōbats courts & tost expediez, ius-
 ques à ce que l'une soit blessée ou qu'elle cede: &
 le combat finy, la querelle, la hayne, & la cholere
 est aussi terminée. Mais l'homme n'a querelle que
 contre l'homme: pour des causes non seulement
 legeres, vaines, & friuoles, mais souuent iniustes:
 avec armes artificielles & traistresses: par fraudes
 & mauuais moyens: en troupe & assemblée faite
 avec dessein: fait la guerre fort longuement, &
 sans fin iusques à la mort: & ne pouuant plus nu-
 ire, encores la hayne & cholere dure.

La conclusion de cette comparaiſon est que vai- *12.*
 nemēt & mal l'homme se glorifie tant par dessus les *Conclu-*
 bestes. Car si l'homme a quelque chose plus qu'el- *sion de*
 les, cōme est principalement la viuacitē de l'esprit *cette sã-*
 & de l'entendement, & les grandes facultez de l'a- *conde*
 me: aussi en eschāge est-il subiet à mille maux, d'ōt *confide-*
 les bestes n'en tiennent rien, inconstance, irresolu- *ration.*
 tion, superstition, soin penible des choses à venir,
 ambition, auarice, enuie, curiositē, detractiō, men-
 songe, vn mōde d'appetits dēreglez, de mēconten-
 temens, & d'ennuis. Cet esprit, dont l'homme fait
 tant de feste, luy apporte vn millon de maux, &
 plus lors qu'il s'agite & s'efforce. Car non seule-

*Folie,
manie,
voyez cy
dessus c.
14. art.
35.*

ment il nuit au corps, trouble, rompt, & lasse la force & les fonctions corporelles, mais encores soy-mesmes s'empesche. Qui iette les hommes à la folie, à la manie, que la pointe, l'agilité, & la force propre de l'esprit ? les plus subtiles folies & excellentes manies viennent des plus rares & viues agitations de l'esprit, comme des plus grandes amitez naissent les plus grandes inimitiez ; & des sâtez vigoureuses, les mortelles maladies. Les melancholiques, dit Platon, sont plus capables de science & de sagesse ; mais aussi de folie. Et qui biẽ regardera, trouuera qu'aux eleuations & faillies de l'ame libre, il y a quelque grain de folie ; ce sont à la verité choses fort voisines.

*13.
Exhor-
sation.*

Pour simplement viure bien selon nature, les bestes sont de beaucoup plus aduātagees ; viuēt plus libres, assurees, moderées, contentes. Et l'homme est sage qui les considere, qui s'en fait leçon & son profit ; en ce faisant il se forme à l'innocence, simplicité, liberté, & douceur naturelle, qui reluit aux bestes, & est toute alterée & corrompuë en nous par nos artificielles inuentions, & desbauches, abusant de ce que nous disons auoir par dessus elles, qui est l'esprit & iugement. Et Dieu tant souuent nous renuoye à l'eschole, & à l'exemple des bestes ; du milan, de la Cicogne, Arondelle, Torterelle, Fourmy, du Bœuf & de l'Asne & de tant d'autres. Au reste il se faut souuenir qu'il y a quelque commerce entre les bestes & nous, quelque relation & obligation mutuelle, ne fust-ce que par ce qu'elles sont à vn mesme maistre, & de mesme famille que nous ; il est indigne d'vser de cruauté enuers elles, nous deuons la iustice aux

hommes, la grace & la benignité enuers les autres creatures, qui en sont capables.

TROISIÈME CONSIDÉRATION
de l'homme, qui est par sa vie.

Estimation, brefueté, description de la vie humaine, & ses parties.

CHAP. XXXV.

C'est vn premier & grand poinct de sagesse, de sçauoir bien iustement estimer la vie, la tenir & cōseruer, la perdre ou quitter, la garder & conduire, autant & comme il faut: il n'y a peut-estre chose en quoy l'on faille plus, & où l'on soit plus empesché. Le vulgaire sot, imperit; l'estime vn souuerain bien, & la prefere à toutes choses, iusques à la racheter, & l'allonger de quelque delay, à toutes les conditions que l'on voudra, pensant qu'elle ne sçauroit estre trop cherement achetée: car c'est tout: c'est son mot, *vitâ nihil carius*, il estime & ayme la vie pour l'amour d'elle mesme, il ne vit que pour viure. Ce n'est merueille s'il faut en tout le reste, & s'il est tout confit en erreurs, puis que dés l'entrée & en ce premier point fondamental, il se méconte si lourdemēt. Elle pourroit bien aussi estre trop peu estimée, par insuffisante ou orgueilleuse mescognoissance: car tombant en bonnes & sages mains, elle peut estre instrument tresvtil à soy & à autruy. Et ne puis estre de cet aduis prins tout simplement, qui dit, qu'il est tresbon de n'estre point, & que la meilleure vie est la plus

1.
De l'esti-
mation
de va-
leur de
la vie.

courte, *optimum non nasci, aut quàm citissimè aboleri.* Et n'est assés ny sagement dit, quel mal & qu'importe quand ie n'eusse jamais esté? On luy peut repliquer, où seroit le bien qui en est venu, & n'estant aduenu, ne fust-ce pas esté mal? C'est espeece de mal que faute de bien, quel qu'il soit, encores que non necessaire: ces extremitez sont trop extremes & vicieuses, bien qu'inégalement: mais semble-il bien vray ce qu'a dit vn Sage, que la vie est vn tel bien que personne n'en voudroit, si l'on estoit bien aduerty que c'est, auant la prendre. *Vitam nemo acciperet si daretur scientibus.* Bien va que l'on y est dedans, auant qu'en voir l'entrée, l'on y est porté tout à veuglettes; or se trouuant dedans, les vns s'y acoquinét si fort qu'à quelque pris que ce soit, ils n'en veulent pas sortir; les autres ne font que gronder & se dépiter; Mais les Sages voyans que c'est vn marché qui est fait sans eux (car l'on ne vit, ny l'on ne meurt pas, quand, ny comme l'on veut) que bien qu'il soit rude & dur, ce n'est toutesfois pour tousiours, sans regimber & rien troubler s'y accommodent comme ils peuvent, & s'y conduisent tout doucement, faisans de necessité vertu, qui est le trait de sagesse & habilité, & ce faisant vinent autât qu'ils doiuent, & non pas tant qu'ils peuvent comme les fots. Car il y a temps de viure, & temps de mourir: & vn bon mourir vaut mieux qu'un mal viure, & vit le sage tant que le viure vaut mieux que mourir; la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure.

De eey
voyez
chap. 11.
du l. 2.

2. Tous se pleignént fort de la brefueté de la vie humaine, non seulement le simple populaire, qui n'en voudroit iamais sortir, mais encore qui est plus

étrange, les grāds & sages en font le principal chef ^{breuete}
de leurs plaintes. A vray dire la plus grand partie ^{de vie.}
d'icelle estant diuertie & employée ailleurs, il ne
reste quasi riē pour elle, car le temps de l'enfance,
vieillesse, dormir, maladies d'esprit ou de corps, &
tant d'autres est inutile & impuissant à faire chose
qui vaille, estant defalqué & rabbatu, le reste est
peu : toutesfois sans y opposer l'opinion contrai-
re, qui tient la breuete de la vie pour vn tres-grād
bien & don de nature, il semble que cette plainte
n'a gueres de iustice ne de raison, & vient plustost
de malice. Que seruiroit vne plus longue vie ?
pour simplement viure, respirer, manger, boire,
voir ce monde ? que faut il tant de temps ? Nous
auons tout veu, sçeu ; gousté en peu de temps ;
le sçachant, le vouloir tousiours ou si long temps
pratiquer, & tousiours recommencer, à quoy est
bō cela ? Qui ne se souleroit de faire tousiours vne
mesme chose ? s'il n'est fascheux, pour le moins est-
il superflu : c'est vn cercle roulant où les mesmes
choses ne font que reculer & s'approcher, c'est
tousiours recōmencer & retistre mesme ourage.
Pour y apprendre & profiter d'auantage, & parue-
nir à plus ample cognoissance & vertu, ô les bōnes
gens que nous sommes, qui ne nous cognoistroit :
nous ménageōs tres-mal ce que l'on nous baille, &
en perdons la pluspart, l'employās non seulement
à vanité & inutilité, mais à malice & au vice, & puis
nous allōs crier & nous pleindre, que l'on ne nous
en baille pas assez. Et puis que sert ce tant grand
amas de sciēce & d'expériēce, puis qu'il en faut en
fin déloger, & délogeant tout à vn coup oublier &
perdre tout, ou bien mieux, & autrement sçauoir,

tout? Mais di-tu, il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme; ie laisse les fables qui sont en cela, mais soit ainsi, aussi y en a-il, & en plus grand nombre, qui n'en approchent pas, & ne vivent le quart de l'homme, & peu y en a-il qui arriuent à son terme. Par quel droit, raison, ou priuilege, faut-il que l'homme viue plus long tēps que tous? pour ce qu'il employe mieux, & à choses plus hautes & plus dignes sa vie? Par cette raison il doit moins viure que tous, il n'y a point de pareil à l'homme, à mal employer sa vie, en meschanceté, ingratitude, dissolution, intemperance, & tout desreglement de mœurs, comme a esté dit & montré cy dessus en la comparaison de luy avec les bestes, tellement que comme ie demandooy tantost, à quoy seruiroit vne plus longue vie? maintenant ie dy, & quels maux au monde si la vie de l'homme estoit fort longue? que n'entreprendroit-il, puis que la breueté qui luy coupe le chemin, & luy rompt le dé, comme l'on dit, & l'incertitude d'icelle, qui oste tout courage, ne le peut arrester, viuant comme s'il auoit tousiours à viure? Il craint bien d'vne part se sentant mortel, mais il ne se peut tenir de conuoiter, esperer, entreprendre comme s'il estoit immortel. *Tanquam semper victuri viuuntis, nunquam vobis fragilitas vestra succurrit: omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.* Et puis qu'a besoin nature de toutes ces belles & grandes entreprises & occupations, pour lesquelles tu penfes t'appartenir vne plus longue vie qu'à tous animaux? Il n'y a donc point de suiect à l'homme de se plaindre, mais biē de se courroucer contre luy: nous auons assez de

chap. 34.

Senec.

vie, mais nous n'en sommes pas bons ménagers; elle n'est pas courte, mais nous la faisons telle: nous n'ê sommes pas necessiteux mais prodigues, *non inopes vitæ, sed prodigi*. Nous la perdons, dissipons, & en faisons marché, comme de chose de neant, & qui regorge; nous tombons tous en l'vne de ces trois fautes, l'employer mal, l'employer à rien, l'employer en vain, *magna vitæ pars elabatur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus*.
 Personne n'estudie à viure; l'on s'occupe plustost à toute autre chose, on ne sçauroit rien bien faire par acquit, sans soin & attention. Les autres reseruent à viure iusques à ce qu'ils ne puissent plus viure, à iouïr de la vie alors qu'il n'y aura plus que la lie & le marc, quelle folie & misere? voire y en a qui ont plustost acheué que commencé à viure, & s'en vont sans y auoir bien pensé: *quidam viuere incipiunt cum desinendum, quidam ante desierunt quam inciperent: inter cetera mala hoc quoque habet stultitia, semper incipit viuere*.

La vie presente n'est qu'une entrée & issuë de comedie, vn flux perpetuel d'erreurs, vne tisseüre d'aduëtures, vne suite de miseres diuerses enchainées de tous costez, il n'y a que mal qui coule, que mal qui se prepare, & le mal poulse le mal, comme la vague poulse l'autre, la peine est tousiours presente, & l'ombre de bien nous deçoit, la bestise & l'auuglement possede le commencement de la vie, le milieu est tout en peine & trauail: la fin en douleur, mais toute entiere en erreur.

La vie humaine a ses incommodités & miseres communes, ordinaires, & perpetuelles: elle en a aussi de particulieres & distinctes, selon que ses

3.
 Description de
 la vie humaine.

parties, aage, & faisons sont differentes, enfance, ieunesse, virilité, vieillesse, chacune a ses propres & particulieres tares.

§. *Compa- raison de la ieunesse à la vieillesse* La plus part du monde parle plus honorablement & fauorablement de la vieillesse, comme plus sage, meure, moderée, pour accuser & faire rougir la ieunesse cōme vicieuse, fole, debauchée, mais c'est iniustement: car à la verité les de fauts & vices de la vieillesse sont en plus grand nombre, & plus grands & importuns que de la ieunesse; elle nous attache encores plus de rides en l'esprit qu'au visage, & ne se voit point d'ames qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le moisi: avec le corps l'esprit s'vse & s'empire, & vient en fin en enfantillage, *bis pueri senes*. La vieillesse est vne maladie necessaire & puissante, qui nous charge imperceptiblement de plusieurs imperfections. On veut appeler sagesse vne difficulté d'humeurs, vn chagrin & degoust des choses presentes, vne impuissance de faire comme deuât: la sagesse est trop noble pour se seruir de tels officiers; vieillir n'est pas assagir, ny quitter les vices, mais seulement les changer, & en pires. La vieillesse condamne les voluptez, c'est pource qu'elle est incapable de les gouter, comme le chien d'Esope, elle dit qu'elle n'en veut point, c'est pource qu'elle n'en peut iouir, elle ne les laisse pas proprement, ce sont elles qui la desdaignent, elles sont tousiours en iouïées & en feste, il ne faut pas que l'impuissance corrompe le iugement, lequel doit en la ieunesse cognoistre le vice en la volupté, & en la vieillesse la volupté au vice. Les vices de la ieunesse sont temerité, promptitude indiscrete, desbauche, & de-

sbordement aux voluptez, qui sont choses naturelles, prouenantes de ce sang bouillant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainsi excusables; mais ceux de la vieillesse sont bien autres. Les legers sont vne vaine & caduque fierté, babil ennuyeux, humeurs espineuses & insociables, superstition, soin des richesses, lors que l'vsage en est perdu, vne sorte auarice & crainte de la mort, qui vient proprement non de faute d'esprit & de courage, cōme l'on dit, mais de ce que le vieillard s'est longuement accoustumé, accommodé, & comme acoquiné à ce monde, dont il l'ayme tant, ce qui n'est aux ieunes. Outre ceux-cy il y a enuie, malignité, iniustice; mais ce qu'il y a de plus sot & ridicule en elle, est qu'elle se veut faire craindre & redoubter, & pource tient elle vne morgue austere, & desdaigneuse, pēsant par là extorquer crainte & obeissance, mais elle se fait moquer d'elle: car cette mine fiere & tyrannique, est receuë avec moquerie & risée de la ieunesse, qui s'exerce à l'affiner & l'amuser, & par dessein & complot luy celer & desguiser la verité des choses. Il y a tant de fautes d'vne part en la vieillesse, & tant d'impuissance de l'autre, & est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est d'affection & amitié, car le commandement & la crainte ne sont plus ses armes. Il luy sied tant mal de se faire craindre: & quand elle le pourroit, encores doit elle plustost se faire aymer & honorer.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION
morale de l'homme par ses mœurs, humeurs,
conditions, bien vüe & notable.

Preface, contenant la generale peinture
de l'homme.

TOUTES les peintures & descriptions que les sages, & ceux qui ont fort estudié en cette science humaine, ont donné de l'homme, semblent toutes s'accorder & reuenir à marquer en l'homme quatre choses, vanité, foiblesse, inconstance, misere; l'appelant despouille du temps, iouët de la fortune, image d'inconstance, exemple & montre de foiblesse, trebuchet d'enuie & de misere, songe, fantosme, cendre, vapeur, rosée du matin, fleur incontinent espanouie & fanée, vent, foin, vessie, ombre, fueilles d'arbres emportées par le vent, orde semence en son commencement, esponge d'ordures & sac de miserés en son milieu, puantise & viande de vers en sa fin; bref la plus calamiteuse & miserable chose du monde. Iob un des plus suffisans en cette matiere tant en theorique qu'en practique l'a fort au lōg dépeint, & apres luy Salomō, en leurs liures. Plin pour estre court semble l'auoir bien proprement representé, le disant estre le plus miserable, & ensemble le plus orgueilleux de tout ce qui est au monde, *solum ut certum sit nihil esse certi, nec miserius quicquam homine aut superbius*. Par le premier mot (de miserable) il comprend toutes ces precedentes peintures, & tout ce que les autres ont dit: mais en l'autre (le plus

plus orgueilleux) touche vn autre grand chef bien important : & semble en ces deux mots auoir tout dit. Ce sont deux choses que se heurter & empescher, que misere & orgueil, vanité & presumption : voila vne estrange & monstrueuse couture quel'homme

D'autant que l'homme est composé de deux pieces fort diuerses, esprit & corps, il est malaisé de le bien descrire entier & en blot. Aucuns rapportant au corps tout ce que l'õ peut dire de mauvais de l'homme : le font excellent & l'éleuent par dessus tout, pour le regard de l'esprit: mais au contraire tout ce qu'il y a de mal, non seulement en l'homme, mais au monde, est forgé & produit par l'esprit: & y a bien plus de vanité, inconstance, misere, presumption en l'esprit, qu'au corps : auquel peu de chose est reprochable au pris de l'esprit: dont Democrite appelle cet esprit vn monde caché de miserés, & Plutarque le prouue bien par vn liure expres, & de ce subiect. Or nous considerons icy l'homme plus au vif, que n'auons encores fait, & le pincerons où il ne se demangeoit pas, & rapportons tout à ces cinq points; Vanité, Foiblesse, Inconstance, Misere, & Presumption, qui sont ses plus naturelles & vniuerselles qualités: mais les deux dernieres le touchent de plus prés. Au reste il y a des choses communes à plusieurs des cinq, que l'on ne sçait bien à laquelle l'attribuer plustost, & specialement la Foiblesse & la Misere.

I. *Vanité.*

CHAP. XXXVI.

1. LA vanité est la plus essentielle & propre qualité de l'humaine nature. Il n'y a point d'autre chose en l'homme ; soit malice, mal-heur, inconstance, irresolutiō (& de tout cela y en a toujours à foison) tant comme de vile inanité, sottise & ridicule vanité. Dont rencontroit mieux Democrite se riant & moquāt par desdain de l'humaine condition qu'Heracrite qui pleuroit & s'en donnoit peine, par où il tesmoignoit d'en faire compte & estime. Et Diogenes qui donnoit du nés, que Timon le hayneux & fuyard des hōmes. Pindare l'a exprimé plus au vif, que tout autre, par les deux plus vaines choses du monde, l'appelant songe de l'ombre, *σκιᾶς ὄνειρος ἀὐθροῦτος*.

C'est ce qui a poussé les sages à vn si grand mépris des hommes ; dont leur estant parlé de quelque grand dessein & belle entreprise ; la iugeans telle, souloyent dire, que le monde ne valoit pas que l'on se mist en peine pour luy (ainsi respondit Statilius à Brutus luy parlant de la cōspiration cōtre Cæsar) que le sage ne doit rien faire que pour soy, que ce n'est raison que les sages & la sagesse se mettent en danger pour des fors.

2. Cette vanité se demonstre & tesmoigne en plusieurs manieres, premierement en nos pensées & entretiens priués, qui sont bien souuent plus que vains, friuoles & ridicules : ausquels toutesfois nous consommōs grad tēps, & ne le sentōs point. Nous y entrons, y seiournons, & en sortons insensiblement, qui est bien double vanité, & grande

inadvertance de soy. L'vn se promenant en vne sale regarde à compasser ses pas d'vne certaine façõ, fut les carreaux ou tables du plancher : Cet autre discours en son esprit longuement & avec attention comment il se comporteroit s'il estoit Roy, Pape, ou autre chose, qu'il scait ne pouuoir iamais estre: & ainsi se paist de vent, & encor moins; car de chose qui n'est & ne sera point: Cestui cy songe fort comment il composera son corps, ses contenance, son maintien, ses paroles d'vne façon affectée, & se plait à le faire, comme de chose qui lui sied fort bien, & à quoy tous doyuēt prendre plaisir. Mais quelle vanité & sotte inanité en nos desirs & souhaits, doù naissent les creances & esperances encor plus vaines? Et tout ceci n'auient pas seulement lors que n'auons rien à faire, & que sōmes engourdis d'oisiueté, mais souuent au milieu & plus fort des affaires: Tant est naturelle & puissante la vanité, qu'elle nous desrobe & nous arrache des mains de la verité, solidité, & substance des choses, pour nous mettre au vent & au rien.

Encor vne plus sotte vanité est ce soin penible ^{3.} *Som de* de ce qui se fera ici, apres qu'en serõs partis. Nous *l'auentis.* estendons nos desirs & affections au delà de nous & de nostre estre; voulons pouruoir à nous estre fait des choses lors que ne serons plus. Nous desirons estre louëz apres nostre mort; quelle plus grande vanité? Ce n'est pas ambition, comme l'on pourroit penser, qui est vn desir d'hōneur, sensible perceptible: Si ceste louange de nostre nom peut accommoder & seruir en quelque chose à nos enfans, parens, & amis suruiuans, bien soit, il y a de l'vtilité: Mais de desirer comme bien, vne

chose qui ne nous touchera point, & dont n'en sentirons rien, c'est pure vanité, comme de ceux qui craignent que leurs femmes se marient apres leur decez, desirent avec grande passion qu'elles demeurent vefues, & l'achettent bien cherement en leurs testamens, leur laissant vne grande partie de leurs biens à ceste condition. C'est vanité, & quelquefois injustice. C'est bien au rebours de ces grands hommes du temps passé, qui mourans exhortoyent leurs femmes à se marier tost & engendrer des enfans à la republique. D'autres ordonnent que pour l'amour d'eux on porte telle & telle chose sur soy, ou que l'on face telle chose à leur corps mort: nous consentons peut estre d'eschapper à la vie, mais non à la vanité.

4.

Voici vne autre vanité, nous ne viuons que par relation à autruy: nous ne nous soucions pas tant quels nous soyons en nous, en effect & en verité, comme quels nous soyons en la conoissance publique: tellement que nous nous defraudons souuent, & nous priuons de nos commodités & biens & nous gehennons pour former les apparences à l'opinion commune. Ceci est vray, non seulement aux choses externes, & du corps, & en la despense & emploite de nos moyens, mais encores aux biens de l'esprit, qui nous semblēt estre sans fruct, s'ils ne se produisent à la veüe & approbation estrangere, & si les autres n'en iouissent.

3.
agita-
tions d'e-
sprit.

Nostre vanité n'est pas seulement aux simples pensées, desirs, & discours: mais encores elle agite, secouë & tourmente, & l'esprit & le corps: souuēt les hommes se remuent & se tourmentent plus pour des choses legeres & de neant, que pour des

grandes & importantes. Nostre ame est souuent agitée par des petites fantaisies, songes, ombres, & resueries sans corps & sans sujet, elle s'embrouille & se trouble de cholere, despit, tristesse, ioye, faisant des chasteaux en Espagne. Le souuenir d'un adieu, d'une action & grace particuliere nous frappe & afflige plus, que tout le discours de la chose importante. Le son des noms & de certains mots prononcez piteusement, voire des soupirs & exclamations nous penetre iusques au vif, cōme sçauent & practiquent bien les harangueurs, affronteurs, & vendeurs de vent & de fume. Et ce vent surprenent & emporte quelquefois les plus fermes & assurez, s'ils ne se tiennent sur leurs gardes, tant est puissante la vanité sur l'hōme. Et non seulement les choses petites & legeres nous secouēt & agitēt, mais encores les faulsetez & impostures, & que nous sçauōs telles, (chose estrange) de façō que nous prenōs plaisir à nous piper nous mesmes à escient, nous paistre de faulseté & de rien (*ad fallendum nosmetipsos ingeniosissimi sumus*) tesmoin ceux qui pleurēt & s'affligent à ouir des cōtes, & à voir des Tragedies, qu'ils sauēt estre inuentées & faites à plaisir, & souuent des fables qui ne furēt jamais: dirai-je encor de tel qui est coiffé: & meurt apres vne qu'il fait estre laide, vielle, souillée, & nel'aimer point: mais pource qu'elle est bien peinte, & plastrée, ou caqueteresse, ou fardée d'autre imposture, laquelle il fait, & reconoit tout au long & au vray.

Venons du particulier de chascun à la vie commune, pour voir combien la vanité est attachée à la nature humaine, & non seulement vn vice priué & personnel. Quelle vanité & perte de temps

6.

Visitez
 & office
 de cour-
 toises.

aux visites salutations, accueils, & entretiens mutuels, aux offices de courtoisie, harangues, ceremonies, aux offres, promesses, loüanges? Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de faulseté & d'imposture au veu & iceu de tous, de qui les donne, qui les reçoit, & qui les oyt? tellement que c'est vn marché & cōplot fait ensemble de se moquer, mentir, & piper les vns les autres. Et faut que ce luy-là, qui sçait que l'on luy ment impudemment, en dise grand mercy: & cestuy-ci qui sçait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne mine effrontée, s'attendant & se guettant l'vn l'autre, qui commēcera, qui finira, bien que tous deux vouldroyent estre retirez. Cōbien souffre l'on d'incōmodité? l'ō se feint, l'on se contrefait & deguise, l'on endure le ferein, le chaud, le froid; l'on trouble son repos, sa vie pour ces vanitez courtisâes: & laisse-on affaires de poids pour du vent? Nous somme vains aux despés de nostre aise, voire de nostre santé de & nostre vie. L'accident tresleger foule au pieds la substance, & le vent emporte le corps, tant l'on est esclau de la vanité: & qui seroit autrement seroit tenu pour vn sot & mal entendant son monde: c'est habilité de bien jouër ceste farce, & sottise de n'estre pas vain. Estans venus aux propos & deuis familiers, combien de vains inutiles, faux, fabuleux, controuuez (sans dire les meschans & pernicieux qui ne sont de ce compte) combien de vanteries & de vaines jactances? L'on cherche & se plaist-on tant à parler de soy, & de ce qui est sien, si l'on croit auoir fait ou dit, ou posseder quelque chose, que l'on estime; l'on n'est point à son aise, que l'on ne le face sçauoir & sentir aux au-

eres. A la premiere commodité l'on la conte, l'on l'a fait valoir, l'on l'encherit, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche industrieuſement. De quoy que l'on parle, nous nous y meſſons toujours, avec quelque aduantage: nous voulons que l'on nous trouue & ſente par tout, que l'on nous eſtime, & tout ce que nous eſtimons.

Mais pour montrer encore mieux combien l'innanité a de credit & d'empire ſur la nature humaine, ſouuenons nous que les plus grands remuëmens du monde, les plus generales & effrayables agitations des eſtats & des empires, armées, batailles, meurtres, proces, & querelles ont leurs cauſes bien legeres, ridicules, & vaines, témoins les guerres de Troye & de Grece, de Sylla & Marius, d'où ſont enſuyuies celles de Ceſar & Pompée, Auguſte & Antoine. Les Poëtes ont bien ſignifié cela, qui ont mis pour vne pomme la Grece & l'Asie a feu & à ſang: les premiers reſſorts & motifs ſont de neant, puis ils groſſiſſent, témoins de la vanité & folie humaine. Souuēt l'accident fait plus que le principal, les circonſtāces menuës piquent & touchent plus viuement, que le gros de la choſe & le ſujet meſmes. La robe de Ceſar troubla plus Rome, que ne fit ſa mort, & les vingt & deux coups du poignard qui luy furent donnez.

Finaleſment la Couronne & la perfection de la vanité de l'homme ſe montre en ce qu'il cherche, ſe plaiſt, & met ſa felicité en des biens vains & frivoles, ſans leſquels il peut bien & commodément viure: & ne ſe ſoucie pas, comme il faut, des vrays & eſſentiels. Son cas n'eſt que vent; tout ſon bien n'eſt qu'en opiniō & en ſonge, il n'y a rié de pareil

7.
Agitati-
ons publi-
ques &
uniuer-
ſelles.

8.
Felicite.
& con-
te meſme

ailleurs, Dieu a tous biens en essence, & les maux en intelligēce: l'hōme au cōtraire possede ses biens par fantaisie, & les maux en essence. Les bestes ne se contentēt, ni ne se paissent d'opinions & de fantaisies, mais de ce qui est present, palpable & en verité. La vanité a esté dōnée à l'homme en partage: il court, il bruit, il meurt, il fuit, il chasse, il prend vn ombre, il adore le vent. Vn festu est le gain de son iour. *Vanitati creatura subiecta est etiam nolens, vniuersa vanitas omnis homo viuens.*

II. Foiblesse.

CHAP. XXXVII.

VOicile second chef de ceste consideration & cognoissance humaine; comment la vanité seroit elle autre que foible & fresse? Ceste foiblesse est bien confessée & auouée de tous, qui en cōtent plusieurs choses aisées à apercevoir de tous: mais n'est pas remarquée telle, ni és choses qu'il faut, cōme sont celles, où il semble estre plus fort & moins foible, au desirer, au iouir, & vser des choses qu'il a; & qu'il tient, à tout bien & mal: bref celles où il se glorifie, en quoy il pense se preua-loir & estre quelque chose, sont les vrais tesmoins de sa foiblesse. Voyons ceci mieux par le menu.

^{2.}
Au desirer
&
choisir.

Premierement au desirer, l'hōme ne peut asseoir son contentement en aucune chose, & par desir mesme & imagination. Il est hors nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut, quoy que nous ayōs desiré, & qu'il nous auienne; il ne nous satisfait point, & allons beans apres les choses incognues & auenir, d'autant que les presentes ne nous saou-

lent point, & estimons plus les absentes. Quel'on baille à l'homme la carte blanche; que l'on le mette à mesme de choisir, tailler, & prescrire, il est hors de la puissance de le faire tellemēt, qu'il ne s'en dédise bien tost, en quoy il ne trouue à redire, & ne vueille adjouster, oster, ou chāgers, il desire ce qu'il ne scauroit dire. Au bout du compte rien ne le contente, se fasche & sennuye de soy-mesme.

Sa foiblesse est encores plus grande au jouir & vser des choses, & ce en plusieurs manieres; Premièrement en ce qu'il ne peut manier & se servir d'aucune chose en sa pureté & simplicité naturelle. Il les faut dégiser, alterer, & corrompre, pour l'accommoder à nostre main: les elemens, les metaux, & toutes choses en leur naturel ne sont propres à nostre vusage; les biens, les voluptez & plaisirs ne se peuuent laisser iouir sans meslange de mal & d'incommodité, *medio de fonte lepōrum surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.* L'extreme volupté a vn air de gemissement & de plainte, estāt venuë à sa perfection, c'est foiblesse, détaillāce, langueur; vn extreme & plein contentemēt a plus de teuerité rassise, que de gayeté enjouée; *Ipsa felicitas se nisi temperat, premit*; D'où disoit vn ancien, que Dieu nous vend tous les biens, qu'il nous enuoye: c'est à dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous ne l'achetions au poids de quelque mal. Aussi la tristesse n'est point pure & sans quelque alliage de plaisir, *labor voluptasq; dissimillima natura, societate quadam naturali inter se sunt iuncta; et quedam flere voluptas.* Ainsi toutes choses en ce monde sont mixtionnées & détrempees avec leur contraire: les mouuemēs & plis du vifage qui seruēt au

3^e
Au jour
vser.

rire, seruent aussi au pleurer, comme les peintures nous apprennent. Et nous voyons quel'extrémité du rire se mesle aux larmes. Il n'y a point de bonté en nous; qu'il n'y aye quelque teincture vicieuse; *omnes iustitiae nostrae sunt tanquam pannus menstruatae*, comme se montrera tantost en son lieu. Il n'y a aussi aucun mal, sans quelque bien: *nullum sine aushoramento malum est*. Toustiours à quelque chose sert malheur, nul mal sans bien, nul bien sans mal en l'hôme, tout est meslé, riē de pur en nos mains. Secondement, tout ce qui nous aduient, nous le prenons & en iouissons de mauuaise main, nostre goust est irresolu & incertain, il ne sçait rien tenir ny iouir de bōne façon: Delà est venuë la question interminable du souuerain bien. Les choses meilleures souuent en nos mains par nostre foiblesse, vice, & insuffisance s'empirent, se corrompent, deuiennent à rien, nous sont inutiles, voire quelquesfois contraires & dommageables.

4.
 au bien
 & au
 mal.

Mais la foiblesse humaine se montre richement au bien & au mal, en la vertu & au vice: c'est que l'homme ne peut estre, quand bien il voudroit, du tout bon ny du tout meschant. Il est impuissant à tout. Quant au bien & à la vertu, considerons 3. points, le 1. est, qu'on ne peut faire tout bien, ny exercer toute vertu: d'autant que plusieurs vertus sont incōpatibles, & ne peuēt demeurer ensēble, au moins en vn mesme sujet, cōme la continence filiale & viduale, qui sont entierement differentes, le cœlibat & le mariage, estans les deux seconds estats de viduité & de mariage bien plus penibles & affairieux, & ayants plus de difficulté & de vertu, que les deux premiers de filiage & de cœlibats.

qui ont aussi plus de pureté, de grace, & d'aisance. *Virgo felicior, vidua laboriosior, in illa gratia: in ista virtus coronatur.* La constance qui est en la pauvreté, indigence aduersité, & celle qui est en l'abondance & prospérité, la patience de mendicité & la libéralité. Cecy est encor plus vray des vices, qui sont opposites les vns aux autres.

Le second est que bien souuent l'on ne peut accomplir ce qui est d'une vertu, sans le hurt & offense d'une autre vertu, ou d'elle mesme: d'autant qu'elles s'entre-empeschent: d'ou vient que l'on ne peut satisfaire à l'une qu'aux despens de l'ame. Et de cecy ne s'en faut prendre à la vertu, ny penser que les vertus se contrariēt, car elles sont tresbien d'accord: Mais à la foiblesse & condition humaine, estant toute sa suffisance & son industrie si courte & si foible, qu'elle ne peut trouuer vn reglemēt certain, vniuersel, & constant à estre hōme de biē: & ne peut si bien auiser & pouruoir, que les moyēs de se biēfaire ne s'entre-empeschent souuent. Prenōs exemple de la charité & de la iustice, si ie rencōtre mon parent ou mon amy en la guerre de cōtraire party, par Iustice ie le doibs tuer, par charité l'espargner & sauuer: Si vn homme est blessé à la mort, où n'y ait aucun remede, & n'y reste qu'un languir tres-douloureux, c'est œuure de charité de l'acheuer, comme fit celuy qui acheua Saul à son instante priere, mais qui seroit puni par Iustice, comme fut celuy-la par Dauid & iustement, Dauid estant ministre de la Iustice publique & non de la charité priuée: voire estre trouué pres de luy en lieu escarté, où il y a doute du meurtrier, bien que ce soit pour lui faire office d'humain.

Ter: null

nité, est tres-dangereux: & n'y peut aller de moins que d'estre trauaillé par la Iustice, pour répōdre de cet accident, dont l'on est innocent. Et voila comment la iustice non seulement heurte la charité, mais elle mesme s'entraue & s'empesche, dōt est tresbiē dit, & au vray, *summum ius, summa iniuria.*

6. Le troisieme plus notable de tous, l'on est contraint souuent de se seruir & vser de mauuais moyēs, pour éuiter & sortir d'un plus grād mal, ou pour paruenir à vne bōne fin: tellemēt qu'il faut quelques fois legitimer & authoriser non seulement les choses qui ne sont point bōnes, mais encores les mauuaises, cōme si pour estre bō, il falloit estre vn peu meschāt. Et cecy se void par tout en la police, iustice, verité, religion.

7. *Police.* En la police, combien de choses mauuaises permises & en vſage public, non seulement par conniueuce ou permission, mais encore par approbatiō des loix, comme se dira apres en son lieu, *ex senatusconsultis & plebiscitis scelera exercentur.* Pour descharger vn estat & republique de trop de gēs, ou de gēs bouillans à la guerre, qu'elle ne peut plus porter, cōme vn corps replet de mauuaises où trop d'humours, l'on les enuoye ailleurs s'accommoder aux despens d'autruy: comme les François, Lombards, Goths, Vandales, Tartares, Turcs: Pour éuiter vne guerre ciuile, l'on en entretient vne estrangere. Pour instruire à temperance, Licurgus faisoit enyurer les Ilotes serfs, pour par ce desbordement faire prendre horreur de ce vice. Les Romains pour dresser le peuple à la vaillance, & mespris des dangers & de la mort, dressoyent les spectacles furieux des gladiateurs & escrimeurs à outrance.

Lib. 3.
cap. 2.

Ce qu'ils firent au commencement des criminels, puis des serfs innocents, en fin des libres, qui se donnoient à cela; les bourdeaux aux grandes villes, les vsures, les diuorces en la loy de Moÿse, & en plusieurs autres nations & religions, permis pour éuiter plus grands maux: *ad duritiem cordis eorum.*

En la Iustice laquelle ne peut subsister & estre en exercice sans quelque meslange d'iniustice, non seulement la commutative, cela n'est pas estrange il est aucunement necessaire, & ne scauroit-on viure, & trafiquer ensemble, sans læsion, offense, & dommage mutuel, & les loix conuiuent à la læsiõ qui est au dessous la moitié de iuste pris: Mais encores la distributive, comme elle mesme confesse.

summum ius summa iniuria: & omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos vilitate publica rependitur. Platon permet, & le stile est tel en plusieurs endroits, d'attirer par fraudes, & fausses esperances de faueur ou pardon le criminel à descouurer son faict. C'est par iniustice, piperie, & impudence vouloir arriuer à la iustice. Et que dirons-nous de l'inuention des gehennes, qui est plustost vn essay de patience, que de verité? Car celuy, qui les peut souffrir, & ne les peur souffrir, cachera la verité. Pourquoi la douleur fera-elle plustost dire ce qui est, que ce qui n'est pas? si l'on pense que l'innocent est assez patiẽt pour supporter les tourmens, & pourquoi ne le sera celuy qui est coupable, estant question de sauuer sa vie? *Ille tormenta gubernat dolor, moderatur natura cuiusque tum animi tum corporis, regit questitor, flectit libido, corrumpit spes, infirmat metus, vt in tot rerum angustiis nil veritati loci relinquatur.* Pour excuse on dit que la torture

3.
Iustice.

Des Gehennes.

estonne le coupable, l'affoiblit, & luy fait cōfesser sa fausseté; & au rebours fortifie l'innocent: mais il s'est tant souuent veu le contraire, cecy est captieux: & à dire vray vn poure moyen, plein d'incertitude & de dōubte. Que ne diroit. & ne feroit on pour fuir à telles douleurs? *etenim innocentes mentiri cogit dolor*, tellement qu'il auient que le iuge, qui donne l'agehenne, afin de ne faire mourir l'innocent, il le fait mourir & innocent & gehenné. Mille & mille ont chargé leurs testes de fausses accusations: mais au bout du conte est-ce pas grand'iniustice & cruauté de tourmenter & rompre vn homme, de la faute duquel on doute encōres? Pour ne le tuer sans occasion, l'on luy fait pire que le tuer: s'il est innocent & supporte la peine, quelle raison luy est-il faitte du tourment iniuste? Il sera absous; grand mercy. Mais quoy c'est le moins mal que la foiblesse humaine aye peu inuenter.

9.

Verité.

Si l'homme est foible à la vertu, il l'est encōres plus à la verité, soit elle eternelle & diuine, ou tēporelle & humaine: Celle la l'estonne par son esclat, l'atterre par son esclat, comme la viuē charté du Soleil, l'œil foible du Hibou: Et s'il s'y opiniastre, il succombera accablé, *qui scrutator est Majestatis, opprimetur à gloria*, tellemēt que pour luy en donner quelque air & quelque goust, il la luy faut deguiser, temperer, & couvrir de quelque ombrage. Celle cy, l'humaine le blesse, & qui la luy presente est souuēt tenu pour ennemy, *veritas odiū parit*. C'est chose estrāge, l'hōme desire naturellemēt sçauoir la verité, & pour y paruenir, remuē toutes choses, neantmoins il n'y peut paruenir: Si elle se present

te, il ne la peut cōprendre, s'il l'a comprend il s'en offense: Ce n'est pas sa faute, car elle est tresbelle, amiable, cognoissable, mais c'est la foiblesse humaine qui ne peut recevoir vne telle splendeur. L'homme est fort à desirer & foible à prendte & tenir. Les deux principaux moyens qu'il employe, pour paruenir à la cognoissance de la verité sont, la raison & l'experience. Or tous deux sont si foibles & incertains (bien que l'experience plus) que n'en pouuons rien tirer de certain. La raison a tant de formes, est tant ployable, ondoyante, cōme a esté dit en sō lieu. L'experience encores plus, les euenemens sont toujours dissemblables: il n'y a rien si vniuersel en la nature que la diuersité, rien si rare & difficile & quasi impossible que la semblāce. Et si l'on ne peut remarquer la dissemblāce, c'est ignorance & foiblesse; ce qui s'entend de parfaite, pure, & entiere semblance & dissemblance: car à vray dire tous les deux sōt par tout, il n'y a aucune chose qui soit entierement semblable & dissemblable à vne autre. C'est vn ingenieux & merueilleux meslāge & détrempeēt de nature: Mais apres tout, qui descouure mieux la foiblesse humaine que la religion? Aussi est-ce son intention de faire bien sentir à l'homme son mal, sa foiblesse, sō rien, & par là le faire recourir à Dieu, son bien, sa force, son tout. Premièrement elle la luy presche, inculque, reproche, l'appelāt poudre, cendre, terre, chair, sang, foin. Puis elle la luy insinuē & fait sētir d'vne tres-belle & noble façon, introduisant Dieu humilié, affoibli, abbaisé pour l'amour de luy, parlant, promettant, iurant, courouçant, menaçāt; bref traittant & agissāt avec l'hōme d'vne maniere

Chap. 14.
semblā-
ce dissem-
blance.

10.
Religion

belle, foible, humaine, ainsi qu'un pere qui begaye & fait le petit avec ses petits : Estant telle, si grãde, & inuincible la foiblesse humaine, que pour luy dõner quelque acces & commerce avec la Diuinité, & l'approcher de Dieu, il a fallu que Dieu se soit abbaissé au plus bas, *Deus quia in altitudine sua à nobis paruulis apprehendi non poterat, ideo se strauit hominibus.* puis par effect ordinaire, car tous les principaux & plus saincts exercices, les plus solennelles actions de la religiõ, ne sõt-ce pas les vrais Symptomes & argumens de la foiblesse & maladie humaine? Les sacrifices qui ont esté anciennement en vsage par tout le monde, & encores sont en quelques endroits non seulement des bestes, mais aussi des hõmes viuans, voire des innocences, n'estoit-ce pas des honteuses marques de l'infirmité & misere humaine? premierement pource que c'estoyent des enseignes & resmoignages de la condemnation & maledictiõ (car c'estoyent des protestations publiques d'auoir merité la mort & d'estre sacrifié comme ces bestes) sans laquelle n'y eust iamais eu d'offrandes sanglantes, sacrifices propitiatoires, expiatoires. Secondement à cause de la bassesse du dessein & de l'intentiõ qui estoit de penser appaiser, flatter, & gratifier Dieu par le massacre & le sang des bestes & des hommes, *Sanguine non colendus Deus, quæ enim ex trucidatione immerentium voluptas est?* Certes Dieu aux premiers siecles, encores la foible enfance du monde & la simple nature, les a bien accepté des gens de bien à cause d'eux & de leurs deuotion. *Respexit Dominus ad Abel & ad munera eius,* prenant par sa bonté en bonne part ce qui se fait en intention de l'honorer & seruir.

& encores

& encores depuis estant le mōde encores apprentif & grossier *sub pedagogo*, tout confit en cette opinion si vniuerselle, que quasi naturelle. Le ne touche point icy le mystere particulier de la religion Iudaïque qui les employoit pour figures: c'est vn des beaux traits de la religion, & assez frequent, de conuertir ce qui est humain ou naturel, & corporel en vsage saint, sacré & en tirer vn fruit spirituel. Mais ce n'estoit que Dieu y print plaisir, ny que ce fust chose par aucune raison bonne de soy, tesmoin les Prophetes & plus clair-voyāns qui l'ōt tousiours dit franchement, *si voluissēs sacrificium dedissem, vti que holocaustis non delectaberis, sacrificium & oblationem nouisti, Holocaustum pro peccato non postulasti, non accipiam de domo tua vitulos &c.* & ont rappellé & conuié le monde à vn autre sacrifice plus haut, spirituel, & plus digne de la Diuinité, *sacrificium Deo spiritus: aureas autē perforasti mihi vt facerē voluntatē tuā, & legem tuā in medio cordis mei: Immola deo sacrificiū laudis, misericordiam volo non sacrificium.* Et en fin le fils de Dieu Docteur de verité estant venu pour seurer & deniaiser le monde, les a du tout abolis, ce qu'il n'eust fait si c'eust esté chose de soy, & essentielle-ment bonne, & eust pleu à Dieu son pere: car au rebours. *Pater non tales querit, sed tales qui adorent in spiritu & veritate.* Et certes c'est vn des plus beaux effets & fruits de la Chrestienté après l'abolition des idoles. Dont Iulien l'Empereur son ennemi capital, comme en despit d'elle en faisoit plus que iamais autre n'en fit au monde, taschant de les remettre sus avec l'idolatrie. Parquoy laissons les là, voyons les autres pieces principales de la religion. Les Sacremens en matiere vile & commune *Sacramēta*

de pain, vin, huile, eau, & en action externe de
 Peniten-
 ce. meisme, ne sont-ce pas tesmoignages de nostre po-
 ureté & bassesse? La penitence remede vniuersel à
 nos maladies, est chose de soy toute honteuse, foi-
 ble, voire mauuaise, car le repentir, la tristesse &
 affliction d'esprit est mal. Le iurement qu'est-ce
 Iuremēt. qu'un symptome & marque hôteuse de la méfian-
 ce, infidelité, ignorance, impuissance humaine, &
 en celuy qui l'exige, & en celuy qui rend, & en ce-
 luy qui l'ordonne, *Quod amplius est, à malo est.* Voila
 commēt la religion guarit & remede à nos maux
 par moyens non seulement petits & foibles, ainsi
 le requerant nostre foiblesse, *stulta & infirma mundi*
elegit Deus: mais qui ne sont aucunement de valeur,
 ny sont bons en soy, mais bons en ce qu'ils seruēt
 & sont employés contre le mal, comme les Medeci-
 nes: Ils destruisent leur auteur, sont causés par
 le mal, & chassent le mal: ce sont biēs cōme les gib-
 bets & les rouës en vne republiq; cōme l'esternuē-
 mēt & autres descharges venās de mauuaises cau-
 ses & remedes à icelles. Bref, ce sont biēs tels qu'il
 seroit beaucoup meilleur qu'il n'y en eust iamais
 eu cōme aussi n'y en eust-il iamais eu, si l'hōme eust
 esté sage, & se fust preserué en l'estat auquel Dieu
 l'auoit mis, & n'y en aura plus si tost qu'il sera deli-
 uré de cette captiuité pour arriuer à la perfection.

ii.
 Au mal. Tout ce dessus monstre combien est grande la
 foiblesse humaine au bien, en police, iustice, verité,
 religion enuers Dieu, mais qui est plus estrāge, elle
 est aussi tres-grande au mal: car l'homme voulant
 estre meschant encores ne le peut-il estre du tout
 & n'y laisser riē à faire: Il y a tousiours quelque re-
 mors & craintiue consideratiō qui ramollit & re-

lâche la volonté, & reserve encores quelque chose à faire: ce qui a causé à plusieurs leur ruine, bien qu'ils eussent la dessus proietté leur salut. C'est foiblesse & sottise, dont est venu le Prouerbe à leurs despens, *Qu'il ne faut iamais folier à demy*. Mot dit par iugement, mais qui peut auoir & bon & mauuais sens. De dire qu'il faille faire tousiours au pis sans aucune reserve ni respect, c'est vne tres-pernicieuse doctrine: Et tres-bien dit le Prouerbe contraire, *Les plus courtes folies sont les meilleures*. Mais aussi en certains cas, la voye mediocre est tres-dangereuse, comme à l'endroit d'un ennemi redoutable que l'on tient à la gorge, comme l'on tient le loup par les oreilles: Il le faut ou gagner du tout par courtoisie ou du tout l'esteindre & s'en deffaire, cōme ont tousiours pratiqué les Romains, & tres-prudemment, entre autres à l'endroit des Latins ou Italiens, à la remonstrance de Camillus, *Pacem in perpetuum parere vel seruiendo vel ignoscendo*, car en tel cas faire à demy, c'est tout perdre, cōme firent les Samnites, qui à faute de pratiquer ce Conseil qui leur fut donné par vn bon vieillard experimenté, à l'endroit des Romains, qu'ils tenoyent en serrés, le payerent bien cher, *aut conciliandus aut tollendus hostis*: le premier de la courtoisie est plus noble, honorable & à choisir, & ne faut venir au second, qu'à l'extremité, & lors que l'ennemi n'est capable du premier. Par tout ce dessus se montre l'extreme foiblesse humaine au bien & au mal: il ne peut ny faire ny fuir tout bien & tout mal: & ce bien ou mal qu'il fait ou fuit, ce n'est purement ny entiere-ment: & ainsi n'est en sa puissance d'estre en tous sens tout bon, ny du tout meschant.

Aux re-
prehens-
ions &
sujets.

Remarquons encore plusieurs autres effects & tesmoignages de la foiblesse humaine. Ceste foiblesse est relatifue de n'oser ny pouuoir reprendre autruy, ny estre reprins; volontiers qui est foible ou courageux en l'vn, l'est aussi en l'autre. Or c'est vne grande delicateffe se priuer ou autruy d'vn si grand fruit, pour vne si legere & superficielle piqueure, qui ne fait que toucher & pincer l'oreille. A ce pareil est & voisin cet autre de ne pouuoir refuser avec raison, ny aussi receuoir & souffrir doucement vn refus.

13.
Faux
soupçons
& accu-
sations.

Aux faulses accusations & mauuais soubçons, qui courēt & se font hors iustice, il se trouue double foiblesse; l'vne qui est aux interessez, accusez, & soupçonnez, c'est de se iustifier & excuser trop facilement, soigneusement, & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem nisi mendosum?* C'est trahir son innocence, mettre sa conscience & son droit en compromis & en arbitrage, que de plaider ainsi, *perspicuitas argumentatione eleuatur*. Socrates en iustice mesme ne le voulut faire ny par soy ny par autruy, refusant d'employer le beau plaider du grand Lysias; & ayma mieux mourir. L'autre est au cas contraire, c'est quand l'accusé & preueni courageux ne se soucie de s'excuser ou iustifier; parce qu'il mesprise l'accusation & l'accusant cōme indignes de responce & iustification, & ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice: pratiqué par les hommes genereux, par Scipion sur tous, plusieurs fois d'vne fermeté merueilleuse: lors les autres s'en offensent, ou estimans cela trop grande confidence & orgueil, & se picquans de ce qu'il sent trop son innocence, & ne se desmet pas, ou

bien imputās ce silence & mespris à faute de cœur, deffiance de droit, impuissance de se iustifier. O foible humanité! que l'accusé ou soupçonné se defende ou ne se defēde, c'est foiblesse & lachete. Nous luy desirons du courage à ne s'excuser, & quand il l'a, nous sommes foibles à nous en offenser.

Vn autre argument de foiblesse est de s'allubiet- 14.
tir & acoquiner à vne certaine façon de viure par- *Molleſſe*
ticuliere, c'est mollesse poltrōne, & delicatelle in- *& deli-*
digne d'vn honneste hōme, qui nous rend incon- *caſſe,*
modes & deſagreables en conuerſation, & tendres
au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de
faire. C'est aussi honte de n'oser ou laisser par im-
puissance à faire ce que l'on voit faire à ses compa-
gnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher &
viure en leur foyēr: la plus belle façon est d'estre
sonpple & ployable à tout, & à l'excez meſmes si
beſoin est, pouuoir, oser, & ſçauoir faire toutes
choſes, & ne faire que les bonnes. Il fait bon pren-
dre des regles, mais non s'y afferuir.

Il ſemble appartenir à foiblesse, & estre vne 15.
grande sottise populaire, de courir apres les exem- *Queſte*
ples eſtrangers & ſcholastiques, apres les allega- *des li-*
tiōs, ne faire eſtat que des témoignages imprimez, *ures.*
ne croire les hommes, s'ils ne ſont en liure, ny ve-
riré si elle n'est vieille. Selon cela les sottises si el-
les ſont en moule, elles ſont en credit & en dignité,
Or il s'y fait tous les iours deuant nous des choſes,
que si nous auions l'eſprit & la ſuffiſance de les
bien recueillir, éplucher, iuger viuement, & trou-
uer leur iour, nous en formerions des miracles &
merueilleux exemples, qui ne cedēt en rien à ceux
du temps paſſé, que nous admirons tant, & les ad-

miron s pource qu'ils sont vieux, & sont écrits.

Encorés vn témoignage de foiblesse est que l'hōme n'est capable que des choses mediocres, & ne peut souffrir les extremitez. Car si elles sont petites, & en leur montre viles, il les déprise & dédaigne comme indignes, & s'offence de les confiderer: si elles sont fort grandes & esclattantes, il les redoute, les admire, & s'en scandalise. Le premier touche principalement les grands & subtils, le second se trouue aux plus foibles.

17.
Choses
subites.

Elle se montre aussi bien clairement à l'ouie, veüe, & au coup subit des choses nouvelles & inopinées, qui nous surprennent & saisissent à l'impourueu: car elles nous étonnent si fort, qu'elles nous ostent les sens & la parole,

Dirigit visu in medio, calor ossa reliquit,

Labitur & longo vix tandem tempore fatur.

Quelquefois la vie mesmes: soient elles bonnes, témoin la Dame Romaine, qui mourut d'ayse voyant son fils retourné de la déroutte, Sophocles & Denys le tyran: soient mauuaises, comme Diodorus, qui mourut sur le champ de honte, pour ne pouuoir déueloper vn argument.

18.
Braue-
ries &
submis-
sions.

Encorés cestuy-cy, mais qui sera double & de deux façons contraires. Les vns cedent & sont vaincus par les larmes & humbles supplications d'autruy, & se piquent de courage & de la brauerie: les autres au rebouts ne s'emeuent par toutes les submissions & plaintes, mais se laissent gagner à la constance & resolution. Il n'y a point de doute, que le premier ne vienne de foiblesse: aussi se trouue-il volōtiers és ames molles & vulgaires. Mais le second n'est sans difficulté, & se trouue en

toute sorte de gés. Il semble que se rendre à la vertu & à vne vigueur masle & genereuse, est d'ame forte aussi & genereuse: Et il est vray, s'il se fait par estimation & reuerence de la vertu, comme sic Scāderbeg receuāt en grace vn soldat pour l'auoir veu prendre party de se defendre contre luy, Pompeius pardonnāt à la ville des Mammertins en cōsideration de la vertu du citoyen Zenon, l'Empereur Conrad pardonnāt au Duc de Bauieres & autres hommes, assiegez, pour la magnanimité des femmes, qui luy desroboient & emportoient sur leurs testes. Mais si c'est par estonnement & effray de son éclat; comme le peuple Thebain, qui perdit le cœur oyant Epaminondas accusé, raconter ses beaux faits & luy reprocher avec fierté son ingratitude, c'est foiblesse & lacheté. Le faict d'Alexandre méprisant la braue resolutiō de Betis prins avec la ville de Gaza où il commandoit, ne fut de foiblesse ny de courage, mais de cholere, laquelle en luy ne receuoit bride ny moderation aucune.

III. Inconstance.

CHAP. XXXVIII.

L'Homme est vn subiet merueilleusement diuers & ondoyāt, sur lequel il est tres-malaisé d'y asseoir iugement asseuré, iugement, di-ic, vniuersel & entier; à cause de la grande contrarieté & dissonance des pieces de nostre vie. La pluspart de nos actiōs ne sont que saillies & bouttées, poullées par quelques occasions: ce ne sont que pieces rapportées. L'irresolution d'une part, puis l'inconstāce & l'instabilité est le plus commun & apparēt vice de

la nature humaine. Certes nos actions se contredissent souuent de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soiēt parties de mesme boutique. Nous changeōs & ne le sentons, nous nous échapons, & dérobons, *ipsi nobis furto subducimur* : Nous allons apres les inclinacions de nostre appetit, & selon que le vent des occasiōs nous emporte, non selon la raison, *at nil potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiatur*. Aussi nos esprits & nos humeurs se meuent avec les mouuemens du temps. La vie est vn mouuement inegal, irregulier, multiforme. Enfin nous nous remuons & troublons nous mesmes par l'instabilité de nostre posture. *Nemo non quotidie consilium mutat & votum: modo uxorem vult, modò amicam; modò regnare vult, modò non est eò officiosior seruis; nunc pecuniam spargit, nunc rapit; modò frugi videtur & grauis, modò prodigus & vanus; mutamus subinde personam.*

Quod petijt, spernit; repetit quod nuper omisit.

Æstuat, & vitæ disconuenit ordîne toto.

L'homme est l'animal de tous le plus difficile à sonder & cognoistre, car c'est le plus double & contrefait, le plus couuert & artificiel, & y a chez luy tant de cabinets & d'arriereboutiques, dont il sort tantost homme, tantost satyre; tant de soupirails, dont il souffle tantost le chaud, tantost le froid, & d'où il sort tant de fumée. Tout son branler & mouuoir n'est qu'un cours perpetuel d'erreurs: le matin naistre, le soir mourir; tantost aux cepts, tantost en liberté, tantost vn Dieu, tantost vne mouche. Il rit & pleure d'une mesme chose. Il est content & mal content. Il veut & ne veut, & ne scait en fin ce qu'il veut. Tantost il est tant

comblé de joye & d'allegresse qu'il ne peut demeurer en sa peau, tantost tout luy desplaist, & ne se peut souffrir en soy mesme, *modo amore nostri, modo radio laboramus.*

IIII. Misere.

CHAP. XXXIX.

VOicy le grand principal trait de sa peinture, il est, comme a esté dit, vain, foible, fresse, ^{1.} *Misere propre de l'homme.* inconstant au bien, à la felicité, à l'ayse: mais il est fort, robuste, constât, & endurcy à la misere. C'est ^{me.} la misere mesmes incarnée & toute viue; c'est en vn mot exprimer l'humanité: car en luy est toute misere; & hors de luy il n'y en a point au monde. C'est le propre de l'homme d'estre miserable; le seul homme, & tout homme est tousiours miserable, *Homo natus de muliere breui viuens tempore repletur multis miseris.* Qui voudroit représenter toutes les parties de la misere humaine, faudroit discourir toute sa vie, son estre, son entrée, sa durée, sa fin. Il n'entreprend donc pas cette besongne, ce seroit œuvre sans fin: & puis c'est vn suiet commun traitté par tous: mais ie veux icy coter certains points, qui ne sont pas communs, ne sont pas prins pour miseres, ou bien que l'on ne sent & l'on ne considere pas assez, combien qu'ils soyent les plus pressans, si l'on scauoit bien iuger.

Le premier chef & preüue de la misere humaine ^{2.} *En son commencement & sa fin.* est, que sa productiõ, son entrée est honteuse, vile, vilaine, méprisée; sa sortie, sa mort, & ruine glorieuse & honorable. Dont il semble estre vn monstre & contre nature, puis qu'il y a honte à le faire,

1. honneur à le desfaire. *Nostri nosmet pœnitent & pudet.*
 Sur cecy voicy cinq ou six petits mots. L'action de planter & faire l'homme est honteuse, & toutes ses parties, les approches, les apprests, les outils, & tout ce qui y sert, est tenu & appelé hôteux: & n'y a rien de si honteux en la nature humaine. L'action de le perdre & tuër honorable, & ce qui y sert est glorieux; l'on le dore & enrichit, l'on s'en pare,
2. l'on le porte au costé; en la main, sur les épaules. L'on dedaigne d'aller voir naistre vn hōme, chacū court & s'assemble pour le voir mourir, soit au lit,
3. soit en la place publique, soit en la cāpagne raze. On se cache, on tuë la chandelle pour le faire; l'on le fait à la dérobee: c'est gloire & pompe de le desfaire; l'on allume les chandelles pour le voir mourir, l'on l'execute en plein iour, l'on sonne la trompette,
4. l'on le cōbat & en fait-on carnage en plein midy. Il n'y a qu'une maniere de faire les hōmes:
5. pour les des-faire & ruiner mille & mille moyens, inuentions, artifices. Il n'y a aucun loyer, hōneur, ou recompense assignée pour ceux, qui sçauēt faire multiplier, conseruer l'humaine nature; tous honneurs, grandeurs, richesses, dignitez, empires, triomphes, trophées sont deçernez à ceux, qui la sçauent affliger, troubler, destruire. Les deux premiers hōmes du monde, Alexandre & Cesar ont desfait chacun d'eux (comme dit Pline) plus d'un million d'hommes, & n'en ont fait, ny laissé apres eux. Et anciennement pour le seul plaisir & passe-temps, aux yeux du peuple se faisoient des carnages publics d'hommes, *homo sacra res per iocum & lusum occiditur: satis spectaculi in homine mors est: innocentes in ludum veniunt vt publicæ voluptatis hostiæ fiant.*

Fol. 39.

Senec.
 Tertuill.
 de spe-
 etac.

Il y a des nations, qui maudissent leur naissance, benissent leur mort. Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy-mesme? Or rien de tout cecy ne se trouue aux bestes, ny au monde.

Le second chef & témoignage de sa misere est au retrancher des plaisirs, si petits & chetifs qui luy appartiennent (car des purs, grands, & entiers il n'en est capable, comme a esté dict en sa foiblesse) & au rabattre du nombre & de la douceur d'iceux: si ce n'est qu'il se face pour Dieu, quel monstre, qui est ennemy de soy-mesme, se defrobe & se trahit soy-mesme, à qui ses plaisirs pesent, qui se tient au malheur? Il y en a qui eurent la santé, l'allegresse, la ioye, comme chose mauuaise.

O miseri quorum gaudia crimen habent.

Nous ne sommes ingenieux, qu'à nous mal mener, c'est le vray gibbier de la force de nostre esprit.

Il y a encores pis, l'esprit humain n'est pas seulement rabbat-ioyé, trouble-feste, ennemy de ses petits naturels & iustes plaisirs, comme ie viens de dire, mais encores il est forgeur de maux. Il se peint & figure, craint, fuit, abhorre comme bien grands maux, des choses qui ne sont aucunement maux en soy & en verité, & que les bestes ne craignent point, mais qu'il s'est feint par son propre discours & imagination estre tels, comme sont n'estre aduancé en honneur, grandeur, biens, Item cocuage, sterilité d'enfans, la mort. Car à vray dire il n'y a que la douleur, qui soit mal, & qui se sente. Et ce qu'aucuns sages semblent craindre ces choses, ce n'est pas à cause d'elles, mais à cause de la douleur, qui quelquefois les accompagne de pres: Car souuent elle deuançe, & est auât-coureuse

9.
Se forger
des maux

de la mort, & quelquesfois fuit la difette des biens, de credit & honneur. Mais oſtez de ces choſes là douleur, le reſte n'eſt que fantaſie, qui ne loge qu'en la teſte de l'homme, qui ſe taille de la beſongne pour eſtre miſerable; & imagine à ces fins des faux maux outre les vrais, employant & eſtendant ſa miſere, au lieu de la chatrer & racourcir: les beſtes ne ſentent & ſont exemptes de ces maux, & par ainſi nature ne les iuge pas tels.

5.
Eſt ne
propre à
la dou-
leur.

Quant à la douleur, qui eſt le ſeul vray mal, l'homme y eſt du tout né, & tout propre: les Mexicaines ſaliient les enfans ſortans du ventre de leur mere en ces mots, *Enfant tu es venu au monde pour endurer; endure, ſouffre, & rais toy.* Que la douleur ſoit comme naturelle à l'homme; & au contraire l'indolence & le plaſiſr choſe eſtrangere, il appert par ces trois mots. Toutes les parties de l'homme ſont

1. capables de douleur, fort peu capables de plaſiſr.
2. Les parties capables de plaſiſr n'en peuvent recevoir, que d'une ſorte ou de deux: mais toutes peuvent recevoir vn tres-grand nombre de douleurs, toutes differentes, chaud, froid, piqueure, froiſſeure, foulure, eſgratigneure, eſcorcheure, meurtriſſure, cuyſon, langueur, extension, oppreſſion, relaxation, & infinis autres, qui n'ont point de nom propre, ſans conter ceux de l'ame; tellement que l'homme eſt plus puſſant à ſouffrir, qu'à exprimer.
3. L'homme ne peut gueres durer au plaſiſr; le plaſiſr du corps eſt feu de paille: ſ'il duroit, il apporteroit de l'ennuy & deſplaſiſr: mais les douleurs durent fort long temps; n'ont point leurs certaines ſaiſons comme les plaſiſrs. Auſſi l'empire & cōmandement de la douleur eſt biē plus grand, plus vai-

uérſel, plus puiſſant, plus durable, & en vn mot plus naturel, que du plaſſir.

A ces trois l'on peut adiouſter autres trois; la douleur & deſplaſſir eſt bien plus frequent, & viét bien ſouuent, le plaſſir eſt rare. Le mal vient facilement de ſoy meſme, ſans eſtre recherché, le plaſſir ne vient point volontiers, il ſe fait rechercher, & ſouuent acheter plus cher qu'il ne vaut. Le plaſſir n'eſt iamais pur, ains toujours deſtrempé & meſlé avec quelque aigreur; & y a toujours quelque choſe à redire: mais la douleur & le deſplaſſir ſouuent tout entier & tout pur. Apres tout cela le pire de noſtre marché, & qui montre euidemment la miſere de noſtre condition, eſt que l'extreme volupté & plaſſir ne nous touche point tât, qu'une legere douleur. *Segnius homines bona, quam mala ſentiunt*, nous ne ſentons point l'entiere ſanté, comme la moindre des maladies, *pungit in cutē vix ſumma violatum plagula corpus, quando valere nihil quenquam mouet.*

Ce n'eſt pas aſſez, que l'homme ſoit de fait & par nature miſerable, & qu'oultre les vrais & ſubſtantiels maux, il ſ'en feigne & ſ'en forge de faux & fantaſtiques comme dit eſt; Il faut encores qu'il les eſtende, allonge, & face durer & viure tant les vrais, que les faux, plus qu'ils ne peuuent, tant il eſt amoureux de miſere; ce qu'il fait en diuerſes façons; Premièrement par memoire du paſſé, & anticipation de l'aduenir, nous ne pouuons faillir d'eſtre miſerables, puis que nos principaux biens, dont nous nous glorifions, ſont inſtrumens de miſeres, Memoire & Prouidence, *futuro torquemur & præterito, multa bona noſtra nobis nocent, timoris tor-*

1.

2.

3.

6.

Par me-
moire &
anticipa-
tion.

mentum memoria reducit, prouidentia anticipat, nemo presentibus tantum miser est. Est-ce pas grande enuie d'estre miserable, que de n'attendre pas le mal qu'il vienne, mais l'aller rechercher, le prouoquer à venir, comme ceux qui se tuent de la peur qu'ils ont de mourir, c'est à dire preoccuper par curiosité ou foiblesse, & vaine apprehension les maux & inconueniens, & les attendre avec tant de peine & d'allarme, ceux mesmes qui par aduventure ne nous doiuent point toucher? Ces gens icy veulent estre miserables auant le temps, & doublement miserables, par vn reel sentiment de la misere, & par vne longue premedication d'icelle, qui souuent est cent fois pire que le mal mesmes. *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio.* L'estre de la misere ne dure pas assez; il faut que l'esprit l'allonge, l'estende, & auant la main s'en entretienne. *Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse est. Quaedam magis, quedam antequam debeant, quedam cum omnino non debeant, nos torquent: Aut augemus dolorem, aut fingimus, aut precipimus.* Les bestes se gardent bien de ceste folie & misere, & ont à dire grand mercy à nature de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de memoire, & de prouidence. Cesar disoit bien que la meilleure mort estoit la moins premeditée. Et certes la preparation à la mort a donné à plusieurs plus de tourment, que la souffrance mesmes. Je n'enten icy parler de ceste premeditation vertueuse & philosophique, qui est la trempe, par laquelle l'ame est reduë inuincible, & est fortifiée à l'espreue contre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé: mais de ceste peureuse, & quelquefois fausse & vaine apprehension des maux,

qui peuvent aduenir, laquelle afflige & noircit de fumée toute la beauté & serenité de l'ame, trouble tout son repos & sa ioye, il vaudroit mieux du tout s'y laisser surprendre. Il est plus facile & plus naturel n'y penser point du tout. Mais laissons encore ceste anticipation de mal, tout simplement le soin & pensément penible & beant apres les choses aduenir, par esperance, desir, crainte, est vne tres-grande misere; Car outre que nous n'auons aucune puissance sur l'aduenir, moins que sur le passé (& ainsi c'est vanité comme a esté dit) il nous en demeure. encores du mal & dommage, *Calamitosus est animus futuri anxius*, qui nous desrobe le sentiment, & nous oste la iouissance paisible des biens presens, & empesche de nous y rassoir & contenter.

Ce n'est pas encôres assez; car affin qu'il ne luy manque iamais matiere de misere, voire qu'il y en aye tousiours à foison, il va tousiours furetant & recherchant avec grand estude les causes & alimens de misere: Il se fourre aux affaires de gayeté de cœur, & tels que quand ils s'offriroient à luy, il leur deuroit tourner le dos: ou bien par vne inquietude miserable de son esprit, ou pour faire l'habile, l'empesché, & l'entendu; c'est à dire le sot & miserable, il entreprend & remuë besoin nouvelle ou s'entremesse de celle d'autrui. Bref il est si fort & incessamment agité de soin, & pensemens non seulement inutiles & superflus, mais espineux, penibles & dommageables, tormenté par le present, ennuyé du passé, angoissé pour l'aduenir, qu'il semble ne craindre rien plus, que de ne pouuoir pas estre assez miserable:

7.
Par recherche
inquieté.

dont l'on peut iustement s'escrier, ô poures gens! combien endurez vous de maux volontaires, outre les necessaires que la nature vous enuoye? Mais quoy? l'hōme se plaist en la misere, il s'opiniastre à remascher & remettre continuellement en memoire les maux passez. Il est ordinaire à se plaindre; il encherit quelquesfois le mal & la douleur: pour petites & legères choses, il se dira le plus miserable de tous, *est quaedam dolendi voluptas*. Or c'est encores plus grand' misere de trop ambitieusement faire valoir la misere, que ne la cognoistre & ne sentir pas. *Homo animal querulum, cupidè suis incumbens miseris.*

8. *Parincō-
patibili-
tē.* Ne conterons nous pas pour misere humaine, puis que c'est vn mal cōmun & general aux hommes, & qui n'est point aux bestes, que les hommes ne peuvent bien s'accommoder & faire leur profit sans le dommage & reculement les vns des autres, maladie, folie, desbauche, perte, mort. Nous nous entre-empeschons, heurtons, & pressons l'vn l'autre, tellement que les meilleurs, mesmes sans y penser ny le vouloir, d'vn desir quasi insensible, & innocemment, souhaitent la mort, le mal, & la peine d'autruy.

9. *Aux re-
me les de
misere.* Le voila donc bien miserable & naturellement & volontairement, en verité & par imagination, par obligation, & de gayeté de cœur. Il ne l'est que trop; & il craint de ne l'estre pas assez: & est toujours en queste & en peine de s'en rendre encores d'aduantage. Voyons maintenant cōment, quand il vient à le sentir & s'ennuyer de quelque certaine misere (car il ne se lasse iamais de l'estre en plusieurs façons, sans le sentir) il fait pour en sortir; & quels

quels sont ses remedes contre le mal. Certes tels qu'ils importunent plus que le mal mesmes qu'il veut guarir: de sorte que voulant sortir d'une misere, il ne la fait que changer en vne autre, & peut estre pire. Mais quoy, encores le changement le delecte, au moins le soulage, il pense guarir le mal par vn autre mal, cela vient d'une opinion qui tiét le monde enchanté & miserable, qu'il n'y a rien vtile, s'il n'est penible, rien ne vaut s'il ne couste, l'aisance luy est suspecte. Cecy vient encores de plus haut; c'est chose estrange, mais veritable, & qui conuainq l'homme d'estre bien miserable, qu'aucun mal ne s'en va que par vn autre mal, soit au corps, soit en l'ame. Les maladies spirituelles & corporelles ne sont guaries & chassées, que par tourment, douleur, peine; les spirituelles par penitences, veilles, ieusnes, haïres, prisons, disciplines, qui doiuent estre vrayement afflictions & poignantes, nonobstant la resolution & deuotion à tres-volontiers les souffrir; car si elles venoyent à plaisir, ou profit, & commodité, elles n'auroyent point d'effet, ce seroyent exercices de volupté, & d'auarice, ou ménagerie, & non de Penitence & contrition; les corporelles de mesme par medecines, incisions, cauterés, dietes; comme sentent bien ceux, qui sont obligés aux regles medicinales, lesquels sont battus d'une part du mal qui les point, & d'autre de la regle, qui les ennuye. Item les autres maux. l'Ignorance, par grand, long, & penible estude, *Qui addit scientiam, addit & laborem.* La disette & poureté par grand soin, penible veille, traual, sueür, *In sudore vultus tui.* Dont pour l'esprit & pour le corps, le labour & traual est pro-

pre à l'homme, comme à l'oyseau le voler.

II.
Miseres
spirituel-
les.

Toutes ces miserres susdittes sont corporelles, ou biē mixtes & communes à l'esprit, & au corps; & ne montent gueres plus haut que l'imagination & fantaisie. Considerōs les plus fines & spirituelles, qui sont bien plus miserres, comme estans erronnées & malignes, plus actiues & plus siennes, mais beaucoup moins senties & aduoüées, ce qui rend l'homme encores plus & doublement miserable, ne sentant que ses maux mediocres, & non les plus grands; voire on ne les luy ose dire ny toucher, tant il est confit & deploré en sa misere: Si faut-il en passant & tout doucement en dire quelque chose, au moins les guigner & monstrer au doit de loin, afin de luy dōner occasion d'y regarder & penser, puis que de soy-mesmes il ne s'en aduise pas. Premierement pour le regard de l'entendement, est-ce pas vne estrange & piteuse misere de l'humaine nature, qu'elle soit toute confitte en erreur & aueuglement: la plus part des opinions cōmunes & vulgaires, voire les plus plausibles & receuēs avec reuerence, sont fausses & erronnées, & qui pis est la pluspart incommodes à la societé humaine. Et encores que quelques sages, qui sont en fort petit nombre, sentent mieux que le cōmun, & iugent de ces opinions comme il faut, si est-ce que quelquefois ils s'y laissent emporter; sinon en toutes & tousiours, mais à quelques vns & quelquefois: il faut estre bien ferme & constant pour ne se laisser emporter au courant, bien sain & préparé pour se garder net d'une contagion si vnierselle: les opinions generales receuēs avec applaudissemēt de tous, & sans contradiction sont comme vn tor

De l'en-
sende-
ment.

rent, qui emporte tout : *proh superi quantum mortalia pectora cecæ noctis habent? ô miseras hominum mentes & pectora ceca, qualibus in tenebris vita quantisque periculis degitur hoc aui quodcumque est?* Or ce seroit chose bien longue de specifier & nommer les folles opinions, dont tout le monde est abreuvé. Mais en voicy quelques vnes, qui seront traittées plus au long en leurs lieux.

1. Juger des aduis & conseils par les eueneimens, ^{Proyès l^o.} qui ne sont aucunement en nostre main, & qui dé- ^{3. ch. 1.}pendent du ciel.

2. Condamner & reietter toutes choses, meurs, ^{v. l. 2. c. 8.} opinions, loix, coustumes, obseruances, comme barbares & mauuaises, sans sçauoir que c'est & les cognoistre, mais seulement par ce qu'elles nous sont inusitées, & estoignées de nostre commun & ordinaire.

3. Estimer & recommander les choses à cause de ^{v. l. 2. c. 3. 10.} leur nouuelleté; ou rareré, ou estrāgeté, ou difficulté, quatre engeoleurs, qui ont grand credit aux esprits populaires: & souuent telles choses sont vaines, & non à estimer, si la bonté & vtilité n'y sont iointes: dont iustement fut mesprisé du Prince, celui, qui se glorifioit de sçauoir de loin ietter & passer les grains de mil par les trous d'aiguille.

4. Generalement toutes les opinions superstitieuses, dont sont affublez les enfans, femmes, & esprits foibles.

5. Estimer les personnes par les biens, richesses, ^{Amos me.} dignitez, honneurs, & mespriser ceux qui n'en ont point, comme si l'on iugeoit d'un cheual par la bride & la selle.

6. Estimer les choses non selon leur vraye, natu-

relle, & essentielle valeur, & qui est souuent interne & secrette, mais selon la montre & la parade, où le bruit commun.

7. Penser bien se venger de son ennemy en le tuant : car c'est le mettre à labry & au couuert de tout mal, & s'y mettre soy : c'est luy oster tout le ressentiment de la vengeance, qui est toutesfois son principal effect ; cecy appartient aussi à la foiblesse.

8. Tenir à grand iniure & desestimer comme miserable vn hōme, pour estre coqu ; car quelle plus grande folie en iugemēt, que d'estimer moins vne personne, pour le vice d'autruy, qu'il n'approuue pas ? Autāt ce semble en peut-on dire d'vn bastard.

9. Estimer moins les choses presentes, ou qui sont nostres, & desquelles nous ioiuyssons paisiblement ; mais les estimer quand on ne les a point, ou pource qu'elles sont à autruy, comme si la presence & le posseder raualoit de leur valeur, & le non auoir leur accroissoit.

Virtutem incolumen odimus,

Sublatam ex oculis quarimus inuidi;

C'est pourquoy nul n'est Prophete en son pays. Aussi la maistrise & l'authorité engendre mespris de ce qu'on tient & regente, les maris regardent dédaigneusement leurs femmes, & plusieurs peres leurs enfans : veux-tu, dit le bon compagnon, ne l'aymer plus, espouse la. Nous estimons plus le cheual, la maison, le valet d'autruy, pource qu'il est à autruy & non à nous. C'est chose bien estrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la realité, comme on fait toutes choses absentes & étrangères, soit auant les auoir ou apres les auoir

euës. La cause de ce en tous les deux cas se peut dire, qu'auant les auoir l'on les estime, non selon ce qu'elles valët; mais selon ce que l'on s'est imaginé qu'elles sont, ou qu'elles ont esté vantées par autruy: Et les possédant l'on ne les estime que selon le bien & le profit, que l'on en tire; Et apres qu'elles nous sont ostées l'on les considère & regrette toutes entieres & en blot, ou auparavant l'on n'en iouysoit & vsoit-on que par le menu, & par pieces successiuement: car l'on pense qu'il y aura tousiours du temps assez pour en iouyr: & à peine s'apperçoit-on de les auoir & tenir. Voyla pourquoy le dueil est plus gros & le regret de ne les auoir, que le plaisir de les tenir: mais en cecy il a bien autant de foiblesse, que de misere. Nous n'auons la suffisance de iouir, mais seulement de desirer. Il y a vn autre vice tout contraire, qui est de s'arrester & agréer tellement à soy mesmes & à ce qu'on tient, que de le preferer à tout le reste, & ne penser rien meilleur. Si ceux-cy ne sont plus sages, que les autres, au moins sont-ils plus heureux.

10. Faire le zelé à tout propos, mordre à tout, prendre à cœur & se montrer outré & opiniastre en toutes choses, pourueu qu'il y aye quelque beau & specieux pretexte de iustice, religion, bien public, amour du peuple.

11. Faire l'attristé, l'affligé, & pleurer en la mort Cy deuoit ou accident d'autruy; & penser que ne s'esmou- ch. 31. uoir point ou que bien peu, c'est faute d'amour & d'affection, il y a aussi de la vanité.

12. Estimer & faire conte des actions, qui se font v. l. 2. c. avec bruit, remuement, esclat; desestimer celles, 10.

qui se font autrement, & penser que ceux qui procedent de cette façon sombre, douce, & morne, ne font rien, sont cōme sommeillans & sans actiō; bref estimer plus l'art que la nature. Ce qui est enflé, bouffi & relevé par estude, qui esclatte, bruit, & frappe le sens (c'est tout artifice) est plus regardé & estimé, que ce qui est doux, simple, vny, ordinaire, c'est à dire naturel; celuy la nous éveille, cestuy-cy nous endort.

13. Apporter de mauuaises & sinistres interpretations aux belles actions d'autruy, & les attribuer à des viles & vaines ou vicieuses causes ou occasions, comme ceux qui rapportent la mort du ieune Caton à la crainte qu'il auoit de Cesar, dont se picque Plutarque; les autres encores plus sottement à l'ambition. C'est vne grande maladie de iugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de meurs, ou d'enuie contre ceux, qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener sa créance à sa portée, & mesurer autruy à son pied, ou bien plustost que tout cela, à foiblesse pour n'auoir pas la veüe assez forte & asseurée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté nayfue. Il y en a qui sōt les ingenieux & subtils à deprauer ainsi & obscurcir la gloire des belles actiōs; en quoy ils monstrent beaucoup plus de mauuais naturel, que de suffisance; c'est chose aisée, mais fort vilaine.

14. Descrier & chastier tant rigoureusement & honteusement certains vices, comme crimes extrêmement vilains & puans, qui ne sont toutesfois que mediocres, & ont leur racine & leur excuse en la nature, & d'autres vrayement extremes & contre nature, comme le meurtre pourpensé, la trahison

& perfidie, la cruauté, ne les auoir à si grande hon-
te, ny ne les chastier avec tant de Haro.

15. Voicy encores après tout, vn vray tesmoigna-
ge de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil,
c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible,
rassis & sain estat, n'est capable que de choses cō-
munes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour
estre capable des'diuines, surnaturelles, comme de
la diuination, prophetie, reuelation, inuention, &
comme l'on dit, entrer au cabinet des Dieux, faut
qu'il soit malade, disloqué, déplacé de son assiette
naturelle, & comme corrompu, *corruptus*, ou par
extrauagance, extase, enthousiasme, ou par asso-
pissement: d'autant que, cōme l'on sçait, les deux
voyes naturelles d'y paruenir sont la fureur & le
sommeil. Et ainsi l'esprit n'est iamais si sage, que
quand il est fol, ny plus veillant, que quand il dort:
lamais ne rencōtre mieux, que quād il va de costé
& de trauers; ne va, ne vole & ne voit si haut, que
quād il est abbattu & au plus bas. Et ainsi faut qu'il
soit miserable, cōme perdu & hors de soy, pour estre
heureux. Ceci ne touche aucunemēt la disposition
diuine, car Dieu peut bien à qui & quand il luy
plaist se reueler, & que l'homme demeure en
sens rassis, comme l'écriture raconte de Moysse
& autres.

16. Finalement y pourroit-il auoir plus grande
faute en iugemēt, que n'estimer point le iugemēt,
ne l'exercer, releuer, & luy preferer la memoire &
l'imagination ou fantaisie? Voyons ces grādes, do-
ctes, & belles harangues, discours, leçons, sermons,
liures, que l'on estime & admire tāt, produites par
les plus grands hommes, de ce siecle (i'en excepte

quelques vns & peu) qu'est-ce tout cela, qu'un enrassement & enfileure d'allegations, un recueil & ramas du bien d'autrui (œuvre de memoire, & diuerse leçon, & chose tres-aisée, car cela se trouue tout trié & arrangé: tant de liures sont faits de cela) avec quelques pointes & un bel agencement (œuvre de l'imaginatiō) & voila tout? Ce n'est souuent que vanité, & n'y reluit aucun trait de grand iugement, ny d'insigne vertu: Aussi souuent sont les auteurs d'un iugement foible & populaire, & corrompus en la volonté. Combié est-il plus beau d'ouyr un paysant, un marchand parlant en son patois, & disant de belles propositions & veritez, toutes seches & cruës, sans art ny façon, & donnant des aduis bons & vtiles, produits d'un sain, fort, & solide iugement?

II. En la volonté y a bien autant ou plus de miseres, & encores plus miserables, elles sont hors nombre: en voicy quelques vnes.

1. Vouloir plustost apparoir homme de bien, que de l'estre; l'estre plustost à autrui qu'à soy.

2. Estre beaucoup plus prompt & volontaire à la vengeance de l'offense, qu'à la recognoissance du bien-fait, tellement que c'est coruée & regret que recognoistre; plaisir & gain de se venger; preuue de nature maligne *gratia oneri est, ultio in questu habetur.*

3. Estre plus aspre à hayr qu'à aymër; à médire qu'à louer; se paistre & mordre plus volontiers & avec plus de plaisir au mal qu'au bien d'autrui; le faire plus valoir, s'estendre plus à en discourir, y exercer son stile, tesmoin tous les Eseruains, Orateurs & Poëtes, qui sont lasches à réciter le bien,

éloquens au mal. Les mots, les inuentions, les figurés, pour médire, brocarder, sont bien autres, plus riches, plus emphatiques, & significatifs, qu'au bien dire & louer.

4. Fuir à mal faire, & entendre au bien, non par le bon ressort purement, par la raison naturelle, & pour l'amour de la vertu, mais pour quelque autre consideratiō estrangere, quelquefois lasche & sordide de gain & profit, de vaine gloire, d'esperance, de crainte, de coustume, de compagnie, bref non pour soy en son deuoir simplement, mais pour quelque occasion & circonstance externe. Tous sont gens de bien par occasion & par accident. Voila pourquoy ils le sont inegalement, diuersement, non perpetuellement, constamment, vni-formement.

5. Aymer moins celuy que nous auons offensé, à cause que nous l'auons offensé, chose estrange, ce n'est pas tousiours de crainte qu'il en vueille prendre sa reuanche, car peut estre l'offensé ne nous en veut pas moins de bien, mais c'est de ce que sa presence nous accuse & nous ramentoit nostre faute & indiscretiō. Que si l'offésant n'ayme pas moins, c'est preue qu'il ne l'a pas voulu offenser : car ordinairement qui a eu la volonté d'offenser, ayme moins apres l'offensé, *Qui offende, mai non perdona.*

6. Autant en peut-on dire de celuy à qui nous sommes fort obligez, sa presence nous est en charge, nous ramentoit nostre obligation, nous reproche nostre ingratitude ou impuissance, l'on voudroit, qu'il ne fust point afin d'estre deschargé: meschant naturel, *Quidam quo plus debent, magis oderunt: leue as alienum debitorem facit, graue inimicum.*

7. Prendre plaisir au mal, à peine, & au danger d'autrui, de plaisir en son bien, aduancemēt, prospérité, (i'entē que soit sans aucune cause ou esmotiō certaine & particuliere de hayne, c'est autre chose, prouenāt du vice singulier de la persōne) ie parle icy de la conditiō cōmune & naturelle, par laquelle sās aucune particuliere malice, les moins mauuais prennent plaisir à voir des gens courir fortune sur mer, se falchent d'estre precedez de leurs compagnōs; que la fortune dise mieux à autrui qu'à eux; rien quād quelque petit mal arriue à vn autre, cela tesmoigne vne semence malicieuse en nous.

*Conclu-
sion des
miseres
spirituel-
les.*

12. En fin pour montrer combien grande est nostre misere, ie diray que le monde est rēply de trois sortes de gens, qui y tiennent grande place en nōbre & reputation; les superstitieux, les formalistes, les pedans, qui bien que soient en diuers subiects, ressorts, & theatres (les trois principaux, religion, vie ou conuersation, & doctrine) si sont ils battus à mesme coin, esprits foibles, mal nez, ou tres-mal instruits, gens tres-dangereux en iugement, touchez de maladie presque incurable. C'est peine perdue de parler à ces gēs là pour les faire rauiser; car ils s'estiment les meilleurs & plus sages du mōde: l'opiniatreté est là en son siege. Qui est vne fois feru & touché au vif de ces maux là, il y a peu d'esperance de sa conualescence. Qu'y a-il de plus inepte & ensemble de plus testu, que ces gens là? Deux choses les empeschent, comme a esté dict, foiblesse & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipée de faire bien & mieux que les autres. Ie ne fay icy que les nōmer & montrer au doit, car apres en leurs lieux ici cotez leur faute sera mōtrée.

Les superstitieux, iniurieux à Dieu, & ennemis de la vraye religion, se couurent de pieté, zele, & affection enuers Dieu, iulques à s'y peiner & tourmenter plus que l'on ne leur commande, pensant meriter beaucoup, & que Dieu leur en feroit gré, voire leur doit de reste; que feriez vous à cela? Si vous leur dites qu'ils excèdent & prennent les choses à gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croient rien, disant que leur intention est bonne (par où ils se pensent sauuer) & que c'est par deuotion. D'ailleurs ils ne veulent pas quitter leur gain, ny la satisfaction qu'ils en reçoient, qui est d'obliger Dieu à eux.

Les Formalistes s'attachent tout aux formes & au dehors, pensant estre iustes & irreprehensibles en la poursuite de leurs passions & cupidités, moyennant qu'ils ne fassent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien de formalités. Voila vn richard, qui a ruiné & mis au desespoir des pures familles, mais ç'a esté en demandant ce qu'il a pensé estre sien, & ce par voye de iustice, qui le peut conuaincre d'auoir mal fait? O combien de bienfaits sont obmis, & de meschancetés se commettent sous le couuert des formes, lesquelles l'on ne sçait pas! Dont est biē verifié, Le souuerain droit l'extreme iniustice, & a esté bien dit, Dieu nous garde des Formalistes.

Les Pedans Clabaudeurs apres auoir questé & pilloté avec grand estude & peine la science par les liures, en font montre, & avec ostentations, questueusemēt & mercenairement la desgorgent & mettent au vent. Y a-il gens au monde plus ineptes aux affaires, plus impertinens à toutes

choses, & ensemble plus presomptueux & opinia-
stres? En toute langue & nation pedant, clerc, ma-
gister, sont mots de reproche: faire sottement
quelque chose c'est le faire en clerc; ce sont gens
qui ont la memoire pleine du sçavoir d'autrui, &
n'ont rien de propre. Leur iugemēt, volonte, con-
science n'en valent rien mieux, mais habiles, peu
sages, & prudens, tellement qu'il semble que la
science ne leur serue que de les rendre plus sots,
mais encores plus arrogans, caqueteurs: rauallent
leur esprit & abbastardissent leur entendement,
mais enflent leur memoire. Icy sied bien la misere
que nous venons de mettre la deniere en celles
de l'entendement.

V. *Presomption.*

CHAP. XL.

VOicy le dernier & le plus vilain trait de sa
peinture; c'est l'autre partie de la description
que donne Pline; c'est la peste de l'homme, & la
mere nourrice des plus fausses opinions & publi-
ques & particulieres, vice toutesfois naturel &
originel de l'homme. Or cette presumption se
doit considerer en tout sens, haut, bas, & à costé,
dedans & dehors, pour le regard de Dieu; choses
hautes & celestes, basses, des bestes, de l'homme
son compagnon, de soy mesme; & tout reuiet à
deux choses, s'estimer trop, & n'estimer pas assez
autrui: *qui in se confidebant & aspernabantur alios*. Par-
lons vn peu de chacun.

Luc. 18.

*Presom-
ptio 1. an*

Premierement pour le regard de Dieu (& c'est
chose horrible) Toute superstition & faute en re-

ligion, ou faux service de Dieu, vient de n'estimer ^{regard} pas assez Dieu, ne sentir pas & n'avoir pas les opi- ^{de Dieu.} nions, conceptions, creances de la Divinité assez hautes, assez pures. Le n'enten par cet assez, à proportion de la grâdeur de Dieu, qui ne reçoit point de proportion, estant infiny. Et ainsi est-il impossible de les avoir assez pour ce regard: mais i'enten assez pour le regard de ce que pouuons & deuons. Nous n'esléons ny guindōs pas assez haut & ne roidissons assez la pointe de nostre esprit, quand nous imaginons la diuinité, commēt assez? nous la conceuons, tresbassement; Nous la seruōs de mesmes tres-indignement, nous agissons avec elle plus vilemēt, qu'avec certaines creāces; Nous parlons non seulement de ses œuures, mais de sa Maiesté, volonté, iugemens avec plus de confiance, & de hardiesse, que l'on ne feroit d'un Prince, ou autre homme d'honneur. Il y a plusieurs hommes, qui refuseroient vn tel service & recognoissance, & se tiendroient offensés & violés, si l'on parloit d'eux, & que l'on employast leur nom si vilement & sordidement, l'on entreprend de le mener, flatter, ployer, composer avec luy, afin que ie ne dise, brauer, menacer, gronder, & dépiter. Cesar disoit à son Pilote, qu'il ne craignist de voguer & le conduire contre le destin & la volonté du ciel & des astres, se fiant sur ce que c'est Cesar qu'il meine; Auguste ayant esté battu de la tempeste sur mer, se prit à defier le Dieu Neptune: & en ^{v. l. 2. d.} la pompe des jeux Circenses fit oster son image du ^{10.} rang où elle estoit parmy les autres Dieux, pour se venger de luy. Les Thraces quād il tonne & éclaire se méttent à tirer fleches contre le ciel, pour

ranger Dieu à raison : Xerxes fouëtta la mer &
 v. l. 2. 8. écriuit vn chartel de deffi au mont Athos. Et com-
 pte l'on d'un Roy Chrestien voisin du nostre,
 voyés li. qu'ayant receu vne bastonnade de Dieu, iura de
 3. c. 1. s'en véger, & voulut que de dix ans on ne le priaist,
 & ne parlaist on de luy.

Audax Iapeti genus.

Nil mortalibus arduum.

Celum ipsum petimus stultitia, neque

Per nostrum patimur scelus

Iracunda Iouem ponere fulmina.

Et laissant ces extrauagancés estranges, tout le
 commun ne verifie-il pas bien clairement le dire
 de Pline, qu'il n'y a rien plus miserable, & ensen-
 ble plus glorieux que l'homme? Car d'une part il
 se feint de tres-hautaines & riches opinions de l'a-
 mour, soin & affection de Dieu enuers luy, comme
 son mignon, son vnicque, & cependant il le sert
 tres-indignement : comment se peuuent accorder
 & subsister ensemble vne vie & vn seruice si che-
 tif & miserable d'une part & vne opiniõ & crean-
 ce si glorieuse & si hauteine de l'autre? C'est estre
 Ange & pourceau tout ensemble; c'est ce que ré-
 prochoit vn grand Philosophe aux Chrestiens,
 qu'il ny auoit gens plus fiers & glorieux à les ouyr
 parler, & en effet plus lasches & vilains : c'est vn
 ennemy qui parle par iniure, mais qui touche biẽ
 iustement les hypocrites.

Il nous semble aussi, que nous pensons & impor-
 tons fort à Dieu, au mode, à toute la nature, qu'ils
 se peinent & ahannent en nos affaires, ne veillent
 que pour nous, dõt nous nous esbahissons des ac-
 cidens qui nous arriuent; & cecy se voit encor.

mieux à la mort. Peu de gens se resoluēt & croient que ce soit leur dernière heure; & presque tous se laissent lors piper à l'esperāce. Cela vient de presomptiō, nous faisons trop de cas de nous, & nous semble que l'vniuers a grād interest à nostre mort; que les choses nous faillēt à mesure que nous leur faillons, ou qu'elles mesmes se faillent à mesure qu'elles nous faillent, qu'elles vont mesme branle avec nous, comme à ceux qui vont sur l'eau; que le ciel, la terre, les villes se remuēt, nous pensons tout entrainer avec nous: nul de nous ne pense assez n'estre qu'un.

Après cela l'homme croit, que le ciel, les estoil- ^{Du ciel.}
 les, tout ce grand mouuement celeste, & branle du ^{3.}
 monde n'est fait que pour luy, *Tot circa vnum caput
 tumultuantes deos.* Et le poure miserable est bien ri-
 dicule. Il est icy bas logé au dernier & pire estage
 de ce monde, plus eslongné de la voulte celeste, en
 la cloaque & sentine de l'vniuers, avec la bourbe
 & la lie, avec les animaux de la pire condition, su-
 iect à receuoir tous les excremens & ordures, qui
 luy pleuuent & tombent d'enhaut sur la teste; &
 ne vit que de cela, & à souffrir les accidents qui
 luy arriuent de toutes parts; & se fait croire qu'il
 est le maistre commandant à tout; que toutes
 creatures, mesmes ces grands corps lumineux, in-
 corruptibles, desquels il ne peut scauoir la moin-
 dre vertu, & est contraint tout transsi les admirer,
 ne branlent que pour luy, & son seruice. Et pour-
 ce qu'il mendie, chetif qu'il est; son viure, son en-
 tretenir, ses commoditez, des rayons, clarté &
 chaleur du soleil, de la pluye, & autres dégouts du
 ciel & de l'air, il veut dire, qu'il iouyt du ciel, & des

elements, comme si tout n'auoit esté fait, & ne se remüoit que pour luy. En ce sens l'oyson en pourroit dire autât, & peut estre plus iustement & constamment. Car l'hôme qui reçoit aussi souuent des incommoditez de là haut, & n'a rien de tout cela en sa puissance ny en son intelligence, & ne les peut deuiner, est en perpetuelle transe, fièvre & crainte, que ces corps superieurs ne branlent pas bien à propos, & à point nommé pour luy, & qu'ils luy causent sterilité, maladies, & toutes choses contraires; tremble sous le fais: où les bestes reçoient tout ce qui vient d'en haut, sans allarme, ny apprehension de ce qui aduendra, & sans plainte de ce qui est aduenu, comme fait incessamment,

Senecq.

l'homme, non nos causa mundo sumus hyemem astatemque referendi: suas ista leges habent, quibus diuina exercentur: nimis non suspicimus si digni nobis videmur, propter quos tanta moueantur, non tanta cælo nobiscum societas est, ut nostro fato sit ille quoque syderum fulgor.

Des animaux.

4.

Pour le regard des choses basses, terrestres, sçauoir tous animaux, il les dédaigne & desestime comme si du tout elles n'appartenoient au mesme maistre ouurier, & n'estoient de mesme mere, & de mesme famille avec luy, comme si elles ne le touchoient & n'auoient aucune part ou relation à luy. Et de là il vient à en abuser, & exercer cruauté, chose qui reiallit contre le maistre commun & vniuersel, qui les a faites, qui en a soin & a dressé des loix, pour leur bien & conseruation, les a aduantagees en certaines choses, renuoye l'homme souuent vers elles, comme à vne escole: mais cecy est le subiect du chapit. 34. cy dessus.

5.

Or tout cecy ne déroge aucunement à la doctrine

com.

commune, que le monde est fait pour l'homme, & l'homme pour Dieu; car outre l'instruction que l'homme tire en general de toute chose haute & basse pour cognoistre Dieu, soy, son deuoir; encores en particulier de chacune, il en tire profit ou plaisir ou seruice. De ce qui est par dessus soy qu'il a moins en intelligence & nullement en sa puilliance, ce ciel azuré tant richement contrepoincé de stoilles & ces flambeaux roulâts sans cesse sur nos testes, il n'en a ce bien que par contemplation, il monte & est porté en admiration, crainte, honneur, reuerence de leur auteur & maistre souuerain de tout, & en ce sens a esté bien dit par Anaxagoras, que l'homme estoit crée pour contempler le ciel & le soleil, & par les autres Philosophes appellans l'homme *θεωρόσκοπος*; des choses basses il en tire secours, seruice, commodité. Mais se persuader qu'en faisant toutes ces choses, l'on n'aye pensé qu'à l'homme, & qu'il soit la fin & le but de tous ces corps lumineux & incorruptibles, c'est vne trop folle & hardie presumption.

Finalemēt, mais principalement ceste presumption doit estre cōsiderée en l'hōme mesmes, c'est à dire pour le regard de soy & de l'hōme son compagnon, au dedans, au progrès de son iugement, & de ses opinions; & au dehors en communicatiō & conuersatiō avec autruy. Sur quoy nous considerōs trois choses, comme trois chefs, qui s'entresuiuent, où l'humanité montre bien en sa sotte foiblesse, la folle presumption: La premiere au croire ou mescroire, (icy n'est question de Religiō, ny de la foy & creance diuine, & se faut souuenir de l'aduertissement mis au p̄face) où sont à noter deux

6.

De l'hōme
me mesmeTrois de
grez de
presom-
ption hu-
maine.

I.
Croire,
mescroi-
re.

vices cōtraires, qui sont ordinaires en la condition humaine; l'un & plus commun est vne legereté, qui cit. *credit leuis est corde*, & trop grande facilité à croire & receuoir tout ce que l'on propose, avec quelque apparence ou autorité. Cecy appartient à la naïse simplicité, mollesse, & foiblesse du petit peuple, des esprits effeminés, malades superstitieux, estonnés, indiscrettement zelés. qui comme la cire reçoient facilement toute impression, se laissent prēdre & mener par les oreilles, c'est plustost erreur & foiblesse, que malice; & loge volōtiers aux ames debonnaies. *Credulitas error est magis quàm culpa, & quidem in optimi cuiusque mentem facile irrepit.* Suiuant cecy nous voyons presque tout le monde mené & emporté aux opiniōs & creances, non par choisis & iugement, voire souuent auant l'aage & discretion, mais par la coustume du pays, ou instruction receuë en ieunesse, ou par rencontre, comme par vne tempeste; & là se trouue tellement collé, hypothéquē & afferui qu'il ne s'en peut plus dépendre. *Veluti tempestate delati ad quamcunque disciplinam tanquam ad saxum adherescunt.* Le monde est ainsi mené, nous nous en fions & remettons à autrui, *vnusquisque mauult credere quàm iudicare; versat nos & precipitat traditus per manus error, ipsa consuetudo assentiendi periculosa & lubrica.* Or cette telle facilité populaire, biē que ce soit en verité foiblesse, toutesfois n'est pas sans quelque presomption. Car c'est trop entreprendre que croire, adherer, & tenir pour vray & certain si legerement, sans scauoir que c'est; ou bien s'enquerir des causes, raisons, consequences, & non de la verité. On dit d'où vient cela? cōment se fait cela? presupposant

que cela est bien vray ; il n'en est rien : on traite, agite les fondemens & effects de milles choses, qui ne furent iamais, dont tout le *pro & contra* est faux ; Combien de bourdes, faux & supposés miracles, visions, & reuelations receuës au monde, qui ne furent iamais ? (Les vrays miracles auctorisez par l'Eglise sont à part, l'on ne touche point à celà.) Et pourquoy croira l'on vne merueille, vne chose non humaine ny naturelle, quād l'on peut détourner & elider la verification par voye naturelle & humaine ? La vérité & le mensonge ont leurs visages conformes ; le port, le goust & les alleures pareilles ; nous les regardons de mesme œil ; *ita sunt finitima falsa veris, vt in precipitem locum non debeat se sapiens committere.* L'on ne doit croire d'vn homme, que ce qui est humain, s'il n'est authorisé par approbation sur-naturelle & sur-humaine, qui est Dieu seul, qui seul est à croire en ce qu'il dit, pour ce qu'il le dit.

L'autre vice contraire est vne forte & audacieuse temerité de cōdamner & reietter, comme faulses toutes choses, que l'on n'entend pas, & qui ne plaisent & ne reuiennent au goust. C'est le propre de ceux, qui ont bonne opiniō d'eux mesmes, qui sont les habiles & les entendus, spécialement heretiques, Sophistes, pedans : car se sentans auoir quelque pointe d'esprit, & de voir vn peu plus clair que le cōmun, ils se donnent loy & authorité de decider & resoudre de toutes choses. Ce vice est beaucoup plus grand & vilain que le premier, car c'est folie enragée de penser seauoir iusques où va la possibilité, les ressorts & bornes de nature, la portée de la puissance & volōté de Dieu, & vouloir

ranger à foy & à la suffisance le vray & le faux des choses, ce qui est requis pour ainsi & avec telle fierté & assurance resoudre & définir d'icelles. Car voicy leur iargon, cela est faux, impossible, absurd. Et combien y a-il de choses, lesquelles pour vn temps nous auons reiettées avec risée, comme impossibles, que nous auons esté contraints d'aduoir apres, & encores passer outre à d'autres plus estranges? & au rebours combié d'autres nous ont esté comme articles de foy, & puis vains menfonges?

7. La seconde, qui suit & vient ordinairement de
 2. Affir- cette premiere, est d'affirmer ou reprouuer certai-
 mer con- nement & opiniaftrement ce que l'on a legeremēt
 demner. creu ou mescreu. Ce second degré adiouste au premier opiniaftreté, & ainsi accroist la presumption. Cette facilité de croire avec le temps s'endurcit & degenerate en opiniaftreté inuincible & incapable d'amendement, voire l'on va iusques là, que souuent l'on soustient plus les choses que l'on sçait & que l'on entend moins, *maio rem fidem homines adhibent ijs, que non intelligunt: cupiditate humani ingenij lubentius obscura creduntur*, l'on parle de toutes choses par resolution. Or l'affirmation & opiniaftreté sont signes ordinaires de bestise & ignorance, accompagnée de folie & arrogance.

3. La troisieme, qui suit ces deux, & qui est le feste
 3. Persua de presomptiō, est de vouloir persuader, faire va-
 der. loir, & receuoir à autruy ce que l'on croit, & les induire voire imperieusement avec obligation de croire, & inhibition d'en douter. Quelle tyrannie? Qui conque croit quelque chose, estime que c'est ceuvre de charité de le persuader à vn autre: &

pour ce faire ne craint point d'adiouster de son invention autant qu'il voit estre necessaire à son cōpte, pour suppléer au defaut & à la resistance, qu'il pense estre en la conception d'autrui. Il n'est rien à quoy communement les hommes soient plus tendus qu'à donner voye à leurs opinions : *nemo sibi tantum errat, sed alius erroris causa & author est.* Où le moyen ordinaire faut, l'on y adiouste le cōmandement, la force, le fer, le feu. Ce vice est propre aux dogmatistes, & à ceux qui veulent gouverner, & donner loy au monde. Or pour venir à bout de cecy & captiver les creâces à soy ils vsent de deux moyens : par le premier ils introduisent des propositions generales & fondamétales, qu'ils appellent principes & presuppositions, desquelles ils enseignent n'estre permis de douter ou disputer : sur lesquelles ils bastissent après tout ce qui leur plaist, & menent le monde à leur poste : qui est vne piperie, par laquelle le monde se remplit d'erreurs & mensonges. Et de fait si l'on vient à examiner ces principes, l'on y trouuera de la fausseté & de la foiblesse autât ou plus qu'en tout ce qu'ils en veulent tirer & dépendre : & se trouuera tousiours autânt d'apparence aux propositions contraires. Il y en a de nostre temps qui ont changé & renuersé les principes, & regles des anciens en l'Astrologie, en la medecine, en la geometrie, en la nature & mouuement des vents. Toute proposition humaine a autât d'autorité, que l'autre, si sa raison n'en fait la difference, La verité ne dépend point de l'autorité ou témoignage d'homme : Il n'y a point de principes aux hōmes, si la diuinité ne les leur a reuelé : tout le reste n'est que sōge & fumée. Or ces

*Coperni-
cus, Pa-
racelsus.*

Messieurs icy veulent que l'on croye & recoiue ce qu'ils disent, & que l'on s'en fie à eux, sans iuger ou examiner ce qu'ils baillēt; qui est vne iniustice tyrannique. Dieu seul, cōme a esté dit, est à croire en tout ce qu'il dit, pource qu'il le dit, *qui à semetipso loquitur mendax est*. L'autre moyen est par supposition de quelque fait miraculeux, reuelatiō & apparitiō nouvelle & celeste, qui a esté dextrement pratiqué par des legiflateurs, generaux d'armées, ou chefs de part. La persuasion premiere Prince du suiuet mesmes faist les simples, mais elle est si tēdre & si fresle, que le moindre heurt mesconte, ou mesgarde, qui y suruiendroit, escarbouïlleroit tout: Car c'est grand merueille, cōment de si vains cōmenemens & friuoles causes sont sorties les plus fameules impressions. Or cette premiere impression franchie deuiet après à s'enfler & grossir merueilleusement, tellemēt qu'elle vient à s'estendre mesmes aux habiles, par la multitude des croyans, des tēmoins, & des ans, à quoy l'on se laisse emporter, si l'on n'est bien fort preparé: Car lors il n'est plus besoin de regimber & s'en enquerir, mais simplement croire: Le plus grand & puissant moyen de persuader, & la meilleure touche de verité, c'est la multitude des ans & des croyās: or les fols surpassent de tant les Sages; *sanitatis patrocinium est insanierium turba*. C'est chose difficile de resoudre son iugement contre les opiniōs cōmunes. Tout ce dessus se peut cognoistre par tant d'impostures, badinages, que nous auōs veu naistre cōme miracles, & raur tout le monde en admiration, mais incontinent étouffés par quelque accident, ou par l'exacte recherche des clair-voyans, qui ont éclairé de

pres & découuert la fourbe: que s'ils eussent eü encores du temps pour se meurir & se fortifier en nature, c'estoit fait pour iamais. Ils eussent esté reçeus & adorés generalemēt. Ainsi en est-il de tant d'autres, qui ont (rueur de fortune) passé & gagné la creance publique, à laquelle puis on s'accommode, sans aller recognoistre la chose au gilte, & en son origine, *nuquam ad liquidum fama perducitur*; Tant de sortes de religions au monde, tant de façons superstitieuses, qui sont encores mesmes dedans la Chrestienté demourées du paganisme & dōt on n'a peu du tout ceurer les peuples. Par tout ce discours nous voyons à quoy nous sommes, puis que nous sommes menés par tels guides.

CINQVIÈME ET DERNIÈRE

consideration de l'homme par les grandes varietez & differences qui sont en luy, & leurs comparaisons.

De la difference & inegalité des hommes en general.

CHAP. XLI.

IL n'y a rien en ce bas mōde, où il se trouue tant de difference qu'entre les hōmes, & differēces si esloignées en mesme suiet & espece. Si on en veut croire Pline, Herodote, Plutarque, il y a des formes d'hōmes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblāce à la nostre: & y en a de métistes & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a des cōtrées où les hommes sont sans teste, portans les

yeux & la bouche en la poitrine, où ils sont androgynes, où ils marchent de quatre pattes, où ils n'ont qu'un œil au front, & la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre, où ils sont moitié poisson par embas, & viuent en l'eau; où les femmes accouchent à cinq ans & n'en viuent que huit: où ils ont la teste si dure & le front, que le fer ny peut mordre & rebouche contre; où ils se changent naturellement en loups, en iumens, & puis encores en hommes; où ils sont sans bouche, se nourrissant de la senteur de certaines odeurs; où ils rendent la semence de couleur noire, où ils sont forts petits & nains, ou tous fort grands & geans, où ils vont tous nus, où ils sont tous pelus & velus, où ils sont sans parole viuans par les bois comme bestes, cachez dedans les cauerneſ, & dedans les arbres. Et de nostre temps nous auons descouvert & touché à l'œil & au doigt, où les hommes sont sans barbe, sans vsage de feu, de bled, de vin; où est tenuë pour la plus grãde beauté ce que nous estimons la plus grande laideur, comme à esté dit deuant. Quant à la diuersité des mœurs se dira ailleurs. Et sans parler de toutes ces estrangetez, nous ſçauons que quant au visage, il n'est possible trouuer deux visages en tout & par tout semblables, il peut aduenir de se mesconter & prendre l'un pour l'autre, à cause de la ressemblance grande, mais c'est en l'absence de l'un: car en presence de tous deux, il est aisé de remarquer la difference, quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande difference, car non seulement elle est plus grande sans comparaison d'homme à homme, que de beste à beste: mais (qui est bien

Chap. 5.
2.2.c.8.

encherir) il y a plus grande difference d'homme à homme que d'homme à beste : car vn excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche, que n'est cethomme d'vn autre grād & excellent. Cette grande difference des hommes viēt des qualitez internes, & de la part de l'esprit, où y a tant de pieces, tant de ressorts que c'est chose infinie, & des degrez sans nombre. Il nous faut icy pour le dernier apprendre à cognoistre l'homme, par les distinctions & differences qui sont en luy ; or elles sont diuerses, selon qu'il y a plusieurs places en l'homme, plusieurs raisons & moyens de les considerer & comparer. Nous en donnerons icy cinq principales, ausquelles toutes les autres se pourront rapporter, & generalement tout ce qui est en l'homme, esprit, corps, naturel, acquis, public, priué, apparent, secret : & ainsi cette cinquieme & derniere consideration de l'homme aura cinq parties, qui seront cinq grandes & capitales distinctions des hommes, sçauoir la

Premiere naturelle, & essentielle, & vniuerselle de tout l'homme, esprit & corps.

La seconde naturelle & essentielle principalement, & aucunement acquise, de la force & suffisance de l'esprit.

La tierce accidentale de l'estat, condition & deuoir, tirée de la superiorité & inferiorité.

La quatrieme accidentale de la condition & profession de vie.

La cinquieme & derniere des faueurs & des faueurs de la nature, & de la fortune.

PREMIERE DISTINCTION ET
différence des hommes naturelle & essentielle,
tirée de la diuerse assiette du monde.

CHAP. XLII.

1.
*Diuersité
 des hom-
 mes viét
 de la di-
 uerse af-
 siette du
 monde.*

LA premiere plus notable & vniuerselle distin-
 ction des hommes, qui regarde l'esprit & le
 corps, & tout l'estre de l'homme, se prend & tire
 de l'assiette diuerse du monde, selon laquelle le re-
 gard & l'influence du ciel & du Soleil, l'air, le cli-
 mat, le terroir sont diuers. Aussi sont diuers non
 seulement le tein&, la taille, la complexion, la con-
 tenance, les mœurs, mais encores les facultez de
 l'ame, *plaga celi non solum ad robur corporum, sed & ani-
 morum facit. Atheni, tenue calum ex quo etiam acutiores
 Attici, crassum Thebis ideò pingues Thebani & valentes.*
 Dont Platon remercioit Dieu qu'il estoit néAthe-
 nien & non Thebain.

Ainsi que les frui&ts & les animaux naissent di-
 uers selon les diuerses contrées, aussi les hommes
 naissent plus ou moins belliqueux, iustes, tempe-
 rans, dociles, religieux, chastes, ingénieux, bons,
 obeissans, beaux, sains, forts. C'est pourquoy Cyrus
 ne voulut accorder aux Perles d'abandonner leur
 pays aspre & bossu, pour aller en vn autre doux &
 plein, disant que les terres grasses & molles font
 les hommes mols, & les fertils les esprits infertiles.

2.
*Partage
 du mon-
 de en
 trois.*

Suyuant ce fondement nous pouuons en gros
 partager le mōde en trois parties, & tous les hom-
 mes en trois sortes de naturel: nous ferōs dōc trois
 assiettes generales du monde, qui sont les deux ex-

tremittez de Midy & Nort, & la moyenne. Chaque partie & assietté sera de soixante degrez; l'une de Midy est sous l'Æquateur, trente degrez deçà & riéte delà, c'est à dire tout ce qui est entre les deux Tropiques, vn peu plus, où sont les regions arden-tes & les Meridionaux, l'Affrique & l'Æthiopie au milieu d'Orient & d'Occident; l'Arabie, Calicut, les Moluques, les Iaues, la Taprobane vers Oriés; le Peru & grands mers vers Occident. L'autre moyenne est de trente degrez outre les Tropiques tant deçà que dela vers les Poles, où sont les re-gions moyennes & temperées, toute l'Europe avec la mer Mediterranée, au milieu d'Orient & Occident; toute l'Asie tant petite que grande, qui est vers Orient, avec la Chine & le Iappon; & l'Amérique Occidentale. La tierce qui est de tren-te degrez, qui sont les plus pres des deux Poles de chaque costé, où sont les regions froides & glacia-les, peuples Septentrionaux, la Tartarie, Mosco-ue, Estorilans, & la Magellane, qui n'est pas en-cores bien descouuerte.

Suyuant ce partage general du monde, aussi sont differens les naturels des hommes en toutes cho-
ses, corps, esprit, religion, mœurs, comme se peut
voir en ceste petite table. Car les

3.
Et des
naturels.

	Septentrionaux sont	Moyés sōt mediocres & tempererez entoutes ces choses cōme neutres, ou biē participans vn peu de toutes ces deux extremittez & tenans plus de la region, de laquelle ils sont plus voyfins.	Meridionaux sōt Petits. Melācholiques, froids & secs, noirs, solitaires. La voix gresse. Le cuir dur avec peu de poil & crespū. Abstinēs, foibles Ingenieux, sages, prudens, fins opiniastrs. Superstitieux, contemplatifs. Nō guerriers, & lâches, paillards, ialoux, cruels & inhumains.
1. Au corps.	Hauts & grāds, pituiteux, sanguins, blancs & blōds, sociables, la voix forte, le cuir mol & velu; grands mangeurs & beueurs, & puiffans.		
2. Esprit.	Grossiers, lourds, stupides, fots. Faciles, legers, incōstans.		
3. Religion.	Peu religieux & deuotieux.		
4. Mœurs.	Guerriers, vaillans, penibles, chastes, exempts de ialoufie, cruels & inhumains.		

4. *Preuves de ces differences du corps.* **T**OUTES ces differences se preuent aisément. Quant à celles du corps elles se cognoissent à l'œil, & s'il y a quelques exceptions, elles sont rares & viennent du mélange des peuples, ou bien des vents, des eaux & de la situation particuliere des lieux, dont vne montagne seravne notable difference en mesme degré, voire mesmes pays & ville: ceux de la ville haute d'Athenes estoÿēt tout d'autre humeur, dit Plutarque, que ceux du port de Pyrée: vne montaigne du costé de Septentrion rendre la vallée qui sera vers le midy toute meridionale, & au contraire aussi.

2. *Esprit.* Quant à celles de l'esprit, nous sçauōs que les arts mecaniques & ourages de main sont de Septentrion, où ils sont penibles: les sciēces speculatiues

sont venuës du midy. Cesar & les Anciens appellent les Egyptiens tres-ingenieux & subtils; Moÿse est dit instruit en leur sagesse: la Philosophie est venuë de là en Grece, la maiorité comméce plustost chez eux, à cause de l'esprit & finesse: les gardes des princes mesmes Meridionaux, sont de Septentrion, comme ayans plus de force & moins de finesse & de malice: ainsi les Meridionaux sont suiets à grandes vertus & grands vices, comme il est dit d'Annibal: les Septentrionaux ont la bonté & simplicité. Les sciences moyennes & mixtes, politiques, loix & eloquence sont aux nations metoyennes, auxquelles ont flori les grands Empires & Polices.

Pour le troisieme point, les religions sont venuës du midy, Egypte, Arabie, Chaldée, plus de superstition en Afrique qu'au reste du monde, tesmoin les vœux tant frequës, les tēples tant magnifiques: les Septentrionaux dit Cesar, peu soucieux de religion sont attentifs à la guerre & à la chasse.

3.
Religion

Quant aux mœurs, premierement touchant la guerre, il est certain que les grandes armées, arts, instrumens & inuentions militaires, sont venuës de Septentrion: les peuples de là, Scythes, Gots, Vandales Huns, Tartares, Turcs, Germains, ont battu & vaincu toutes les autres nations, & rauagé tout le monde, dont est tant souuent dit, que tout mal vient d'Aquilon. Les duels & combats sont venus de là: les Septentrionaux adorent le glaiue fiché en terre, dit Solinus, inuincibles aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reste, & ont esté détruits par eux; aussi s'affoiblissent & s'alangourissent au vent de Su. & allant vers Midy, cōme les Meridionaux venās au Nort,

4.
Mœurs.

redoublent leurs forces. A cause de la fierté guerrière, ils ne peuvent souffrir qu'on leur commande par brauerie, ils veulent la liberté, au moins les commandemens electifs. Touchant la chasteté & la ialousie, en Septentrion vne seule femme à vn homme, dit Tacitus, encores suffit-elle pour plusieurs, dit Cesar: nulle ialousie dit Munster, où les hommes & femmes se baignent ensemble avec les estrangers. En Midy la Polygamie est par tout receüe: toute l'Afrique adore Venus, dit Solinus: les Meridionaux meurent de ialousie, à cause de quoy ils ont les Eunuques gardiës de leurs fêmes, que les grâds Seigneurs ont en grãd nôbre cõme des haras.

Quant à la cruauté, les extremittez sont semblables, mais pour diuerses causes, cõme se verra tantost aux causes: les punitions de la rouë & les empalemens des vifs sont venus de Septentrion: les inhumanités des Moscouites & Tartares sont toutes notoires. Les Allemans, dit Tacite, ne punissent les coupables iuridiquemët, mais les tuënt cruellement comme ennemis. Ceux de Midy aussi escorchent tous vifs les criminels, & leur appetit de vengeance est si grand, qu'ils en deuiennent furieux s'ils ne l'assouissent: Au milieu sont benins & humains. Les Romains punissoiët les plus grãds crimes du bannissement simple, les Grecs vsoient de bruuage doux de ciguë pour faire mourir les condamnés: Et Ciceron dit que l'humanité & la courtoisie est partie de l'Asie mineur, & deriuée au reste du monde.

La cause de toutes ces differences corporelles & spirituelles, est l'inegalité & difference de la chaleur naturelle interne, qui est en ces pays &

peuples: ſçauoir forte & vehemente aux Septentrionaux, à cause du grād froid externe, qui la ref-^{ſes dif-}ferre & renferme au dedans, comme les caues & lieux profonds ſont chauds en hyuer, & les eſtomachs, *ventres byeme calidiores*: foible aux Meridionaux, eſtant diſſipée & attirée au dehors, par la vehemence de l'externe, comme en eſté les ventres & lieux de deſſous terre ſont froids: Moyenne & temperée en ceux du milieu. De ceſte diuerſité, di-^{ſes dif-}ſerence, & inequalité de chaleur naturelle viennent ces differences, non ſeulement corporelles, ce qui eſt aiſé de remarquer, mais encores ſpirituelles; Car les Meridionaux à cause de leur temperament froid, ſont melancholiques, & par ainſi arreſtez, conſtans, cōtemplatifs, ingenieux, religieux, ſages; Car la ſageſſe eſt aux animaux froids comme aux Elephans, qui cōme le plus melancholique de tous animaux, eſt le plus ſage, docile, religieux, à cause du ſang froid. De ce temperament melancolique au iēt auſſi que les Meridionaux ſont paillars, à cause de la melancholie ſpumeuſe, abradente, & ſalace, comme il ſe void aux lieures; & cruels, parce que cette melancholie abradēte preſſe violēment les paſſions & la vengeance. Les Septentrionaux pituiteux & ſanguins de temperament tout au cōtraire aux Meridionaux, ont les qualités toutes contraires, ſauf qu'ils conuiennent en vne choſe, c'eſt qu'ils ſont auſſi cruels & inhumains, mais c'eſt par vne autre raiſō, ſçauoir par default de iugemēt, dont comme beſtes ne le ſçauent commander & ſe cōtenir: Ceux du milieu ſanguins & choleres ſont tēperés, d'vne belle humeur; ioyeux, diſpoſts, actifs.

Nous pourrons encores plus exquisement &

subtilement représenter le diuers naturel de ces trois sortes de peuples, par application & comparaison de toutes choses, comme se pourra voir en cette petite table, où se voit que proprement appartient, & se peut rapporter aux.

	Septentrionaux,	Moyens;	Meridionaux,
Qualités d'ames.	Le sens commú,	Discours & raiocination.	intellect.
	force comme des ours & bestes,	Raison & iustice d'hommes.	finesse de renards, & religion de gens diuins.
Planettes	Mars, } guerre, Lune, } chasse,	Iuppiter, } Mercure, } Orateurs;	Saturne, } côté plat Venus, } amour,
Actions & parties de repu- blique.	Art & manufac- ture.	prudence, cognoissan- ce du bien & du mal,	science du vray & du faux.
	Ouriers, artisans soldats.	magistrats pour uoís, iuger commander,	pontifes, philosophes, contempler,
	Ieunes mal habi- les.	hommes faits, ma- nieurs. d'affaires.	vieillards graues, sages pensifs.

Les autres distinctions plus particulieres se peu-
uét rapporter à ceste-cy generale de Midy & Nort:
car l'on peut rapporter aux conditiõs des Septen-
trionaux ceux d'Occident, & ceux qui viuent aux
montagnes, guerriers, fiers, amoureux de liberté, à
cause du froid qui est aux montagnes; Aussi ceux
qui sont esloñnés de la mer, plus simples & entiers;
Et au contraire aux conditions des Meridionaux,
l'on peut rapporter les Orientaux, ceux qui viuét
aux vallées, effeminés, delicats à cause de la fertili-
té d'où vient la volupté; Aussi les Maritimes trom-
peurs

peurs & fins à cause du commerce & du trafic avec diuerses sortes de gens & nations.

Par tout ce discours il se void qu'en general ceux de Septentrion sont plus aduantagez au corps, & ont la force pour leur part; & ceux du Midy en l'esprit, & ont pour eux la finesse: ceux du milieu ont de tout, & sont temperés en tout: Aussi s'apprend par là, que leurs mœurs ne sont à vray dire ni vices ni vertus, mais œures de nature: laquelle du tout corriger & d'autout y renoncér, il est plus que difficile; mais adoucir, temperer, & ramener à peu pres les extremités à la mediocrité, c'est l'œure de vertu.

SECONDE DISTINCTION ET
difference plus subtile des esprits, & suffi-
sance des hommes.

CHAP. XLIII.

CETTE seconde distinction, qui regarde l'esprit & la suffisance, n'est si apparète & perceptible comme les autres, & vient tant du naturel que de l'acquis; selon laquelle y a trois sortes de gens au monde, comme trois classes & degrez d'esprits. En l'un & le plus bas sont les esprits foibles & plats, de basse & petite capacité, nez pour obeir, seruir, & estre menés, qui en effect sont simplement hommes. Au 2. & moyen estage sont ceux, qui sont de mediocre iugement, font professiõ de suffisance, science, habileté, mais qui ne se sentent & ne se iugèt pas assés, s'arrestent à ce qu'on tient cõmune-ment, & on leur baille du premier coup, sans d'auantage s'enquerir de la verité & source des cho-

Trois sortes de gens au monde.

ses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis : & ne regardent point plus loin que là où ils se trouvent; pensent que par tout est ainsi, ou doit estre: que si c'est autrement, ils faillent & sont barbares. Ils s'asservissent aux opinions & loix municipales du lieu où ils se trouvent, deslors, qu'ils sont esclous, nonseulement par obseruance & vsage, ce que tous doiuent faire, mais encoꝛ de cœur & d'ame: & pensent que ce qu'on croit en leur village est la vraie touche de verité (ceci ne s'entend de la verité diuine reuelée, ni de religion); c'est la seule, ou bien la meilleure regle de bien viure. Ces gents sont de l'escole & du ressort d'Aristote, affirmatifs positifs, dogmatistes, qui regardēt pl⁹ l'vtilité que la verité, ce qui est propre à l'vsage & trafic du mōde, qu'à ce qui est bō & vray en soi. En cette classe y a tresgrād nōbre & diuersité de degrez, les principaux & plushabiles d'entreux gouuernēt le mōde, & ont les cōmandemens en main. Au 3. & plus haut estage sont les hommes doués d'vn esprit vif clair, iugement fort, ferme & solide, qui ne se contentent d'vn ouy dire, ne s'arrestent aux opinions cōmunes & receües, ne se laissent gagner & preoccuper à la creance publique; de laquelle ils ne s'estonnēt point, sachant qu'il y a plusieurs boutades, faulsetez & impostures receües au monde auec approbation & applaudissement, voire adoration & reuerence publique; mais examinent toutes choses qui se proposent, sōdent meurement, & cherchent sans passion les causes; motifs, & ressorts jusques à la racine, ayments mieux douter & tenir en suspens leur creance, que par vne trop molle & lasche facilité ou legereté, ou pre-

cipitation de iugement, se paistre de fausseté & affirmer ou se tenir asseurez de chose, de laquelle ils ne peuuent auoir raison certaine. Ceux-ci sont en petit nombre, de l'eschole & ressort de Socrates & Platon, modestes, sobres, retenus, considerans plus la verité & realité des choses, que l'vtilité, & s'ils sont bien nez, ayans avec ce dessus la probité, & le reglement des mœurs, ils sont vrayement sages, & tels que nous cerchōs ici. Mais pource que ils ne s'accordeut pas avec le commun quant aux opinions, voyent plus clair, penetrent plus auant: ne sont si faciles, ils sont soupçonnez & mal estimez des autres, qui sont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantasques & Philosophes: c'est par iniure qu'ils vsent de ce mot. En la 1. de ces trois classes y a bien plus grand nombre qu'en la seconde, & en la seconde qu'en la troisieme. Ceux de la premiere & derniere, plus basse & plus haute, ne troublēt point le monde, ne remuēt rien, les vns par insuffisance & foiblesse; les autres par grande suffisance, fermeté & sagesse. Ceux du milieu font tout le bruit, & les disputes qui sont au monde: presomptueux, toujours agités & agitans. Ceux de la plus basse marche, cōme le fonds, la lie, la sentine, ressemblēt à la terre, qui ne fait que recevoir & souffrir ce qui vient d'enhaut. Ceux de la moyēne ressemblent à la region de l'air, en laquelle se forment tous les meteores, & se font tous les bruits & alterations, qui puis tombent en terre. Ceux du plus haut estage, ressemblent à l'Ether & plus haute region voisine du ciel; seraine; claire, nette, & paisible. Ceste difference d'hommes vient en partie du naturel de la premiere com-

position & temperament du cerueau, qui est différent, humide, chaud, sec, & par plusieurs degrés: dont les esprits & iugemens sont ou fort solides, courageux, ou foibles, craintifs, plats: en partie de l'instruction & discipline; aussi de l'experience & hantise du monde, qui sert fort à se desniaiser & mettre son esprit hors de page. Au reste il se trouue de toutes ces trois sortes de gens, souz toute robe, forme & condition, & des bons & des mauuais, bien diuersément.

2. L'on fait encores vn autre distinction d'esprit & *Autre di* *distinction.* suffisances, car les vns se font voye eux mesmes & ouerture; se cōduisēt seuls. Ceux-cy sōt heureux de la plus haute taille, & biē rares, les autres ont besoin d'aide, mais ils sont encores doubles; car les vns n'ont besoin que d'estre esclairés, c'est assés qu'il y aye vn guide & flambeau qui marche deuant, ils suyurōt volontieres & bien aisément. Les autres veulent estre tirés, ont besoin de compulsoir, & que l'ō les prenne par la main. Je laisse ceux qui par grande foiblesse, cōme ceux de la plus basse marche, ou par malignité de nature, comme il y en a en la moyēne, qui ne sont bons à suyure, ny ne se laissent tirer & conduire, gens desesperés.

TROISIEME DISTINCTION

& difference des hommes accidentale, de leurs degrés, estats, & charges.

CHAP. XLIII.

CETTE distinction accidentale, qui regarde les estats & charges, est fondée sur deux principes & fondemens de la societé humaine, qui sont commander & obeyr, puissance & subjection su-

periorité & inferiorité, *imperio & obsequio omnia constāt.* Cette distinction se verra premierement mieux en gros, en cette table.

Divisiō premiere & generale.	1.	Priuee, laquelle est aux	Familles & mesnages, & est de quatre façons.	Mariage, du mari à la femme; ceste cy est la source de la societé humaine.	Paternelle, des parens sur les enfans, ceste-cy est vraiment naturelle.	Seigneurs sur les	Herile, double, sçavoir des	esclaves. Maistres sur leurs seruiteurs.	Patronelle, des patros sur leurs affranchis, de laquelle l'vsage est peu frequent	Corps & colleges, communautez civiles sur les particuliers membres de la communauté.

Cette puissance publique, soit souueraine, soit subalterne, reçoit des subdiuisions qu'il faut sçauoir. La souueraine, qui est triple, comme dit est, pour le regard de la maniere du gouvernement, est encores triple; c'est à dire chascune de ces trois est conduite en trois façons, dont est dite royale, ou seigneuriale, ou Tyrannique Royale, en laquelle le souuerain (soit-il vn, ou plusieurs ou tous) obeissât aux loix de nature, garde la liberté naturelle, & la propriété des biens aux subiets. *Ad reges potestas omnis pertinet, ad singulos proprietas: Omnia Rex imperio possidet, singuli domino;* Seigneuriale, où le souuerain seigneur des personnes & des biens par le droit des armes, gouvernât ses subiets comme esclaves; Tyrannique, où le souuerain mesprisât toutes loix de nature, abuse des personnes & des biens de ses subjets; differât du Seigneur, cōme le voleur de l'ennemi de guerre. Des trois estats souuerains le Monarchique, & des trois gouvernemens le Seigneurial sont les plus anciens, grands, durables, Augustes, comme anciennement Assyrie, Perse, Egypte, & maintenant Ethiopie, la plus ancienne qui soit, Moschouie, Tartarie, Turquie, le Peru. Mais le meilleur & plus naturel estat & gouvernement est la Monarchie Royale: les Aristocraties fameuses sont jadis Lacedumone & maintenant Venise; les Democraties, Rome, Athenes, Carthage, Royales en leur gouvernement.

23.
Des seigneurs particuliers.

La puissance publique subalterne, qui est aux seigneurs particuliers, est de plusieurs sortes & degrez, principalement cinq, sçauoir Seigneurs Tributaires, qui doiuent tribut seulement.

Feudataires, vassaux simples, qui doiuent foy &

hommage pour le fief: Ces trois peuvent estre souverains.

Vassaux liges qui outre la foy & hommage, doiuent encores seruire personnel, dont ils ne peuvent estre vrayement souverains.

Subjets naturels soient vassaux ou censiers ou autrement, lesquels doiuent subiection & obeissance; & ne se peuvent exempter de la puissance de leur souverain, & sont seigneurs.

La puissance publique subalterne, qui est aux officiers de la souveraineté, est de plusieurs sortes, & pour le regard de l'honneur & de la puissance, reuiennent à cinq degrés.

Premier & plus bas des infames, qui doiuent demeurer hors la ville, executeurs derniers de la iustice.

4.
Des officiers.

2. De ceux qui n'ont ny honneur ny infamie, sergens, trompettes.

3. Qui ont honneur sans cognoissance & puissance, Notaires, Receueurs, Secretaires.

4. Qui ont avec honneur, puissance & cognoissance, mais sans iurisdiction, les gens du Roy.

5. Qui ont iurisdiction, & par ainsi tout le reste, & ceux-cy s'appellent proprement Magistrats: desquels y a plusieurs distinctions & principalement ces cinq, qui sont toutes doubles.

1. § Maieurs, Senateurs, 2. § Politiques,
en § Mineurs, Iuges, en § Militaires.

3. § Civils, 4. § Titulaires en office formé,
en § Criminels, en § Commissaires,

5. { Perpetuels, comme doiuent estre les moindres &
en { en nombre.

{ Temporels & muables, comme doiuent estre les
grands.

DES ESTATS ET DEGREZ DES
hommes en particulier, suiuant ceste
precedente table.

ADVERTISSEMENT.

ICy est parlé en particulier des pieces de ceste table, & distinction de puissances & subiections (commençant par les priuees & domestiques, c'est à dire de chascque estat & profession des hommes, pour les cognoistre, c'est ici le liure de la cognoissance de l'homme; car les deuoirs d'un chascun seront au troisieme liure en la vertu de iustice, ou de meime ordre tous ces estats & chapitres se reprendront. Or auant y entrer faut sommairement parler du cōmander & obeir, deux fondemēs & causes principales de ces diuersités d'estats & charges.

DV COMMANDER ET OBEYR.

CHAP. LXIIII.

CE sont, cōme a esté dit, deux fondemens de toute societé humaine, & de la diuersité des estats & professions. Ces deux sont relatifs, se regardent, requierent engendrent, & conseruēt mutuellement l'un l'autre: & sont pareillemēt requis en toute assemblee & communauté, mais qui sont obligez à vne naturelle enuie, contestation & mēdisance ou plainte perpetuelle. La populaire rend le souuerain de pire condition qu'un charretier, la Monarchique le met au dessus de Dieu. Au commander est la dignité, la difficulté, (ces deux

Y ont ordinairement ensemble) la bonté : la suffisance, toutes qualitez de grandeur. Le commander c'est à dire la suffisance, le courage, l'autorité est du ciel & de Dieu, *Imperium non nisi diuino fato datur: omnis potestas à Deo est*: dont dit Platon, que Dieu n'establit point des hommes, c'est à dire de la commune sorte & suffisance, & purement humaine par dessus les autres; mais ceux qui d'une touche diuine, & par quelque singuliere vertu & don du ciel surpassent les autres, d'ont ils sont appelés *heroes*. En l'obeir est l'vtilité, l'aisance, la necessité, tellement que pour la conseruation du public, il est encor plus requis que le bien cōmander; & est beaucoup plus dangereux le desni d'obeir ou le mal obeir, que le mal commander. Tout ainsi qu'au mariage, bien que le mari & la femme soyent egalemment obligez à la loyauté & fidelité, & l'ayēt tous deux promis par mesmes mots, mesmes ceremonies & solennitez, si est ce que les inconueniens sortent sans comparaison plus grands de la faute & aduldere de la femme que du mari: Aussi bien que le commander & obeir soyent pareillement requis en tout estat & compagnie, si est-ce que les inconueniens sont bien plus dangereux de la desobeissance des subiets, que de la faute des commandans. Plusieurs estats ont longuement roulé & assez heureusement duré souz de très meschās princes & magistrats, les subjets s'y accommodans & obeissans: Dont vn sage interrogé, pourquoy la Republique de Sparte estoit si florissante, si c'estoit pource que les Rois commandoyent bien: mais plustost, dit-il, pource que les citoyens obeissent bien: Mais si les subiects refutent d'obeir,

& secouënt le ioug, il faut que l'estat donne du nez à terre.

DU MARIAGE.

CHAP. XLVI.

Combié que l'estat du mariage soit le premier & plus ancien, le plus importât, & comme le fondement & la fontaine de la société humaine, d'où sourdent les familles, & d'elles les Républiques, *Prima societas in coniugio est, quod principium urbis, seminarium Republicæ*, si est. ce qu'il a esté desestimé & descrié par plusieurs grands personnages, qui l'ont iugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces obiects contre luy.

2.
*Obiectiō
 contre le
 mariage*
 Premieremēt ils ont estimé son lien & son obligatiō iniuste, vne dure & trop dure captiuité, d'autāt que par mariage on s'attache, & s'assuiettit par trop au soin & aux humeurs d'autrui. Que s'il auient d'auoir mal rencontré, s'estre mesconté au choix & au marché, & qu'ō aye prins plus d'os que de chair, on demeure miserable toute sa vie. Quelle iniquité & iniustice pourroit estre plus grāde, que pour vne heure de fol marché, pour vne faute faite sans malice & par mesgarde, & biē souuēt pour obeir & suiure l'auis d'autrui, l'on soit obligé à vne peine perpetuelle? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, & se ietter en la mer la teste la premiere, pour finir ses iours bien-tost, que d'estre toujours aux peines d'enfer, & souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'vne rage & manie, d'vne bestise opiniastre, & autres miserables conditions: dont l'vn a dit, Que qui auoit inuenté ce

noūd & lieu de mariage , auoit trouué vn bel & specieux expedient , pour se venger des humains, vne chaussetrappe ou vn filet pour attrapper les bestes, & puis les faire languir à petit feu. L'autre a dit, que marier vn sage avec vne folle , ou au rebours, c'estoit attacher le vif avec le mort, qui estoit la plus cruelle mort inuentée par les tyrans, pour faire mourir le vif par la cōpagnie du mort.

Par la secōde accusatiō, ils disent que le mariage est vne corruptiō & abastardissement des bons & rares esprits, d'autāt que les flatteries & mignardises de la partie que l'on aime, l'affectiō des enfans, le soin de sa maison, & auancement de sa famille, relaschent, destrempent, & ramollissent la vigueur & la force du plus vif & genereux esprit, qui puisse estre, telmoins Samsom, Salomon, Marc-Antoine: dont au pis aller il ne faudroit marier, que ceux qui ont plus de chair que d'esprit, vigoureux au corps & foibles d'ames, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choses petites & basses selon leur portée. Mais ceux qui foibles de corps ont l'esprit grand, fort & puissant, est ce pas grand dommage de les enfermer & garotter à la chair & au mariage, comme l'on fait les bestes à l'estable? Nous voyons mesmes cela aux bestes: Car les nobles qui sont de valeur & de seruice, cheuaux, chiens, l'on les eslongne de l'acointance de l'autre sexe, l'on ne met au haras que les bestes de moindre estime. Aussi ceux qui sont destineez tant hommes que femmes à la plus venerable & sainte vacation, & qui doiuent estre comme la cresse & la mouelle de la Chrestienté, les gens d'Eglise & de religiō, sont exclus de mariage. Et c'est pource

que le mariage empesche & destourne les belles & grandes eleuations d'ame, la contemplation des choses hautes, celestes & diuines, qui est incompatible avec le tabult des affaires domestiques, à cause dequoy l'Apostre prefere la solitude de la continēce au mariage. L'utile peut biē estre du costé du mariage, mais l'hōnesteté est del'autre costé.

Puis il trouble les belles & sainctes entreprises, comme S. Augustin recite, qu'ayāt desseigné avec quelques autres siens amis, dont il y en auoit de mariez, de se retirer de la ville & des compagnies, pour vaquer à l'estude de sagesse & de vertu, leur dessein fust bien tost rompu & interuertit par les fēmes de ceux qui en auoyēt: & a dit aussi vn sage, que si les hōmes se pouoyent passer des femmes, qu'ils seroyēt visitez & accompagnez des Anges.

Plus le mariage empesche de voyager parmy le monde, & les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre, & publier ce que l'on sçait: Bref le mariage nōseulement apoltronit ou acroupit les bons & grands esprits, mais priue le public de plusieurs belles & grandes choses, qui ne peuuent s'exploitter demeurant au sein & au gyron d'vne femme, & autour des petis enfans. Mais ne fait-il pas beau voir, & n'est-ce pas grand dommage, que celuy qui est capable de gouverner & policer tout vn monde, s'amuse à conduire vne femme & des enfans? Dōt respondit vn grand personnage, quand on lui parla de se marier, qu'il estoit nay pour commander aux hommes, & non à vne femmelette, pour conseiller & gouverner les Rois & Princes, & non pas des petis enfans.

A tout cela on peut dire que la nature humaine n'est pas capable de perfection, & de chose où n'y ait à redire, comme a esté dit ailleurs: les meilleurs remedes & expediens sont tousiours vn peu malades, meslez d'incommoditez: ce sont tous maux necessaires: ç'a esté le meilleur que l'on a peu aduiser pour sa conseruation & multiplication. Aucuns, comme Platon & autres, ont voulu subtiliser & inuenter des moyès pour euitter ces espines: mais outre qu'ils ont fait & forgé des choses en l'air, qui ne se pouoyent bien tenir longuement en v'usage, encores leurs inuentions, quand elles seroient mises en pratique, ne seroient pas sans plusieurs incōmoditez & difficultez. L'hōme les cause & les produit luy mesme par son vice & intemperance, & par ses passions contraires; & n'en faut pas accuser l'estat, ni autre que l'homme, qui ne sçait bien v'fer d'aucune chose. Et peut-on dire encor, qu'à cause de ces espines & difficultez, c'est vne eschole de vertu, vn apprentissage, & vn exercice familier & domestique, & disoit Socrates le Docteur de sagesse, à ceux qui lui objectoyent la teste de sa femme, qu'il apprenoit par là en sa maison à estre constant & patient par tout ailleurs, & à trouuer douces les poinctures de la fortune. Et puis en fin on ne contredit pas que celuy qui s'en passe, ne face encores mieux. Mais à l'hōneur du mariage, le Chrestien dit que Dieu l'a institué, au paradis terrestre, auant toute autre chose, en l'estat d'innocence & perfection; voila quatre re-commandatiōs, la quatrieme passe tout & sans re- plique. Depuis le fils de Dieu l'a approuué & honoré de sa presēce, son premier miracle, & miracle

3.
Respon
à iceux.
chap. 37.

fait en faueur dudit estat, & des gens mariez, & l'a honoré de ce priuilege, qu'il sert de figure de cete grande vnion de luy avec son Eglise, & pource il a esté appellé Mystere, & grand.

4. A la verité le mariage n'est point chose indifférente ou mediocre; c'est du tout vn grand bien ou grand mal, vn grand repos ou vn grãd trouble, vn paradis, ou vn enfer; est vne tres-douce & plaisante vie, sil est bien fait, vn rude & dangereux marché, & vne bien espineuse & pesante liaison, s'il est mal rencontré; c'est vne conuention, où se verifie bien à point, ce que l'on dit; *homo homini Deus, aut lupus.*

Le bõ est vn trace bien Mariage est vn ouurage basti de plusieurs pieces; il y faut vn rencontre de beaucoup de qualitez; tant de considerations, outre & hors les personnes mariées. Car quoy qu'on die; l'on ne se marie seulement pour soy; la posterité, la famille, l'alliance, les moyens y pesent beaucoup: voylà pourquoy il s'en trouue si peu de bons; & ce qui s'en trouue si peu, c'est signe de son prix & de sa valeur; c'est la condition de plus grandes charges: La Royauté est aussi pleine de difficultez, & peu l'exercent bien & heureusement. Mais ce que nous voyons souuent qu'il ne se porte pas bien, cela vient de la licence & desbauche des personnes, & non de l'estat & institution du mariage, dont il se trouue plus commode aux ames bonnes, simples, & populaires; où les delices, la curiosité, l'oisiueté le troublent moins: humeurs desbauchées: les ames turbulentes & détraquées ne sont pas propres à ce marché.

Mariage est vn sage marché, vn lien & vne cour-

sture sainte & inuiolable, vne conuention honorable: s'il est bien façonné & bien pris, il n'y a rien plus beau au monde, c'est vne douce societé de vie; pleine de constance, de fiance, & d'un nombre infiny d'vtils & solides offices, & obligations mutuelles: c'est vne compagnie non point d'amour, mais d'amitié. Ce sont choses fort distinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fièvre & maladiue, & la chaleur naturelle & saine. Le mariage a pour sa part l'amitié, l'vtilité, la iustice, l'honneur, la cōstāce; vn plaisir plat voiremēt, mais sain; ferme, & plus vniuersel. L'amour se fonde au seul plaisir, & l'a plus vif, aigu, & cuisant: peu de mariages succedent bien, qui sont cōmencés & acheminés par les beautés & desirs amoureux; il y faut des fondemens plus solides & constans; & y faut aller d'aguet: cette bouillante affectiō n'y vaut rien, voire est mieux conduit le mariage par main tierce.

6.

*Descri-
ptiō sim-
ple &
sommai-
re de ma-
riage*

7.

Cecy est bien dit sommairement & simplement pour vne plus exacte description, nous sçauons qu'au mariage y a deux choses, qui luy sont essentielles, & semblent contraires, mais ne le sont pas; sçauoit vne equalité, comme sociale & entre pareils; & vne inequalité, c'est à dire superiorité & inferiorité. L'equalité cōsiste en vne entiere & parfaite cōmunication, & cōmunauté de toutes choses, ames, volontés, corps, biens; loy fondamentale du mariage: laquelle en aucuns lieux s'estend iusques à la vie & la mort, tellemēt que le mary mort, faut que la femme suyue incōtinent. Cela se pratique en aucuns lieux par loix publiques du pays, & souuēt de si grand ardeur, qu'estant plusieurs femmes à vn mary, elles contestent & plaident publi-

*Plus ex-
acte.*

quement à qui aura l'honneur d'aller dormir (c'est leur mort) avec leur espoux, alleguant pour l'obtenir & y estre prefées, leur bon seruice, qu'elles estoient les mieux aimées, & ont eu de luy le dernier baiser, ont eu enfans de luy.

Et certamen habent lethi, quæ viua sequatur

Coniugium; pudor est non licuisse mori.

Ardent victrices, & flamma pectora præbent

Imponunt que suis ora perusta viris.

En autres lieux s'obseruoit, non par les loix publiques, mais par les pactes & conuentions du mariage, comme fut entre Marc-Antoine & Cleopatra. Cette equalité aussi consiste en la puissance, qu'il sont sur la famille en commun, dont la femme est ditte compagne du mary, dame de la maison & famille, cōme le mary le maistre & seigneur. Et leur autorité coniointe sur toute la famille, est comparée à l'Aristocratie.

La distinction de superiorité & inferiorité, consiste en ce, que le mary a puissance sur la femme, & la femme est suierte au mary: Cecy est selon toutes loix & polices; mais plus ou moins selon la diuersité d'icelles. Par tout la femme, bien qu'elle soit beaucoup plus noble & plus riche, est sujette au mary: Cette superiorité & inferiorité est naturelle, fondée sur la force, & suffisance de l'un, foible & insuffisance de l'autre. Les Theologiens la fondent bien sur d'autres raisons tirées de la bible; l'homme a esté fait le premier de Dieu seul & immédiatement, par expres, pour Dieu son chef, & à son image, & parfait, car nature cōmēce tousiours par chose parfaite: la femme faite en second lieu après l'homme, de la substāce de l'homme, par occasiō
& pour

& pour aũte chose, *mulier est vir occasionatus*, pour seruir d'ayde & de second de l'homme, qui est son chef, & par ainsi imparfaicte. Voila par l'ordre de la generation. Celuy de la corruption & de peché, preue le mesme; la femme à esté la premiere en preuarication, & de son chef a peché, l'homme second, & à l'occasion de la femme; la femme donc derniere au bien, & en la generation, & occasionnée, premiere au mal, & occasion d'iceluy, est iustement assubiettie à l'homme premier au bien & dernier au mal.

Cette superiorité & puissance maritale a esté en aucuns lieux telle que la paternelle, sur la vie & la mort, comme aux Romains par la loy de Romulus; & le mary pouuoit tuer sa femme en quatre cas, adultere, supposition d'enfans, fausses clefs, & auoir beu du vin. Aussi chez les Grecs dit Polybe, & les anciens Gaulois dit Cesar, la puissance maritale estoit sur la vie & la mort de la femme. Ailleurs & là mesme depuis, ceste puissance a esté moderée: mais presque par tout la puissance du mary & la subiection de la femme porte, que le mary est maistre des actions & vœus de sa femme, la peut corriger de paroles & tenir aux ceps, (la battre de coups est indigne de femme d'honneur, dit la loy) & la femme est tenuë de tenir la condition, suyure la qualité, le pays; la famille, le domicile, & le rang de mary, doit accompagner & suyure le mary par tout, en voyage, en exil, en prison, errant, vagabond, fugitif. Les exemples sont beaux de Sulpitia, suyuant son mary Lentulus proscript & relegué en Cicile: Erithrée son mary Phalaris banni; Ipsicrates femme du Roy Mythridates

*Corn.
Tacit.*

vaincu par Pompée s'en allant & errât par le monde. Aucuns adioustēt à la guerre & aux prouinces, où le mary est enuoyé avec charge publicque. Et la femme ne peut estre en iugement, soit en demandant ou defendant, sans l'authorité de son mary, ou du Iuge à son refus; & ne peut appeler son mary en iugement sans permission du Magistrat.

10.
*Ses re-
gles di-
uerses.*

*De la
Polyga-
mie &
repudi-
ation.*

Le mariage ne se porte pas de mesme façon, & n'a pas mesmes loix & regles par tout; selon les diuerses religions & nations, il a ses regles ou plus lasches & larges, ou plus estroites: selon la Chrestienté la plus estroite de toutes, le mariage est fort subiet & tenu de court. Il n'a que l'entrée libre, la durée est toute contrainte, dépendant d'ailleurs que de nostre vouloir. Les autres nations & religions, pour rendre le mariage plus aysé, libre, & fertile, reçoquent & pratiquent la polygamie, & la repudiation, liberté de prendre & laisser femmes; accusent la Chrestienté d'auoir tollu ces deux; & par ce moyen preiudicié à l'amitié & multiplication, fins principales du mariage: d'autant que l'amitié est ennemie de toute contrainte; & se maintenant mieux en vne honneste liberté. Et la multiplication se fait par les femmes: comme nature nous montre richement aux loups, desquels la race est si fertile en la productiō de leurs petits, iusques au nombre de douze ou treze, & surpassant de beaucoup les autres animaux vtils, desquels on tue si grand nombre tous les iours, & si peu de loups, & toutesfois c'est la plus sterile de toutes. Ce qui vient de ce que de si grand nombre il y a vne seule femelle, qui le plus souuent profite peu, & ne porte point, estouffée par la multitu-

de des malles concurrens & affamés ; la plus grande partie desquels meurt sans produire, à faute de femelles. Aussi void on combié la polygamie profite à la multiplication, parmy les nations qui la reçoivent, Juifs, Mahumetans, & autres Barbares, qui font des amas de trois à quatre cent mille cōbatans. Au contraire le Christianisme tient plusieurs personnes attachées ensemble, l'une des parties estant sterile, quelquefois toutes les deux: lesquels colloqués avec d'autres l'un & l'autre laisseroit grande posterité: mais au mieux toute sa fertilité consiste en la production d'une seule femme. Finalement ils reprochent que cette restriction Chrestienne produit des desbauches & adulteres: mais à tout cela l'on respond, que le Christianisme ne considere pas le mariage par des raisons purement humaines, naturelles, temporelles ; mais le regarde d'un autre visage, & a ses raisons plus hautes & nobles, comme il a esté dit: ioint que l'experience montre en la plus part des mariages, que la cōtrainte sert à l'amitié, principalement aux ames simples & debonnaires, qui s'accomodent facilement, où ils se trouuent attachés: Et quant aux desbauches, elles viennent du dereglement des mœurs, qu'aucune liberté n'arreste. Et de fait les adulteres se trouuent en la Poligamie & repudiation, témoin chez les Juifs, & David, qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il eust: & au contraire ont esté long temps incognus en des polices bié réglées, où n'y auoit polygamie ny repudiation, témoin Sparte, & Rome long temps apres la fondation. Il ne s'en faut donc pas préjurer à la religion, qui n'enseigne que toute netteté & continence.

11. *Polygamie diuerse.* La liberté de la polygamie, qui semble aucunement naturelle, se porte diuërsément selon les diuërses nations & polices. Aux vnes toutes les femmes à vn mary vivent en commun, & sont en pareil degré & rang, & leurs enfans de mesmes: ailleurs il y en a vne, qui est la principale & comme maistresse & les enfans heritent aux biens, honneurs, & titre du mary; les autres femmes sont tenües à part, & portent en aucuns lieux titre de femmes legitimes, & ailleurs sont concubines, & leurs enfans pensionnaires seulement.

12. *Repudiation diuerse.* L'usage de la repudiation de mesmes est different, car chés aucuns, comme Hebreux, Grecs, Armeniens; l'on n'exprime point la cause de la separation; & n'est permis de reprendre la femme vne fois repudiée, bien est permis de se remarier à d'autres: mais en la loy Mahumetane, la separation se fait par le Iuge, avec cognoissance de cause (sauf que ce fust par consentement mutuel) laquelle doit estre aduultere, sterilité, incompatibilité d'humours, entreprise sur la vie de sa partie, choses directement & capitalement contraires à l'estat & institution du mariage: & est loysible de se reprendre toutes & quantes fois qu'ils voudront. Le premier semble meilleur, pour tenir en bride les femmes superbes, & les facheux marys; le second, qui est d'exprimer la cause, des-honore les parties, empesche de trouuer party, découure plusieurs choses, qui deuroyent demeurer cachées. Et aduenant que la cause ne soit pas bien verifiée, & qu'il leur faille demeurer ensemble, s'ensuyuent empoisonnemens & meurtres souuent incognus aux hommes, comme il fut découuert à Rome

auparavant l'usage de la repudiatiō, où vne femme surprise d'auoir empoisonné son mary, en accuse d'autres, & celles-cy d'autres, iusques à soixāte dix de mesme crime, qui furent toutes executées: mais le pire a esté que l'adultere demeure presque par tout sans peine de mort, & seulement y a diuorce & separation de compagnie, introduit par Iustinien, homme du tout possédé de sa femme, qui fit passer tout ce qu'elle peut à l'aduantage des femmes; d' où il sort vn danger de perpetuel adultere, desir de la mort de sa partie, le delinquant n'est point puny, l'innocent iniurié demeure sans reparation.

Du deuoir des mariez, voyez l. 3. c. 12.

DES PARENS ET ENFANS.

CHAP. XLVII.

IL y a plusieurs sortes & degrez d'authorité & puissance humaine, publicque & priuée, mais il n'en y a point de plus naturelle ny plus grāde, que celle du pere sur les enfans (ie dy pere, car la mere, qui est suiette à sō mary, ne peut propremēt auoir les enfans en sa puissance & subiectiō) mais elle n'a pas tousiours ny en tous lieux esté pareille. Anciennement presque par tout elle estoit absoluë & vniuerselle sur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honneur, les actions & deportemens des enfans, comme sont de plaider, se marier, acquerir biens; sçauoir est chez les Romains par la loy expresse de Romulus, *parentum in liberos omne ius esto relegandi, vendendi, occidendi*, exceptez seulement les enfans au

1. Puissance paternelle.

Dion. Halic li. 2 antiq. Rom. l. in suis D de lib. posth.

Aut. Cel dessous trois ans, qui ne peuuent encores auoir
lib. 20. mesdit ny mesfait. Laquelle loy fut renouuélée
 depuis par la loy des douze tables, par laquelle
lib 8 est estoit permis au pere de vendre ses enfans iusques
eb. 20. à trois fois; chez les Perles selon Aristote, chez les
lib 6 bel. anciens Gaulois, comme dit Cesar & Prosper;
Cal. chez les Moscouites & Tartares, qui les peuuent
Prosper. vendre iusques à la quatriesme fois. Et semble
Aquitain qu'en la loy de nature cette puissance aye esté, par
in epist. le fait d'Abraham voulant tuer son fils. Car si cela
Sigism. eust esté contre le deuoir, & hors la puissance du
 pere, il n'y eust iamais consenti: & n'eust iamais
 pensé que ce fust esté Dieu, celuy qui le luy man-
 doit, s'il eust esté contre la nature: & puis nous
 voyons qu'Isaac n'y a point résisté, ny allegué son
 innocence, sçachant que cela estoit en la puissance
 du pere. Ce qui ne deroge aucunement à la gran-
 deur de la foy d'Abraham, car il ne voulut sacrifier
 son fils, en vertu de son droit ou puissance, ny pour
 aucun demerite d'Isaac, mais puremēt pour obeyr
 au commandement de Dieu. En la loy de Moyse
 de mesme, fauf quelque modification. Voila
 quelle a esté cette puissance anciennement en la
 pluspart du monde, & qui a duré iusques aux Em-
 pereurs Romains. Chez les Grecs elle n'a pas esté
 si grande & absoluë, ny aux Ægyptiens; toutesfois
 s'il aduenoit que le pere eust tué son fils à tort &
 sans cause, il n'estoit point puni, sinon d'estre en-
 fermé trois iours pres du corps mort.

Deut 21.
 2. Or les raisons & fruits d'une si grande & abso-
Ses rai- luë puissance des peres sur leurs enfans, tresbon-
sons & ne pour la culture des bonnes mœurs, chasser les
fruits. vices, & pour le bien public, estoient premiere-

ment de contenir les enfans en crainte & en devoir : puis à cause qu'il y a plusieurs fautes grandes des enfans, qui demeureroient impunies au grand prejudice du public, si la cognoissance & punition n'estoit qu'en la main de l'autorité publique, soit pource qu'elles sont domestiques & secrettes, ou qu'il n'y a point de partie & poursuivant. Car les parens qui le sçavent & y sont plus interessez, ne les descrieront pas, outre qu'il y a plusieurs vices, desbauches, insolences, qui ne se punissent iamais par Iustice. Ioint que surviennēt plusieurs choses à demesler, & plusieurs differens entre les parens & enfans, les freres & sœurs, pour les biens ou autres choses, qu'il n'est pas beau de publier, qui sont assopies & esteintes par cette autorité paternelle. Et la loy n'a point pensé que le pere abusast de cette puissance, à cause de l'amour tant grande, qu'il porte naturellement à ses enfans, incompatible avec la cruauté; qui est cause qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedent plustost pour eux, quand ils sont en iustice, & n'ont plus grand tourment, que voir leurs enfans en peine: & bien peu ou point s'en est-il trouvé, qui se soit serui de cette puissance, sans tresgrande occasion, tellement que c'estoit plustost vn espouventail aux enfans, & tres-vtile, qu'une rigueur de fait.

Or cette puissance paternelle, (comme trop aspre & dangereuse) s'est quasi de soy-mesme perdue & abolie, (car ç'a esté plus par desaccoustumance, que par la loy expresse & a commencé de decliner à la venue des Empereurs Romains. Car dès le temps d'Auguste ou biē tost apres, elle n'estoit plus envi-

lib. 1. de elem. gueur, dont les enfans deuinrent si fiers & insolens contre leurs peres, que Senecque parlât à Nerō disoit, qu'on auoit veu punir plus de parricides, depuis cinq ans derniers, qu'en sept cens ans auparavant, c'est à dire depuis la fondation de Rome.

Salust in bell. Catillin. Valer. Maxim. Auparauant s'il aduenoit que le pere tuast ses enfans, il n'estoit point puni, comme nous apprenons par exemples de Fuluius Senateur, qui tua son fils pource qu'il estoit participant à la coniuration Catilinaire, & de plusieurs autres Senateurs, qui ont fait les procez criminels à leurs enfans en leurs maisons, & les ont condamnez à mort, comme Cassius Tratus; ou à exil perpetuel, comme Manlius Torquatus son fils Syllanus. Il y a bien eu des loix apres, qui enioignent que le pere doit presenter à la iustice ses enfans delinquans, pour les faire chastier; & que le iuge prononcera la sentence telle que le pere voudra, qui est encores vn vestige de l'antiquité; & voulant oster la puissance au pere, ils ne l'osent faire qu'à demy, & non ouuertement. Ces loix posterieures n'approchent de la loy de Moyse. qui veut qu'à la seule plainte du pere, faite deuant le iuge, sans autre cognoissance de cause, le fils rebelle & contumax soit lapidé, requerant la presence du iuge, afin que la punition se face secretement ou en cholere, mais exemplairement. Et ainsi selon Moyse la puissance paternelle est plus libre & plus grâde, qu'elle n'a esté depuis les Empereurs: mais depuis sous Constantin le grand, & puis Theodose, finalement sous Iustinien elle a esté presque du tout esteinte. De là est aduenu que les enfans ont appris à refuser à leurs parens obeissance, leurs biens & leurs se-

l. in audisū ad leg. Cornell. D. l. in suis. de lib. & posth. l. 3. Cod. de patr. potest. Dent. 21.

cours, & à plaider contre eux : chose honteuse de voir nos Palais pleins de tels procez. Et les en a on dilpenféz, fous prétexte de deuotion & d'offrande, cōme chez les Iuits dés auparauāt Iesus Christ, comme il leur reproche: & depuis en la Chrestiente, selon l'opinion d'aucuns, voire les tuer, ou en se defendant, ou s'ils se rendēt ennemis de la republique: combien que iamais il n'y sçauroit auoir assez iuste cause de tuer ses parens, *nullum tantum scelus admitti potest à patre, quod sit paricidio vindicandum, & nullum scelus rationem habet.*

Matt 15.

Or l'on ne sent pas quel mal & préiudice est aduenu au monde, du rauallément & extinction de la puissance paternelle. Les republicques auxquelles elle a esté en vigueur, ont fleuri. Si l'on y cognoissoit du danger & du mal, l'on la pouuoit aucunement moderer & regler, mais de l'abolir, cōme elle est, il n'est ny beau, ny honneste, ny expediēt, mais bien domnageable; comme nous venons de dire.

*Du deuoir reciproque des parens & enfans,
voyez liure troisieme chap. 14.*

SEIGNEURS ET ESCLAVES

Maistres & Seruiteurs.

CHAP. XLVIII.

L'usage des esclaves & la puissance des Seigneurs sur eux pleine & absoluë, bien que ce soit chose vstée par tout le monde & de tout tēps (sauf depuis quatre cens ans qu'elle s'est relachée, mais qui se retourne mettre sus) si est

*usage
des esclaves
vniuersel &
contre
nature.*

elle comme monstrueuse, & honteuse en la nature humaine, & qui ne se trouue point aux bestes, lesquelles ne courent ny ne consentent à la captiuité de leurs semblables, ny actiuement ny passiuement. La loy de Moyses l'a permis comme d'autres choses *ad duritiam cordis eorum*, mais non de telle qu'ailleurs; car ny si grande & absoluë, ny perpetuelle, ains moderée & bornée court à sept ans au plus: La Chrestienne la laissée, la trouuant vniuerselle par tout, comme aussi d'obeir aux Princes & Maistres Idolatres, & telles autres choses, qui ne se pouuoient du premier coup & tout hautement esteindre, mais facilement & tout doucement avec le temps les a abolis.

2.

Distinction.

Il y en a de quatre sortes, naturels, nés d'esclaves; forcés & faités par droit de guerre; iustes, dictés de peine à cause de crime, ou de dette, dont ils sont esclaves de leurs creanciers, au plus sept ans selon la loy des Iuifs, mais tousiours iusques au paiement ailleurs; volōtaires qui sont de plusieurs sortes, comme ceux qui iouent à trois dés, ou vendent à pris d'argent leur liberté, comme iadis en Allemagne, & encores maintenant en la Chrestienté mesmes, ou qui se donnent & voient esclaves d'autruy à perpetuité, ainsi que pratiquoiēt anciennemēt les Iuifs, qui leur perçoient l'oreille à la porte en signe de perpetuelle seruitude. Et cette sorte de captiuité volōtaire est la plus estrange de toutes, & la plus contre nature.

*Tacit. de mort. German.**Exod. 21. Deut. 15.**3. Cause des esclaves.*

C'est l'auarice, qui est cause des esclaves forcés; & la poltronnerie cause des volontaires: les seigneurs ont esperé plus de gain & de profit à garder qu'à tuer: & de fait la plus belle possession, & le

plus riche bien estoit anciennement des esclaves. Par là Crassus deuint le plus riche des Romains, qui auoit outre ceux qui le seruoient, cinq cens esclaves, qui rapportoient tous les iours gain & profit de leurs mestiers & arts questuaires. Apres en auoir tiré long seruiçe & profit, encores en faisoient ils argent en les vendant.

4.

C'est chose estrange de lire les cruauitez exercées par les seigneurs contre les esclaves, par l'approbation meismes ou permission des loix: ils leur faisoient labourer la terre, enchainés comme encores en Barbarie, coucher dedans les creux & fosses, estants venus vieux ou impotens & inutiles estoient vendus, ou bien noyés, & iettés dedans les estangs, pour la nourriture des poissons: non seulement pour vne petite & legere faute, comme casser vn verre, on les tuoit; mais pour le moindre soupçon, voire tout simplement pour en auoir le passetemps, comme fit Flaminius l'vn des hommes de bien de son temps: Et pour donner plaisir au peuple, ils estoient contraints de s'entretuër publiquement aux arenes: si le maistre estoit tué en sa maison, par qui que ce fust, les esclaves innocens estoient tous mis à mort, tellement que Pedanius Romain estant tué, bien que l'on sceust le meurtrier, si est-ce que par ordonnance du Senat quatre cens esclaves siens furent tués.

Cruautés des seigneurs. contre leurs esclaves.

C'est aussi d'autre part chose estrange, d'entendre les rebelliōs eleuatiōs & cruautés des esclaves contre les seigneurs en leur rang, quand ils ont peu, non seulement en particulier par surprise, trahison, comme vne nuit en la ville de Tyr, mais en bataille rangée par mer & par terre, dont est

5. *Et des esclaves aussi à leurs seigneurs.*

venu le proverbe *Autant d'ennemis que d'esclaves.*

6. Or comme la religion Chrestienne, & puis la Mahumetane a creu, le nombre des esclaves a de-
Diminution d'esclaves. creu, & la seruitude a relaché, d'autant que les Chrestiens & puis comme à l'enuie & comme singes les Mahumetans ont affranchi tous ceux, qui se sont mis de leur religion: & estoit de moié pour les y appeler, tellement qu'environ l'an douze cens, il n'y auoit presque plus d'esclaves au monde, sinon où ces deux religions n'auoient point encores d'autorité.

7. Mais comme le nombre des esclaves a diminué, le nombre, des pures mendians & vagabonds a
Accroissement de pures & vagabonds. creu; car tant d'esclaves affranchis, sortis de la maison & subiection de Seigneurs, n'ayans de quoy viure, & faisans force enfans, le monde a esté rempli de pures.

8. La pauureté puis apres les a fait retourner en
Retour à la seruitude. seruitude: & estre esclaves volontaires, iouans, troquans, vendans leurs liberté, affin d'auoir leur nourriture & vie assuree, ou mettre leurs enfans à leur aise. Outre cette cause & cette seruitude volontaire, le monde est retourné à l'usage des esclaves, parce que les Chrestiens & Mahumetans se faisans la guerre sans cesse, & aux Payens, & gentils Orientaux & Occidentaux, bien qu'à l'exemple des Iuifs n'ayent point d'esclaves de leur nation, ils en ont des autres nations, lesquelles encores qu'ils se mettent de leur religion, les retiennent toutesfois esclaves par force.

9. La puissance & autorité des maistres sur leurs seruiteurs, n'est gueres grande ny imperieuse, & ne peut aucunement preiudicier à la liberté des serui-

teurs, mais seulement peuuent ils les chastier & corriger avec discretion & moderation. Elle est encores moindre sur les mercenaires, sur lesquels ils n'ont aucun pouuoir, ny correction.

Le deuoir des maistres & seruiteurs est l. 3. c. 15.

DE L'ESTAT, SOUVERAINETÉ, Souuerains.

CHAP. XLIX.

APRES la puissance priuée, faut venir à la publique de l'estat. L'estat, c'est à dire la domination, ou bien l'ordre certain en commandant & obeissant, est l'appuy, le ciment, & l'ame des choses humaines: c'est le lien de la société, qui ne pourroit autrement subsister; c'est l'esprit vital, qui fait respirer tant de milliers d'hommes, & toute la nature des choses.

Or nonobstant que ce soit le soutien de tout, si est-ce chose mal asseurée, tres-difficile, subiette à ^{1.} *Descri- p^otion & nécessité de l'estat.* changemens, *arduū & subiectum fortuna cuncta re- gendi onus*, qui decline, & quelquefois trebuche par des causes occultes & incognuës, & tout en vn coup du plus haut au plus bas, & non par degrés, cōme il auoit demeuré long temps à s'esleuer. Il est aussi exposé à la haine & des grands & des petits, dont il est aguetté, suiet aux embusches & dangers. Ce qui aduient aussi souuent des mœurs mauuaises, des souuerains, & du naturel de la souueraineté, que nous allons dépeindre.

Souueraineté est vne puissance perpetuelle &

3. *Descri-
ption de
souverai-
neté.* absoluë, sans restriction de temps ou de conditions Elle consiste à pouuoir donner loy à tous en general, & à chacun en particulier, sans le consentement d'autruy, & n'en receuoir de personne; Et, comme dit vn autre, à pouuoir deroger au droit ordinaire: la souueraineté est ditte telle & absoluë, pour ce qu'elle n'est suiuite à aucunes loix humaines ny siennes propres. Car il est contre nature à tous de se dōner loy, & commander à soy-mesme en chose qui depende de sa volonté. *Nulla obligatio consistere potest, quæ à voluntate promittentis statum capit*, ny d'autruy, soy viuât ou de ses predecesseurs, ou du pays: la puissance souueraine est cōparée au feu, à la mer, à la beste sauuage, elle est tresmal-aisée à dompter & traicter, ne veut point estre desdite, ny heurtée, & l'estant est tres-dangereuse, *potestas res est quæ moneri docerique non vult, & castigationem agere fert.*

4. *Ses pro-
prietés.* Ses marques & proprietés sont iuger en dernier ressort, ordonner de la paix & de la guerre, créer & destituër Magistrats & officiers; donner graces, & dispenses contre les loix, imposer tributs, ordōner des monnoyes, receuoir les hommages, Ambassades, fermés, mais tout reuiet & est comprins sous la puissance absoluë de donner & faire la loy à son plaisir: l'on en nomme encores d'autres legeres, comme le droit de la mer & du bris; confiscation pour crime de leze Maiesté, puissance de changer la langue, tiltre de Maiesté.

La grandeur & souueraineté est tant desirée de tous, c'est pource que tout le bien qui y est, paroît dehors, & tout son mal est au dedans: Aussi que commander aux autres est chose tant belle & diuine, tant grande & difficile. Pour ces mesmes rai-

sons sont estimés & reuerés pour plus qu'hômes. Cette creance estvtile pour extorquer des peuples le respect & obeissance nourrice de paix & de repos. Mais en fin ce sont hommes iettés & faits au moule des autres, & allés souuent plus mal nés & mal partagés de nature que plusieurs du cōmun: il semble que leurs actions, pource qu'elles sont de grand poids & importance, soient aussi produites par causes pesantes & importantes: mais il n'en est rien, c'est par melmes ressorts que celles du commun. La mesme raison qui nous fait tancer avec vn voisin, dresse entre les Princes vne guerre, celle qui fait fouëtter vn laquay, tombant en vn Roy fait ruiner vne Province. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuuent plus que nous, pareils appetits agitēt vne mouche & vn Elephāt. Au reste outre les passions, defauts, & conditions naturelles, qu'ils ont communes avec le moindre de ceux qui les adorent, ils ont encores des vices & des incommodités, que la grandeur & souueraineté leur apporte, dont ils leur sont peculiers.

Les mœurs ordinaires des grands sont, orgueil ^{6.} indomptable, *durus & veri insolens, ad recta flecti re-* ^{Mœurs des sou-}
gius non vult tumor: violence trop licentieuse id esse ^{uerains.}
regni maximum pignus putant, si quicquid alijs non licet, ^{Senec.}
solis licet: quod non potest vult posse qui nimium potest,
 leur mot fauorit est *quod liber, licet*, soubçon ialou- ^{Tacit.}
 sie, *suapte, natura, potentia anxij*, voire iusques à leurs
 enfans, *suspectus semper inuisusque dominantibus quis-*
quis proximus destinatur, ad eò vt displiceant etiam ciui-
lia filiorum ingenia: d'où vient qu'ils sont souuent
 en allarme & en crainte, *ingenia regum prona ad for-*
midinem.

8. Les aduantages des Roys & des Princes Souuerains par dessus le peuple, qui semblent si grands & éclatans, sont en verité bien légers & quasi imaginaires: mais ils sont bien payés par des grands vrays & solides desaduantages & incommodités. Le nom & tiltre de souuerain, la montre & le dehors est beau, plaisant, & ambitieux, mais la charge & le dedans est dur, difficile & bien espineux. Il y a de l'honneur, mais peu ou point de repos & de ioye: c'est vne publique & honorable seruitude, vne noble misere, vne riche captiuité, *Auræ & fulgidæ compedes, clara miseria*, tesmoin ce qu'en ont dit & fait Auguste, Marc Aurele, Pertinax, Diocletian; & la fin qu'ont fait presque tous les douze premiers Césars, & tant d'autres apres eux. Mais pource que peu croient cecy, & se laissent decevoir à la belle mine, ie veux plus particulierement coter les incommodités & miseres, qui accompagnent les souuerains.

1. Premierement la difficulté grande de bien iouer leur roolle, & s'acquitter de leur charge, car que doit-ce estre que de reigler tant de gens, puis qu'à reigler soy-mesme il y a tant de difficultés? Il est bien plus aisé & plus plaisant de suivre que de guider: n'auoir à tenir qu'une voye toute tracée que la tracer, à obeir qu'à commander, répondre de soy seul que des autres encores, *vt satius multo iam sit parere quietum, quam regere imperio pes velle*. Ioint qu'il semble requis que celuy qui commande soit meilleur que ceux à qui il commande, ce disoit vn grand commandeur Cyrus; Cette difficulté se montre par la rareté, tât peu sont tels qu'ils doiuent estre. Vespasien a esté seul; dit Tacite, de ses predecesseurs

cesseurs qui s'est rendu meilleur, & selon le dire d'un ancien, tous les bons Princes se pourroyent bien graver en un anneau.

Secondement aux voluptez & plaisirs, dont on pense qu'ils ont bien meilleure part que les autres. ^{9. Aux} Ils y sont certes de pire condition que les privez, ^{plaisirs} car outre que ce lustre de grandeur les incommode ^{actions} de la iouissance de leurs plaisirs, à cause qu'ils sont trop élairez, & trop en butte & en eschec, ils sont contreroollez & espiez iusques à leurs pensees, que l'on veut deuiner & iuger. Encores la grande aisance & facilité de faire ce qu'il leur plait, tellement que tout ploye souz eux, oste le goust & l'aigre-douce pointe, qui doit estre aux plaisirs, lesquels ne resiouissent que ceux qui les goustent, & rarement, & avec quelque difficulté: qui ne dōne loisir d'auoir soif, ne scauroit auoir plaisir à boire: la satieté est ennuyeuse & fait mal au cœur.

Pinguis amor nimiumque potens in tædia nobis

Vertitur: & stomacho dulcis ut esca nocet.

Il n'est rien si empeschant, si degousté que l'abondance: voire ils sont privez de toute vraye & viue action, qui ne peut estre sans quelque difficulté & resistance: ce n'est pas aller, viure, agir à eux, c'est sommeiller & comme insensiblement glisser.

Le troisiéme chef de leurs incōmoditez est au ^{10.} mariage: les mariages populaires sont plus libres ^{3. est} & volontaires, faits avec plus d'affection, de franchise & de contentement. Vne raison de ceci peut estre que les populaires trouuent plus de partis de leur sorte à choisir, les Roys & Princes qui ne sōt pas en foule, cōme on scait, n'ont pas beaucoup à choisir. Mais l'autre raison est meilleure, qui est que

leurs mariages.

les peuples en leurs mariages ne regardēt qu'à faire leurs affaires & s'accommoder: les mariages des Princes sont souuent forcés par la necessité publique; sont pieces grandes de l'estat & outils seruans au bien & repos general du monde. Les grands & Souuerains ne se marient pas pour eux mesmes, mais pour le bien de l'estat, duquel ils doiuent estre plus amoureux & jaloux que de leurs fêmes & enfans. A cause de quoy il faut souuent qu'ils entendent à des mariages, où n'y a amour ny plaisir, & se font entre personnes qui ne se conoissent & ne se virent iamais, & ne se portent aucune affection, voire tel grand prend vne grade, que s'il estoit moindre, il ne la voudroit pas, mais c'est pour seruir au public, pour asseurer leurs estats & mettre en repos les peuples.

II.
 4. *Essais à l'honneur* Le quatrieme est qu'ils n'ont aucune vraye part aux essais, que les hommes font les vns contre les autres par jalousie d'honneur & de valeur; aux exercices del'esprit ou du corps, qui est vne des plus plaisantes choses qui soit au commerce des hommes. Cela vient que tout le monde leur cede, tous l'espargnent & aiment mieux celer leur valeur, & trahyr leur gloire, que de heurter & offenser celle de leur Souuerain, s'ils cognoissent qu'il aye affection à la victoire. C'est à la verité par force de respect les traiter desdaigneusement & iniurieusement, dont disoit quelqu'un que les enfans des Princes n'apprennent rien à droit, qu'à manier chevaux, pource qu'en tout autre exercice chacun fléchit sous eux, & leur donne gaigné: mais le cheual, qui n'est ny flateur ny courtisan, met aussi bien par terre le Prince, que son escuyer.

Plusieurs grands ont refusé des louanges & approbations offertes, disans, le les estimeroy, accepte-roy, & m'en ressentiroys, si elles partoient de gens libres qui osassent dire le contraire, & me taxer aduenant suiet de le faire.

Le cinquième est qu'ils sont priués de la liberté d'aller & voyager par le monde, estés comme prisonniers en leur país, voire dans leurs Palais mesmes, comme enuelopez de gens, de parleurs & regardans, & ce par tout où ils sont, en toutes leurs actions, voire iusques à leur chaire percée, dont le Roy Alphonse disoit, qu'en cela les asnes estoient de meilleure condition que les Roys.

12.
5. Priua-
tion de
voyager

Le sixième chef de leurs miseres est qu'ils sont priuez de toute amitié & societé mutuelle, qui est le plus doux & le plus parfait fruit de la vie humaine & ne peut estre qu'entre pareils ou presque pareils. La disparité si grande les met hors du commerce des hommes, tous ces seruices, humilités & bas offices, leur sont rendus par ceux qui ne les peuuent refuser, & ne viennent d'amitié, mais de subiection, ou pour s'agrandir, ou par coustume & contenance, tesmoin que les meschans Roys sont aussi bien seruis, reuerés, que les bons; les haïs que les aymés; on n'y conoit rien, mesme appareil, mesme ceremonie; dont respondit l'Empereur Iulian à ses courtisans qui le loüoyent de sa bonne iustice, Je m'orgueilliroys parauanture de ces loüanges, si elle estoient dittes de gens qui osassent accuser, & vituperer mes actions contraires, quand elles y seroyent.

13.
De mu-
tuelle &
cordials
amitié.

Le septième point de leurs miseres pire, peut estre, que tous, & plus pernicious au public, est qu'ils

Ignorance
des choses
& ca
primé.

ne sont point libres aux choix des personnes, ny en la science vraye des choses. Il ne leur est permis de sçauoir au vray l'estat des affaires, ny de cognoistre, & par ainsi ny employer & appeler tels qu'ils voudroient bien, & seroit bien requis. Ils s'ont enfermés & assiegés de certaines gens, qui sont ou de leur sang propre, ou qui pour la grandeur de leurs maisons, & offices, ou par prescription, sont si auant en autorité, force & maniemēt des affaires, qu'il n'est loisible sans mettre tout au hasard, les mescontenter, reculer, ou mettre en jalousie. Or ces gens là qui couurent & tiennent comme caché le Prince, empeschent que toute la verité des choses ne luy apparaisse, & qu'autres meilleurs & plus vtiles ne s'en approchent, & ne soient cognus ce qu'ils sont: c'est pitié que de ne voir que par les yeux & n'entendre que par les oreilles d'autrui, comme font les princes. Et ce qui acheue de tous points cette misere, c'est qu'ordinairement & comme par vn destin, les Princes & grands sont possédés par trois sortes de gens, pestes du genre humain, Flateurs, Inuēteurs d'imposts, Delateurs, lesquels sous beau & faux pretexte de zele & amitié enuers le Prince, comme les deux premiers, ou de preud'homme & reformation, comme les derniers, gastent & ruinent & le Prince & l'estat.

La huitième misere est qu'ils sont moins libres & maistres de leurs volontés que tous autres, car ils sont forcés en leurs procedures, par mille considerations & respects, dont il faut souuent qu'ils captiuent leurs desseins, desirs & volontés, *in maxima fortuna minima licentia*. Et ce-pédāt au lieu d'estre pleints, ils sont plus rudement traités & iugés que

tous autres: car l'on veut deuiner leurs desseins, penetrer dedans leurs cœurs & intentions, ce que ne pouuant, *Abditos Principis sensus & si quid occultus parat exquirere illicitum anceps nec idè assiquare*, & regardant les choses par autre visage, ou n'entendant assés aux affaires d'estat, requierent de leurs Princes ce qui leur semble qu'ils doiuent, blasment leurs actions; ne veulent souffrir d'eux ce qui est necessaire, & leur font le procès bien rudement.

16. Fin mi-
serable.
 Finalement il aduiet souuent qu'ils font vne fin totalement miserable, non seulement les tyrãs & vsurpateurs, cela leur appartient, mais encores les vrais titulaires, tesmoin tant d'Empeereurs Romains apres Pompée le grand, & Cesar, & de nos jours Marie Royné d'Escolle passée par main de bourreau, & Héry troisième assassiné au milieu de quarante mille hommes armés, par vn petit moine, & mille tels exemples. Il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hauteur de nos bastiments, il y aye aussi des esprits enuieux des grandeurs de çà bas.

Vsq̄ue adèò res humanas vis abditia quadam

Obterit, & pulchros fasces sœuàsque securas

Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

17. Conclu-
sion de
leurs mi-
seres.
 Bref la condition des souuerains est dure & dangereuse: leur vie pour estre innocente est infiniment laborieuse, si elle est meschante, ils sont à la haine & médifanee du monde: & en tous les deux cas, ils sont exposés à mille dangers: car plus grand est le Seigneur, & moins se peut il fier, & plus luy faut-il se fier: Voila pourquoy c'est chose comme annexée à la souueraineté d'estre trahye.

De leur deuoir au liure troisieme, chap. 16.

MAGISTRATS.

CHAP. L.

1.
Distinction.

ILy a grande distinctiō & diuers degrez de Magistrats tant en honneur qu'en puissance, qui sōt les 2. choses considerables pour les distinguer, & qui n'ont rien de commun ensemble: & souuēt ceux qui sōt les plus honorez ont moins de puissance, comme Conseillers du priuē Conseil, Secretaires d'estat. Aucuns n'ont que l'vn des deux: autres tous les deux; & de tous diuers degrez, mais sont propremēt dits Magistrats qui ont tous les 2.

2. Les Magistrats qui sont metoyens entre le souuerain & les particuliers, en la presence de leur Souuerain n'ont point puissance de commander. Comme les fleues perdent leur nom & puissance à l'embouchure de la mer, & les Astres en la presence du Souuerain: comme aussi la puissance des magistrats est tenuē en souffrance en la presence du Souuerain: comme aussi la puissance des magistrats inferieurs & subalternes en la presence des superieurs. Entre esgaux n'y a point de puissance ou de superiorité, mais les vns peuuent empescher les autres par opposition & preuention.

3. Tous magistrats iugent, condamnent & cōmandēt ou selon la loy, & lors leur sentēce n'est qu'exécution de la loy, ou selon l'equité, & tel iugement s'appelle, le deuoir ou office du Magistrat.

4. Les magistrats ne peuuent changer ni corriger leurs iugements, si le Souuerain ne le permet sur

peine de faux : ils peuuent bien reuoquer leurs mandemens ou les soustenir, mais ils ne peuuent reuoquer ce qu'ils ont iugé, & prononcé avec connoissance de cause.

Du deuoir des Magistrats voyez liure troisieme, ch. 17.

LEGISLATEURS, DO-

cteurs, Instrueteurs,

CHAP. LI.

C'EST vne des vanitez & folies de l'homme de prescrire des loix & des regles qui excèdent l'usage & la forme humaine, cōme aucuns Philosophes & Docteurs font : Ils proposent des Images de vie releuées, ou bien si difficiles & austeres, que la pratique en est impossible, au moins pour long temps, voire l'essay en est dangereux à plusieurs: ce sont des peintures en l'air, cōme les Repub. de Platon & de Morus, L'orateur de Ciceron, le Poète d'Horace, belles & excellentes imaginatiōs, mais cherchez qui les mettra en usage. Le Souuerain & parfait Legislateur & Docteur s'est bien gardé de cela, lequel & en soy mesme, sa vie & sa doctrine, n'a point cherché ces extrauagances & formes esloignees de la commune portee & capacité humaine, dont il appelle son ioug & sa tasche douce & aisee, *jugum meū suauē, & onus meū leue*. Et ceux qui ont dressé leur compagnie soubs son nō, ont tres prudēment auisé que bien qu'ils facēt professiō singuliere de vertu, deuotion, & de seruir au public sur tous autres, neāmoins ils ont tres peu de differences de la vie cōmune & ciuile. Or premierement y a en ceci de l'injustice, car il faut garder

proportiō entre le commandement & l'obeissance, le deuoir & le pouuoir, la reigle & l'ouurier: & ceux-cy s'obligent & les autres à estre necessairement en faute, taillās à escient de la besongne plus qu'ils n'en sçauroient faire: & souuent ces beaux faiseurs de regle sont les premiers mocqueurs, car ils ne font rien, & souuent tout au rebours de ce qu'ils enjoignent aux autres à la Pharisaïque, *Imponunt onera graua, & nolunt ea digito mouere.* Ainsi font quelques Medecins & Theologiens: le monde vit ainsi, l'on instruit, l'on enjoint de suiure certaines regles & preceptes, & les hommes en tiennent d'autres, non seulement par desreglement de vie & de mœurs, mais souuent par opinion & iugement contraire.

2. Encores vne autre faute pleine d'injustice, sont beaucoup plus scrupuleux, exacts & rigoureux aux choses libres & accidentales, qu'aux necessaires & substantielles, aux positives & humaines, qu'aux naturelles & diuines, ressemblants à ceux qui veulent bien prester, mais non payer leurs debtes, le tout à la Pharisaïque, comme leur crie & reproche le grand Docteur celeste, tout cela est hypocrisie & mocquerie.

PEUPLE OV VULGAIRE.

CHAP. LII.

LE peuple (nous entēdōs ici le vulgaire, la tourbe & lie populaire, gens sous quelque couuert que ce soit, de basse, seruite, & mecanique condition) est vne beste estrange à plusieurs testes, & qui ne se peut bien descrite en peu de mots, inconstāt

& variable, sans arrest non plus que les vagues de la mer, il s'elmeut, il s'accoyse, il approuue & reprouue en vn instant mesme chose, il n'y a rien plus aisé que le pousser en telle passion que l'on veut; il n'ayme la guerre pour la fin, ny la paix pour le repos, sinon entant que de l'vn à l'autre il y a tousiours du changement; La confusion luy fait desirer l'ordre, & quand il y est, luy desplaist. Il court tousiours d'vn contraire à l'autre, de tous les temps le seul futur le repaist, *hi vulgi mores odisse presentia, ventura cupere, praterita celebrare.*

Leger à croire, recueillir & ramasser toutes nouvelles, sur tout les fascheuses, tenant tous rapports pour veritables & asseurez: avec vn sifflet ou sonnette de nouveauté: l'on l'assemble comme les mouches au son du bassin.

Sans iugement, raison, discretion: son iugement & sa sagesse, trois dez & l'auenture, il iuge brusquement & à l'estourdie de toutes choses, & tout par opinion; ou par coustume, ou par plus grand nombre; allant à la file comme les moutons qui courent apres ceux qui vont deuant, & non par raison & verité. *Plebi non iudicium, non veritas: ex opinione multa: ex veritate pauca iudicat.*

Tacitus.
Cicero.

Enuieux & malicieux, ennemi des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauuais œil le bon-heur d'autrui, fauorisant au plus foible & au plus meschant, & voulant mal aux gens d'honneur, sans sçauoir pourquoy, siñ pource que sōt gens d'honneur, & que l'on en parle fort, & en biē.

Peu loyal & veritable, amplifiāt le bruit, encherissant sur la verité, & faisant tousiours les choses plus grandes qu'elles ne sont, sans foy ny tenüe.

La foy d'un peuple & la penſee d'un enfant ſont de meſme duree, qui change non ſeulement ſelon que les intereſts changent, mais auſſi ſelon la difference des bruits, que chaſque heure du iour peut apporter.

6. Mutin, ne demandāt que nouueauté & remuement, ſeditieux, ennemi de paix & de repos, *ingenio mobili, ſeditioſum, diſcordioſum, cupidum rerum nouarum, quieti & otio aduerſum*, ſur tout quand il rencontre vn chef: car lors ne plus ne moins que la mer bonniſſe de nature, ronfle, eſcume & fait rage, agitee de la fureur des vents: ainſi le peuple s'enfle, ſe hauſſe & ſe rend indomptable: oſtez luy les chefs, le voila abbattu, eſſarouché & demeuré tout planté d'eſſray, *ſine reſtore præceps, pauidus, ſocors: nil auſuræ pleps principibus amotis*.

7. Souſtient & fauoriſe les brouillons & remueurs de meſnage, il eſtime modeſtie poltronnerie, prudence lourdiſe, au contraire il donne à l'impetuoſité bouillante le nō de valeur & de force: prefere ceux qui ont la teſte chaude & les mains fretillātes à ceux qui ont le ſens raſſis & qui peſent les affaires, les vāteurs & babillars aux ſimples & retenus.

8. Ne ſe ſoucie du public ni de l'hōneſte, mais ſeulement du particulier, & ſe pique ſordidement pour le profit. *Prinata cuique ſtimulatio, vile decus publicum*.

Touſiours gronde & murmure contre l'eſtat, tout bouffi de meſdiſance, & propos inſolens cōtre ceux qui gouvernent & commandent. Les petits & pauvres n'ont autre plaisir que de meſdire des grands & des riches, non avec raiſon mais par enuie; ne ſont iamais contents de leurs gouverneurs & de l'eſtat preſent.

Mais il n'a que le bec, langues qui ne cessent, esprits qui ne bougent, monstre duquel toutes les parties ne sont que langues, qui de tout parle & rien ne sçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout & de tout pleure, prest à se mutiner & rebeller, & non à combattre: son propre est d'essayer plustost à tecouier le joug qu'à bié garder la liberté, *procacia plebis ingenia, impigre lingua, ignauu animi.* Tacit. 10.

Ne sachant j. mais tenir mesure, ny garder vne mediocrité honnette: ou tres baslement & vilement il sert d'etclaué, ou sans mesure il est insolent & tyranniquement il domine: il ne peut souffrir le mors doux & temperé, ny jouir d'vne liberté reglée, court tousiours aux extremitez, trop se fiant ou mesfiant, trop d'espoir ou de crainte. Ils vous feront peur si vous ne leur en faites: quand ils sont effrayez vous les bafouez & leur sautez à deux piéds sur le ventre, audacieux & superbes si on ne leur montre le baston, dont est le prouerbe oins-le, il tē poindra, poins-le il t' oindra, *nil in vulgo modicum, terrere ni paucaunt, vbi pertimuerint impune contemni: audacia turbidum nisi vim metuat, aut seruit humiliter, aut superbe dominatur: libertatem, quæ mediis, nec spernere nec habere.* Tacitus. 11.

Tres-ingrat enuers ses bien-faiteurs. La recompense de tous ceux qui ont bien merité du public, à tousiours esté vn bannissement, vne calomnie, vne conspiration, la mort. Les histoires sont celebres de Moyse & tous les Prophetes, de Socrates, Aristides, Phocion, Licurgus, Demosthene, Themistocles: & la Verité a dit qu'il n'en eschappoit pas vn de ceuz qui procuroyent le bien & le salut du peuple: & au cōtraire il cherit ceux qui l'opri- 12. Matth.

ment, il craint tout, admire tout.

13.

Bref le vulgaire est vne beste sauuaage, tout ce qu'il pèse n'est que vanité, tout ce qu'il dit est faux & erroné, ce qu'il reprouue est bon, ce qu'il approuue est mauuais, ce qu'il louë est infame, ce qu'il fait & entreprend n'est que folie, *non tam bene cum rebus humanis geritur, vt meliora pluribus placeant: argumentum pessimi turba est*, la tourbe poulaire est mere d'ignorance, injustice, inconstance, idolatre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'est iamais fait: c'est son mot, *vox populi, vox Dei*, mais il faut

Senec.

l.2. c.1.

dire, *vox populi, vox stultorum*. Or le commencement de sagesse est se garder net, & ne se laisser emporter aux opinions populaires. Cecy est pour le second liure que nous approchons.

QUATRIESME DISTINCTION

& difference des hommes, tirée de leurs diuerses professions & conditions de vie.

P R E F A C E.

VOici vne autre difference des hōmes tirée de la diuersité de leurs professions, conditions, & genres de vie: les vns suiuent la vie ciuile & sociale, les autres la fuyent pour se sauuer en la solitude; les vns aimēt les armes, les autres les hayssēt; les vns viuēt en commun, les autres en propriété; les vns se plaisent d'estre en charge & mener vie publique, les autres se cachēt & demeurēt priuez; les vns sont courtisans & dutout à autruy, les autres ne courtisent qu'eux mesmes: les vns se tienēt és villes, les autres aux champs, aimans la vie

rustique. Qui fait mieux & quelle vie est à préférer, il est difficile à dire simplement, & peut estre impertinēt, toutes ont leurs avantages & desavantages, leurs biens & leurs maux. Ce qui est plus à voir & considérer en ceci, cōme sera dit, c'est que chascun sache bien choisir selon son naturel, pour & plus facilement & plus heureusement s'y comporter. Mais nous dirōs vn petit mot de chascun en les cōparant ensemble: mais ce sera apres auoir parlé de la vie cōmune à tous, qui a trois degrez.

*Distinction & comparaison des trois sortes
de degrez de vie.*

CHAP. LIII.

IL y a trois sortes de vie, cōme trois degrez: l'vne priuée d'vn chacun au dedans, & en sa poitrine, où tout est caché, tout est loisible: la seconde en la maison & famille, en ses actions priuées & ordinaires, où n'y a point d'estude ni d'artifice, desquelles nous n'auons à rendre conte: la tierce est publique aux yeux du monde. Or tenir l'ordre & regle en ce premier estage bas & obscur, est bien plus difficile & plus rare qu'aux deux autres, & au second qu'au tiers: la raison est qu'où n'y a point de Iuge, de controolleur, de regardant, & où nous n'imaginons point de peine ou recompense, nous nous portons bien plus laschemēt & nonchalemment, comme aux vies priuées, où la conscience & la raison seule nous guide, qu'aux publiques, où nous sommes en eschec & en butte aux yeux & iugement de tous, où la gloire, la crainte du reproche de mauuaise reputation, ou quelqu'autre

passion nous meine (or la passion nous commande bien plus viuement que la raison) dont nous nous tenons prests & sur nos gardes, d'où il auient que plusieurs sont estimez & tenus saincts, grands & admirables en public, qu'en leur priué n'y a rien de louable. Ce qui se fait en public est vne farce, vne feinte: en priué & en secret c'est la verité: & qui voudroit bien juger de quelqu'un, il le faudroit voir à son à tous les iours, en son ordinaire & naturel, le reste est tout cōrefait. *Vniuersus mundus exercet histrioniam*, dōt disoit vn sage que celuy este xcellēt, qui est tel au dedās & par soymesmes, qu'il est au dehors par la crainte des loix, & du dire du monde. Les actions publiques sont esclattātes, auxquelles on est attentif quand l'on les fait, comme les exploits de guerre, opiner en vn conseil, regir vn peuple, conduire vne ambassade: les priuees & domestiques sont sombres, mornes, tacer, rire, vendre, payer, conuerser avec les siens, on ne les considere pas, on les fait sans y penser: les secretes & internes encor plus, aimer, hayr désirer.

2. Et puis il y a ici encor vne autre consideration c'est qu'il se fait par hypocrisie naturelle des hommes, que l'on fait plus de cas & est l'on plus scrupuleux aux actions externes, qui sont en montre, mais qui sont libres, peu importantes, & quasi toutes en contenances & ceremonies, dont elles sont de peu de coust, & aussi de peu d'effect, que aux internes, secretes & de nulle montre, mais biē requises & necessaires, dont elles sont fort difficiles. D'icelles despend la reformation de l'ame, la moderation des passions, le reglement de la vie: voire par l'acquir de ces externes l'on vient à vne

nonchalance des internes.

Or de ces trois vies, Interne, Domestique, Publique, qui n'en a qu'une à mener, comme les Hermites, a bien meilleur marché de conduire & ordonner sa vie, que celuy qui en a deux, & celuy qui n'en a que deux est de plus aisée condition, que celuy qui a tous les trois.

COMPARAISON DE LA VIE
civile ou sociale avec la solitaire.

CHAP. LIV.

CEUX qui estiment & recommandent tant la *Cōparai-*
vie solitaire & retirée, comme vn grand se-*son de*
jour & seure retraite du tabust & brouillis du *ces deux*
monde, & moyen propre pour se garder & main-*vies.*
tenir net & quite de plusieurs vices, d'autant que
la pire part est la plus grande, de mille n'en est pas
vn bon, le nombre des fols est infini, la contagion
est tres-dangereuse en la presse, semblent auoir
raison, iusques là: car la compagnie mauuaise est
chose tres-dangereuse: à quoy pensent bien ceux
qui vont sur mer, qu'aucun n'entre en leur vaisseau
qui soit blasphemateur, dissolu, meschant: vn seul
Jonas à qui Dieu estoit courroucé pensa tout per-
dre: Bias plaisamment à ceux du vaisseau, qui au
grand danger crioient appellants le secours des
Dieux, Taisez vous, qu'ils ne sentent que vous es-
tes ici avec moy. Albuquerque Viceroy des Indes
pour Emanuel Roy de Portugal, en vn extreme
peril sur mer print sur ses espaules quelque ieune
garçon, afin que son innocence lui seruist de garçt

& de faueur enuers Dieu. Mais de la penser meilleure, plus excellente & parfaite, plus propre à l'exercice de vertu, plus difficile, aspre, laborieuse & penible, comme ils veulent faire croire, se trompent bien lourdement : car au contraire c'est vne grande descharge & aisance de vie, & n'est qu'une bien mediocre professiō, voire vn simple apprentissage & disposition à la vertu. Ce n'est pas entrer en affaires, aux peines & difficultez, mais c'est les fuir, s'en cacher, pratiquer le conseil d'Epicure, (cache ta vie) C'est se tapir & recourir à la mort, pour fuir à bien viure. Il est certain que l'estat de Roy, Prestre, Pasteur est plus noble beaucoup, plus parfait, plus difficile, que celuy de Moine & d'Hermite, & de fait jadis les cōpagnies des Moines estoient des seminaires & apprentissages, d'où on tiroit gens pour éleuer aux charges Ecclesiastiques, & des preparatifs à plus grande perfection. Et celuy qui vit ciuilement ayant femme, enfans, seruiteurs, voisins, amis, biens, affaires, & tant de parties diuerses, ausquelles faut qu'il satisface, & responde reglément & loyalement, a bien sans comparaison plus de besongne, que celuy qui n'a rien de tout cela, & qui n'a à faire qu'à soy? la multitude, l'abondance est bien plus affaireuse que la solitude, la disette. En l'abstinence il n'y a qu'une chose, en la cōduite & en l'usage de plusieurs choses diuerses, y a plusieurs considerations & diuers deuoirs: il est bien plus facile de se passer des biens, hōneurs, dignitez, charges, que s'y biē gouverner & bien s'en acquitter. Il est bien plus aisé du tout se passer de femme, que bien deuēment & de tout point viure & se maintenir avec la fēme, enfās, &

tout le reste qui en dépend; ainsi le celibat est plus facile, que le mariage.

De penser aussi que la solitude soit vn asyle & port asseuré contre tous vices, tentations, & detourbiers, c'est se tromper, il n'est pas vray en tous sens. Contre les vices du monde, le bruit de la presse, les occasions qui viennent de dehors, cela est bon; mais la solitude a ses affaires, & ses difficultez internes & spirituelles, *Iuit in desertum vt tentaretur à diabolò.* Aux ieunes hommes imprudens & mal aduisez, la solitude est vn dangereux baston, & est à craindre que s'entretenàs tous seuls, ils entretiennent de meschantes gens, comme disoit Crates, à vne ieune homme qui se promenoit tout seul à l'escart. C'est là que les fols machinent de mauuais desseins, ourdissent des mal-encòres, aiguissent & affilent leurs passions & meschans desirs. Souuent pour euitter Charybdis on tombe en Scylla, fuyr n'est pas échapper, c'est quelquefois empirer son marché, & se perdre, *Non vitat sed fugit: magis autem periculus patemus auersi.* Il faut estre sage bié fort & asseuré pour estre laissé entre les mains: souuent l'on ne scauroit estre en plus dangereuses mains que les siennes, *Guarda me, Dios, de mi,* dit excellentemèt le prouerbe Espagnol, *nemo est ex imprudentibus qui sibi relinquì debeat; solitudo omnia mala persuadet.* Mais pour quelque consideration priuée ou particuliere, encorès que bonne en soy (car souuent c'est lascheté, foiblesse d'esprit, dépit ou autre passion) s'en fuyr & se cacher, ayant moyen de profiter à autruy, & secourir au public, c'est estre deserteur, enseuelir le talent, cacher la lumiere, faute subiette à la rigueur du iugement.

COMPARAISON DE LA
vie menée en commun, & menée
en propriété.

CHAP. LV.

AVcuns ont pensé que la vie menée en commun, en laquelle il n'y a point de mié & tien, mais où toutes choses sont en communauté, tend plus à perfectiō, & tient plus de charité & concorde. Cecy peut auoir lieu en compagnie de certain nombre de gens, conduite par certaine regle. mais en vn Estat & Republique non: dont Platon l'ayāt vne fois ainsi voulu, pour chasser toute auarice & dissention, ser'aduifa: Car cōme la pratique montre, non seulement il n'y a point d'affection cordiale à ce qui est commun à tous, & comme dit le prouerbe. *L'asne du commun est tousiours mal basté*, mais encores la communauté, tire à soy tousiours des querelles, des murmures & des haynes, comme il s'est veu tousiours, voire dedans l'Eglise primitive. *Crescente numero discipulorum, factum est murmur Græcorū aduersus Hebræos.* La nature d'amour est telle que des gros fleuves, qui portent les grandes charges s'ils sont diuisez n'en portent point, aussi estant diuisé à toutes personnes & toutes choses, pert sa force & vigueur. Mais il y a degrez de cōmunauté, viure, c'est à dire māger & boire ensemble est tresbon, comme il estoit aux meilleurs & plus anciennes Republiques de Lacedemone & de Crete; car outre que la modestie & discipline est mieux retenüe, il y a vne tres-vtile communicatiō: mais pen-

Luc. 48.

Actor. 6.

ser auoit tout commun comme vouloit Platon vn coup, car apres il se r'aduifa, c'est peruertir tout.

COMPARAISON DE LA

vie Rustique, & des villes.

CHAP. LVI.

Cette comparaison n'est fort malaisée à faire à l'amateur de sagesse, car tous les biens & avantages sont presque d'un costé, spirituels & corporels, liberté, sagesse, innocence, santé, plaisir. Aux champs l'esprit est bien plus libre & à soy:és villes les personnes, les affaires siennes & d'autrui, les querelles, visites, deuis, entretiens, combien déroberent-ils de temps? *amici sures temporis*. Combien de troubles apportent ils, de destournement, de desbauches: les villes sont prisons mesmes aux esprits comme les cages aux oyseaux & aux bestes. Ce feu celeste qui est en nous ne veut point estre enfermé, il ayme l'air, les chāps; dont Columelle dit que la vie champestre est parente de la sagesse, *consanguinea*, laquelle ne peut estre sans les belles & libres pensées & meditations. Or est-il difficile de les auoir & nourrir parmy le tracas & tabust de villes. Puis la vie rustique est bien plus nette, innocente & simple, ès villes les vices sont en foule & ne sentent point, ils passent & se fourrent par tout pesse-messe, l'usage, le regard, le rencontre si frequent & contagieux en est cause. Pour le plaisir & santé tout le ciel estendu apparait, le soleil, l'air, les eaux, & tous les elemens sont libres, exposez & ouuerts de toutes parts, nous soubserient, la terre se mōtre tout à descouuert, ses fruits

font deuât nos yeux, tout cela n'est point és villes, en la presse des maisons, tellemēt que viure aux villes c'est estre au mōde banni & forclos du monde. D'auantage la vie chāpestre est toute en exercice, en action, qui aiguise l'appetit, entretient la santé, endurecit & fortifie le corps. Ce qui est à la recommandation des villes est l'vtilité, ou priuee, c'est la part. des marchans & artisans: ou publique au maniement de laquelle sont appelez peu de gens, & anciennement on les tiroit de la vie rustique, & y retournoyent ayans acheué leur charge.

De la profession militaire.

CHAP. LVII.

I.
Sa recō-
menda-
tion.

L'Occupatiō & professiō, militaire est noble en sa cause, car il n'y avtilité plus iuste ny plus vniuerselle que la protection du repos & grandeur de son pays: Noble en son execution, car la vaillance est la plus forte, plus genereuse, & plus heroique de toutes les vertus: Honorable, car des actions humaines la plus grāde & pompeuse est la guerriere, & à qui tous honneurs sont decernés; Plaisante, la cōpagnie de tant d'hōmes nobles, ieunes, actifs, la veuë ordinaire de tant d'accidens, & spectacles, liberté & conuersation sans art, vne façon de vie maile, sans ceremonie, la varieté de tant d'actions diuerses, cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui nous entretient & nous eschauffe & les oreilles & l'ame, ces mouuemens guerriers qui nous rauissent de leur horreur & espouuentemēt, cette tempeste de sons & de cris, cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes, avec

tant de fureur, d'ardeur, & de courage.

Mais au contraire l'on peut dire, que l'art & l'ex-
 perience de nous entre-des faire, entretuër, de ruy- 2.
Son at-
tention.
 ner & perdre nostre propre espece, semble des-naturé,
 venir d'alienation de sens; c'est vn grand témoignage
 de nostre foiblesse & imperfection, & ne se trouue point
 aux bestes, ou demeure beaucoup plus entiere l'image de
 nature. Quelle folie, quelle rage, faire tant d'agitations,
 mettre en peine tant de gens; courir tant de dangers & ha-
 sards par mer & par terre, pour chose si incertaine & dou-
 teuse, comme est l'issuë de la guerre, courir avec telle
 faim & telle aspreté apres la mort, qui se trouue par
 tout; & sans esperance de sepulture, aller tuer ceux que
 l'on ne hait pas, que l'on ne veit iamais? Mais d'ou vient
 cette grande fureur & ardeur, car l'on ne t'a fait aucune
 offense? Quelle frenesie & manie d'abandonner son corps,
 son temps, son repos, sa vie, sa liberté à la mercy d'au-
 truy? S'exposer à perdre ses membres & à chose pire mille
 foys que la mort, au fer & au feu, estre trepané, tenail-
 lé, decoupé, deschiré, rompu, captif & forçat à iamais?
 Et ce pour seruir à la passion d'autruy, pour cause que
 l'on ne sçait si elle est iuste, & est ordinairement in-
 iuste; car les guerres sont le plus souuent iniustes; &
 pour tel que tu ne cognois, qui ne se soucie; ny ne
 pensa iamais à toy, mais veut monter sur ton corps
 mort ou estropié, pour estre plus haut, & voir de plus
 loing? Je ne touche icy le deuoir des subiects à leur
 Prince & à leur patrie, mais les volontaires, libres,
 & mercenaires.

CINQUIESME ET DERNIERE
*distinction & difference des hommes ti-
 rée des faueurs & défaveurs de la na-
 ture & de la fortune.*

P R E F A C E.

Cette derniere distinction & difference est toute apparente & notoire, & qui a plusieurs membres & considerations, mais qui reuiennent à deux chefs, que l'on peut appeler avec le vulgaire bon-heur, & mal-heur, grandeur & petitesse. Au bon-heur & grandeur appartiennent santé, beauté, & les autres biens du corps, liberté, noblesse, honneur, dignité, science, richesses, credit, amys: Au mal-heur & petitesse appartiennent tous les contraires, qui sont priuations de tous ces biens là. De ces choses vient vne très-grande diuersité, car l'on est heureux en l'vne de ces choses, ou en deux, ou en trois, & non és autres & ce plus ou moins, par vne infinité de degrés: peu ou point y en a d'heureux ou mal-heureux en tous. Qui a la pluspart de ces biens, & spécialement trois, Noblesse, Dignité ou Authorité, & richesses est estimé grand, qui n'a aucun de ces trois, est estimé des petits. Mais plusieurs n'ont qu'vn ou deux; & sont moyens entre les grands & petits. Nous faut parler de chacun vn peu.

De la santé, beauté & autres biens naturels du corps, a esté dit cy dessus : aussi de leurs contraires Maladie, Douleur.

Chap. 5.
Chap. 39.

DE LA LIBERTE ET du seruage.

CHAP. LVIII.

LA liberté est estimée d'aucuns vn souuerain bien, & le seruage vn mal extreme, tellement que plusieurs ont plus aymé mourir & cruellemēt, que deuenir esclaves, voire que tomber en danger de voir la liberté publique ou la leur interessée. Il y peut auoir en cecy du trop comme en toutes autres choses. Il y a double liberté, la vraye de l'esprit est en la main d'vn chacun, & ne peut estre rauie ny endommagée par autrny, ny par la fortune mesmes: au rebours le seruage de l'esprit est le plus miserable de tous, seruir à ses cupidités, se laisser gourmander à ses passions, mener aux opinions, ô la piteuse captiuité. La liberté corporelle est vn bien fort à estimer, mais suiet à la fortune: & n'est iuste ny raisonnable (s'il n'y est iointe quelqu'autre circonstance) de la preferer à la vie, comme les anciens, qui choisissoiēt & se donnoiēt plustost la mort que de la perdre, & estoit reputé à grande vertu estimant la seruitude vn tres-grand mal. *Seruitus obedientia est fracti animi & obiecti, arbitrio carentis suo.* De tres-grāds & tressages ont seruy, Regulus, Valerianus, Platon, Diogenes, & à de tres-meschans & iniques: & n'ont pour cela em-

piré leur propre condition, demouant en effet & au vray plus libres que leurs maistres.

Noblesse.

CHAP. LIX.

NOblesse est vne qualité par tout non commune, mais honorable, introduite avec grande raison & vtilité publique.

2. Elle est diuerse, diuerfement prinse & entenduë, selon les nations & les iugemens, l'on en donne plusieurs especes; selon la plus generale & commune opinion & vsage, c'est vne qualité de race. Aristote dit que c'est antiquité de race & de richesses. Plutarque l'appelle vertu de race *ἀρετὴ γένους*, entendant vne certaine qualité & habitude continuée en la race. Quelle est cette qualité ou vertu tous n'en font du tout d'accord, laus en ce qu'elle soit vtile au public: Car à aucūs & la pluspart c'est la militaire, aux autres c'est encores la politique, la literaire des sçauans, la palatine des officiers du Prince; mais la militaire a l'aduantage: car outre le seruice qu'elle rend au public comme les autres, elle est penible, laborieuse, dangereuse, dont elle en est plus digne & recommandable: Aussi a elle emporté chez nous comme par preciput, le titre honorable de vaillance. Il faut donc selon cette opinion, y auoir deux choses en la vraye & parfaite noblesse: Profession de cette vertu & qualité vtile au public, qui est comme la forme: Et la race comme le suiet & la matiere, c'est à dire continuation longue de cette qualité par plusieurs degrez & races, & par temps immemorial, dont ils sont

2.
Description de
noblesse.

appelez à nostre iargon gentils, c'est à dire de race, maison, famille, portant de long temps mesme nom, & faisant mesme profession. Parquoy celuy est vrayement & entierement noble, lequel fait profession singuliere de vertu publique, seruant bien son Prince & sa Patrie, estant sorty de parens & ancestres qui ont fait le mesme.

Il y en a qui separent ces deux, & pensent que l'vn d'eux seul suffise à la noblesse, sçauoir la vertu & qualité seule, sans consideration aucune de race & des ancestres: c'est vne noblesse personnelle & acquise, & si on la prend à la rigueur elle est rude; qu'vn sorty de la maison d'vn boucher & vigneron soit tenu pour noble, quelque seruice qu'il puisse faire au public. Toutesfois cette opinion a lieu en plusieurs nations, nommément chez les Turcs, mépriseurs de la noblesse de race & de maison, ne faisant compte que de la personnelle, & actuelle vaillance militaire: Ou bien l'antiquité de race seule sans profession de la qualité, cette cy est au sang & purement naturelle.

S'il faut comparer ces deux simples & imparfaites noblesses, la pure naturelle à bien iuger est la moindre, bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est vne qualité d'autruy & non sienne; *genus & proanos & quæ non fecimus ipsi; Vix eâ nostra puto; nemo vixit in gloriam nostram; nec quod ante nos fuit nostrum est:* & qui y a-il plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien? Elle peut tomber en vn homme vicieux, vau-neant, tres-mal nay, & en soy vrayemēt vilain. Elle est aussi inutile à autruy, car elle n'entre point en communication ny en commerce, comme

3.
Distinction.

4.
Noblesse naturelle

fait le silence, la iustice, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soy rien de recommandable que cette noblesse de chair & de sang, la font fort valoir, l'ont tousiours en bouche, en enflent les iouës & le cœur, (ils veulent ménager ce peu qu'ils ont de bon) à cela les conoist-on, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puis que tant & tousiours ils s'y arrestét. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient par chetifs instrumens, *ab utero, conceptu, partu*, & est ensevelie sous le tombeau des Ancestres. Comme les criminels poursuyuis ont recours aux autels & sepulchres des morts, & anciennement aux statuës des Empereurs: ainsi ceux cy destitués de tout merite & subiet de vray honneur, ont recours à la memoire & armoiries de leurs maieurs. Que sert à vn aueugle que ses parés ayent eu bonne veuë, & à vn begue l'eloquence de son ayeul, & neantmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, méprisans les autres; *contemptor animus & superbia commune nobilitatis malum.*

Salust.

4.
Acquise
& per
sonnelle.

La personnelle & l'acquise à ses conditions toutes contraires & tresbonnes; elle est propre à son possesseur, elle est tousiours en suiet digne & est tres-vtile à autruy. Encores peut-on dire qu'elle est plus ancienne & plus rare que la naturelle. Car c'est par elle que la naturelle a commencé & en vn mot, c'est la vraye qui consiste en bons & vtiles effets, non en songe & imagination, vaine & inutile, & prouient de l'esprit, & non du sang, qui n'est point autre aux nobles qu'aux autres. *Quis generosus? ad virtutem à natura bene compositus animus facit nobilem, cui ex quacunque conditione supra fortunam licet surgere.*

Senec.

Mais elles sont tres-volontiers & souuent ensemble, & c'est chose parfaite : la naturelle est vn ^{6.} *Coniouis-* acheminement & occasion à la personnelle : les ^{ses.} choses retournent facilement à leur principe & naturel. Comme la naturelle a prins son commencement & son estre de la personnelle, aussi elle ramene & conduit les siens à elle, *fortes creantur fortibus: hoc vnum in nobilitate bonum vt nobilibus imposta necessitudo videatur, ne à maiorum virtute degenerent* ; se sentir sorty de gens de bien, & qui ont merité du public, est vne obligation & puissant aiguillon aux beaux exploits de vertu: il est laid de forligner & démentir sa race.

La noblesse donnée & octroyée par le benefice & rescript du Prince, si elle est seule, elle est honteuse & plus reprochable qu'honorable; c'est vne noblesse en parchemin, a cheptée par argent ou faueur, & nō par le sang cōme elle doit: si elle est octroyée pour le merite, & les seruices notables, lors elle est cēsée personnelle, & acquise, cōme a esté dit.

De l'honneur.

CHAP. LX.

L'Honneur, disent aucuns & mal, est le prix & la récompense de la vertu, ou moins mal, la reconnaissance de la vertu, ou bien vne prerogative de bonne opiniō, & puis du deuoir externe enuers la vertu; c'est vn priuilege qui tire sa principale essence de la vertu. Autres l'ont appelé son ombre qui la suit & quelquefois la precede, cōme elle fait le corps. Mais à bien parler, c'est l'éclat d'une belle & vertueuse action, qui reiallit de nostre ame

^{I.}
Descri-
ptiō d'hō
neur.

à la veüe du monde, & par reflexion en nous mesmes, nous apporte vn teimoignage de ce que les autres croyent de nous, qui se tourne en vn grand contentement d'esprit.

L'honneur est tant estimé & recherché de tous, que pour y paruenir l'on entreprend, l'on endure, l'on mesprise toute autre chose, voire la vie; toutes fois, c'est vne chose bien exile, mince, mal asseurée, estrangere & comme en l'air fort estoignée de la choie honorée; car non seulement il n'est point en elle, ne luy est point interne, ou essentielle, mais encores il ne l'a touche pas (estant le plus souuent icelle morte ou absente & qui n'en sent rien) il s'arreste & demeure seulement au dehors à la porte à son nom qui reçoit & porte tous les honneurs & deshonneurs, louanges & vituperes, d'où l'on est dit auoir bon nom ou mauuais nom. Tout le bien ou le mal que l'on peut dire de Cesar est porté par ce sien nom. Or le nom n'est rien de la nature & substance de la chose, c'est seulement son Image qui la represente; sa marque qui la confronte & separe des autres, vn sommaire qui la comprend en petit volume, l'enleue & l'emporte toute entiere, le moyé d'en iouir & vser (car sans les noms n'y auroit que confusion, se perdrait l'usage des choses, periroit le monde, comme richement enseigne l'histoire de la tour de Babel) bref l'entredeux & le Metoyé de l'essence de la chose & de son honneur ou des-honneur, car il touche la chose & reçoit tout le bié ou mal que l'on en dit. Or l'honneur, auant arriuer au nom de la chose, fait vn tour quasi circulaire; comme le Soleil, complet en trois poses principales, l'œuure, le cœur, la langue: Car il

commence & se conçoit, comme en la matrice & racine, en ce qui sort & est produit de beau, bon, vtile de la chose honorée, c'est (dit a esté) l'esclat d'une belle action. *Celi enarrant gloriam Dei: pleni sunt celi & terra gloria tua*, car quelque valeur, merite, & perfection que la chose aye en soy & au dedans, si elle ne produit rien d'excellent, est du tout incapable d'honneur, & est comme si elle n'estoit point) de là il entre en l'esprit & intelligence, où il prend vie & se forme en bonne, haute, & grãde opinion: finalement sortant hors de là, & porté par la parole verbale ou écrite, s'en retourne par reflexion, & va fondre & finir au nom de l'auteur de ce bel ouvrage, où il auoit commencé, comme le Soleil au lieu d'où il est party, & porte lors le nom d'honneur, de louange, de gloire & renom.

Mais pour quelles actions est deu l'honneur, c'est la question. Aucuns pensent que c'est generalemēt pour bien faire son deuoir, & ce qui est de sa profession, encores qu'il ne soit point éclatant ni fort vtile, comme celuy qui sur l'eschafaut iouie bien le personnage d'un varlet, n'est pas moins loué que celuy qui represente le Roy, & à celuy qui ne peut travailler en statuës d'or, celles de cuiure ou de terre ne luy peuvent faillir, où il peut aussi bien montrer la perfection de son art: Tous ne peuuent s'employer ny ne sont appelés au maniement des grands affaires, mais la louange est à bien faire ce que l'on a affaire. C'ecy est trop r'aualer & auilir l'honneur, qui n'est pas vn cōmun ny ordinaire loyer pour toutes personnes & toutes actions iustes & legitimes: Toute chaste femme, tout homme de bien n'est pas d'honneur. Les sages y requierent

encores deux choses, ou trois, l'un est la difficulté; peine ou danger; l'autre est l'utilité publique; c'est pourquoy il est proprement deu à ceux qui administrent & s'aquittent bien des grandes charges; que les actions soyent tant que l'on voudra priuément & communément bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmy les cognoissans, la seureté & protection des loix, mais non l'honneur qui est public, & a plus de dignité, de splendeur & d'éclat. Aucuns y adioustent la troisiéme, c'est que l'action ne soit point d'obligation, mais de supererogation.

4. *Desir d'honneur*
ch. 20. Le desir d'honneur & de gloire, & la queste de l'approbation d'autrui, est vne passion vicieuse, violente, puissante, de laquelle a esté parlé en la passion d'ambition: mais tres-vtile au public, à contenir le hommes en leur deuoir, à les esueille & eschauffer aux belles actions, tesmoignage de la foiblesse & insuffisance humaine, qui à faute de bonne monnoye employe la courte & la faulse. Or en quoy & iusques où elle est excusable, & quand vituperable, & que l'honneur n'est la recompense de la vertu, se dira apres.

li. 3. en la
 vertu de
 tempérã-
 ce.

5. *Marques d'honneur*
 Les marques d'honneur sont fort diuerses, mais les meilleures & plus belles sont celles qui sont sans profit & sans gain, & qui sont telles que l'on n'en puisse estrener & faire part aux vicieux, & ceux qui par quelque bas office autoient fait ser-vice au public; Elles sont meilleures & plus estimées. Plus elles sont de soy vaines, & n'ayant autre pris que simplement marquer les gens d'honneur & de vertu, cōme elles sont presque par toutes les polices, les couronnes de l'aurier, de chesne,

certaine façon d'accoustremens, prerogatiue de quelque furnō, presseāce aux assemblées, les ordres de cheualerie. C'est aussi par occasion quelquefois plus d'honneur de n'auoir pas ces marques d'honneur les ayāt meritē, que de les auoir. Il m'est bien plus honorable, disoit Catō, que chacun demande pourquoy l'on ne m'a point dressé de statuē en la place, que si l'on demandoit pourquoy l'on m'en a dressé.

DE LA SCIENCĒ.

CHAP. LXI.

LA science est à la verité vn bel ornement, vn outil tres-vtile à qui en sçait bien vser, mais en quel rang il la faut tenir, tous n'en sont d'accord, sur quoy se commettent deux fautes contraires, l'estimer trop, & trop peu. Les vns l'estiment tant qu'ils la preferent à toute autre chose, & pensent que c'est vn souuerain bien, quelque espece & rayon de diuinité; la cherchent avec faim, despense, & peine grande; les autres la méprisent, & desestiment ceux qui en font profession; la mediocrité est plus iuste & assuree. Ie la mets beaucoup au dessous de la preud'homme, santé, sagesse, vertu, & encores au dessous de l'habileté aux affaires: *Voyés le 3. c. 14. bien au long.* mais apres cela ie la mettrois aux mains & en concurrence avec la dignité, noblesse naturelle, vaillance militaire; & les laisserois volontiers disputer ensemble de la presseance: si i'estoy pressé d'en dire mon aduis, ie la feroiy marcher tout à costé d'elles, ou bien incontinent après.

Comme les sciences sont differentes en suiets &

matieres, en l'apprentissage & acquisition, aussi sont elles en l'vtilité, honnesteté, necessité, & encores en la gloire & au gain: les vnes sont Theoriques & en pure speculation; les autres Practiques & en action. Item les vnes sont reales, occupées en la cognoissance des choses qui sont hors de nous, soit elles naturelles, ou sur-naturelles; les autres sont particulieres, qui enseignent les langues, le parler, & le raisonner. Or desia sans aucun doute, celles qui ont plus d'honesteté, vtilité, necessité & moins de gloire, vanité, gain mercenaire, sont de beaucoup à preferer aux autres. Parquoy tout absolument les pratiques sont les meilleures, qui regardent le bien de l'homme, apprennent à bien viure & bien mourir, bien commander, biē obeir, dont elles doiuent estre serieusement estudiées, par celuy qui pretend à la Sagesse, & desquelles cet œuvre est vn abbrege & sommaire, scauoir Morales, Economiques, Politiques. Après elles, sont les Naturelles, qui seruent à cognoistre tout ce qui est au monde à nostre vsage, & ensemble admirer la grandeur, bonté, sagesse, puissance du maistre Architecte. Toutes les autres ou sont vaines, ou bien elles doiuent estre estudiées sommairement & en passant; puis qu'elles ne seruent de rien à la vie, & à nous faire gens de bien. Dont c'est dommage & folie d'y employer tant de temps, despense & de peine, comme l'on fait. Il est vray qu'elles seruent à amasser des escus, & de la reputation parmy le peuple; mais c'est aux polices, qui ne sont pas du tout bien saines.

paupreté.

CHAP. LXII.

CE sont les deux elemēs, & sources de tous desordres, troubles & remuements, qui sont au mode: Car l'excessiue richesse des vns les hausse & pousse à l'orgueil, aux delices, plaisirs, desdain des pources, à entreprendre & attenter: l'extreme poureté des autres les meine en enuie, jalousie extreme, dépit, desespoir, & à tenter fortune. Platon les appelle pestes des Republ. Mais qui des deux est la plus dangereuse, il n'est pas tout resolu entre tous: selon Aristote c'est l'abondance, car l'estat ne doit point redouter ceux qui ne demandēt qu'à viure, mais bien les ambitieux & opulens. Selon Platon c'est la poureté, car les pources desesperes sont terribles & furieux animaux, n'ayans plus de pain, ne pouuant exercer leurs arts & mestiers, ou bien excessiuement chargez d'imposts, apprenent de la maistresse d'eschole necessité ce qu'ils n'eussēt jamais osé d'eux mesmes, & oseront, car ils sont en nōbre. Mais il y a bien meilleur remede à ceux cy, qu'aux riches: & est facile d'empescher ce mal, car tandis qu'ils auront du pain, qu'ils pourront exercer leur mestier & en viure, ils ne se remueront point. Parquoy les riches sont à craindre à cause d'eux mesmes, & de leur vice & condition: les pources à cause de l'imprudence des gouuerneurs.

Or plusieurs legislateurs & polliceurs d'estats, ont voulu chasser ces deux extremitez, & ceste grande inegalité de biens & de fortunes: & y apporter vne mediocrité & egalité, qu'ils ont appellé mere nourrice de paix & d'amitié, & encor d'autres y ont

1.
Deux sources de destruction.

2.
Contre l'egalité & inegalité des biens.

voulu mettre la communauté, ce qui ne peut estre que par imagination. Mais outre qu'il est dutout impossible d'y apporter equalité à cause du nombre des enfans qui croitra en vne famille & nō en l'autre & qu'à peine a-elle peu estre mise en pratique, bien qu'on s'y soit efforcé, & qu'il aye beaucoup cousté pour y paruenir : encor ne seroit-il à propos ni expediēt, ce seroit par autre voye retōber en mesme mal. Car il n'y a haine plus capitale qu'entre égaux : l'enuie & jalousie des égaux, est le seminaire des troubles, seditiōs, & guerres ciuiles. Il faut de l'inequalité mais moderee : l'harmonie n'est pas és sons tous pareils, mais differens & bien accordans. *Nihil est aequalitate inaequalius.*

3. Cette grande & difforme inegalité de biens viēt de plusieurs causes, specialement de deux: l'vne est aux prestations iniques, comme sont les vsures & interests, par lesquelles les vns mangent, rongent, & s'engraissent de la substance des autres: *qui deuorant plebem meam sicut escam panis.* L'autre est aux dispositions, soit entre vifs, alienations, donatiōs, dotations à cause de mariage : ou testamentaires & à cause de mort. Par tous lesquels moyens, les vns sont excessiuement auantagés sur les autres, qui restēt poures: les filles riches & heritieres sont mariées avec les riches, d'oū sont demembrees & aneanties aucunes maisons, & les autres releuées & enrichies. Toutes lesquelles choses doiuent estre reglées & moderées, pour sortir des bouts & extremités excessiues, & approcher aucunement de quelque mediocrité & egaité raisonnable : car entiere, il n'est possible ni bon ni expedient, comme dit est. Et ceci se traictera en la verru de Iustice.



DE LA SAGESSE

LIVRE SECOND.

Contenant les instructions & regles
generales de Sagesse.

PREFACE,

*Auquel y a vne peinture generale de Sagesse , &
le sommaire du liure.*



YANT au liure precedent ou-
uert à l'homme plusieurs &
diuers moyens de se cognoi-
stre, & toute l'humaine cōdi-
tion, qui est la premiere par-
tie, & vn tres-grand achemi-
nemēt à la sagesse, il faut main-
tenant entrer en doctrine d'i-
celle, & entendre en ce second liure les regles, &
ses aduis generaux, reseruant les particuliers au li-
ure suiuant & troisieme. C'estoit vn preallable,
que d'appeller l'homme à soy à se taster, sonder,
estudier, afin de se cognoistre & sentir les defauts
& la miserable condition, & ainsi se rendre capa-
ble des remedes salutaires & necessaires, qui sont
les aduis & enseignemens de sagesse.

2. Mais c'est chose estrange, que le monde soit si peu soucieux de son bien & amendement. Quel naturel que de ne se soucier que sa besongne soit bien faite? On veut tant viure, mais l'on ne se soucie de scauoir bien viure. Ce que l'on doit le plus & vniquemēt scauoir, c'est ce que moins l'on scait, & se soucie scauoir. Les inclinations, desseins, estudes, essays, sont (comme nous voyons) des jeunesse si diuers, selon les diuers naturels, compagnies, instructions, occasions: mais aucun ne jette les yeux de ce costé là, aucun n'estudie à se rendre sage; personne ne prend cela à cœur, l'on n'y pense pas seulement. Et si par fois, c'est en passant, l'on entend cela comme vne nouvelle, qui se dit, où l'on n'a point d'interest: le mot plaît biē à aucuns, mais c'est tout; la chose n'est de mise ny de recherche en ce siecle d'vne si vniuerselle corruption & cōtagion. Pour apperceuoir le merite & la valeur de sagesse, il en faut auoir ja quelque air de nature, & quelque teinture: S'il faut s'essayer & s'esuertuer, ce sera plustost & plus volontiers pour chose qui a ses effets, & ses fruits esclattans, glorieux, externes & sensibles, tels qu'à l'ambition, l'auarice, la passion, que pour la sagesse qui a les siens doux, sombres, internes, & peu visibles, ô combien le monde se mesconte! il ayme mieux du vent avec bruit, que le corps, l'essence sans bruit; l'opinion & reputation, que la verité. Il est bien vrayement homme (cōme il a esté dit au premier liure) vanité & misere, incapable de sagesse. Chacun se sent de l'air qu'il haleine, & où il vit, suit le train de viure suyui de tous; cōment voulés-vous qu'il s'en aduise d'vn autre? Nous nous suyuoīs à la piste, voire nous nous pres-

sons, eschauffons, nous nous coiffons, & inuestissons les vices & passios les vns autres; personne ne crie, hola: nous faillōs, nous nous mescōtons. Il faut vne speciale faueur du ciel, & ensemble vne grāde & genereuse force & fermeté de nature, pour remarquer l'erreur commū que personne ne sent, de s'aduiser de ce dequoy personne ne s'aduise, & se résoudre à tout, autrement que les autres.

Il y en a bien aucuns & rares, je les voy, je les sen, ie les fleure & les halene avec plaisir & admiration; mais quoy? ils sont ou Democrites ou Heraclites; les vns ne font que se moquer & gauffer, pensant assez monstrier la verité & sagesse, en se moquant de l'erreur & folie. Ils se rient du monde, car il est ridicule; ils sont plaisans, mais ils ne sont pas assez bons & charitables. Les autres sont foibles & pauvres; ils parlent bas & à demy bouche; ils deguisent leur langage; ils meslēt & estouffent leurs propositions, pour les faire passer tout doucement parmy tant d'autres choses, & avec tant d'artifice, que l'on ne les apperçoit quasi pas. Ils ne parlent pas sec, distinctement, clairement & acertés, mais ambiguement comme oracles. Ie vien apres eux & au dessus d'eux: mais ie di de bonne foy ce que i'en pense & en croys clairement & nettement. Ie donne ici vne peinture & des leçons de sagesse, quisembleront peut estre à aucuns nouvelles & estranges, & que perlonne n'a encores donné ni traitté de cette façon, & ne doute pas que les maliceux, gens qui n'ont la patience ni la force de iuger doucement & meurement des choses, mais détrouissement condamner tout ce qui n'est de leur goust & de ce qu'ils ont

desia receu, n'y mordēt. Et qui en peut estre affeuré; Mais ie me fie que les simples & debonnaires, & les ætheriens & sublimes en jugeront equitalement. Ce sont les deux bouts & estages de paix & serenité, Au milieu sont tous les troubles, tempestes, & les Meteores, comme il a esté dict.

2. 1. c. 43.

Division
de ce li-
ure en
quatre
parts.
1. Prepa-
ratifs.

Pour auoir vne rude & generale conoissance de ce qui est traicté en ce liure, & de toute la doctrine de sagesse, nous pourrons partir ceste matiere en quatre poincts ou considerations; la premiere est des preparatifs à la sagesse, qui sont deux, l'vn est exemption & affranchissement de tout ce qui peut empescher de paruenir à elle, qui sont ou externes erreurs & vices du monde; ou internes, les passiōs: l'aure est vne pleine, entiere, & vniuerselle liberré d'esprit. Ces deux premiers, & les plus difficiles rendent l'homme capable & propre à la sagesse, car ils vuident & nettoient la place, afin qu'elle soit plus ample & capable à receuoir vne grande chose, qui est la sagesse, *magna & spaciosa res est sapientia, vacuo illi loco opus est, superuacua ex animo tollenda sunt*, & c'est le premier: puis la rendent ouuerte, libre & toute preste à la receuoir, c'est le second.

2.
Fonde-
mens.

La seconde est des fondemens de sagesse, qui sont aussi deux, vraye & essentielle preud'hōmie, & auoir vn certain but & train de vie. Ces deux regardent nature, nous reglent & accommodent à elle: le premier à l'vniuerselle, qui est la raison, car preud'homme n'est autre chose, comme se dira: le second à la particuliere d'vn chascun de nous, car c'est le choix du genre de vie propre & comode au naturel d'vn chascun.

3.

La troisieme est la leuee de ce bastiment, c'est

à dire des offices & fonctions de sagesse, qui sont *offices.*
 six, dont les trois premiers sont principalement
 pour chacun en soy, qui sont pieté, reglement, in-
 terne de ses desirs & pensees, & doux comporte-
 ment en tous accidens de prosperité & d'aduerfi-
 té: les autres trois regardent autruy, qui sont l'ob-
 servation telle, qu'il faut des loix, coustumes & ce-
 remonies, conuersation douce avec autruy, & pru-
 dence en tous affaires. Ces six respondent & com-
 prenēt les quatre vertus morales, les premier, qua-
 trième & cinquiesme proprement appartiennent
 à la Iustice, à ce que deuons à Dieu & au prochain:
 le second & troisieme à la force & temperance:
 le sixiesme proprement à la Prudence. Et pource
 ces six sont la matiere & le subject du troisieme
 liure, qui traicte au long les quatre vertus mora-
 les, & en particulier les offices & deuoirs du sage,
 mais en ce liure ils sont traictez en general.

La quatrième est des effets & fruiçts de sagesse, ^{4.} *Fruiçts.*
 qui sont deux, se tenir prest à la mort, & se main-
 tenir en vraye tranquillité d'esprit, la couronne
 de sagesse & le souuerain bien. Ce sont en tout
 douze regles & leçons de sagesse en autant de cha-
 pitres, qui sont les propres & peculiers traicts &
 offices du sage, qui ne se trouuent point ailleurs.
 l'enten au sens que nous le prenons & descriuons
 icy: Car encores qu'aucunes d'icelles, comme la
 preud'homme, l'observation des loix, semblent
 se trouuer en autres du commun & prophanes,
 mais non telles que nous les depeignons & reque-
 rons icy. Celuy est donc sage lequel se maintenant
 vrayement libre, franc & noble se conduit en tou-
 tes choses selon nature, accommodant la sienne

propre & particuliere à l'vniuerselle, qui est Dieu, vinant & se portant deuant Dieu, avec tous & en tous affaires, droit, ferme, joyeux, content, & asseuré, attendant de mesme pied toutes choses qui peuuent aduenir, & la mort la derniere.

EXEMPTION ET AFFRANCHIS-

sement des erreurs, & vices du monde.

& des passions.

Premiere disposition à la sagesse.

CHAP. I.

IL faudroit ici, pour la premiere leçon & instruction à la sagesse, mettre la cognoissance de soy & de l'humaine condition, car le premier en toutes choses est de bien cognoistre le sujet avec lequel on a affaire, que l'on traite & manie, pour le mener à perfection : mais nous tenons cela desia pour fait ; c'est le sujet de tout nostre premier liure : Seulement pouuons-nous dire ici pour vne repetition sommaire de tout le precedent, que l'homme aspirant à la sagesse doit sur toutes choses, & auant tout œuure bien se conoistre & tout homme : cest la vraye science de l'homme, tres-vtile ; de tres-grand estude, fruct & efficace, car l'homme c'est tout ; propre au sage, le seul sage se conoit, & qui bien se conoit sage est ; tresdifficile ; car l'homme est extremement fardé & deguisé, non seulement l'homme à l'homme, mais chacun à soy-mesme : chascun prend plaisir à se tromper, se cacher, se desrober, & trahir, *Ipsi nobis furso subdu-*

cimur : Se flattant & chatouillant pour se faire rire, atenuant ses defauts, encherissant ce qu'il a de bõ, cõnuant & fermant les yeux pour ne se voir bien clair ; tres-rare & soucié de bien peu , dont n'est merueilles si la sagesse est si rare. Car tant peu y a qui en sachet bien la I. leçon, ni qui l'estudiët, personne n'est maistre à soymesme, ni guere à autruy. Aux choses nõ necessaires & estrangeres tât y a de maistres & de disciples, en ceste cy point: nous ne sommes iamais chez nous, ni au dedans, nous musons tousiours au dehors , l'hõme conoist mieux toutes autres choses que soi. O misere! O insipièce! Pour estre sauãt en ceste part , faut conoistre toutes sortes d'hõmes, de tous airs, climats, naturels, aages, estats, professions, (à ceci sert le voyager & l'histoire) leurs mouuemens, inclinations, actions, non seulement publiques, c'est le moins, elles sont toutes feintes & artificielles , mais priuees & spécialement les plus simples & naiues, produites de leur propre & naturel ressort : Et aussi toutes celles qui le touchent & interessent particulieremēt car en ces deux se descouure le naturel : Puis qu'il les rapporte toutes ensemble , pour en faire corps entier & jugement vniuersel : mais spécialement qu'il entre en soymesme, se taste, se sonde bien attentiuement, qu'il examine chasque pensee, parole, action. Certes en fin il apprendra que l'hõme est en verité d'une part vne fort chetive, foible, pitieuse & miserable chose, & en aura compassion, & d'autre part le trouuera tout enflé & bouffi de vœ d'orgueil, presomptiõ, desirs, dont il en aura dépit, desdain & horreur. Or il a esté suffisamment iusques au vis despeint & representé au precedent li-

ure par diuers moyens, en tout sens, & à tous visages, c'est pourquoy nous ne parlerons d'auantage ici de cette cognoissance de l'homme & de soy. Mais bien mettrons nous ici pour premiere regle de sagesse, le fruit de cette cognoissance, afin que la fin & le fruit du premier liure soit le commencement & l'entrée de ce second : Ce fruit est de se garder & preseruer de la contagion du monde, & de soy mesmes : ce sont deux maux & deux empeschemens formels de sagesse, l'un externe, ce sont les opiniōs & les vices populaires, la corruptiō generale du mōde; l'autre interne, ce sont les passions nostres: desia se voit cōbien ceci est difficile, & cōment se pourra l'on defēdre & garder de ces deux. La sagesse est difficile & rare, c'est ici le plus grand & presque le seul effort qu'il y a pour paruenir à la sagesse, il se faut emanciper & arracher de cette miserable captiuité double, publique & domestique, d'autruy & de nous mesmes, si nous voulons auoir accès à la sagesse: ceci gaigné, le reste sera aysé. Parlons de ces deux maux distinctement.

2.
*Exem-
 ptiondes
 erreurs
 populai-
 res.*

Quant à l'externe nous auons cy deuant aissés amplemēt depeint le naturel populaire, les humeurs estranges du monde & du vulgaire; par où il est aisé de sçauoir ce qui peut sortir de lui. Car puis qu'il est idolatre de vanité, enuieux, malicieux, injuste, sans jugement, discretion, mediocrité, que peut-il deliberer, opiner, juger, resoudre, dire ny faire bien & à droit? Nous auons aussi comme par exēple rapporté & cotté (en representāt la misere humaine) plusieurs grādes fautes que cōmet generalēmēt le mōde, en jugemēt & en volonté; par où il est aysé de cognoistre qu'il est tout confit en es-

leur & en vice. A quoy s'accordēt les direz de tous les sages, que la pire part est la plus grande; de mille n'en est pas vn bon; le nombre des folsest infiny: la contagion est tres-dangereuse en la presse.

Parquoy ils conseillent non seulement ne tremper point, & se preseruer net des opiniōs, desseins, & affections populaires, comme toutes basses, foibles, indigestes, impertinentes, & fort souuent fausses, au moins fort imparfaites: mais encores de fuir sur tout, la tourbe, la compagnie & conuersation du vulgaire, d'autāt que l'on n'en approche iamais sans son dommage & empirement. La frequentation du peuple est contagieuse, & tres-dangereuse aux plus sages & fermes qui puissent estre: car qui pourroit soustenir l'effort & la charge des vices venans avec li grande troupe? Vn seul exemple d'auarice ou de luxe fait beaucoup de mal: la compagnie d'vn homme delicat amollit peu à peu ceux qui vivent avec luy. Vn riche voisin allume nostre conuoitise, vn homme desbauché & corrompu frappe par maniere de dire & applique son vice, ainsi qu'vne rouille, au plus entier & plus net. Qu'adiendra-il donc de ces mœurs, ausquels tout le monde court à bride abbatuë?

Mais quoy? Il est tres-rare & difficile de ce faire: c'est chose plausible & qui a grande apparence de bonté & iustice, que luyure la trace approuuée de tous; le grand chemin battu trompe facilement, *lata est via ad mortem, & multi per eam; mundus in maligno positus*, nous allons les vns apres les autres, cōme les bestes de compagnie; ne sondons iamais a raisō, le merite, la iustice, nous luyuons l'exēple, a coustume, & cōme à l'enuy nous tresbuchons

& tombons les vns sur les autres, nous nous pres-
 fons & attirons tous au precipice; nous faillons &
 perissons à credit, *alienis perimus exemplis*. Or celuy,
 qui veut estre sage, doit tenir pour suspect, tout
 ce qui plaist & est approuué du peuple, du plus
 grand nombre; & doit regarder à ce qui est bon &
 vray en foy, & non à ce qui le semble, & qui est
 le plus vstité & fréquenté, & ne se laisser coiffer &
 emporter à la multitude, qui ne doit estre comptée
 que pour vn. *Vnus mihi pro populo, & populus pro vno*.
 Et quand, pour le battre & arrester court, l'on di-
 ra, tout le monde dit, croit, fait ainsi, il doit dire en
 son cœur, tant pis; voicy vne meschante caution; ie
 l'en estime moins, puis que tout le monde l'ap-
 prouue: comme le sage Phocion, le quel voyant
 le monde applaudir tout haut à quelque chose,
 qu'il auoit prononcé, se tournant vers ses amis as-
 sistans, leur dit, me seroit il eschappé sans y penser
 quelque sottise, ou quelque lasche & meschante
 parole, que tout ce peuple icy m'approuue? *Quis
 placere potest populo, cui placet virtus? malis artibus quari-
 tur popularis fauor*. Il faut donc, tant qu'il est possi-
 ble, fuir la hantise & frequentation du peuple, sot,
 imperit, mal complexionné, mais sur tout se gar-
 der de ses iugemens, opinions, mœurs, vicieuses, &
 sans faire bruit tenir tousiours son petit bureau à
 part. *Quod scio non probat populus, quod probat populus e-
 go nescio. Sapiens non respicit quid homines iudicent, non ite-
 quâ populus, sed vt sydera mundi contrarium iter inten-
 dunt, ita hic aduersus opiniones omnium vadit*, demou-
 rant au monde sans estre du monde, comme le roi-
 gnon couuert & fermé de gresse, & n'en tient rien:
non estis de mundo, ideo odit vos mundus; odi prophanum

vulgus & arceo. C'est la solitude tant recommandée par les sages, qui est descharger son ame de tous vices & opinions populaire, & la r'auoir de cette confusion & captiuité, pour la retirer à soy, & la mettre en liberté.

L'autre mal & empeschement de sagesse, dont il se faut bien garder, qui est interne & par ainsi ^{5.} *Secunda* plus dangereux, est la confusion & captiuité de ses *partie-* passions, & tumultuaires affectiōs, desquelles il *xemption* se faut despouiller & garantir, afin de se rendre vni *des pas-* de & net cōme vne carte blanche, pour estre sub- *sions.* jet propre à y receuoir la teinture, & les impressiōs de la Sagesse; contre laquelle s'opposent formellement les passiōs: dont a esté dit par les Sages, qu'il est impossible mesmes à Iupiter d'aymer, estre en cholere, estre touché de quelque passion, & estre sage tout ensemble. La sagesse est vn maniment réglé de nostre ame, avec mesure & proportion: c'est vne equabilité & vne douce harmonie de nos iugemens, volonte, mœurs, vne santé constante de nostre esprit: & les passions au rebours ne sont que bonds & volées, accès & recés fieureux de folie; faillies & mouuemens violens & temeraires.

Nous auons assez depeint les passions au liure ^{6.} precedent, pour les auoir en horreur, les remedes *Remedes* & moyens de s'en défaire, & les vaincre, generaux *generaux* (car les particuliers contre chacune, seront au troi- *cōtre les* sième liure, en la vertu de force & temperance) *passions.* sont plusieurs & differens, bons & mauuais: & c'est sans conter cette bonté & felicité de nature, si bien attrempée & assaisonnée, qui nous rend calmes, sereins, exempts & nets de passions fortes, & mouuemens violens, & nous tient en belle as-

fiette, equable, vnis, fermes, & acerez contre l'effort des passions, chose tresrare. Cecy n'est pas remede contre le mal, c'est exemption de mal, & la santé mesmes: Mais des remedes contre icelles nous en pouuons remarquer quatre.

7.
Stupidi-
té.

Le premier, impropre & nullement louable, est vne stupidité & insensibilité à ne sentir & n'ap-prehender point les choses, vne apathie bestiale des ames basses & plattes du tout, ou bien qui ont l'apprehension toute emouffee, vne ladrerie spiri-tuelle, qui semble auoir quelque air de santé, mais ce ne l'est pas. Car il n'y peut auoir sagesse & con-stance, où n'y a point de conoissance, de sentiment & d'affaires, & ainsi c'est complexiõ & non vertu. C'est ne sentir pas le mal & non le guerir: neant-moins c'est estat est beaucoup moins mauuais, que le conoistre, s'êtir, se laisser gourmãder & vaincre.

--Prætulerim delirus inêrsque videri,

Dum mea delectent mala me; vel denique fallant,

Quàm sapere & ringi.

8.
Contre
passion.

Le second remede ne vaut gueres mieux que le mal mesmes, routes-fois le plus en vsage: c'est quand l'on vainc & l'on estouffe vne passion par vne autre passion plus forte: car iamais les passions ne sont en égale balance. Il y en a tousiours quel-qu'vne (comme aux humeurs du corps) qui pre-domine, qui regente & gourmande les autres. Et nous attribuons souuent tres-faussement à la ver-tu & sagesse, ce à quoy elle n'a pas pensé, & qui vient de passion: mais c'est beaucoup encor pour ces gens la, quand les passions, qui maistrisent en eux, ne sont pas des pires.

9. Le troisieme remede & bon) encor qu'il ne soit

le meilleur) est prudent & artificiel, par lequel l'on se dérobe, l'on fuit, l'on se tapit & se cache aux accidens, & à tout ce qui peut picquer, éveiller ou eschauffer les passions. C'est vn estude & vn art, par lequel on se prepare auant les occasions, en destournant les aduenues aux maux, & l'on pouruoit à ne les sentir point, comme fit ce Roy, qui cassa la belle & riche vaisselle, que l'on luy auoit donné, pour oster de bonne heure toute matiere de courroux. L'oraison proprement de ces gens cy est, *Et ne nos inducas in tentationem*. Par ce remede, qui se picque au ieu, ne jouë point; les gens d'honneur prompts & choleres fuyent les altercations contentieuses; arrestent le premier branle d'émotion. Car quand l'on est dedans, il est mal aysé de s'y porter bien sagement & discrettement: nous guidons les affaires en leurs commencemens, & les tenons à nostre mercy: mais apres qu'ils se sont esbranlez & eschauffez, ce sont eux, qui nous guident & emportent. Les passions sont bien plus aisées à éuiter qu'à moderer, *excinduntur animo facilius, quam temperantur*: pource que toutes choses s'ont en leur naissance foibles & tendres. En leur petitesse l'on ne descouure pas le danger, & en leur force l'on n'en trouue plus le remede, cōme voyōs en plusieurs, qui facilement & legerement entrent en querelle, procès, dispute, puis sont forcez d'ē sortir honteusement, & faire des accords lasches & vilains, cerchant des fausses interpretations; mentans & se démentans eux mesmes, trahissans leur cœur, plastrans & pallians le fait, qui sont tous remedes pires cent fois que le mal qu'ils veulēt guérir; *melius non incipient, quam desinent*; de la faute de

prudence ils retombent en faute de cœur : c'est au contraire du dire de Bias, entreprendre froidement, mais pour suivre ardemment. C'est comme les fots tachez du vice de mauuaise honte, qui sont mols & faciles à accorder tout ce qu'on leur demande, & puis sont faciles à faillir de parole & à se desdire. Parquoy il faut aux affaires & au commerce des hommes, tout du commencement estre prudent & aduisé.

10. *Vertu.* Le quatrieme & meilleur de tous, est vne viue vertu, resolution & fermeté d'ame, par laquelle on void & on affronte les accidents sans trouble, on les lutte & on les combat. C'est vne forte, noble, & glorieuse impassibilité, toute cōtraire à l'autre premiere, qu'auons dit, basse & stupide. Or pour s'y former & y paruenir, seruēt de beaucoup, & sur tout les discours precedens. Le discours est maistre des passions, la premeditation est celle, qui donne la trempe à l'ame, & la rend dure, aceree & impenetrable à tout ce qui la veut entamer. Le moyen propre pour appaiser & addoucir ces passions est les bien cognoistre, examiner & juger quelle puissance elles ont sur nous, & quelle nous auons sur elles. Mais sur tout le souuerain remede est de ne croire, & ne se laisser iamais emporter à l'opinion, qui est ce qui fomenté & allume nos passions, & est, comme a esté dit, fausse folle, volage & incertaine. la guide des fols & du vulgaire, mais se laisser tout doucemēt mener à la raison & à la nature, qui est la guide des Sages, meure, solide & arrestée. De ceste maniere encor cy apres aulōg.

11. *Presom-
psson.*

Mais sur toutes passions se faut tressoigneusemēt garder & deliurer de ceste philautie, presom-
pçon,

ption, & folle amour de soy mesmes, pestes de l'homme, ennemy capital de sagesse, vraye gangrene & corruption de l'ame; par laquelle nous nous adorons & demeurons tant contens de nous, nous nous escoutons & nous croyons nous mesmes. Or nous ne scaurions estre en plus dangereuses mains que les nostres. C'est vn beau mot venu originellement du langage Espagnol, *O Dieu garde moy de moy*. Cette presumption & folle amour de soy, vient de la méconnoissance de soy, de sa foiblesse, de son peu, tant en general de l'infirmité & misere humaine, qu'en particulier de la siene propre & personnelle: & iamais homme qui aura vn gain de cette folie, ne paruiendra à la sagesse. La bonne foy, la modestie, la cognoissance cordiale & serieuse de son peu, est vn grand tesmoignage de bon & sain iugement, de droite volonté, & ainsi vne belle disposition à la sagesse.

VNIVERSELLE ET PLEINE LIBERTÉ DE L'ESPRIT, tant en iugement qu'en volonté: seconde disposition à la Sagesse.

CHAP. II.

L'Autre disposition à la sagesse, qui suit cette premiere, (qui nous a mis hors cette captiuité & confusion externe & interne, populaire & passionnée) c'est vne pleine, entiere, genereuse, & seigneuriale liberte d'esprit, qui est double, scauoir du iugement, & de la volonté.

La premiere du iugement consiste à considerer, *J. Farsie*

liberté de iuger, examiner toutes choses, & ne s'obliger ny iugemés. attacher à aucune, mais demeurer à soy libre, vniuersel, ouuert & prest à tout. Voicy le haut point, le plus propre droit & vray priuilege du sage & habile hōme, mais que tous ne sont capables d'entendre, d'aduouër, & encores moins de biē pratiquer: C'est pour quoy il nous le faut icy establi contre les incapables de sagesse. Et premieremēt pour eiter tout mécōte, nous expliquōs les mots, & en dōnons le sens, Il y a icy trois choses qui s'entretiēnent, causent & conseruent, qui sont, iuger de toutes choses, n'espouser ny ne s'obliger à aucune, demeurer vniuersel & ouuert à tout. Par iuger nous n'entendōs pas resoudre, affirmer, determiner; Cecy seroit contraire au second qui est ne s'obliger à rien; mais c'est examiner, peser, balancer les raisons & contreraisons de toutes parts, le poids & merite d'icelles, & ainsi quēster la verité. Aussi ne s'attacher ny s'obliger à aucune, ce n'est pas s'arrester & demeurer court, beant en l'air, & cesser de faire, agir & proceder aux actions & deliberations requises: Car ie veux qu'es actions externes & communes de la vie, & en tout ce qui est de l'vsage ordinaire, l'on s'accorde & accommode avec le commun, nostre regle ne touche point le dehors & le faire, mais le dedans, le penser, & iuger secret & interne, & encores en ce secret & interne, ie consens que l'on adhere, & l'on se tiēne à ce qui semble plus vray-semblable, plus hōneste, plus vtile, plus commode, mais que ce soit sans determination, resolution, ou affirmation aucune, ny condamnatiō des autres aduis & iugemés contraires ou diuers, vieils ou nouueaux, ains se tenir

*Qui est
expli-
quee &
à trois
parties.*

touſiours preſt à receuoir mieux ſ'il apparoiſt, ne trouuer mauuais ſi l'on heurte & conteſte ce que nous penſiõs le meilleur, voire le deſirer: Car c'eſt le moyẽ d'exercer le premier, qui eſt iuger & eſtre touſiours en queſte de la verité. Ces trois di-ſe, s'entretiennent & conſeruent, car qui iuge bien & ſans paſſion de toutes choſes, trouue par tout de l'apparence & de la raiſon, qui l'empêche de ſe reſoudre, craignãt de ſ'eſchauder en ſon iugemẽt, dont il demeure indeterminé, indifferent & vniuerſel: Au rebours celuy qui ſe reſout ne iuge plus, il s'arreſte & acquieſce à ce qu'il tient, & eſt partisan & particulier: Au premier ſont contraires les ſots, ſimples, & foibles, au ſecõd les opiniaſtres affirmatifs, au troiſième tous les deux qui ſont particuliers: Mais tous trois ſont pratiqués par le ſage, modeſte, diſcret, & temperé, queſteur de verité, & vray Philoſophe. Il reſte pour l'explicatiõ de cette noſtre propoſition, de dire que par toutes choſes, & aucune choſe (car il eſt dit, iuger toutes choſes, ne ſ'aſſeurer d'aucune) nous n'entendõs les veritez diuines qui nous ont eſté reuelées, leſquelles il faut receuoir ſimplement auẽc toute humili-té & ſubmiſſiõ, ſans entrer en diuiſion ny diſcutiõ, là faut baiſſer la teſte, brider & captiuier ſon eſprit, *captiuantes intellectum ad obſequium fidei*: mais nous entendõs toutes autres choſes ſans exception. Cette ſimple explication ſuffiroit peut-eſtre à vn eſprit equitable, pour luy faire receuoir cetteregle de ſageſſe, mais pour ce que ie voy & ſen vn taſ de gens glorieux, reſolus, affirmatifs, qui veulent regéter le mõde & le mener à baguette, & cõme les premiers ont iuré à certains principes & eſpouſé certaines o-

pinions, ils veulent que tous les autres en fassent de mesme, dont ils s'opposent à cette noble liberté d'esprit. Il est besoin de plus amplement l'establiſſir & affermer & traiter par ordre ces trois points & membres d'icelle.

2. Le premier est de iuger de tout, c'est le propre du sage & spirituel, dit vn des premiers & souverains sages, *spiritualis omnia dijudicat & à nemine iudicatur*: Le vray office de l'homme, son plus propre & plus naturel exercice, sa plus digne occupation est de iuger. Pourquoy est-il homme discourant, raisonnant, entendant? Pourquoy a-il l'esprit, pour faire, comme l'on dit, des chasteaux en Espagne, & se paistre de sottises & vanitez, comme fait la plus part du monde? *Quis vnquam oculos tenebrarum causa habuit?* Certes pour voir, entendre, iuger toutes choses, dont il est bien nommé le Syndic, le Surintendant, le contreroolleur de nature, du monde, des œuvres de Dieu: Le vouloir priuer de ce droit, c'est vouloir qu'il ne soit plus hōme, mais beste, le faire singulierement, excellentment, c'est au sage: si ne iuger point heurte le naturel simple & propre de l'homme, que sera-ce au sage qui est autant par dessus le commun des hommes, comme celuy du commū est par dessus les bestes? C'est donc merueille que tant de gens (ie ne dy les foibles & idiots qui n'ont la faculté & le moyen de l'exercer) qui sont ou font les entēdus & suffisans, renoncent & se priuent à escient de ce droit & authorité si naturelle, si iuste, & si excellente: lesquels, sans rien examiner ny iuger seulement, reçoivent, approuvent tout ce qui se presente, ou pour ce qu'il a beau semblant & belle apparence,

La 1. iug
ger de
1047.

ou pource qu'il est en vogue, en credit, & obser-
uance commune, voire pensent qu'il ne soit pas
permis d'en doubter ou l'examiner, s'abbestillans
& degradans de cette façon, ils sont bien fiers &
glorieux en d'autres choses, mais en cecy sont
craintifs & rauallez, qui toutesfois leur appar-
tient si iustement, & qui est avec tant de raisons.
Puis qu'entre mille mensonges n'y a qu'une veri-
té, mille opinions de mesme chose, vne seule ve-
ritable, pourquoy n'examinerai-je avec l'outil de
la raison, quelle est la meilleure, plus vraye, rai-
sonnable, honneste, vtile, commode? Est il possi-
ble que de tant de loix, coustumes, opinions,
mœurs differentes & contraires aux nostres qu'il
y a au monde, il n'y ait que les nostres bonnes?
Que tout le reste du monde se soit méconté? Qui
l'osera dire, & qui doute que les autres n'en di-
sent tout autant des nostres, & que cestuy cy qui
ainsi condamne ces autres, s'il y fust né & nourry
ne les trouuast meilleures, & ne les preferast à cel-
les cy qu'il estime maintenant les seules bonnes,
à cause qu'il les a accoustumé? En fin à celuy qui
seroit si hardy & si fol de le dire, ie luy réponderay
que cet aduis & regle sera pour le moins bonne
pour tous les autres, affin qu'ils se mettent à iuger
& examiner tout, & qu'en ce faisant ils trouuent
les nostres meilleures. Or sus donc le sage iugera
de tout, rien ne luy eschappera qu'il ne mette sur
le bureau & en la balance: C'est à faire aux pro-
phanes & aux bestes se laisser mener comme des
buffles, ie veux bien que l'on yiue, l'on parle, l'on
face comme les autres & le commun, mais non
que l'on iuge comme le commun, voire ie veux

que l'on iuge le commun. Qu'aura le sage & sacré par dessus le prophane, s'il faut encores qu'il aye son esprit, sa principale & heroïque piece, esclau du commun? le public & commun se doit contenir que l'on se conforme à luy en toutes les apparences; qu'a-il affaire de mon dedans, de mes pensées & iugemens? Ils gouverneront tant qu'ils voudront ma main, ma lague, mais non pas mon esprit s'il leur plaît, il a vn autre maistre. Empescher la liberté de l'esprit l'on ne scauroit; le vouloit faire, c'est la plus grande tyrannie qui puisse estre, le sage s'en gardera bien actiuement & passiuement, se maintiendra en sa liberté & ne troublera celle d'autruy.

3.
Effet de
ce pre-
mier
trait.

Le sage
autre au
dedans
& au
dehors.

Or iouissant ainsi le sage de ce droit sien à iuger & examiner toutes choses, il aduendra souuent que le iugement & la main, l'esprit & le corps se contrediront, & qu'il fera au dehors d'une façon, & iugera autrement au dedans, iouera vn roole deuant le monde, & vn autre en son esprit, il le doit faire ainsi pour garder Iustice par tout. Le dire general, *vniversus mundus exercet histrioniam*, se doit proprement & vrayement entendre du sage, qui est autre au dedans qu'il ne montre au dehors: s'il estoit au dehors tel que dedans, il ne feroit de mise ny de recepte, il heurteroit par trop le monde: S'il estoit au dedans tel qu'au dehors, il ne seroit plus sage, il iugeroit mal, feroit corrompu en son esprit. Il doit faire & se porter au dehors pour la reuerence publique & n'offenser personne, selon que la loy, la coustume & ceremonie du pays porte & requiert: Et au dedans iuger au vray ce qui en est, selon la raison vniuerselle, se-

Ion laquelle souuent il aduiendra qu'il condamnera ce qu'au dehors il fait, *sapiens faciet quæ non probabit, vt ad maiora transitum inueniat, nec relinquet bonos mores, sed tempori aptabit; omnia quæ imperiti faciunt & luxuriosi, faciet; sed non eodem modo nec eodem proposito; multa sapientes faciunt qua homines sunt, non qua sapientes.* Il se portera aux choses & aux faits, comme Ciceron aux paroles, qui disoit, ie laisse l'usage du parler au peuple, & ie me garde la science des mots, *loquendum & extra viuendum vt multi, sapiendum vt pauci.* Donnons en quelques exemples, & premierement des choses bien legeres: l'osteray humblement mon bonnet, & tiendray la teste nuë deuant mon superieur, car ainsi le porte la coustume de mon pays, & ne laisseray pas de iuger que la façon d'Orient est bien meilleure de saluer & faire la reuerence, mettant la main sur la poitrine, sans se decourrir au preiudice de sa santé, & incommoder en plusieurs façons. Au rebours si i'estoy en Orient, ie prendroy mon repas assis à terre, ou accoudé & demy couché, regardant la table de costé, comme ils font là, & iadis faisoit le Sauueur avec ses Apostres, *recumbentibus, discumbentibus,* & ne laisseroy de iuger que la façon de s'asseoir haut à table, & la face droite vers icelle, comme la nostre, est plus honneste, plus seante & commode: Ces exemples sont de peu de poids, & y en a mille pareils. Prenons en de plus pesans, ie veux & consens que les morts soient enterrés & abandoanez à la mercy des vers, de la pourriture & puantise, car c'est maintenant la façon commune & presque generale par tout, mais ie ne laisseray pas de iuger que

la façon ancienne de les brusler & recueillir les cendres est beaucoup plus noble & plus nette: les donner & recommander au feu, le plus noble des elemens, ennemy de pourriture & puantise, voyfin du ciel, signe de l'immortalité, tenant de la diuinité, & duquel l'vsage est plus propre & peculier à l'homme, qu'à la terre qui est la lie, le marc, & l'ordure des elemens, la sentine du monde, mere de corruption, & aux vers qui est l'extreme ignominie & horreur, & par ainsi apparier & traiter de mesme l'homme & la beste: la religion mesme enseigne & commande de disposer de cette façon de toutes reliques, comme de l'Agneau Pascal que l'on ne pouuoit manger, des Hosties consacrées, des linges teints en huyles sacrées, pourquoy n'en fera-il fait de mesmes de nos corps & reliques? Faites ie vous prie pire si vous pouuez que les mettre en terre à la corruption: cela ce semble deuroit estre pour ceux qui sont punis du dernier supplice, & gens infames, & que les reliques des gens de bien & d'honneur fussent plus dignemēt traitées: Certes de toutes les manieres de disposer des corps morts qui reuiennēt à cinq, sçauoir les donner au quatre Elemēs, & aux ventres des animaux, la plus vile, basse, honteuse, est les enterrer, la plus noble & honorable est les brusler. Ayons en encores vn autre, ie veux, & consens que mon sage aux choses naturelles face la petite bouche, qu'il cache & couure les parties & les actions, que l'on appelle honteuses, & qui feroit autrement i'en aurois horreur & tres mauuaise opinion, car presque tout le monde vit ainsi: mais ie veux bien, cependant qu'il iuge que de foy, simplement, & se-

Ion nature elles ne sont non plus honteuses que le nez & la bouche, le boire & le manger, n'ayant Nature, c'est Dieu, rien fait de honteux, mais c'est par ailleurs que par nature, sçavoir par l'ennemy de Nature qui est le peché: La Theologie encores plus pudique que la Philosophie, nous dit qu'en la Nature entiere & non encores alterée par le fait de l'homme elles n'estoient point honteuses, honte n'estoit point, elle est ennemye de Nature, c'est l'engeance de peché. Je consens de m'habiller comme ceux de mon pays & de ma profession, & si i'estoy né ou habitué en ce pays où ils vont nus, i'en feroy de mesme, mais ie ne laisse pas de iuger que toutes les deux façons ne sont gueres bonnes, & si i'auoy à choisir & ordonner, ie prendroy la façon mediocre de ces pays, où ils se couurent d'un seul & simple couuert, assez leger, ayse, sans façon ny despense, trouuant mauuaise nostre maniere, & pire encores que d'aller nud, d'estre si fort enucloppé & enfermé de si grande multitude & varieté de couuerts, de diuerses estoifes, iusques à quatre, cinq, six, l'un sur l'autre, dont les vns sont doubles, qui vous tiennent pressés, contraints, & subiets avec tant de coustures, pieces, attaches, sans parler de la dissolution, & autres excés abominables & condamnés par toutes bonnes loix: ie me contenteray de ces exemples icy; le mesme en pouvroit-on faire de toutes loix, costumes, mœurs, & de ce qui est du fait, combien encores plus des opinions, & de ce qui est du droit?

Si quelqu'un dit que i'ay mal iugé en tous ces exemples, & que generalement si la liberté est ^{4.} *obiectiō.*

donnée de iuger de toutes choses, il y a danger que l'esprit s'esgarera & se perdra, se coiffant & remplissant de folles & faulses opinions. Le respon au premier qui me touche en particulier, que c'est chose tres-aysee que ie n'aye pas trouué le vray en toutes ces instances, & est chose fort hardie d'en accuser personne, car c'est vouloir dire que l'on sçait où est, & quel est le vray és choses, & qui le sçait? Or ne trouuer pas le vray, ce n'est pas mal iuger; mal iuger c'est mal peser, balancer, cõfronter, c'est à dire examiner les raisons, & mal les niueler à la premiere naturelle & vniuerselle (& encores pour bien faire ces deux, il ne s'ensuit pas que l'on aye trouué la verité) or pour le dire simplement ie n'en croy rien, si l'on ne le montre; si l'on le montre par d'autres raisons contraires, plus fortes & puissantes, ie luy diray vous soyez le bien venu, ie vous attendoy: les oppositions & contradictions raisonnées sont les vrais moyens d'exercer cet office de iuger. Je n'auoy ces opiniõs qu'en attendant que vous me les ostassies, & m'en baillassies de meilleures, & pour respondre plus au fons & à l'obiet general du dâger qu'il y a en cette liberté, outre qu'il a esté dit & le fera encores plus par expres en la 3. leçon de sagesse, & chap. suiuant: que la regle qu'il faut tenir en iugeant, & en toutes choses est nature, la naturelle & vniuerselle raison, suyuant laquelle on ne peut iamais faillir: voicy l'autre membre de ceste liberté iudicieuse que nous allons traiter au long, qui fournira de remede à ce danger pretendu.

^{5.}
L^e 2. Ne L'autre point de cette liberté seigneuriale d'esprit est vne indifferẽce de goust, & surseance d'ar-

rest & resolution, par laquelle le sage considerant *s'obliger à rien.*
 froidement & sans passion toutes choses, comme
 dit est, ne s'aheurte, ne iure, ne se lie, ou s'oblige à
 aucune, se tenant tousiours prest à receuoir le vray
 ou plus vray-sēblable qui luy apparoiſtra, & disāt
 en son interne & secret iugemēt, ce que les anciens
 en leurs externes & publics, *ita videtur*, il sēble ainſi,
 il y a grande apparence de ce costé là; que si quel-
 qu'vn s'y oppose & contredit sans s'esmouuoir, il
 est prest à entēdre les raisons cōtraires & les rece-
 uoir, les trouuāt plus fortes & meilleures, & tou-
 siours au dernier aduis qui luy demeure, il pense
 qu'il y a ou peut auoir mieux, mais qu'il n'apparoist
 encores. Cette surſeāce est fondée premierement
 sur ces propositiōs tant celebrées parmy les sages,
 qu'il n'y a riē de certain, que nous ne ſçauons rien,
 qu'il n'y a riē en nature que le doute, riē de certain
 que l'incertitude, *solum certum nihil esse certi, hoc vnum
 scio quod nil scio*: Que de toutes choses l'on peut éga-
 lement disputer, que nous ne faisons que queſter,
 enquerir, rastonner à l'entour des apparences, *ſci-
 mus nihil, opinamur verisimilia*, que la verité n'est
 point de nostre acquest, inuention, ny prise; quand
 elle se rendroit entre nos mains, nous n'auons de-
 quoy nous la vendiquer, nous en aiseurer & la
 posseder; que la verité & le menſonge entrent
 chés nous par mesme porte, y tiennent pareille
 place & credit, s'y maintiennent par mesmes
 moyens; qu'il n'y a opinion aucune tenuē de tous
 & par tout, aucune qui ne soit debatüē & conte-
 stée, qui n'en aye vne cōtraire tenuē & foustenuē;
 que toutes choses ont deux anses & deux visages,
 qu'il y a raisō par tout, & n'y en a aucune qui n'aye

la contraire, elle est de plomb, elle plie, tourne, & s'accommode à tout ce que l'on veut. Bref c'est la doctrine & la pratique de tous les sages plus grâds & plus nobles Philosophes, qui ont fait expresse profession d'ignorer, douter, enquerir, chercher. Les autres encores qu'ils ayent esté dogmatistes & affirmatifs, c'est toutefois de mines & paroles seulement, pour montrer iusques où alloit leur esprit au pourchas & queste de la verité, *quam docti fingunt magis quam norunt*, donnant toutes choses non à autre, ny plus fort titre que de probabilité & vray-semblance, & les traittans diuersement, tantost d'un visage & en vn sens, tantost d'un autre, par demandes problematiquement, plustost enquerant qu'instruisant, & montrant souuent qu'ils ne parlent pas à certes, mais par ieu, & par exercice, *Non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate voluisse videntur*. Et qui croira que Platon aye voulu dōner sa Republique & ses Idées, Pythagoras ses Nombres, Epicure ses Atomes pour argent contant: Ils prenoient plaisir à pourmener leurs esprits en des inuentions plaisantes & subtiles, *quæ ex ingenio finguntur, non ex sciētia vi*. Quelques fois aussi ils ont estudié à la difficulté pour couvrir la vanité de leur suiet & occuper la curiosité des esprits. Et Aristote le plus resolu de tous, le Prince des dogmatistes & affirmatifs, le Dieu des pedās, cōbien de fois se trouue-il empesché, & ne sçait à quoy se refoudre au fait de l'ame, il est presque tousiours dissemblable à soy, & tant d'autres choses plus basses qu'il n'a sceu trouuer ny entēdre, confessant quelques fois ingenuēment la grande foiblesse humaine à trouuer & conoistre la verité.

6:

*obiestau
cōtraire.*

x.

Ceux qui sont venus apres d'esprit pedantesque, presomptueux, qui sont dire à Aristote & autres tout ce qui leur plaist, & tiennent bien plus opiniastremēt leurs opinions qu'eux ne firent iamais, & les desauouëroyent pour disciples s'ils retournoyent, hayssent & condamnent arrogamment cette regle de sagesse, cette modestie, & surseance Academique, faisant gloire de s'opiniastrer à vn party, à tort ou à trauers, aymāt mieux vn affirmatif testu & contraire à leur party, contre lequel ils puissent donner & exercer leur mestier, qu'vn modeste & paisible qui doute, & surseoit sō iugemēt, contre lequel leurs coups s'émoussent, c'est à dire vn fol qu'vn sage, semblables aux femmes, qui aymēt mieux qu'on les cōtredise iusques à iniures, que si par froideur & mespris l'ō ne leur disoit riē, par où elles pensent estre desdaignées & condamnées; en quoy ils mōtrent leur iniquité. Car pourquoy ne sera-il loisible de douter & cōsiderer cōme ambiguës les choses sans riē determiner cōme à eux d'affirmer? Pourquoi ne sera-il permis de candidement confesser que l'on ignore, puis qu'en verité l'on ignore, & tenir en suspēs & souffrance ce de quoy ne sommes assurez, contre quoy il y a plusieurs oppositiōs & raisons? Il est certain, selon tous les sages, que nous ignorōs beaucoup plus de choses que n'en sçauons, que tout nostre sçauoir est la moindre partie & presque rien au regard de ce que nous ignorons; les causes de nostre ignorance sont infinies, & de la part des choses trop elloignées ou trop voisines; trop grandes ou trop petites, trop, ou trop peu durables, perpetuellemēt changeantes; & de la nostre, & la maniere de les

cognoist্রে, qui n'est encores bien apprinse: Et de que nous pensons sçauoir, nous ne le sçauons ny ne le tenons pas bien, tesmoin que l'on nous l'arrache souuent des poings, & si l'on ne l'arrache pour ce que nostre opiniaistreté est plus forte, au moins l'on nous la conteste, l'on nous y trouble. Or comment serons nous capables de sçauoir plus & mieux si nous nous aheurtons, arrestons & reposons à certaines choses, & de telle façon que nous ne cherchōs rien plus ny n'examinons d'auantage ce que nous pensons tenir? Ils tiennēt à honte & foiblesse cette surseance pource qu'ils ne sçauēt que c'est, & n'apperçoquent que les plus grāds en ont fait profession, ils rougiroyent, & n'auroient iamais le cœur de dire franchemēt, Je ne sçay, tant ils sont frappés d'opinion & presumption de science, & ne sçauent pas qu'il y a vne sorte d'ignorance & de doute, plus docte & assurée, plus noble & genereuse que toute leur science & certitude: c'est ce qui a rendu Socrates si renommé & tenu pour le plus sage: c'est la science des sciences & le fruit de tous nos estudes: c'est vne modeste, candide, innocente, & cordiale recognoissance de la hauteſse misterieuse de la verité, & de nostre poure condition humaine, pleine de tenebres, foiblesse, incertitude, *Cogitationes mortalium timida, incerte adinventiones nostra: Deus nouit cogitationes hominum, quoniam vana sunt.* Je diray icy que i'ay fait grauer sur la porte de ma petite maison que i'ay fait bastir à Coudom l'an 1600. ce mot, *Je ne sçay.* Mais ils veulent que l'on se sous-mette souuerainement & en dernier ressort à certains principes, qui est vne iniuste tyrannie. Je consen bien que l'on les employe en

tout iugement, & que l'on en face cas, mais que ce soit sans pouuoir regimber, ie m'y oppose fort & ferme. Qui est celuy au monde qui aye droit de commander & dōner la loy au monde, s'assuiettir les esprits, & dōner des principes qui ne soyēt plus examinables, que l'on ne puisse plus nier ou douter, que Dieu seul le Souuerain esprit & le vray principe du monde, qui seul est à croire pour ce qu'il le dit? Tout autre est subiet à l'examē & à oppositiō, c'est foiblesse de s'y assuiettir. Si l'on veut que ie m'assuiettisse aux principes, ie diray comme le Curé à ses paroissiens en matiere du temps, & cōme vn Prince des nostres aux Secretaires de ce siecle en fait de Religion, accordés vous premierement de ces principes, & puis ie m'y sous-metteray. Or y a-il autant de doute & de dispute aux principes, qu'aux conclusions, en la These qu'en l'hypotese, dōt y a-tāt de Sectes entre eux, si ie me rēds à l'vne, i'offense toutes les autres. Ils diront aussi que c'est vnegrāde peine de ne se pbuoir resoudre, demeurer tousiours en doute & perplex, voire qu'il est difficile de se tenir longuement en cet estat. Ils ont raison de le dire, car ils le sentent ainsi en eux mesmes, cela est aux fols & aux foibles: aux fols presomptueux, partisans, passionnez, preuenus & aheurtés à certaines opiniōs, qui cōdānēt fieremēt toutes les autres, encōres qu'ils soyēt conuaincus ne se rendent iamais, se despitēt & mettent en cholere, ne recognoissent bonne foy: s'ils sont contrains de changer d'aduis, les voila retournés, autant resolués & opiniastres en leur nouveau aduis qu'ils estoient auparauāt au premier, ne sçauent rien tenir sans passion, & iamais ne disputent pour

apprendre & trouuer la verité, mais pour soustenir ce qu'ils ont desia espousé & iuré. Telles gens ne scauent rien, & ne scauent que c'est que scauoir, à cause qu'ils pensent scauoir & bien tenir la verité en leur manche: Pour ce que vous pensés voir vous ny voyés rien, dit le Docteur de verité aux glorieux & presomptueux, *si quis existimet se scire aliquid, nondum cognouit quemadmodum oportet cum scire*: Aux foibles qui n'ont la force de se tenir droit sur leurs pieds, faut qu'ils soient appuyés, ne peuvent viure sinon en mariage, ni se maintenir libres, gens nais à la seruitude, craignent les lutins, ou que le loup les mange s'ils estoient seuls. Mais aux sages, modestes, retenus, c'est au rebours la plus seure asfiette, le plus heureux estat de l'esprit, qui par ce moyen se tient ferme, droit, raffis, inflexible, toujours libre & à soy: *hoc liberiores & solutiores sumus, quia integra nobis iudicandi potestas manet*. C'est vn tresdoux paisible, & plaisant seiour, où l'on ne craint point de faillir ny se mesconter, l'on est à l'abry & hors de tous dangers de participer à tant d'erreurs produits par la fantaisie humaine, & dont tout le monde est plein, de s'embarasser en querelles, diuisions, disputes, d'offenser plusieurs partis, de se démentir & desdire sa creance, de changer, se repentir, se r'aduiser: Car combien de fois le temps nous a-il fait voir que nous estions trompés & mescontés en nos pensées & nous a forcé de changer d'opinions? Bref c'est se tenir en repos & tranquillité d'esprit, loin des agitatiōs & des vices qui viennent de l'opinion de science que nous pensons auoir des choses, car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les desirs immoderés, l'opiniastrété, presom-

presomption, amour de nouuelleté, rebellion, desobeissance: d'où viennent les troubles, sectes, heresies, seditions, que des fiers, affirmatifs & opiniastres resolu, non des Academiques, des modestes, indifferens, neutres, sursoyans, c'est à dire, sages? Mais ie leur diray bien d'auantage; c'est la chose qui fait plus de seruice à la pieté, religion, & operation diuine que toute autre qui soit, bien loin de la heurter: seruice, di- ie, tant pour la generation & propagation que pour la conseruatiō. La Theologie, mesmes la mystique, nous enseigne que pour bien preparer nostre ame à Dieu, & à l'impression du S. Esprit, il la faut vider, nettoyer; despouiller, & mettre à nud de toute opiniō, creāce, affection; la rendre comme vne carte blanche, morte à soy & au mōde, pour y laisser viure & agir Dieu, chasser le viel possesseur pour y establir le nouveau, *expurgate vetus fermentum, exuite veterem hominem*, dont il semble que pour planter & installer la Chrestienté en vn peuple mescreant & infidele, comme maintenāt en la Chine, ce seroit vne tresbelle methode de commēcer par ces propositions & persuasions: Que tout le sçauoir du mōde n'est que vanité & mensonge, Que le monde est tout confit, deschiré & vilainé d'opinions phantasques forgées en son propre cerueau: que Dieu a bien crée l'homme pour cognoistre la verité, mais qu'il ne la peut cognoistre de soy, ny par aucun moyen humain. Et faut que Dieu mesmes, au sein duquel elle reside, & qui en a fait venir l'enuie à l'homme, la reuele, comme il a fait: mais que pour se preparer à cette reuelation, il faut auparauant renoncer & chasser toutes opiniōs & creāces, dont l'esprit

est des-ja anticipé & abbrevié, & le luy presenter blanc, nud, & prest. Ayant bien battu & gagné ce point, & rendu les hommes comme Academiciens & Pyrrhoniens, faut proposer les principes de la Chrestienté, comme enuoyés du ciel, apportés par l'Ambassadeur & parfait confidant de la diuinité, autorisé & confirmé en son temps par tant de preuues merueilleuses & tesmoignages tres-authentiques: voila comme cette innocente & candide surseance & vacuité de resolutiō est vn grād moyē à la vraye pieté, non seulement à receuoir comme ie vien de dire, mais à conseruer; car avec elle n'y aura iamais d'heresies & opinions triées, particulieres, extrauagātes: iamais Accademicie ou Pyrrhoniē ne sera heretique, ce sont choses opposites: l'ō dira peut estre qu'il ne sera iamais aussi Chrestie ny Catholique, car aussi bien sera-il neutre & sursoyant à l'vn qu'à l'autre: c'est mal entendre ce qui a esté dict, c'est qu'il n'y a point de surseance, ne lieu de iuger, ny liberté, en ce qui est de Dieu. Il le faut laisser mettre & grader ce qu'il luy plaira & non autre. I'ay fait icy vne digression à l'honneur de cette nostre regle contre les haineurs, Reuenons.

7.
3. partie.
Vniuersalite d'esprit.

Après ces deux iuger de tout, surseoir la determination, vient en tiers lieu l'vniuersalite d'esprit, par laquelle le sage iette sa veuë & consideration sur tout l'vniuers, il est citoyen du monde comme Socrates, il embrasse d'affection tout le genre humain, il se promene par tout comme chés loy, void comme vn Soleil, d'vn regard égal, ferme, & indifferent, comme d'vne haute guette tous les chāgemens, diuersités & vicissitudes des choses, sans se varier, & se tenant toujours mesmes à soy, qui

est vne liurée de la diuinité, aussi est-ce le haut pri-
 uilege du sage, qui est l'image de Dieu en terre.
*Magna & generosa res animus humanus, nullos; sibi ponit
 nisi communes & cum Deo terminos patitur. Non idem sa-
 pientem qui ceteros terminos includit, omnia illi secula
 vt Deo seruiunt: nullum seculum magnis ingenijs clausum,
 nullum non cogitationi peruium tempus. Quam naturale
 in immensum mentem suam extendere, in hoc à natura
 formatus homo vt parua diis velit; ac se in spatium suum
 extendat.* Les plus beaux & plus grands esprits sont
 les plus vniuersels, comme les plus bas & plats
 sont les plus particuliers: c'est sottise & foiblesse
 de penser que l'on doit croire, faire, viure par tout
 comme en son village, son pays, & que les acci-
 dens qui aduiennent icy touchent & sont com-
 muns au reste du monde: le sot, si l'on recite y
 auoir d'autres mœurs, coustumes, loix, opinions
 contraires à celles qu'il voit tenir & vsiter, ou il
 les mescroit & dit que ce sont fables, ou bien il les
 abomine & condamne promptement comme
 barbarie; tant il a l'ame partielle, teinte & asserui-
 aux siennes municipales, lesquelles il estime seu-
 les vrays, naturelles, vniuerselles. Chacun ap-
 pelle barbarie ce qui n'est de son goust & vsage, &
 semble que nous n'auons autre touche de verité
 & raison que l'exemple & l'Idée des opinions &
 vsances du pays où nous sommes. Telles gens ne
 iugent rien ny ne peuent; sont esclaués de ce
 qu'ils tiennent, la forte preuention & anticipation
 d'opinions les possede entierement, ils en sont tel-
 lement coiffés qu'ils ne s'en peuent plus deffai-
 re ny desdire: Or la partialité est ennemie de li-
 berté, & maistrise le palais preuenu & frappé d'un

gouſt particulier, ne peut plus bien iuger des autres, l'indifferent iuge de tous: Qui eſt attaché en vn lieu, eſt banni & priué de tous les autres: la carte teinte d'vne couleur n'eſt plus capable des autres, la blanche l'eſt de toutes: le iuge preuenu, inclinant & fauorable à vne part, n'eſt plus droit, entier, ny vray iuge. Or il ſe faut affranchir de cette brutalité & ſe preſenter comme en vn tableau cette grande image de noſtre mere nature en ſon entiere maieſté, remarquer là dedans vn Royaume, vn Empire, voire tout ce monde viſible, comme le trait d'vne pointe tres-delicate, & y lire vne ſi generale & conſtante varieté, en toutes choſes, tant d'humeurs de iugemens, creances, couſtumes, loix, tant de remuëmens d'eſtats, changemens de fortune, tant de victoires & conqueſtes enſeuelies, tant de pompes, cours, grâdeurs eſuanoüyes: par là l'on apprend à ſe cognoiſtre, n'admirer rien, ne trouuer rien nouveau, n'y eſtrange, s'aſſermer & reſoudre par tout. Pour obtenir cet eſprit vniuerſel, cette generale indifference, que l'on conſidere ces quatre ou cinq points.

2. La grande inegalité, & difference des hommes au naturel, forme, compoſitiō dont a eſté ja parlé.
41. 1. 1. La grâde diuerſité des loix, couſtumes, mœurs, religions, opinions, vſances, dont ſera cy apres parlé.
42. 2. Les diuerſes opinions, raiſons, direſ des Philoſophes touchant l'vnité & pluralité, l'eternité & temporalité, le commencement & fin, la durée & continuation, les aages, eſtats, changemens, vicifſitudes du monde & de ſes parties. Les Preſtres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy (dont y auoit plus d'onze mille ans, du-

quel & de tous les suyans, luy firent voir les effigies en statues tirées au vif) le Soleil auoit changé quatre fois de route. Les Chaldéens du temps de Diodore, (comme il dit) & Ciceron, tenoyent registre de quatre cens mille tant d'ans. Platon dit que ceux de la ville de Saïs auoient des memoires par escrit de huit mille ans, & que la ville d'Athenes fut bastie mille ans auant ladite ville de Saïs. Aristote, Pline, & autres ont dit que Zoroastre viuoit six mille ans auant l'aage de Platon. Aucuns ont dit que le monde est de toute eternité, mortel, & renaissant à plusieurs vicissitudes: d'autres & les plus nobles Philosophes ont tenu le monde pour vn Dieu, fait par vn autre Dieu plus grand, ou bien comme Platon assure, & autres argumentent par ces mouuemens, que c'est vn animal composé de corps & d'esprit: lequel esprit logeant en son centre s'espand par Nombres de musique en sa circonférence, & ses pieces aussi, le ciel, les estoilles composées de corps & d'ame, mortelles à cause de leur compositiõ, immortelles par la determination du Createur. Platon dit que le monde change de visage en tout sens: que le ciel, les estoilles, le Soleil, changent & renuersent par fois leur motuement, tellement que le deuant vient derriere. l'Orient se fait Occident; & selon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux esprits, digne de la grandeur de Dieu, & bien fondée en raison, il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien, vn, & seul en ce monde, toutes especes sont multipliées en nōbre, par où semble n'estre pas vray-semblable que Dieu aye fait ce seul ourage sans compagnon, & que tout soit espuisé en cet indiuidu, au

moins la Theologie dit bien que Dieu en peut faire plusieurs & infinis, car s'il n'en pouuoit faire plus que cettuy visible, sa puissance seroit finie, car ce monde est finy. Ce que nous auons appris de la descouuerte du monde nouueau, Indes Orientales & Occidentales, par où nous voyons premierement que tous les Anciens se sont mescontés, pensans auoir trouué la mesure de la terre habitable, & cōprins toute la Coimographie, sauf quelques Isles escartées mescroysans les Antipodes: car voyla vn monde à peu pres, comme le nostre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par Royaumes & Empires, garni de villes qui surpassent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie, Aphrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années: & qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en descouure encores d'autres? Si Ptolomée & les Anciens se sont trompés autrefois, pourquoy ne se peut tromper encores celuy qui diroit que maintenāt tout est descouuert & trouué? Je m'en voudroy bien fier en luy.

4. Secondement que les Zones que l'on pensoit ignoramment inhabitables à cause du chaud & froid excessif, sont très-habitées.

5. Tiercement qu'en ces nouvelles terres, presque toutes les choses que nous estimons icy tant, & les tenōs nous auoir esté premieremēt reuelées & enuoyées du ciel, estoient en creance & obseruāce cōmune (d'où qu'elles soient venuës ne touche point là, qui en ote determiner?) plusieurs mille ans au parauāt qu'en eussions ouï les premieres nouvelles, soit au fait de Religion, cōme la creance d'vn seul premier homme pere de tous, du deluge vniuersel,

d'un Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge & Saint, du iour du iugement, du purgatoire resurrectiō des morts, obseruatiō des ieufnes, Carefmes, Celibat des Prestres, ornemens d'Eglise, Surplis, Mitre, eau Beniste, adoratiō de la croix, circoncision pareille à la Iuifue & Mahumetane Au fait de la police, cōme que les ainez succedent à tout le bien que le promeu avn beau & grand grade, p'éd vn nouveau nom & quitte le sien, subsides tyranniques, armoiries, sauts de batteleurs, musique d'instrumens, toutes sortes de nos jeux, Artillerie, Imprimerie. Par tous ces discours, nous tirōs ailmēt ces conclusions: Que ce grād corps, que nous appelons le monde, n'est pas ce que nous p'élons & iugeōs; Que ni en son tout, ny en ses parties, il n'est pas tousiours mesmes, ains en perpetuel flux & reflux; Qu'il n'y a rien dit, tenu, creu, en vn temps & lieu qui ne soit pareillement dit, tenu, creu, & aussi cōtredit, reuouué, cōdamné ailleurs; estant l'espric humain capable de toutes choses, roullāt tousiours ainsi le mōde, tantost le mesme, tātost diuers; Que toutes choses sont enfermées & comprises dedās ce cours & reuolution de nature, suiēt à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs. Et de ces conclusions nous apprendrons à n'espouser riē, ne iurer à rien, n'admirer rien, ne se troubler de rien, mais quoy qu'il aduienne, que l'on crie, tempeste, se resoudre à ce point, que c'est le cours du monde, c'est nature qui fait des siennes: mais pouruoir par prudence, qu'aucune chose ne nous blesse par nostre foiblesse & lascheté. C'est assés dit de cette parfaite liberté du iugement, establie de ces trois pie-

ces, iuger de tout, ne iuger rien, estre vniuersel, en laquelle ie me suis plus arresté, pource que ie sçay qu'elle n'est du goust du monde, est ennemie du pedantisme, aussi bien que la sagesse, mais qui est le beau fleuron de sagesse qui nous preferue de deux escueils contraires, où se perdent ordinairement les populaires, sçauoir testuës, opiniastres, honteuses desdites, répentirs, changemens, & l'on se maintient en vne douce, paisible & asseurée modestie & grande liberté d'esprit, noble & magnifique vniuersalité. C'est cette grande qualité & suffisance de Socrates, le Coriphee des sages, par l'adueu de tous, duquel il est dit, comme discours Plutarque, qu'il n'enfantoit point, mais seruant de sage femme, faisoit enfanter les autres. C'est à peu pres & en quelque sens l'Ataraxie des Phyrhoniës, la naturalité & indifference des Academiciens, de laquelle est germain ou procede ne s'estonner de rien, ne rien admirer, le Souuerain bien de Pythagoras, la magnanimité d'Aristote,

Nil admirari prope res est, vna Numici

Solaque que possit facere & seruare beatum.

Est-ce pas chose estrange que l'homme ne l'aveut goustier, voire s'offense d'en ouyr parler, ayme mieux demourer esclaué, courir d'un party à un autre, que d'estre à soy, viure du sien, estre par dessus tout, & aller par tout également? Ny a-il pas lieu de s'escrier avec Tibere, & beaucoup plus iustement, *O homines ad seruitutem nati!* Quel monstre de vouloir toutes choses libres, son corps, ses membres, ses biens, & non son esprit, qui toutesfois seul est né à la liberté? L'on veut bien se seruir de tout ce qui est au mode, qui vient d'Orient, d'Oc-

cident pour le bien & service du corps, nourriture, santé, ornement, & le tout accommoder à son usage, mais non pour la culture de son esprit, son exercice, bien, & enrichissement, mettent leur corps aux champs & tiennent leur esprit en serre.

L'autre liberté qui est de volonté, doit estre encores en plus grande recommandation au sage.

Nous ne parlons pas icy du liberal arbitre de l'homme, à la façon des Theologiens; Nous disons que l'homme sage pour se maintenir en repos & liberté, doit ménager sa volonté & ses affections, en ne se donnât & affectiōnant qu'à bien peu de choses, & icelles iustes (aussi les iustes sont en petit nombre, si l'on iuge bien) & encores sans violences & aspreté. Il vient icy à combatre (ou pour plus doucement parler) expliquer, & bien entendre deux opinions populaires & plausibles au monde, l'une enseigne d'estre prompt & volontaire au service d'autrui, s'oublier, pour le prochain, & principalement pour le public, au pris duquel le particulier nevient point en consideration: l'autre s'y porter courageusement avec agitation, zele, affection. Qui ne fait le premier, est accusé de n'auoir aucune charité: Qui ne fait le second, est suspect d'estre froid, & n'auoir le zele ou la suffisance qu'il faut, & n'estre amy. On a voulu faire valoir ces deux opinions outre raison & mesure: & n'y a rien que l'on n'aye dit la dessus: car les chefs souuēt preschent les choses selon qu'elles seruent, & non selon qu'elles sont: Et souuent les opinions les plus vrays, ne sont pas les plus commodes. Et puis voyant que nous ne tenons que trop à nous, & d'une attache trop naturelle, ils nous enveulent

7.
2. partie,
Liberte
de volē-
té.

8. distraire & tirer au loin, comme pour redresser vn bois courbé, on le recourbe au rebours.

Peinture
des au-
tres &
asservis.

Mais ces opinions mal entendues & mal prinſes, comme elles ſont de pluſieurs, apportent de l'injuſtice, du trouble, de la peine, & du mal beaucoup, comme l'on peut voir en ceux qui mordent à tout, ſe donnent à loüage, & ſ'afferuiſſent à autrui : non ſeulement ils ſe laiſſent emporter & laiſſir, mais encores ils ſ'ingerent à tout, autant à ce qui ne les touche, comme à ce qui les touche, aux petites comme aux grandes : & ſouuent non pour autre choſe, que pour ſ'embefogner & ſ'agiter, *in negotiis ſunt negotij cauſa*, & ne pouuoir ſe tenir ny arreſter, comme ſ'ils n'auoient rien à faire chez & au dedãs d'eux, & qu'à faute d'affaires internes, eſſentiels, propres & domeſtiques, ils en cherchèt ou prènēt d'eſtrangers : Ils ſont b'ē meſnagers ou auares de leur bourse mais prodigues de leur ame, vie, temps, affection, & volonté; deſquelles ſeules choſes la meſnagerie eſt vtile & loüable : & ſ'adonnãs à quelque choſe, c'eſt avec telle paſſion & violēce qu'ils ne ſont du tout plus à eux meſmes, ſ'engagēt & ſ'enfonçent du tout. Les grands demandent de telles gens, qui ſe paſſionnēt & ſe tuent pour eux, & vſent de promeſſes & grands artifices, pour les y faire venir ; & trouuent touſiours des fols, qui les en croient, mais les ſages ſ'en gardent bien.

Cecy eſt premierement injuſte, trouble entierement l'eſtat, & chaſſe le repos & la liberté de l'eſprit. C'eſt ne ſçauoir ce qu'vn chacun de nous ſe doit, & de combien d'offices vn chacun eſt obligé à ſoy meſmes. En voulans eſtre officieux & ſeruiables à autrui, ils ſont importuns & injuſtes à eux

mesmes. Nous auons tous allez d'affaires chez & au dedans de nous, sans s'aller perdre au dehors, & se donner à tous: il se faut tenir à soy mesme. Qui oublie à honnestement, & sainement, & gayement viure, pour en seruir autruy, est mal aduisé, & prend vn mauuais & desnaturé party. Il ne faut espouser & s'affectionner qu'à peu de choses, & icelles iustes.

Secondement cette aspre intention & passionnée affection trouble tout, & empesche la conduite de l'affaire, auquel on s'addonne si fort: comme en la précipitation la trop grande hastiueté se donne mesme la iambe, s'entraue & s'arreste: *Ipsa se velocitas implicat, vnde festinatio tarda est Qui nimium properat, serius absoluit.* Aussi estant enyuré de cette intention violente, on s'embarasse, on s'enferme, on se iette à l'indiscretion, à l'iniustice, on apporte de laigreur & du soubçon aux autres, de l'impatience aux euenemens cōtraires ou tardifs, & qui ne sont à souhait: *Malè cuncta ministrat impetus.* Cela se voit non seulement aux affaires serieux, mais encores vains & friuoles, comme au ieu, où celuy qui est saisi & transporté d'vne si ardente soif de gagner, se trouble & pert. Celuy qui va moderément est tousiours chez soy, sans se picquer, conduit son fait & plus aduantageusement, & plus seurement, & plus gayement: Il feint, il ploye, il differe tout à son aise selō le besoin: s'il faut d'attainte, c'est sans tourment & affliction, prest & entier pour vne autre nouvelle charge: marche tousiours la bride à la main, *festinat lenie.*

Tiercement cette violēte & tant aspre affection, infecte & corrompt mesme le iugement: Car luy-

10.

11.

uant vn party & desirant son aduantage, ils forcent, s'il en viét au rebours, luy attribuēt des faul-
 ses louanges & qualités & au party contraire faul-
 ses accusations, interpretēt tous prognostiques &
 euenemēs à leurs poste, & les font seruir à leur des-
 sein. Faut-il que tous ceux du party cōtraire & ma-
 lade soient aussi meschans, & que tous vices leur
 conuiennent; voire & encores ceux, qui en disent
 & remarquent quelque bien, soient suspects estre
 de leur party? ne peut il pas estre qu'un honneste
 hōme au reste, au moins en quelque chose, se trou-
 ue embarqué & suyue vn mauuais party? Que la
 passion force la volonté, mais qu'elle emporte en-
 cores le iugement, & la face faire le sot, c'est trop:
 c'est la piece souueraine & derniere qui doit tou-
 siours maintenir son autorité: & faut cādidemēt
 & de bonne foy recognoistre le bien, qui est aux
 aduersaires, & le mal qui est en ceux que l'on suit,
 Hors le neud du debat & le fonds, il faut garder
 equanimité & indifference, & n'allonger point sa
 cholere au delà des affaires. Voila les maux, que
 nous apporte cette trop grāde affection à quelque
 chose que ce soit: par tout, voire à estre bon & sa-
 ge, il y peut auoir du trop.

12.

Eduis.

Mais pour tenir regle en cecy, il se faut souuenir
 que la principale & plus legitime charge, que nous
 auons, c'est à chascun sa conduite. C'est pourquoy
 nous sommes icy, nous deuous nous maintenir en
 trāquillité & liberté. Et pour ce faire, le souuerain
 remede est de se prester à autruy, & ne se donner
 qu'à soy, prendre les affaires en main, non à cœur,
 s'en charger & nō se les incorporer, soigner & non
 passionner, ne s'attacher & mordre qu'à bien peu,

& se tenir tousiours à foy. Ce cōseil ne condamne point les offices deus au public, à ses amis, à sō prochain, tāt s'en faut, l'hōme sage doit estre officieux & charitable, appliquer à foy l'vsage des autres hōmes, & du monde, & pour ce faire doit cōtribuer à la societé publique les offices & deuoirs, qui le touchent. *Qui sibi amicus est, hunc omnibus scito esse amicum.* Mais i'y requiers moderation & discretion double, l'vne de ne se prendre pas à tout ce qui se presente, mais à ce qui est iuste & necessaire; & cela ne va pas beaucoup loin; l'autre que ce soit sans violence & sans trouble. Il faut desirer peu, & de peu moderement, s'embesongner peu & trāquille-ment, & aux charges que l'on prend, apporter les pas, les paroles, l'attention, la sueur, les moyens, & au besoin le sang & la vie, mais sans vexation & passion, se tenant tousiours à foy, en santé & repos. L'on vient bien & fait on bien son effet sans cette ardeur, & cette tant grande cōtentiō de volōté. Et se trompent fort ceux, qui pensent que l'affaire ne se fait pas bien, & n'y a point d'affectiō, s'il n'y a du bruit, de la tempeste, de l'esclat. Car au rebours cela empesche & trouble la bonne conduite, cōme a esté dit. O cōbien de gens se hazardēt tous les iours aux guerres, dōt il ne leur chaut, & se pressent aux dāngers des batailles, desquelles la perte ne leur trouble aucunemēt le dormir, & c'est pour ne faillir, à leur deuoir: & en voila vn en sa maisō, qui n'oseroit auoir regardé de dāger, qui se passiōne de l'issuē de cette guerre, & en a l'ame plus trauaillée, que le soldat qui y employe sa vie, sō sãg.

Au reste il faut bien sçauoir distinguer, & separer nous mesmes d'avec nos charges publiques; vn

chacun de nous jouë deux roolles & deux person-
nages, l'vn estrāger & apparēt, l'autre propre & es-
sentiel. Il faut discerner la peau de la chemise: l'ha-
bile hōme fera bien sa charge, & ne laissera pas de
bien iuger la sottise, le vice, la fourbe, qui y est. Il
l'exercera, car elle est en vſage en son pays, elle est
vtile au public, & peut estre à ſoy, le mōde vit ain-
ſi, il ne faut rien gaster. Il se faut ſeruit & se preua-
loir du monde tel qu'on le trouue; cependant le
confiderer cōme chose estrangere de ſoy, ſçauoir
bien de ſoy jouir à part, & se communiquer à vn
ſien bien confidant, au pis aller à ſoy meſme.

V R A Y E . E T . E S S E N T I E L L E

*preud'homme: premiere & fondamen-
tale partie de ſageſſe.*

C H A P . I I I .

A Yant appresté & disposé nostre Escolier à la
ſageſſe, par les aduis précédens, c'est à dire,
l'ayant purifié & affranchy de tous maux, & mis en
bel estat d'vne liberté pleine & vniuerſelle, pour a-
noir veuë, cognoiſſāce, & maistrise sur toutes cho-
ſes (qui est le priuilege du ſage & ſpirituel, *ſpiritualis
omnia diiudicat*) il est maintenant temps de luy don-
ner les leçons, & les regles generales de ſageſſe. Les
deux premieres ſeront cōme preallables & preſup-
poſées comme fondemens, dont la premiere &
principale ſera la probité & preud'homme.

Le n'auray point, peut estre, grād affaire à eſtablir
cette propoſitiō, que la preud'homme ſoit la pre-
miere, principale, & fondamētale partie de ſageſſe,

car tous (soit en verité & à bon escient, ou par belle mine, de honte & crainte de dire le contraire) en font grand feste; l'honorent & rēcōmandent toujours en premier lieu; se disent estre ses seruiteurs & affectionnés pourluyans : mais i'auray de la peine à montrer & periuader quelle est la vraye & essentielle, que nous requerons icy. Car celle, qui est en vogue & en credit, dont tout le monde se contente, qui est la seule cognüe, recherchée; & possedée (i'en excepte toujours quelque peu de sages) est bastarde, artificielle, faulse, & contrefaite.

Premierement nous sçauons, que souuent nous sommes menés & poussés à la vertu & à bien faire par des ressorts meschans & reproués, par defect & impuissance naturelle, par passion, & le vice mesmes. La chasteté, sobriété, temperance peuuent arriuer en nous par defaillance corporelle; le mespris de la mort, patience aux infortunes, & fermeté aux dangers, vient souuent de faute d'aprehension & de iugement; la vaillance, la liberalité, la iustice mesmes, de l'ambition; la discretion, la prudence, de crainte, d'auarice. Et combien de belles actions a produit la presomption & temerité; ainsi les actions de vertu ne sont souuent que masques, elles en portent le visage; mais elles n'en ont pas l'essence; elles peuuent bien estre dites vertueuses par la cōsideration d'autrui, & du visage qu'elles portent en public, mais en verité & chez l'ouurier, non; car il se trouuera que le profit, la gloire, la coustume & autres telles causes estrangeres nous ont induit à les faire. Quelquefois elles sont produites par stupidité & bestise,

2.
Masque
de preu-
d'homme.

dont il est dit que la sagesse & la bestise se rencontrent en mesme point de goust, & resolution à la souffrance des accidens humains. Il est donc tres-dâgereux de iuger de la probité ou improbité d'un homme par les actions : il faut sonder au dedans quels ressorts causent ce mouuement, & donnent le branle : les méchans font souuent de bonnes & belles choses, les bons & les méchans se gardent pareillement de mal faire, *oderunt peccare boni & mali*. Parquoy pour descouuir & sçauoir quelle est la vraye preud'homme, il ne se faut arrester aux actions, ce n'est que le marc & le plus grossier, & souuēt vne happelourde & vn masque : il faut penetrer au dedans, & sçauoir le motif qui fait iouer les cordes, qui est l'ame & la vie, qui dōne le mouuement à tout. C'est par là qu'il faut iuger, c'est à quoy vn chacun doit pouruoir qu'il soit bon & entier, c'est ce que nous cherchons.

3.

Preud'homme populaire & selon le stile du monde. La preud'homme, cōmunémēt estimée la vraye, tant preschée & recommandée du monde, de laquelle font profession expresse ceux qui ont le titre & la reputation publique d'estre gens de bien & les plus entiers, est scholastique & pedantesque, serue des loix, contrainte sous l'esperance & la crainte, acquise, apprinse, & produite de la consideration & submission des religions, loix, coustumes, commandemens des superieurs, exemples d'autruy, subiette aux formes prescrites, feminine, paoureuse, & troublée de scrupules & de doutes; *sunt quibus innocentia nisi metu non placet*, laquelle non seulement par le mōde est diuerse & variable, selon la diuersité des religions, des loix, des exemples, des formes (car changeans les ressorts, il faut

il faut bien que les mouuemens aussi changent) mais encores en soy inegale, ondoyante, & deambulatoire, selon les accès, recés, & succès des affaires, des occasions qui se presentent, des personnes avec qui l'on a affaire, comme le batteau poussé par le vent & les auirons, qui branle & marche inegalement, par secousses, boutées, & bouffées: bref ce sont gens de bien par accident, par occasion, par ressorts externes & estranges, & non en verité & en essence. Ils ne le sentent & ne s'en aduisent pas, mais il est aisé de les descouir & les en conuaincre, en leur secouant vn peu la bride, & les sondant de pres, mais sur tout par l'inegalité & diuersité qui se trouuent en eux: car en mesme fait ils feront diuers iugemens, & se porteront tout de diuerse façon, tantost le petit pas, tantost le grand galop. Cette diuersité inégale vient de ce que les occasions & ressorts externes qui les agitent, s'enslent, se multiplient & grossissent, ou s'attiedissent rabaisent plus ou moins, comme accidens *que recipiunt magis & minus.*

Or la vraye prud'hómie, que ie requiers en ce luy qui veut estre sage, est libre & franche, masse & genereuse, riante & ioyeuse, égale, vniforme, & constante, qui marche d'vn pas ferme, fier, & hautain, allant tousiours son train, sans regarder de costé ny derriere, sans s'arrester & alterer son pas & ses alleures pour le vent, le temps, les occasions, qui se changent, mais non pas elle, i'entens en iugement & en volonté, c'est à dire en l'ame, où reside & a son siege la prud'homie: Car les actions externes, principalement les publiques, ont vn autre ressort, comme sera dit en son lieu: Le la veu

4.
Descri-
ption de
la vraye
prud'hó-
mie.

ici descrire, aduertissant premierement que sui-
uant le dessein de ce liure declaré au peface, ie
traitte de la prud'hōmie. & sagesse humaine, com-
me humaine par la quelle on est dit homme de bié
& sage, & non de la Chrestienne, cōbien qu'en-
cores en diray-je en fin vn mot.

*Nature
enjoint
La prou-
d'hōmie*

Le ressort de ceste prud'homie est Nature, la-
quelle oblige tout homme d'estre & se rendre tel
qu'il doit, c'est à dire se conformer & regler selon
elle. Nature nous est ensemble & maistresse qui
nous enjoint & commande la prud'homie, &
loy ou instruction qui nous l'enseigne. Quant au
premier, il y a vne obligation naturelle, interne &
vniuerselle à tout homme destre homme de bien,
droit entier, suiuant l'intention de son auteur &
facteur. L'hōme ne doit point attendre ni chercher
autre caute, obligation, ressort ou motif de sa pru-
d'hōmie, & n'en sçauroit iamais auoir vn plus ius-
te & legitime, plus puissant, plus ancien, il est tout
aussi tost que luy, nay avec luy. Tout homme doit
estre & vouloirestre homme de bien, pource qu'il
est homme, qui ne se soucie de l'estre est vn mon-
stre, renonce à soy-mesme, se desment, se destruit,
par droict n'est plus homme, & deuroit par effect
desister de l'estre, il l'est à tort. Il faut que la prou-
d'homie naisse en luy par luy-mesme, c'est à di-
re, par le ressort interne que Dieu y a mis, & non
par aucun autre externe estrange, par aucune oc-
casion ou induction. Personne ne veut d'vne vo-
lonté iuste & reglée vne chose gastée, corrompuë,
autre que sa nature ne porte: il implique contra-
diction de desirer ou accepter vne chose, & ne se
soucier qu'elle vaille rien, l'hōme veut auoir tou-

ses ses piéces bonnes & saines, son corps, sa teste,
 ses yeux, son iugement, sa memoire, voire ses
 chausses & ses bottes: pourquoy ne voudra-il aus-
 si auoir sa volonté & conscience bonne, c'est à di-
 re, estre bon & saint tout entier? Je veux d'oc qu'il
 soit bon & aye sa volōté ferme & resoluë à la droi-
 ture & prud'hōmie, pour l'amour de soy mesme,
 & à cause qu'il est hōme, sçachant qu'il ne peut es-
 tre autre sans se renoncet & destruire, & ainsi sa
 prud'hōmie lui sera propre, intime, essentielle, cō-
 me lui est son estre, & comme il est à soy mesme.
 Ce ne sera donc point pour quelque consideratiō
 externe & venāt de dehors quelle qu'elle soit, car
 telle cause estant accidentale, & du dehors peut
 venir à faillir ou s'affoiblir & changer, & lors tou-
 te la prud'hōmie appuyée sur icelle en fera de mé-
 me: s'il est prud'hōme pour l'honneur & la repu-
 tation, ou autre recompense, estant en la solitude,
 hors d'esperāce qu'on le sache, il cessera de l'estre,
 ou le sera froidemēt & laschemēt. Si pour la crain-
 te des loix, magistrats, punitions, pouuant frauder
 les loix, circonuenir les juges, euitter ou elider les
 preuues, & se cacher à la science d'autruy, il ne le
 fera point: voila vne prud'hōmie caduque, occa-
 sionée, accidentale, & bien chetiue: c'est toute fois
 celle qui est en vogue & en vsage: on n'en conoit
 point d'autre, personne n'est hōme de bien, qu'in-
 duit & conuie par cause ou occasion, *nemo gratis bo-
 nus est.* Or ie veux en mon Sage yne preud'hōmie
 essentielle & inuincible, qui tiēne en soy mesme, &
 par sa propre racine, & qui aussi peu s'ē puisse ar-
 racher & separer, que l'humanité de l'hōme. Je veux
 que iamais il ne consente au mal, quand bien per-

ſōne n'en ſçauroit iamais rien, ne le ſçait-il pas luy? que faut il plus? Tout le monde enſemble n'eſt pas tant, *quid tibi prodeſt non habere cōſcium, habenti cōſcientiam?* Ny quand il en deuroit receuoir vne tresgrande récompense, car quelle peut elle eſtre qui lui touche tant que ſon eſtre propre? Ce ſeroit comme vouloir auoir vn meſchant cheual, moyennant qu'il euſt vne belle ſelle. Je veux donc que ce ſoyent choſes inſeparables eſtre & conſentir de viure hōme, eſtre & vouloir eſtre homme de bien. Ce premier eſt aſſez inculqué, venons au ſecond.

6.
Et l'en-
ſeigne.

De la
loy de
Nature.

Or le patron & la regle pour l'eſtre, c'eſt cette Nature meſmes qui requiert ſi abſolument que le ſoyons, c'eſt di-je cette equité & raiſon vniuerſelle qui eſclaire & luit en vn chacun de nous; qui agit ſelon elle, agit vrayement ſelon Dieu; car c'eſt Dieu, ou bien ſa premiere, fondamentale, & vniuerſelle loy qui l'a mis au monde, & qui la premiere eſt ſortie de lui, car Dieu & Nature ſont au monde, comme en vn eſtat, le Roy ſon autheur & fondateur, & la loy fondamentale qu'il a baſtie pour la conſeruatiō & regle dudit eſtat. C'eſt vn eſclat & rayon de la diuinité, vne defluxion & dépendance de la loy Eternelle qui eſt Dieu meſmes, & ſa volonté: *quid Natura niſi Deus, & diuina ratio toti mundo & partibus eius inſerta?* Il agit auſſi ſelon ſoy, car il agit ſelon le timon & reſſort animé qu'il a de dans ſoy, le mouuant & agitant. Ainſi eſt il homme de bien eſſentiellement, & non par accident & occasion: car cette loy & lumiere eſt eſſentielle & naturelle en nous, dont auſſi eſt apelé Nature & loy de nature, Il eſt auſſi par conſequent homme de bié tousiours & perpetuellement,

vniformement, & également, en tout temps & tous lieux: Car cette loy d'equité & raison naturelle est perpetuelle en nous, *edictum perpetuum*, inuio-
lable qui ne peut iamais estre esteinte ny effacée, *quam nec ipsa delet iniquitas; vermis eorum non mouetur*,
vniuerselle & constante par tout, & toujours mes-
me, égale, vniforme, que les temps ny les lieux ne
peuent alterer ny desguiser; ne reçoit point d'ac-
cés ny recés, de plus & de moins, *substantia non reci-
pit magis nec minus*. Que vas tu chercher ailleurs?
loy, ou regle au monde? Que te peut on dire ou al-
leguer que n'ayes chez toy & au dedans, si tu te
voulois taster & escouter? Il te faut dire, comme
au payeur de mauuaise foy, qui demande de quoy,
& veut que l'on luy montre la cedula qu'il a chez
soy, *Quod petis intus habes*. Tu demandes ce que tu
as dedans ton sein. *Signatum est super nos lumen vul-
tus tui. Gentes naturaliter quæ legis sunt faciunt: osten-
dunt opus legis scriptum in cordibus suis, lex scripta in cor-
dibus nostris*. La loy de Moysse en sō de alogue en est
vne copie externe & publique, la loy des douze ta-
bles, & le droit Romain, les enseignemens mo-
raux des Theologiens & Philosophes, les aduis &
conseils des Iuriconsultes, les edits & ordonna-
des des souuerains ne sont que petites & particu-
lieres expressions d'icelle. Que s'il y a aucune loy
qui s'escarte le moins du monde de cette premiere
& originelle matrice, c'est vn monstre, vne fausse-
té, vne erreur. Bref toutes les loix du mode ne sont
que des copies & des extraits produits en iuge-
ment, contre toy qui tiens caché l'original, & feins
ne sçauoir que c'est, estouffant tant que tu peux,
cette lumiere qui t'esclaire au dedans, *qui verita-*

*Psalm. 4
Rom. I.
Auguste.*

tem Dei detinent in iniustitia, mais qui n'ot iamais esté au dehors & humainement publiées, que pource que celle qui estoit au dedans toute celeste & diuine, a esté par trop mesprisée & oubliée. Ce sont tous ruisseaux, mais qui n'ont ny tant d'eau ny si viue, que leur source & fontaine inuisible, qui est dedās toi, si tu ne la laissois deperir & perdre: non tant d'eau, di-je, *Quàm multa pietas, humanitas, liberalitas, fides exigunt, quæ extra tabulas sunt.* O chetiue prud'hōmie des formalistes, qui se tient aux mots de la loy, & en pense estre quitte: combien de deuoirs requis au delà? *Quàm angusta innocentia ad legē bonum esse: latius officiorum pater, quam iuris regula,* Ni si forte & si viue, tesmoin que pour les bien entendre & sauoir leur intention, soudre & sortir d'vne ambiguïté, difficulté, antinomie, il les faut ramener à la source, & rentrant au dedans, les mettre à la touche & coucher au niueau de la nature, *Anima legis ratio.* Voici donc vne prud'homme essentielle, radicale, & fondamentale, née en nous de ses propres racines, par la semence de raison vniuerselle, qui est en l'ame, comme le ressort & balancier en l'horloge, cōme la chaleur naturelle au corps se maintient de soy-mesme forte & inuincible, par laquelle l'on agit selon Dieu, selon soy, selon nature, selon l'ordre & la police vniuerselle du monde, quietement, doucement, & ainsi sombrement & obscurément, sans bruit, comme le bateau qui n'est poussé que du fil & du cours naturel & ordinaire de l'eau: toute autre est entée par art, & par discipline accidentale, comme le chaud & froid des fieures, acquise & conduite par des occasions & considerations estrangeres, agissant avec bruit, esclat & ambitieusement.

Voila pourquoy la doctrine de tous les Sages porte que bien viure, c'est viure selon nature, que le souuerain bien en ce monde, c'est consentir à nature, qu'en luyuāt nature, comme guide & maistresse, l'on ne faudra iamais, *Naturam si sequaris ducem, nusquam aberrabis : bonum est quod secundum naturam, omnia vitia contra naturam sunt : Idem beatè viuere & secundum naturam*, entendant par nature l'equité & la raison vniuerselle qui luit en nous, qui contient & couue en soy les racines de toute vertu, probité, justice, & est la matrice de laquelle sortent & naissent toutes les bonnes & belles loix, les justes & equitables iugemens, que prononcera mesmes vn idiot. Nature a disposé toutes choses au meilleur estat qu'elles puissent estre, & leur a donné le premier mouuement au bien & à la fin qu'elles doiuent chercher, de sorte que qui la suivra ne faudra point d'obtenir & posseder son bien & la fin, *Sapientia est in naturam conuerti, & eò restitui unde publicus error expulerit : Ab illa non deerrare, ad illius legem exemplumque formari sapientia est.* Les hommes sont naturellement bons & ne suivent le mal que pour le profit ou le plaisir : dont les Legislateurs pour les induire à suivre leur inclination naturelle & bonne, & non pour forcer leurs volontez, ont proposé deux choses contraires, la peine & la recompense.

Certes nature en chascun de nous est suffisante & douce maistresse & regle toutes choses, si nous la voulons bien escouter, l'employer, l'esueiller, & n'est besoin aller quester ailleurs, ni mendier de l'art & des sciences, les moyens, les remedes & les regles qui nous font besoin : vn chascun de nous,

7.
Faut
suivre
nature.

Senec.

Comme
bine
suffisan-
te ma-
istresse.

s'il vouloit, viuroit à son ayse du sien. Pour viure content & heureux, il ne faut point estre sçauant, courtisan, ny tant habile; toute cette suffisance qui est au delà la commune & naturelle est veine & superflüe, voire apporte plus de mal que de bien. Nous voyons les gens ignorans, idiots & simples mener leur vie plus doucemēt & gayement resister aux assauts de la mort, de l'indigence, de la douleur, plus constammēt & tranquillement, que les plus sçauans & habiles. Et si l'on y prend bien garde, l'ō trouuera parmy les paisans & autres pauures gens des exemples de patience, constance, equanimité, plus purs que tous ceux que l'eschole enseigne; ils suiuent tout simplement les raisons & la conduite de nature, marchent tout doucement & mollemēt aux affaires, sans s'eschauffer ou s'esleuer, & ainsi plus sainemēt: les autres montent sur leurs grands cheuaux, se gendarmēt, se bandent & tiennent toujours en ceruelle & en agitation. Vn grād maistre & admirable docteur en la nature a esté Socrates, comme en l'art & science Aristote. Socrates par les plus simples & naturels propos, par similitudes & inductions vulgaires, parlant cōme vn paisan, vne femme, fournit des preceptes & regles de bien viure, & des remedes cōtre tous maux, tels, si forts & vigoureux, que tout l'art & science du monde ne sçauoit inuenir, ny y arriuer.

9. Mais non seulement nous ne la croyons, escou-
disais tons, & suyons comme porte le conseil des Sa-
vous l'al ges, mais encores (sans parler de ces monstres qui
terōs to- par la violence des vices, desbauches, volōtez trop
salement. desreglées & peruerfes, l'estouffent, esteignēt tant
 Par vio qu'est en eux la lumiere, mortifient les semences)

nous esquiuons tous à elle, nous la laissons dormir ^{l'ence} & chommer, aimans mieux mendier ailleurs nostre apprentissage, recourir à l'estude & à l'art, que ^{Par art.} de nous contêter de ce qui croit chez nous. Nous auons vn esprit brouillon, qui s'ingere de maistriser & gouuernier par tout, & qui se meine à nostre poste, desguise, change, & brouille tout, veut adjouster, inuenter, changer, & ne se peut arrester à la simplicité & naïfueté, ne trouuera rien bon s'il n'y a de la finesse & de la subtilité, *simplexilla & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est.* Et puis nous auons ce vice que nous n'estimons point ce qui croit chez nous, nous n'estimons que ce qui s'achette, ce qui couste, & s'apporte de dehors: nous preferons l'art à la nature, nous fermōs en plein midy les fenestres, & allumons les chandelles. Cette faute & folie vient d'vne autre, qui est que nous n'estimons point les choses selō leur vraye & essentielle valeur, mais selon la monstre, la parade & le bruit. Combien de gens y a-il plus ^{Par ce-remonse} scrupuleux & plus exactes, en ce qui est du droit positif & municipal que du naturel? certes presque tous, voire encotes de la ceremonie & loy de ciuilité que nous nous sommes forgez; au prix de laquelle nous auons honte, & dédaignons la Nature, nous faisons la petite bouche, tenons bonne mine, & gardons soigneusement la bienseance, & ne faisons difficulté d'aller directemēt contre Nature, le deuoir, la Conscience. Ainsi l'ombre nous est plus que le corps, la racine, la contenance plus que la substāce, & la verité solide: Pour n'offenser la ceremonie, nous couurons & cachōns les choses naturelles; nous n'osons nōmer, & rougissons

au son des choses que nous ne craignons aucunement de faire, & licites & illicites. Nous n'osons dire ce qui est permis de faire, nous n'osons appeler à droit nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes sortes de desbauches: nous prononçons, disons, & faisons sans crainte & sans honte les melchantes choses contre nature & raison, parjurer, trahir, affronter, tuer; tromper & rougissons au dire, & au faire des bonnes, naturelles, necessaires, justes, & legitimes. Il n'y a mary qui n'eust plus de honte d'embrasser la femme deuant le monde, que de tuer, mentir, affronter; ny femme qui ne desire plustost toutes les melchancetez du monde, que de nommer ce en quoy elle prend plus de plaisir, & peut legitiment faire. Iusques aux traistres & assassins ils espoutent les loix de la ceremonie, & attachent là leur deuoir: chose estrange, que l'injustice se pleigne de l'inciuilité, & la malice de l'indiscretion; l'art de la ceremonie ne preuaut-elle pas contre la nature? La ceremonie nous defend d'exprimer les choses naturelles & licites, & nous l'en croyons: la nature & la raison nous defend les illicites & personne ne l'en croit; l'on enuoye sa conscience au bordel, & l'on tient sa contenance en regle: tout cela est monstrueux, & ne se trouue riẽ de semblable aux bestes. Je ne veux pas pour tout ceci dire (cõme i'entens desia la malice grõder) que la ceremonie & bien-seance ne doiuẽ estre soigneusemẽt gardée, qui est le sel & assaisonnement de nos actions & cõuersatiõs. *Anno verecundiam, in ea ornatus vite & vis decori.* Mais ie leur dis ce que le Sauueur à gens de pareil esprit. *ô hypocrita excolantes culicem, &*

Cicer.

Matth. 23.

camelum deglutientes, qui minima curatis, grauiora spernunt: Hæc oportet primum facere, cum illa non omittere.

De ceste generale & vniuerselle alteration & corruption, il est aduenu qu'il ne se cognoist plus ^{10.} *Tellemẽt* rié de nature en nous: s'il faut dire quelles sont ses *qu'elle* loix & combien il y en a, nous voila bien empeschés: l'enseigne & la marque d'une loy naturelle *ne se cognoist plus en l'homme.* est l'vniuersité d'approbation; car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyuons sans doute d'un cõmun consentemẽt, & non seulement toute natiõ, mais tout hõme particulier.

Or n'y a-il aucune chose au monde, qui ne soit contreditte & desadouée, non par vne nation, mais par plusieurs: & n'y a-il chose si estrange & si desnaturée à l'opinion de plusieurs, qui ne soit approuuée & authorisée en plusieurs lieux par vsage commun; le nonchaloir d'auoir des enfãs, le meurtre des parens, des enfans, de soy-mesme, mariage avec ses plus proches, larcin, traffic de voleries, marchandise publique de sa liberté, & de son corps, tant des males que des femelles, sont receuës par vsage public en des nations.

Certes il ne reste plus aucune image ny trace de nature en nous, si la faut aller chercher aux bestes, où ^{11.} *Est la faut chercher ailleurs* cet esprit brouillon & inquiete, ce vif argent, ny l'art, ny la belle ceremonie, ne l'ont peu alterer; elles l'ont pure & entiere, sinon qu'elle soit corrompue par nostre hantise & cõtation, cõme elle est au cunemẽt. Tout le monde suit nature, la regle premiere & vniuerselle, que son autheur y a mis & establi, sinon l'homme seul qui trouble la police & l'estat du mõde, avec son gentil esprit, & son liberal arbitre; c'est le seul deregle & ennemy de nature.

12. *Vraye prud'hōmie.* Voici donc la vraye prud'hōmie (fondement & puiōt de sagesse) suiure nature, c'est à dire la raisō. Le bien, le but & la fin de l'homme auquel gist son repos, sa liberté, ton contentement, & en vn mot sa perfection en ce monde, est viure & agir selon nature, quand ce qui est en luy le plus excellent cōmande, c'est à dire la raison, la vraye preud'hōmie est vne droite & fermē disposition de la volonté, à suiure le conseil de la raisō. Et cōme l'aiguille frottée à l'aimant ne s'arreste iamais quelle ne voye son Nort, & par là se dresse & conduit la nauigation, ainsi l'homme n'est iamais biē, voire il est comme desnouié & disloqué s'il ne vise droit, & ne conduit le cours de sa vie, ses mœurs ses jugemens & volontez selō ceste loy premiere, diuine, naturelle, qui est vn flambeau interne & domestique, toutes les autres ne sōt que ses rayōs.

13. *Distinction de la vraye prud'hōmie.* Mais pour l'effectuer & venir à la pratique, il est bien plus aisé aux vns qu'aux autres. Il y en a qui ont leur naturel particulier, c'est à dire le temperament, & la trempe si bonne & si douce (ce qui vient principalement de la premiere conformatiō au vêtre de la mere, & puis du laiēt de la nourrice, & de toute ceste premiere & tendre education) qu'ils se trouuēt sans effort & sans art ou discipline, tous portés & disposés à la bonté & preud'hōmie, c'est à dire à suiure & se conformer à la nature vniuerselle, dont ils sont dits bien nés, *gaudeant bene nati*. Cettetelle prud'hōmie naturelle & aisée, & cōme née avec nous, s'appelle propremēt bonté, qualité d'ame bien née & bien réglée, c'est vne douceur, facilité & debonnaireté de nature, non pas (afin que personne ne se trompe) vne mollesse,

vne feminine, forte, bonasse & vicieuse facilié, qui fait qu'on veut plaire à tous, & ne desplaire ni offenser personne, encor qu'il y ait sujet juste & legitime, & que ce soit pour le seruice de la raisõ & de la justice. D'où il aduiét qu'ils ne veulét s'employer aux actions legitimes, quand c'est contre ceux qui s'é offensent, ni aussi refuser dutout les illegitimes, quand c'est enuers ceux qui y consentét. D'eux on dit, & est ceste louange iniurieuse, il est bon, puis qu'il est bõ mesme aux méchãs; & ceste accusatiõ vraye, comment seroit-il bon, puis qu'il n'est pas mauuais aux meschans? il faudroit plutost appeler cette telle bonté, innocence, selon qu'on appelle les petis enfans, brebis, & autres telles bestes innocentes. Mais vne actiue, forte, masle & efficace bõté, qui est vne prõpte, aisée & constãte affectiõ, à ce qui est bon, droiét, juste, selõ raison & nature.

Il y en a d'autres si mal nés, qu'il semble que (cõme des monstres) leur naturel particulier soit fait cõme en despit de la nature vniuerselle, tant ils lui sont reuesches. En ce cas, le remede pour corriger reformer, addoucir, appriuoiser & redresser ceste mauuaise, aspre, sauuage, & tortuë nature, la ployer & appliquer au niueau de sa generale & grande maistresse, la nature vniuerselle, est de recourir à l'estude de la Philosophie (cõme fit Socrates) & à la vertu, qui est vn effort & vn cõbat penible contre le vice, vn estude laborieux qui requiert du temps, de la peine, & de la discipline. *Virtus in arduo & circa difficile, ad ianuã virtutis excubant labor & sudor: Dij mortalibus virtutem laboris pretio vendiderunt.* Ce n'est pour enter ou introduire vne nouvelle, étrãgere ou artificielle prud'hõmie, & ainsi accidẽtale,

Acquise
Virtu.

& telle que cy dessus i'ay dit n'estre la vraye, mais c'est en ostant les empeschemens, pour reueiller & rallumer cette lumiere presque esteintè & languissante, & faire reuiure ses semences presque estouffées par le vice particulier, & mauuais temperament de l'indiuidu; comme en ostant la taye de deuant l'œil, la veüe se recouure, & la poussiere de dessous le miroir, l'on y void clair.

14.
Trois de-
grés de
perfectio

Par tout cecy se void qu'il y a deux sortes de vraye prud'homme; l'une naturelle, douce, aysée, equable dite bonté: l'autre acquise, difficile, penible, & laborieuse, dite vertu: mais à bien dire il y en a encores vne troisiéme, qui est comme composée des deux, & ainsi seront trois degrés de perfection. Le plus bas est vne facile nature & débonnaire, degoustée par soy mesmes de la debauché & du vice; nous l'auons nommé bonté, innocéce: le second plus haut qu'auons appelé vertu, est à empescher de viue force le progrès des vices, & s'estant laissé surprendre aux emotions premieres des passions, s'armer & se bander pour arrester leur course & les vaincre: le troisiéme & souuerain est d'une haute resolution & d'une habitude parfaite, estre si bien formé, que les tentations mesmes n'y puisēt n'estre, & que les semences des vices en soient du tout desracinées, tellemēt que la vertu leur soit passée en complexion, & en nature. Cettui dernier se peut appeller perfectio: luy & le premier de bonté se ressemblent, & sont differens du second, en ce qu'ils sōt sans bruit, sans peine, sans effort, C'est la vraye teinture de l'ame, sōt train naturel & ordinaire, qui ne couste rié: le second est toujours en queruelle & en contraste, Ce dernier & parfait est ac-

acquis par vn lōg estude, & serieux exercice destregles de la Philolophie, joint à vne belle, forte & riche nature; car il y faut tous les deux, le naturel & l'aquis. C'est à quoy estudioyent ces deux Sectes, la Stoicienne, & encores plus l'Epicurienne (ce qui sembleroit estrange, si Seneque & d'autres encor anciens ne l'attestoiēt, qui en sont bien plus à croire que tous les autres plus modernes) qui auoit pour ses ioüets & esbats la honte, l'indigence, les maladies, les douleurs, les gehennes, la mort; non seulement ils mesprisoient, soustenoient patiemment, & vainquoient toutes aspretez & difficultez: mais ils les recerchoient, s'en esioüissoient & chatouilloient, pour tenir leur vertu en haleine & en action, laquelle ils rendoient nō seulement ferme, constante, graue & seuer, comme Caton & les Stoiciens, mais encores gaye, riant, enjouée, & s'il est permis de dire, folastre.

Sur la comparaison de ces trois il semble à aucuns (qui n'appercoient la hauteur, & valeur du troisieme) que le second de la vertu à cause de ses difficultez, dangers, efforts, emporte l'honneur, & comme disoit Metellus, c'est chose par trop lasche & vilaine de mal faire: faire du bien, où ny a peine ny danger, c'est chose commune & trop aisée: mais faire bien, où y a danger & peine, c'est le deuoir d'un homme de bien & de vertu: cest le mot du diuin philosophe, *καλὸν τὰ καλὰ*. Mais pour en dire au vray ce qui en est, outre que la difficulté, comme est dit par nous ailleurs, n'est par vraye, ny juste & legitime cause d'estimer vne chose, il est certain qu'en chose pareille, le naturel vaut mieux que l'acquis; qu'il est bien plus noble, plus excellent

& diuin d'agir par nature que par art; aisément, equablement, & vniiformement, que peniblement, inegalement, avec doute & danger; Dieu est bon en la premiere façon: c'est la naturelle & essentielle bonté, nous ne l'oserions appeler vertueux, ny les Anges & esprits bien-heureux, ils sont dictz bons, mais pource que la vertu fait plus de bruit & d'esclat, & agit avec plus de vehemence, que la bonté, elle est plus estimée & admirée du populaire qui est vn sot juge, mais c'est à tort. Car ces grandes enleueures & extrauagantes productions qui semblent estre tout zele & tout feu, ne sont pas du jeu, & n'appartiennent aucunement à la vraye prud'homme: ce sont plustost maladies & acces fieureux, bien esloingnez de la sagesse, que nous requerons icy douce, equable & vniiforme.

Ceci soit dit en gros de la prud'homme: car les parties d'icelle & ses devoirs seront au troisieme liure, specialement en la vertu de justice.

16.
De la
grace,
perfe-
ction de
Nature.

Je veux ici adiouster vn mot selō que i'ai promis pour reboucher la pointe de la médifance, & faire cesser les plaintes de ceux qui trouuent mauuais de ce que ie fay tant valoir la nature (bien que ce soit Dieu cōme a esté dict, & que ce liure ne parle que du naturel & humain) cōme si c'estoit tout & ne fust plus rēi requis. C'est qu'après tout ce que i'ai dit, il reste encor vne chose pour rendre l'ouurage cōplet & parfait, c'est la grace de Dieu par laquelle ceste telle prud'hōmie, bōté, vertu est animée, mise à son jour, & reçoit sō dernier trait visuel, est releuee, Cristianisée, corōnée, c'est à dire acceptée verifiée, homologuée de Dieu, rendue meritoire, & digne

& digne de recompense eternelle. La preud'homme est semblable au bon jouëur d'orgues qui touche bien & iustement selon l'art : la grace & l'Esprit de Dieu est le souffle & le vent qui exprime les touches, anime & fait parler l'instrument, & produit la melodie plaisante. Or ce bien ne cōsiste point en longs discours, preceptes ou enseignemens, ny ne s'aquiert par nostre fait & labeur propre, c'est vn pur don d'enhaut, dont il en porte le nom, Grace: mais il le faut desirer, demander, implorer, & humblement & ardemment. O Dieu, daignez par vostre immense bonté me regarder de l'œil de vostre clemence, accepter & agréer mon desir, mon essay, mon petit œuure, qui originellement vient de vous, par l'obligation & instruction que m'en auez donné en la Loy de Nature, qu'aués planté en moy, affin qu'il retourne à vous, & qu'acheuies ce qu'aués cōmencé, affin que soyez mon α & ω : Arrosés moy de vostre grace, tenés & censés moy vostre, &c. Le moyen de l'obtenir, c'est à dire de conuier Dieu à nous en gratifier, c'est cette prend'homme & obseruation de la Loy de Nature, qui est comme vn leutre, vne amorce & attrait d'icelle, comme la matiere bien preparée appelle à soy la forme, & comme l'ame vegetatiue & sensitiue qui est des parens est voye à la raisonnable, qui est de Dieu : ainsi la sagesse humaine est voye à la diuine, la Loy de Nature à la grace, la vertu morale & Philosophique à la Theologale, le deuoir humain à la faueur & liberalité diuine. Celuy qui fait ce qu'il peut aux vertus morales, naturelles & humaines, conuie & donne occasion à Dieu de l'estrener & gratifier des vertus surnatu-

relles. & diuines. Car c'est vne equité & regle de bien seance, que quia esté loyal & bon mesnager en peu, soit commis au plus. A tout cecy s'accordent & les saincts Aphorismes; *Quia in modico fuisti fidelis supra multa te constituam: Deus dat Spiritum bonum omnibus petentibus eum: facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam: Deus non deficit in necessarijs & disponit omnia suaviter: si homo incipiens habere vsuram rationis, & deliberans de seipso ordinauerit seipsum ad debitum finem, per gratiam consequitur remissionem peccati originalis, &c.* Et les sacrez exemples d'Abraham, de Iob, des deux Centeniers, de Naaman Syrien, du pere de saint Gregoire, lesquels Payens & infideles, pour auoir suiuy ceste loy & lumiere de nature, ont esté appelez à la foy, qui leur a esté donnée, dit ce saint Pere, en recompense de leurs vertus morales. *Morum probitas eum nobis vendicabat, vnde retulit fidem in premium precedentium virtutum.* Comme au rebours contreenir à la loy de nature est s'opposer formellement & empescher directement la grace, comme apres l'Apostre, les Peres Augustin, Chrysostome & Cyrille discourent rendans raison pourquoy plusieurs Iuifs n'ont receu l'Euan-gile, & que le Sauueur n'a point voulu prescher en plusieurs lieux. Par où se void que la grace n'est pas contraire ny ne force ou destruit la nature, ains doucement la releue, & la parfait. Ainsi ne la luy faut opposer comme sa contraire, mais apposer comme sa couronne: elles sont toutes deux de Dieu, il ne les faut donc cõtreheurter ny aussi confondre, chacune a son ressort & son action separée. Ce sont deux, que le jouëur & le souffleur, aussi sont-ce deux que la preud'homme & la grace, l'a-

ction bonne en soy naturellement, moralement, humainement, & l'action meritoire. Celle la peut bien estre sans cette-cy, & a son pris comme en ces Philosophies & grands-hommes du temps passé, admirables certes en la nature, & en toute sorte de vertu morale, & qui se trouue encores parmy les mescreans : mais cette-cy ne peut estre sans celle-la, non plus que le couuert, la couronne & cōsommation ne peut estre sans le corps élevé. Le jouieur peut en tout cas exercer son art sans le souffleur, ainsi la preud'homme sans la grace: il est vray que ce ne sera que *es sonans & cymbalum tinniens*, mais celle-cy requiert celle-la: en quoy ie voy plusieurs se mesconter bien lourdement, qui n'eurent iamais aucun goust, ny ne conceurent onq l'image de la vraye preud'homme, & demeurent enflés de la persuasion de grace, laquelle ils pensent bien pratiquer, attirer, & gagner par certains moyens bien aisés & oysifs à la Pharisiennne, surquoy ils se reposent bien cōtens sans trauailler à la vraye probité, *promoti per saltum*, maistres sans auoir esté apprentifs, Docteurs, & nobles en parchemin. Or ie voy tant & tant de ces gens là parmy le monde, mais ie ne voy gueres d'Aristides, Phocions, Catons, Regules, Socrates, Scipions, Epaminondas, c'est à dire, Professeurs d'une exacte, vraye, & solide vertu morale, & probité Philosophique: la plainte & le reproche si frequent du Souuerain Docteur de verité aux hypocrites Phariens aura tousiours lieu, car telles gens ne faudront iamais, voire pour estre les censeurs du monde. Or bien apres auoir longuement parlé de la preud'homme, il faut dire & toucher icy vn mot de la contraire.

12. *Descri-
ption de
la mes-
chanceté.* La meschanceté est contre nature, est l'aide, dif-
forme, & incommode, offense tout bon iugement,
se fait haïr estant bien cognüe, dont aucuns ont
dit qu'elle estoit produite de bestise & d'ignorance.
Plus, la meschanceté engendre du desplaisir, &
du repentir en l'ame, qui comme vne vlcere en la
chair, luy demage, l'esgratigne, & le fasche, la ma-
lice fabrique des tourmens contre soy: *malitia ipsa
maximam partem veneni sui bibit: malum consilium con-
sultori pessimum.* Comme la mousche guespe qui of-
fense autruy, mais bien plus soy-mesme, car elle y
perd son éguillon & sa force pour iamais: le vice a
du plaisir, autrement il ne seroit pas reçu, & ne
trouueroit place au mōde, *nemo enim animi causa ma-
lus est,* mais il engendre aussi du desplaisir cōtraire.
La peine suit le peché, dit Platon, voire elle naist
avec luy, dit Hesiodé, qui est tout le contraire de
la volonté & vertu, qui resiouyt & plaist: il y a de
la congratulation, de la complaisance, & satisfa-
ction à bré faire; c'est la vraye & essentielle recom-
pense de la bonne ame, qui ne luy peut faillir, &
dequoy aussi elle se doit contenter en ce monde.

18. *S'il n'est
iamais
permis
de faillir* Personne ne debat que le vice ne soit à euitier &
à haïr sur toutes choses, mais c'est vne question;
s'il se pouoit presenter tel profit, ou tel plaisir,
pour lequel tel vice fust excusablement faisable. Il
semble bien que ouy à plusieurs: du profit s'il est
public, il n'y a point de doute, (avec les modifica-
tions toutes fois, qui se diront en la vertu de pru-
Lib. 3. c. 2 dence politique) mais aucuns en veulent autāt dire
du profit & du plaisir particulier. L'on en pourroit
plus seurement parler & iuger estant proposé vn
fait & vn exēple certain, mais pour en parler tout

simplement, il se faut tenir ferme à la negative.

Que le peché ne puisse fournir tel plaisir & contentement au dedans, cōme fait la preud'homme, il n'y a aucū doute; mais qu'il gehēne & tourmente, cōme il a esté dit, il n'est pas vniuersellement ny en tout sens vray: parquoy il faut distinguer. Il y a trois sortes de meschancetez & de gens vicieux. Les vns sont incorporez au mal par discours & resolution, ou par longue habitude, tellement que leur entendement mesmes y consent & l'approuue, c'est quand le peché ayant rencontré vne ame forte & vigoureuse, est tellemēt enraciné en elle, qu'il y est formé & comme naturalité, elle en est imbuë & teinte du tout. D'autres à l'opposite sont mal par boutées, selon que le vent impetueux de la tentation trouble, agite & precipite l'ame au vice, & qu'ils sont surprins & emportez par la force de la passion. Les tiers, comme moyés entre ces deux, estiment bien leur vice tel qu'il est, l'accusent & le condamnent au rebours des premiers, & ne sont point emportez par la passion ou tentation, comme les seconds; mais en sang froid, apres y auoir pensé, entrent en marché, le contrebalancent avec vn grand plaisir ou profit, & en fin à certain prix & mesure se prestent à luy, & leur semble qu'il y a quelque excuse de ce faire. De cette sorte sont les vsures, & paillardises, & autres pechez reprins à diuerses fois, consultez, deliberez, aussi les pechez de complexion.

De ces trois, les premiers ne se repentent iamais sans vne touche extraordinaire du ciel: car estās affermis & endurcis à la meschanceté; n'en sentent point l'aigreur & la pointe: puis que l'entende-

19.

*Si sous
peché en-
gendre
repentir.*

*Distin-
ction des
meschân-
cetes.*

20.

*Compā-
raison
d'icelles.*

ment l'approuue, & l'ame en est toute teinte, la volonté n'a garde de s'en desdire. Les tiers se repentent ce semble en certaine façon, sçauoir considerans simplement l'action deshonneste en soy, mais puis compensée auec le profit ou plaisir, ils ne s'en repentent point, & à vray dire & parler proprement, ils ne s'en repentent point, puis que leur raison & conscience veut & consent à la faute. Les seconds sont ceux vrayement qui se repentent & se reduisent; & c'est propremēt d'eux qu'est ditte la penitence, de laquelle ie prendray occasion de dire icy vn mot.

21.
*De la re-
pentāce.*

Repentance est vn desadueu, & vne desdite de la volonté, c'est vne douleur & tristesse engendrée en nous par la raison, laquelle chasse toutes autres tristesses & douleurs, qui viennent de causes externes. La repentance est interne, internement engendrée, parquoy plus forte que toute autre, comme le chaud & le froid des fieures est plus poignāt que celuy qui vient de dehors. La repentance est la medecine des ames, la mort aux vices, la guari-son des volontez, & consciences, mais il la faut bien cognoistre. Premierement, elle n'est pas de tout peché, comme a esté dit, non de celuy qui est inueteré, habitué, authorisé par le iugement mesmes, mais de l'accidental & aduenu par surprinse ou par force, ny des choses qui ne sont pas en nostre puissance, desquelles y a bien regret & desplaisir, non repentir, ny ne doit aduenir en nous pour les issuës mauuaises & contraires à nos conseils & desseins. Il est aduenu autrement que l'on n'a pensé, conceu, & aduisé, pour cela ne se faut repentir du cōseil & de l'aduis, si lors l'on s'y est por-

ré comme l'on deuoit, car l'on ne peut pas deuiner les issuës : si l'on les sçauoit, il n'y auroit lieu de consulter; & ne faut iamais iuger des conseils par les issuës; ny ne doit naistre en nous par la vieillesse, impuissance, & degoust des choses, ce seroit laisser corrompre son iugement: car les choses ne sont pas changées, pource que nous sommes hangez par l'aage, maladie, ou autre accident, L'affaiblissement ou amendement qui vient par le chagrïn, le degoust & foiblesse, n'est pas vray ny conscientieux, mais lasche & catarreux. Il ne faut point que la lascheté du corps serue de courrier, pour nous ramener à Dieu & à nostre deuoit ou repentance: mais la vraye repentance, & vray rauissement est vn don de Dieu, qui nous touche le courage, & doit naistre en nous, non par la foiblesse du corps, mais par la force de l'ame, & de la raison.

Or de la vraye repentance, naist vne vraye, franche & conscientieuse confessiõ de ses fautes. Comme aux maladies du corps, l'on v'se de deux sortes de remedes, l'vn qui guarit ostant la cause & racine de la maladie, l'autre qui ne fait que pallir & endormir le mal, dont celuy là est plus cuitant que cestuy-cy, mais aussi plus salutaire: ainsi aux maladies de l'ame, le vray remede qui nettoye & guarit c'est vne serieuse & honteuse confession de ses fautes; l'autre faux, qui ne fait que desguiser & couvrir, est excuse, remede inuenté par l'auteur du mal mesmes, dõt dit le prouerbe, que la malice s'est elle mesme fait & coufuvnerobe; c'est l'excuse; la robe faite de feuilles de figuier des premiers fauteurs, qui se couvrirent & de parole & de fait, mais

22.
De la cõ-
fessiõ &
excuse.

c'estoit d'un sac mouillé. Nous deurions donc apprendre à nous accuser, dire, & confesser hardimēt toutes nos actions & pensées; car outre que ce seroit vne belle & genereuse franchise, ce seroit vn moyen de ne rien faire ny penser, qui ne fust honeste & publiable. Car qui s'obligerait à tout dire, s'obligerait aussi à ne rien faire de ce qu'on est cōtraint de cacher. Mais au rebours chascun est secret & discret en la confessiō, & l'on ne l'est en l'actiō; la hardiesse de faillir est aucunement compensée & bridée, par la hardiesse de confesser; s'il est laid de faire quelque chose, il est encores autāt ou plus laid de ne l'oser aduouër. Plusieurs grands & saints, comme saint Augustin, Origene, Hippocrates, ont publié les erreurs de leurs opinions; il faut aussi le faire de ses mœurs. Pour les vouloir cacher l'on tombe souuēt en plus grand mal, comme celuy qui nia solennellement auoir paillardé, pensant sauuer le plus par le moins, car au rebours il encherit son marché, si ce ne fut en pis (car peut estre mentir publiquemēt est pire que simplement paillarder) au moins ce fut en multiplication; ce ne fut pas ejection de vice, mais addition.

AVOIR V N BVT ET TRAIN DE VIE CERTAIN.

Second fondement de sagesse.

CHAP. I V.

A Pres ce premier fondement de vraye & interne preud'homme, vient cōme vn second fondemēt preallable, & necessaire pour biē regler la vie, qui est se dresser & former à vn certain & assureé train de viure, prendre vne vacation à laquelle on soit propre; C'est à dire que son naturel particulier (suyuant tousiours la nature vniuer-

selle, sa grande & generale maitresse & regente, comme porte le precedent & fundamental aduis) s'accommode, & s'applique volontiers. La sagesse est vn maniment doux & réglé de nostre ame, se conduisant avec mesure & proportion, & gist en vne égalité de vie & mœurs. *Perfecta virtus equalitas ac tenor vita per omnia consonans sibi.*

C'est donc vn affaire de grand pois, que ce chois, auquel on se porte bien diuersement, & où l'on se trouue bien empesché, pour tant de diuerses considerations, qui nous tirent en diuerses parts, & qui souuent se heurtent & s'entr'empeschent. Les vns y sont heureux, lesquels par vne grande bonté & felicité de nature, ont bien tost & facilement sçeu choisir, ou par vn certain bonheur, sans grande deliberation, se trouuent comme tous portés dedans le train meilleur pour eux, tellement que la fortune à choisi pour eux, & les y a menés, ou bien par la main amye & prouidente d'autruy y ont esté guidés & conduits.

Les autres au contraire malheureux, lesquels ayans failli dès l'entrée, & n'ayāt eu l'esprit ou l'industrie de se cognoistre & raduiser de bonne heure, pour tout doucement retirer leur épingle du jeu, se trouuent tellement engagés, qu'ils ne s'en peuvent plus dédire, & sont contraints de mener vne vie pleine d'incommodités & de repentirs.

Mais aussi vient-il souuent du defaut grand de celuy qui en delibere, qui est ou de ne se cognoistre pas bien, & trop presumer de soy: dōt il auient qu'il faut ou quitter honteusement ce que l'on a entrepris, ou supporter beaucoup de peine & de tourment en s'y voulant opiniastres. Il se faut sou-

2.

chose

difficile

ou l'on

se porte

diuerse-

ment.

uenir que pour leuer vn fardeau , il faut auoir plus de force que le fardeau, autremēt l'on est cōtraint, ou de le laisser ou de succomber dessous: l'homme sage ne se charge iamais de plus d'affaires, qu'il ne peut executer: ou de ne se pouoir arrester à quelque chose, mais changer de iour à autre, cōme font ceux à qui rien ne plaist & ne satisfait, que ce qu'ils n'ont pas; tout leur fait mal au cœur & les mescōtête, aussi biē le loisir, que les affaires, le cōmander que l'obeyr: Telles gens viuent miserablement & sans repos, comme gens contraints: Ceux là aussi ne se peuuent tenir coy, ne cessent d'aller & venir sans aucun dessein, font des empeschés & ne font rien; les actiōs d'un sage homme tendēt tousiours à quelque fin certaine; *magnam rem putā vnum hominem agere, præter sapientem nemo vnum agit, multiformes sumus.* Mais la plus part n'en delibere point ni n'en consulte, l'on se laisse mener cōme buffes, ou emporter au tēps, compaignie, occasiō, & ne sçauoit dire pourquoy il est plustost de cette vacatiō que d'une autre, sinon que son pere en estoit ou bien que sans y penser il s'y est trouué tout porté, & y a continué, tellement que comme il n'a bien consideré l'entrée, il n'en sçauoit aussi trouuer l'issuë, *pauci sunt qui consilio se suaque disponant, ceteri eorum more qui fluminibus inmatant, non eunt sed feruntur.*

3.
Conseil
en cet af-
faire.

Or pour se bien porter en cecy, bien choisir, & puis biēs'en acquiter, il faut sçauoir deux choses & deux naturels; le sien, sa cōplexiō, sa portée & capacité, son tēperament, en quoy l'on excelle & l'on est foible, à quoy propre & à quoy inepte. Car aller contre son naturel, c'est tenter Dieu, cracher contre le ciel, se tailler de la besogne pour ne la

pouuoir faire, *nec quidquam sequi quod assequi nequeas*, & s'exposer à risée & moquerie. Puis celuy des affaires c'est à dire de l'estat, profession, & genre de vie qui se propose, il y en a auquel les affaires sont grands & pesans, autres où sont dangereux, autres où les affaires ne sont pas si grands, mais ils sont mellés & pleins d'embarassemens, & qui trainent apres soy plusieurs autres affaires, ces charges travaillent fort l'esprit. Chasque profession requiert plus specialement vne certaine faculté de l'ame, l'vne l'entendement, l'autre l'imagination, l'autre la memoire, Or pour conoistre ces deux naturels, le sien & celuy de la professiō & train de vie, ce qui a esté dit des temperamens diuers, des parties & facultez internes y seruira beaucoup. Ayant sçeu ces deux naturels, les faut confronter ensemble, pour voir s'ils se pourront bien ioindre & durer ensemble, car il faut qu'ils s'accordent, si l'on a à contester avec son naturel, & le forcer pour le seruice & acquit de la fonction & charge que l'on prend, ou au rebours, si pour suyure son naturel soit de gré & volonté, ou que par force & insensiblement il nous entreine, l'on vient à faillir ou heurter son deuoir, quel desordre? Ou sera l'equabilité? la bien seance? *si quicquam decorum, nihil profecto magis quam æquabilitas vitæ vniuersæ, & singularum actionum, quam conseruare non possis; si aliorum imiteris naturam, omittas tuam.* Ce sont cōptes de penser durer & faire chose qui vaille, & qui aye grace, si le naturel n'y est. *Tu nihil inuita dices faciēsue Minerva: Id quemque decet quod est suum maxime: Sic est faciendum vt contra naturam vniuersam nil contendamus, ea seruata propriam sequamur.*

Que s'il aduient que par malheur, imprudence,

ou autrement l'on se trouue engagé en vne vacatiō, & train de vie penible & incommode, & que l'on ne s'en puisse plus desdire: ce sera office de prudence & sagesse, de se resoudre à la supporter, l'adoucir, & l'accommoder à soy tant que l'on peut, faisant comme au jeu de hazard, selon le conseil de Platon, auquel si le dé ou la carte a mal dit, l'on prend patience, & tasche l'on de rabiller le mauvais sort, & comme les abeilles qui du Thim herbe aspre & seiche, font le miel doux, & comme dit le Prouerbe, faire de necessité vertu.

ESTVDIER A LA VRAIE PIETE.

Premier office de sagesse.

CHAP. V.

LEs preparatifs faits, & les deux fondemens ietés, il est temps de bastir & dresser les reigles de sagesse; dont la premiere & plus noble regarde la religiō, & seruice de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rāg de nos devoirs, & est chose de tres-grād poids, en laquelle il est dangereux & tres-facile de se mesconter & faillir. Il est besoin d'auoir aduis, & sçauoir comment celuy qui estudie à la sagesse, s'y doit gouverner. Ce que nous allons faire apres auoir vn peu discouru de l'estat & succès des religions au monde, remettant le surplus à ce que i'en ay dit en mes Trois verités.

1. Diversité des religions. C'est premierement chose effrayable, de la grāde diuersité des religions, qui a esté & est au mōde, & encores plus de l'estrangeté d'aucuns, si fantasque & exorbitante que c'est merueille que l'estendement humain aye peu estre si fort abesté & enuyré d'impostures: Car il semble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui n'aye esté deifié en quelque lieu, &

qui n'aye trouué place pour y estre adoré.

Elles conuiennent toutes en plusieurs choses, ^{Qui tou-}
 i'entends quant à la mōtre & à ce qu'elles al'eguēt ^{tes con-}
 tout haut, en quoy le diable est singe de Dieu, & la ^{niennens}
 faulseté quelquefois plus specieuse & plausible ^{en plu-}
 que la verité. Premièrement elles ont prins naissan- ^{sieurs}
 ce presque en melme climat & air; la Palestine & ^{principes}
 l'Arabie qui se touchent: (i'entends les plus celebres & fameuses maistresses des autres) elles ont leurs principes & fondemens presque pareils, la creance d'un Dieu auteur de toutes choses, de sa prouidence & amour enuers le genre humain, immortalité de l'ame, loyer aux bons, chastimēt aux meschans apres cette vie, incertaine profession externe de prier, inuoker, honorer, & seruir Dieu. Pour se faire valoir & receuoir, elles alleguent & fournissent, soit de fait & en verité, comme les vraies, ou par imposture & beau semblāt des Reuelations, Apparitiōs, Propheties, Miracles, Prodiges, sacrés Mysteres, Saints. Toutes ont leur origine & commencement, petit, foible, humble, mais peu à peu par vne suite & acclamatīō contagieuse des peuples, avec des fictions mises en auant ont prins pied, & se sont authorisées, tellemēt que toutes sont tenuës avec affirmation & deuotion, voire les plus absurdes. Toutes tienēt & enseignēt que Dieu s'appaise, se fletchit & gaigne par prieres, presens, vœus & promesses, festes, encens. Toutes croient que le principal & plus plaisant seruice à Dieu & puissant moyen de l'appaiser, & pratiquer sa bonne grace, c'est se dōner de la peine, se tailler, imposer, & charger de force besongne difficile & douloureuse, témoin par tout le mōde & en tou-

tes les religions, & encores plus aux faulſes qu'aux vraies, au Mahumétisme qu'au Chriſtianisme, tât d'ordres, compagnies, hermitages, & confrairies destinées à certains & diuers exercices, fort penibles & de profession estroite, iusques à se deschirer & decoupper leurs corps, & pensent par là meriter beaucoup plus que le cōmun des autres, qui ne trempent en ces afflictions & tourmēs comme eux, & tous les iours s'en dressent de nouvelles, & iamais la nature humaine ne cessera, & ne verra la fin d'inuenter des moyens de se donner de la peine & du tourmēt, ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaisir, & se plaist au tourment & deſſaite de ses creatures, laquelle opinion est fondamentale des sacrifices, qui ont esté vniuersels par tout le monde, atant la naissance de la Chrestienté & exercés non seulement sur les bestes innocentes, que l'on massacroit avec effusion de leur sang, pour vn precieux present à la diuinité, mais (choſe estrange de l'yureſſe du gēre humain) sur les enfans, petits, innocens, & les hommes faits, tant criminels, que gens de bien; couſtume pratiquée avec grande religion par toutes nations; Getes, qui entre autres ceremonies & sacrifices, deſeſchēt vers leur Dieu Zamolxis, de cinq en cinq ans, vn homme d'entre eux pour le requerir des choses necessaires. Et pource qu'il faut que ce ſoit vn qui meure tout à l'inſtāt, & qu'ils l'exposēt à la mort d'vne certaine façon douteuſe, qui est de le lancer sur les pointes de trois iauelines droites, il auient qu'ils en deſeſchent plusieurs de rang, iusques à ce qu'il aduiēne vn, qui s'enferme en lieu mortel, & expire soudain, estimāt ceſtuy là estre propre & fauorisé, les autres

non: Perses, tesmoin le fait d'Amestris, mere de Xerxes, qui en vn coup enterra tous vifs quatorze iouuenceaux, des meilleures maisons, selon la religion du pais: Anciens Gaulois, Carthaginois, qui immoloient à Saturne leurs enfans, presens peres & meres; Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, en faisant fouëtter des ieunes garçons en sa faueur, souuent iusques à la mort: Grecs, tesmoin le sacrifice d'Iphigenia: Romains, tesmoins les deux Decies; *qua fuit tanta iniquitas deorum vt placari pop. Rom. non possent, nisi tales viri occidissent*: Mahumetans, qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur Prophete: Les Indes nouvelles Orientales & Occidentales: & au Thémistitan cimentans leurs idoles de sang d'enfans. Quelle alienation de sens, penser flatter la diuinité par inhumanité, payer la bonté diuine par nostre affliction, & satisfaire à sa iustice par cruauté? *Iam insana sunt vt nemo fuerit dubitaturus furere eos, si cum paucioribus furerent.* Iustice donc affamée de sang humain, sang innocent tiré & respandu avec tant de douleurs & tourmens, *Vt sic dii placentur, quem-* Senec.
admodum ne homines quidem sciunt. D'où peut venir cette opinion & creance, que Dieu prend plaisir au tourment, & en la defaite de ses œures, & de l'humaine nature? suiuant cette opinion, de quel naturel doit estre Dieu? mais tout cela a esté aboly par le Christianisme, comme a esté dit cy dessus.

Elles ont aussi leurs differēces, leurs articles particuliers, & separés, par lesquels elles se distinguēt 3. diffé-
entre elles, & chacune se prefere aux autres, & se confie d'estre la meilleure, & plus vraye que les au-

tres, & s'entreprerochent aussi les vnes aux autres quelques choses & par là s'entrecondamnent & reiettent.

4. Mais l'on n'est point en doute ny en peine de sçavoir quelle est la vraye, ayant la Chrestienne tât d'avantages & de priuileges si hauts & si authétiques par dessus les autres, & priuatiuemēt d'icelles. C'est le subiet de ma seconde verité, où est montré combien toutes les autres demeurent au dessous d'elle.

5. Or cōme elles naissent l'une apres l'autre, la plus ieune bastit tousiours sur son aisnée, & prochaine precedēte, laquelle elle n'improue, ny ne condāne de fons en comble, autrement elle ne seroit pas ouye, & ne pourroit prendre pied; mais seulement l'accuse ou d'imperfection, ou de son terme finy, & qu'à cette occasiō elle viēt pour luy succeder & la parfaire, & ainsi la ruine peu à peu, & s'enrichit de ses despouilles, cōme la Iudaïque qui a retenu plusieurs choses de la gētile Egyptienne son aisnée, ne pouuāt ce peuple Hebreu estre si tost seuré & nettoyé de ses coustumes: la Chrestienne battie sur les verités & promesses de la Iudaïque: la Mahumetane sur toutes les deux, retenāt presque toutes les verités de Iesus-Christ, sauf la premiere qui est sa diuinité, tellemēt que pour sauter du Iudaïsme au Mahumetisme, il faut passer par le Christianisme, & se sont trouués des Mahumetans qui se sont exposés aux tourmēs pour soustenir les verités Chrestiennes, comme vn Chrestien feroit pour soustenir les verités du vieil Testament, mais les vieilles & aisnées condānent tout à fait & entierement les ieunes & les tiennent pour ennemies capitales.

6. Toutes. Toutes les religiōs ont cela, qu'elles sont estranges

ges & horribles au sens commun, car elles proposent & sont basties & cōposées de pieces, desquelles les vnes semblent au iugement humain basses, indignes, & messeantes, dont l'esprit vn peu fort & vigoureux s'en moque; ou bien trop hautes, esclatantes, miraculeuses, & misterieuses, où il ne peut rien conoistre, dont il s'en offense. Or l'esprit humain n'est capable que des choses mediocres, mesprise & dédaigne les petites, s'estonne & se translit des grandes; dont n'est de merueille s'il se rend difficile à receuoir du premier coup toute religiō, où n'y a rien de mediocre & de commun, & faut qu'il y soit induit par quelque occasion. Car s'il est fort il la dédaigne, & l'a en risée; s'il est foible & superstitieux il s'en estonne & s'en scandalise: *Prædicamus Iesum Crucifixum, Iudæis scandalum, gentibus stultitiam.* D'où il aduient qu'il y a tant de mescreans, & irreligieux, pource qu'ils consultent & escoutent trop leur propre iugement, voulans examiner & iuger des affaires de la religion, selon leur portée & capacité, & la traiter par leurs outils propres & naturels. Il faut estre simple, obeissant, & debonnaire pour estre propre à receuoir religion, croire & se maintenir soubs les loix, par reuerence & obeissance, assuiettir son iugement & se laisser mener & conduire à l'authorité publicque, *Captiuantes intellectum ad obsequium fidei,*

Mais il estoit requis d'ainsi proceder, autrement la religiō ne seroit pas en respect & en admiration, comme elle doit; or il faut que cōme difficilement, aussi authentiquement & reueremment, elle soit receuë & iurée: si elle estoit du goust humain & naturel sans estrangeté, elle seroit bien plus facile.

ment, mais moins reueremment prinse.

7. Or estans les religions & creances telles que dit
Parquoy ne doi- uēt estre prinjes humai- nement. est, estranges aux sens communs, surpassantes de bien loin toute la portée & intelligence humaine, elles ne doiuent, ny ne peuuent estre prinse, ny loger chez nous, par moyens naturels & humains (autrement tant de grandes ames, rares & excellentes qu'il y a eu, y fussent arriuées) mais il faut qu'elles soient apportées & baillées par reuelation extraordinaire & celeste, prinse & receuës par inspiration diuine, & comme venant du ciel. Ainsi aussi disent tous qu'ils la tiennent, & la croyent, & tous vsent de ce jargon, que non des hommes, ny ny d'aucune creature, ains de Dieu.

8. Mais à dire vray sans rien flatter ny déguiser, il
Toutes- fois elles sont. n'en est rié; Elles sont, quoy qu'on dise, tenuës par mains & moyens humains, ce qui est vray en tout sens des faulses religiōs, n'estans que pures inuentions humaines ou diaboliques; les vrayes, comme elles ont vn autre ressort, aussi sont elles & receuës & tenuës d'une autre main, toutesfois il faut distinguer. Quant à la reception, la premiere & generale publicatiō & installatiō d'icelles a esté *Domino cooperante, sermonem confirmante sequentibus signis*, diuine & miraculeuse, la particuliere receptiō se fait bien tous les iours par voye, mains, & moyës humains, la nation, le pais, le lieu donne la religion: l'on est de celle que le lieu & la compagnie où l'on est né, tient; l'on est circoncis, baptizé Iuif & Chrestien auant que l'on sçache que l'on est homme; la religion n'est pas de nostre choix & election, l'homme sans son sçeu est fait Iuif ou Chrestié, à cause qu'il est né dedans la Iuifuerie ou Chrestienté, que s'il

fuſt né ailleurs dedans la Gentilité ou le Mahumetisme, il fuſt eſté de meſmes, Gentil, ou Mahumetain. Quant à l'obſervance les vrays & bons professeurs d'icelles, outre la profeſſion externe qui eſt commune à tous, voire & aux meſcroyans, ont le don de Dieu, le teſmoignage du S. Eſprit au dedans, mais c'eſt choſe qui n'eſt pas commune ny ordinaire, quelque belle mine que l'on tienné, teſmoin la vie & les mœurs ſi mal accordantes avec la creance, teſmoin que pour occasions humaines & bien legeres, l'on va cõtre la teneur de ſa religion. Si elle tenoit & eſtoit plantée par vne attache diuine, choſe du monde ne nous en pourroit eſbranler, telle attache ne ſe romproit pas ſi ayſément; ſ'il y auoit de la touche & du rayon de la diuinité, il paroïtroit par tout, & l'on produiroit des effets qui ſ'en ſentiroient, & ſeroient miraculeux, comme a dit la verité. Si vous auies vne ſeule goutte de foy, vous remueries les montagnes. Mais quelle proportion ny conuenance entre la perſuaſion de l'immortalité de l'ame, & d'vne future recõpenſe ſi glorieuſe & heureuſe, ou ſi malheureuſe & angoiſeuſe, & la vie que l'on mene? La ſeule apprehenſiõ des choſes que l'on dit croire ſi fermentent, feroit eſgarer & perdre le ſens: la ſeule apprehenſion & crainte de mourir par iuſtice, & en public, ou de quelqu'autre accident honteux & faſcheux, a fait perdre le ſens à pluſieurs, & les a iettés à des partis bien eſtranges: & qu'eſt-cela au pris de cé que la religion enſeigne de l'aduenir? Mais ſeroit-il poſſible de croire en verité, eſperer cette immortalité bien-heureuſe, & craindre la mort paſſage neceſſaire à icelle? craindre & apprehender cette puni-

tion infernale, & viure comme l'on fait? Ce sont comptes; choses plus incompatibles que le feu & l'eau. Ils disent qu'ils le croient; ils se le font à croire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire à croire aux autres, mais il n'en est rien, & ne sçauent que c'est que croire: C'est vn croire, mais tel que l'escripture appelle historique, diabolique, mort, informe, inutile, & qui fait plus de mal que de bien. Tels croyans sont de vrais mocqueurs & affronteurs, disoit vn ancien, & vn autre, qu'ils sont d'vne part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus lasches & vilains du monde; plus qu'hommes aux articles de leur creance, & pires que pourceux en leur vie. Certes si nous nous tenions à Dieu, & à nostre religion, ie ne dy pas par vne grace & vne estreinte diuine, comme il fait, mais seulement d'vne commune & simple, comme nous croyons vne histoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au dessus de toute autre chose pour l'infinité bonté qui reluit en eux; pour le moins feroient ils en mesme rang que l'honneur, les richesses, les amys. Or y en a-il bien peu, qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque point de sa religion, que contre son parent, son maistre, son amy, ses moyens. Tout cecy ne heurte point la dignité, netteté, & hauteffe de la Chrestienté, non plus que le fumier ne souille le rayon du Soleil qui luit sur luy, car comme a dit vn ancien, *fides non à personis, sed contra*: Mais l'on ne sçauroit trop crier contre les faux hypocrites à qui la verité en veut tant par *Math. 23* expres & preciput, avec tant de *va* qu'il leur iette & eslance de sa bouche.

Pour sçauoir quelle est la vraye pieté, il faut premierement la separer de la faulse, sainte & contre-
faite, afin de n'equiuoquer comme la plus part du monde fait. Il n'y a rien qui face plus belle mine, & prenne plus de peine à ressembler la vraye pieté & religion, mais qui luy soit plus contraire & en-

9.
Distinction entre la vraye & faulse religion.

nemie, que la superstition: comme le loup qui ne ressemble pas trop mal le chien, mais est d'un esprit & humeur tout contraire: & le flatteur qui contrefait le zelé amy, & n'est rien moins, & la faulse monnoye plus parée que la vraye. *Gens superstitioni*

obnoxia, religionibus aduersa. Et est aussi enuieute & ialousse, cōme l'amoureuse adultere, qui par ses petites mignardises, fait semblât de porter plus d'affection, & se loucier plus du mary, que la vraye épouse, laquelle elle veut rendre odieuse. Or les notables differences des deux, sont que la religion aime & honore Dieu, met l'homme en paix & en repos, & loge en vne ame libre, fraîche & genereuse; la superstition trouble & effarouche l'homme, & injurie Dieu, apprenant à le craindre avec horreur & effray, se cacher & s'enfuir de luy s'il estoit possible, c'est maladie d'ame foible, vile, & paoureuse. *Superstitio error insanus, amandos timet, quos colit*

Tacit.

August.

violat: morbus pusilli animi, qui superstitione imbutus est, quietus esse nusquam potest. Varro ait Deum à religioso vereri, à superstitioso timeri. Parlons de tous les deux à part.

Le superstitieux ne laisse viure en paix ny Dieu, ny les hommes; il apprehende Dieu chagrin, despitueux, difficile à contenter, facile à se courroucer, long à s'appaiser, examinant nos actions à la façon humaine d'un iuge bien seuer, espiant & nous guettant au pas; ce qu'il tesmoigne allés par ses fa-

10.
Superstition des-crite.

cons de le seruir qui est tout de mesmes. Il tremble de peur, il ne peut bien se fier ny s'asseurer, craignant n'auoir iamais assés bien-fait, & auoir obmis quelque chose, pour laquelle omission, tout peut estre ne vaudra rien; il doute si Dieu est bien content, se met en peine de le flatter pour l'appaiser & le gagner, l'importune de prieres, vœux, offrandes, se feint des miracles, aysément croit & reçoit les supposés par autres, prend pour soy, & interprete toutes choses encôres que purement naturelles, comme expressément faites & enuoyées de Dieu, mord & court à tout ce que l'on dit, comme vn homme fort ioucieux, *duo superstitionis propria, nimius timor, nimius cultus*. Qu'est ce tout cela, sinon en se donnant force peine, vilement, sordidement, & indignement agir avec Dieu, & plus mecaniquemēt que l'on ne feroit avec vn homme d'honneur? Generalement toute superstition & faute en religion; vient de ce que l'on n'estime pas assez Dieu, nous le rappelons & rauallons à nous, nous iugeons de luy selon nous; nous l'affublons de nos humeurs: quel blaspheme!

II.
Est naturelle.

Or ce vicé & maladie nous est quasi comme naturelle, & y auons tous quelque inclination. Plutarque deplôre l'imfirmité humaine, qui ne scait iamais tenir mesure, & demeurer ferme sur ses pieds: car elle panche & degene ou en superstition & vanité, ou en mespris & nonchalance des choses diuines. Nous ressemblons au mal aduisé mary, coiffé de quelque vilaine rutée, avec laquelle il fait plus, à cause de ses mignotiles & artifices, qu'avec son honneste espouse, qui l'honore & le sert avec vne pudeur simple & naïfue: ainsi nous

plaist plus la superstition, que la religion.

Elle est aussi populaire, vient de foiblesse d'ame, d'ignorance ou mesconnoissance de Dieu bien grossiere; dont elle se trouue plus volontiers aux enfans, femmes, vieillards, malades, allaillis & batrus de quelque violent accident, breux aux barbares. *Inclinant natura ad superstitionem barbari.* C'est d'elle donc, & non de la vraye religion, qu'il est vray, ce que l'on dit apres Platō, que la foiblesse & lascheté des hōmes, a introduit & fait valoir la religion, dont les enfans, femmes, & vieillards seroyent plus susceptibles de Religion, plus scrupuleux & deuotieux: ce seroit faire tort à la vraye religion, que luy donner vne si chetive cause & origine.

Outre ces semences & inclinations naturelles à la superstition, plusieurs luy tiennent la main, & la fauorisent pour le gain & profit grand qu'ils entirent. Les grands aussi & puissans, encores qu'ils sçachent ce qui en est, ne la veulent troubler ny empêcher, sçachant que c'est vn outil tres propre pour mener vn peuple; d'où il aduient que non seulement ils fomentent & reschauffent celle qui est desia en nature, mais encores quand il est besoin, ils en forgent & inuentent de nouvelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla, & autres, qui fa-
ciunt animos humiles formidine diuim, depressoque premunt ad terram. Nulla res multitudinem efficacius regit, quam superstitio.

Or quittans cette orde & vilaine superstition, (que ie veux estre abominée par celui que ie desire icy diure & instruire à la sagesse) apprenons & guidons nous à la vraye religion & pieré, de laquelle ie veux donner icy quelques traits & pourtraits.

comme petites lumières. Mais auant y entrer ie
 veux dire cecy en general, & comme par pface,
 que de tant de diuerses religiōs & manieres de ser-
 uir Dieu, qui sont ou peuuent estre au monde, cel-
 les semblent estre plus nobles, & auoir plus d'ap-
 arence de verité, lesquelles sans grande operation
 externe & corporelle, retirent l'ame au dedans, &
 l'esleuent par pure contemplation, à admirer &
 adorer la grandeur & maiesté immense de la pre-
 miere cause de toutes choses, & l'estre des estres,
 sans grande declaratiō ou determination d'icelle,
 ou prescription de son seruice; ains la recognois-
 sent indefiniment estre la bonté, perfection, & in-
 finité du tout incomprehēsible, & incognoissable,
 comme enseignent les Pythagoriens & plus insi-
 gnes Philosophes. C'est s'approcher de la religion
 des Anges, & bien pratiquer le mot du fils de Dieu,
 adorer en esprit, & verité, & que Dieu demande
 tels adorateurs comme les meilleurs. En l'autre
 bout & extremité sont ceux qui veulent auoir vne
 Deité visible & perceptible par les sens, auquel er-
 reur vilain & grossier a trépé: presque tout le mō-
 de, & Israël au Desert se faisant vn veau: & de ceux
 là, ceux qui ont choisi le Soleil pour Dieu semblēt
 auoir plus de raison que tous autres, à cause de sa
 grandeur, beauté, vertu esclattante & incogneuē,
 & certes digne, voire qui force tout le monde en
 admiration & reuerence de soy: l'œil ne voit rien
 de pareil en l'vniuers, ny d'approchant, il est vn,
 seul, & sans compagnon. La Chrestienté comme
 au milieu a bien le tout temperé, le sensible & ex-
 terne avec l'insensible & interne, seruant Dieu
 d'esprit & de corps, & s'accommodant aux grands

Ieais. 4.

24.

& aux petits, dont est mieux establie & plus durable. Mais en icelle mesme, comme il y a diuersité & des degrés d'ames, de suffisance & capacité, de grace diuine, aussi y a il de manieres de seruir Dieu. Les plus releués & parfaits tirét plus à la premiere maniere plus spirituelle & contēplatiue, & moins externe, les moindres & imparfaits, *quasi sub pedagogo*, demeurét en l'autre de laict externe & populaire.

La religion est en la cognoissance de Dieu, & de soy mesme: (car c'est vne action relative entre les deux) son office est d'esleuer Dieu au plus haut de tout son effort, & baisser l'homme au plus bas, l'abbatre comme perdu, & puis luy fournir des moyens de se releuer, luy faire sentir sa misere & son rien, afin qu'en Dieu seul, il mette sa confiance & son tout.

15.
Desirios diuersis de religion.

L'office de religion est nous lier avec l'auteur & principe de tout biē, reünir & consolider l'homme à sa premiere cause, comme à sa racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché, il se conserue à sa perfection; au contraire quand il s'en separe, il seiche aussi tost sur le pied.

16.

La fin & l'effet de la religion est de rendre fidellement tout l'honneur & la gloire à Dieu; & tout le profit à l'homme: tous biens reuiennent à ces deux choses. Le profit qui est vn amendement, & vn bien essentiel & interne, est deu à l'homme vuide, necessiteux, & de tous points miserable: la gloire, qui est vn ornement accessoire & externe, est deu à Dieu seul, qui est la perfection & la plénitude de tous biens, auquel rien ne peut estre adiousté, *Gloria in excelsis Deo, & in terra pax hominibus.*

17.

Suyuant ce dessus nostre instruction à la pieté, est

18.

*Instru-
ction à
piété.*

premierement d'apprendre à cognoistre Dieu: car de la cognoissance des choses procedel l'honneur que nous leur portons. Il faut donc premierement que nous croyons qu'il est, qu'il à creé le monde par sa puissance, bonté, sagesse, que par elle mesme il le gouverne; que sa prouidence veille sur toutes choses, voire les plus petites; que tout ce qu'il nous enuoye est pour nostre bien, & que nostre mal ne vient que de nous. Si nous estimions maux les fortunes qu'il nous enuoye, nous blasphemions contre luy, pource que naturellement nous honorons qui bien nous fait, & hayssons qui nous fait mal. Il nous faut donc resoudre de luy obeyr & prendre en gré tout ce qui vient de sa main, nous commettre & soubmettre à luy.

19.
Honorer

Il faut puis apres l'honorer; la plus belle & sainte façon de ce faire, est premierement de leuer nos esprits de toute charnelle, terrienne, & corruptible imagination; & par les plus chastes, hautes, & saintes conceptions, nous exercer en la contemplation de la diuinité: & apres que nous l'aurons orné de tous les noms & loüanges les plus magnifiques & excellens, que nostre esprit se peut imaginer, nous recognoissons que nous ne luy auons encores rié presenté digne de luy: mais que la faute est en nostre impuissance & foiblesse, qui ne peut rien conceuoir de plus haut; Dieu est le dernier effort de nostre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée suiuant sa capacité, & pour mieux dire, Dieu est infiniment par dessus tous nos derniers & plus hauts efforts & imaginations de perfection.

Il faut puis apres le seruir de cœur & d'esprit,

c'est le service qui répond à son nature] : *Deus spiritus* 20.
ritus est: Si Deus est animus sit tibi pura mente colendus: servir
 c'est celuy qu'il demande, & qui luy agrée: *pater tuus* d'esprit.
les querit adoratores: l'offrande plaisante à sa Maieité,
 c'est vn cœur net, franc, & humilié : *Sacrificium Deo*
Spiritus. vne ame & vne vie innocente: optimus ani-
mus, pulcherrimus Dei cultus: religiosissimus cultus imita- Senec.
ri: vincus Dei cultus non esse malum: l'homme sage est Lactant.
 vn vray Sacrificateur du grand Dieu, son esprit est Merc.
 son temple, son ame en est son image, ses affectiōs Trism.
 sont les offrandes, son plus grand & solennel sa-
 crifice, c'est l'imiter, le servir, & l'implorer: c'est
 au grand à donner & au petit à demander, *Beatius*
dare quam accipere.

Ne faut toutesfois mespriser & desdaigner le ser- 21.
 vice exterieur & public, auquel il se faut trouver, *De corp*
 & assister avec les autres, & observer les ceremo-
 nies ordōnées & accoustumées, avec moderation;
 sans vanité, sans ambition, ou hypocrisie, sans luxe
 ny auarice; & tousiours avec cette pēlée, que Dieu
 veut estre serui d'esprit, & que ce qui se fait au de-
 hors est plus pour nous que pour Dieu, pour l'vni-
 té & edification humaine que pour la verité diui-
 uine, *que potius ad morem quàm ad rem pertinet.*

Nos vœux & prieres à Dieu doyuent estre toutes 22.
 réglées & subiettes à sa volonté; nous ne deuons *Le prier.*
 rien desirer ny demāder, que suuant ce qu'il a or-
 donné, ayant tousiours pour nostre refrain, *fiat vo-*
luntas tua. Demander chose contre sa prouidence,
 est vouloir corrompre le iuge, & gouverneur du
 monde, le penser, flatter & gagner par presens &
 promesses, c'est l'iniurier: Dieu ne desire pas nos
 biens, aussi n'en auons nous point à vray dire,

tout est à luy, *non accipiam de domo tua vitulos, &c. meus est enim orbis terræ & plenitudo eius*, mais seulement que nous nous rendions dignes des siens, & ne demande pas que nous luy donnions: mais que nous luy demandions, & prenions: en quoy nous l'honorons. *Inuoca me in die tribulationis, erua me, & honorificabis me.* Aussi est-ce à luy à donner comme grand, & à l'homme petit & necessiteux à demander & à prendre; luy vouloir prescrire ce qu'il nous faut ou nous voulons, c'est s'exposer à l'inconuenient de Midas, mais ce qui luy plaist & sçait nous estre salutaire.

Bref il faut penser, parler, & agir avec Dieu, comme tout le monde nous entendant viure & conuerser avec le monde, comme Dieu le voyant.

23.
Difer
de son nō

Ce n'est pas respecter & honorer le nom de Dieu comme il faut, mais plustost le violer, que de le mesler en toutes nos actions & paroles, legerement & promiscuëment, comme par exclamation, ou par coustume, ou sans y penser, ou bien tumultuairement & en passant; il faut rarement & sobrement mais serieusement, avec pudeur, crainte, & reuerence parler de Dieu & de ses œuures, & n'entreprendre iamais d'en iuger.

24.
Cōclusion

Voila sommairement pour la pieté, laquelle doit estre en premiere recommandation, contemplant tousiours Dieu d'une ame franche, alegre, & filiale, non effarouchée ny troublée, comme les superstitieux. Pour les particularitez tant de la creance qu'obseruance, il faut tenir à la Chrestienne, comme la vraye, plus riche, plus releuée, plus honorable à Dieu, profitable & consolatiue à l'homme, ainsi qu'auons monsté en nostre secon-

de verité, & en icelle demeurant, il faut d'une douce submission & obeissance s'en remettre & arrester à ce que l'Eglise Catholique a de tout temps, vniuersellement tenu & tient, sans disputer & s'embrouiller en nouveauté ou opinion triée & particuliere pour les raisons deduites en nostre troisieme verité, spécialement és premier & dernier chapitres, qui suffiront à celuy qui ne pourra ou ne voudra lire tout le livre.

Seulement ay-ie icy à donner vn aduis nécessaire à celuy qui pretend à la sagesse, qui est de ne se- parer la pieté de la vraye preud'homme, de la- quelle nous auons parlé cy dessus, se contentant de l'une; moins encores les confondre & mesler ensemble: ce sont deux choses bien distinctes, & qui ont leurs ressorts diuers, que la pieté & pro- bité, la religion & la preud'homme, la deuotion & la conscience; ie les veux toutes deux iointes en celuy que j'instruis icy, comme aussi l'une sans l'autre ne peut estre entiere & parfaite, mais non pas confuses. Voicy deux escueils dont il se faut garder, & peu s'en sauuent, les separer se conten- tant de l'une, les confondre & mesler, tellement que l'une soit le ressort de l'autre.

Les premiers qui les separēt, & n'en ont qu'une, sont de deux sortes, car les vns s'adonnent totale- ment au culte & seruice de Dieu, ne se souciant gueres de la vraye vertu & preud'homme, de la- quelle ils n'ont aucun gouſt, vice remarqué com- me naturel aux Iuifs (rare superſticieuse sur tou- tes, & à cause de ce odieuse à toutes) spécialement aux Scribes & Pharisiens les plus religieux d'en- tr'eux, fort descrié par leurs Prophetes, & puis

25.
Aduis de
bien con-
joindre la
pieté &
probité.

26.
De ceuz
qui ont la
pieté sans
probité.

Scribes
& Phari-
siens.

Mat. 15. par le Messie, qui leur reprochent, que de leur
Chap. 22. temple & ceremonies ils en faisoient vne cauerne
 de larrons, couuerture & excuse de plusieurs mes-
 chancetés, lesquelles il ne sentoient, tant ils estoient
 affublez & coiffez de cette deuotion externe, en
 laquelle mettans toute leur confiance, pensoient
 estre quittes de tout deuoir, voire s'en rendoyent
 plus hardis à mal faire. Plusieurs sont touchez de
 cet esprit féminin & populaire, attentifs du tout
 à ces petits exercices d'externe deuotion, qui
 pour cela n'en valent pas mieux, dont est venu le
 prouerbe *Ange en l'Eglise, Diable en la maison*, Ils
 prestent la mine & le dehors à Dieu, à la Phari-
 saïque, sepulchres & murailles blanchies, *populus*
hic labijs me honorat, cor eorum longe à me, voire ils
 font pieté couuerture d'impiété, ils en font com-
 me l'on dit, mestier & marchandise, & alleguent
 leurs offices de deuotion, en atténuation ou com-
 pensation de leurs vices & dissolutions: les autres
 au rebours ne font estat que de la vertu & preu-
 d'homme, se soucient peu de ce qui est de la Re-
 ligion, faute d'aucuns Philosophes, & qui se peut
 trouuer en des Atheistes.

*De ceux
 qui ont la
 probité
 sans pie-
 té.*

*27.
 Compa-
 raison.*

Ce sont deux extremitez vicieuses; qui l'est plus
 ou moins, & sçauoir qui vaut mieux, religion ou
 preud'homme, ie ne veux traiter cette question:
 seulement ie diray, pour les comparer hors de là
 en trois points, que la premiere est bien plus faci-
 le & aysée, de plus grande montre & parade, des
 esprits simples & populaires: la seconde est d'ex-
 ploit beaucoup plus difficile & laborieux, qui a
 moins de montre, & est des esprits forts & genereux.

18.

Le vien aux autres qui ne different gueres de ces

prethiers, qui ne se soucient que de Religion. Ils peruertissent tout ordre, & brouillent tout cōsondans la preud hōmie, la Religion, la grace de Dieu (comme a esté dit cy dessus) dōt ils n'ont n'y vraye preud'homme, n'y vraye Religion, ny par consequent la grace de Dieu, comme ils pensent, gens tant contens d'eux mesmes, & si prompts à censurer & cōdamner les autres, *qui confidunt in se & aspernantur alios.* Ils pensent que la Religion soit vne generalité de tout bien & de tout vertu, que toutes vertus soyent comprinses en elle, & luy soyent subalternes, dont ne recognoissent autre vertu ny preud'homme que celle qui se remuë par le ressort de Religion. Or c'est au rebours, car la Religio qui est posterieure, est vne vertu speciale & particuliere, distincte de toutes les autres vertus, qui peut estre sans elles & sans probité, comme a esté dit des Pharisiens; Religieux, & meschans: & elles sans Religion cōme en plusieurs Philosophes, bons & vertueux, toutes fois irreligieux. Elle est aussi comme enseigne toute la Theologie, vertu morale, humaine, piece appartenante à la Iustice, l'une des 4. vertus Cardinales, laquelle nous enseigne en general de rendre à chascun ce qui luy appartient, gardent à chascun son rang. Or Dieu estant par dessus tous; l'auteur & maistre vniuersel, il luy faut rēdre tout souuerain honneur, seruite, obeissance, & c'est religio, subalterne & l'hypothese de iustice, qui est la These vniuerselle plus ancienne & naturelle. Ceux-cy veulēt au rebours que l'on soit religieux avant preud'homme, & que la Religion qui s'acquiert & s'apprend de dehors, *ex auditu, quomodo credent sine predicante,* engendre la preud'hom-

Contre
ceux qui
conson-
dent la
pietē &
probité.

Thom. p.
2 q. 8.

mie, laquelle nous auons montré deuoir ressortir de nature, Loy & lumiere que Dieu a mis au dedans de nous dès nostre origine, c'est vn ordre renuersé. Ils veulent que l'on soit homme de bien, à cause qu'il y a vn Paradis & vn Enfer, dont s'ils ne craignoient Dieu, & d'estre damnés (car c'est souuent leur iargon) ils feroient de belles besognes. O chetive & miserable preud'homme! Quel gré te faut-il sçauoir de ce que tu fais? couïarde & lasche innocence, *quæ nisi metu non placet!* Tu te gardes d'estre meschant, car tu n'oses & crains d'estre battu; & desia en cela es-tu meschant, *oderunt peccare mali formidine pœna.* Or ie veux que tu l'oses, mais que tu ne vueilles quand bien tu n'en ferois iamais tancé; ie veux que tu sois homme de bien, quand bien tu ne deurois iamais aller en Paradis, mais pource que nature, la raison, c'est à dire Dieu le veut, pource que la Loy & la police generale du monde, d'où tu es vne piece, le requiert ainsi, & tu ne peux consentir d'estre autre que tu n'aïlles contre toy-mesme, ton estre, ta fin. Ie ne veux pas du tout reprobuer ny condamner ceste preud'homme acquise & causée par ressort externe de recompense ou punition comme meschante, car elle vaut beaucoup mieux que rien, est tres-vtile pour reduire les meschans, qu'il faut traiter comme vilains esclaves à coups de baston: mais ie la dy chetive, accidentale, indigne d'un Sage noble & sacré (auquel est requise vne bien plus haute, forte & genereuse probité qu'au reste du commun & profane) & comme parle la Theologie, seruite, imparfaite, propre aux rudes & grossiers encores commençans & apprentifs. Certes telle

prud'homme causée par l'esprit de religion, outre qu'elle n'est vraye & essentielle, n'agissant par le bon ressort auteur de nature, mais accidentale, encor est-elle tres-dangereuse, produisant quelque fois de tres-vilains & scandaleux effects (comme l'experience l'a de tout temps fait sentir) sous beaux & specieux pretextes de pieté. Quelles execrables meschancetez n'a produit le zele de religion? mais se trouue il autre sujet ou occasion au monde, qui en aye peu produire de pareilles? Il n'appartient qu'a ce grand & noble sujet, de causer les plus grands & insignes effects:

Tantum religio potuit suadere malorum,

Quæ peperit sæpe scelerosa atque impia facta.

N'aymer point, regarder de mauuais œil, comme vn monstre, celuy qui est d'autre opinion que la leur, penser estre contaminé de parler ou hanter avec luy, c'est la plus douce & la plus molle action de ces gens: qui est homme de bien par scrupule & bride religieuse gardez vous en, & ne l'estimez gueres: & qui a religion sans prud'hõmie, ie ne le veux pas dire plus meschant, mais bien plus dangereux que celui qui n'a ny l'vn ny l'autre. Il semble que la Religion seule aiguise les passions & les eschauffe sous pretexte de zele, *Omnis qui interficiet vos, putabit se obsequium præstare Deo.* Ce n'est pas que la Religion enseigne ou fauorise aucunement le mal, comme aucuns ou trop sottement, ou trop malicieusement voudroyent objecter & tirer de ces propos: car la plus absurde & la plus faulse mesmes ne le fait pas; mais cela vient que n'ayant aucun goust ny image ou conception de prud'hõmie, qu'à la suite & pour le seruice de la Religio,

Ieã. 26.

& pensant qu'estre homme de bien, n'est autre chose qu'estre soigneux d'auancer & faire valoir sa Religion; croyent que toute chose qu'elle que elle soit, trahison; perfidie, sedition, rebellion & toute offense à quiconque soit, est nonseulement loisible & permise, colorée du zele & soin de Religion, mais encores louable, meritoire & canonizable, si elle sert au progres & auancement de la Religion, & reculement de ses aduerfaires. Les Iuifs estoient impies & cruels à leurs parens; iusques à leur prochain, ne prestans ny payans leurs debtes, à cause qu'ils donnoyent au temple: pensoyent estre quittes de tous deuoirs & renuoyoyent tout le monde, en disant *Corban*.

Mat 15.
s. Hier

Conclu-
sio nin-
structiue
du mari
age de la
probité.
En celi
libre ch. 3.

Je vetux donc (pour finir tout ce propos) en mon sage vne vraye preud'homme & vne vraye pieté iointes & mariées ensemble, & toutes deux complettes & couronnées de la grace de Dieu, laquelle il ne refuse à aucun qui la demande, *Deus dat Spiritum bonum omnibus petentibus eum*, comme a esté dict cy dessus.

REGLER SES DESIRS & plaisirs.

CHAP. VI.

C'EST vn grand office de sagesse, scauoir bien moderer & regler les desirs & plaisirs; car d'y renoncer du tout, tant s'en faut que ie le requiere en mon Sage, que ie tien ceste opinion non seulement fantasque, mais encores vicieuse & desnaturée. Il faut donc premierement refuter ceste

Opinion, qui extermine & condamne totalement les voluptez, & puis apprendre comment il s'y faut gouverner.

C'est vne opinion plausible, & estudiée par ceux qui veulent faire les entendus, & professeurs de singuliere saintecté, que mespriser & fouler aux pieds generalement toutes sortes de plaisirs, & toute culture du corps, retirant l'esprit à soy, sans auoir commerce avec le corps, l'esleuant aux choses hautes, & ainsi passer ceste vie comme insensiblement, sans la goustier ou y estre attentif. A ces gens ceste phrase ordinaire de passer le temps conuient fort bien : car il leur semble que c'est tresbien vser & employer ceste vie, que de la couler & passer, & comme se desrober & eschapper à elle, comme si c'estoit chose miserable, onereuse & facheuse, veulent glisser & gauchir au monde, tellement que non seulement les deuis, les recreations & passetemps leur sont suspects & odieux ; mais encores les necessitez naturelles, que Dieu a assaisonné de plaisir, leur sont coruées. Ils n'y viennent qu'à regret, & y estant tiennent tousiours leur ame en haleine hors de là : bref le viure leur est coruée, & le mourir soulas, festoyans ceste sentence, qui peut & bien & mal estre prinse & entendue, *Vitam habere in patientia, mortem in desiderio.*

Mais l'iniquité de ceste opinion, se peut monstrer en plusieurs façons. Premièrement il n'y a rien si beau & legitime, que faire bien & deuëment l'homme, bien scauoir viure ceste vie. C'est vne science diuine & bien ardue, que de scauoir jouir loyalemēt de son estre, se conduire selō le modelle cōmun & naturel, selon ses propres conditions,

fans en chercher d'autres estranges : toutes ces extrauagances, tous ces efforts artificiels & estudiez, ces vies escartées du naturel & commun, partent de folie & de passion, ce sont maladies, ils se veulent mettre hors d'eux, eschapper à l'homme & faire les diuins, & font les sots; ils se veulent transformer en Anges, & se transforment en bestes: *aut Deus, aut bestia: homo sum, humani à me nihil alienum puto*: l'homme est vne ame & vn corps, c'est mal fait de desmembrer ce bastiment, & mettre en diorce ceste fraternelle & naturelle ioincture; au rebours il les faut renouër par mutuels offices, que l'esprit esueille & viuifie le corps pesant, que le corps arreste la legereté de l'esprit, qui souuent est vn trouble-feste; que l'esprit assiste & fauorise son corps, comme le mari sa femme, & non le rebutter, le hayr. Il ne doit point refuser à participer à ses plaisirs naturels, qui sont justes, & s'y complaire conjugalement, y apportant comme le plus sage de la moderation. L'homme doit estudier, faouurer, & ruminer ceste vie, pouren rendre graces condignes à celuy qui la luy a ottroyée, Il n'y a rien indigne de nostre soing en ce present que Dieu nous a fait; nous en sommes contables iufques à vn poil; ce n'est pas vne commission farcesque à l'homme, de se conduire & sa vie selon sa condition naturelle, Dieu la luy a donnée bien serieusement & expressément.

3.
Voyez
L. 3. c. 38

Mais quelle folie & plus contre nature, que d'estimer les actions vicieuses, pource qu'elles sont naturelles: indignes pource qu'elles sont necessaires? Or c'est vn tres-beau mariage de Dieu, que la nécessité & le plaisir: nature a tressagement voulu

que les actions qu'elle nous a enjoint pour nostre besoin, fussent aussi voluptueuses; nous y conuiant non seulement par la raison, mais encores par l'appetit: & ceux ci veulent corrompre les regles. C'est pareille faute & injustice, de prendre à contrecœur, & condamner toutes voluptez, comme de les prendre trop à cœur & en abuser. il ne les faut ni couvrir ni tair, mais les recevoir, & en user discrettement & moderement, comme sera tantost dit en la regle. La temperance qui est la regle des plaisirs condamne aussi bien l'intensibilité & priuation de tout plaisir, *stuporem nature*, qui est l'extremité defaillante, comme l'intemperance *libidinem*, qui est l'extremité excedente. *Contra naturam est torquere corpus suum, faciles odisse mundum & squallorem appetere: delicatas res cupere luxuria est, vtilitas & non magno parabiles fugere dementia est.*

Qui a enuie d'elcarter son ame, l'écarte hardimēt s'il peut, lors que le corps se portera mal, & sera en grand douleur, pour la descharger de ceste contagion: mais il ne peut, cōme aussi ne doit il, car à parler selō droit & raison, elle ne doit jamais abandonner le corps, c'est singerie que le vouloir faire: elle doit regarder & le plaisir & la douleur d'une veüe pareillement ferme; l'un si elle veut seuerement, & l'autre gayement: mais en tout cas elle doit assister au corps, pour toujours le maintenir en regle.

Mespriser le monde, c'est vne proposition braue, sur quoy on triomphe de parler & discourir: mais ie ne voy pas qu'ils l'entendēt bien, & encor moins qu'ils le pratiquēt bien: qu'est-ce que mespriser le monde? Qu'est-ce monde? Le ciel, la terre, en vn mot les creatures? Non, ie croy: Quoy

donc? L'usage, le profit, service, commodité que l'on en tire? Quelle ingratitude contre l'auteur qui les a fait à ces fins? quelle accusation contre nature? Et puis comment se peut-il faire de s'en passer? Si en fin tu dis que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais c'est l'abus d'icelles; les vanitez, folies, exces, & desbauches qui sont au monde; bien dit, mais cela n'est pas du monde, ce sont choses contre le monde & sa police: ce sont additions tiennes: ce n'est pas de nature, mais de ton propre artifice. S'en garder comme la Sagesse & la regle de cy apres l'enseigne, ce n'est pas mespriser le monde, qui demeure tout entier sans cela: mais c'est bien user du monde, se bien reigler au monde, & comme la Theologie enseigne, s'en servir, en user, & non jouyr, *ut non frui*. Or ces gens pensent bien practiquer le mespris du monde, par quelques mœurs & façons externes particulieres, escartées du commun du monde, mais ce sont mocqueurs. Il n'y a rien de si mondain & de si exquis au monde, le monde ne rit point & n'est point tant folastre & enjoué ches soy comme dehors, aux lieux où on fait profession de le fuir & fouler aux pieds. Ce qui est dit contre les hypocrites qui ont tant degeneré de leur principe, qu'il n'en est demeuré que l'habit, encor est-il de beaucoup changé, si non en la forme, au moins en la matiere, qui ne leur sert que pour les rendre plus enflez, hardis & effrôtez, qui est toute l'opposite de leur institution, *va vobis qui circuitis mare & aridam ut faciatis unum profeliturum, & cum factus fuerit, faciis filium gehēnae*. Et non contre l'estat qui est l'eschole de la vraye & saincte Philosophie. C'est donc vne opinion malade, fantasque

& desaturée, que reietter & condamner generalement tous desirs & plaisirs. Dieu est le Createur & auteur de plaisir, *Plantavit Dominus paradisum voluptatis, posuit hominem in paradiso voluptatis, proculit omne lignum pulchrum, suave, delectabile,* comme se dira, mais il faut apprendre à s'y bien porter, & ouyr la leçon & sagesse là dessus.

liv. 3. ch. 38.

Cette instruction se peut reduire à quatre points (lesquels si ces mortifiez & grands mespriseurs du monde sçauroyent bien mespriser, ils feroient beaucoup) sçavoir peu, naturellement, moderément, & par rapport à soy. Ces quatre vont presque tousiours ensemble, & lors font vne regle entiere & parfaite: & pourroit-on, qui voudroit, raccourcir & comprendre tous ces quatre en ce mot, naturellement: car nature est la regle fondamentale & suffisante à tout. Mais pour rendre la chose plus claire & facile, nous distinguerons ces quatre poinçts. Le premier poinçt de cest regle est desirer peu: Vn bien court assureé moyen de braver la fortune, luy couplant toutes les auenuës, lui ostant toute prinse sur nous pour viure contents & heureux; & en vn mot estre sage, est retiancher fort court ses desirs, ne desirer que bien peu ou rien. Qui ne desire rien, encores qu'il n'aye rien, equipolle & est aussi riche que celuy qui jouit de tout: tous deux reuiennent à mesme chose, *nihil interest an habeas, an non concupiscas,* Dont a esté bien dit que ce n'est pas la multitude & l'abondance qui contente & enrichit, mais la disette & le rié. C'est la disette de desirer, car qui est poure en desirs, est riche en contentement, *summæ opes inopia cupiditatum;* bref qui ne desire rien est aucunement sèblable à Dieu.

6.
Seconde partie la regle aux plaisirs & desirs.

Peu.

& desia comme les bien-hureux, qui sont heureux, non pource qu'ils ont & tiennent tout, mais pource qu'ils ne desirent rien: *qui desiderium suum clausit, cum Ioue de fœlicitate contendit.* Au contraire si nous laschons la bride à l'appetit, pour suiure l'abondance ou la delicateſſe, nous serōs en perpetuelle peine: les choses superflues nous deuiendrōt necessaires, nostre esprit deuiendra serf de nostre corps, & ne viurons plus que pour la volupté; si nous ne moderons nos plaisirs, & desirs, & ne les mesurons par le compas de la raison, l'opinion nous emportera en vn precipice, où n'y aura fond ny riuē. Par exemple nous ferons nos souliers de velours, puis de drap d'or, en fin de broderie, de perles, & diamans; nous bastirons nos maisons de marbre, puis de iaspe & de porphire.

Or ce moyen de s'enrichir & se rendre content est tresiuste, & en la main d'vn chascun; il ne faut point chercher ailleurs & hors de soy le contentement, demandons le & l'obtenons de nous mesmes: arrestons le cours de nos desirs, il est inique & iniuste d'aller importuner Dieu, Nature, le Mōde, par vœus & prieres, de nous donner quelque chose, puis que nous auons en main si beau moyen d'y pouruoir. Pourquoi demanderay-ie plustost à autruy qu'il me dōne, qu'à moy que ie ne desire? *quare potius à fortuna impetrem vt det, quam à me ne petam? quare autem petā oblitus fragilitatis humanæ?* si ie ne puis & ne veux obtenir de moy de ne desirer point, pourquoi & de quel front, iray-ie presser & extorquer de celuy, sur lequel ie n'ay aucun droit ny pouuoir? Ce sera donc icy la regle premiere aux desirs & plaisirs, que le (peu) ou bien la mediocrité &

suffisance, qui contentera le sage, & le tiendra en paix. C'est pourquoy i'ay prins pour ma devise *paix & peu*. Au fol n'y a point d'assés, rien de certain, de content. Il ressemble à la lune qui demandoit à sa mere vn vestement qui luy fust propre: mais il luy fut respondu qu'il ne se pouuoit, car elle estoit tantost grande, tantost petite, & tousiours changeante.

L'autre point fort germain à cetui-ci, est (naturellement) Car nous scauons qu'il y a deux sortes de desirs & plaisirs; les vns naturels, ceux-cy sont iustes & legitimes, sont mesmes aux bestes, sont limités & courts, l'on en voit le bout, selõ eux personne n'est indigêt, car par tout il se trouue de quoy les contenter. Nature se cõtente de peu, & a tellement pouueu, que par tout, ce qui suffit, nous est en main, *parabile est quod natura desiderat & expositũ: ad manum & quod sat est*. C'est ce que nature demande pour la conseruation de son estre, c'est vne faueur, dont nous deuons remercier la nature, qu'elle a rendu les choses necessaires pour nôtre vie, faciles à trouuer, & fait que celles qui sont difficiles à obtenir ne nous sont point necessaires: & cherchant sans passion ce que nature desire, la fortune ne nous en peut priuer. A ce genre de desir, on pourra adiouster & rapporter (combien qu'ils ne soient vrayement & à la rigueur naturels, mais ils viennent incontinent apres) ceux qui regardent l'usage, & la condition d'vn chascun de nous, qui sont vn peu au delà, & plus au large que les exactement naturels; & apres eux sont iustes & aussi legitimes. Les autre sont outre nature, procedans de nostre opinion & fantasie, artificiels, superflus, & vrayement passions, que nous pouuons pour les distin-

7.

Naturellement.

Senec.

guer par nom des autres, appeller cupidités, desquelles a esté cy dessus amplement parlé aux passions: & faut que le sage s'en garde entierement & absolument.

8.

*Modé-
ment
voyés l. 3
c. 38.*

Letroisième qui est modérément, & sans excès, a grande estendue & diuerse pieces, mais qui reuiennent à deux chefs; sçauoir sans dommage d'autruy & le sien: d'autruy, son scandale, son offense, sa perte, & preiudice: le sien, de sa santé, son loisir, ses fonctions & affaires, son honneur, son deuoir.

9.

*Par rap-
port.*

Le quatrième est vn court & essentiel rapport à soy; Outre que la carrière de nos desir & plaisirs doit est circonscrite, bornée, & courte; encores leur course se doit manier, non en ligne droite, qui face bout ailleurs & hors de soy: mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent & terminent en nous. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion, & ce contour court & essentiel, comme des auaricieux, ambitieux, & tant d'autres, qui courent de pointe, & sont tousiours hors eux, sont actions vaines & maladiues.

SE PORTER MODEREMENT

*& également en prospérité &
aduersité.*

CHAP. VII.

IL ya double fortune avec qui il nous faut combattre, la bonne & la mauuaise, la prospérité & l'aduersité, ce sont deux duels, les deux temps dangereux ausquels ils faut demeurer en ceruelle: ce sont les deux escoles, essais & pierre de touche de l'esprit humain.

Le vulgaire ignorant n'en recognoist qu'un: ^{2.} ne
 croit pas que nous ayons affaire, n'y qu'il y aye de ^{L'opinio}
 la difficulté & du contraste avec la prosperité & la ^{le}
 douce fortune en laquelle ils sont si transportés ^{fait du}
 de ioye, qu'ils ne sçauent ce qu'ils font, & perlonne ^{vul gai-}
 ne peut durer avec eux : & en afflictions ils sont ^{re.}
 tous estonnés & abbatuz, comme les malades qui
 sont en angouisse, lesquelles ne peuuent endurer ny
 froid ny chaud,

Les sages recognoissent tous les deux, & impu- ^{3.}
 tent à meisme vice & folie, ne sçauoir se comman- ^{Lequel}
 der en prosperité, & ne pouuoir porter les aduersi- ^{est plus}
 tés. Mais qui est le plus difficile & dāgereux, ils n'en ^{diffici le}
 sont pas du tout d'accord; aucuns disent l'aduersi- ^{à porter}
 té, a cause de son horreur & sa rigueur, ^{prosperi-}
est tristitiam sustinere quàm à delectabilibus abstinere: maius ^{te en ad-}
est difficilia perstringere quàm lata moderatio. Autres di- ^{uerfici.}
 sent la prosperité, laquelle par son rire & ses mi- ^{Aristot.}
 gnardes douceurs, agit d'aguet, relasche & r'amol- ^{Senec.}
 lit l'esprit, & luy desrobe insensiblement sa trem-
 pe, sa force & vigueur, comme Dalila fit à Samson,
 tellement que plusieurs durs, opiniaistres, & inuin-
 cibles à l'aduersité, se sont laissés aller aux flatteries
 de la prosperité : *magni laboris est ferre prosperitatem:*
Segetem nimia sternit vberias, sic moderata felicitas rumpit,
 & puis l'affliction incite mesme nos ennemis à pi-
 tié, la prosperité émeut nos amis à enuie. Item en
 l'aduersité se voyant tombé & abandoné de tous,
 & que toute l'esperance est reduite à soy mesme,
 l'on prend courage, l'on se releue, se ramasie, l'on
 s'esuertuë de toute sa force : & en la prosperité se
 voyāt assisté de tous qui riēt & applaudisēt, l'on se
 relasche, l'on se rend nonchalant, l'on se fie à tous,

sans apprehension de mal & difficulté, & pense l'on que tout est en leureté, en quoy l'on est souuent trompé. Peut-estre que selon la diuersité des natures & complexions, toutes les deux opinions sont veritables, Mais quant à l'vtilité, il est certain que l'aduersité a l'aduantage, c'est la semēce, l'occasion, la matiere de bien faire, le champ des plus heroiques vertus, *virescit vulnere virtus; agræ fortunæ sana cōsiliū; melius in malis sapiuntur secunda rectū auferunt.*

4.
Mais des
sages sur
tous les
deux.

Or la sagesse nous apprend à tenir égalité en toute nostre vie, & montrer tousiours vn mesme visage, doux & ferme. Le sage est vn suffisant artisan, qui fait son profit de tout; de toute matiere il forme la vertu, comme l'excellent peintre Phidias tout simulachre. Quoy qu'il luy vienne ou tombe en main, il y trouue sujet de bien faire; il regarde d'vn mesme visage les deux faces differentes de la fortune, *Ad virōsq̄ue casus sapiens aptus est, bonorum rector, malorum victor, In secundis non confidit, in aduersis non deficit, nec audus periculi nec fugax. prosperuatem non expectans, ad vtrum que paratus; aduersus vtrumque intrepidus, nec illius tumultu nec huius fulgore percussus. Contra calamitates fortis & contumax, luxuria non aduersus tantum, sed & infestus: hoc præcipuum in humanis rebus erigere animum supra minas & promissa fortunæ.* La sagesse nous fournit d'armes & discipline, pour tous les deux combats; cōtre l'aduersité nous fournit d'esperon, & apprend à esleuer, fortifier, & roidir le courage, & c'est la vertu de force; contre la prosperité nous fournit de bride, & apprend à rabaisser les ailles, & se tenir en modestie, & c'est la vertu de temperance: ce sont les deux vertus morales, contre les deux fortunes. Ce que le grand

Senec.

Philosophe Epictete a tresbien signifié, comprenant en deux mots toute la Philosophie Morale, *sustine, & astine*, soustien les maux, c'est l'aduerfité: abitién toy des biés, c'est à dire des voluptez & de la prosperité. Les aduis particuliers cõtre lies particulieres prosperités & aduerfités, seront au liure troisiéme, en la vertu de force & de temperance; icy nous mettrons les aduis generaux & remedes contre toute prosperité & aduerfité; puis qu'en ce liure nous instruisons en general à la sagesse, comme a esté dit en sa peface.

Contre toute prosperité, la doctrine & aduis commun sera en trois points: le premier que mal & à tort les honneurs, les richesses, & faueurs de la fortune sont estimés & appelés biens, puis qu'ils ne font point l'homme bon, ne reforment point le meschât, & sont communs aux bons & meschans. Celuy qui les appelle biens, & a mis en iceux le bien de l'homme, a bien attaché nostre heur à vn cable pourri, & ancré nostre felicité en vn sable mouuët: car qu'y a-il si incertain & inconstant que la possession de tels biens, qui vont & viennent, passent & s'escoulent comme vn torrent? Comme vn torrent ils font bruit à l'arriuée, ils sont pleins de violence, ils sont troubles; l'entrée en est facheuse, ils disparoissent en vn moment: & quand ils sont escoulés, il ne demeure que de la bourbe au fonds.

Le second point est de se souuenir, que la prosperité est, comme vn venim emmiellé, douce & flatteresse, mais tres-dangereuse; pourquoy il se faut bien tenir en ceruelle. Quand la fortune rit & que tout arriue à souhait, c'est lors que nous

T

mea

mea

S.
Dela
prosperi-
té.

6.

déuons plus craindre & penser à nous, tenir nos affections en bride, composer nos actions par raison, surtout euitier la presumption, qui suit ordinairement la faueur du temps. C'est vn pas glissant que la prosperité; auquel il se faut tenir biē ferme, il n'y a saison en laquelle les hōmes oublient plus tost Dieu; c'est chose rare & difficile de trouuer personne, qui ne s'attribue volontiers la cause de sa felicité. C'est pourquoy en la plus grāde prosperité, il faut vser du conseil de ses amis, & leur donner plus d'autorité sur nous, qu'en autre temps. Il faut donc faire comme en vn mauuais & dangereux chemin, aller en crainte & doute, & demāder la main d'autrui: Aussi en telle saison le malheur est medecine, car il nous ramene à nous conoistre.

7. Le troisieme est de retenir ses desirs, & y mettre mesure: la prosperité enste le cœur, pousse en auant, ne trouue rien difficile, fait venir l'enuie toujours de plus grandes choses (ils disent qu'en māgeant l'appetit vient) & nous emporte au delà de nous: & c'est là où l'on se perd, l'on se noye, l'on se fait mocquer de soy. C'est comme la guenon qui monte de branche en branche iusques au sommet de l'arbre, & puis monstre le cul. O combien de gents se sont perdus & ont peri miserablement, pour n'auoir peu se moderer en leur prosperité! Parquoy il se faut arrester, ou bien aller tout doucement, pour jouyr, & n'estre pas tousiours en queste & en pourchas: c'est sagesse que de sçauoir establir son repos, son contentement, qui ne peut estre, où n'y a point d'arrest, de but, de fin. *Si quis finire non possunt, extra sapientiam sunt.*

Contre toute aduersité voici des aduis generaux.

En premier lieu, il se faut garder de l'opinion cō-
mune & vulgaire, erronée & tousiours differente De l'ad-
uersitéz n'est
point
mal.
de la vraye raison : car pour deſcrier & mettre en
haine, & en horreur les aduerſitez & afflictions,
ils les appellent maux & malheurs, & tresgrands
maux, combien que toutes choses externes neſoi-
ent bonnes ni mauuaiſes: jamais les aduerſitez ne
firent meſchant vn homme, mais pluſtoſt ont
profité & ſerui a reduire les meſchants, & ſont
communes aux bons & aux meſchans.

Certes les fleaux & triſtes accidens ſont com-
muns à tous, mais ils ont bien diuers effectz, ſe'lon 9.
Est com-
mune à
tous,
mais tres
diuerſe-
ment.
la main qu'ils rencontrent. Aux fols & reprobuez
ils ne ſeruent que de deſeſpoir, de trouble, & de
rage: ils les font bien (s'ils ſont preſſans & extre-
mes) boucquet, crier à Dieu, & regarder au ciel:
mais c'eſt tout; car ils n'en valent pas mieux: aux
errans & delinquans ſont autant d'inſtructions vi-
ues, & de compulſoires pour les ramenteuoir de
leur deuoir, & leur faire reconoiſtre Dieu: aux gés
de vertu ſont lices & tournois pour iouſter & e-
xerciter leur vertu, ſe recōmander plus & s'allier
à Dieu: aux prudens matiere de bien, & quelques
fois planches pour paſſer, & monter en toute hau-
teur & grandeur, comme il ſe lit & ſe void de plu-
ſieurs auſquels eſtās arriuées de grandes trauerſes,
que l'on penſoit eſtre leur malheur & ruine entie-
re, ils ont eſté par ce moyē haut eleués & agrandis:
& au rebours ſans ces malheurs demeuroyēt à ſec,
cōme ſeut bien dire & s'écrier ce grand Capitaine
Athenien, *perieramus niſi periſſemus*. Vn tresbeau &
riche exemple de ceci, a eſté Ioseph Hebrieu, fils
de Iacob. Ce ſont bié coups du Ciel, mais la vertu

& prudence humaine luy sert d'instrument propre, dont est prouenu ce tresbeau conseil des Sages, *faire de necessité vertu*. C'est vne tresbelle menagerie, & premier trait de prudence, tirer du mal le bien, manier si dextremement les affaires, & sauoir donner si à propos le vent & le biais, que du malheur l'on s'en puisse preualoir, & en faire sa condition meilleure.

10.
A trois
causes &
trois ef-
fects.

Les afflictions & aduersitez viennent de trois endroits : ce sont trois auteurs & ouuriers des peines, le peché premier inuenteur, qui les a mis en nature, l'ire & la iustice diuine qui les met en besongne, comme les commissaires & executeurs : la police du monde troublée & alterée par le peché : en laquelle, comme vne reuolte generale & tumulte ciuil, les choses n'estans en leurs places deuës, & ne faisant leurs offices, sourdēt tous maux : ainsi qu'au corps le denouëment des membres, le froissement & dislocation des os apporte des douleurs grandes & des inquietudes. Ces trois ne nous sont point propices ni fauorables, le premier est à hayr du tout comme ennemi, le second est à craindre & redouter comme terrible, le tiers est à s'en garder comme abuseur. Pour se sauuer & se défaire de tous trois, il n'est que d'employer leurs propres armes, desquelles ils nous battent, cōme Goliat de sō propre cousteau, faisant de necessité vertu, profit de l'affliction & de la peine, la faisant rejaler contr'eux. L'affliction vraye engeance de peché, bien prinse est la mort & la ruine, & fait à son auteur ce que la vipere à sa mere qui la produit : c'est l'huile du scorpiō, qui garit sa morsure, pour perir par son inuētiō, *perijt arte sua: patimur qui a peccauimus,*

peccauimus, pasimur vt non peccemus. C'est la lime de l'ame, qui la déroüille, la purifie, & l'esclarcit du peché. En consequence de ce, elle appaise l'ire Diuine, & nous tire des prisons & liens de la iustice, pour nous remettre au doux, beau, & clair sejour de grace & misericorde: finalement nous seure du monde, nous tire de la mammele, & nous degouste par son aigreur, comme l'Absynthe au au tetin de la nourrisse, du doux laict & appast de cette vie trompeuse.

Vn grand & principal expedient pour se bien comporter en l'aduersité, est d'estre hōme de bien. L'homme vertueux est plus tranquille en l'aduersité, que le vicieux en prosperité; comme ceux qui ont la fiere, sentent avec plus de mal le froid & le chaud & la rigueur de leur accès, que ne font les sains le froid & le chaud de l'hyuer & de l'esté: Aussi ceux qui ont la conscience malade & en fiere, sont bien plus tourmentés, que les gens de bien; car ayans l'interieur sain, ne peuuent estre incommodés par l'exterieur, où ils opposent vn bon courage.

Les aduersités sont de deux sortés; les vnes sont vrayes & naturelles, comme maladies, douleurs, la perte des choses que nous aymons: les autres faulses & feintes par l'opinion commune ou particuliere, & non en verité. Qu'il soit ainsi, l'on a l'esprit & le corps autānt à cōmandement comme auparauant qu'elles aduinissent. A celles cy n'y a qu'vn mot: ce dequoy tu te plains n'est pas douloureux ne fascheux, mais tu en fais le semblant, & tu te le fais croire.

Quant aux vrayes & naturelles, les plus prompts,

II.
Auis gē-
neral.

II.
Aduers
plus spē-
ciaux.

Naturels & populaires, & plus sains aduis sont les plus naturels, les plus iustes & equitables. Premièrement il se faut souuenir, que l'on n'endure rien contre la loy humaine & naturelle, puis qu'à la naissance de l'homme toutes ces choses sont annexées & données pour ordinaires. En tout ce qui a accoustumé de nous affliger, considerons deux choses, la nature de ce qui nous arriue, & celle qui est en nous: & vsant des choses selon nature, nous n'en receurons aucunes fascheries. La fascherie qui est vne maladie de l'ame, contraire à la nature, ne doit point entrér chez nous. Il n'y a accident au monde qui nous puisse arriuer, auquel la nature n'ayt preparé vne habitude en nous, pour le recevoir & le retourner à nostre contentement. Il n'y a maniere de vie si estroite qui n'aye quelque soulas & rafreschissement. Il n'y a prison si estroite & obscure, qui ne donne place à vne chanson, pour desfennuyer le prisonnier. Ionas eut bien loisir de faire sa priere à Dieu dedans le ventre de la baleine, laquelle fut exaucée. C'est vne faueur de nature, qu'elle nous trouue remede & adoucissement à nos maux en la tolerance d'iceux; estant ainsi, que l'homme est né pour estre subiet à toutes sortes de miseres, *omnia ad qua gemimus, qua exasperamus, tributa vita sunt.*

74. *Ne souche que le moindre de nostre.* Secondement faut se souuenir qu'il n'y a que la moindre partie de l'homme subiette à la fortune, nous auons le principal en nostre puissance, & ne peut estre vaincu sans nostre consentement. La fortune peut bien rendre poure, malade, affligé; mais non vicieux, lasche, abbatu; elle ne nous scauroit oster la probité, le courage, la vertu.

Après il faut venir à la bonne foy, à la raison, & à la iustice: souuent l'on se plaint iniustement, car si par fois il est suruenu du mal, encores plus souuent il est suruenu du bien, & ainsi il faut compenser l'vn avec l'autre: & si l'on iuge bien, il le trouuera qu'il y a plus dequoy se louer desbons succès, que se pleindre des mauuais; & comme nous destournons nos yeux de dessus les choses; qui nous offensent, & les iettons sur les couleurs verdoyantes & gayer, ainsi deuous nous diuertir les pensées des choses tristes, & les addonner à celles qui nous sont plaisantes & agréables. Mais nous sommes malicieux, ressemblans aux ventouses, qui tirent le mauuais sang & laissent le bon, l'auaricieux qui voudroit le meilleur vin, & beuroit le pire, les petits enfans, ausquels si vous ostés vn de leurs iouëts, ils iettent tous les autres par despit. Car s'il nous aduient quelque mesaduenture, nous nous tourmentons & oublions tout le reste qui nous demeueroit entier: voire y en a qui se disent malheureux en toutes choses, & qui iamais n'eurent aucun mal, tellement qu'vne once d'aduersité leur porte plus de desplaisir, que deux mille de prosperité ne leur apporte de plaisir.

Aussi faut-il regarder sur tant de gens, qui sont en beaucoup pire condition que nous, & qui se sentiroyent heureux d'estre en nostre place.

*Cum tibi displiceat rerum fortuna tuarum,
Alierius spectata, quo sis discrimine peior.*

Il faudroit pour ces pleignans, pratiquer le dire & aduis d'vn sage, que tous les maux que souffrent les hommes, fussent rapportés en commun & en blot, & puis que le partage s'en fist egale-

15.
N'est
point cõ-
tre raison
& iusti-
ce.

16.
Est peu
par com-
paraison

17.
Aduis
estudiés;

ment: Car lors se trouuans beaucoup plus chargés par le departement, seroit descouuerte l'iniustice de leur plainte.

Accoustumance.

Après tous ces aduis, nous pouuons dire qu'il y a deux grands remedes cōtre tous maux & aduersités, lesquels reuiennent presque à vn: l'accoustumance pour le vulgaire grossier, & la meditation pour les sages. Tous deux sont prins du temps, l'emplastre commun & tres-puissant à tous maux; mais les sages le prennent auant la main, c'est la preuoyance; le foible vulgaire apres. Que l'accoustumance puisse beaucoup, nous le voyons clairement, en ce que les choses plus fascheuses se rendent douces par l'accoustumance. *Natura calamitarum mollimentum consuetudinem inuenit.* Les forçats pleurent, quand ils entrent en la galere, au bout de trois mois ils y chantent. Ceux qui n'ont pas accoustumé la mer, pallissent mesmes en temps calme, quand on leue l'anchre, & les mathelots rient durāt la tempeste; la femme se desespera à la mort de son mary, dedans l'an elle en ayme vn autre. Le temps & l'accoustumance fait tout: ce qui nous offense est la nouueauté de ce qui nous arriue, *omnia nouitate grauiora sunt.*

18.
Preuoyance.

La meditation fait le mesme office à l'endroit des sages, car à force de penser aux choses, ils se les rendent familiares & ordinaires, *qua aly diu patiento leuia faciunt, sapiens leuia facit diu cogitando.* Considerons exactement la nature de toutes les choses qui nous peuuent fascher, & nous representons ce qui nous y peut arriuer de plus ennuyeux & insupportable, comme maladie, poureté, exil, iniures, & examinons en tout cela, ce qui est selon nature ou

contraire à elle. La preuoyance est vn grand remede contre tous maux, lesquels ne peuuent apporter grande alteration ny changement, estans arriuez à vn homme qui s'y attendoit, comme au contraire ils blessent & endommagent fort ceux qui se laissent surprendre. La meditation & le discours est ce qui donne la trempe à l'ame, qui la prepare, l'affermit contre tous assauts, la rend dure, aceree, & impenetrable à tout ce qui la veut entamer ou fausser: les accidens, tant grâds soyent-ils, ne peuuent donner grand coup, à celuy qui se tient sur ses gardes & est prest de les receuoir, *præmeditati mali mollis ictus venit: quicquid expectatum est diu, leuiss accedit.* Or pour auoir cette preuoyance, il faut premieremēt sçauoir que nature nous a mis icy, comme en vn lieu fort scabreux, & où tout branle; que ce qui est arriué à vn autre, nous peut aduenir aussi; que ce qui panche sur tout peut tomber sur vn chacun: & en tous affaires que l'on entreprend, premediter les inconueniens, & mauuaises rencontres, qui nous y peuuent aduenir, afin de n'en estre surprins. O combien nous sommes deceus & auons peu de iugement, quand nous penions que ce qui arriue aux autres, ne puisse arriuer iusques à nous, quand ne voulons estre preuoyans & desfiās, de peur que l'on ne nous tiēne pour craintifs. Au contraire si nous prenions cognoissance des choses, ainsi que la raison le veut, nous nous estonnerions plustost de ce que si peu de troubles nous arriuent, & que les accidens qui nous suyuēt de si pres, ont tant tardé à nous attraper; & nous ayant atteint, comment il nous traittent si doucement. Celuy qui prend garde & considere l'aduer-

sité d'autrui, comme chose qui luy peut aduenir,
 auant qu'elle soit à luy, il est armé. Il faut penser à
 tout & conter tousiours au pire; ce sont les fots
 & maladiuez, qui disent, ie n'y pensoy pas. L'on
 dit que l'homme surpris est à demy battu, & au
 contraire vn aduerty en vaut deux: l'homme sage
 en temps de paix, fait ses preparatifs pour la guer-
 re: le bon marinier auant surgir du port, fait pro-
 uision de ce qu'il faut pour resister à la tempeste:
 c'est trop tard s'apprester, quand le mal est adue-
 nu. A tout ce, à quoy nous sommes preparez de
 longue main, nous nous trouuons admirables,
 quelque difficulté qu'il y aye. Au contraire il n'y a
 chose si aysée, qui ne nous empesche, si nous y
 sommes nouueaux. *Id videndum ne quid inopinatum*
fit nobis, quia omnia nouitate grauiora sunt. Certes il sem-
 ble bien que si nous sommes aussi preuoyans, que
 nous deuous & pouuons estre, nous ne nous eston-
 nerons de rien. Ce que vous auez preuenu, vous
 arriue, pourquoy vous en estonnez vous? Faisons
 donc que les choses ne nous surprennent point;
 tenons nous en garde contre elles, regardons les
 venir. *Animus aduersus omnia firmandus, ut dicere pos-*
simus, non vlla laborum, O Virgo, noua mi facies, inopiná-
ne surgit, Omnia percepi atque animo mecum ipse peregi.
Tu hodie ista denuntias; ego semper denuntiaui mihi: ho-
minem parauit ad humana.

OBEYR ET OBSERVER LES
loix, coustumes, & ceremonies du pays,
comment, & en quel sens.

C H A P. VIII.

Tout ainsi que la beste sauvage & farouche ne
se veut laisser prendre, conduire, & manier à
l'homme; mais ou s'enfuit & se cache de luy, ou
s'irrite & s'esleue contre luy, s'il en veut appro-
cher; tellement qu'il faut vser de force meslée,
avec ruse & artifice, pour l'auoir & en venir à
bout: ainsi en fait la folie reuesche à la raison, &
sauuage à la sagesse, contre laquelle elle s'irrite &
s'affolite d'auantage, dont il la faut auoir & mener
comme vne beste farousche (ce que l'homme est à
la beste, l'homme sage est au fol,) l'estonner, luy
faire peur, & l'arrester tout court, pour puis à l'ai-
se l'instruire & le gaigner. Or le moyen propre à
ce, est vne grande authorité, vne puiffance & gra-
uité esclatante, qui l'esblouyt de sa splendeur & de
son esclair, *sola auctoritas est qua cogit stultos vt ad sa-
pientiam festinent.* En vne meslée & sedition popu-
laire, s'il suruient & se presente quelque grand,
ancien, sage & vertueux personnage, qui aye gai-
gné la reputation publicque d'honneur & de ver-
tu, lors ce peuple mutin frappé & esblouy de la
splendeur & de l'esclair de cette authorité, se tiens
çoy, & attend ce quil veut dire:

Veluti magno in populo cum saepe coorta

Seditio est, sauitque animis ignobile vulgus.

Tamque faces & saxa volant, furor arma ministras.

*Tum pietate grauem ac meritis, si forte virum quem
 Conspexere, silent, arrectisque auribus astant,
 Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.*

Il n'y a rien plus grand en ce monde, que l'authorité, qui est vne image de Dieu, vn messager du ciel: si elle est souueraine, elle s'appelle Maieité, si subaltetne, autorité: & se soustient de deux choses, admiration, & crainte meslées ensemble. Or cette maieité & autorité, est premierement & proprement en la personne du souuerain du Prince, & Legislatteur, où elle est viue, agente, & mouuante; puis en ses commandemens & ordonnances, c'est à dire en la loy, qui est le chef d'œuvre du Prince; & l'image de la maieité viue & originelle. Par icelle sont reduits, conduits, & guidez les fols: Voyla de quel poids, necessité, vtilité est l'authorité & la loy au monde.

2. La prochaine & plus pareille autorité à la loy, *Et de la* est la coustume qui est vne autre puissante & im-
coustume. perieuse maistresse; elle empiete & vsurpe cette puissance traistreusement & violemment, car elle plante peu à peu; à la dérobee & comme insensiblement, son autorité, par vn petit, doux, & humble commencement; l'ayant assis & estably par l'ayde du temps, elle descouure puis vn furieux & tyrannique vsage, contre lequel il n'y a plus de liberté ny puissance de hauffer seulement les yeux; elle prend son autorité de la possession & de l'vsage, elle grossit & s'annoblit en roullant comme les riuieres; il est dangereux de la ramener à sa naissance.

3. La loy & la coustume establisent leur autorité *Comp-* bien diuersement, la coustume peu à peu, avec vn

long temps, doucement & sans force, d'un consentement commun de tous, ou de la plus part, & a son *raison de*
 auteur le peuple. La loy sort en vn moment, avec *deux.*
 autorité & puissance, & prend la vigueur de qui a
 puissance de commander à tous, & souuent contre
 le gré des subiets; dont quelqu'un la compare au
 tyran, & la coustume au Roy. D'auantage la cou-
 stume ne porte loyer ny peine: la loy porte tous
 les deux, pour le moins la peine: toutesfois elles
 se peuuent bien mutuellement prester la main, &
 aussi s'entredétruire. Car la coustume qui n'est
 qu'en souffrance, homologuée par le souuerain,
 sera plus affermée: & la loy aussi affermit son au-
 thorité par la possession & l'usage, au contraire
 aussi la coustume sera cassée par vne loy contraire,
 & la loy s'en ira auau-l'eau par souffrance de cou-
 stume contraire. mais ordinairement elles sont en-
 semble, c'est loy & coustume: les sçauans & spiri-
 tuels la considerent comme loy; les idiots & sim-
 ples comme coustume.

C'est chose estrange de la diuersité des loix & cou-
 stumes qui sont au monde, & de l'extrauagance *4. Diuersité*
 d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagination si bi- *& estrā-*
 gearre, si forcenée, qui ne soit establie par loix ou *geté*
 coustumes en quelque lieu. Je suis content d'en *De loix*
 reciter quelques vnes, pour montrer à ceux qui *& con-*
 font difficulté de le croire, iusques où va cette pro- *stumes*
 position, ne m'arrestant point à parler de ce qui *au mon-*
 est de la religion, qui est le subiet où se trouuent *de.*
 de plus grandes estrangetez, & impostures plus
 grossieres: mais pource qu'il est hors le commerce
 des hommes, & que ce n'est proprement coustu-
 me, & où il est aisé d'estre trompé, ie le laisseray.

Voicy donc des plus remarquables en estrangeté: tuer par office de pieté les parens en certain aage, & les manger: aux hosteleries: prester leurs enfans, femmes, & filles, à iouyr aux hostes en payant: bordeaux publics des masses: les vieillards prester leurs femmes à la ieunesse: les femmes estre communes; honneur aux femmes d'auoir accointé plusieurs masses, & porter autant de belles houppes au bord de leur robe: les filles montrer à decouvert par tout leurs parties honteuses, les mariées non, ains les couvrir soigneusement; les filles s'abandonner à leur plaisir, & deuenüs grosses se faire auorter au veu & sceu d'vn chacun; mais mariees estre chastes & fidelles à leurs maris: les femmes mariées la premiere nuit, auant l'accointance de leur espoux, receuoir tous les masses qui sont de l'estat & profession du mary conuiez aux nopces, & puis estre loyales à leurs maris: les mariées presenter leur pucelage au Prince, auant qu'au mary: mariages de masses: les femmes aller à la guerre & au combat avec les maris: femmes mourir & se tuer lors ou tost apres le decez de leurs maris: femmes vefues se pouuoir remarier si les maris sont morts de mort violente & non autrement: les maris pouuoir repudier leur femmes sans alleguer cause, les vendre si elles sont steriles, tuer sans cause sinon pource qu'elles sont femmes, & puis emprunter femmes des voisins au besoin: les femmes s'accoucher sans plainte & sans effray; tuer les enfans pource qu'ils ne sont pas beaux, bien formez, ou sans cause: en mangeant essuyer ses doigts à ses genitoires & à ses pieds: viure de chair humaine, manger chair & poisson tous

crud; coucher ensemble plusieurs masles & femelles, iuques au nombre de dix & douze: saluër en mettant le doigt à terre, & puis le leuant vers le ciel; tourner le dos pour saluër, & ne regarder iamais celuy que l'on veut honorer; recueillir en la main les crachas du Prince ne parler au Roy que par sarbatane: ne couper en toute sa vie ny poil ny ongle: couper le poil d'vn costé & les ongles d'vne main & non de l'autre: les hommes pisser accrouppis, & les femmes debout, faire des trous & follettes en la chair du visage, & au retins, pour y porter des pierres & des bagues: mespriser la mort, la festoyer, la briguer, & plaider en public, pour en estre honoré, cōme d'vne dignité & grande faueur, & y estre preferé, sepulture honorable estre mangé des chiës, des oyleaux, estre cuit & pilé, & la poudre auallée avec le bruuage ordinaire.

Quand se vient à iuger de ces coustumes, c'est le bruit & la querelle: le sot populaire & pedant ne s'y trouue point empesché, car tout détroufflément il condamne comme barbarie & bestise tout ce qui n'est de son goust, c'est à dire de l'vsage commū, & coustume de son pays. Car il tient pour regle vnique de verité, iustice, bien-seance, la loy & coustume de son pays. Que si on luy dit qu'ainsi en iugent & parlent les autres en leur rang, autāt offensez de nos coustumes & façons, comme nous des leurs, il trenche tout court à sa mode, que ce sont bestes & barbares, qui est tousiours dite mesme chose. Le sage est bien plus retenu, comme sera dit, il ne se haste point d'en iuger, de peur de s'eschauder, & faire tort à son iugement: & de fait il y a plusieurs loix & coustumes, qui semblent

9.
Exami-
nation
et iuge-
ment.

du premier coup sauuages, inhumaines, & contraires à toute bonne raison, que si elles estoient sans passion & sainement considerées, si elles ne se trouuoyét du tout iustes & bonnes, pour le moins ne seroyent elles sans quelque raison & defense. Prenons en quelques vnes pour exemple les deux premieres qu'auons dit, qui semblent bien estre des plus estranges & esloignées du deuoir de pieté; tuer ses parés en certain estat, & les manger. Ceux qui ont cette coustume, la prennent pour tesmoignage de pieté & bonne affection, cherchant par là premierement à deliurer par pitié leur parens vieux, & non seulement du tout inutiles à soy & à autruy; mais onereux, languissans, & menans vie penible, douloureuse, & ennuyeuse à soy & à autruy, pour les mettre en repos & à leur ayse: puis leur donnant la plus digne & louïable sepulture, logeant en eux mesmes, & cōme en leurs mouëlles, les corps de leurs peres & leurs reliques, les viuifiant aucunement, & regenerant par la transmutation en leur chair viue, par le moyen de la digestion & du nourrissement. Ces raisons ne seront pas trop legeres, à qui ne sera preuenü d'opinion contraire, & est aisé à considerer quelle cruauté & abomination c'eust esté à ces gens là, de voir tant souffrir deuant leurs yeux leurs parens en douleur & en langueur sans les secourir, & puis ietter leurs despouilles à la corruption de la terre, à la puantise & nourriture des vers, qui est tout le pire que l'on pourroit faire. Darius en fit l'essay demandant à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indiens, de manger leurs peres trespassez, qui responderent, pour rien du

monde: & s'estant essayé de persuader aux Indiens de brusler les corps de leurs peres cōme les Grecs, y trouua encores plus d'honneur & de difficulté. L'en adiousteray encores vne autre, qui n'est que de la bienséance, plus leger & plus plaisant: vn qui mouchoit tousiours de sa main reprins d'inciuilité, pour se deffendre, demāda quel priuilege auoit ce sale excremēt, qu'il luy faille apprester vn beau linge à le receuoir, & puis qui plus est à l'empacquer & serrer soigneusement sur soy; que cela deuoit faire plus de mal au cœur, que de le verser & ietter où que ce soit, voyla comment par tout se trouue raison apparente, dont il ne faut rien si tost & legerement condamner.

Mais qui croiroit combien est grande & impereuse l'authorité de la coustume? Qui l'a dit estre vne autre nature ne l'a pas assez exprimé, car elle fait plus que nature; elle cōbat nature: Pourquoy les plus belles filles, n'attirent point l'amour de leurs peres, ny les freres plus excellens en beauté l'amour de leurs sœurs, cette espee de pudicité n'est proprement de nature, elle est de l'usage des loix & coustumes, qui le defendent, & font de l'inceste vn grand peché & non nature, comme il se void au fait, non seulement des enfans d'Adam, ou c'estoit necessité forcée, mais d'Abraham & Nachor freres; de Iacob, de Iudas Patriarches, Amram Pere de Moyse, & autres saints personnages: Et c'est la loy de Moyse qui l'a deffendu en ces premiers degres, mais aussi qui y a quelque fois dispensé non seulement en ligne laterale, comme entre les freres & la belle sœur ce qui estoit commandement & non dispensé: & qui plus est entre le

6.

*Leur au-
thorsé
quelles.*

Gen. 11.

20. 29.

36.

Exod. 6.

Leuit. 18.

Dent. 25.

2. Reg.

12.

3. *Reg. 2.* propre frere & la propre sœur des diuers liets: mais
Caicta. encores en ligne droite d'alliance, sçauoir du fils
Tolet. in avec sa belle mere: car en ligne droite de sang, il
 3. *Lucæ.* semble bien estre du tout contre Nature, nonob-
 stant le fait des filles de Lothi avec leur pere, qui
 toutefois fut produit purement par nature en l'ex-
 treme apprehensio & crainte de la fin du genre hu-
 main, dõt elles en sont excusees par les plus grãds.
Chryf- Or contre Nature n'y a point de dispense aucune,
Ambros. si Dieu son seul superior ne la donne. Au reste des
 incestes fortuits & non volontaires, le monde en
 est tout plein, cõme enseigne Tertullien. Mais en-
 cores plus elle force les regles de nature, tesmoins
 1. *August.* les medecins qui souuēt quittēt leurs raisons natu-
 2. *In Apol.* relles de leur art, à son autorité, tesmoin ceux qui
 par accoutumance ont gagné de se nourrir & vi-
 urē de poisō, d'araignées, formis, laizards, crapaux,
 comme practiquent les peuples entiers aux Indes.
 Aussi elle hebetē nos sēs, tesmoin ceux qui demeu-
 rēt pres des cataractes du Nil, clochers, armuriers,
 moulins, & tout le monde selō les Philosophes, au
 son de la musique celeste & des mouuemens di-
 uers des ciels roulans & s'entrefrotiās l'vn l'autre.
 Bref (& c'est le principal fruit d'icelle) elle vainc
 toute difficulté, rend les choses aysées, qui sem-
 bloyent impossibles, addoucit toute aigreur; dont
 par son moyen l'on vit content par tout: mais elle
 maistrise nos ames, nos creances, nos iugemens,
 d'vne tres-iniuste & tyrannique autorité. Elle fait
 & desfait, autorise, & delauthorise tout ce qu'il
 luy plaist, sans rime ny raison, voire souuent con-
 tre toute raison: elle fait valoir, & establit parmy le
 monde, contre raison & iugement toutes les opi-

nions, religions, creances, obseruances, mœurs, & manieres^o de viure les plus fantasques & farouches, comme a esté touché cy-dessus. Et au rebours elle degreade iniurieusement, raualle & desrobe aux choses vrayement grandes & admirables, leur prix, leur estimation, & les rend viles.

Nil adeo magnum nec tam mirabile quidquam

Principio, quod non cessent mirari omnes

Paulatim.

C'est donc vne tres-grande & puissante chose que la coustume. Platon ayant reprins vn enfant, de ce qu'il jouoit aux noix, & qui luy auoit respōdu, tu me tances pour peu de chose, dit, la coustume n'est pas peu de chose: mot bien remarquable à tous ceux qui ont la ieunesse à conduire. Mais elle exerce sa puissance avec vne si absoluë autorité, qu'il n'est plus permis de regimber ny reculer, non pas seulement de rentrer en nous pour discourir & raisonner de ses ordonnances. Elle nous enchante si bien qu'elle nous fait croire, que ce qui est hors de ses gonds, est hors des gonds de raison; & n'y a rien de bon & iuste que ce qu'elle approuue, *ratione non componimur, sed consuetudine abducimur: honestius putamus quod frequentius: recti apud nos locum tenet error, vbi publicus factus.* Cецy est tolerable parmy les idiots & populaires, qui n'ayans la suffisance de voir les choses au fonds, iuger & trier, font bien de se tenir & arrester à ce qui est communément tenu & receu: mais aux sages qui jouent vn autre roolle, c'est chose indigne de se laisser ainsi coiffer à la coustume.

Or l'aduis que ie donne icy à celuy qui veut estre sage, est de garder & obseruer de parole & de fait

7.
Avis de
sagesse.

1.
Les loix
& cou-
stumes
sont à
observer.

les loix & coustumes que l'on trouue establies au pays où l'on est : par mesme moyen respecter & obeïr aux magistrats, & à tous superieurs, mais le tout d'un esprit & d'une façon noble & genereuse, non seruite, pedantesque, superstitieuse: ne s'offensant cependant ny condemnant legierement les autres loix & coustumes estrangeres, mais iugeant & examinant librement & sainement les vnes & les autres, comme a. esté dict, & n'obligeât son iugement & sa creance qu'à la raison. Voicy quatre mots. En premier lieu selon tous les sages, la regle des regles, & la generale loy des loix, est de suyure & observer les loix & coustumes du pais où l'on est, νόμοις ἐπειδαι πιν ἐγγύροισ καλόν, euitant soigneusement toute singularité & particularité extrauagante, escartée du commun & ordinaire, car quelle qu'elle soit, tousiours elle heurte & blesse autruy, est suspecte de folie, hypocrisie, passion ambitieuse, quoy que soit d'ame malade & dénoüée. *Non conturbabit sapiens publicos mores, nec populorum in se nouitate vitæ conuertet.* Il faut tousiours cheminer sous le couuert des loix, coustumes, superieurs, sans disputer ou tergiverser, sans entreprendre, tantost de s'en dispenser, tantost les encherir pour faire le bon varler, sans hauffer, ny baïsser.

2.
Nō pour
leur Iusti-
ce. & e-
quité.

Mais que ce soit (& c'est le second mot) & d'esprit & de façon; noblement & sagement, non pour l'amour ny pour la crainte d'elles, non pour la iustice ou équité qui soit en elles, ny aussi pour la punition qui en peut aduenir, ne leur obeïssant pas: Bref non par superstition ny par seruitude, contrainte, scrupuleuse & paoureuse, *eodem quæ populus, sed non eodem modo, nec eodem proposito faciet sa-*

prens;

piens, mais librement & simplement pour la reuerence publique, & à cause de leur autorité: les loix & coustumes se maintiennent en credit, non pource qu'elles sont iustes & bonnes, mais pource qu'elles sont loix & coustumes, c'est le fondement mystique de leur autorité, elles n'en ont point d'autre, ainsi est-il des superieurs, à cause qu'ils sont superieurs, *quia super Cathedram sedent*, & non de leur vertu & probité, *quæ faciunt nolise facere*. Celly qui leur obeit par autre ressort ne leur obeit pas par ce qu'il doit, c'est vn mauuais & dangereux sujet, ce n'est pas vraye obeissance, qui doit estre pure & simple, *unde vocatur depossio discretionis, mera executio, abnegatio sui*. Or la vouloir regler par la iustice, le merite, la bonté des loix & superieurs, c'est en les soustmettant à son iugement, leur faire le proces, & mettre en doute & dispute l'obeissance, & par consequent l'estat & la police; selon la souplesse & diuersité des iugemens. Combien de loix au monde iniustes, & estranges, non seulement aux iugemens particuliers, mais de la raison vniuerselle: avec lesquelles le monde à vesçu long temps en profonde paix & repos, & avec telle satisfaction, que si elles eussent esté tres-iustes & raisonnables; & qui les voudroit changer & rabiller, se montreroit ennemy du public, & ne seroit à recevoir: la nature humaine s'accommode à tout avec le temps, & ayant vne fois prins son ply, c'est acte d'hostilité de vouloir rien remuer: il faut laisser le monde où il est, ces broüillons remueurs de mesnage, sous pretexte de reformer, gastent tout.

Tout remuement & changement des loix, crean- Cette loi
ces; coustumes, & obseruances est tres-dangereux, NONA

teurs des
loix.

& qui produit tousiours plustost mal que bien, il apporte des maux tout certains & presens, pour vn bien à venir & incertain. Les nouateurs ont bié tousiours des specieux & plausibles titres, mais ils n'en sont que plus suspects, & ne peuuent eschapper la note d'vne ambitieuse presumption, de penser voir plus clair que les autres, & qu'il faut pour establir leurs opinions, renuerser vn estat, vne police, vne paix & repos public.

3.
Ne con-
damner.
legere-
ment les
choses
estranges.

Je ne veux pas dire pour tout ce dessus qu'il faille absolument obeir à toutes loix, & à tous commandemens de superieurs, car à ceux que l'on cognoist euidemment estre contre Dieu ou Nature, il n'y faut pas obeir, ny aussi rebeller & troubler l'estat. Comment se faut gouuernier en tels cas, sera enseigné cy apres, en l'obeissance deuë aux Princes, car à la verité cet inconuenient & malheur se trouue plustost & plus souuent aux commandemens des Princes qu'aux loix. Ce n'est encores assez de n'obeir aux loix & superieurs, à cause de leur valeur & merite, mais ny aussi seruilement, craintiuement, c'est à faire au commun & profane: le sage ne fait rien par force ny crainte, *soli hoc sapienti contingit, vt nil faciat inuitus, rectè sequitur, gaudet officio.* il fait ce qu'il doit & garde les loix, non pour crainte d'elles, mais pour l'amour de foy, estant ialoux de son deuoir, il n'a que faire des loix pour bien faire, c'est enquoy il differe du commun, qui ne peut bien faire & ne sçait ce qu'il doit sans loix, elles luy sont requises, *at iusto & sapienti non est lex posita.* Par droit le sage est par dessus les loix, mais par effet externe & public, il est leur volontaire & libre suiet, obeissant.

liu. 3. ch.
16.

En troisiéme lieu c'est le fait de legereté & presumption iniurieuse, voire tesmoignage de foiblesse & insuffisance, de cōdamner ce qui n'est cōforme à la loy & coustume de son pais. Cela vient de ne prendre pas le loisir, ou n'auoir pas la suffisance, de considerer les raisons & fondements des autres; c'est faire tort & honte à son iugement, dont il faut puis souuent se desdire, c'est ne se souuenir pas que la nature humaine est capable de toutes choses. C'est laisser endormir & piper à la longue accoustumance, la veüe de son esprit, & endurer que la prescription puisse sur nostre iugement.

Finalemēt c'est l'office de l'esprit genereux & de l'hōme sage (que ie tasche de peindre icy) d'examiner toutes choses, cōsiderer à part & puis comparer ensemble toutes les loix & coustumes de l'vniuers qui luy viennent en cognoissance, & les iuger, (non pour par là regler l'obeissance, comme a esté dit, mais pour exercer son office, puis qu'il a l'esprit, pour cela) de bonne foy & sans passion, au niueau de la verité, de la raison & nature vniuerselle, à qui nous sommes premierement obligez, sans se flatter & tacher son iugemēt de faulseté; & se contéter de rendre l'obseruance & obeissance à celles; ausquelles nous sommes secondement & particulierement obligez, & ainsi aucun n'aura de quoy se pleindre de nous. Il aduiendra quelques fois que nous ferons par vne seconde particuliere & municipale obligatiō (obeissant aux loix & coustumes du pais) ce qui est cōtre la premiere & plus ancienne, c'est à dire, la nature & raison vniuerselle: mais nous luy satisfaisons tenant nostre iugement & nos opinions saintes & iustes selon elle.

4.
Exami-
ner toutes
choses
meure-
ment.

Car aussi nous n'avons rien nostre, & de quoy nous puissions librement disposer que de cela, le monde n'a que faire de nos pensées, mais le dehors est engagé au public, & luy en devons rendre conte: ainsi souvent nous ferons iustement ce que iustement nous n'approuvons pas: il n'y a remede, le monde est ainsi fait.

3. *De la ceremonie.* Apres ces deux maistresses loy & coustume, vient au troisiéme qui n'a pas moins d'autorité & puissance, à l'endroit de plusieurs, voire est encore plus rude & tyrannique à ceux qui s'y afferuissent par trop. C'est la Ceremonie du monde, qui à vray dire, pour la plus part n'est que vanité; mais qui tient tel rang & usurpe telle autorité, par la lascheté & corruption contagieuse du monde, que plusieurs pensent que la sagesse consiste à la garder & observer, & s'en rendent volontaires esclaves: tellement que pour ne la heurter, ils preiudicient à leur santé, commodité, affaires liberté, conscience, qui est vne tres-grande folie: c'est le mal & malheur de plusieurs courtisans, idolatres de la Ceremonie. Or ie veux que mon Sage se garde bien de cette captivité; ie ne veux pas que lourdement ou laschement il blesse la Ceremonie, car il faut condonner quelque chose au monde, & tant que faire se peut au dehors se conformer à ce qui se pratique; mais ie veux qu'il ne s'y oblige & ne s'y afferuisse point, ains que d'une galante & genereuse hardiesse, il sçache bien s'en deffaire quand il voudra & faudra, & de telle façon qu'il donne à cognoistre à tous, que ce n'est lascheté ou delicatelle, ny ignorance ou mesgarde, mais c'est qu'il ne l'estime pas plus qu'il ne faut, & qu'il ne veut

laisser corrompre son iugement & sa volonté à teile vanité, & qu'il se preste au monde quand il veut, mais qu'il ne s'y donne iamais.

SE BIEN COMPORTER

avec autruy.

CHAP. IX.

CETTE matiere appartient à la vertu de iustice qui apprend à viure bien avec tous, & rendre à vn chacun ce qui luy appartient, laquelle sera traitée au liure suyuant, où seront baillés les aduis particuliers & diuers selon les diuerses personnes: icy les generaux seulement, suyuant le dessein & suiet de ce liure.

Il y a icy double consideration (& par ainsi deux parties en ce chapitre) selon qu'il y a deux manieres de conuerser avec le monde; l'vne simple, generale & commune; le commerce ordinaire du monde, auquel le temps, les affaires, les voyages, & rencôtres iournallement nous menent, & mettent & changent avec gens cognus, incognus, estrangers, sans nostre choix ou application de volonté: l'autre speciale, est en compagnie affectée, & accointance ou recherchée & choisie, ou qui s'estant présentée a esté embrassée, & ce pour le profit, ou plaisir spirituel ou corporel, en laquelle y a de la conference, communication, priuauté & familiarité: chacune aura ses aduis à part. Mais auant qu'y entrer pour preface ie veux donner vn aduis general, & fondamental de tous les autres.

C'est vn vice grand (duquel se doit garder & garantir nostre sage) & vn defaut importun à soy, &

à autrui, que d'estre attaché & iuiet à certaines humeurs & complexions, à vn seul train, c'est estre esclau de soy mesmes, d'estre si prins à les propres inclinations, qu'on ne les puisse tordre & ceder, tesmoignage d'ame chagrine & mal née, trop amoureuse de soy, & partielle. Ces gens ont beaucoup à endurer & contester; au rebours c'est vne grande suffisance & sagesse, de s'accommoder à tout *Istud est sapere, qui vbiicumque opus sit animum possis flectere*, d'estre louppe & maniable, sçauoir tantost se monter & bander, tantost se raualler & relascher quand il faut. Les plus belles ames & mieux nées sont les plus vniuerselles, les plus communes, applicables à tous sens, communicatiues & ouuertes à toutes gens. C'est vne tres-belle qualité qui ressemble & imite la bonté de Dieu, c'est l'honorable que l'on rend au vieil Caton, *huic versatile ingenium, sic pariter ad omnia fuit, vt natum ad id vnum diceret, quodcumque ageret.*

4. Voyons les aduis de la premiere consideration, de la simple & commune conuersation, i'en mettray icy quelques vns, dont le premier sera de garder silence & modestie.

Le second de ne se formaliser point des sottises, indiscretions, & legeretés qui se feront ou commettront en presence; car c'est importunité de choquer tout ce qui n'est de nostre goust.

6. Le troisieme esparagner & mesnager ce que l'on sçait, & la suffisance, que l'on a acquise, & estre plus volontaires à ouyr qu'à parler, a apprendre qu'à enseigner; car c'est vice d'estre plus prompt à se faire cognoistre, parler de soy, & se produire, que prendre la cognoissance d'autrui & d'em-

pioitter sa marchandise, qu'è aquerir de nouvelle.

Le quatrième de n'entier en discours, en contestation contre tous, non contre les plus grands & respectables, ny contre ceux qui sont au dessous, & non de pareille luitte.

Le cinquième, auoir vne douce & honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses, & les sçachant les melnager, & faire son profit de tout.

Le sixième & principal est d'employer en toutes choses son iugement, qui est la piece maistresse qui agit, domine, & fait tout; sans l'entendement toutes autres choses sont aueugles, sourdes, & sans ame, c'est le moindre de sçauoir l'histoire, il en faut iuger. Mais cetuy-cy regarde de soy, & nous la compagnie.

Le septième est de ne parler iamais affirmatiuement, magistralement, & imperieusement, avec opiniastreté & resolution; cela heurte & blesse tous. L'affirmation & opiniastreté sont signes ordinaires de bestise & ignorance: le style des anciens Romains portoit, que les tesmoins deposans, & les iuges ordonnans de ce qui estoit de leur propre & certaine science; exprimoient leur dire par ce mot, *il semble (ita videtur)* que doiuent faire tous autres? Il seroit bon d'apprendre à vser des mots qui addoucissent & moderent la temerité de nos propositions, peut estre, l'on dit, ie pense, quelque, aucunement, il semble; & en respondant, ie ne l'enten pas, qu'est-ce à dire, il pourroit estre, est il vray? Je clorray cette premiere partie generale, en ce peu de mots: Auoir le visage & la mon-
tre ouuerte & agreable à tous, l'esprit & la pensée
couuerte & cachée à tous, la langue sobre & dis-

crette; tousiours se tenir à foy & sur les gardes, *frons aperta, lingua parca, mens clausa, nulli fidere*, voir & ouyr beaucoup, parler peu, iuger tout, *Vide, audi, iudica.*

10. Venons à l'autre consideration, & espece de conuersation plus speciale, de laquelle voicy les aduis, *2. parties de la speciale conuersatio.* Le premier est de chercher conferer, & se frotter avec gens plus fermes & plus habiles; car l'esprit se roidit & fortifie, & se hausse au dessus de foy, comme avec les esprits bas & foibles, l'esprit s'abastardit & se pert: la contagion est en cecy, comme au corps, & encores plus.

11. Le second est ne s'estonner ou blesser des opinions d'autruy, car tant contraires au commun, tant estranges, tant friuoles ou extrauagantes semblent elles, si sont elles sortables à l'esprit humain, qui est capable de produire toutes choses, & c'est foiblesse de s'en estonner.

12. Le tiers est de ne craindre, ny s'estonner des corrections, rudesse, & aigreurs de paroles, ausquelles il faut s'accoustumer & s'endurcir. Les galans hommes s'expriment courageusement; cette tendre & douceur craintifue & ceremonieule est pour les femmes; il faut vne societé & familiarité forte & virile, il faut estre masse, courageux, & à corriger, & à souffrir de l'estre. C'est vn plaisir fade, d'auoir affaire à gens qui cedent, flattent, & applaudissent.

13. Le quatriéme est de viser & tendre tousiours à la verité, la recognoistre, & luy ceder ingenuémēt & alaigrement, de quelque part qu'elle sorte, vsant tousiours & par tout de bonne foy, & non comme plusieurs, spécialement les Pedans, à tort ou à droit se defendre & se defaire de sa partie. C'est

vne plus belle victoire se rengier bien à la raison, & se vaincre soy-mesme, que vaincre la partie, à quoy ayde souuent sa foiblesse: parquoy arriere toute passion. Reconnoistre la faute, confesser son doute ou ignorance, ceder quand il faut, sont tours de iugement, de candeur & sincerité, qui sont les principales qualités d'un honnestes & sage homme; l'opiniastreté accuse l'homme de plusieurs vices & defauts.

Le cinquième, en dispute ne faut employer tous les moyens que l'on peut auoir, mais bien les meilleurs, plus pertinens & pressans, & avec briueté, car mesmes aux choses bonnes l'on peut trop dire, ces longueurs, traineries de propos, repetitiōs, tesmoignent vne enuie de parler, vne ostentation, apportent ennuy à la compagnie.

Le sixième & principal est de garder par tout la forme, l'ordre, la pertinence. O qu'il y a de peine de disputer & conferer avec vn sot, inepte, & impertinent. C'est ce semble la seule iuste excuse de rompre & quitter tout: car qu'y gagneriés vous que tourment, puis qu'avec luy vous ne poués bien aller? Ne sentir pas l'opposition que l'on fait, se suiure soy-mesme, & ne respondre à la partie, s'arrester à vn mot, à vn incidant, & laisser le principal, mesler & troubler la dispute, craindre tout, nier ou refuser tout, ne suiure point le fil droit, vser de prefaces & digressions inutiles, crier & s'opiniastretre, s'arrester tout en vne formule artifice, & ne voir rien au fonds, ce sont choses qui se pratiquent ordinairement par les Pedans & Sophistes. Voicy comment se cognoist & se remarque la sagesse & pertinence, d'avec la sottise & imperti-

14.

15.

nence; cette-cy est presomptueuse, temeraire, opiniastre asseurée, celle la ne se satisfait iamais bien, est craintive, retenuë, modeste : celle la se plaist, fort du combat gaye, glorieuse, comme ayant gagné, avec vn visage, qui veut faire croire à la compagnie, qu'elle est victorieuse.

16. Le septième, s'il y a lieu de contradiction, il faut aduiser qu'elle ne soit hardie, ny opiniastre, ny aigre. En ces trois cas, elle ne seroit bien venuë, & feroit à sō autheur plus de mal qu'à tout autre. Pour estre bien prinse de la cōpagnie, faut qu'elle naisse tout à l'heure mesmes du propos qui se traite, & non d'ailleurs, ny d'autre chose precedēte : qu'elle ne touche point la personne, mais la chose seulement, avec quelque recōmandation de la personne, s'il y eschet, & qu'elle soit doucemēt raisonnée.

SE CONDUIRE PRUDEM-
ment aux affaires.

CHAP. X.

CE CY appartient proprement à la vertu de prudence, de laquelle sera traité au commencement du liure suyuant, où seront touchés particulièrement les conseils & aduis, diuers, selon les diuerses especes de prudence, & occurrence des affaires. Mais ie mettray icy les poincts & chefs principaux de prudence, qui seront aduis generaux & communs, pour instruire en gros nostre disciple, à se bien & sagement conduire & porter au trafic & commerce du monde, & au maniment de tous affaires, & sont huit.

1. Le premier consiste en intelligence, c'est de bien

cognoistre les personnes avec qui l'on a affaire, *Cognois-*
 leur naturel propre & particulier, leur humeur, *sancté des*
 leur esprit, leur inclination, leur dessein & inten- *personnes*
 tion, leur procedure: conoistre aussi le naturel des *& des*
 affaires que l'on traite, qui se proposent non seu- *affaires.*
 iement en leur superficie & apparence, mais pene-
 trer au dedans, non seulement voir & cognoistre
 les choses en soy, mais encores les accidés, les con-
 sequēces, la suite. Pour ce faire il les faut regarder
 à tous visages, les considérer en tout sens: il y en a
 qui par vn costé sont tres-precieuses & plausibles,
 & par vn autre sont tres-vilaines & pernicieuses.
 Or il est certain que selon les diuers naturels des
 personnes, & des affaires, il faut chāger de style &
 de façon de proceder, cōme vn nautōnier qui selon
 les diuers endroits de la mer, la diuersité des vents,
 il conduit diuersement les voiles & les aurons. Et
 qui voudroit par tout se cōduire & porter de mes-
 me façon, galteroit tout, & feroit le sot & ridicule.
 Or cette cognoissāce double de personnes & d'af-
 faires, n'est pas chose fort facile, tant l'homme est
 desguisé & fardé, l'on y parvient en les cōsiderant
 attentiuement & meurement, & les repassant sou-
 uent par la teste, & à diuerses fois sans passion.

Il faut puis apres apprendre à bien iustemēt esti- *2.*
 mer les choses, & leur donner le pris & le rang, qui *Estima-*
 leur appartient, qui est le vray fait de prudence & *tion des*
 suffisance. C'est vn haut point de philosophie, *choses.*
 mais pour y paruenir il se faut bien garder de pas- *Non selō*
 sion, & de iugement populaire. Il y a six ou sept *le iuge-*
 choses, qui meuent & menent les esprits popu- *ment po-*
 laires, & leur font estimer les choses à faulces en- *pu'aire.*
 seignes, dont les sages se garderont, qui sont nou-

uelleté, rareté, estrangeté, difficulté, artifice, invention, absence, & priuation ou desny, & sur tout, le bruit, la montre, & la parade. Ils n'estimēt point les choses si elles ne sont releuées par art & science, si elles ne sont pointuēs & enflées. Les simples, & naïues, de quelque valeur qu'elles soient, on ne les apperçoit pas seulement; elles eschappent & coulent insensiblement; ou bien l'on les estime plattes, basses, & niaises, grand tesmoignage de la vanité & foiblesse humaine qui se paye de vent, de fard, & de faulse monnoye au lieu de bonne & vraye. De là vient que l'on preferel'art à la Nature, l'acquis au naturel, le difficile & étudié à l'aisé; les boutées & secouffes à la cōplexion & habitude; l'extraordinaire à l'ordinaire, l'ostentation & la pompe à la verité douce & secrete; l'autrui, l'estranger, l'emprunté au sien propre & naturel. Et quelle plus grande folie est-ce que tout cela? Or la regle des sages est de ne se laisser coiffer & emporter à tout cela, mais de mesurer, iuger & estimer les choses premierement par leur vraye, naturelle & essentielle valeur, qui est souuent interne & secrete, puis par l'vtilité, le reste n'est que piperie. C'est bien chose difficile, estant ainsi toutes choses desguisées & sophistiquées: souuent les faulses & meschantes se rendent plus plausibles, que les vrayes & bonnes: & dit Aristote qu'il y a plusieurs faulsetés qui sont plus probables, & ont plus d'apparence, que des verités; mais comme elle est difficile, aussi est elle excellente & diuine: *si separaueris pretiosum à vili, quasi os meum eris; & necessaire auant tout œuure; quàm necessarium pretia rebus imponere*, car pour neant entre l'on à sçauoir les pre-

Mais selon les sages.

Difficile excellent & necessaire.

Isai. Senec.

ceptes & regles de bienviure, si premierement l'on ne sçait en quel rang l'on doit tenir les choses, les richesses, la santé, la beauté, la noblesse, la science, &c. & leurs contraires. C'est vne haute & belle science que de la presseance & préeminence des choses; mais bien difficile, principalement quand plusieurs se presentent ensemble, car la pluralité empesche; & en cecy l'on n'est iamais tous d'accord. Les gousts & les iugemens particuliers sont fort diuers, & tres-vtilemēt, afin que tous ne courent ensemble à mesme, & ne s'entremeschent. Par exemple prenons ces huit principaux chefs de tous biens spirituels & corporels, quatre de chascune sorte, sçavoir Preud'homme, Santé, Sagesse, Beauté, Habilité, Noblesse, Science, Richesse. Nous prenons icy ces mots selon le sens & vsage commun, Sagesse pour vne prudente & discrete maniere de viure & se comporter avec tous & enuers tous; Habilité pour suffisance aux affaires; Sciēce pour cognoissance des choses acquises des liures, les autres sont assez clairs. Or sur l'arrangement de ces huit, combien d'opinions diuerses? I'ay dit la mienne, ie les ay meslés & tellement entrelassés ensemble, qu'apres & au pres vn spirituel il y en a vn corporel, qui luy respond: afin d'accoupler l'esprit & le corps: la santé est au corps ce que la preud'hōmie est en l'esprit: c'est la preud'homme du corps, la santé de l'ame: *mens sana in corpore sano*: La Beauté est comme la Sagesse, la mesure, proportion & bien seance du corps & la Sagesse beauté spirituelle: La Noblesse est vne grande habitude & disposition à la vertu: les Sciences sont les richesses de l'esprit. D'autres arrangeront ces

*D'elle
viens la
cognois-
sance des
choses.*

*Des huit
chefs de
biens.*

pieces tout autrement, qui mettra tous les spirituels auant que venir au premier corporel, & le moindre de l'esprit au dessus du meilleur du corps: & qui à part ensemble les arrangera autrement, chacun abonde en son sens.

3.
*Choix &
election
des choses.*

Apres, & de cette suffisance & partie de prudence, de sçauoir bien estimer les choses, vient & naist cette autre, qui est sçauoir bien choisir: où se montre, aussi souuent, non seulement la conscience, mais aussi la suffisance & prudence. Il y a des choix bien ayés, comme d'une difficulté & d'un vice, de l'honneste & de l'utile, du deuoir & du profit: Car la préeminence de l'un est si grande au dessus de l'autre, que quand ils viennent à se choquer, le champ doit tousiours demeurer à l'honneste, sauf, peut estre, quelque exception bien rare & avec grande circonspection, & aux affaires publiques seulement, comme sera dit apres en la vertu de prudence: mais il y a des choix quelquefois bien fascheux & bien rudes, comme quand l'on est enfermé entre deux vices, ainsi que fut le docteur Origené d'idolatrer, ou se laisser jouir charnellement à un grand vilain Ethiopien. La regle est bien tousiours que se trouuant en incertitude & perplexité au choix des choses non mauuaises, il se faut ietter au party où y a plus d'honesteté & de iustice. Car encore qu'il en mesaduienne, si donnera il tousiours vne gratification & gloire d'auoir choisi le meilleur, outre que l'on ne sçait (quand l'on eust prins le party contraire) ce qui fust aduenu, & si l'on eust eschappé son destin: quand on doute quel est le meilleur & le plus court chemin, il faut tenir le plus droit. Et aux mauuaises (desquelles il n'y a ia-

mais choix) il faut éviter le plus vilain & iniuste: cette regle est de conscience, & appartient à la prudence d'homme. Mais sçavoir quel est le plus honneste, iuste, & utile, quel plus deshonneste, plus iniuste & moins utile, il est souuēt tres-difficile & appartient à la prudence & suffisance. Il semble qu'en tels destroits, le plus seur & meilleur est de suivre la nature, & iuger celuy-là le plus iuste & honneste, qui approche plus de nature, celuy plus iniuste & deshonneste, qui est le plus esloigné de la nature. Aussi auons nous dit que l'on doit estre hōme de biē, par le ressort de la nature. Avant que sortir de ce propos, du choix & electiō des choses, vuidōs en deux petits mots cette questiō. D'où viēt en nostre ame le choix de deux choses indifferentes & toutes pareilles? Les Stoiciens disent que c'est vn maniment de l'ame extraordinaire, desreglé, estrāger, & temeraire: mais l'ō peut dire que iamais deux choses ne se presentent à nous, où n'y aye quelque differēce pour legere qu'elle soit: & qu'il y a tousiours quelque chose en l'vne, qui nous touche & pousse au choix, encores que ce soit imperceptiblement, & que ne le puissions exprimer. Qui seroit également balancé entre deux enuies, iamais ne choisiroit; car tout choix & inclination porte inegalité.

Vn autre precepte en cette matiere est de prendre aduis & conseil d'autruy; car se croire & se fier en soy seul est tres-dāgereux; or icy sont requis deux aduertissemēs de prudēce, l'vn est au choix de ceux à qui l'on se doit adresser, pour auoir cōseil; car il y en a de qui plustost il se faut cacher & garder. Ils doiuent estre premieremēt gens de bien & fideles (c'est icy mesme chose) puis bien sensēs & aduisēs,

4.
Consi-
tation.

sages, expérimentés. Ce sont les deux qualités de bons conseillers, preud'homme & suffisance: l'on peut adiouster vn troisiéme, qu'ils n'ayét, ny leurs proches & intimes, aucun particulier interest en l'affaire; car encores que l'on puisse dire, que cela ne les empeschera de bien conseiller, estans comme dit est preud'hommes, ie pourray repliquer qu'oultre que cette tant grande, forte, & philosophique preud'homme, qui n'est touchée de son propre interest, est bien rare; encores est-ce grande imprudence de les mettre en cette peine & anxieté, & comme le doigt entre deux pierres. L'autre aduertissement est de bien ouïr & receuoir les conseils, les prenans d'heure sans attendre l'extremité, avec iugement & douceur, ayant qu'on dise librement & franchement la verité. L'ayant suiuy comme bon, venant de bonne main & amis, ne s'en faut point repentir, encores qu'il ne succede ainsi que l'on auoit esperé. Souuent des bons conseils en arriuent de mauuais effets; mais le sage se doit plustost contéter d'auoir suiuy vn bon conseil, qui aura eu mauuais effet, qu'vn mauuais conseil suiuy d'vn bon effet, comme Marius; *sic correcte Marij temeritas gloriam ex culpa inuenit*, & ne faire comme les fots qui apres auoir meurement delibéré & choisi, pensent apres auoir prins le pire, parce qu'ils ne pesent plus que les raisons de l'opinion contraire, sans y apporter le contrepoix de celles qui l'ont induit à cela. Cecy est bien dit briuement pour ceux qui cherchent conseil: pour ceux qui le donnent, sera parlé en la vertu de prudence, de laquelle le conseil est vne grande & suffisante partie.

L. 3. c. 2.
art. 17.

Le cinquiésme aduis que ie donne ici à se bien conduire aux affaires, est vn temperament & mediocrité entre vnetrop grande fiance & defiance, crainte & assurance: Trop se fier & assurer souvent nuist, & defier offense: il se faut bien garder de faire demonstratiõ aucune de defiance, quand bien elle y seroit & iustement. Car c'est desplaire, voire offenser & donner occasion de nous estre contraire, Mais aussi ne faut il vser d'vne si grande lasche & molle fiance, si ce n'est à ses bien assurez amis; il faut toujours tenir la bride à la main; non la lascher trop, ou tenir trop roide. Il ne faut iamais dire tout, mais ce que l'on dit soit vray: il ne faut iamais tromper ni affiner, mais bien se faut il garder de l'estre: il faut temperer & marier l'innocence & simplicité colombine, en n'offensant personne, avec la prudence & astuce serpentine, en se tenant sur ses gardes, & se preseruant des finesses, trahisons & embusches d'autruy. La finesse à la defensive est autant louable comme deshonneste à l'offensive; il ne faut donc iamais tant s'avancer & s'engager, que l'on n'aye moyen, quand l'on vouldra & faudra se retirer & se r'auoir, sans grand dommage & regret. Il ne faut iamais abandonner le manche, ne iamais tant desestimer autruy, & s'assurer de soy, que l'on en vienne en vne presumption & nonchalance des affaires, comme ceux qui pensent que personne ne void si clair qu'eux, ou que tout plie soubs eux, & qu'on n'oseroit penser à leur desplaire, & par là viennent à se relascher, & mespriser le soin, & en fin sont affinez, surprins, & bien mocquez.

7.
Tempe-
rament
entre la
crainte
& l'as-
surance.

Vn autre auis & bien important, est de prendre

Prendre l'occasion & le temps toutes choses en leur temps & saison, & bien à propos. Et pource il faut surtout euter precipitation, ennemie de sagesse, marastre de toute bonne action, vice fort à craindre aux gents ieunes & bouillans. C'est à la verité vn tour de maistre & bien habile homme, de sçauoir bien prendre les choses à leur poinct, bien mesnager les occasions & cōmodités, se preualoir du temps & des moyēs. Toutes choses ont leur saison & mesmes les bonnes, que l'on peut faire hors de propos; or la hastiueté & precipitation est bien contraire à ceci, laquelle trouble, confond, & gaste tout: *canis festinans cecos facit catulos*. Elle vient ordinairement de passion qui nous emporte, *Nam qui cupit festinat: qui festinat euertit: vnde festinatio improvida & caeca: duo aduer-*

L'ascheté *sißima recta menti celeritas & ira*: & assez souuent aussi d'insuffisance. Le vice contraire, l'ascheté, paresse, non chalance qui semble aucunes fois auoir quelque air de maturité, & de sagesse, est aussi pernicieux & dangereux, principalement en l'execution. Car l'on dit qu'il est permis d'estre en la deliberation & consultation pesant & long, mais non en l'execution, dont les sages disent qu'il faut consulter lentement, executer promptement; deliberer à loisir & vistement accomplir. Il s'est bien veu quelquesfois le contraire, que l'on a esté heureux à l'euenement, encores que l'on ait esté soudain & temeraire en la deliberation; *subiti consilij euentus felices*; mais c'est rarement & par coup d'auanture, à quoy ne se faut pas regler, & se bien garder que l'enuie ne nous en prenne: car le plus souuent vne longue & inutile repentance est le salaire de leur course & hastiueté. Voici donc deux

escueils & extremitez qu'il faut pareillement eui- *De ces*
 ter; car c'est aussi grande faute de prendre l'ocasion *deux*
 trop verte, & trop cruë, que la laisser trop meurir *ces.*
 & passer : le premier se fait volontiers par les ieunes, prompts & bouillans, qui à faute de patience, ne donnent pas l'oisir au temps & au ciel de faire rien pour eux ; ils courent & ne prennent rien : le second par les stupides, lasches, & trop lourds. Pour cognoistre l'ocasion & l'empoigner, il faut auoir l'esprit fort & esueillé, & aussi patient : il faut preuoir l'ocasion, la guetter, l'attendre, la voir venir, s'y preparer, & puis l'empoigner au poinct qu'il faut.

Le septième aduis sera de se bien porter & con- *7.*
 duire avec les deux maistres & surintendants des *Industrie*
 affaires du monde, qui sont l'industrie ou vertu & *Force*
 la fortune. C'est vne vielle question, laquelle des *ne.*
 deux a plus de credit, de force, & d'autorité : car certes toutes deux en ont ; & est trop clairement faux, que l'vne seule face tout & l'autre rien. Il seroit peut estre bien à desirer qu'il fust vray, & que vne seule eust tout l'empire; les affaires eniroyent mieux : l'on seroit dutout regardant & attentif à celle là; la difficulté est à les ioindre, & entendre à toutes deux. Ordinairement ceux qui s'arrestent à l'vne, mesprisent l'autre, les ieunes & hardis regardent & se fient à la fortune, en esperant bien : & souuent par eux elle opere de grandes choses & semble qu'elle leur porte faueur : les viels & tardifs sont à l'industrie ; ceux cy ont plus de raison. Que s'il les faut comparer & choisir l'vn des deux, celuy de l'industrie est plus honneste, plus seur, plus glorieux ; car quand bien la fortune luy

fera contraire, & rendra toute l'industrie & diligence vaine, si est ce que ce contentement demeure, qu'on n'a point chommé, on s'est trouué *in officio*, on s'est porté en gens de cœur. Ceux qui suiuent l'autre parti sont en danger d'attendre en vain, & quand bien il succederoit à souhait, si n'y a-il pas tant d'honneur & de gloire. Or l'aduis de sagesse porte de ne s'arrester pas du-tout, & tant à l'vne, qu'on excluë & mesprise l'autre; car toutes deux y ont bonne part, voire souuent se prestēt la main, & s'entendēt mutuellement. Il faut donc se comporter avec toutes deux, mais inegalemēt, car l'auantage & preeminence doit estre donné, comme dit est, à la vertu, industrie, *virtute duce, comite fortuna*.

Encor est requis cet auis de garder discretiō, qui assaisonne & donne bon goust à toutes choses, ce n'est pas vne qualité particuliere, mais commune, qui se mesle par tout: L'indiscretion gaste tout, & oste la grace aux meilleurs, soit-il à bien faire à autrui; car toutes gratifications ne sont pas bien faites à toutes gens; à s'excuser, car excuses inconsiderées seruent d'accusation: à faire l'honneste & le courtois, car l'on peut bien excéder & degenerer en rusticité, soit à n'offrir ou à n'accepter.

SE TENIR TOVSIOURS

prest à la mort, fruiēt de Sagesse.

CHAP. XI.

1. Jour de la mort. **L**E jour de la mort est le maistre jour, & juge de tous les autres jours, auquel se doiuent toucher & esprouuer toutes les actions de nostre vie.

Lors se fait le grand essay, & se recueille le grand fruit de tous nos estudes. Pour juger de la vie, il faut regarder comment s'en est porté le bout, car la fin couronne l'œuvre, & la bonne mort honore toute la vie, la mauuaise diffame: l'on ne peut bien juger de quelqu'un, sans luy faire tort, que l'on ne luy aye veu jouer le dernier acte de sa comedie, qui est sans doute le plus difficile. Epaminondas le premier de la Grece, enquis lequel il estimoit plus de trois hommes, de luy, Chabrias, & Iphicrates, il nous faut voir premierement mourir tous trois, auant en resoudre: la raison est qu'en tout le reste il y peut auoir du masque, mais à ce dernier roollet, il n'y a que feindre,

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo,

Eijciuntur, & eripitur persona, manet res,

D'ailleurs, la fortune semble nous guetter à ce dernier jour, comme à poinct nommé, pour monstret sa puissance, & renuerser en vn moment ce que nous auõs basti & amassé en plusieurs années, & nous faire crier avec Laberius, *nimirum hac die vna plus vixi mihi, quam viuendum fuit*: & ainsi a esté bien & sagement dict par Solon à Cresus, *ante obitum nemo beatus*.

C'est chose excellente que d'apprendre à mourir, c'est l'estude de la Sagesse, qui se resoult toute à ce but: il n'a pas mal employé sa vie, qui a appris à bien mourir, il la perduë qui ne la sçait bien acheuer, *malè viuet, quisquis nesciet benè mori: non frustra nascitur qui benè moritur: nec inutiliter vixit, qui feliciter desit: Mori tota vita descendum est, & præcipuum ex vitæ officijs est*. Il ne peut bien agir qui ne vise au but & au blane: il ne peut bien viure qui ne regarde à la

2.
Sciēce de
mourir.

Senec.

mort; bref la science de mourir, c'est la science de liberté, de ne craindre rien, de bien, doucement, & paisiblement viure: sans elle n'y a aucun plaisir à viure, non plus qu'à jouyr d'une chose, que l'on craint tousiours de perdre.

3. Premièrement & surtout il faut s'efforcer que nos vices meurent deuant nous: secondement se tenir tout prest, O la belle chose, pouuoir acheuer sa vie auant sa mort, tellement qu'il n'y aye plus rien à faire qu'à mourir: qu'on n'aye plus besoin de rien, ni du temps, ni de soy-mesme, mais tout saoul & content, qu'on s'en aille disant toutdoux,

4. *Æneid. Vixi, & quem dedit cursum fortuna peregi;*
decrut tiercement que ce soit volontairement, car bien mourir c'est volontiers mourir.

4. Il semble que l'on se peut porter à l'endroit de la mort en cinq manieres: la craindre & fuir comme vn tres-grand mal: l'attendre doucement & patiemment comme chose naturelle, ineuitable, raisonnable: la mespriser comme chose indifferente, & qui n'importe de beaucoup; la desirer, demander, chercher, comme le port vnique des tourmens de cette vie, voire vn tres-grand gain; se la donner soi-mesme. De ces cinq les trois du milieu sont bones, d'ame bone & rassise, bien que diuersement & en differente condition de vie; les deux extremes vicieux & de foiblesse, bien que soit à diuers visages: de chascune nous parlerons.

5. *Craindre la mort.* La premiere n'est approuuée de personne d'entendement, bien qu'elle soit pratiquée par la plus part, tesmoignage de grande foiblesse. Contre ceux là, & pour consolatiõ contre la mort sienne aduenir, ou celle d'autrui, voici de quoy. Il n'y a

chose que les humains craignent tant, & ayent en horreur que la mort: toutesfois il n'y a chose, où y aye moins d'occasion & de sujet de craindre, & au contraire il y aye tant de raisons pour l'accepter & se résoudre: dont il faut dire, que c'est vne pure opinion & erreur populaire, qui a ainsi gagné tout le monde. Nous nous en fions au vulgaire inconsideré, qui nous dit que c'est vn tresgrand mal, & en metcroys la legge; qui nous enseigne que c'est l'affran hilleme't de tous maux, & le port de la vie. Jamais la mort presente ne fit mal à personne, & aucun de ceux qui l'ont essayé & scauent que c'est, ne s'en est plaint: & si la mort est ditte estre mal, c'est donc de tous les maux le seul qui ne fait point de mal, c'est l'imaginatiõ seule d'elle absente, qui fait ceste peur. Ce n'est donc qu'opinion, non verité, & c'est vraiment ou l'opinion se bande plus contre la raison, & nous la veut effacer avec le mal que de la mot: il n'y peut auoir raison aucune de la craindre, car on ne scait que c'est. Pourquoy & cõment craindra on ce qu'on ne fait que c'est? Dont disoit bié le plus sage de tous, que craindre la mort, c'estoit faire l'entendu & le suffisant, c'estoit feindre scauoir ce que personne ne scait: & practiqua ce sien dire en loy-mesme: car sollicité par ses amis de plaider deuant ses Iuges, pour sa iustification, & pour sauuer sa vie, voici la harangue qu'il leur fit. Messieurs, si ie vous prie de ne me faire point mourir, i'ay peur de m'enfermer & parler à mon dommage, car ie ne scay que c'est de mourir, ny quel il y fait: ceux qui craignent la mort, presupposent qu'ils la cognoissent: quant à moy, ie ne scay quelle elle est, ny ce que l'on fait

C'est d'opinion.

Et non de raison

en l'autre monde ; à l'aventure la mort est chose indifferente , à l'adventure chose bonne & desirable. Les choses que ie say estre mauuaises , comme offenser son prochain , ie les fuy , celles que ie ne conoy point du tout , comme la mort , ie ne les puis craindre. Parquoy ie m'en remets à vous. Car ie ne puis sauoir quel est plus expedient pour moy , mourir , ou ne mourir pas , par ainsi vous en ordonnerez , comme il vous plaira.

6.
C'est foible-
blesse.

Tant se tourmenter de la mort , c'est I. grande foiblesse & couardise : il n'y a femmelette qui ne s'appaise dans peu de iours de la mort la plus douloureuse qui soit , de mari , d'enfant ; pourquoy , la raison , la sagesse ne fera elle en vne heure , voire tant promptement (comme nous auons mille exemples) ce que le temps obtiendra d'un sot & d'un foible ? Que sert à l'homme la sagesse , la fermeté , si elle ne haste le pas & ne fait plus & plus tost que le sot & le foible ? C'est de ceste foiblesse que la pluspart des hommes mourans ne peuuent dutout se resoudre , que ce soit leur derniere heure , & n'est endroit , où la piperie de l'esperance amuse plus ; cela aduient aussi peut-estre de ce que nous estimons grande chose nostre mort , & nous semble que l'vniuersité des choses a interest de compatir à nostre fin , tant fort nous nous estimons.

7.
Injustice. Et puis tu te monstres injuste , car si la mort est bonne chose , comme elle est , pourquoy la crains tu ? si c'est vne mauuaise chose , pourquoy l'empires tu ? & adjoustes mal sur mal , à la mort encores de la douleur ? comme celuy qui despouillé d'une partie de ses biens par l'ennemi , iette le reste en la mer , pour dire qu'en ceste façon il regrette

qu'il a esté deualizé.

Finalemēt craindre la mort, c'est estre ennemy de foy & de sa vie: car celuy ne peut viure à son aise & content, qui craint de mourir. Celuy-la vit vrayement libre, qui ne craint point la mort: au contraire le viure est seruir, si la liberté de mourir en est à dire. La mort est le seul appuy de nostre liberté, commune & prompte recepte à tous maux: c'est donc estre bien miserable (& ainsi le sont presque tous) qui troublent la vie par le soin & crainte de la mort, & la mort par le soin de la vie.

Mais ie vous prie, quelles plaintes & murmures y auroit-il, contre nature, s'il n'y auoit point de mort, & qu'il fallust demeurer icy bon gré mal gré: certes l'on la maudiroit. Imaginez combien seroit moins supportable, & plus penible vne vie perdurable, que la vie avec la condition de la laisser. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le Dieu du tēps Saturne son pere. Certes la mort est vne tresbelle & riche inuention de nature, *Optimum natura inuentum nusquam satis laudatum*, & vn expedient trespropre & vtile à plusieurs choses; si elle nous estoit ostée nous la regretterions beaucoup plus que nous ne la craignons, & si elle n'estoit nous la souhaitterions plus fort que la vie: c'est vn remede à tant de maux, & vn moyen à tant de biens. Que seroit-ce d'autre part s'il n'y auoit quelque peu d'amertume mēlé en la mort? certes l'on y courroit trop auidement & indiscrettement: pour garder moderation, qui est à ne trop aimer ni fuir la vie, à ne craindre ny courir à la mort, tous les deux sont temperez & destrempez de la douceur & de l'aigreur.

2.

Estre en
nemi de
la vie

10. Le remède que baille en cecy le vulgaire, est trop sot, qui est de n'y penser point, n'en parler iamais: outre que telle nonchalance ne peut loger en la teste d'homme d'entendement, encores en fin cousteroit elle trop cher: car aduenant la mort au despourueu, quels tourmens, cris, rage, de tel poir? La sagesse conseil le bien mieux de l'attendre de pied ferme, & la combattre: & pour ce faire nous donne vn aduis tout contraire au vulgaire, c'est de l'auoir tousiours en la pée, la prattiquer, l'accoustumer, l'appriuoier, le representer à toutes heures & s'y roidir non seulement aux pas suspects & dangereux, mais au milieu des festes & joyes: que le refrain soit que nous sommes tousiours en butte à la mort; que d'autres s'ont morts qui pensoyēt en estre autant loin que nous maintenant; que ce qui peut aduenir vne autre fois peut aussi aduenir maintenant: & ce suyuant la coustume des Egyptiens qui en leurs bâquets tenoient l'image de la mort; & des Chresties & tous autres; qui ont leurs cemetieres pres des tēples, & lieux publics & frequētez, pour tousiours (disoit Licurge) faire penser à la mort. Il est certain, où la mort nous attend, attendons la par tout, & que tousiours elle nous trouue prests.

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum

Grata superueniet quæ non sperabitur hora:

11. Mais entendons les regrets & excuses que les paoureux alleguent, pour pallier leurs plaintes, qui sont toutes niales & friuolēs: ils se fachent de mourir ieunes, & se plaignent tant pour eux que pour autruy; que la mort les anticipe & les moissonne encores au verd & au fort de leur aage. Plainte du vulgaire qui mesure tout à l'aune,

11.
Respōse
aux re-
grets &
excuses
des crain-
tifs.

I.

& n'estime rien de precieux, que ce qui est long & qui dure:ou au contraire les choses exquisés & excellentes sont ordinairement subtiles & deliées. C'est vn trait de grand maistre d'enclorre beaucoup en peu d'espace:& peut on dire qu'il est quasi fatal aux hommes illustres, de ne pas viure long temps. La grande vertu & la grande ou longue vie ne se rencontrent gueres ensemble:la vie se mesure par la fin, pourueu qu'elle en soit belle, tout le reste à la proportion: la quantité ne sert de rien pour la rendre plus ou moins heureuse, non plus que la grandeur ne rend pas le cercle plus rond que le petit, la figure y fait tout. Vn petit homme est homme entier comme vn grand ny les hommes ny leurs vices ne se mesurent à l'aune.

Ils ont regret de mourir loin des leurs, ou d'estre tuez, ou demeurer sans sepulture:ils souhaitteront de mourir en paix, dedans le liét entre les leurs, consolez d'eux, & en les consolant. Tant de gens qui vont à la guerre, & prennent la poste pour se trouuer en vne bataille, ne sont pas de cet aduis:ils vont mourir tout en vie & cherchèrent vn tombeau entre les morts de leurs ennemis: les petis enfans craignent les hommes masquez; descourez leur le visage, ils n'en ont plus de peur: aussi croyez, le feu, le fer, la flamme nous estonnent, comme nous les imaginons: leuons leur le masque, la mort dont ils nous menacent, n'est que la mesme mort, dont meurent les femmes & les enfans.

Ils ont regret de laisser tout le monde, & pourquoy? Tu y as tout veu, vn jour est égal à tous, il n'y a, point d'autre lumiere, ny d'autre nuict, d'autre soleil, ny d'autre train au monde: au pis aller

tout se void en vn an : lon y void la jeunesse, l'adolescence, la virilité, la vielleſſe du monde: il n'y a autre fineſſe que de recommencer.

4. Les parens & amis : vous en trouuerez encor plus ou vous allés, & tels que n'avez encores jamais veu; & puis ceux d'icy que vous regrettez vous ſuyront bien toſt.

5. De petits enfans orphelins, ſans conduite & ſans ſupport, cōme ſi ces enfans là eſtoyent plus à vous qu'à Dieu cōme ſi vous les ay miés d'auantage que luy, qui en eſt le premier & plus vray pere, & combien de tels ſont paruenus grāds plus que d'autres?

6. Peut eſtre que vous craignez de vous en aller ſeul, c'eſt grande ſimpleſſe; tant de gens meurent avec vous, & à meſme heure que vous.

7. Au reſte vous allez en lieu, où vous ne regret point ceſte vie; comment regretter, ſ'il eſtoit loiſible de la reprendre, l'on la refuſeroit: & ſi l'on euſt ſçeu que c'eſtoit auant que de la receuoir, l'on n'en euſt point voulu, *Vitam nemo acciperet ſi daretur ſcientibus*. Pourquoi regretter puis que tu ſeras ou du tout rien, ſelō les meſcreans, ou beaucoup mieux, ce diſent tous les ſages du monde? Pourquoi donc t'eſfarouches-tu de la mort, puis que tu es ſans grief? Le meſme paſſage que tu as fait de la mort, c'eſt à dire du rien à la vie, ſans paſſion, ſans frayeur, refais le de la vie à la mort, *reuerſi vnde veneris, quid graue eſt?*

8. Peut eſtre que le ſpectacle de la mort te deſplaiſt, à cauſe que ceux qui meurent font laide mine: ouy, mais ce n'eſt pas la mort ce n'eſt que ſon maſque. Ce qui eſt deſſous caché, eſt tresbeau, la mort n'a rien d'eſpouuantable : nous auons enuoyé de

laches & peureux espions pour la conoistre, ils ne nous rapportent pas ce qu'ils en ont veu, mais ce qu'ils en ont ouy dire, & ce qu'ils en craignent.

Mais elle nous rait des mains tant de choses, ou plustost nous rait à elles, & nous rait à nous mesmes, nous oste de ce que nous cognoissons & auons ja tant accoustumé, pour nous mettre en vn estat incognu, *at horremus ignota*, nous oste de la lumiere pour nous mettre en tenebres, bref, c'est nostre fin, ruine, dissolution. Ce sont les plus pressans objets, à quoy l'on peut en vn mot respondre que estant la mort la loy de Nature ineuitable, cōme sera dit cy apres, il ne faut point tant disputer, c'est folie de craindre ce que l'on ne peut eiter. *Dementis est timere mortem, quia certa expectantur, dubis metuuntur, mors habet necessitatē aquā & inuictam.* Mais voicy que ces gens font bien mal leur compte, car c'est tout le contraire de ce qu'ils disent, au lieu de nous rait aucune chose, elle nous donne tout, au lieu de nous oster à nous mesmes, elle nous rend & restituë libres à nous, au lieu de nous mettre en tenebres elle nous en oste & nous met à la lumiere, & nous fait le mesme tour que nous faisons à tous fruits, les despouillant de leurs estuys, boëttes & enuelopures, espics, balles, coques, escorces pour les mettre en veüe, en v sage, en nature, *ita solet fieri, pereunt semper velamenta nascentiū*, elle nous oste d'vn lieu estroit, incōmode, catarreux, obscur, d'où l'on ne void qu'vne biē petite partie du ciel, & la lumiere que de loin: & par deux petis trous des yeux, pour nous mettre en pleine liberté, santé assuree, clarté perpetuelle, en tel lieu, & tel estat que tous entiers nous voyōs le ciel entier, & la lumiere tou-

te en son lieu; *equaliter tibi splendet omne caliditas; totam lucem suo loco propè totus aspicias, quam nunc per angustissimas oculorum vias procul intus & miraris.* Bref nous oste de la mort qui auoit commencé au ventre de la mere & finit maintenant pour nous mettre en la vie qui ne finira iamais. *Dies iste quem tanquam extremum reformidas, æterni natalis est.*

12.
Atten-
dre la
mort est
bon.

La seconde est d'ame bonne, douce & réglée, & se pratique justement en vne vie commune, équable, & paisible, par ceux qui avec raiſon estiment beaucoup cette condition de vie, & se contentent d'y durer: mais se rangeans à la raiſon, l'acceptent quand elle vient. C'est vne attrempée mediocrité, fortable à telle condition de vie entre les extremitez (qui ſont deſirer & craindre, chercher & fuir vicieuses & blaſmables) (*summū ne metuas diem, nec optes; mortem cōcupiscentes & timentes æquè obiurgat Epicurus:*) si elles ne ſont couuertes & excusées par quelque raiſon non commune & ordinaire, comme ſera dit en ſon lieu. Deſirer & chercher eſt mal; c'eſt iniuſtice de vouloir mourir ſans cauſe, c'eſt porter enuie au monde, à qui noſtre vie peut eſtre vtile; c'eſt eſtre ingrat à nature, que de meſpriſer & ne vouloir vſer du meilleur preſent qu'elle nous puiſſe faire; & eſtre par trop chagrin & difficile de ſ'en- nuyer & ne pouuoir durer en vn eſtat qui ne nous eſt point onereux, & par trop en charge; la fuir & craindre c'eſt aller contre nature, raiſon, iuſtice, & tout deuoir; d'autant que mourir eſt choſe naturelle, neceſſaire & ineuitable, juſte & raiſonnable. Naturelle, car c'eſt vne piece de l'ordre de l'vniuers, & de la vie du monde, voulez vous qu'on ruine ce monde, & qu'on en face vn tout nouueau

13.
Le mou-
rir eſt na-
turel.

pour vous? La mort tient vn tresgrand rang en la police, & grande republique de ce monde: & est de tresgrande vulté, pour la succession & durée des œures de nature: la defaillance d vne vie est passage à mille autres: *sic rerum summa nouatur* Et non seulement c'est vne piece de ce grand tout, mais de ton estre particulier, non moins essentielle, que le viure, que le naistre: en fuyant de mourir tu la fuis toy mesmes: ton estre est également parti en ces deux, à la vie & à la mort; c'est la condition de ta creatiō. Si tu te fasches de mourir, il ne falloit pas naistre, on ne vient point en ce mōde à autre marché que pour en sortir, qui se fache d'en sortir, n'y deuoit pas entrer. Le premier jour de ta naissance t'oblige & t'achemine à mourir comme à viure.

Nascentes morimur finisque ab origine pendet.

Sola mors ius æquum est generis humani, viuere noluit qui mori non vult, vita cum exceptione mortis data est, tam stultus qui timet mortem, quàm qui senectutem.

Se fascher de mourir, c'est se fascher d'estre hōme, car tout homme est mortel: dont disoit tout froidement vn sage ayant receu nouvelles de la mort de son fils, je sçauoyz bien que ie l'auoyz engendré mortel. Estant donc la mort chose si naturelle & essentielle, & pour le monde en gros, & pour toy en particulier, pourquoy l'as tu en si grand'horeur? Tu vas contre nature: la crainte de douleur est bien naturelle, mais de la mort, non: car estant de si grand seruice à nature, & elle l'ayant instituée, à quoy faire nous en auroit elle imprimé la haine & l'horreur? Les enfās, les bestes ne craignēt pas la mort, voire la souffrent gayemēt: ce n'est dōc pas nature qui nous apprend à la craindre,

plustost nous apprend elle à l'attendre & recevoir comme enuoyée par elle.

14.
Necessai
se.

Secondement est necessaire, fatale, ineuitable, & tu le sçais toy qui crains & pleures : qu'elle plus grande folie que se tourmenter pour neant & à son escient? Qui est le sot qui va prier & importuner celuy qu'il sçait estre inexorable, & frapper à vne porte qui ne s'ouure point? Qu'y a il plus inexorable & sourd que la mort? Il faut craindre les choses incertaines, se remuër pour les remediabes, mais les certaines comme la mort, il les faut attendre; & se resoudre aux irremediabes. Le sot craint & fuit la mort : le fol la cherche & la court, le sage l'attend : c'est sottise de regretter ce qu'on ne peut recourir, craindre ce que l'õ ne peut fuyr, *feras non culpes, quod vitari non potest*. L'exemple de Dauid est beau; le quel ayant entendu la mort de son petit tãcher, prend ses habillemens de feste & veut banquetter, disant à ceux qui s'esbahissoiët de cette façõ de faire, qu'il auoit voulu essayer à gagner Dieu pour luy sauuer son fils, mais qu'estant mort cela estoit fait, & n'y auoit point de remede. Le sot pèse bien repliquer, disant que c'est proprement pourquoy il se deult & se tourmente, à cause qu'il n'y a point de remede: mais il redouble & acheue sa sottise, *scienter frustra niti, extrema dementiã est*. Or estant ainsi necessaire & ineuitable, non seulement ne sert de rien de la craindre, mais faisant de necessité vertu, il la faut accueillir & recevoir doucemēt; car il est plus commode d'aller à la mort, que si elle venoit à nous, & la prendre que si elle nous prenoit.

Tiercement c'est vne chose raisonnable & iuste, que demourir; c'est raison d'arriuer au lieu où on ne cesse

ruse &
raisonna
ble.

on ne cesse d'aller ; si l'on y craint d'arriuer , il ne faut pas cheminer , mais s'arrester ou rebrousser chemin , ce que l'on ne peut. C'est raison que tu faces place aux autres , puis que les autres te l'ont fait : si vous auez fait vostre profit de la vie , vous estes repeu & satisfait , allez vous en , comme celuy qui appellé en vn banquet a prins sa refection. Si vous n'en auez sçeu vser & qu'elle vous soit inutile , que vous chaut-il de la perdre ? à quoy faire la voulez vous encores ? C'est vne debte qu'il faut payer , c'est vn depost qu'il faut rendre à toute heure qu'il est redemandé. Pourquoi plaidez vous contre vostre cedula , vostre foy , vostre deuoir ? C'est contre raison donc de regimber contre la mort , puis que par là vous vous acquitez de tant , & vous vous deschargez d'un grand conte. C'est chose generale & cõmune à tous de mourir , pourquoy t'en fasches tu ? veux tu auoir vn privilege nouveau & non encores veu , & estre seul hors du sort commun de tous ? Pourquoi crains tu d'aller où tout le monde va , où tant de millions sont desia , & où tant de millions te suiuront ? la mort est également certaine à tous , & l'egalité est premiere partie de l'équité , *omnes eodem cogimur , omnium versatur vna ; serius , ocysus fors exitura ; &c.*

La troisieme est d'ame forte & genereuse , qui se pratique avec raison , en vne condition de vie ; publique , eleuée , difficile , & affaireuse , où y peut auoir plusieurs choses preferables à la vie , pour lesquelles il ne faut douter de mourir. Au pis aller il se faut tousiours plus aimer , & estimer , que la vie : qui se met sur le trottoir & l'eschaffaut de ce monde ; faut qu'il se resoluë à ce marché , pour es-

clairer aux autres, & faire plusieurs belles choses utiles & exemplaires; il faut qu'il couche de sa vie & la face courir fortune. Qui ne sçait mespriser la mort, non seulement il ne fera iamais rien qui vaille, mais il s'expose à diuers dangers; car en voulant tenir couuerte, assurée sa vie, il met à descouuert & au hasard son deuoir, son honneur, sa vertu & preud'hōmie. Le mespris de la mort est celuy qui produit les plus beaux, braues, & hardis exploits, soit en bien ou en mal. Qui ne craint de mourir ne craint plus rien: fait tout ce qu'il veut, le rend maistre de la vie & sienne & d'autruy: le mespris: de la mort est la vraye & vaine source de toutes les belles & genereuses actions des hommes. De là sont deriuées les braues resolutions, & libres paroles de la vertu, prononçant ses sentences par la voix de tant de grands personages. Eluidius Priseus à qui l'Empereur Vespasian auoit mandé de ne venir au Senat, ou y venant ne dire son aduis, respōdit qu'estāt Senateur il ne faudroit de se trouuer au Senat, & s'il estoit requis de dire son aduis, il diroit librement ce que la conscience luy cōmanderoit; estant menacé par le mesme. que s'il parloit il en mourroit; vous ay-je iamais dit (respōdit il) que ie fusse immortel; vous ferés ce que voudrés, & moy ce que ie deburay; il est en vous de me faire mourir iniustement, & en moy de mourir constamment. Les Lacedemoniens menacés de beaucoup souffrir, s'ils ne s'accommodyēt bien tost avec Philippe pere d'Alexandre, qui estoit entré en leur pais avec main armée, vn pour tous respōdit, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent de mourir? & leur ayant esté mandé par le mesme Philippe, qu'il

rōproit & empescheroit tous leurs desseins, dirent; Quoy ? nous empescheras-tu aussi de mourir ? Vn autre interrogé du moyen de viure libre, respōdit, mesprisant la mort: & vn autre enfant prins & vendu pour serf, dit à son acheteur; tu verras ce que tu as acheté; ie seroy bien sot de viure serf, puis que ie puis estre libre; & ce disant se ietta de la maison en bas. Et disant vn sage à vn autre, deliberant de quitter cette vie, pour se deliurer d'vn mal, qu'il pressoit, tu ne deliberes pas de grāde chose: ce n'est pas grande chose de viure, & tēs valets & res bestes viuent, mais c'est grande chose de mourir honnestement, sagement; constamment. Pour clorre & couronner cet article, nostre religion n'a point eu de plus ferme & assure fondement; & auquel son auteur aye plus insisté, que le mespris de la vie. Mais il y a icy des feintes & des mescōtes; plusieurs font mine de la mespriser, qui la craignēt: plusieurs ne se soucient d'estre morts, voire le voudroient estre, mais le mourir les fasche. *Emori nolo, sed me esse mortuum nihil aestimo*: plusieurs deliberēt tous sains & rassis, de souffrir fermes le mal, voire se la donner; c'est vn rollé assés cōmun, auquel Heliogabale mesmes a trouué place, faisant tāt d'apprests somptueux à ces fins: mais estans venus aux prinſes, aux vns le nés a seigné, comme à Lucius Domitius qui se repētīt de s'estre empoisonné. Les autres en ont destourné les yeux & la pensée, & se sont comme desrobez à elle, l'auāllans & engloutiffans insensiblement comme pilules, selon le dire de Cesar, que la meilleure estoit la plus courte, & de Pline, que la courte est le souuerain heur de la vie humaine. Or nul ne se peut dire resolu à la mort, qui craint de

l'affronter & la soustenir les yeux ouuerts, comme ont fait excellemment Socrates ; qui eut trente iours entiers à ruminer & digerer le decret de sa mort, ce qu'il fit sans esmoy, alteration, voire sans aucun effort : mais tout mollement & gayement ; Pomponius Atticus , Tullius Marcellinus Romains, Cleantes Philosophe, tous trois presque de mesme façon : car ayans essayé de mourir par abstinence, pour sortir des maladies qui les tourmentoyent, se trouuans guaris par elle, ne voulurent s'en desister, mais acheuerent, prenant plaisir à de faillir peu à peu & considerer le train & progrès de la mort ; Othon & Caton : car ayãs fait les apprests pour se tuer, sur le point de l'execution se mirent à dormir profondement, ne s'estonnans non plus de la mort, que d'vn autre accident ordinaire & bien leger.

17.
*Desirer
la mort.*

La 4. est d'ame forte & resoluë, prattiquée authentiquement par de grands & saints personnages, en deux cas, l'vn qui semble le plus naturel & legitime, est vne vie fort penible & douloureuse ou apprehension d'vne beaucoup pire mort, bref vn estat miserable, auquel l'on ne peut remedier, c'est lors desirer la mort comme vne retraite & le port vnique des tourmens de cette vie, le souuerain bien de nature, seul appuy de nostre liberté. C'est bien foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir: il est bien tēps de mourir, lors qu'il y a plus de mal que de biē à viure: car de conseruer nostre vie à nostre tourmēt & incōmodité, c'est contre nature: Dieu nous donne assēs congé, quand il nous met en cet estat. Il y en a qui disent qu'il faut mourir, pour fuir les voluptés qui sont

selon nature. Combien plus pour fuir les douleurs qui sont cōtre nature ? Il y a plusieurs choses en la vie pires beaucoup que la mort, pour lesquelles il vaut mieux mourir, & ne viure point que de viure: dont les Lacedemoniens asprement menacés par Antipater, s'ils ne s'accordoient à sa demande, luy respondirēt, si tu nous menaces de pis que la mort, nous aymons mieux mourir: & les sages disent que le sage vit tāt qu'il doit, & non pas tant qu'il peut: & puis la mort nous est bié plus en main & à commandement, que la vie. La vie n'a qu'une entrée, & encores depend elle de la volonté d'autrui. La mort depend de la nostre: & plus elle est volontaire, plus est elle belle: & à elle y a cent mille issues: nous pouons auoir faute de terre pour y viure, mais non pour mourir. La vie peut estre ostée à tout homme par tout homme, la mort non, *Vbi que mors est, optime hoc cauit Deus, eripere vitam nemo non homini potest, ac nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.* Le present plus fauorable que nature nous aye fait, & qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous auoir laissé la clef des champs. Pourquoy te pleins tu en ce monde, il ne tient pas: si tu vis en peine, ta lascheté en est la cause: à mourir il n'y a que le vouloir.

L'autre cas est vne viue apprehension & desir de la vie aduenir, qui leur fait souhaitter la mort, cōme vn grand gain, semence de meilleure vie, pont aux lieux delicieux, voye à tous biens, vne reserve à la resurrection. La ferme creance & esperance de ces choses est incompatible avec la crainte & l'ēnuy de la mort: elle induit plustost à s'ēnuyer icy, & desirer la mort, *vitam habere in patientia,* &

mortem in desiderio, d'auoir la vie en affliction, & la mort en affectiō: leuiure leur est coruée & le mourir soulas; dont leurs vœux & leurs voix sont *cupio dissolui: mihi mori lucrum: quis me liberabit de corpore mortis huius?* Dont bien iustement à esté reproché aux Philosophes & Chrestiens, (ce qui est à entendre des lasches & trop foibles, non de tous) qu'ils sont des affronteurs & mocqueurs publics, & ne croyēt pas en verité ce qu'ils disent tant, haut-loüans, & preschans de l'immortalité bien-heureuse, & tant de delices en la vie seconde, puis qu'ils pallissent & redoutent si fort la mort, passage & traject nécessaire pour y aller.

18. La cinquième & extreme, c'est l'execution de
Se donner la mort. la precedence, qui est se donner la mort. Cette cy
il est permis. semble bien venir de vertu & grādeur de courage, ayant esté anciennement prattiquée par les plus
 2. *Mach.* grands, & plus excellens hommes & femmes de
 14. toute nation & religion, Grecs, Romains, Egyptiens, Perfes, Medois, Gaulois, Indois, Philosophes de toutes sectes, Iuifs, tesmoin ce bon vieillard Razias, nommé le pere des Iuifs, pour sa vertu, & ces femmes lesquelles sous Antiochus, apres auoir circoncis leurs enfans s'alloient precipiter quant & eux: Chrestiens; tesmoin ces deux Saintes canonisées, Pelagie & Sophronia dont la première avec sa mere & ses sœurs, se precipita dedans la riuere, & cette-cy se tua d'vn couteau pour euitter la force de Maxentius Empereur: voire par des peuples & communes toutes entieres comme de Capoua en Italie, Astupa, Numance en Espagne assiegés par les Romains; des Abidéens pressés par Philippe; vne ville aux Indes assiegée par Alexan-

dre: mais encores approuvée & autorisée en plusieurs Republicques par loix & reglemens sur ce faits, comme à Marseille, en l'Isle de Ceade Negrepoint, & autres nations, comme en Hyperborée; & justifiée par plusieurs grâdes raisons deduites au precedent article, qui est du iuste desir & volonté de mourir. Car s'il est permis de desirer, demander, chercher la mort, pourquoy sera-t'il mal fait se la donner? Si la propre mort est permise & iuste en la volonté, pourquoy ne le sera elle en la main & en l'execution? Pourquoy attendray-je d'autrui, ce que ie puis de moy mesmes? & ne vaut il pas mieux encores se la donner que la souffrir; courir à son iour que l'attendre? Car la plus volontaire mort est la plus belle. Au reste ie n'offense pas les loix faites contre les larrons, quand i'emporte le mien, & ie coupe ma bourse: aussi ne suis-je tenu aux loix faites contre les meurtriers pour m'avoir osté la vie. D'ailleurs elle est reprovuée par plusieurs non seulement Chrestiens, mais Iuifs, cōme dispute Iosephe contre ses capitaines en la fosse du Puis; & Philosophes, cōme Platon, Scipion, Naspe.
mis. lesquels tiennent cette procedure, non seulement pour vice de lascheté, couardise, & tour d'impatiēce: car c'est s'aller cacher & tapper pour ne sentir les coups de la fortune. Or la vraye & viue vertu ne doit iamais ceder: les maux, & les douleurs sont ses alimens: il y a bien plus de constance à verser la chaine qui nous tient, qu'à la rompre; & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton;

Rebus in adversis, facile est contemnere vitam.

Fortius ille facit qui miser esse potest.

Si fractus illabatur orbis

Impavidum ferient ruinae.

Mais encores pour crime de desertion; car l'on ne doit abandonner sa garnison, sans l'expres commandement de celuy qui nous y a mis, nous ne sommes icy pour nous seuls, ny maistres de nous mesmes. Cecy donc n'est pas sans dispute & sans doute.

19. Il est premierement sans doute qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploit, sans tres-grande & tres-iuste raison: afin que ce soit comme ils disent *εὐλογος εἰσαγωγή*, vne honneste & raisonnable issuë & departie. Ce ne doit d'oc pas estre pour vne legera occasion, quoy que disent aucuns, que l'on peut mourir, pour causes legeres, puis que celles qui nous tiennēt en vie ne sont gueres fortes: c'est ingratitude à nature ne vouloir vser de son present, cest signe de legereté & d'estre trop chagrin & difficile, de s'en aller & rompre compagnie pour peu de chose; mais pour vne grāde & puisante, & icelle iuste & legitime. Parquoy ne peuuent auoir eu suffisante excuse, ny cause assés iuste en leur mort, tous ceux-cy: Pomponius Atticus, Marcellinus & Cleantes, dont à esté parlé, qui n'ont voulu arrester le cours de leur mort, pour cette seule consideration, qu'ils s'y trouuoient desia presques à mesmes: Ces femmes de Petus, de Scaurus, de Labeo, de Fuluius familier d'Auguste, de Seneque & tant d'autres, pour accompagner leurs maris en leur mort, où les y inuiter: Caton & autres despités contre le succès des affaires, & de ce qu'il leur falloit venir es mains de leurs ennemis, desquels toutesfois ils ne craignoient aucun mauuais traitement: Ceux qui

se sont tués pour ne viure à la mercy & de la grace de tel qu'ils abominoient, comme Grauius Siluanus & Staius Proximus ia pardonnés par Neron: Ceux qui pour couvrir vne honte & reproche pour le passé comme Lucrece Romaine, Sparzapizes fils de la Royne Tomiris, Bogues lieutenant du Roy Xerxes: Ceux qui sans aucun mal particulier, mais pour voir le public en mauuais estat, comme Nerua grand Iurisconsulte, Vibius Virius, Iubellus en la prinse de Capoua: Ceux qui pour fatieté ou ennuy de viure. Et ne suffit qu'elle soit grande & iuste, mais qu'elle soit necessaire & irremediable, & que tout soit essayé iusques à l'extremité: parquoy la precipitation & le desespoir anticipé est icy tres-vicieux, comme en Brutus & Cassius, qui se tuans auant le temps & l'occasion, perdirent les reliques de la liberté Romaine, de laquelle ils estoient protecteurs. Il faut, disoit Cleomenes, mesnager sa vie, & la faire valoir iusques à l'extremité: car s'en defaire l'on le peut tousiours, c'est vn remede que l'on a tousiours en main: mais les choses se peuuent changer en mieux. Iosephe & tant d'autres ont tres-vtilement pratiqué ce conseil; les choses qui semblent du tout desesperées prennent quelquefois vn train tout autre; *aliquis carnifici suo superstes fuit.*

Multa dies variisque labor mutabilis æni.

Retulit in melius.

Il faut comme pour la defenſe enuers vn autre assillant, aussi en son endroit se porter, *cum modamine inculpatæ tutela*; essaier tout auant venir à cette extremité.

Secondement c'est sans doute qu'il est beaucoup

meilleur & plus loüable de souffrir & garder vne constante ferme iusques à la fin. que ceder & s'enfuir foiblesse & couardise : mais pource qu'il n'est pas donné à tous non plus que la continence, *non omnes capiunt verbum istud, vnde melius nubere quam vri*: la question est si aduenant vn mal insupportable & irremediable, qui soit pour bouleuerfer & atterrer toute nostre resolution, & pousser nostre esprit en quelque melchant party de desespoir, despit, & murmure contre le Souuerain, s'il seroit pas plus expedient, ou moins mal de s'en deliurer courageusement, ayant encores son sens entier & rassis, qu'en voulant demeurer par crainte de mesprendre, s'exposer au danger de succomber & se perdre : est-ce pas moins mal de quitter la place, que s'y opiniastrer & perir, s'enfuir qu'estre prins: il le semble bien par toute raison humaine, & philosophique prattiquée, comme a esté dit, par tant de gens signalés, de tout air & climat, qu'il s'éble estre vne opinion vniuerselle. Les Stoiciens n'y veulent pas tant de façon : car sans tant de raisons ils permettent de deloger à qui bon semble, comme il se void en Seneque & autres: les autres Philolophes font vn peu plus retenus; mais tous le permettent avec quelque raison. Voila comme on en dispute en l'Academie, mais en l'Eglise non. Car la Chrestienté ne le veut pas & n'en dōne aucune dispense, & la verité & sagesse diuine condamne tout à plat tout tel depart fait, & congé prins de sa propre volonté & auctorité priuée: tellement que ce que cy dessus a esté dict estre le meilleur, & a esté donné par conseil en la Philosophie, est commandement en la vraye Theologie.

Au reste c'est vn grand trait de sagesse, de sçauoir cognoistre le point & prendre l'heure de mourir: il y a a tous vne certaine saison de mourir, les vns l'anticipent, les autres la retardent: il y a de la foiblesse & de la vaillance en tous les deux, mais il y faut de la discretion: Combien de gens ont suruescu à leur gloire; & pour l'enuie d'allonger vn peu leur vie, ont obscurcy & de leur viuant aidé à enseuelir leur honneur? Ce qui a resté depuis ne sentoit rien du passé, c'estoit comme vn vieil haillon & quelque chetifue piece consuë au bout d'vn ornement riche & beau. Il y a vn certain temps de cueillir le fruit de dessus l'arbre: si d'auantage il y demeure il ne fait que se perdre & empirer, c'eust esté aussi grand dommage de le cueillir plustost. Plusieurs lainscts ont fuy à mourir, pource qu'ils estoient encores vtils au public, cōbien que pour leur particulier ils eussent bien voulu s'en aller. C'est acte de charité vouloir viure pour autruy: *Si populo tuo sum necessarius, non recuso laborem.*

La mort a des formes plus aisées les vnes que les autres, & prend diuerses qualités selon la fantaisie de chacun: entre les naturelles celle qui vient d'affoiblissement & appesantissement est plus douce & plus molle: entre les violentes la meilleure est la plus courte, & la moins premeditée. Aucuns desirent faire vne mort exemplaire & demonstratiue de constance & suffisance; c'est considerer autruy; & chercher encores lors reputation: mais c'est vanité, car cecy n'est pas acte de societé, mais d'vn seul personnage; il y a allés d'affaires chés soy au dedans de se cōsoler, sans cōsiderer autruy: & puis lors celle tout interest à la repu-

21.

Formes
de mort
diuerses.

tation. Celle est la meilleure mort qui est bien recueillie en soy, quiete, solitaire, & toute à celuy qui est à mesmes. Cette grande assistance des parens & amis apporte mille incommodités; presse, & estouffe le mourant: on luy tourmente l'un les oreilles, l'autre les yeux, l'autre la bouche; les cris & les plaintes si elles sont vrayes serrent le cœur, si feintes & masquées font despit. Plusieurs grands personnages ont cherché de mourir loin des leurs, pour euter cette incommodité: c'est aussi vne puerile & sottie humeur vouloir esmouoir par les maux dueil & compassion en ses amis; nous louions la fermeté à souffrir la mauuaise fortune, nous accusons & haïssons celle de nos proches: quand c'est la nostre, ce ne nous est pas assés qu'ils s'en ressentent, mais encores qu'ils s'en affligent: vn sage malade se doit contenter d'vne contenance rassise des assistans.

*SE MAINTENIR EN VRAIE
tranquillité d'esprit, le fruit & la couronne
de sagesse, & conclusion de ce liure.*

CHAP. XII.

LA tranquillité d'esprit est le souuerain bien de l'homme. C'est ce tant grand & riche thresor, que les sages cherchent par mer & par terre, à pied & à cheual; tout nostre soin doit tendre là; c'est le fruit de tous nos labours & estudes, la couronne de sagesse. Mais afin que l'on ne se mesconte, il est à sçauoir que cette tranquillité n'est pas vne retraite, vne oisueté ou vacation de tous affai-

res, vne solitude delicieuse & corporellement
 plaisante, ou bien vne profonde nonchalance de
 toutes choses: s'il estoit ainsi, plusieurs femmes,
 faineants, poltrons & voluptueux iouïroient à
 leur aise d'un si grand bien, auquel aspirent les sa-
 ges avec tant d'estude: la multitude ny rareté
 des affaires ne fait rien à cecy. C'est vne belle
 douce, égale, vnie, ferme & plaisante assiete &
 estat de l'ame, que les affaires, ny l'oisiueté, ny
 les accidens bons ou mauuais, ny le temps ne peut
 troubler, alterer, éleuer, ny raualler, *vera tranquil-
 litas, non concussa.*

Les moyens d'y paruenir, de l'acquérir & con-
 seruer, sont les points que j'ay traité en ce liure
 second, dont en voicy le recueil; & gisent à se dé-
 faire & garentir de tous empeschemens, puis se
 garnir des choses qui l'entretiennent & conser-
 uent. Les choses qui plus empeschent & trou-
 blent le repos & tranquillité d'esprit sont les opi-
 nions communes & populaires; qui sont pres-
 que toutes erronnées, puis les desirs & passions
 qui engendrent vne delicatesse & difficulté en
 nous: laquelle fait que l'on n'est iamais content,
 & icelles sont reschauffées & esmeuës par les deux
 contraires fortunes, prosperité & aduersité, com-
 me par vents impetueux & violens: & finalement
 cette vile & basse captiuité, par laquelle l'esprit
 (c'est à dire le iugement & la volonté) est asservi
 & detenu esclaué comme vne beste, sous le ioug
 de certaines opinions & regles locales & particu-
 lieres. Or il se faut emanciper & affranchir de tous
 ces cepts & iniustes subiections, & mettre son
 esprit en liberté, le rendre à soy libre, vniuersel;

ouuert, & voyant par tout, s'esgayant par toute l'estenduë belle & vniuerselle du monde & de la nature. *In commune ingenitus, mundum vt vnã domum spectans, toti se inferens mundo, & in omnes eius actus contemplationem suam mittens.*

3. La place ainsi nettoyée & apprestée, les fondemens premiers à y jeter sont vne vraye preud'homie, & estre en vn estat & vacation, à laquelle l'on soit propre. Les parties principales qu'il faut esleuer & asseurer, sont premierement vne vraye pieté, par laquelle d'une ame non estonnée, mais nette, franche, respectueuse, deuote, l'on contemple Dieu, ce grand maistre souuerain & absolu de toutes choses, qui ne se peut voir ny cognoistre: mais le faut recognoistre, adorer, honorer & seruir de tout son cœur, esperer tout bien de luy, & n'en craindre point de mal: puis cheminer rondement en simplicité & droiture, selon les loix & coustumes, viure à cœur ouuert aux yeux de Dieu & du monde; *conscientiam suam aperiens, semp̄erque tamquam in publico viuens, se magis veritus quam alios.* Garder en foy & avec autrui, & generalemēt en toutes choses, pensées, paroles, desseins, actions, moderation mere ou nourrice de tranquillité, laissant à part toute pōpe & vanité, regler ses desirs, se cōtenter de mediocrité & suffisance, *Quod si esse velit nihilque malit,* se resiouir en sa fortune. La tempeste & l'orage a beaucoup moins de prinse & de moyen de nuire, quand les voiles sont recueillies, que quand elles sont au vent, s'asfermir cōtre tout ce qui peut blesser ou heurter, s'esleuer par dessus toute crainte; mesprisant tous les coups de la fortune & la mort, la tenant pour fin de tous maux, & non cau-

se d'aucun, *contemptor omnium, quibus torquetur vita, supra omnia quæ contingunt accidensque eminent, imperurbatus, intrepidus.* Et ainsi le tenir ferme à soy, s'accorder bien avec soy, vivre à l'aise sans aucune peine ny dispute au dedans, plein de ioye, de paix, d'allegresse & gratification enuers soy mesme, *Sapiens plenus gaudio; hilaris, placidus cum dixi ex pari viuit: Sapientie effectus gaudij equalitas; solus sapiens gaudet: s'entretenir & demeurer content de soy, qui est le fruit & le propre effet de la sagesse. Nisi sapientis sua non placent. omnis stultitia laborat fastidio sui. Non est beatus, esse se qui non putat.*

Bref à cette tranquillité d'esprit, il faut deux choses, l'innocence & bonne conscience, c'est la premiere & principale partie, qui arme & munit merueilleusement d'assurance, mais elle ne pourroit pas suffire tousiours au fort de la tempeste, comme il se void souuent de plusieurs qui se troublent & se perdent: *Erit tanta tribulatio vt seducantur iusti.* Parquoy, il faut encores l'autre, qui est la force & la fermeté de courage, comme aussi cestuy seul ne seroit assez: car l'effort de la conscience est merueilleux, elle nous fait trahir, accuser & combattre nous mesmes, & à faute de tesmoin estrange, elle nous produit contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Elle nous fait nostre procez, nous condamne, nous execute & bourrelle. Aucune cachette ne sert aux meschans disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuuent assurer d'estre cachés, la conscience les descourant à eux mesmes. *Prima est hæc vltio, quod se iudice nemo nocens absoluitur.* Ainsi l'ame foible & paoureuse, toute sainte qu'elle soit, ny la forte &

courageuse, si elle n'est saine & nette, ne iouira point de cette tant riche & heureuse tranquillité. Qui a le tout, fait merueille, comme Socrates, Epaminondas, Caton, Scipion, duquel il y a trois exploits admirables en ce subiet. Ces deux Romains accusés en public ont fait rougir leurs accusateurs, entraîné les iuges, & toute l'assemblée beante à leur admiration & suite: il auoit le cœur trop gros de nature, dit Tite Liue, parlant de Scipion, pour sçauoir estre criminel & se desmettre à la bassesse de defendre son innocence.

Stouder

Stouder

Stouder



DE LA SAGESSE

LIVRE TROISIÈSME.

*Auquel sont traictez les aduis particuliers de la
Sageſſe , par les quatre Vertus morales.*

P R E A C E ,

P V I S Q V E noſtre deſſein en ce liure eſt d'inſtruire par le menu à la Sageſſe, & en dōner les auis particuliers apres les generaux, touchez au liure precedent, pour y tenir vn train & vn ordre certain, nous auons penſé, que ne pouuons mieux faire, que de ſuiure les quatre vertus maiſtreſſes & morales; Prudence, Iuſtice, Force & Temperance; car en ces quatre preſque tous les deuoirs de la vie ſont compris. La prudence eſt comme vne generale guide & conduite des autres vertus & de toute la vie, bien que proprement elle s'exerce aux affaires. La iuſtice regarde les perſonnes, car c'eſt rendre à chaſcun ce qui luy appartient. La force & temperance regardent tous accidens bons & mauuais, joyeux & faſcheux, la bonne & mauuiſe fortune. Or en ces trois; perſonnes, affaires & accidens, eſt comprinſe toute la vie & la condition humaine, & le traffic de ce monde.

DE LA SAGESSE
DE LA PRUDENCE
premiere vertu.

De la prudence en general.

CHAP. I.

1. *Son excellence.* PRudence est avec raison mise au premier rang, comme la Royne, generale, surintendante & guide de toutes les autres vertus, *auriga virtutum*; sans laquelle il n'y a rien de beau, de bon, de bien-seant & aduenant; cest le sel de la vie, le lustre, l'agencement, l'affaisonnement de toutes actiōs, l'esquie, la regle de tous affaires, & en vn mot l'art de la vie, comme la medecine est l'art de la santé.

2. *Definitio* C'est la conoissance & le choix des choses, qu'il faut desirer ou fuir; c'est la iuste estimation & le triage des choses; c'est l'œil qui tout voit, qui tout conduit & ordonne. Elle consiste en trois choses qui sont de rang; bien consulter & deliberer, bien iuger & resoudre, bien conduire & executer.

3. *Est vniuerselle.* C'est vne vertu vniuerselle, car elle s'estend generalement à toutes choses humaines, non seulement en gros, mais par le menu à chascune: ainsi est elle infinie comme les indiuidus.

4. *Difficile.* Tresdifficile, tant à cause de l'infinité ja dicte, car les particularités sont hors de science, comme hors de nombre, *si qua spiri non possunt, extra sapientiā sunt*, que de l'incertitude & inconstāce grande des choses humaines, encor plus grande de leurs accidens, circonstances, appartenances; dependances d'icelles, temps, lieux, personnes; tellement qu'au changement d'vne seule & de la moindre circonstance toute la chose se change; & aussi en son

office qui est en l'assemblage & temperament des choses contraires ; distinction & triage de celles qui sont fort semblables. La contrariété & la ressemblance l'empeschent.

Tres-obscur, pource que les causes & ressorts des choses sont inconuës, les semences & racines sont cachées, lesquelles l'humaine nature ne peut trouver ni ne doit rechercher. *Occultat eorum semina Deus, & plerunque bonorum malorumque causa sub diuersa specie latent.* Et puis la fortune, la fatalité (viez des mots que vous voudrez) cette souueraine, secrete, & inconue puissance & autorité maintiët tousiours son auantage au trauers de tousles conseils & precautions : d'où vient souuent, que les meilleurs conseils ont de tresmauuaises issues : vn mesme conseil tres-vtile à vn, mal-heureux à vn autre en pareil cas : & à vn mesme homme succeda & réussit heureusement hier, qui aujourd'huy est mal-encontreux. C'est vne sentence iustement receüe, qu'il ne faut pas juger les conseils ni la suffisance & capacité des personnes par les euemens. Dont respondit quelqu'vn à ceux qui s'estonnoyent comment les affaires succedoyent si mal, veu que ses propos estoient si sages ; qu'il estoit maistre de ses discours, non du succes des affaires. C'estoit la fortune : laquelle semble se iouer de tous nos beaux desseins & conseils : renuerse en vn momët tout ce qui a esté par si long temps projecté & deliberé, & nous semble tant bien appuyé, nous clouant, cōme on dit, nostre artillerie. Et de fait la fortune pour montrer son autorité en toutes choses, & rabattre nostre presomptiō, n'ayant peu faire les malhabiles sages, elle les fait heureux

s.
Obscure.

Plin. in
Paneg.

à l'entuy de la vertu. Dont il aduient souuent, que les plus simples mettent à fin de tresgrandes besoignes & publiques & priuées. C'est donc vne mer sans fonds & sans riué, qui ne peut estre bornée & prescrite par preceptes & auis que la Prudence. Elle ne fait que tournoyer à l'enuirō des choses vñ nuage obicur, & souuent bien vain & friuole.

6. Toutesfois elle est de tel poids & necessité, que

seule elle peut beaucoup: & sans elle tout le reste n'est rien; non seulement les richesses, les moyens;

la force. *Vis consilij expers mole ruit sua, Mens vna sapiens plurimum vincit manus: & multa quæ natura impedita sunt consilio exp'diuntur.* Et la cause principale de ceste

necessité est le mauuais naturel de l'hōme, le plus farousche & difficile à dompter de tous animaux;

avec plus d'art & d'industrie. Car il ne s'esleue point plus volontiers contre aucun, que contre

ceux qu'il sent le vouloir maistriser. Or la prudence est l'art de le manier, & vne bride douce qui le

ramene dedans le rond d'obeissance.

7. Or combien que la semence de prudence, cōme des autres vertus soit en nous de nature; si est-ce

qu'elle s'acquiert & s'apprend plus que toute autre, & ce aucunement par preceptes & auis, c'est

la Theorique, mais beaucoup mieux & principalement, (combien qu'avec plus de temps) par ex-

perience & pratique, qui est double: l'vne & lz vraye est la propre & personnelle, dont elle en porte

le nom, c'est la cognoissāce des choses, que nous auons veuës ou maniées: l'autre est estrangere par

le fait d'autruy, c'est l'histoire que nous sçauons par ouy dire, ou par lecture. Or l'experience &

6. Necessaire.

Horat. 3. od. Euripid. Linceus.

Senec. 1. de clemē.

Xenoph. 1. pedag.

7. Son acquisition.

l'usage est bien plus ferme & plus assuré; *usus est cecissimus omnium rerum magister*, le pere & le maître des arts, mais plus long, il est viel, *seris venit usus ab annis*, plus difficile, penible, rare. La science de l'histoire, comme elle est moins ferme & assurée, aussi est elle plus aisée, plus fréquente, ouverte & commune à tous. On le rend plus retolu & assuré à ses depens, mais il est plus facile aux depens d'autruy. Or de ces deux proprement experience & histoire vient la prudence, *usus me genuit, mater peperit memoria, seu memoria anima & vita historia.*

Or la prudence se peut & doit diuertement distinguer, selon les personnes & les affaires. Pour les personnes, il y a prudence priuée, soit elle solitaire & indiuiduelle, qu'à grand' peine peut elle bien estre dite prudence, ou sociale & économique en petite compagnie, & prudence publique & politique. Cette-cy est bien plus haute, excellente, difficile; & à laquelle plus proprement conuiennent toutes ces qualitez susdites: & est double; pacifique & militaire.

Pour le regard des affaires, d'autant qu'ils sont de deux façons, les vns ordinaires; faciles; les autres extraordinaires. Ce sont accidents, qui apportent quelque nouvelle difficulté & ambiguïté. Aussi l'on peut dire y auoir prudence ordinaire & facile, qui chemine selon les loix, coustumes, & train ja estably: l'autre extraordinaire & plus difficile.

Il y a encor vne autre distinction de prudence, tant pour les personnes, que pour les affaires qui est plustost de degrez, que d'especes, Scauoir prudence propre, par laquelle on est sage, & prend-on auis de soy mesme: l'autre empruntée par laquelle

2
Distinction.

Hesiod.
Lucretius.
Cicero.

l'on suit le conseil d'autrui. Il y a deux sortes & degrez de Sages, disent tous les Sages. Le premier & iouuerain est de ceux, qui voyent clair par tout, & sçauent d'eux mesmes trouuer les remedes & expediens, où sont ceux-là ? ô chose rare & singuliere! L'autre est de ceux qui sçauent prendre, suyre & se preualoir des bons aduis d'autrui, car ceux qui ne sçauent donner ni prendre conseil, sont fots.

9. Les auis generaux & communs, qui conuiennent à toute sorte de prudence, toutes sortes de personnes & d'affaires, ont esté touchez & brefuement deduits au liure precedent, & sont huit; 1 cognoissance de personnes & d'affaires; 2 estimation des choses; 3 choix & electiō d'icelles; 4 prendre conseil sur tout; 5 temperament entre crainte & assurance, fiance & deffiance; 6 prendre toutes choses en leur saison, & se saisir de l'occasion; 7 se bien comporter auēc l'industrie & la fortune; 8 discretion par tout. Il faut maintenant traiter les particuliers, premierement de la prudence publique, qui regarde les personnes, puis de celle qui regarde les affaires.

Chap. 10.

DE LA PRVDENCE POLITIQUE du Souuerain, pour gouverner Estats.

P R E F A C E.

Cette doctrine est pour les Souuerains & gouuerneurs d'Estats. Elle est vague, infinie, difficile, & quasi impossible de ranger en ordre, clorre & prescrire en preceptes: mais il faudra tascher

d'y apporter quelque petite lumiere & adresse.

Nous pouuons rapporter toute ceste doctrine à deux chefs principaux, qui seront les deux devoirs du Souuerain. L'vn comprend & traite les appuis & soustiens de l'estat, pieces principales & essentielles du gouvernement public, comme les os & les nerfs de ce grand corps, afin que le souuerain s'en pouruoye & munisse & son estat, lesquels peuuent estre sept capitaux; conoissance de l'estat, vertu, mœurs & façons, conseils, finances, forces & armes, alliances. Les trois premiers sont en la personne du Souuerain, le quatrieme en luy, & pres de luy; les trois derniers hors luy. L'autre est à agir, bien employer & faire valoir les susdicts moyens, c'est à dire en gros, & en vn mot bien gouverner & le maintenir en autorité & bienvueillance, tant des subjects, que des estrangers, mais distinctement: ceste partie est double, pacifique & militaire. Voila sommairement & grossierement la besongne taillée, & les premiers grands traictz tirez, qui sont à traiter cy apres. Nous diuiferons donc ceste matiere politique & d'estaten deux parties. La premiere sera de la prouision, sa- uoir des sept choses necessaires: La seconde, & qui presuppose la premiere, sera de l'action du Souuerain. Ceste matiere est excellemment traittéé par Lipsius, à la maniere qu'il a voulu: la moelle de son liure est ici. Je n'ay point prins, ny dutout sui- ui sa methode ny son ordre, comme desia se void ici en ceste generale diuision, & se verra encores apres: i'en ay laissé aussi du sien, & en ay adjoulté d'ailleurs.

*Diuision
de ceste
matiere.*

PREMIERE PARTIE DE CETTE
prudence politique & gouvernement
d'estat qui est de la prouision.

CHAP. II.

Chef de ceste prouision connoissance del'estat. LA premiere chose requise auant toute œuure, est la conoissance de l'estat: car la premiere regle de toute prudence est en la conoissance, cōme a esté dit au liure precedent. Le premier en toutes choses est scauoir à qui on a affaire. Parquoy d'autant que cette prudēce regente & moderatrice des estats, qui est vne adresse & suffisance de gouverner en public, est chose relative, qui se manie & traitte entre les Souuerains & les sujets: le deuoir & office premiere d'icelle, est en la cognoissance des deux parties, scauoir des peuples & de la souueraineté, c'est à dire de l'estat. Il faut donc premierement bien conoistre les humeurs & naturels des peuples. Cette conoissance façōne & donne aduis à celny qui les doit gouverner. Le naturel du peuple en general a esté depeinct au long au premier liure (leger, inconstant, mutin, bauard, amateur de vanité & nouveauté, fier & insupportable en la prosperité, couard & abbattu en l'aduersité) mais il faut encor en particulier le cognoistre: car autant de villes & de personnes, autant de diuers humeurs. Il y a des peuples choleres, audacieux, guerriers, timides, adōnez au vin, sujets aux fēmes, & les vns plus que les autres, *nosceda natura vulgi est, & quibus modis teporanter habeatur.* Et c'est en ce sens que se doit entendre le dire des Sages: Qui n'a pas obeï, ne peut bien cōmander, *nemo bene imperat,*

nisi qui ante paruerit imperio. Ce n'est pas que les Sou- *Senc.*
 uerains se doiuent ou puissent toujours prendre
 du nôbre des subjets: car plusieurs sont nez Roys
 & Princes; & plusieurs estats sont successifs: mais
 que celuy, qui veut bien commander doit cognoi-
 stre les humeurs & volonteze des subjets, comme
 si luy mesme estoit de leur rang & en leur place.
 Faut aussi cognoistre le naturel de l'estat, non seu-
 lement en general tel qui a esté décrit, mais en par-
 ticulier celuy que l'on a en main, sa forme, son
 establissement, sa portée, c'est à dire s'il est vieil ou
 nouveau, escheu par succession ou par élection,
 acquis par les loix, ou par les armes, de quelle
 estenduë il est, quels voisins, moyens, puissance
 il a. Car selon toutes ces circonstances & autres, il
 faut diuersement manier le sceptre, ferrer ou las-
 cher les resnes de la domination.

Après cette cognoissance d'estat, qui est comme *2.*
 vn preallable, la premiere des choses requises est *2. Chef*
 la vertu, tant necessaire au Souuerain, non tant *de cette*
 pour soy que pour l'estat. Il est premierement bien *provisio*
 conuenable, que celuy qui est par dessus tous, soit *vertu.*
 le meilleur de tous, selon le dire de Cyrus. Et puis
 il y va de sa reputation: car le bruit commun *Senc.*
 recueille tous les faits & dits de celuy, qui le maistrise;
 il est en veüe de tous, & ne se peut cacher non
 plus que le Soleil. Dont ou en bien, ou en mal on
 parlera beaucoup de luy. Et il importe de beau-
 coup & pour luy & pour l'estat en quelle opiniõ il
 soit. Or non seulement en soy & en sa vie le souue-
 rain doit estre reuestu de vertu: mais il doit soigner *Sallust.*
 que ses subjets luy ressemblent. Car, comme ont *ad Cesar.*
 dit tous les Sages, l'estat, la ville, le compagnie,

ne peut durer ny prosperer, dont la vertu est ban-
nie. Et ceux la equiuoquent bien lourdement, qui
pésent que les Princes sont tant plus asseurés, que
leurs sujets sont plus meschans. A caule, disent
ils, qu'ils en sont plus propres & plus naiz à la ser-
uitude & au joug, *patientiores seruitutis; quos, non decet
nisi esse seruos*. Car au rebours les meschans suppor-
tent impatiemment le joug: & les bons & debon-
naires craignent beaucoup plus, qu'ils ne sont à
craindre. *Pessimus quisque asperrius rectorum patitur; cō-
tra facile imperium in bonos, qui metuētes magis quā mē-
tuendi*. Or le moyen trepuissant pour les induire
& former à la vertu, c'est l'exemple du Prince, car
comme l'experience le montre, tous se moulent
au patron & modèle du Prince. la raison est que
l'exemple presse plus que la loy, C'est vne loy
muette, laquelle a plus de credit, que le comman-
demēt, *nec tam imperio nobis opus quā exemplo, & mi-
tius iubetur exemplo*. Or tousiours les yeux & les pen-
sées des petits sont sur les grands; admirent, &
croient tout simplement que tout est bon & excel-
lent ce qu'ils font: & d'autre part ceux qui com-
mandent pensent assez enjoindre & obliger les in-
ferieurs à les imiter en faisant seulement. La vertu
est donc honorable & profitable au souuerain, &
toute vertu.

Plin.
pan.

Sallust.
ad Cesar

Plin.
paneg.

3.
Princi-
palemēt.
4 Vertus

Mais par preciput & plus specialement la pieté,
la iustice, la vaillance, la clemence. Ce sont les qua-
tre vertus principales & princesses en la prin-
cipauté. Dont ditoit Anguste ce tant grand Prince,
la pieté & la iustice deifient les Princes. Et Sene-
que dit, que la clemence conuient mieux au Prin-
ce qu'à tout autre. La pieté du souuerain est au

soin, qu'il doit employer à la conservation de la Religion cōme son protecteur. Cela fait à son hōneur & à la cōteruation propre: car ceux qui craignent Dieu, n'osent attenter ny penser chose contre le Prince, qui est son image en terre, ny cōtre l'estat: car cōme enseigne touuēt Lactance, c'est la religiō qui maintiēt la societé humaine, qui ne peut autrement subsister, & le remplira tost de meschancetez, cruantez bestiales, si le respect & la crainte de religion ne tient les hommes en bride. Et au contraire l'estat des Romains s'est accru & rendu si florissant; plus par la religion, disoit Ciceron mesmes, que par tous autres moyens. Parquoy le Prince doit soigner que la religion soit conseruée en son entier selon les anciennes ceremonies & loix du pays, & empescher toute innouation & brouillis en icelle, chastier rudement ceux qui l'entreprennent. Car certainement le changement en la religion & l'iniure faite à icelle traine avec soy vn changement & empirement en la Republique cō-

Dion.

me discours tresbien Mecenas à Auguste.

Après la pieté vient la iustice, sans laquelle les estats ne sont que brigandage, laquelle le Prince doit garder & faire valoir & en soy. & aux autres:

4.

2 Justice

& foy.

en soy, car il faut abominer ces paroles tyranniques & barbares, qui dispensent les Souuerains de toutes loix, raison, equité, obligation: qui les disent n'estre tenus à aucun autre deuoir, qu'à leur vouloir & plaisir; qu'il n'y a point de loix pour eux; que tout est bon & iuste, qui accomode leurs affaires; que equité est la force, leur deuoir est au pouuoir: *Principi leges nemo scripsit: licet, si libet. In summa fortuna id equius quod validius: nihil iniustum*

Plin pā.

Tacit.

Semantz.

quod fructuosum : Sanctitas, pietas, fides priuata bona sunt; qua iuuat reges eant. Et leur oppose les beaux & saints aduis des Sages, que plus doit estre réglé & retenu, qui plus a de pouuoir; La plus grande puissance doit estre la plus estroitte bride; La regle du pouuoir est le deuoir; *Minimum decet libere cui nimium licet, non fas potentes posse, fieri quod nefas.* Le Prince donc doit estre le premier iuste & equitable, gardant bien & inuiolablement sa foy, fondement de iustice à tous & vn chacun quel qu'il soit. Puis il doit faire garder & maintenir la iustice aux autres: car c'est sa propre charge, & il est installé pour cela. Il doit entédre les causes & les parties, rendre & garder à chacun ce qui luy appartient equitablement selon les loix, sans longueur, chiquanerie, inuolution de procez, chassant & abolissant ce vilain & pernicieux mestier de plaiderie, qui est vne foire ouuerte, vn legitime & honorable brigandage, *concessum latrocinium*, euitant la multiplicité de loix & ordonnances, tesmoignage de republique malade, *Corruptissima Reipubl. plurimæ leges*, comme force medecines & emplastre, du corps mal disposé: afin que ce qui est estably par bonnes loix ne soit destruit par trop de loix. Mais il est à sçauoir que la iustice, vertu, & probité du souuerain chemine vn peu autrement que celle des priuez; elle a ses alleures plus larges & plus libres à cause de la grande, pesante & dangereuse charge qu'il porte & conduit; dont il luy conuient marcher d'vn pas qui sembleroit aux autres detraqué & desreglé, mais qui luy est nécessaire, loyal & legitime. Il luy faut quelques fois esquiner & gauchir, mesler la prudence avec la iustice, &

Senec.
Eurip.

Colum.
Taci.

Plin. pã.
Aduer.
sissimèr.

comme l'on dit coudre à la peau de Lyon si elle ne suffit, la peau de renard. Ce qui n'est pas toujours & en tout cas, mais avec ces trois conditions, que ce soit pour la nécessité ou évidente & importante utilité publique; (c'est à dire, de l'estat & du Prince, qui s'ont choses coniointes) à laquelle il faut courir, c'est vne obligation naturelle & indispensable, c'est toujours estre en deuoir que procurer le bien public.

Salus populi suprema lex esto.

Que ce soit à la defensiue & non à l'offensiue, à se conseruer & non à s'agrandir, à se garantir & sauuer des tromperies, & finesles ou bien meschancetés & entreprinnes dommageables, & non à en faire. Il est permis de iouir à fin contre fin, & pres du renard le renard contrefaire. Le monde est plein d'artifices & de malices: par fraudes & tromperies ordinairement les estats sont subuertis, dit Aristote. Pourquoy ne sera il loisible, mais pourquoy ne sera il requis d'empescher & d'estourner tels maux, & sauuer le public par les mesmes moyens, que l'on le veut miner & ruiner? vouloir toujours & avec telles gens suivre la simplicité & le droit fil de la vraye raison & equité, ce seroit souvent trahir l'estat & le perdre. Il faut aussi que ce soit avec mesure & discretion, a fin que l'on n'en abuse pas, & que les meschans ne prennent d'icy occasion de faire passer & valoir leurs meschancetés. Car il n'est iamais permis de laisser la vertu & l'honneste pour suivre le vice & le deshonneste. Il n'y a point de composition ou compensation entre ces deux extremités. Parquoy arriere toute iniustice; perfidie, trahison & desloyauté; maudite la doctrine

À la defensive & conseruation.
Discretè mèt sans vice & meschanceté.

de ceux qui enseignent (comme a esté dit) toutes choses bonnes & permises aux souuerains: mais biẽ est-il quelquesfois requis de mesler l'vtile avec l'honneste, & entrer en composition & compensation des deux. Il ne faut iamais tourner le dos à l'honneste, mais bien quelquefois aller à l'entour & le costoyer, y employant l'artifice & la ruse: car il y en a de bonne, honneste & louable dit le grãd saint Basile, καλὸν δ̄ ἐπαίνειν τὸ πανουργίαν & faisant pour le salut public cõme les meres & medecins, qui amusent & trompent les petis enfans, & les malades pour leur santé. Bref faisant à couuert ce, que l'on ne peut ouuertement, ioindre la prudence à la vaillance, apporter l'artifice & l'esprit, où la nature & la main ne suffit: estre, comme dit Pindare, Lyon au corps, & renard au conseil; colombe & serpent comme dit la verité diuine.

6.

Deffiance
requisse
auprins-
ce.

Et pour ttraiter ceci plus distinctement est requise au souuerain la deffiance & se tenir couuert, sans toutefois s'essoingner de la vertu & l'equité. La deffiance, qui est la premiere est du tout necessaire, comme sa contraire la credulité & lasche fiance est viciense, & tres-dãgereuse au souuerain. Il veille & doit respondre pour tous, ses fautes ne sont pas legeres; parquoy il y doit biẽ aduiser. S'il se fie beaucoup, il se descouure & s'expose à la honte & à beaucoup de dangers, *opportunos fit iniuria*, voire il cõue les perfides, & les trõpeurs pourroiet avec peu de danger & beaucoup de recompense, commettre de grandes meschãcetés, *aditum nocendi perfido præstat fides*. Il faut donc qu'il se couure de ce bouclier de deffiance, que les Sages ont estimé yne grande partie de prudence, & les nerfs de sagesse

Senec.
Epichar
Euripid
Cicero.

c'est à dire veiller, ne rien croire, de tout se garder: & à cela l'induit le naturel du monde tout confit en mengeries, feint, fardé & dangereux, noimément pres de luy, en la court & maisons des grāds. Il faut donc qu'il se fie à fort peu de gens & iceux conus de longue main & essayés souuent & encor ne faut-il qu'il leur lasche & abandonne tellemēt toute la corde, qn'il ne la tienne tousiours par vn bout, & n'y aye l'œil, Mais il faut qu'il couure & deguise la deffiance, voire qu'en se deffiant il face mine & visage de se fier fort. Car la deffiance ouuerte iniurie, & conuie aussi bien à tromperie, que la trop lasche fiance, & plusieurs montrans crainte d'estre trompez ont enseigné à l'estre. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli,*, comme au contraire la fiance declarée a fait perdre l'enuie de tromper, a obligé à loyauté, & engendré fidelité: *vult quisque sibi credi, & habita fides ipsam plerumque obligat fidem.*

Sense.

De la deffiance vient la dissimulation son engeance: Car si celle la n'estoit, & qu'il y eust par tout fiance & fidelité, la dissimulation qui ouure le front & couure la pensée n'auroit lieu. Or la dissimulation, qui est vicieuse aux particuliers, est tres-necessaire aux princes, lesquels ne scauroyent autrement regner ne bien cōmander. Et faut qu'ils se feignent souuent non seulement en guerre aux estrangers & ennemis, mais encor en paix & à leurs sujets, cōbien quē plus chichement. Les simples & ouverts, & qui portent, comme on dit, le cœur au front, ne sont aucunement propres à ce mestier de commander: & trahissent souuent & eux & leur Estat: mais il faut qu'ils iouēt ce roolle dextremēt & bien à point sans excès & ineptie.

7.

Et dissimulatio.

A quel propos vous cachez & couvrez vous, si l'on vous void au trauers? finesses & mines ne sont plus finesses ny mines, quand elles sont cognues & esuentées. Il faut donc que le Prince, pour couvrir son art, qu'il face profession d'aimer la simplicité, qu'il chareffe les francs, libres & ouuerts, comme ennemis de dissimulation, qu'aux petites choses il procedé tout ouuertement: afin que l'on le tienne pour tel.

8.
Practi-
ques.

Tout cecy est plus en omission à se retenir, & non agir; Mais il luy est quelques-fois requis de passer oultre & venir à l'action; icelle est double. L'une est à faire & à dresser practiques & intelligences secrettes, attirer finement les cœurs & les seruices des officiers, seruiteurs & confidens des autres Princes & Seigneurs estrangés, ou de ses sujets. C'est vne ruse qui est fort en vogue & toute commune entre les Princes, & vn grand traict de prudence, dit Ciceron. Ceci se fait aucunement par persuasion, mais principalement par presents & pensions, moyens si puissans, que non seulement les Secretaires, les premiers du Conseil, les amis, les mignons sont induicts par la à donner aduis & détourner les desseins de leur maistre, les grâds Capitaines à prester leurs mains en la guerre, mais encore les espouses sont gagnées à descourir les secrets de leurs maris. Or ceste ruse est allouée & approuuee de plusieurs sans difficulté & sans scrupule. A la verité, si c'est contre son ennemi, contre son sujet qu'on tient pour suspect, & encor contre tout estrangé, avec lequel on n'a point d'alliâce ni de conuention de fidelité & amitié, il n'y a point de doute: mais contre les alliés, amis & cōfederés,
il ne

il ne peut estre bon : & est vne espece de perfidie, qui n'est iamais permise.

L'autre est gagner quelque aduantage & paruenir à son dessein par moyens couuerts, par equiuoques, & subtilités, affiner par belles paroles & promesses, lettres, ambassades, faisant & obtenant par subtils moyens ce que la difficulté du temps & des affaires empesche de faire autrement; & à couuert ce que l'on ne peut à descouuert. Plusieurs grands & sages disent cela estre permis & loisible, *crebro mendacio & fraude vti imperantes debent ad commodum subditorum. Decipere pro moribus temporum, prudentia est.* 9.
Subtili-
tés.

Plata;
Plin.
Val.
Maxim. Il est bien hardy de tout simplement dire, qu'il est permis. Mais bien pourroit-on dire, qu'en cas de nécessité grande, temps trouble & confus, & que ce soit non seulement pour promouoir le bien, mais pour destourner vn grand mal de l'estat, & contre les meschans, ce n'est pas grande faute, si c'est faute.

Mais il y a bien plus grande doute & difficulté en d'autres choses, pour ce qu'elles sentent & tiennent beaucoup de l'iniustice : Je dy beaucoup & non du tout : car avec leur iniustice, il se trouue quelque grain meslé de iustice. Ce qui est du tout & manifestement iniuste est reproué de tous, mesmes des meschans, pour le moins de parole & de mine, sinon de fait. Mais de ces faits mal meslés, il y a tant de raisons & d'autorités de part & d'autre, que l'on ne sçait pas bien à quoy se resoudre. Je les réduiray icy à certains chefs. Se despescher & faire mourir secretement ou autrement sans forme de iustice certain qui trouble, & est pernicieux à l'estat, & qui merite bien la mort, mais l'on

ne peut sans trouble & sans danger l'entreprendre, & le reprimer par voye ordinaire, en cela il n'y a que la forme violée. Et le Prince n'est il pas sur les formes & plus?

Rongner les ailes & racourcir les grâds moyés de quelqu'un, qui s'esleue & se fortifie trop en l'estat, & se rend redoutable au souuerain, sans attendre qu'il soit inuincible, & en sa puissance, si la volonté luy aduenoit d'attenter quelque chose contre l'estat & la teste du souuerain.

Prendre d'autorité & par force des plus riches en vne grande necessité, & poureté de l'estat.

Affoiblir & casser quelques droits & priuileges, dont iouyssent quelques sujets, au preiudice & diminution de l'autorité du souuerain.

Preoccuper & se saisir d'une place, ville, ou province fort commode à l'estat, plustost que la laisser prendre & occuper à vn autre puissant & redoutable, au grand dommage, subiection, & perpetuelle allarme dudit estat.

Toutes ces choses sont approuuées comme iustes & licites par plusieurs grands & sages, pourueu qu'elles succedent bien & heureusement; desquels voicy les mots & les sentences. Pour garder iustice aux choses grandes, il faut quelquefois s'en destourner aux choses petites; & pour faire droit en gros il est permis de faire tort en detail: qu'ordinairement les plus grands faits & exemples ont quelque iniustice, qui satisfait aux particuliers par le profit, qui en reuiét à tout le public, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod aduersus singulos utilitate publica rependitur*. Que le prudent & sage Prince non seulement doit scauoir commander

Plutarque.

Tacit.

Plutarc.
in vita
Flamin.

les loix; mais encore aux loix mesmes, si la necessité le requiert: & faut faire vouloir aux loix, quand elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Aux affaires confuses & deplorées le Prince doit suivre non ce qui est beau à dire, mais ce qui est nécessaire d'estre executé. La necessité grand support & excuse à la fragilité humaine; enfreint toute loy, dont celuy-la n'est gueres meschant, qui fait mal par contrainte. *Necessitas magnum imbecillitatis humanae patrocinium, Aristot. omnem legem frangit: non est nocens quicumque non sponte est nocens: Si le Prince ne peut estre du tout bon, suffit qu'il le soit à demy, mais qu'il ne soit point du tout meschant: Qu'il ne se peut faire que les bons Princes ne commettent quelque iniustice. A tout cela ie vouldrois adiouster pour leur iustification ou diminution de leurs fautes, que se trouuans les Princes en telles extremités, ils ne doiuent proceder à tels faits qu'à regret, & en soupirant, recognoissans que c'est vn malheur & vn coup disgratié du ciel, & s'y porter comme le pere quand il faut cauterizer ou couper vn membre à son enfant, pour luy sauuer la vie, ou s'arracher vne dent pour auoir du repos. Quant aux autres mots plus hardis, qui rapportent tout au profit, lequel ils égalent ou preferent à l'honesté, l'homme de bien les abhorre.*

Nous auons demeuré long temps sur ce point de la vertu de iustice, à cause des doutes & difficultés, qui prouiennent des accidens & necessités des estats, & qui empeschent souuent les plus resolués & aduisés.

Après la iustice vient la vaillance. L'enten la vertu militaire, la prudence, le courage, & la suffisance.

ce de bien guerroyer necessaire du tout au Prince, pour la defense & seureté de soy, de l'estat, de ses suiets, du repos & de la liberté publique, & sans laquelle à peine merite il le nom de prince.

Venons à la quatrième vertu principesque, qui est la clemence, vertu qui fait incliner le prince à la douceur, remettre & lascher de la rigueur de la iustice avec iugement & discretion. Elle modere & manie doucement toutes choses, deliure les coupables, releue les tombés, sauue ceux qui s'en vont perdre. Elle est au Prince ce que au commun est l'humanité: elle est contraire à la cruauté, & trop grande rigueur, non à la iustice, de laquelle elle ne s'esloigne pas beaucoup, mais elle l'adoucit, la manie: elle est tres-necessaire à cause de l'infirmité humaine, de la frequence des fautes, facilité de faillir: vne grande & continuelle rigueur & seuerité ruine tout, rend les chastimens contemptibles. *Seueritas amittit assiduitate auctoritatem*: irrite la malice; par despit l'on se fait meschant, suscite les rebellions. Car la crainte, qui retient en deuoir doit estre temperée, & douce: si elle est trop aspre & continuelle se change en rage & vengeance.

Temperatus timor est qui cohibet, assiduus & acer in vindictam excitat. Elle est aussi tres-vtile au prince & à l'estat, elle acquiert la bien-vueillance des suiets, & par ainsi assure & affermit l'estat, *firmissimum id*

T. Liuius imperium quo obediētes gaudent (comme sera dit apres) aussi tres-honorable au souuerain: car les sujets l'honoreront & adoreront comme vn Dieu leur tuteur, leur pere: & au lieu de le craindre, ils craindront tous pour luy, auront peur qu'il ne luy mesaduienne. Ce sera donc la leçon du prince; sca-

12.
Clemēce.

Senec.

idem.

T. Liuius
au com-
mence-
ment du
3. ch de
ce liure.

voir tout ce qui le passe, ne releuer pas tout, voire Tacit. ip
 dissimuler souuent, ayant mieux estre estime Agricol.
 auoir trouué de bons iujets que les auoir tendus
 tels, accommoder le pardon aux legeres fautes,
 la rigueur aux grandes, ne chercher pas tousiours
 les supplices (qui sont aussi honteux & infames
 au Prince, qu'au medecin plusieurs morts de ma-
 lades) se contenter touuent de la repétance, com-
 me suffisant chastiment.

----- *Ignoscere pulchrum*

Iam misero, pœnæque genus vidisse precantem.

Et ne fait point craindre ce qu'aucuns obiectent
 tres-mal, qu'elle relasche, auit & enerue l'autho-
 rité du souuerain & de l'estat: car au rebours elle
 la fortifie à vn tres-grand credit & vigueur: Et le
 prince aimé fera plus par icelle, que par vne gran-
 de crainte, qui fait craindre & trembler, & non
 bien obeir: & comme dit court Saluste à Cesar, ces Salust.
 estats menés par crainte ne sont point durables. ad. Cesar.
 Nul ne peut estre craint de plusieurs, qu'il ne crai-
 gne aussi plusieurs. La crainte qu'il veut verser sur
 tous, luy retôbe sur la teste. Vne telle vie est dou-
 teuse, en laquelle l'on n'est iamais couuert ny par
 deuant, ny par derriere, ny à coste: mais tousiours
 en branle, en dâger, & en crainte. Il est vray, com-
 me a esté dit au commencement, qu'elle doit estre
 avec iugement: car comme temperée & bien con-
 duite est tres-venerable; aussi trop lasche, & mol-
 le est tres-pernicieuse.

Après ces quatre principales & royales vertus, ¹³
 il y en a d'autres, bien que moins illustres & neces- Après
 saires, toutesfois en second lieu bien vtils & re- lesquelles
 quisies au souuerain, scauoir la liberalité tant con- font re-
 quises. quis.

*Aussi
Liberalité.*

*Double
liberalité.*

uenable au Prince, qu'il luy est moins messeant d'estre vaincu par armes, que par magnificence. Mais en cecy est requise vne tres grande discretion, autrement elle seroit plus nuisible qu'utile. Il y a double liberalité, l'vne est en despense & en montre: cette cy ne sert à gueres. C'est chose mal à propos aux souuerains vouloir se faire valloir paroistre par grandes & excessiues despenses, mesmement parmy leurs sujets, où ils peuuent tout. C'est telmoignage de pusillanimité & de ne sentir pas assez ce que l'on est, outre qu'il semble aux sujets spectateurs de ces triumphes, qu'on leur fait montre de leurs despouilles, qu'on les festoye à leurs despens, qu'on repaist leurs yeux de ce qui deuoit paistre leur ventre. Et puis le Prince doit penser qu'il n'a rien propremēt sien: il se doit soy mesme à autruy. L'autre liberalité est en dons faits à autruy: cette cy est beaucoup plus utile & louable: mais si doit elle estre bien reglée; & faut aduiser à qui, combien, & comment l'on donne. Il faut donner à ceux qui le meritent, qui ont fait seruice au public, qui ont couru fortune & travaillé en guerre. Personne ne leur enuyra, s'il n'est bien meschant. Au contraire grand largesse employée sans respect & merite fait honte, & apporte enuie à qui la reçoit, & se reçoit sans grace, recognoissance. Des tyrans ont esté sacrifiés à la haine du peuple par ceux mesmes qu'ils auoyent auancés, se rallians par là avec le cōmun, & assurens leurs biens en montrant auoir à mespris & à haine celuy, duquel ils les auoyent receus. Et avec mesure; autrement la liberalité viēdra en ruyne de l'estat & du souuerain, si elle n'est reglée; & que

l'on donne à tous, & à tous propos, c'est iouer à tout perdre. Car les particuliers ne seront iamais saouls, & se rendront excessifs en demandes, selon que le Prince le sera en dons, & le tailleront non à la raison, mais à l'exemple: le public defaudra & sera l'on contraint de mettre les mains sur les biens d'autrui, & remplacer par iniquité ce que l'ambition & prodigalité aura dissipé, *quod ambitione exhaustum per scelerata supplendum*: Or il vaut beaucoup mieux ne donner rien du tout, que d'oster pour donner: car l'on ne sera iamais si auant en la bonne volonté de ceux qu'on aura vestus, qu'en la malueillance de ceux qu'on aura despoüillés; & à la ruine propre, car la fontaine se tarit si l'on y puise trop. *Liberalitate liberalitas perit*. Il faut aussi faire filer tout doucement la liberalité, & non donner tout à coup. Car ce qui se fait si vistement, tant grand soit il, est quasi insensible, & s'oublie bien tost. Les choses plaisantes se doiuent exercer à l'aise & tout doucement, pour auoir loisir de les goster; les rudes & cruelles (s'il en faut faire) au rebours se doiuent vistement aualler. Il y a donc de l'art & de la prudence à bien donner & exercer liberalité. *Falluntur quibus luxuria specie liberalitatis imponit. perdere multi sciunt, donare nesciunt*. Et pour en dire la verité, la liberalité n'est pas proprement des vertus royales: elle se porte bien avec la tyrannie mesmes. Et les gouuerneurs de la ieunesse des Princes ont tort d'imprimer si fort à leur esprit & volonté cette vertu de largesse, de ne rien refuser, & ne penser rien bien employé que ce qu'ils donnent (c'est leur iargon) mais ils le font à leur profit, ou n'aduisent pas à qui

Hieron.

Taci.

ils parlent. Car il est trop dangereux d'imprimer la liberalité en celuy, qui a dequoy fournir autant qu'il veut aux despens d'autruy. Vn prince prodigue ou liberal sans discretiō & sans mesure est encores pire que l'auare: & l'immoderée largesse rebutte plus de gens, qu'elle n'en pratique. Mais si elle est bié réglée, comme dit est, elle est tres-bien seante au prince, & tres-vtile à luy & à l'estat.

24. La magnanimité & grandeur de courage à mes-
Magna- priser les iniures & mauuais propos, & moderer
mitié la cholere: iamais ne se despiter pour les outrages
& mode & indiscretions d'autruy, *magnam fortunam magnus*
ration de *animus decet: Iniurias & offensiones supernè despicere, indi-*
cholere. *gnus Cæsaris ira.* S'en facher c'est s'en cōfesser coul-
Senec. pable: n'en tenant compte cela s'esuanouit, *conui-*
Tacit. *tia si irascare, agnita videntur: spreta exolescunt.* Que s'il
 y a lieu; & se faut courroucer, que ce soit tout ou-
 uertement, & sans dissimuler, sans donner occa-
 sion de soupçonner que l'on couue vn maltalent:
 ce qui est à faire à gens de neant, de mauuais natu-
 rel & incurable: *obscuri & irreuocabiles reponunt odia:*
Sæua cogitationis indicium secreto suo satiari. Il est moins
Tacit. messeant à vn grand d'offenser que de hayr: les au-
 tres vertus sont moins Royales & plus cōmunes.

25. Apres la vertu viennent les mœurs, façon &
Chef de contenance qui seruent & appartiennent à la Ma-
cette pro iesté tres-requise au prince. Je ne m'arreste point
uison. icy; seulement comme en passant ie dy que la na-
Mœurs ture fait beaucoup à cecy: mais aussi l'art & l'estu-
du souue de. A cecy appartient la bonne & belle compo-
rain. sition de son visage, son port, son pas, son parler, ses
 habillemens. La regle generale en tous ces points
 est une douce, moderée, & venerable grauité, che-

minant entre la crainte & l'amour, digne de tout honneur & reuerence. Il y a aussi sa demeure & sa hantise; la demeure soit en lieu magnifique & fort apparent, & tant pres que se pourra du milieu de tout l'estat, afin d'auoir l'œil sur tout, comme vn soleil qui tousiours du milieu du ciel esclaire par tout: car se tenant en vn bout il donne occasion au plus loin de plus hardiment se remuër, comme se tenant sur vn bout d'vne grande peau, le reste se leue. Sa hantise soit rare, car beaucoup se montrer & se communiquer, raualle la Majesté, *Continuus aspectus minus verendos magnos homines ipsa satieta- te facit. Maiestati maior ex longinquu reuerentia, quia omne ignotum pro magnifico est.*

*Linus.
Tacit.*

Après ces trois choses, cognoissance de l'estat, vertu, & mœurs, qui sont en la personne du prince, viennent les choses qui sont apres & au tour de luy; Sçauoir en quatrième lieu, Conseil, le grand & principal point de cette doctrine politique, & si important que c'est quasi tout: c'est l'ame de l'estat, & l'esprit, qui donne vie, mouuement, & action à toutes les autres parties: & à cause d'icelle il est dit, que le maniment des affaires consiste en prudence. Or il seroit à desirer, que le prince eust de soy mesmes assés de conseil & de prudence, pour gouverner & pouruoir à tout, c'est le premier & plus haut degré de sagesse, comme a esté dit: en tel cas les affaires iroient beaucoup mieux: mais c'est chose qui ne se voit pas; soit à faute de bon naturel, ou de bonne institution, & il est quasi impossible qu'vne seule teste puisse fournir à tant de choses, *Neque princeps sua scientia cuncta com- plecti, nec vnus mens tanta molis est capax.* Vn seul ne

16.
4. *Chef
de cette
prouision
conseil.*

*Cy dessus
c. 3.*

Tacit.

voit & n'oyt que bien peu. Or les Rois ont besoin de beaucoup d'yeux & de beaucoup d'oreilles. Les grands fardeaux & les grands affaires ont besoin de grandes aides. Parquoy il luy est requis de se pourvoir & garnir de bon conseil, & de gens, qui le luy sçachent donner: & celuy, quel qu'il soit, qui veut tout faire de soy, est tenu pour superbe plustost que pour sage. Le Prince a donc besoin d'amis fideles & seruiteurs, qui soient ses aides,

Tit. liu.

Tacit.

quos assumat in partem curarum. Ce sont les vrais thresors, & les instrumens tres-vtiles de l'estat. A quoy sur tout il doit trauailler de les choisir & les auoir bons, & y employer tout son iugement. Il en y a

Plin.

de deux sortes, les vns luy aident de leur esprit, conseil & langue; & sont dits conseillers; les autres le seruent de leurs mains & leurs faits, & peuuent estre dits officiers. Les premiers sont

Xenoph.

Platon.

Aristot.

beaucoup plus honorables: Car ce disent les deux plus grands philosophes, c'est vne chose sacrée & diuine, que bien deliberer & donner bon conseil.

17.

Discretiō
de bons
cōseillers

Fidelité.

Plin.

Suffisan

ce.

Myrid.

in Sallus.

Or les conseillers doiuent estre premierement fideles, c'est à dire en vn mot gens de bien, *optimum quemque fidelissimum puto.* Secondement suffisans en cette part, c'est à dire cognoissans biē l'estat, diuersement experimētés & essayés (car les difficultés & afflictions sont de belles leçons, & instructiōs, *Mibi fortuna multis rebus ereptis vsus dedit bene suadendi*) & en vn mot sages & prudens, moyennement vifs & non point trop pointus; car ceux cy sont trop remuans, *nouandis, quàm gerendis rebus aptiora ingenia illa ignea.* Et pour estre tels, faut qu'ils soient aagés & meurs, outre que les ieunes gés pour la tendreur & mollesse de leur aage, sont aisément trompés,

Curtius.

facilement croient & reçoivent impression. Il est bon qu'autour des Princes il y en aye des sages & des fins: mais beaucoup plus les sages qui sont requis pour l'honneur, & pour tousiours; les fins pour la necessité quelquestois. Tiercement qu'en proposant & donnant bons & salutaires conseils ils s'y portent librement & courageusement sans flatterie ou ambiguité, & delguilement, n'accommodans point leur langage à la fortune presente du Prince; *Ne cum fortuna potius principis loquantur quam cum ipso.* Mais sans espargner la verité ils disent ce qu'il conuient. Car combien que la liberté, rondeur, & fidelité heurte & offense pour l'heure ceux, auxquels elle s'oppose; apres elle est reuerée & estimée; *In presentia quibus resistis, offendis; deinde illis suscipitur laudaturque.* Et constamment sans ployer, varier, & changer à tous propos pour plaire & suivre l'humeur, le plaisir, & la passion d'autrui, mais sans opiniastrété & esprit de contradiction, qui trouble & empesche toute bonne deliberation, voire quelquefois faut tourner son opinion, ce qui n'est inconstance, mais prudence. Car le Sage ne marche pas tousiours d'un mesme pas, encores qu'il suyue mesme chemin, il ne chāge point, il s'accōmode; *non semper in vno gradu sed vna via: non se mutat sed aptat.* Comme le bon marinier fait des voiles selon le temps & le vent, il conuient souuent tourner & obliquement arriuer où l'on ne peut à droit fil; c'est habilité. Religieux à tenir secretes les deliberations, chose extremement necessaire au manimēt des affaires, *res magna sustineri nequeant ab eo cui tacere graue est.* Et ne suffit d'estre secret, mais ne faut furetter ny crochetter les secrets du Prince: c'est

Liberté.

Tacté.

4.

C'estance
sans opi-
niastreté
Sallust
ad Cesar

5.

5. Silence
CURTIUS.

Tacit. chose mauuaise & dangereuse; *exquirere abditos principis sensus illicitum & anceps*, voire ie diray qu'il faut euitier de les scauoir. Voyla les principales bonnes conditions & qualitez des Conseillers; comme les mauuaises, dont ils se doiuent bien garder, sont confiance pretomptueuse, qui fait deliberer & opiner audacieusement; car le Sage en deliberant pense & repense redoutant tout ce que peut aduenir, pour puis estre hardy à executer. *Nam animus, vereri qui scit, scit tuiò aggredi.* Au contraire le fol est hardy & chaud à deliberer: & quand il faut ioindre, le nez luy seigne, *Consilia calida & audacia prima specie leta sunt, tracta dura, euentu tristia.* Puis toute passion de cholere, enuie, despit, hayne, auarice, cupidité, & toute affection particuliere, la poison mortelle du iugement & tout bon sentiment, *privata res semper offecere officient que publicis consiliis, pessimum veri affectus & iudicij venenum sua cuique.*

Ti. liuius *Passion.* *Et precipitatio* ennemie de tout bon conseil, & seulement propre à mal faire. Voila comme doiuent estre les bons conseillers.

Tacit.

18.

Denoir du Prince à choisir bons conseillers. Or le Prince les doit choisir tels ou par sa propre science & iugement, ou s'il ne le peut, par la reputation, laquelle ne trompe gueres; dont ditoit vn d'entre eux à son prince, tenéz nous pour tels, que nous sommes estimez. *Nam singuli decipere & decipi possunt, nemo omnes; neminem omnes fefellerunt.* Et se bien garder des mignons, courtisans, flatteurs, esclaves, qui font honté à leur maistre & le trahissent. N'y a rien plus pernicieux que le conseil du cabinet. Et les ayant choisis & trouuez, il s'en doit seruir prudemment en prenant cōseil d'eux à temps & heures, sans attendre au point de l'execution &

I.
Et à s'en seruir.

perdre le temps en les escoutât: & avec iugement sans se laisser aller laschement à leur aduis, comme ce sot d'Empereur Claude, & avec douceur aussi sans roidir trop, estant plus raisonnable, comme disoit le sage Marc Antonin, de suyure le conseil d'un bon nombre de ses amis, qu'eux soyent contraints de fieschir sous la volonté. Et s'en seruant avec vne autorité indifferente sans les payer par presens pour leurs bons conseils, afin de n'attirer les mauuais sous espoir de recompense, ny aussi les rudoyer pour leurs mauuais conseils. Car il ne se trouueroit plus, qui voulust donner conseil, s'il y auoit danger à le donner. Et puis souuent les mauuais reüssissement bien & mieux que les bons, ainsi disposant la souueraine pouruoyāce. Et ceux qui donnent les bons conseils, c'est à dire heureux & assurez, ne sont pas pour cela tousiours les meilleurs & plus fideles seruiteurs, ny pour leur liberté à parler, laquelle il doit plustost agréer, & regarder obscurément les craintifs & flatteurs: car miserable est le Prince, chez qui l'on cache ou l'on déguise la verité, *cuius aures ita formatæ sunt, ut asperant que uilia, & nil nisi incundum & laesurum accipiant;* & en fin celer son aduis & sa resolution, estant le secret l'ame du conseil, *nulla meliora consilia, quam que ignorauerit aduersarius, antequam fierent.*

Quant aux officiers, qui viennent apres, & qui seruent le Prince & l'estat en quelque charge, il les faut choisir gens de bien, de bonne & honneste famille. Il est à croire, qu'ils n'en feront que meilleurs: & n'est beau que des gens de peu s'approchent du Prince, & commandent aux autres: faut qu'une grande & insigne vertu les teule, &

supplée le defaut de noblesse: mais non gens infames, doubles, dangereux, & de quelque odieuse condition. Aussi doyvent-ils estre gens d'entendement, & employez selon leur naturel. Car les vns sont propres aux affaires de la guerre, les autres aux affaires de la paix. Aucuns sont d'aduis de les choisir d'une douce & mediocre vertu, car ces outrez & inuincibles, qui se tiennent tousiours sur la pointe, & ne veüent rien quitter, ne sont communement propres aux affaires, *vt pares negotiis, neque supra: sint recti non erecti.*

20.
3. Chef
de cette
provisio.
Finances

Après le conseil nous mettrōs les finances grand & puissant moyen; ce sont les nerfs, les pieds, les mains de l'estat. Il n'y a glaiue si trenchant & penetrant, que celui d'argent, ny maistre si imperieux, ny orateur si gaignant les cœurs & volonte, ny conquerant, tant preneur de places, comme les richesses. Parquoy le sage Prince doit pouruoir, que les finances ne faillent ny ne tarissent iamais.

Science
financiere
en trois
points.

Cette science consiste en trois points, fonder les finances, les biens employer, & auoir tousiours en reserue & espargne vne bonne partie pour le besoin. En tous les trois le Prince doit euitter deux choses, l'iniustice & la sordidite, en conseruant le droit enuers tous, & l'honneur pour soy.

21.
1. Föder
les finan-
cis.

1.

Pour le premier, qui est faire fonds & accroistre les finances, il y a plusieurs moyens: & les sources sont diuerses, qui ne sōt pas toutes perpetuelles, ny également assurees, sçauoir le domaine & reuenu public de l'estat, qu'il faut mesnager & faire valoir, sans iamais l'aliener en aucune façon, comme aussi est il de sa nature sacré & inalienable.

2.

Les cōquestes faites sur les ennemis, qu'il faut ap-

profiter & non prodiguer ny dissiper, comme le prattiquoient bien les anciens Romains rapportās à l'espargne de tres-grādes sommes & thresors des villes & pays vaincus; comme Tite Liue raconte de Camillus, Flaminius, Paul Æmile, des Scipiōs, Luculle, Cæsar; & puis tirant des pays conquestez, soit des naturels y laissez, ou des colonies y enuoyées, certain reuenu annuel. Les presens, dons gratuits, pensions, octrois, tributs des amis alliez & subiets par testamens, donations entre vifs, ou autrement; Les entrées, sorties & passages de marchandises aux haures, ports, & portes, tant sur les estrangers, que sur les subjets, moyen ancien, general, iuste & legitime & tres-vtile avec ces conditions; ne permettre la traitte des choses necessaires à la vie, que les subiets n'en soyent pourueuz, ny des matieres cruës; affin que le subiet les mette en œuure, & gaigne le profit de la main: mais biē permettre la traitte des œuures; & au cōtraire permettre l'apport des cruës & non des ouurées; & en toutes choses charger beaucoup plus l'estranger que le suiet. Car l'imposition foraine grāde accroit les finances, & soulage le suiet: moderer toutes-fois les imposts sur les choses necessaires à la vie que l'on apporte. Ces quatre moyēs sont non seulement permis, mais iustes, legitimes, & hōnestes. Le cinquième, qui n'est gueres honneste, est le trafic, que le souuerain fait par ses facteurs; & s'exerce en diuerses manieres plus ou moins laides, mais le plus vilain & pernicieux est des honneurs, estats, offices, benefices. Il y a biē vn moyé qui approche du trafic: & pour ce peut il estre mis en ce rāg, qui n'est pas fort des-honeste, & a esté prattiqué par de

3.

4.

*Antoninus Pius
Seuerus.
August.*

tres-grands & sages Princes, qui est de mettre les deniers de l'espargne & de reserve, à quelque petit profit, comme à cinq pour cent, & les biens assurez sous bons gages, ou caution suffisante & soluable. Cela sert à trois choses ; à accroistre & faire profiter les finances, à donner moyens aux particuliers de traffiquer & gagner, & qui est bien le meilleur à sauuer les deniers publics des griffes des larrons de court, importunes demandes, & flatteries des mignons, & facilité trop grande du Prince. Et pour cette seule raison aucuns Princes ont presté l'argent public sans aucun profit ny interest, mais seulement à peine du double à faute de payer au iour. Le sixiéme & dernier est aux empruns & subsides des subiets, auquel il ne faut venir qu'à regret & lors que les autres moyens de failent, & que la necessité presse l'estat. Car en ce cas il est iuste, selon la regle ; Que tout est iuste, qui est necessaire : mais il est requis que ces conditions y soyent, apres cette premiere de la necessité. 1. Leuer par emprút (aussi se trouuera il plustost argent à cause de l'esperance de recouurer le sien, & que l'on n'y perdra rien, outre la grace d'auoir secouru le public) & puis rendre la necessité passée & la guerre finie, comme firent les Romains mis à l'extremité par Annibal. 2. Que si le public est si poure, qu'il ne puisse rendre, & qu'il faille proceder par imposition, il faut que ce soit avec le consentement des sujets, leur representant & faisant comprendre la poureté & necessité, & preschant le mot du bon Roy des Rois *Dominus his opus habet*. Iusques à leur faire voir, si besoin est la recepte & la despense. La persuasion y peut estre employée sans

Des im-
posts &
subsides.

2.

sans venir à la contrainte, comme disoit Temistocles, *Impetrare melius quam imperare*. Il est vray que les prieres des Souverains sont commandemens; *Satis imperat qui rogat potentia, armata sunt preces regum*: mais que ce soit par forme d'ottroy & don gratuit, au moins que ce soyent deniers extraordinaires, pour certain temps prefix, & non ordinaires, & ne prescrite jamais ce droit sur les subiets, si ce n'est de leur consentement.

3. Et que telles impositions se leuēt sur les biens & non sur les testes (estant la capitation odieuse à tous gens de bien) soyent reelles, & non personnelles (estant iniuste que les riches, les grands, les nobles, ne payent point, & que les pources gens du plat pays payent tout.) 4. Et également sur tous. L'inegalité afflige fort, & à ces fins les respandre sur les choses, dont tout le monde a besoin, comme sel, vin, afin que tous trempent & contribuent à la necessité publique. Bien peut & doit on mettre imposts ordinaires & gros sur les marchandises & autres choses vicieuses, & qui ne seruent qu'à corrompre les sujets, comme tout ce qui fait au luxe, à la desbauche, curiosité, superfluité en viures, en habillemens, voluptés, mœurs, & maniere de viure licentieuse, sans autrement defendre ces choses. Car la defense éguité l'appetit.

Le second point de cette science est de bien employer les finances. Voicy par ordre les articles de cette emploitte & despenſe; entretènement de la maison du Prince, paiement de la gendarmerie: gages des officiers, loyers iustes de ceux qui ont bien merité du public, pensions & secours charitables aux personnes recommandables. Ces cinq

3.
L 2. de
caduc. col
lend. C.

2. Employ
les
finances.

font necessaires : apres lesquels viennent ceux-cy tres-vtiles; reparer les villes, fortifier & munir les frontieres, refaire & racoustrer les chemins, ponts & passages, establir les colleges d'honneur, de vertu & de sçauoir, edifier maisons publiques. De ces cinq sortes de reparations, fortifications & fondations en viennent de tres-grands profits, outre le bien public; les arts & artisans sont entretenus; l'enuie & despit du peuple à cause de la leuée des deniers cesse, quand il les void bien employez : & deux pestes des republicques sont chassées, sçauoir l'oisiueté & la poureté. Au contraire les grandes liberalitez & donations demesurées enuers quelques particuliers mignons, les grands bastimens superbes & non necessaires, les despenses superflues & vaines sont odieuses aux fuiers, qui murmurent qu'on en despoüille mille pour en vestir vn; que l'on piaffe de leur substance, l'on bastisse de leur sang & leur sueur.

23.
3. Faire
reserue
d'espargne.
Epar-
gne.

Le troisiéme point est en la reserue, qu'on doit faire pour la necessité, afin que l'on ne soit contraint au besoin de recourir aux moyens & remedes prompts, iniustes, & violens; c'est ce que l'on appelle l'espargne. Or comme d'assembler de fort grands thresors & faire si grand amas d'or & d'argent, encores que ce soit par moyes iustes & honestes, ce n'est pas tousiours le meilleur. C'est vne occasion de guerre actiue ou passiue, car où il fait venir l'enuie de la faire mal à propos, se voyant abondance de moyens: ou c'est vne amorce à l'ennemy de venir. Et seroit plus honorable de les exploitter comme a esté dit. Aussi despendre tout & n'auoir rien en reserue est encores bien pire, c'est

Esai. 30.

jouër à tout perdre. Les Sages Souverains s'en gardent bien. Les plus grâds thresors, qui ont anciennement esté, sont celuy de Darius dernier Roy des Perles, chez lequel Alexandre trouua quatre vingts millions d'or. Celuy de Tybere 67. millions, Trajan 55. millions gardez en Egypte. Mais celuy de David passe de beaucoup tous ceux-là (chose incroyable en vn si petit & si chetif estat) qui estoit de six vingts millions. ^{2. Paraph.} lip.

Or pour garder que ces grands thresors ne se despendent point, ou ne soyent violez ou desrobbez, les anciens les faisoient fondre & reduire en grandes masses & boules, comme les Perles & Romains, ou les mettoient dedans les temples des Dieux, comme lieu de toute seureté, comme les Grecs au temple d'Apollon, qui toutesfois a esté souuent pillé & volé; les Romains au temple de Saturne. Mais le meilleur & plus asseuré & le plus utile est, comme a esté dit, le prester avec quelque petit profit aux particuliers sous bons gages ou caution suffisante. Aussi faudroit il pour garder les finances des larrons, non pas vendre à gens de basse & mechanicque condition, mais donner à gentils hommes & gens d'honneur le maniment des finances, & les offices financiers, comme les anciens Romains, qui en estrenoyent les ieunes hommes des plus nobles & grandes maisons, & qui aspiroyent aux plus grands honneurs & charges de la Republique.

Après le conseil & les finances, ie pense bien mettre les armes, qui ne peuvent subsister, ny estre bien & heureusement leuées & conduites sans ces deux. Or la force armée est bien necessaire au ^{24.} b. Chef de ceste ^{promission}

*force ar-
mee.*

Prince, pour garder sa personne & son estat : car c'est abus de penser gouverner vn estat long temps sans armes. Il n'y a iamais de seureté entre les foibles & les forts : & y a tousiours gens qui seruent dedans ou dehors l'estat. Or cette force est ou ordinaire en tout temps, ou extraordinaires au temps de guerre. L'ordinaire est aux personnes & aux places. Les personnes sont de deux sortes; Il y a les gardes du corps, & de la personne du Souuerain, qui seruent non seulement à la seureté & conseruation, mais aussi pour son honneur & ornement. Car le beau & bon dire d'Agésilas n'est pas perpetuellement vray, & y auroit trop de danger de l'essayer & s'y fier, que le Prince viura bien assurez sans gardes, s'il commande à ses sujets comme vn bon pere à ses enfans (car la malice humaine ne s'arreste pas en si beau chemin.) Et les compagnies certaines entretenues & tousiours prestes pour les prompts necessitez & soudaines occurrences, qui peuuent suruenir. Car attendre au besoin à leuer gens, c'est grande imprudence. Quant aux places, ce sont les forteresses & citadelles aux frontieres, au lieu desquelles aucuns & les anciens approuent plus les colonies & nouvelles peuplades. L'extraordinaire est aux armes, qu'il luy conuient leuer & dresser en temps de guerre, comment il s'y doit gouverner, c'est à dire entreprendre & faire la guerre; c'est pour la seconde partie, qui est de l'action: cette premiere est de la prouision. Seulement ie dis icy, que le Prince sage doit outre les gardes de son corps auoir certaines gens tous prests & experimentez aux armes en nombre plus grand ou plus petit, selon l'e-

*Au cha.
suivant.*

stenduë de son estat, pour reprimer vne soudaine rebellion ou emotion, qui pourroit aduenir dedans ou dehors son estat, reseruât à faire plus grande leuëe lors qu'il faudra faire la guerre à bon es- cient & de propos delibéré, offensive, ou defensiue, & cependant tenir les arsenaux & magasins bien garnis & pourueus de toutes sortes d'armes offensives, & defensives, pour equiper gens de pied & de cheual; plus, des munitions de guerre, d'engins, d'outils. Vn tel appareil non seulement est necessaire, pour faire la guerre, car ces choses ne se trouuent ny ne s'apprestent en peu de temps, mais encores il empesche la guerre. Car l'on n'est pas si hardy d'attaquer vn estat, que l'on sçait bien prest & bien garny. Il se faut apprester à la guerre pour ne l'auoir point, *qui cupit pacem, parat bellum.*

Après toutes ces prouisions necessaires & essentielles nous mettrons finalement les alliances, qui n'est pas vn petit appuy, & soultien de l'estat. Mais il faut de la prudence à les choisir & bien bastir, regarder avec qui l'on s'allie, & comment. Il faut s'allier avec des puissans & voisins : car s'ils sont foibles & esloignez de quoy pourront ils ayder, si ce n'est que tel soit assailli, de la ruyne duquel doiue venir la nostre? Car lors il doit le secourir & se joindre à luy, quel qu'il soit : & s'il y a du danger à le faire ouuertement, que ce soit par alliance secrette, car c'est vn tour de maistre de traiter alliance avec l'vn au veu & sçeu de tous, & avec l'autre par pratique secrette, mais que ce soit sans perfidie & meschanceté, qui est defenduë : mais non pas la prudence mesmement pour la defensiue & pour la seureté de son estat.

25.

7. Chef
de cette
prouision
Alliance.

I.

Aucq.

2.
Cōment.

Au reste il y a plusieurs sortes & degrez d'alliance: la moindre & plus simple est pour le commerce & trafic seulement: mais ordinairement elle comprend amitié, commerce & hospitalité: & elle est ou defensiue seulement, ou defensiue ou offensive ensemble, & avec exception de certains Princes & estats, ou sans exceptiō. La plus estroite & parfaite est celle, qui est offensive & defensiue enuers tous & contre tous, pour estre amy des amis, & ennemy des ennemis: & telle est bon de faire avec des puissans & par égale alliance. Aussi l'alliance est ou perpetuelle ou limitée à certain temps: ordinairement elle se fait perpetuelle, mais le meilleur & plus assuré est de la limiter à certain temps: afin d'auoir moyen de reformer, oster ou adiouter aux articles, ou s'en departir du tout s'il est besoin, selon que l'on iugera estre expedient. Et quand bien on les iugeroit telles, qu'elles deussent estre perpetuelles, si est-ce qu'il vaut mieux les renoueler (ce que l'on peut & doit on faire auant que le temps expire) & renouer, que les faire perpetuelles. Car elles s'allanguissent & se relaschent: & qui se sentira greué la rompra plustost, si elle est perpetuelle, que si elle est limitée: auquel cas il attendra le terme, voyla nos sept prouisions necessaires.

SECONDE PARTIE DE LA
 prudence politique & du gouvernement
 d'estat, qui est de l'action & gouver-
 nement du Prince.

CHAP. III.

Ayant traité de la prouision, & instruit le Sou-
 uerain, de quoy & comment il doit garnir &
 munir soy & son estat, venons à l'action; & voyons
 comment il se doit employer & se preualoir de
 ces choses, c'est à dire en vn mot, bien commander
 & gouverner. Auant traiter cecy distinctement
 selon le partage, que nous en auons fait, nous pou-
 uons dire en gros, que bien gouverner & se bien
 maintenir en son estat gist à s'acquérir deux cho-
 ses, Bien-vueillance & Authorité. La Bien-vueil-
 lance est vne bonne volonté & affection enuers le
 souuerain & son estat; l'authorité est vne bonne
 & grande opinion, vne estime honorable du
 Souuerain & de son estat. Par le premier le Sou-
 uerain & l'estat est aymé; par le second il est craint
 & redouté. Ce ne sont pas choses contraires, mais
 bien différentes, comme l'amour & la crainte.
 Toutes deux regardent les subiets & les estran-
 gers: mais il semble que plus proprement la bien-
 vueillance regarde les subiets, & l'authorité les
 estrangers; *amorem apud populares, metum apud hostes*
quarat. A parler tout simplement & absolument l'au-
 thorité est plus forte & vigoureuse, plus auguste
 & plus durable. Le tempérément & l'harmonie des
 deux est chose parfaite; mais selon la diuerité des

1.
 Descri-
 ptiō sou-
 ueraine de
 l'action
 du Prin-
 ce.

Bien-
 ueillan-
 ce.

Autho-
 rité dene
 souuerain
 du Prin-
 ce & de
 l'estat.

Tacit.

estats, des peuples, leurs naturels, & humeurs, l'vne est plus aysee, & aussi plus requise en aucuns lieux qu'en autres. Les moyes d'acquiescer tous les deux, sont touchez & compris en ce qui a esté dit cy dessus, spécialement de la vertu & des meurs du souverain, nonobstant nous en parlerons de chacune vn peu:

2. *Bien* La bien vueillance (chose tres-vtile & quasi du tout necessaire, tellement que seule vaut beaucoup, sans elle tout le reste est peu asseuré) s'acquiesce par trois moyens, douceur non seulement en paroles & en faits, mais encores plus aux commandemens & en l'administratiõ, ainsi le requiert le naturel des hommes qui sont impatiens & de seruir du tout & se maintenir en vne entiere liberté, *nec totam seruitutem pati, nec totam libertatem.* Ils obeissent bien volontiers en subiects, mais non en esclaves, *domiti vt pareant, non vt seruiant.* Et à la verité l'on obeit plus volontiers à celuy qui commande doucement; *remissius imperanti melius paretur: qui vult amari languida regnet manu.* La puissance, disoit Cesar grand docteur en cette matiere, mediocrement exercée conserue tout: mais qui commande indifferemment & eshontément n'est ny aymé ny asseuré. Il ne faut pas toutestois vne douceur trop lasche, molle, ny abandonnée, afin que l'on ne viene en mespris, qui est encores pire que la crainte, *Sed incorrupto ductis honore.* C'est le tour de prudence de temperer cecy, ne rechercher d'estre redouté en faisant du terrible, ny aymé en trop s'abaissant.

3. *Bene-* Le second moyen d'acquiescer la bien vueillance est Beneficence, i'entens premierement enuers

tous, mesmement le petit peuple, par vne prouidence & bonne police, par laquelle le bled & toutes choses necessaires au soustien de cette vie ne manquent, mais soient à bonne raison, voire abondent s'il est possible; que la cherté ne travaille point les subiects. Car le menu peuple n'a loing du public, que pour ce regard, *vulgo vna ex republica* Tacit. *annonæ cura.*

Le troisième moyen est la liberalité (beneficence plus speciale) qui est vn amorce, voire vn enchantement pour attirer, gagner & captiuier les volontez: tant est chose douce que de prendre, honorable de donner. Tellement qu'vn sage a dit, qu'vn estat se gardoit mieux par biens-faits que par armes. Elle a principalement lieu à l'entrée & en vn estat nouveau. A qui, combien, & comment il faut exercer liberalité a esté dit cy dessus. Les moyens de bien-vueillance ont esté sagement pratiqués par Auguste, *qui militem donis; populum* Tacit. *annonæ, cunctos dulcedine ory pellexit.*

L'autorité est l'autre appuy des estats, *Maiestas imperij; salutis tutela;* La forteresse inuincible du Prince, par laquelle il sçait auoir raison de ceux, qui oient le mespriser & luy faire teste. Aussi à cause d'icelle l'on ne l'ose attaquer, & tous recherchent d'estre bien avec luy. Elle est composée de crainte & de respect. Par ces deux le Prince & son estat est redoutable à tous & assuré. Pour acquerir cette autorité, outre la prouision des choses susdites, il y a trois moyens, qui se doiuent soigneusement garder en la forme de commander. Le premier est la seuerité, qui est meilleure, plus salutaire, assurée, & durable que l'ordinaire douceur &

4.
Liberalité.Au. 3. ch.
art. 13.5.
Autorité.

Qui s'acquiers par seuerité.

Cicero.

grande facilité. Ce qui vient premierement du naturel du peuple, lequel, comme dit Aristote, n'est pas si bien nay, qu'il se range au deuoir par amour, ny par honte, mais par force & crainte des supplices; puis de la corruption generale des mœurs & desbauche contagieuse du monde, à laquelle ne faut pas penser pouruoir par douceur, qui ayde plustost à mal faire. Elle engendre mespris & esperance d'impunité, qui est la peste des republiques & des estats, *Illecebra peccandi maxima spes impunitatis*. C'est vne grace enuers plusieurs, & tout le public, de quelquefois en chastier bien quelqu'vn. Et faut par fois coupper vn doigt pour empêcher la gangrene de se prendre à tout le bras, selon la belle responce d'un Roy de Thrace, à qui l'on disoit qu'il faisoit l'entagé & non le Roy; que sa rage rendoit ses subiects sains & sages. La seuerité maintient les officiers & magistrats en deuoir, chasse les flateurs, courtiers, meschans, impudens demandeurs, & petits tyranneaux. Au contraire la trop grande facilité ouure la porte à tous ces gens la, dont il aduient vn espuisement des finances, impunité des meschans, apourissement du peuple, comme les catarres & fluxions en vn corps flouët & maladif tombent sur les parties plus foibles. La bonté de Pertinax, la licence d'Hellogabale penserent perdre & ruiner l'empire: la seuerité de Seüere, & puis d'Alexandre le restablit & remit en bon estat. Il faut toutesfois que cette seuerité soit avec quelque retenüe, par intermission & à propos: afin que la rigueur enuers peu de gens, tienne tout le monde en crainte, *Ut pauci ad paucos, metus ad omnes*. Et les rares supplices

seruent plus à la reformation de l'estat, a dit vn ancien, que les frequens. Cela s'entend, si les vices ne se renforcent, & ne s'opiniaient pas; Car lors il ne faut pas espargner le fer & le feu, *crudeliter medicum intemperans aeger facit.*

Le second est la constance, qui est vne fermeté & resolution, par laquelle le Prince marchât toujours de mesme pied, sans varier ny chāger, maintient tousiours & presse l'observation des loix & coustumes anciennes. Le changer & r'aduiser outre que c'est argument d'inconstance & irresolution, apporte & aux loix, & au souuerain, & à l'estat du mespris & mauuaise opinion. Dont les sages defendent tant, de rien remuër & rechanger aux loix & coustumes, fust-ce en mieux: car le remuement apporte tousiours plus de mal d'incommodité, outre l'incertitude & le danger, que ne peut apporter de bien la nouueauté. Parquoy tous nouateurs sont suspects, dangereux, & à chasser. Et n'y peut auoir assez forte & suffisante cause ou occasion de changer, si ce n'est vne tres-grande, euidente, & certaine vtilité ou necessité publique. En ce cas encōres faudroit il y proceder comme d'aguet doucement & lentement peu à peu, & quasi insensiblement, *leniter & lente.*

Le troisieme est à tenir tousiours ferme en main le timon de l'estat, les resnes du gouuernement, c'est à dire l'honneur & la force de cōmander & ordonner, & ne s'ē fier ny mettre point à d'autre, & r'enuoyer toutes choses au conseil, afin que tous ayent l'œil sur luy, & scāchent que tout depēd de luy. Le souuerain, qui quitte tāt peu que ce soit de son autorité, gaste tout. Parquoy il ne doit esseuer ny a-

7.
Constan-
ce.

8.

Aristot. grandir par trop personne, *Communis custodia principatus neminem vniū magnum facere.* Que s'il y en a desia quelqu'un tel, il le faut raualler & reculer, mais doucement; & ne faire point les grandes & hautes charges perpetuelles, ny à longues années: afin que l'on n'aye moyen de se fortifier à l'encontre du maistre, comme il est souuent aduenu. *Ni tam vtile, quam breuem potestatem esse, qua magna sit.*

Senec.

9.

Contre
l'injuste
authorité
de Tyrannie.

Voyla les moyens iustes & honnestes au souuerain, pour maintenir avec la bien vueillance l'authorité; & se faire aymer, craindre, & redouter tout ensemble: car l'un sans l'autre n'est ny assésuré ny raisonnable. Parquoy nous abominons vne authorité tyrannique, & vne crainte ennemie de bien-vueillance qui est avec la haine publique, *oderint, quem metuunt*, que les meschans acquierent abusans de leur puissance. Les cōditions d'un bon Prince & d'un tyran sont toutes notoirement dissemblables, & aisées à distinguer. Elles reuiennent toutes à ces deux points: l'un, garder les loix de Dieu & de nature, ou les fouler aux pieds; l'autre, faire tout, pour le bien public & profit des subiets, ou faire tout seruir à son profit & plaisir particulier. Or le Prince, pour estre tel qu'il doit, faut qu'il se souuienne tousiours, que comme la felicité est de pouuoir tout ce que l'on veut, aussi est-ce vraye grandeur de vouloir tout ce que l'on doit; *Cæsari cum omnia licent, propter hoc minus licet: ut felicitatis est posse quantum velis, sic magnitudinis velle quantum possis, vel potius quantum debeat.* Le plus grand malheur, qui puisse arriuer à un Prince, c'est de croire, qu'il luy est loisible tout ce qu'il peut, & luy plaît. Si tost qu'il a consenti à ce pensément, de bon il de-

*Plin. de
Traia.*

vient meschant. Or cette opinion leur vient des flatteurs, qui ne manquent jamais à leur prescher tousiours la grandeur de leur pouuoir, & bien peu y a de fideles seruiteurs, qui leur osent dire l'obligation de leur deuoir. Mais il n'y a au monde plus dangereuse flatterie, que celle qui se fait à soy mesme, quand c'est vn mesme, le flatteur & le flasté; il n'y a plus de remede à ce mal. Nantmoins il arriue quelquefois par consideration des temps, personnes, lieux, occasions, qu'il faut qu'un bon Roy face des choses, qui par apparence peuent sembler tyranniques, comme quand il est question de reprimer vne autre tyrannie, sçauoir d'un peuple forcené, duquel la licence est vne vraye tyrannie, ou bien des nobles & riches, qui tyrannisent les poures & le menu peuple: ou bien quand le Roy est poure & necessiteux, qui ne sçait où prendre argent, & fait des emprunts sur les riches. Et ne faut pas estimer tousiours estre tyrannie la seuerité d'un Prince, ou bien les gardes & forteresses, ou bien la majesté des commandemens imperieux, qui sont quelqnefois vtils, voire necessaires: & sont plus à souhaitter que les douces prieres des tyrans.

Voilà les deux vrayes soustiens du Prince & de l'estat, si en iceux aussi le Prince se sçait maintenir; & se preseruer des deux contraires, qui sont les meurtriers du Prince & de l'estat, sçauoir haine & mespris, desquels il faut dire vn mot, pour mieux y pouruoir & s'en garder. La hayne contraire à la bien vueillance est vne mauuaise & obstinée affection des sujets contre le Prince & son estat: elle procede ordinairement de crainte pour l'aduenir,

10.

*Haine**& mes-**pris deux**meur-**triers du**Prince.**Arist. l.**5. pol.**Haine.*

ou de desir de vengeance pour le passé, ou de tous les deux. Ceste hayne, quand elle est grande, & est de plusieurs, à grande peine le Prince peut il eschapper, *Multorum odium nulla opes possunt resistere*. Il est exposé à tous, & n'en faut qu'un pour y mettre fin. *Multa illis manus, illi vna ceruix*. Il faut donc qu'il s'en preserue: ce qu'il fera en fuyant les choses, qui l'engendrent, sçauoir cruauté & auarice, les contraires aux instrumens susdits de bien-vueillance.

II.

*Qui vitet
de cruau-
té.*

6. 2. 4. 12.

*Aduis
pour les
supplices*

Senec.

Il faut qu'il se garde pur & net de cruauté vilaine, indigne de grandeur, tres-infame au Prince: Mais au contraire qu'il s'arme de clemence, comme a esté dict cy dessus aux vertus requises au Prince. Mais pource que les supplices, bien qu'ils soient iustes & necessaires en vn estat, ont quelque image de cruauté, il doit prendre garde de s'y porter dextrement: & pource, luy en voulons donner aduis: 1 par expres il ne doit mettre la main au glaive de iustice, que bien tard & comme à regret: *libenter damnat, qui citò: ergo illi parsimonia etiam vilissimi sanguinis*, 2 forcé pour le bien public, & plustost pour exemple, & empescher que l'on n'y retourne, que pour punir le coupable; 3 sans cholere ny ioye, ou autre passion; que s'il en falloit montrer aucune, ce seroit compassion; 4 à la maniere accoustumée du pays & non par nouveaux supplices, tesmoignages de cruauté; 5 sans assister ny se trouuer à l'execution: 6 s'il en faut punir plusieurs, il les faut depescher vistement & tout en vn coup; car les faire longuement trainer les vns apres les autres, semble que l'on s'y plaist & s'en paist.

12.

Auarice Il faut aussi qu'il se garde d'auarice bien messeantée en vn grand. Elle se montre où à trop exiger &

tirer, ou à trop peu donner. Le premier desplait *en deux.* fort au peuple auare de nature, & à qui le bien, c'est le sang & la vie : c'est de quoy plus volontiers il se despente, le second aux hommes de service & de mérite, qui ont travaillé pour le public, & pensent qu'il leur eust deu quelque entretien. Or commes le Prince se doit gouverner en tout cela, & en matiere de finance, tant à faire fonds & imposer, qu'à despandre & reserver, il a esté bien au long discouru au chapitre precedent. Seulement diray icy, que le Prince se doit soigneusement garder de trois causes, l'une de ressembler par trop grâdes & excessives impositions, ces tirans ronges-subjets, mange-peuples, *qui deuorant plebem sicut escam panis, sicut opoi, quorum ararium spoliarium ciuium, cruentariumque praedatū receptaculum,* car il y a danger de tumultes, tel-moin tant d'exemples & vilains accidés ; secondement de fordidité ; tant à amasser (*Indignū lucrum ex omni occasione odorari: Et dicitur, etiam à mortuo auferre:* par quoy ne se doit seruir à cela d'accusatiōs, confiscations, despoüilles iniustes) qu'à ne rien dōner, ou donner trop peu & mercenairement, & se laisser par trop importuner par requestes & lōgue poursuite ; tiercement de violence en la leuée, de fourrage, pillerie : & que s'il est possible l'on ne vienne à saisir les meubles, les outils du labourage. Cecy regarde principalemēt les receueurs & exacteurs, qui par leurs rigueurs exposent le Prince à la hayne du peuple, & le diffament, gens fins, cruels, à six mains & trois testes, dit quelqu'un. A quoy le Prince doit pouruoir, qu'ils soyent preud'hommes : puis, s'ils faillent les chasser rudement avec rude chastiment, & grosses amendes, pour leur

faire rendre & regorger, cōme sponges, ce qu'ils ont succé & tiré induëment du peuple.

11. *mespris.* Venons à l'autre pire ennemy, mespris, qui est vne sinistre, vile, & abjecte opinion du Prince & de l'estat: c'est la mort des estats, comme l'authorité est l'ame & la vie. Qui maintient vn homme seul, voire vieil & cassé sur tant de milliers d'hommes, sinon l'authorité & la grande estime? Si elle s'en va & se perd par mespris, il faut que le Prince & l'estat donne du nés en terre. Et tout ainsi que comme a esté dit, l'authorité est plus forte & auguste, que la bien-vueillance, aussi le mespris est plus contraire & dangerueux, que la haine, laquelle n'ose rien estant retenuë par la crainte, si le mespris, qui secouë la crainte, ne l'arme & ne donne le courage d'exccuter. Il est vray que le mespris vient rarement, mesmement s'il est vray & legitime Prince: sinon qu'il soit du tout fayneant, & qu'il se degrade & prostitue soy mesme, & *videatur exire de imperio*. Toutesfois il faut voir d'ou il peut venir pour s'en garder. Il vient de choses contraires aux moyens d'acquérir authorité, & specialement de trois, sçauoir;

Qui vient de mauuais se façon de gouverner. De la forme de gouverner trop lasche, effeminée, molle, languissante & nonchalante, ou bien legere & volage, sans aucune tenuë, c'est estat sans estat. Sous tels Princes les sujets se rendent hardis, insolens, que tout est permis, que le Prince ne se soucie de rien. *Malum, principem habere sub quo nihil vlli liceat: peius, eum sub quo omnia omnibus.*

Malheur Secondement du malheur du Prince, soit en ses affaires, qui ne succedent pas bien, ou en lignée, s'il est sans enfans, qui seruent d'vn grand appuy au Prince,

prince, ou au moins certitude de successeurs, dont se pleignoit Alexandre le grand, *Orbitas mea, quod sine liberis sum, spernitur. Numimen aulae regis liberi.*

Tiercement des mœurs, spécialement dissolus, lascifs, & voluptueux, yrongnerie, gourmandise; aussi de lourdisse, ineptie, laideur.

*Mœurs
vilaines*

Voilà en gros parlé de l'action du Souverain. Pour la traicter plus distinctement & particulièrement, il se faut souuenir comme a esté dit au commencement, qu'elle est double; pacifique & militaire, i'enten ici l'action pacifique, l'ordinaire, qui se fait tous les iours, & en tout temps, de paix, ou de guerre, la militaire qui ne s'exerce qu'en temps de guerre.

*Distinction
de
l'actiō de
Prince.*

La pacifique & ordinaire du souuerain ne se peut dutout prescrire, c'est chose infinie, & consiste autant à se garder de faire, comme à faire. Nous en donnerons ici des auis principaux & necessaires. Pour vn premier, le Prince doit prouoir à ce qu'il soit fidelement & diligemment aduertir de toutes choses. Ces toutes choses reuiennēt à deux chefs, dont y a deux sortes d'aduertissemens & d'aduertisseurs, qui tous doiuent estre bien confidens & asseurez, prudens, & secrets; bien qu'aux vns est requise vne plus grande liberté, fermeté & franchise qu'aux autres. Les vns sont pour l'aduertir de son hōneur & deuoir, de ses defauts, & lui dire ses verités. Il n'y a gens au monde, qui ayēt tant de besoin de tels amis cōme les Princes qui ne voyēt & n'entendent que par les yeux, & par les oreilles d'autrui. Ils soustiennēt vne vie publique, ont à satisfaire à tant de gens, on leur cele tant de choses, que sans le sentir ils se trouuēt engagez en la haine &

*De la pa
cifique.
Advis
pour icel-
le.*

detestation de leurs peuples; pour des choses fort aisées à euter s'ils en eussent esté auertis d'heure. D'autre part les aduertissemens libres, qui sont les meilleurs officiers de la vraye amitié, sont perilleux à l'endroit des souuerains: combien qu'ils soyent bien delicats & bien foibles, si pour leur bien & profit ils ne peuuent souffrir vn libre aduertissement: qui ne leur pince que l'ouye, estant le reste de l'operatió en leur main. Les autres sont pour l'aduertir de tout ce qui se passe & se remuë, non-seulement parmy ses subjects & dedans l'enclos de son estat, mais encores chez ses voisins; de tout, dis-je, qui touche de loin ou pres l'estat sien & de ses voisins. Ces deux sortes de gens respondent aucunement à ces deux amis d'Alexandre, Ephestion & Craterus, dont l'vn aimoit le Roy, & l'autre Alexandre, c'est à dire l'vn l'estat, & l'autre la personne.

15.

1. Auoir
vn me-
morial
des

1. Affai-
res.

2. Per-
sonnes.

3. Dons.

En second lieu le Prince doit tousiours auoir en main vn petit memorial & liuret contenant trois choses, principalement vn registre abbregeé des affaires d'estat: afin qu'il sache ce qu'il faut faire, ce qui est commencé de faire, & qu'il ne demeure rien imparfait & mal executé; vne liste des plus dignes personages, qui ont bien merité, ou sont capables de bien meriter du public; vn memoire des dons qu'il a fait, à qui, & pourquoy: autrement & sans ces trois il luy aduiendra de faire de grandes fautes. Les grands Princes & sages Politiques l'ont ainsi bien prattiqué, Auguste, Tibere, Vespasian, Trajan, Adrian, les Antonins.

16.

Ordoner
des loy-
ers.

En tiers lieu, d'autant que de l'vn des principaux deuoirs du Prince est à discernier & ordonner des

loyers & des peines, & pource que l'un est favorable, & l'autre odieux, le Prince doit retenir à soy la distribution des loyers & bien-faits, qui sont estats, honneurs, offices, benefices, priuileges, pensions, exemptions, immunités, restitutions, graces & faueurs, & renuoyer à ses officiers à faire & prononcer condempnations, amendes, confiscations, priuations, supplices, & autres peines.

En la distribution des loyers, dons & bienfaits, il s'y doit porter prompt & volontaire, les donner auant qu'ils soyent demandez, s'il se peut, & n'attendre pas qu'il luy faille les refuser; & les donner luy mesme s'il peut, ou les faire donner en sa presence. Par ce moyen les dons & bienfaits seront beaucoup mieux receus, auront plus d'efficace: & l'on euitera deux grands inconueniens ordinaires, qui priuent les gens d'honneur & de merite des loyers qui leur sont deus, l'un est vne longue poursuite, difficile & pleine de despense, qu'il conuiert faire pour obtenir ce que l'on veut & l'on pense auoir merité: ce qui est grief à gens d'honneur & de cœur: l'autre qu'apres auoir obtenu du Prince le don auant qu'en pouuoir iouir, il couste la moitié & plus de ce que vaut le bienfait, & encotes quelques fois viendra à rien.

Venons à l'action militaire dutout necessaire à la tuition & defense du Prince, des sujets & de tout l'estat, traittons la briefuement. Toute ceste matiere reuiet à trois chefs, entreprendre, faire, finir la guerre. A l'entreprinse faut deux choses; iustice & prudence, & fuir dutout les contraires, l'iniustice & la temerité. Il faut premieremēt que la guerre soit iuste: la iustice doit marcher deuant la vail-

17.
4. Distr.
buer la
loyers.

18.
De l'a-
ction mi-
litaire,
qui est en
3. points.
1. Entre-
prendre,
où il faut
2. choses.

1. *Iustice.* lance, comme le deliberer va deuant l'executer. Il faut abominer ces propos, que le droit est en la force, que l'issue en decidera; que le plus fort l'emportera. Il faut regarder à la cause, au fonds & au merite, & non à l'issue; la guerre a les droicts & loix, comme la paix. Dieu fauorise les iustes guerres, dōne les victoires à qui il lui plait, & s'en faut rendre capable, premierement par la iuste entreprise.

Plin. in Pan. Il ne faut donc pas pour toute cause ou occasion cōmencer la guerre, *non ex omni occasione querere triumphum.* Et se bien garder que l'ambitiō, l'auarice, la cholere ne nous y fourrent, qui sont toutesfois à vray dire les plus ordinaires motifs des guerres: *una & ea vetus causa bellandi est profunda cupido imperij & diuitiarum; maximam gloriam in maximo imperio putant. Rupère scēdus impius lucri furor, & ira praeceptis.*

19. Pour rendre la guerre de tous poincts iuste, il faut trois choses, qu'elle soit indiēte & entreprise par celuy qui peut, qui est le seul souuerain.

20. 2. Pour cause iuste, telle est absolument la defen-
Cicer. pro Milone. sive iustificēe par toute raison aux Sages, par necessitē aux Barbares, par la coustume à toutes gens: par la nature aux bestes: defenſiue, di-ēe de ſoy, ou iē compren la vie, la libertē, ses parens & la patrie.

De ses alliēs & confederēs, c'est pour la foy dōnée, pour les iniustement oppressez, *Qui non defendit nec obsistit, si potest, iniuriae, tam est in vitio, quā si parentes, aut patriā aut socios deserat.* Ces trois chefs de defense sont comprins en la justice par ſainct Ambroise: *Fortitudo quae per bella tuetur à Barbaris patriam, vel defendit infirmos, vel à latronibus socios, plena iustitia est.*

Vn autre plus court la met en deux, foy & salut.
Sallust. *Nullum bellum à ciuitate optima, suscipitur, nisi aut pro fide*

ant pro salute, & l'offensive avec deux conditions; qu'il y ait eu offense précédente, comme outrage ou usurpation, & apres auoit redemandé clairement par heraut expres ce qui a esté prins (*post clarigatum*) & recherché la voye de la iustice, qui doit toujours aller la première. Car si l'on y veut entendre, & se sous-mettre à la raison, faut s'arrester, & par ainsi necessaire est iuste & permis, *instum bellum, quibus necessarium; pia arma quibus nulla nisi in armis relinquitur spes.* Plin. lib. 22. nat. hist. c. 2.

3. A vne bonne fin, sçauoir la paix & le repos. 21.
Sapientes pacis causa bellum gerunt, & laborem spe. oij sustentant: ut in pace sine iniuria uiuant. Prudèce.

Après la Iustice vient la Prudence, qui fait meurement deliberer auant que corner la guerre. Dõt pour ne s'y etchauffer pas tant & se garder de temerité, il est bon de penser à ces poinçts: Aux forces & moyens, tant siens que de son ennemi. 2. Au hazard & dangereuse reuolution des choses humaines, spécialement des armes qui sont iournalieres, & auxquelles la fortune a plus de credit, & exerce plus son empire, qu'en toute autre chose, dont l'issue peut estre telle, qu'en vne heure elle emportera tout, *simul parita ac sperata decora vnus hora fortuna euertere potest.* 22. Linius.

3. Aux grands maux, malheurs, & miseres publiques & particulieres qu'apporte necessairement la guerre. qui sont telles, que la seule imagination est iamentable; 4 aux calomnies, maledictions & reproches, que l'on iette & verse sur les auteurs de la guerre, à cause des maux qui en arriuent: Car il n'y a rien plus sujet aux langues & jugements, que la guerre. Mais tout tõe sur le chef, *iniquissi-*

Tacit. ma bellorum conditio hæc est, prospera omnes sibi vendicant, aduersa vni imputantur. Toutes ces choses font que la plus iuste guerre est detestable, dit S. Augustin, & que le Souuerain n'y doit entrer que par grande necessité, comme il est dict d'Auguste : & ne se laisser gagner à ces boutefeux & flambeaux de guerre, qui par quelque passion particuliere l'y veulent eschauffer : *quibus in pace durius seruitium est, in id nati vt nec ipsi quiescant, neque alios sinant.* Et sont souuent ceux, à qui le nez saigne, quand il faut venir au fait. *Dulce bellum inexpertis.* Le sage souuerain se contiendra paisible, sans prouocquer ny aussi craindre la guerre, sans remuër son estat & celuy d'autruy, entre esperance & crainte, & venir à ces extremités de perir ou faire perir les autres.

23. Le second chef de l'action militaire est à faire la guerre. A quoy sont requises trois choses, munitions, hommes, regles de guerre. La premiere est la prouision & munition de toutes choses necessaires à la guerre, qui doit estre faite de bonne heure: car ce seroit grande imprudence d'attendre au besoin à chercher ce qu'il faut auoir tout prest. *Diu apparandum est, vt vincas celerius.* Or de la prouision requise pour le bien du Prince & de l'estat ordinaire & perpetuelle en tout temps a esté parlé en la premiere partie de ce chap. qui est toute de ce sujet. Les principales prouisions & munitions de guerre sont trois; 1. deniers, qui sont l'esprit vital & les nerfs de la guerre, dont a esté parlé. 2. Armes tant offensives que defensives, desquelles a esté aussi parlé. Ces deux sont ordinaires & en tout temps. 3. Viures, sans lesquels on ne peut vaincre ni viure, & est on défait, sans coup ferir, le soldat le débau-

che, & n'en peuton venir à bout. *Disciplin à nonseruat ieiunus exercitus*: mais c'est vne prouision extraordinaire & non perpetuelle, qui ne se fait que pour la guerre, dont n'a esté parlé cy dessus. Il faut donc en delibérant de la guerre faire de grands magazins de viures, bleds, chairs salées, tant pour l'armée qui est en campagne, que pour les garnisons des frontieres, qui peuuent estre assiegées.

La seconde chose requise à faire la guerre, sont les hommes propres à assaillir & à defendre. Il les faut distinguer. La premiere est en soldats ou gendarmes, & chefs ou capitaines. Il en faut de tous les deux. Les soldas sont le corps, les chefs sont l'ame, la vie de l'armée, qui donnent mouuement & action. Or nous parlerons ici premierement des gend'armes & soldats, qui sont le gros. Il y en a de diuerses sortes; il y a les pietons & les gens de cheual, les naturels du pays, & les estrangers, les ordinaires & les subsidiaires. Il les faut premierement tous comparer ensemble pour sçauoir, qui sont meilleurs & a preferer: & puis nous verrons comment il les faut bien choisir, & apres les gouverner & discipliner.

En cette comparaison tous ne sont d'accord. Les vns, mesmes les rudes & barbares preferent les gens de cheual aux pietons, les autres au contraire. On peut dire que les pietons tout simplement & absolument sont meilleurs: car ils seruent & tout du long de la guerre, & en tous lieux, & en tous affaires; à où aux lieux mōtueux, scabreux & estrois & à assieger places, la caualerie est presque inutile. Ils sont aussi plustost pres & coustent beaucoup moins: & s'ils sont bien conduicts & bien armez,

comme il faut, ils soustiennent le choq de la cavallerie. Aussi sont-ils preferez par ceux qui sont docteurs en ceste besongne. On peut dire que la cavallerie est meilleure au combat, & pour avoir plustost fait; *Equestrium virium proprium cito parare, cito cedere victoriam*. Car les pietons n'ont pas si tost fait: mais ils agissent bien plus seurement.

26.
2. Et naturels
qu'estrangers.

Quant aux naturels & estrangers, aussi ne sont ils tous d'accord sur la preference, mais sans doute les naturels sont beaucoup meilleurs: car ils sont plus loyaux que les estrangers mercenaires.

Venalesque manus, ibi fas, vbi maxima merces.

plus patients & obeissants, se portants avec plus d'honneur & de respect enuers les chefs; de courage aux combats, d'affectiō à la victoire, & au bien du pays, & coustent moins, & sont plus prests que les estrangers souuent mutins, mesmes au besoin, & faisans plus de bruit que de service, & la pluspart importuns au public, cruels à ceux du pays, qu'ils fourragent comme ennemis: qui coustent à les faire venir & retourner, & les faut atteindre souuent avec dommage grand. Que si en vne necessité extreme il en faut, soit, mais qu'ils soyent en beaucoup plus petit nombre, que les naturels, & ne facent qu'un membre & partie de l'armée, non le corps. Car il y a danger, que s'ils se voyent autant ou plus forts que les naturels, ils se rendent maistres de ceux qui les ont appelez. Car celui est maistre de l'estat, qui est maistre de la force: & aussi qu'ils soiēt, s'il se peut, tirés des alliés & cōfederés, qui apportēt plus de fidelité & service que les simples estrangers: mais de se servir plus d'estrangere,

que naturels est à faire aux tyrans, qui craignent leurs sujets : parce qu'ils les traitent comme ennemis, se font hayr d'eux, dont ils les redoutent & ne les osent armer ny aguerrir.

Quant aux ordinaires & subsidiaires, il en faut de tous les deux : mais la difference entre eux est, ^{27.} *Tant ordinaires* que les ordinaires sont en petit nombre, sont toujours en paix & en guerre sur pieds & en armes : & *que subsidiaires.* d'eux a esté parlé en la prouision, gens, du tout destinez & confinez en la guerre, formez à tout exercice des armes, retolus. C'est la force ordinaire ^{21.} du Prince, son honneur en paix, sa sauuegarde en guerre; telles estoyét les legions Romaines. Ceux cy doiuent estre separez par troupes en temps de paix, afin qu'ils ne puissent rien remuer. Les subsidiaires sont en beaucoup plus grand nōbre : mais ils ne sont pas perpetuels, ny du tout destinez à la guerre: ils ont d'autre vacatiōs: au besoin & entēps de guerre, ils sont appelez au son du tambou, renroollez, duits, & instruits à la guerre. Et venant la paix se retirent & re tournent à leurs vaccations.

Nous auons entendu leurs distinctions & differences, maintenant faut aduiser à les bien choisir: ^{28.} *3 Bien choisis.* c'est à quoy il faut diligemment aduiser, non pas à *Non le nombre, mais la vaillance.* en amasser tant & en si grand nombre, lequel n'emporte pas la victoire, mais la vaillance : & ordinairement peu sont qui font la desroute. Vne effrenée multitude nuist plus qu'elle ne profite. *Non viris habet sed pondus, potius impedimentum, quam auxiliū.* Ce n'est donc pas au nōbre, mais en la force & vaillance, *manibus opus est bello, non multis hominibus.* Il faut bien donc les choisir (non les acheter indifferēment, avec quelque somme legere par mois) qu'ils

ne soient auanturiers, ignorans la guerre, racaille de ville, corrompus, vicieux, dissolus en toutes façons, piaffeurs, hardis à la picorée, & loin des coups, cerfs, & lievres aux dangers, *Affueti latrocinij bellorum insolentes, galeati lepores, purgamenta urbium, quibus ab egestatem & flagitia maxima peccandi necessitudo.*

29. Pour les bien choisir, il faut du jugement, de l'attention & de l'adresse, & à ces fins il faut considérer ces cinq choses: le pais, c'est à dire, le lieu de leur naissance & nourriture. Il les faut prendre des
1. Pays. *1. Pays.* champs, des montagnes, lieux steriles, raboreux, ou voisins de la mer, nourris à toute sorte de peine. *Ex agris supplendum præcipue robur exercitus, aptior armis rustica plebs sub dio & in laboribus enutrita, ipso terra sua solo & celo acrius animantur. Et minus mortem timet, qui minus deliciarum nouit in vita.* Car ceux des villes nourris à l'ombre, aux delices, au gain, sont plus
 2. Age. *2. Age.* lasches, insolens, effeminez, *vernacula multitudo, lasciuia sueta, laborum intolerans.* 2 L'age, qu'ils soyent prins jeunes à 18. ans, ils en sont plus sou pple & obeyssans, les vieils ont des vices, & ne se plient pas si bien à la discipline. 3 Le corps, daquel la stature grande est requise d'aucuns, comme de Marius & de Pyrrhus; mais encores qu'elle ne soit que mediocre, moyennant que le corps soit fort sec, vigoureux, nerueux, d'un regard fier, c'est tout
 3. Corps. *3. Corps.* vn. *Dura corpora, stricti artus, minax vultus, maior animi vigor.* Les gros, gras, fluides n'y valent rien. 4 L'esprit, qui soit vif, resolu, hardy, glorieux, ne craignant rien tant que le deshonneur & le reproche. 5 Condition, qu'importe de beaucoup: car ceux qui sont de vilaine, & infame condition, de qualité des honnestes, ou bien qui se sont meslez de me-

Uiers sedentaires, seruaus à de... & aux femmes, 30.
sont mal propres à cette... rection. Bien dis

Après le choix & rection vient la discipline: 30.
car ce n'est pas assez de les auoir choisis capables
d'estre bons soldats, si l'on ne les fait; & s'ils sont
faits, si l'on ne les garde & entretient tels. Nature Veget.
fait peu de gens vaillans; c'est la bonne institu-
tion & discipline. Or l'on ne scauroit assez dire Recom-
combien vaut & est vtile la bonne discipline en la manda-
guerre: c'est tout, c'est elle qui a rendu Rome si tion de
florissante, & luy a acquis la seigneurie du monde: la disci-
aussi l'auoyent ils en plus grande recommanda- pline.
tion, que l'amour de leurs enfans. Or le principal
point de la discipline est l'obeissance, à laquelle
sert cet ancien precepte, Que le soldat doit plus
craindre son chef, que l'ennemy.

Or cette discipline doit tendre à deux fins: à ren- 31.
dre les soldats vaillans & gens de bien: & ainsi elle Elle à
a deux parties, la vaillance & les mœurs. A la vai- deux par-
llance trois choses seruent; l'exercice assidu aux ar- ties.
mes, auquel il les faut contenir sans relasche; c'est 1. Vaill-
d'où est venu le mot latin *exercitus*, qui signifie ar- lance qui
mée. Cet exercice des armes est vne instruction à s'acquiert
les bien manier & s'en seruir, se dresser aux com- par exer-
bats, tirer bien des armes, dextrement s'ayder du cice.
bouclier, discourir, & se représenter tout ce qui peut
aduenir au cōbats, & venir à l'essay, comme en ba-
taille rangée, proposer prix aux adroits pour les es- 2. Le tra-
chauffer. Le travail qui est tant pour les endurcir uail.
à la peine, à la sueur à la poussiere, *exercitus labore*
proficit, otio consenescit, que pour le bien & seruire de
l'armée & fortification du camp, dont les faut
apprendre à bien s'oyser, planter vne palissade,

3. ordre. dresser vne bataille de, courir porter fardeaux pe-
sans, ce sont choses nécessaires tant pour se defen-
dre, que pour presser & enuoyer l'ennemy. Lor-
dre, qui est de grand vsage & doit estre en plusieurs
façons gardé en la guerre : Premièrement en la di-
stribution des troupes, en bataillons, regimens,
enseignes, camerades. Secondement en l'assiette
du camp, qu'elle soit en quartiers disposés avec
proportion, ayant les places, entrées, illuës, logis à
propos pour ceux de cheual & de pied, dont il soit
aysé à chacun de trouuer son quartier, son com-
pagnon. Tiercement au marcher par campagne &
contre les ennemis, que chascun tienne son rang,
qu'ils soyent également distans les vns des autres
sans trop se presser ny s'esloigner. Tout cet or-
dre est bien necessaire, & sert à plusieurs choses. Il
est fort beau à voir, resjouit les amis estonne les
ennemis, assure l'armée, facilite tous les remuë-
mens & les commandemens des chefs : tellement
que sans bruit, sans confusion, le general com-
mande, & de main en main son intention paruiet
jusques aux plus petis. *Imperium ducis simul omnes
copia sentiunt, & ad nutum regentis sine tumultu respon-
dent.* Bref, cet ordre bien gardé rend l'armée pres-
que inuincible. Et au contraire plusieurs se sont
venës perdre à faute d'ordre & de bonne intelli-
gence.

32.
2. Regle-
ment
des
mœurs.
En con-
tinence.
La seconde partie de la discipline militaire regar-
de les mœurs qui sont volontiers bien desbau-
chées & difficilement se reglent parmy les armes,
assidue dimicantibus difficile morum custodire mensuram.
Toutefois il y faut mettre peine, & spécialement
y installer, s'il se peut, trois vertus, continence,

par quelle toute gourmandise, yuongnerie, pail-
lardise, & toute volupté infame soit chassée, la-
quelle apoltronist & relasche le soldat. *Degenerat à
robore ac virtute miles assuetudine voluptatum*; tesmoin
Annibal, qui fut amolli par delices en vn hyuer, & *Tacit.*
fut vaincu par les vices, luy qui estoit inuincible,
& vainquoit tout par armes. Modestie en paroles,
chassât toute vanité, vanterie, brauerie de paroles, *Modes-
tie.*
la vailiãce ne remue point la lãgue, mais les mains,
n'est point harangueuse, mais execute. *Viri nati mi-
litia factis magni, ad verborum linguaque certamina rudes:
discrimen ipsum certaminis differt; viri fortes, in opere
aces, ante id placidi.* Et au contraire les grands par-
leurs ne valent rien. *Nimij verbis, lingua feroces.* Or la
langue est pour le conseil, la main pour le com-
bat, dit Homere. En faits (c'est vne simple & prom-
pte obeissance sans marchander ou contrerooller *Abstis-
nences,*
les commandemens des chefs) *hæc sunt bonæ militiæ,
velle, vereri, obedire.* Abstinence, par laquelle les sol-
dats gardent leurs mains nettes de toute violence,
fourrage, larcin. Voyla en somme la discipline
militaire; laquelle le general fera valoir par loyer
& recompense d'honneur enuers les bons, & vail-
lans, & punitions seueres contre les defaillans: car
l'indulgence pert les soldats.

C'est assez parlé des soldats: disons maintenant
deux mots des chefs, sans lesquels les soldats ne *33-
Des
chefs*
vont rien; c'est vn corps sans ame, vn navire auec
des vogueurs sans maistre, qui tiët le gouuernail. Il
y en a de deux sortes, il y a le General & premier;
& puis les subalternes, Maistre de camp, Colon-
nels: mais le General (qui ne doit iamais estre *Deu-
gens*
qu'un, sous peine de perte tout) c'est tout. C'est *ral.*

pourquoy a esté dit que l'armée vaut autant, que
 vaut son general. Et faut faire plus d'estat deluy,
Tacit. que de tout le reste, *plus in duce repones, quam in exer-*
citu. Or ce general c'est le Prince mesme & souve-
 rain, ou celuy qu'il aura commis & bien choisi.
 La presence du Prince est de tres-grand poids &
 efficace, pour obtenir la victoire; redouble la force
 & le courage des siens, & semble estre requise,
 quand il y va du salut de son estat, ou d'une prouin-
Tacit. ce. Aux guerres de moindre consequence il s'en
 peut deporter: *dubius praliorum exemptus summa rerum*
& imperij seipsum referuet. Au reste vn general doit a-
 uoir ces qualitez sçauant & experimenté en l'art
 militaire, ayant veu & senty toutes les deux fortu-
Tacit. nes, *Secundarum ambiguarumque rerum sciens; còque in-*
territus. 2 Prouident, & bien aduisé, & par ainsi ras-
 sis, froid & posé, esloigné de toute temerité & pre-
 cipitation: laquelle non seulement est folle mais
 malheureuse: Or les fautes en la guerre ne se peu-
Sertor. uent rabiller; *Non licet in bello bis peccare:* Parquoy
Plutarc. il doit plustost regarder derriere soy, que deuant.
Ducem oportet potius respicere quam prospicere: 3 Vigilant
 & actif, & par son exemple menant & faisant faire
 à ses soldats tout ce qu'il veut. 4 Heureux, le bon
 heur vient du ciel; mais volontiers il suit & ac-
 compagne ces trois premieres qualitez.

Après les munitions & les hommes de guerre,
 venons aux regles & aduis generaux pour bien fai-
 re la guerre. Ce troisieme point est vn tres-gand &
 necessaire iustrument de guerre, sans lequel & les
 munitions & les hommes ne sont que phantos-
 mes, *Plura consilio quam vi perficiuntur.* Or de les pres-
 crire certains & perpetuels il est impossible. Car

34.
 3. Chefs
 de regles
 & aduis
 à faire la
 guerre.

ils dependent de tant de choses, qu'il faut considérer, & auxquelles il se faut accommoder, dont a esté bien dit, que les hommes ne donnent pas conseil aux affaires, mais les affaires les donnent aux hommes; qu'il faut faire la guerre à l'œil; il faut prendre avertis sur le champ, *Consilium in arena*: car les choses, qui surviennent, donnent avertis nouveaux. Il y en a toutesfois de si généraux & certains, que l'on ne peut faillir de les dire & les observer. Nous en deduirons icy briefuement quelques vns, auxquels l'on pourra tousiours adiouster. Les vns sont à observer tout du lōg de la guerre, que nous dirons en premier lieu, les autres sont pour certains endroits & affaires.

Pour
tout le
temps de
la guerr.

Le premier est de guetter soigneusement & empoigner les occasions, n'en perdre pas vne, & ne permettre, s'il se peut, que l'ennemy prenne les siennes, L'occasion a grand cours en tous affaires humains, spécialement en la guerre, où elle ayde plus que la force. Faire son profit des bruits, qui courent; car vrais ou faux peuuent beaucoup, mesmes au commencement. *Fama bella constant, fama bellum conficit, in spem metumve impellit animos.*

3. Mais quand l'on est en train, il ne s'en faut plus donner peine: les considerer bien, mais ne laisser à faire ce qu'on doit & peut; ce que la raison conseille, & demeurer là ferme.

4. Sur tout se garder de trop grande confiance & assurance, par laquelle on mesprise l'ennemy, & se rend on nonchalant & paresseux, c'est le plus dangereux mal qui soit en guerre. Qui mesprise son ennemy se descouure, & se trahit soy-mesmes. *Frequentissimum initium calamitatis securitas.* *Rever-*

celerius opprimitur quam qui non timet. Nil tuiò in hoste despicitur: quem spreueris, valentiorè negligentia facies.

Il ne faut rien mespriser en guerre: car il n'y a rien de petit: & souuent de ce que l'on pense bien petit, il en aduient de grands effectz. *Sape paruis momentis magni casus. vt nihil timendi, sic nihil contemniendi.*

5. S'enquerir fort soigneusement & sauoir l'estat & affaires de l'ennemi, spécialement ces points cy. 1. Le naturel, la portée & les desseins du chef, 2. le naturel, les mœurs & maniere de viure des ennemis: 3 la situation des lieux, & le naturel du pays, où l'on est. Annibal estoit excellent en cela

35.
Pour les
combats.

6. Pour le fait du combat, il faut aduifer plusieurs choses, quand, ou, contre qui, & comment: afin que ce ne soit mal à propos. Et ne faut venir à ceste extremité, qu'avec grande deliberation: choisir plustost tout autre moyen, & chercher à rompre son ennemi par patience, & le laisser battre au temps, au lieu, au defaut de plusieurs choses, que venir à ce hazard. Car l'issue des batailles est tresincertaine & dangereuse: *incerti exitus pugnarum: Mars communis, qui saepe spoliante[m] & iam exultante[m] euercit, & perculit ab abjecto.*

Quand.

8. Il ne faut donc venir à cela que rarement, c'est à dire en la nécessité, ou pour quelque grande occasion, nécessité, comme si les difficultez croissent de vostre part, les viures, les finances defaillent, les hommes se dégoustét, & s'en vont; on ne peut plus guerres subsister, *capienda rebus in malis precepta via est.* Occasion, comme si vostre parti est tout clairément plus fort: que la victoire semble vous tendre la main, que l'ennemi est à present foible, & va bientost plus fort, & presentera le combat;

qu'il ne

qu'il ne s'en doute pas, & pense que l'on soit bien loin, il est las & recreu, il repaist, les cheuaux sont en la litiere.

9. Faut considerer le lieu, car il est de grande consequence aux batailles. En general ne faut point attendre, s'il se peut, que l'ennemy entre dedans vos terres. Il faut aller au deuant, au moins l'arrester à la porte. Et s'il y est entré, ne hazarder point la bataille, si ce n'est que l'on aye vne autre armée preste: autrement c'est iouër & mettre ion estat au hazard: particulièrement considerer le champ de bataille, s'il est propre pour soy ou pour l'ennemy. Le champ donne quelquefois vn tres-grand aduantage. La pleine campagne est bonne pour la caualerie, les lieux estroits, garnis de mareils, fossez, fauorisent l'infanterie.

Regarder avec qui, non avec les plus forts, j'entens plus forts, non d'hommes, mais de courage. Or il n'y a chose qui donne tant de courage, que la necessité, ennemy inuincible. Parquoy ie dis, qu'ils ne faut iamais se battre avec des desesperes. Cecy s'accorde avec le precedent, qui est de ne hazarder bataille dedans son propre pays, car l'ennemy entré y combat comme desesperé, scachant que s'il est vaincu, il ne peut eschapper la mort, n'ayant forteresse ny retraitte ou secours aucun, *unde necessitas in loco spes in virtute, salus in victoria.*

La maniere plus aduantageuse, quelle qu'elle soit, est la meilleure; surprise, ruse, à couuert, feignant d'auoir peur pour attirer l'ennemy, & le prendre au piege, *spe victoria inducere, vt vincantur;* guetter & marquer ses fautes, pour s'en preualoir, & les charger de ce pas.

36.
Pour les
batailles.

Pour les batailles rangées, sont requises ces choses. La premiere & principale est vne belle & bonne ordonnāce de ses gens. 2. Vn renfort & secours tout prest, mais couuert & caché, afin qu'inopinément suruenant il estonne l'ennemy. Car toutes choses subites, encōres que vaines & ridicules, donnent l'espouuante.

Primi in omnibus pralijs oculi vincuntur & aures?

3. Arriuer le premier au camp & estre rangé en bataille; l'on fait ainsi tout plus à son aise, & sert à croistre le courage des siens & abbatre celuy de son ennemy: car c'est estre assaillāt, qui a tousiours plus de cœur que le soustenant. 4. Belle; braue; hardie, resoluë contenance du general & autres chefs. 5. Harangue pour encourager les soldats & leur remonstrier l'honneur, le profit & seureté, qu'il y a en la vaillance. Le deshonneur, le danger, la mort sont pour les couiards; *minus timoris, minus periculi, audaciam pro muro esse, effugere mortem; qui eam contemnit.*

37.
4. Est-il
aux
mains.

Estant venu aux mains, si l'armée branle, faut que le general tienne ferme, face tout deuoir d'un chef resolu, & braue gendarme, courir au deuant des estōnez, arrester les reculās, se ietter en la presse, faire cognoistre à tous, siens & ennemis, que la teste, la main, la langue ne luy tremblent point.

Si elle a du meilleur & le dessus, la retenir, qu'elle ne s'espande & se desbande par trop à poursuyure obstinément les vaincus. Il est à craindre ce qui est adueni souuēt, qu'en reprenans cœur ils jouēt au desespoir, facent vn effort, & desfacent les vainqueurs, c'est vne violēte maistresse d'escole que la nécessité. *Clausis ex desperatione crescit audacia: & cum*

Spei nihil est, sumit arma formido. Leur faut plüstoſt donner paſſage & faciliter leur fuitte : encores moins permettre ſ'amuſer au butin, ſi vous eſtes vainqueur. Il faut uſer de la victoie prudemment, afin qu'elle ne tourne en mal. Parquoy ne la faut ſalir de cruauté en oſtant à l'ennemy tout eſpoir: car il y auroit du danger, *Ignauiam neceſſitas acuit; ſæpe deſperatio ſpei cauſa eſt, grauiſſimi ſunt inorſus irruat. e neceſſitatis;* au contraire faut luy laiſſer occaſion d'eſperer, & ouuerture de paix, ne fouler ny rauager le pays conquis, la fureur & la rage ſont dangereuſes beſtes; ny d'inſolence, mais ſ'y comporter modeſtement, & ſe ſouuenir touſiours du perpetuel flux & reflux de ce monde & reuolution alternatiue, par laquelle de l'aduerſité naiſt la proſperité, & au contraire. Il y en a qui ſe noyent à deux doigts d'eau, & ne peuuent digerer vne bonne fortune. *Magnam ſælicitatem concoquere non poſſunt: fortuna vitrea eſt, tunc cùm ſplendet frangitur: ô inſidam fiduciam! & ſæpe victor victus.* Si vous eſtes vaincu faut de la ſageſſe à bien cognoiſtre & peſer ſa perte, c'eſt ſottife ſe faire à croire que ce n'eſt rien, & ſe paître de belles eſperances, ſupprimer les nouvelles de la deſſaite. Il la faut conſiderer toute de ſon long, autrement comment y remedira l'on? Et puis du courage à mieux eſperer, à reſtaurer ſes forces, faire nouvelle leuée, chercher nouveau ſecours, mettre bonnes & fortes garniſons dedans les places fortes. Et quand le ciel ſeroit ſi contraire, comme il ſemble quelquefois ſ'oppoſer aux armes ſaintes & iuſtes: il n'eſt toutesſois iamais deſendu de mourir au lit d'honneur, qui eſt meilleur que viure en deſhonneur.

38
Question des ruses de guerre
 Voyla le second chef de cette matiere acheuë, qui est de faire la guerre, sauf vn scrupule, qui reste; sçauoir s'il est permis d'vser de ruses, finesse, stratagemes. Il y en a qui tiennent que non, qu'il est indigne de gens d'honneur, & de vertu, reseruant ce beau dire, *Dolus an virtus quis in hoste requirat?* Alexandre ne vouloit se preualoir de l'obscurité de la nuit disant ne vouloit des victoires desrobées, *malo me fortune pigeat, quàm victoria pudeat.* Ainsi les premiers Romains rennoyans aux Phalifques leur maistre d'escole; à Pyrrhus son traistre medecin, faisans profession de la vertu, desaduouans ceux des leurs qui en faisoient autrement, reprouuans la subtilité Grecque, l'astuce Africaine, & enseignant que la victoire vraye est avec la vertu, *que salua fide & integra dignitate paratur*, celle qui est acquise par finesse n'est genereuse ny honorable, ny alleurée. Les vaincus ne se tiennent pour bien vaincus, *non virtute, sed occasione & arte ducis se victorati: ergo non fraude neque occultis sed palam & armatum hostes suos vlcisci.* Or tout cela est bien dit vray, & s'entend en deux cas, aux querelles particulieres & contre les ennemis priués, ou bien quand il y va de la foy donnée. ou alliãce traittée. Mais hors ces deux cas, c'est à dire en guerre & sans preiudice de la foy, il est permis de quelque façon que ce soit desfaire son ennemy qui est desia condamné; & est loisible l'exterminer. C'est apres l'aduis des plus grands guerriers (qui au contraire ont tous preferé la victoire acquise par occasion & finesse à celle de la vive force ouuerte; dont à celle là ordonnent vn bœuf pour sacrifice, & à celle icy vn coq seulement) la decision de ce grand docteur

*Polib.
 Plut in
 Marcell.
 vlp. l. 1
 de Prob.*

Chrestien, *Cum iustum bellum suscipitur, ut aperte pugnet quis, aut ex insidiis, nihil ad iustitiam interest.* La guerre a naturellement des privileges raisonnables au preiudice de la raison. En temps & lieu est permis de se preualoir de la sottise des ennemis, aussi bien que de leur lascheté.

Venons au troisieme chef de cette matiere militaire plus court & plus joyeux de tous, qui est de finir la guerre par la paix. Le mot est doux, la chose plaisante, tresbonne en toutes façons, *Pax optima rerum, quas homini nouisse datum est, Pax vna triumphis innumers potior, & tres-vtile à tous partis vainqueurs, & vaincus.* Mais premierement aux vaincus plus foibles: auxquels premiers ie donne aduis de demeurer armés, se montrer assureés & resolus. Car qui veut la paix, faut qu'il se tienne tout prest à la guerre, dont a esté bien dit, que la paix se traite bien & heureusement sous le boucher. Mais il faut qu'elle soit honneste & avec conditions raisonnables; autrement cōbien qu'il soit dit qu'une paix fourrée est plus vtile qu'une iuste guerre, si est-ce qu'il vaut mieux mourir librement & avec honneur, que seruir honteusement. Et aussi pure & franche; sans fraude & feintise; laquelle finisse la guerre, non la differe, *pace suspecta tutius bellum:* toutesfois en la necessité il se faut accommoder, comme l'on peut. Quand le pilote craint le naufrage, il fait iect pour se sauuer, & souuent il succede bien de se commettre à la discretion de l'aduersaire genereux: *Victores, qui sunt alto animo: secūda res in miserationem ex ira vertunt.* Aux vainqueurs, ie conseille ne se rendre fort difficiles à la paix, car bien qu'elle soit peut-estre moins vtile qu'aux

vaincus, si c'est elle: car la continuation de la guerre est ennuyeuse. Et Lycurgue defend de faire la guerre souuent à mesmes ennemys, car ils apprennent à se defendre, & en fin à assaillir. Les morsures des bestes mourantes sont mortelles. *Fractis rebus violentior vltima virtus.* Et puis l'issuë est tousiours incertaine; *Melior tutiorque certa pax sperata victoria, illa in tua, hæc in deorum manu est.* Et souuēt à la queuë gist le venin; plus la fortune a esté fauorable, plus la faut il redouter: *nemo se tunc diu periculis offerre tam crebris potest.* Mais elle est vraiment honorable; c'est gloire, ayant victoire en main se rendre facile à la paix: c'est montrer que l'on entreprend iustement, & sagement l'on finit la guerre. Et au rebours la refuser, & qu'il arriue vn mauuais succès, c'est honte. L'on dit la gloire l'a perdu. Il refusoit la paix & vouloit l'honneur: & il a perdu tous les deux; mais faut ottroyer vne paix gracieuse & debonnaire: afin qu'elle soit durable. Car si elle est trop rude & cruelle, à la premiere commodité les vaincus se reuolteront. *Si bonam dederitis, fidam & perpetuam, si malam haud dururnam.* C'est grandeur de montrer autant de douceur enuers les vaincus supplians, comme de vaillance contre l'ennemy. Les Romains ont tresbien prattiqué cecy, & s'en sont bien trouuez.

Honorable.

S. Bernard.

Les Romains.

DE LA PRUDENCE REQUISE
aux affaires difficiles & mauuais accidens
publics & priuez.

CHAP. IIII.

P R E F A C E.

A Pres auoir parlé de la prudence politique requise au Souuerain pour bien agir & gouverner, nous voulons icy separément parler de la prudence requise à se garder, & remedier aux affaires, & accidens difficiles & dangereux, qui suruiennent tant au souuerain qu'aux sujets & particuliers. Premièrement ces affaires & accidens sont en grande diuersité: ils sont publics ou particuliers: sont à venir & nous menassent, ou ja presens & pressans: les vns sont seulement douteux & ambigus, les autres sont dangereux & importans à cause de la violence. Et ceux-cy qui sont les plus grands & difficiles sont ou secrets & cachés; & sont deux, sçauoir coniuuration contre la personne du Prince ou l'estat, & trahison contre les places & compagnies; ou manifestes & ouuerts, & ceux-cy sont de plusieurs sortes. Car ou ils sont sans forme de guerre & ordre certain, cōme les emotiōs populaires pour quelque prompte & legere occasion, factiōs & liguees entre les sujets des vns cōtre les autres, en petit & grand nombre, grands ou petits; seditions du peuple cōtre le Prince ou le magistrat, rebelliō contre l'authorité & la teste du Prince: ou sont meuris & formés en guerre, & s'appellent guerres Ciuiles; qui sont en au-

*Distinction
de cette
matiere
par distinction
accidens.*

tant de sortes, que les susdits troubles & remuëmens, car c'en sont les causes, fondemens & semences; mais ont creu & sont venus en consequence & durée. De tous nous dirons distinctement & donnerons aduis & conseil, pour s'y conduire sagement tant aux souuerains, qu'aux particuliers, grands, & petits.

I. DES MAUX ET ACCIDENTS qui nous menassent.

AVx accidens contraire, ausquels nous sommes subiets, il y a deux manieres de se porter diuerses; & peuuent estre toutes deux bonnes, selon le naturel diuers, & des accidens, & de ceux à qui ils arriuent: l'vne est de contester fort & s'opposer à l'accident, remuër toutes choses pour le coniuurer & destourner, au moins emousser sa pointe, & amortir son coup, luy eschapper ou le forcer. Cecy requiert vne ame forte & opiniastre, & a besoin d'vn soin aspre & penible. L'autre est de prendre les choses incontinent au pire, & se refoudre à les porter doucement & patiemment, & cependât attendre paisiblement ce qu'il aduiëdra, sans se tourmenter à l'empescher. Celuy-là estudie à ranger les euenemens, cestuy-cy soy mesme: celuy-là semble plus courageux, cestuy-cy joué au feu: celuy-là est suspens, agité entre la crainte & l'esperance; cestuy-cy se met à l'abry, & se loge si bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus basse marche est la plus ferme & le siege de constance. Celuy-là traueille d'en eschapper, cestuy-cy de souffrir; & souuent cestuy-cy en a meil-

leur marché. Il y a souvent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuir & le donner garde qu'à souffrir. L'avaricieux se tourmente plus que le poure, le jaloux que le cocu. En celuy-là est plus requise la prudence; car il agit, en cestuy-cy la patience. Mais qui empêche que l'on ne fait tous les deux par ordre: & que là où la prudence & vigilance ne peut rien, y succede la patience? Certes aux maux publics il faut essayer le premier; & y sont tenus ceux qui en ont la charge & le peuvent; aux particuliers chacun choisisse son meilleur.

II. MAUX ET ACCIDENS

presens, pressans, & extremes.

LE moyen propre pour alleguer les maux & adoucir les passions, ce n'est pas s'opposer, car l'opposition les picque & despite d'avantage. On aigrit & irrite le mal par la jalousie du debat & du contraste: mais c'est, ou les destournant & diuertissant ailleurs, ainsi que les Medecins qui ne pouvant bien purger & exterminer du tout le mal, le diuertissent, & le font deuiuer en vne autre partie moins dangereuse. Ce qui se doit faire tout doucement & insensiblement: c'est vn excellent remede à tous maux, & qui se pratique en toutes choses, si l'on y regarde bien, par lequel l'on nous fait aualler les plus rudes morceaux, & la mort mesmes insensiblement: *abducendus animus est ad alia studia, curas, negotia, loci denique mutatione tanquam egroti non conalescentes sepe curandus est.* Comme à ceux qui passent vne profondeur effroyable l'on con-

scille de clorre, ou destourner les yeux. On amuse les enfans lors que l'on leur veut dōner le coup de la lancette. Faut pratiquer l'expedient & la ruse d'Hippomenes, lequel ayāt à courir avec Atalante fille d'excellente beauté, pour y perdre la vie s'il estoit deuançé, ou auoir la fille en mariage, s'il gaignoit en la course, se garnit de trois belles pōmes d'or, lesquelles il laissa tomber à diuerses fois, pour amuser la fille à les cueillir, & ainsi la diuertissant gaigner l'aduantage & elle: ainsi si la consideration d'vn malheur ou rude accident present, ou la memoire d'vn passé nous pese fort, ou quelque violente passion nous agite & tourmēte, que l'on ne puisse dompter, il faut changer & ietter sa pensée ailleurs, luy substituer vn autre accident & passion moins dangereuse. Si l'on ne la peut combattre il luy faut eschapper, fouruoyer, ruser, ou bien l'affoiblir, la dissoudre & destremper avec d'autres amusemens, & pensées, la rompre en plusieurs pieces; & tout cela par destours & diuertissemens.

L'autre aduis aux dernieres & tres-dangereuses extremités, où n'y a plus que tenir, est de baisser vn peu la teste, prester au coup, ceder à la necessité, car il y a grand danger qu'en s'opiniastrant par trop à ne rien relascher, l'on dōne occasiō à la violence de fouler tous aux pieds. Il vaut mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuuent, puis qu'elles ne peuuent ce qu'elles veulent. Il a esté reproché à Caton d'auoir esté trop roide aux guerres ciuiles de son temps, & plustost auoir laissé la Repub. encourir toutes extremités, que la secourir vn peu aux despens des loix. Au rebours Epaminondas au besoin continua sa charge outre le terme,

bien que la loy luy prohibast sur la vie : & Philopemen est loué qu'estant né pour commander, il sçauoit non seulement gouverner selon les loix, mais encores commander aux loix meismes, quand la nécessité publique le requeroit. Il faut au besoin biaiser, ployer vn peu, tourner le tableau de la loy, sinon l'oster, eschiuer & gauchir pour ne perdre, tout de prudence qui n'est contraire à raison & iustice.

III. AFFAIRES DOVTEUX

& Ambigus.

AVx choses ambiguës, où les raisons sont fortes de toutes parts, & l'impuissance de voir & choisir ce qui est le plus commode, nous apporte de l'incertitude & perplexité, le meilleur est se ietter au party, où y a plus d'honesteté & de iustice. Car encores qu'il en mesaduenne, si restera il tousiours vne gratification au dedans & vne gloire au dehors d'auoir choisi le meilleur. Outre que l'on ne sçait quand on eust prins le party contraire, ce qu'il en fust aduenu, & si l'on eust eschappé son destin. Quand on doute quel est le meilleur & plus court chemin, il faut tenir le plus droit.

IIII. AFFAIRES DIFFICILES

& dangereux.

AVx affaires difficiles, comme aux accords, y vouloir apporter de la seureté, c'est les rendre inal-assurés, par ce que l'on y employe plus de temps, plus de gens s'en empeschent, l'on y melle

plus de choses , & de clauses ; & de là naissent les differents. Joint que c'est ce semble despiter la fortune , & se vouloir exempter de sa iurisdiction, ce qui ne se peut, *vim suorum ingruentem refringi non vult.* Il est meilleur les faire plus briefuement & doucement avec vn peu de danger , que d'y estre si exacte, & chagrin.

Aux affaires dangereux il faut estre sage & courageux , il faut preuoir & scauoir tous les dangers, ne les faire point plus grands ne plus petits par faute de iugement , penser qu'ils n'arriueront pas tous , & n'auront pas tous leur effet , que l'on en eschappera plusieurs par industrie, ou par diligence, ou autrement , quels sont ceux ausquels l'on pourra estre aydé, & là dessus prendre courage, se resoudre & ne quitter l'entreprise honneste pour iceux , le sage est courageux, car il pense, discourt & se prepare à tout : le courageux aussi doit estre sage.

V. CONIURATION.

NOUS entrons aux plus grands , importants , & dangereux accidens : parquoy nous les traiterons plus au long , & expressement les descriuant ; & puis donnant en chacun les aduis pour le souuerain , & à la fin de tous les donnerons pour les particuliers. Coniuration est vne conspiration & entreprise d'vn ou plusieurs contre la personne du Prince ou l'estat; c'est chose dangereuse, malaisée à euitier ou remedier , pource qu'elle est couuerte & cachée. Comment se peut l'on sauuer d'vn ennemy couuert, du visage du plus officieux amy,

I.
Description.

Comment peut on sçauoir les volonteZ & pen-
sées d'autruy? Et puis celuy qui mesprise la vie, est
maistre de celle d'autruy, *contemnit omnes ille, qui
mortem prius.* Tellement que le Prince est exposé à
la mercy d'vn particulier, quel qu'il soit.

Machiauel traite au long comme il faut dresser
& conduire les coniuatios: nous allons dire com-
me il les faut rompre, empescher, & y remedier:

Les aduis & remedes sur ce sont. i. vne secrette
recherche & contremine, par gens propres à cela 27
Remedes
& aduis.
fidelles & discrets, qui sont les yeux & les oreilles
du Prince, faut descouuir tout ce qui se dit, & se
fait, specialement par les principaux officiers. Les
coniuatours volontiers diffament çà & là le Prin-
ce, ou prestent l'oreille à ceux, qui le blasment, &
accusent. Il faut donc sçauoir les discours & pro-
pos que l'on tient du Prince, & hardiment propo-
ser recompense en deniers & impunité à tels des-
couurans: mais aussi ne faut il croire legerement à
tout rapport. Faut bien prester l'oreille à tous, non
la foy, & examiner bien diligemment, afin de
n'accabler les innocens, & se faire hayr & maudir
au peuple. Le second est d'essayer par clemence
& innocence à se faire aimer de tous; mesmes de
ses ennemis, *fidelissima custodia principis innocentia*; n'of-
fensant perlonne on donne ordre de ne l'estre
point, & c'est mal à propos faire valoir sa puissan-
ce par outrages & offenses, *malè vim suam potestas
aliorum contumelias experitur.*

Le troisieme est tenir bonne mine à l'accoustu-
mé sans rien raualler; & publier par tout, qu'il est
bien aduertuy de routes les menées qu'on dresse, &
faire croire que rien ne se remuë, qu'il n'en sente

incontinent le vent. Ce fut vn expediēt que fournit vtilement quelcun à Denis tyran de Sicile; qui luy cousta vn talent. Le quatriesme est d'attendre sans effroy & sans trouble tout ce qui pourra aduenir. Cesar prattiqua biē ces trois derniers moiēs, mais non le premier. Il vaut mieux, disoit-il, mourir vne fois, que de mourir tousiours en trasse & en fieure continuē d'vn accident, qui n'a point de remede, & faut en tout cas remettre tout à Dieu. Ceux qui ont prins autre chemin, & ont voulu courir au deuant par supplices & vengeancez tresraremēt s'en sont bien trouués: & n'ont pour cela eschappé, tesmoin tant d'Empereurs Romains.

3. Mais la coniuration descouuerte, la verité trouuée, que faut il faire? punir bien rigoureusement les conjurés: espargner telles gens, c'est trahir cruellement le public: ils sont ennemis de la liberté, bien & repos de tous; la iustice le requiert: si est-ce qu'il y faut de la prudence, & ne s'y faut porter tousiours & par tout de mesme façō. Quelquefois il faut soudainement executer, mesmemēt s'il y a petit nombre de conjurés. Mais soit en petit ou grand nombre, il ne faut par gehennes & tortures vouloir sçauoir les complices (si autrement & secretement l'on les peut sçauoir, & faire mine de ne les sçauoir, est bon) car l'on chercheroit ce que l'on ne voudroit pas trouuer. Il suffit que par la punition d'vn petit nombre, les bons sujets soient cōtenus en leur deuoir, & destourrés ceux qui ne sont pas ou pensent n'estre pas decelés. Vouloir tout sçauoir par tortures, c'est exciter force gens contre soy. Quelquefois faut dilayer la punition; bien faut il promptement pouruoir à sa

*Punition
des coi-
rés & les
aduis sur
ce.*

seureté. Mais les coniuérés peuuent estre tels ou la descouuerte faite en tel temps, qu'il n'en faut pas faire le semblant, & les vouloir punir sur l'heure, c'est iouer à tout perdre. Le meilleur de tous c'est de preuenir la coniuration, l'eluder & rendre vaine, feignant pour ce coup ne scauoit les coniuérés: mais faire comme si l'on vouloit pouruoir à autre chose, comme firent les Carthaginois à Hannon leur capitaine, *optimum & solum saepe insidiarum remedium, si non intelligantur.* Mais qui plus est quelquefois faut pardonner; si c'est vn grand à qui le Prince & l'estat soient obligés, duquel les enfans, parens, amis soyent puissans. Que ferez vous? comment rompre tout cela? s'il se peut avec seureté faut pardonner, ou au moins adoucit la peine. La clemence en cet endroit est quelquefois non seulement glorieuse au Prince, *nil gloriosius principe impune laeso;* mais de tres-grāde efficace pour la seureté à l'aduenir, destourne les autres de sēblable dessein, & fait qu'ils s'en repentent, ou en ont honte; l'exemple en est tresbeau d'Auguste enuers Cinna.

VI.

TRAHISON.

TRAHISON est vne conspiration ou entreprin- Descri-
ption.
se secrette contre vne place ou vne trouppes; c'est comme la coniuration, vn mal secret, dangereux, difficile à euter: car souuent le traistre est au milieu & au gyron de la compagnie, ou du lieu qu'il veut vendre, & liurer. A ce malheureux mestier sont volontiers sujets les auaricieux, esprits legers; hypocrites: & ont volōtiers cecy qu'ils font

bien sonner la fidelité, la loüent & gardent ambicieusement en petites choses, & par là se voulans couvrir ils se descourent, C'est la marque pour les cognoistre. Les aduis y sont presque tous mesmes, qu'en la coniuuration, sauf en la punition, laquelle doit estre icy prompte, grieve & irremissible; car ce sont gens mal nés, incorrigibles, trespernicieux au monde, dont ne faut auoir pitié.

2.
Aduis &
remedes.

VII.

EMOTIONS POPULAIRES.

IL y en a plusieurs sortes selon la diuersité des causes, personnes, maniere & durée, comme se verra apres: faction, ligue, sedition; tyrannie, guerres ciuiles: mais nous parlerons icy tout simplement & en general de celles qui s'esmeuent à la chaude, comme tumultes subits, & ne durent gueres. Les aduis & remedes sont leur faire parler & remonter par quelcun, qui soit d'authorité, de vertu & reputation singuliere, eloquent, ayant la grauité & ensemble la grace & industrie d'ama-douër vn peuple. Car à la presence de tel homme, comme à vn esclair, le peuple se tient coy.

2.
Aduis &
remedes.

*Veluti magno in populo cum saepe coorta
Seditio est, sauitque animis ignobile vulgus
Iamque faces, & saxa volant, furor arma ministrat.
Tum pietate grauem, ac meritis, si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant
Ille regis dictis animos, & pectora mulcet.*

Quelquefois le chef mesmes y aille: mais il faut que ce soit avec vn front ouuert, vne torte assurance, ayant l'ame quitte & nette de toute imagination

nation

nation de la mort, & du pis qu'il peut aduenir; car d'y aller avec contenance douteuse & incertaine, par flatterie, douce & humble remontrance, c'est se faire tort & ne rien auancer. Ceci prattiquoit excellemment César contre ses legions mutinées & armées contre luy.

--*stetit aggere fuli*

Cessitis intrepidus vultu, meruitque timeri

Nil metuens --

Autant en fit Auguste à ses legions Actiaques, dit Tacite. Il y a doncques deux moyens de iouir & appaiser vn peuple esmeu & furieux, l'vn est par fierté, & pure authorité, & raison: cestuy-ci, qui est meilleur & plus noble, conuient au chef s'il y va: mais il y doit bien penser, comme a esté dict, l'autre plus ordinaire est par flatterie & amadouement, car il ne luy faut pas resister tout ouuertement. Les bestes sauuages, ne s'appriuoisent iamais à coups de baston: dont les belles paroles, ny les promesses ne doiuent estre espargnées. En ce cas les sages permettent de mentir, comme l'on fait les enfans & les malades. En cela estoit excellent Pericles, qui gaignoit le peuple par les yeux, les oreilles, & le ventre, c'est à dire par ieux, comedies, festins, & puis en faisoit ce qu'il vouloit. Cette maniere plus basse & seruite, mais necessaire se doit prattiquer par celui que le chef enuoye, comme fit Menenius Agrippa à Rome: car s'il pense l'auoir de haute luite, alors qu'il est hors des gonds de la raison, sans rien quitter, comme vouloyent Appius, Coriolanus, Caton, Phocion; sont contes.

VIII.

F ACTION ET LIGVE.

*Descri-
ption.*

FACTION ou ligue est vn complot & associatiō des vns contre les autres entre les sujets, soit ou entre les grands ou les petis, en grand nombre ou petit. Elle vient quelquesfois des haynes, qui sont entre les particuliers & certaines familles, mais le plus souuent d'ambition (peste des estats) chascun voulant auoir le premier rang. Celle qui est entre les grands est plus pernicieuse. Il y en a, qui ont voulu dire, qu'elle est aucunement vtile au souuerain, & fait le mesme seruice au public, que les riottes des seruiteurs en la maison, disoit Caton. Mais cela ne peut estre vray, sinon aux tyrans, qui craignent que les sujets soyent d'accord, ou bien de petites & legeres querelles d'entre les villes, ou d'entre les Dames de la Cour, pour sauoir force nouvelles: mais non pas des factions importantes, qu'il faut estouffer des leur naissance, & leurs marques, noms, habillemēs, soubriquets, qui sont quelquesfois semences de vilains effects, tesmoin le grand embrasement & les grands meurtres auenus en Constantinople, pour les couleurs de vert & bleu, sous Iustinien; defendre les assemblées secrettes qui peuuet seruir à cela. Les amis sur ce sont si la factiō est entre deux seigneurs, le Prince tachera par douceur de paroles ou menaces les accorder, comme fit Alexandre le grand entre Ephestion & Craterus, & Archidamus entre deux de ses amis. S'il ne peut, il leur doit dōner des arbitres nō suspects ni passionez. Le mesme doit il faire, si la factiō est entre plusieurs sujets, ou villes & commu-

Zonaras.

*Les amis
re-
me-
des.*

nautez. S'il faut que lui mesme parle, il le fera avec conseil appelé, pour euter l'enuie, & la hayne des condamnez. Si la factiõ est entre gens qui sont en fort grãd nombre, & qu'elle soit si forte qu'elle ne se puisse appaiser par justice, le Prince y éployera la force pour l'esteindre dutout: mais il se gardera de se monstrer affectionné à l'vn plus qu'à l'autre, car à cela y a grand danger; & plusieurs se sont perdus: & est indigne de sa grandeur, se faire compagnon des vns, & ennemi des autres, luy qui est le maistre de tous: & s'il faut venir à punition, il doit suffire que ce soit des chefs plus apparents.

IX.

S E D I T I O N :

S E D I T I O N est vn violent mouuement de la multitude contre le Prince, ou le Magistrat. Elle naist & vient d'oppressiõ ou de crainte: car ceux qui ont fait quelque grande faute, craignent la punition; les autres pensent & craignent qu'on leur vueille courir sus: & tous deux par apprehension du mal se remuent pour preuenir le coup. Aussi naist de trop grande licence, de disette, & necessité, tellement que les gens propres à ce mestier sont les endertez, & mal accommodez de tous, legers, eüentez, & qui craignent la iustice. Tous ces gens ne peuent durer en paix, la paix leur est guerre, ne peuent dormir qu'au milieu de la sedition, ne sont en franchise que parmi les confusions. Pour mieux conduire leur fait, ils conferēt ensēble en secret, font de grandes plaintes, vsent de mots ambigus, puis parlēt plus ouuertemēt, & font les zelez

*Descrip-
tion
longue.*

2.
Aux
remèdes.

à la liberté & au bien public, au soulagement du peuple, & sous ces beaux pretextes ils sont suivis de grand nombre. Les auis & remedes sont, premierement ceux qui seruent aux emotions populaires, faire parler à eux, & leur remōtrer par gens propres à cela, cōme a esté dit. 2 Si cela ne profite, il faut s'armer & fortifier, & pour cela ne proceder contr'eux, mais leur donner loisir & terme de mettre de l'eau en leur vin, aux mauuais de se repentir, aux bons de se réunir. Le temps est vn grād medecin, mesmement aux peuples plus prests à se mutiner & rebeller, qu'à combattre. *Ferocior plebs ad rebellandum, quàm bellandum: tentare magis quàm tueri libertatem.* 3 Cependant essayer à les esbranler par esperance & par crainte, ce sont les deux moyens, *spem offer, metum intende.* 4 Tascher à les desunir, & rompre leur intelligence. 5 En gagner & attirer par souuinain quelques vns d'entr'eux, par promesses & secrettes recompenses, dont les vns se retirent d'eux pour venir à vous, les autres demeurent avec eux pour vous y servir, vous aduertissant de leurs menées & les endormissant & attiedissant leur chaleur. 6 Attirer & gagner les autres leur accordans vne partie de ce qu'ils demandent & par belles promesses en termes ambigus. Il sera puis apres aisé de reuoquer iustemēt ce qu'ils auront extorqué iniustemēt par sedition; *Irrita facies que per seditionem expresserint,* & lauer tout par douceur & clemence. 7 S'ils retournent en santé, raison & obeissance, les faut traiter doucement, & se contenter du chastiment de fort peu, des principaux auteurs & boutéfeux, sans s'enquerir d'auantage des cōplices, mais que tous se sentēt en seureté & en grace.

X.

LA TYRANNIE ET REBELLION.

LA tyrannie c'est à dire la domination violente Description.
 contre les loix & coustumes est souuent cause
 des grands remuemens publics, d'où il aduient re-
 bellion, qui est vne eleuation du peuple contre le
 Prince, à cause de sa tyrannie pour le chasser & de-
 boutter de son siege. Et differe de la sedition en ce
 qu'elle ne veut point reconoistre le Prince pour
 son maistre : la sedition ne va pas iusques là, mais
 elle est mal contente du gouuernement, se plaint
 & veut vn amendement en icelui. Or ceste tyran-
 nie est exercee par gens mal nez, cruels, qui aimēt
 les meschans, brouillons, rapporteurs, hayssent &
 redoutent les gens de bien & d'hōneur, *quibus semper
 aliena virtus formidolosa, nobilitas, opes, omisi gesti que
 honores pro crimine, ob virtutes certissimum exitium: &
 non minus ex magna fama quàm mala.* Mais ils sont biē
 punis, car ils sont hays & ennemis de tous; viuent
 en perpetuelle crainte & apprehension; tout leur
 est suspect; sont bourrelez & deschirez au dedans
 en leurs consciences, & en fin perissent de male
 mort & bien tost, car c'est chose tres-rare qu'vn
 viel Tyran.

Les auis & remedes en ce cas, sont au long de-
 duits ci apres en lieu plus propre. Les auis reuien-
 nent à deux, empescher à l'entrée le tyran, qu'il ne
 se rende maistre; estant installé & reconu le souf-
 frir, & luy obeir. Il vaut mieux le tolerer, qu'es-
 mouuoir sedition, & guerre ciuile, *peius, deteriusque
 tyrannide sue iniusto imperio bellum ciuile,* ou n'y gagne Plutarc.
in Bruto.
 rien, le regimber ou rebeller, enaigrift, & rend en-

cor plus cruels les mauuais Princes: *Nil tam exasperat feruorem vulneris, quam ferendi impatientia.* La modestie & obeissance les adoucist: car la douceur du Prince, dit ce grand Prince Alexandre, ne consiste pas seulement en leur naturel; mais aussi au naturel des sujets; lesquels souuent par leurs mesdisances & mauuais deportemens irritent & gastent le Prince, ou l'empirent, *obsequio mitigantur imperia, & contra, contumacia inferiorum, lenitatem imperitantis diminui: contumaciam cum pernicie, quam obsequium cum securitate malunt.*

XI.

G U E R R E S C I V I L E S.

Descri-
ption.

QUAND l'vn de ces susdits remuëmens publics, emotions populaires, faction, sedition, rebellion, vient à se fortifier & durer jusqu'à prendre vn train & forme ordinaire: c'est vne guerre civile: laquelle n'est autre chose qu'une prise, & menée d'armes par les suiets, ou entr'eux, & c'est esmotion populaire ou faction & ligue: ou contre le Prince, l'Estat, le Magistrat, & c'est seditiō ou rebellion. Or il n'y a mal plus miserable, ny plus hōteux: c'est vne mer de malheurs. Et vn sage a tres-bien dit, que ce n'est pas proprement guerre, mais maladie de l'Estat, maladie chaude & frenaisie. Certes qui en est l'auteur, doit estre effacé du nombre des hommes, & chassé des bornes de la nature humaine. Toute sorte de meschanceté s'y trouue, impieté & cruauté entre les parens même, meurtres avec toute impunité, *Occidere palam, ignoscere non nisi fallendo licet, non ætas, non dignitas quemquam protegit,*

nobilitas cum plebe perit, latè que vagatur ensis. Toute desloyauté, discipline abolie. *In omnes fas, nefasque auidos aut venales non sacro, non prophano abstinentes.* Le petit & inferieur fait du compagnon avec le grand. *Rheni mihi Cæsar in vndis dux erat, hic socius, facinus quos inquinat, æquat.* Lequel n'ose parler, car il est du mestier, encor qu'il ne l'approuue; *Obnoxiiis ducibus & prohibere non ausis.* C'est vne confusion horrible, *metu ac necessitate huc illuc mutantur.* Somme ce n'est que misere. Mais il n'y a rien de miserable, que la victoire. Car quand pour le mieux elle tomberoit entre les mains de celui, qui a le droit de son costé, elle le rendroit insolent, cruel & farouche, voire quãd il seroit d'un doux naturel, tant ceste guerre intestine a charne, & est vn venim, qui consume toute l'humanité, & n'est en la puissance des chefs de retenir les autres. Il y a deux causes à considerer des guerres ciuiles. L'une est secrette, laquelle ^{ses causes} comme elle ne se fait & ne se void, aussi ne se peut-elle empêcher, ny remedier: c'est le destin, la volonte de Dieu, qui veut chastier ou dutout ranger vn estat. *In se magna ruunt, lætis hunc numina rebus crescendi posuere modum.* L'autre est bien aperçue par les Sages, & s'y peut bien remedier, si l'on veut, & que ceux à qui il appartient y mettent la main. C'est la dissolution & generale corruption des mœurs, par laquelle les vau-neants & n'ayans que faire veulent remuer, mettre tout en combustion, couvrir leurs playes par les maux de l'estat. Car ils aiment mieux estre accablez de la ruine publique, que de la leur particuliere. *Miscere cuncta, & priuata vulnera Reipublicæ malis operire: nam ita se res habet, ut publica ruina quisque malis quam sua proteri.* &

idem passurus minus conspicit. Or les auis & remedes à ce mal de guerre ciuile sont à la finir au plutoft, ce qui se fait par deux moyens, accord, ou victoire. Le premier vaut mieux, encor qu'il ne fust pas tel que l'on desire, le temps remediera au reste. Il faut quelquesfois se laisser vn peu tromper, pour sortir de guerre ciuile, comme il est dit d'Antipater, *bellum finire cupienti, opus erat decipi.* La victoire est dangereuse, car il est à craindre que le victorieux en abuse, & en suyue vne tyrannie. Pour bien s'y porter, il se faut deffaire de tous les auteurs de troubles, & autres remueurs & sanguinaires, tant d'vne part que d'autre, soit en les enuoyant loin, sous quelque beau pretexte & charge; en les diuisant; ou les employant contre l'estranger; & traittant au reste doucement le menu peuple.

XII.

ADVIS POUR LES PARTICULIERS, en toutes les susdictes diuisions publiques.

VOYLA plusieurs especes de troubles & diuisions publiques: ausquelles & à chacune d'icelles ont esté donnez auis & remedes pour le regard du Prince: maintenant il en faut donner pour les particuliers. Ceci ne se vuide pas en vn mot: il y a deux questions; l'vne, s'il est loisible à l'hôme de bien, de prédre parti, ou demeurer coy; l'autre en tous les deux cas, c'est à dire, estant d'vn parti, ou n'en estant point, commét on s'y doit comporter. Quant au premier poinct, il se propose pour ceux qui sont libres, & ne sont encores engagez

Deux
questions.

La premiere s'il
faut prédre
party

à aucun party: car s'ils y sont ja engagez, cette première question n'est pour eux, ils sont renuoyez à la seconde. Je dis cecy, à cause que l'on peut bien estre d'un party, non par choix & dessein; voire que l'on n'approuve pas, mais parce que l'on s'y trouve tout porté & attaché par tres grandes & puissantes liaisons, que l'on ne peut honnestement rompre, qui couvrent & excusent assez estans naturelles & equivalentes. Or la première question a des raisons & exemples contraires. Il semble d'une part, que l'homme de bien ne scauroit mieux faire que de se tenir coy, car il ne scauroit s'immiscer à aucun party sans faillir, pource que toutes ces diuisions sont illegitimes de soy, & ne peuvent estre menées ny subsister sans inhumanité & injustice. Et plusieurs gens de bien ont abhorré cela, comme respōdit Asinius Pollio à Auguste, qui le prioit de le suyure contre Marc Antoine. D'autre part est-il pas raisonnable de se joindre aux bons & ceux qui ont le droit? Le sage Solon l'a ainsi iugé, voire il chastie rudement celuy qui s'en retire & ne prend party. Le professeur de vertu Caton l'a ainsi practiqué, en se contentant de tenir un party, mais y commandant. Pour vider ce doute il semble que les hommes illustres qui ont & charge publique & credit & suffisance en l'estat, peuuent & doiuent se ranger du party qu'ils iugeront le meilleur: car ils ne doiuent abandonner en la tourmente le gouvernail du vaisseau, qu'ils cōduisoient en bonace: doiuent servir en leurs dignités, pouruoir à la seureté de l'estat; & les prieuz ou qui sont moindres en charge & en suffisance d'estat s'arrester & se retirer en quelque lieu paisible & asseuré durant la diuision:

ou se re-
tirer coy.

elleins
l.2.

& tous les deux se comporter, comme il va estre dit. Au reste pour le choix du party, quelquesfois il n'y a point de difficulté, car l'un est si iniuste & malheureux que l'on ne s'y peut mettre avec aucune raison. Mais d'autrefois la difficulté est bien grande, & puis il y a plusieurs choses à penser outre la justice & le droit des parties.

La 1. cõment se comportera.

3. Venons à l'autre point qui est du comportement de tous. Or il se vuide en vn mot par l'aduis & la regle de moderation, suyuant l'exemple d'Atticus, tant renommé pour sa modestie & prudence en tels orages, tenu tousiours & estimé pour favoriser le bon party, toutesfois sans s'envelopper aux armes & sans offense de l'autre party.

1. Outrez. Moderez.

Parquoy ceux qui sont declarés d'un party s'y doyuent porter non outrez, mais avec moderation, ne s'embesognant point aux affaires, s'ils n'y sont tous portez & pressez, & en ce cas s'y porter avec tel ordre & attrempance que l'orage passe sur leur teste sans offense, n'ayant aucune part à ces grands desordres, & insolences, qui s'y commettent, mais au rebours les adoucissans, destournans, eludans comme ils pourront. Ceux qui ne

2. sont declarez ny engagez à aucun party (desquels la condition est plus douce & meilleure) encores que peut estre au dedans & en affection ils en ont

Neutres. vn, doiuent demeurer neutres, c'est à dire, ne se soucier de l'issue & de l'estat des vns ny des autres, demeurãs à eux seuls, & cõme spectateurs en theatre, se paissans des miseres d'autruy. Tels sont dieux à tous, & courēt en fin grande fortune, cõme il se lit des Thebains en la guerre de Xerxes, & de Iabes

Ind. 21. Tit. liij.

Galaad. *Neutralitas nec amicos parit, nec inimicos tollit.*

La neutralité n'est ny belle ny honneste, si ce n'est avec consentement des partis, comme Cesar qui declara de tenir les neutres pour siens, au contraire de Pompée, qui les declara ennemis; ou à vn ^{Incessans.} estrange, ou à tel, qui pour sa grandeur & dignité ne s'en doit point mesler, mais plustost estre reclamé arbitre & modérateur de tous, ny aussi, & moins encores inconstans, chancelans, mestifs, Prothées, plus odieux encores que les neutres, & offensifs à tous. Mais ils doiuent (demeurans partisans d'affection s'ils veulent: car la pensée & l'affection est toute nostre) estre communs en actiōs, ^{Communs} offensifs à nuls, officieux & gratieux à tous, se cōplaignā du malheur cōmun. Tels ne se font point d'ennemis, & ne perdent leurs amis. Ils sont propres à estre mediateurs, & admirables cōpositeurs, ^{Mediateurs.} qui sont encores meilleurs que les cōmuns. Ainsi des non partisans qui sont quatre: deux sont mauvais, les neutres & les inconstans: & deux bons, les communs, & les mediateurs: mais tousiours l'vn plus que l'autre, comme des partisans il y en a deux, les outrez & modérez.

CHAP. XIII.

DES TROUBLES ET DI-

uisions priuées.

AVX diuisions priuées on peut commodément & loyalemēt se comporter entre ennemis, si ce n'est avec vne égale affectiō, au moins temperée ne s'engager tant aux vns, qu'ils puissent requerir tout de nous, & aussi se contenter d'une moyenne mesure de leur grace, ne rapporter que les choses indifferentes ou togneuës, ou qui seruent

en commune disant rien à l'vn que l'on ne puisse dire à l'autre à son heure en changeant seulement l'accent & la façon.

DE LA IUSTICE

seconde vertu.

De la Iustice en general.

CHAP. IV.

I.
Description.

IUSTICE est rédre à chascun ce qui luy appartient, à soy premierement & puis à autruy: & par ainsi elle comprend tous les deuoirs & offices d'vn chacun: qui sont doubles, le premier est à soy-mesme, le second à autruy: & sont comprins en ce commandement general, qui est le sommaire de toute iustice. Tu aymeras ton prochain comme toy-mesme, lequel non seulement met le deuoir enuers autruy en second lieu, mais il le monte & le regle au patron du deuoir & amour enuers soy: car comme disent les Hebreux, il faut commencer la charité par soy-mesme.

2.
Iustice premiere & originelle.

Le commencement d'oc de toute iustice, le premier, & plus ancien commandement est de la raison sur la sensualité. Auparauât que l'on puisse bien commander aux autres, il faut apprendre à commander à soy-mesme, rendât à la raison la puissance de cōmander & assuiettissant les appetits, & les pliant à l'obeissance. C'est la premiere originelle iustice, interne, propre, & la plus belle qui soit. Ce cōmandemēt de l'esprit sur la partie brutale & sensuelle, de laquelle sourdent les passions, est bien cōparé à vn escuyer, qui dresse vn cheual, pource

que se tenant tousiours dedans la selle, il la tourne & manie à sa volonté.

3.
Pour parler de la iustice, qui s'exerce aux dehors *Distin-*
& avec autruy, il faut sçauoir premierement qu'il *Elion de*
y a double iustice, vne naturelle, vniuerselle, no-*uuelle.*
uuelle, Philosophique; l'autre aucunement artifici-
elle, particuliere, Politique, faite & contrainte au
besoin des polices & estats, Celle-la est bien mi-
eux reglée, plus roide, nette & belle, mais elle est
hors l'usage, incommode au monde tel qu'il est.
Veri iuris germanaque iusticie solidam & expressam effi-
giem nullam tenemus, vmbri & imaginibus viuimus; il n'en
est aucunement capable comme a esté dit. C'est *li. 1. c. 37.*
la regle de Polyclète, inflexible, invariable. Ceste-
cy est plus lasché & molle, s'accōmodant à la foi-
blesse & nécessité humaine & populaire. C'est la
regle Lesbienne & de plomb, qui ploye & se tord,
selon qu'il est besoin, & que le temps, les person-
nes, les affaires, & accidens le requierent. Ceste cy
permet au besoin & approuue plusieurs choses,
que celle là reietteroit & condamneroit du tout.
Elle a plusieurs vices legitimes, & plusieurs actions
bonnes illegitimes. Cette là regarde tout puremēt
la raison, l'honneste, cette cy considere fort l'utile,
le ioignant tant qu'elle peut avec l'honesteté. De
celle-là qui n'est qu'en idée & en theorique n'en
fait point parler.

4.
La Iustice vsuelle, & qui est en pratique par le *De la iu-*
monde, est premierement double, sçauoir egale, *stice v-*
astreinte aux termes des loix; selon laquelle les *suelle.*
Magistrats & Iuges ont à proceder: l'autre equi-
table; laquelle sans s'essujettir aux mots de la loy
marche plus librement, selon l'exigence des cas,

voire quelquefois contre les mots de la loy, ou pour mieux dire, elle manie & regle la loy selon qu'il faut: dont a dit vn sage, que les loix mesmes & la iustice ont besoin d'estre menées & conduites iustement, c'est à dire avec equité, *qua expositio & emendatio legis est; exponit sensum; emendat defectum.* C'est la fine fleur de Iustice qui est en la main de ceux qui iugent en souueraineté. Item pour parler particulièrement, il y a double iustice; l'une commutative entre les particuliers, laquelle se manie par proportion Arithmetique; l'autre distributive administrée publiquement par propotion geometrique, elle a deux parties; la recompense, & la peine.

Or toute cette iustice vsuelle & de pratique n'est point vraiment, & parfaitement iustice: & l'humaine nature n'en est pas capable non plus que de toute autre chose en sa pureté. Toute iustice humaine est meslée avec quelque grain d'iniustice, faueur, rigueur, trop, & trop peu: & n'y a point de pure & vraie mediocrité, d'où sont sortis ces mots des anciens, qu'il est force de faire tort en detail, qui veut faire droit en gros; & iniustice en petites choses, qui veut faire iustice en grandes. Les立法ateurs pour donner cours à la iustice commutative tacitement permettēt de se tromper l'un l'autre, & à certaine mesure, mais qu'elle ne passe point la moitié de iuste prix: & c'est pource qu'ils ne scauroient mieux faire. Et en la iustice distributive, cōbien d'innocens pris, & de coupables absous & relaxez & sans la faute des iuges, sans conter le trop, ou le trop peu, qui est presque perpetuel en la plus nette iustice. La iustice s'epesche elle mesme,

5.
Ny a
point de
vraye
iustice
au monde.

& la suffisance humaine ne peut voir ny pouruoir à tout. Voicy entre autres vn grād defaut en la iustice distributiue, de punir seulement, & non salarier, bien que ce soyent les deux parties & les deux mains de la iustice : mais selō qu'elle s'exerce communément elle est manchotte & incline toute à la peine. La plus grande faueur que l'on reçoie d'elle, c'est l'indemnité, qui est vne monnoye trop courte pour ceux qui font mieux que le cōmun. Mais il y a encores plus; car soyés deferé & accusé à tort, vous voyla en peine & souffrés beaucoup: en fin vostre innocence cogneuë vous en sortés absous de la derniere punition, mais sans reparation de l'affliction, qui vous demeure tousiours. Et l'accusateur moyennant qu'il aye apporté si petite couleur que ce soit (qui est facile à faire) s'en va sans punition, tant est escharse la iustice au loyer, & recognoissance du bien, & toute au chastiment. Dont est venu ce jargon, que faire iustice, & estre subiet à iustice s'entend tousiours de la peine: & est aisé à qui veut, de mettre vn autre en peine, & le reduire en tel estat, qu'il n'en sortira iamais qu'avec perte.

De la iustice, & du deuoir y a trois parties principales. Car l'homme doit à trois; à Dieu, à soy, à son prochain: au dessus de soy, à soy & à costé: du deuoir enuers Dieu, qui est la pieté & religion, ^{6.} *Division de cette matiere.* al. 2. c 5. esté dit assés amplement cy dessus. Il reste donc icy à parler du deuoir enuers soy, & son prochain.

DE LA IUSTICE ET DEVOIR
de l'homme à soy-mesme.

CHAP. VI.

C'icy est assez compris en tout cet œuvre ; au premier liure qui enseigne à se cognoistre & toute l'humaine condition ; au secōd qui enseigne à estre sage, & en donne les aduis & les regles ; & au reste de ce liure specialement és vertus de force & temperance : toutesfois comme en vn sommaire ie mettray icy quelques aduis plus exprés & formels.

Le premier & fondamental aduis est de se resoudre à ne viure point par acquit, à l'incertain & à l'aduanture, comme font presque tous, qui semblent se mocquer & ne viure pas à bon escient, ne traittent & ne conduisent point leur vie serieusement, attentifvement, viuent du iour à l'autre, cōme il aduiendra. Ils ne goustent, ne possedent, ny ne iouissent de la vie: mais ils s'en seruent pour faire d'autres choses. Leurs desseins & occupations troublent souuent, & nuisent plus à la vie, qu'ils n'y seruent. Ces gens icy font tout à bon escient, sauf de viure. Toutes leurs actions & les petites pieces de la vie leur sont serieuses : mais tout le corps entier de la vie n'est qu'en passant & cōme sans y penser : c'est vn presuppōsé, à quoy ne faut plus penser : ce qui n'est qu'accident leur est principal, & le principal ne leur est qu'accessoire. Ils s'affectionnēt & roidissent à toutes choses, les vns à amasser sciences, hōneurs, dignitez, richesses; les autres à prēdre leur plaisir, chasser, iouier, passer le temps;

temps; les autres à des spéculations, fantaisies, inventions : les autres à manier & traiter affaires: les autres à autres choses : mais à viure ils ny pensent pas. Ils vivent comme insensiblement estans bandez & pensifs à autres choses. La vie leur est comme vn terme & vn delay pour l'employer à autre chose. Or tout cecy est tres iniulte, c'est vn malheur & trahison à soy mesme : c'est bien perdre sa vie, & aller contre ce qu'un chacun se doit, qui est de viure serieusement, attentivement; & ioyeusement, *bonè viuere & letari: sibi semper valere & viuere doctus*, afin de bien viure & bien mourir, c'est la tasche d'un chacun. Il faut mener & conduire la vie à la façon d'un grand affaire, de poids, & de consequence, & comme vn prix fait, duquel il faut rendre compte exactement & par le menu. C'est nostre grand affaire : aussi tout le reste n'est que baboyes, choses accessoirs & superficiaries. Il y en a qui deliberent bien de ce faire, mais c'est quand il ne leur faut plus viure, ressemblent à ceux, qui attendent à vendre & acheter iusques apres que la foire est passée, & puis font des sottises & vaines plaintes. Ne me sera-il iamais loisible de faire ma retraite, & de viure à moy, *quàm seruum* Voyez l. 1. ch. 35.
est incipere viuere, cum desinendum est: quàm stulta mortalitatis obliuio? dum differtur, vita transcurrit. Voyla pourquoy les sages crient de bien mesnager le temps, *tempori parce*; que nous n'auons besoin de chose tant que du temps, disoit Zenon: car la vie est courte, & l'art est longue; non l'art de guarir, mais plus tost de viure, qui est la sagesse. A ce premier & capital aduis seruent les suiuaus;

1. Apprendre à demeurer, se delecter & conten-

ter seul, voire se passer de tout le monde, si besoin est, la plus grande chose est de sçauoir estre à soy, la vertu se contente de soy, & gagnons sur nous de pouuoir à bon escient viure seuls; & y viure à nostre ayse; apprenons à nous passer & nous desprendre de toutes les liaisons, qui nous attachent à autruy, & que nostre contentement despēde de nous, sans chercher, ny aussi desdaigner ou refuser les compagnies, voire gayemēt y aller & s'y trouuer, si le besoin nostre ou d'autruy le requiert, mais ne nous y acoquiner, & y establir nostre plaisir cōme aucuns qui sont cōme demy perdus estās seuls. Il faut auoir dedās soy dequoy s'entretenir & contenter, *Et in finisuo gaudere*. Qui a gagné ce point, se plaît par tout, & en toutes choses. Il faut bien faire la mine conforme à la compagnie, & à l'affaire qui se presente & se traite, & s'accommoder à autruy; triste si besoin est, mais au dedās se tenir toujours mesme: cecy est la meditation & consideration, qui est l'aliment & la vie de l'esprit, *cuius viuere est cogitare*. Or par le benefice de nature il n'y a occupation, que nous facions plus souuent, plus long temps, qui soit plus facile, plus naturelle & plus nostre que mediter & entretenir ses pensées. Mais elle n'est pas à tous de mesme, ains bien diuerse, selon que les esprits sont: aux vns elle est foible, aux autres forte, aux vns c'est fetardise; oy siueté languissante, vacāce & disette de toute autre besoigne: mais les grands en font leur principale vacation & plus serieux estude, dont ils ne sont iamais plus embesoignés, ny moins seuls (comme il est dit de Scipion) que quand ils sont seuls, & sejourment d'affaires, à l'imitation de Dieu, qui vit &

se paist d'éternelle pensée. C'est la besoigne des Dieux (dit Aristote) de laquelle naist leur beatitude, & la nostre.

Or cette solitaire occupation, & cet entretien ioyeux ne doit point estre en vanité, moins en chose vicieuse; mais en l'estude & cognoissance profonde, & puis diligente culture de soy-mesme: c'est le prix fait, le principal, premier & plus plein ouvrage de chacū. Il faut tousiours se guetter, taster, sonder, iamais ne s'abandonner, estre tousiours chez soy, se tenir à soy: & trouuant que plusieurs choses ne vont pas biē, soit par vice & défaut de nature. ou contagion d'autrui, ou accident suruenu, qui nous trouble, faut tout doucement les corriger, & y pourvoir. Il faut s'arraisonner soy-mesmes, se redresser, & remettre courageusement, non pas se laisser aller & couler par desdain & nonchalance.

Il faut aussi en euitant toute faineantise & fetardise, qui ne fait qu'enrouiller & gaster & l'esprit & le corps, se tenir tousiours en haleine, en exercice & en office: non toutesfois trop tēdu, violēt & penible, mais sur tout hōneste, vertueux, & serieux. & plustost, pour ce faire, se tailler de la besoigne, & se proposer des desseins pour s'y occuper ioyeušemēc conferant avec les honnestes hommes & les bons liures, dispensant bien son temps & réglāt les heures, & non viure tumultuairement & par hazard.

Mesnager bien & faire son profit de toutes choses qui se presentent, se font, se disent, s'en faire legeson, se les appliquer sans en faire bruit ni semblāt,

Et pour plus particulariser, nous sçauōs que le devoir de l'homme enuers soy est en trois, cōme il a trois parties, à regler & conduire l'esprit, le corps,

prit c'est
à dire
son iuge-
ment.

& les biens. Pour l'esprit (le premier & principal auquel appartiennent premierement & par preciput les aduis généraux , que nous venons de dire, nous sçauons que tous ses mouuémés reuiennent à deux, penser & desirer ; l'entendement & la volonté , ausquels respondent la science & la vertu les deux ornemens de l'esprit. Quant au premier qui est l'entendement, il le faut preseruer de deux choses aucunement contraires & extremes, sçauoir sottise & folie, c'est à dire de vanités & niaiseries d'une part , c'est l'abastardir & le perdre: il n'a pas esté fait pour niaiser, *non ad iocum & lusum genitus, sed ad seueritatem potius*, & d'opinions fantasques, absurdes & extrauagantes, d'autre c'est le fallir & villaner. Il le faut paistre & entretenir de choses vtilés & serieuses, le teindre & abbreuer des opinions saines, douces, naturelles; & ne faut pas tant estudier à l'esleuer & guider, à le rendre & roidir, comme à le regler, ordonner, & policer. L'ordre & la pertinence c'est l'effect de sagesse, & qui donne prix à l'ame, & sur tout se garder de presumption, opiniastreté: vices familiers à ceux, qui ont quelque gaillardise & vigueur d'esprit; plustost se tenir au doute en suspens, principalement és choses, qui reçoient oppositions & railons de toutes parts, mal aisées à cuire & digerer; c'est vne belle chose, que sçauoir bien ignorer & douter, & la plus seure, de laquelle ont fait profession les plus nobles Philosophes, voire c'est le principal effet & fruit de la science.

Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choses se regler & soumettre à la droite raison, qui est l'office de vertu, non à l'opinion volage,

inconstante, faulſe ordinairement, moins encores à la paſſiō. Ce ſont les trois, qui remuent & regentent nos ames. Mais voicy la difference, le ſage ſe regle & ſe range, à ce qui eſt telō nature & raiſon, regarde au deuoir, tient pour apocryphe, & ſuſpect ce qui eſt de l'opinion, condamne tout à tant ce qui eſt de la paſſion : & pource vit-il en paix, chemine tout doucemēt en toutes choſes, n'eſt point ſujet à ſe repentir, ſe deſdire, changer : car quoy qu'il aduienne, il ne pouuoit mieux faire ny choiſir : & puis il ne s'eſchauffe point, car la raiſon va tout doux. Le fol qui ſe laiſſe mener à ces deux, ne fait qu'extrauaguer, ſe gendarmer : iamais ne reſpoſe. Il eſt toujours à ſe raduiſer, changer, rabil-ler, repentir, & iamais n'eſt content : auſſi n'appartient-il qu'au ſage de l'eſtre, & qu'à la raiſon & à la vertu de nous faire, & rendre tels. *Nulla placidior quies, niſi quam ratio composuit.* L'homme de bien ſe doit regenter, reſpecter, & craindre ſa raiſon & ſa conſciēce, qui eſt ſon bon genie, ſi qu'il ne puiſſe ſans honte broncher en leur preſence, *rarum eſt, ut ſatis ſe quiſque vereatur.*

Quant au corps l'on luy doit aſſiſtance & conduite. C'eſt folie de vouloir ſequeſtrer & deſprendre ces deux parties principales l'vne de l'autre : au rebours il les faut rallier & rejoindre. La nature nous a donné le corps comme inſtrument neceſſaire à la vie : il faut que l'eſprit, comme le principal, prenne la tutelle du corps. Il ne le doit pas ſeruir : ce ſeroit la plus vile, iniuſte, honteuſe & onereuſe ſeruitude de toutes : mais l'aſſiſter, le conſeiller, & luy eſtre comme mary. Il luy doit donc du ſoin, & non du ſeruire : il le doit traiter,

comme seigneur, non comme tyran; le nourrir, non l'engraisser, luy montrant qu'il nevit pas pour luy, mais qu'il ne peut viure icy bas sans luy. C'est adresse à l'ouurier de sçauoir bien vser, & se seruir de ses outils: aussi est ce vn grand aduantage à l'homme de se sçauoir bien seruir de son corps, & le rendre instrument propre à exercer la vertu. Au reste le corps se conserue en bon estat par nourriture modérée, & exercice bien réglé. Comment l'esprit doit auoir part & luy faire compagnie aux plaisirs, il a esté dit cy dessus, & fera encores dit en la vertu de temperance.

*liu. 2. ch.
6.*

*9.
Pour les
biens.*

Quant aux biens, & au deuoir d'vn chacun en cet endroit, il y a plusieurs & diuers offices, sont sciences differentes qu'amasser des biens, conseruer, mesnager, exploitter, & leur donner tout. Tel est sçauant en l'vn, qui n'entend rien en l'autre, & n'y est propre. L'acquisition a plus de parties, que toutes les autres. L'exploitte est plus glorieuse & ambitieuse. La conseruation & la garde, qui est propre à la femme, est sombre.

Ce sont deux extremitez pareillement vicieuses, aymer & affectionner les richesses: les hayr & reietter. I'entens richesses, ce qui est outre & par dessus la necessité & la suffisance. Le sage ne fera ny l'vn ny l'autre, selon le souhait & priere de Salomon, ny richesse ny poureté: mais les tiendra en leur rang, les estimant ce qu'elles sont, chose de foy indifferente, matiere de bien & de mal, vtils à beaucoup de bonnes choses.

*liu. 2. ch.
21.*

Les maux & misereres, qui sont à l'affectionner & à hayr les biens, ont esté dits cy dessus: voicy maintenant la regle en la mediocrité, qui est en

cinq mots. 1. Les vouloir, mais ne les aymer point, *sapiens non amat diuitias, sed mauult.* Tout ainsi que l'homme petit, & foible de corps voudroit bien estre plus haut, & plus robuste, mais c'est sans s'en soucier & sans s'en donner peine, cherchant sans passion ce que la nature desire, la fortune ne nous en scauroit priuer. 2. Encores beaucoup moins les chercher aux despens & dommage d'autrui, ou par arts & moyès lasches & sordides, afin que personne ne nous les pleure, pleigne, ou ennuye, s'il n'est malicieux. 3. Aduenans & entrans par la porte honneste de deuant ne les rebutter, ains gayement les accepter & receuoir en sa maison, non en son cœur; en sa possession, non en son amour, comme n'en estans dignes. 4. Les ayant, les employer honnestement & discrettement en bien-meritant d'autrui; affin que pour le moins soit autant honneste leur sortie que leur entrée. 5. S'en allant d'elles mesmes, se desrobans, & se perdans ne s'en contrister, ne s'en allant rien du nostre, *si diuitia effluxerint, non auferent nisi semetipsas.* Bref celuy ne merite estre accepté de Dieu, & est indigne de son amour & de profession de vertu, qui fait cas des biens de ce monde. *Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum. Finge Deo.*

DE LA IVSTICE ET DEVOIR
 de l'homme enuers l'homme.

ADVERTISSEMENT.

CE deuoir est grād, & a plusieurs parties. Nous en ferons du premier coup deux grādes: En la

premiere nous mettrōs les deuoirs generaux, simples & communs, requis de tous & vn chacun, enuers tous & vn chacun, soyent de cœur, de parole, & de fait, qui sont amitié, foy, verité & admonition libre, bien-fait, humanité, liberalité, recognoissance: En la seconde seront les deuoirs speciaux, requis par vne speciale & expresse raison & obligation, entre certaines & certaines personnes, comme entre les mariés, parens, & enfans, maistres & seruiteurs, Princes & subiets, magistrats, les grands & puissans & les petits.

P R E M I E R E P A R T I E , Q V I
est des deuoirs generaux, & communs de
tous enuers tous. Et premiere-
ment.

De l'amour ou amitié.

C H A P . V I I .

r.
Descri-
ption d'a-
mitié.

A Mitié est vne flamme sacrée allumée en nos poitrines premieremēt par nature, & a montré sa premiere ardeur entre le mary & la femme, les parens & les enfans: les freres & seurs: & puis se refroidissant a esté r'allumée par art & inuention des alliances, compagnies, frairies, colleges & communautéz. Mais pource qu'en tout cela estant diuisée en plusieurs pieces elle s'affoiblissoit, & qu'elle estoit meslée & detrempee avec d'autres considerations vtiles, commodes, delectables, pour se roidir, & nourrir plus ardente s'est ramassée toute en soy & raccourcie plus estroite entre deux vrais amis. Et c'est la parfaite amitié, qui est

d'autant plus chaude & spirituelle que toute autre, comme le cœur est plus chaud que le foye & le sang des veines.

L'amitié est l'ame & la vie du monde, plus nécessaire, disent les sages, que le feu & l'eau: *amicitia, necessitudo, amici necessary*, c'est le soleil, le baston, le sel de nostre vie: car sans icelle tout est tenebres: & n'y a aucune ioye, soustien, ny goust de viure: *amicitia iustitiae consors, natura vinculum, ciuitatis praesidium, senectutis solacium, vitae humanae portus: ea omnia constant, discordia cadunt. Amicus fidelis protectio fortis, medicamentum vitae & immortalitatis, & qui inuenit illum, inuenit thesaurum.*

Et ne faut pēser que l'amitié ne soit vtile & plaisante qu'en priué, & pour les particuliers: car encores l'est elle plus au public, c'est la vraye mere nourrice de la société humaine, conseruatrice des estats & polices. Et n'est suspecte ny ne desplait qu'aux tyrans, & aux monstres, non qu'ils ne l'adorent en leur cœur, mais pource qu'ils ne peuuent estre de l'escot, l'amitié seule suffit à conseruer ce monde. Et si elle estoit en vigueur par tout, il ne seroit ja besoin de loi, qui n'a esté mise sus que subsidiairement & comme vn second remede au defect de l'amitié: afin de faire & contraindre par son autorité ce qui deuroit estre librement & volontairement fait par amitié. Mais la loy demeure beaucoup au dessous d'elle. Car l'amitié regle le cœur, la langue, la main, la volonté & les effets; la loy ne peut pouruoir qu'au dehors. C'est pourquoy Aristote a dit, que les bons législateurs ont eu plus de soin de l'amitié que de la iustice: & pource que la loy & la iustice souuent encores perd son

3.
Combien
nécessai-
re au pu-
blic.

credit, le troisieme remede & moindre de tous a esté aux armes & à la force du tout contraire au premier del'amitié. Voila par degrés le trois moiés du gouvernement public: mais l'amitié vaut bien plus que les autres, aussi les seconds & subsidiaires ne valent iamais tant que le premier, & principal.

4. *Distinction I. des causes.* Il y a grande diuersité, & distinction d'amitié: celle des anciens en quatre especes, Naturelle, Sociale, Hospitaliere, Venerienne, n'est point suffisante. Nous en pouons marquer trois; La premiere est tirée des causes, qui l'engendrent, qui sont quatre; Nature, Vertu, Profit, Plaisir, qui marchent quelquefois toutes en troupe; autrefois deux, ou trois, & assez souuent vne seule. Mais la vertu est la plus noble & la plus forte: car elle est spirituelle, & au cœur comme l'amitié: la nature est au sang, le profit en la bourse, le plaisir en quelque partie, & sentimens du corps. Aussi la vertu est plus libre, plus franche & nette: & sans icelles les autres causes sont chetiues, lasches & caduques. Qui ayme pour la vertu ne se lasse point d'aimer, & si l'amitié se rompt, ne se plaint point. Qui ayme pour le profit, si elle se rompt, se plaint impudemment, vient en reproche, qu'il a tout fait, & a tout perdu. Qui ayme pour le plaisir, si la volupté cesse il se separe, & s'estrange du tout sans se plaindre.

5. *Des personnes.* La seconde distinction, qui est pour le regard des personnes, se fait en trois especes, l'une est en droite ligne entre superieurs & inferieurs, & est ou naturelle, comme entre parens & enfans, oncles, & neueus; ou legitime, comme entre le Prince & les sujets, le seigneur & les vassaux, le maistre & les seruiteurs, le docteur & le disciple, le prelat ou

gouverneur & le peuple. Or cette espece n'est point à proprement parler amitié, tant à cause de la grande disparité, qui est entre eux, qui empesche la priuauté & familiarité & entiere communication, fruit & effet principal de l'amitié, qu'aussi à cause de l'obligation qui y est, qui fait qu'il y a moins de liberté & de nostre choix & affection. Voyla pourquoy on leur donne d'autres noms que d'amitié; car aux inferieurs on requiert d'eux Honneur, Respect, Obeissance; aux superieurs Soins & Vigilance enuers les inferieurs. La seconde espece d'amitié pour le regard des personnes est en ligne couchée & collaterale entre pareils ou presque pareils. Et cette-cy est encores double, car ou elle est naturelle, comme entre freres, sœurs, cousins; & cette-cy est plus amitié que la precedente: car il y a moins de disparité. Mais il y a de l'obligation de nature, laquelle comme d'un costé elle nouë & serre, de l'autre elle relasche. Car à cause des biens, & partages, & des affaires, il faut quelquefois que les freres & parens se heurtent, outre que souuent la correspondance & relatiō d'humeurs & volontés, qui est l'essence de l'amitié, ne s'y trouue pas; c'est mon frere, mon parent, mais il est meschant, sot: ou elle est libre & volontaire, comme entre compagnons & amis, qui ne se touchent & tiennent de rien que de la seule amitié: & cette est proprement & vrayement amitié.

3. La troisième espece touchant les personnes est mixte & comme composée des deux, dont elle est ou doit estre plus forte, c'est la cōiugale des mariés: laquelle tiēt de l'amitié en droite ligne, à cause de la superiorité du mary, & inferiorité de la femme;

& de l'amitié collaterale estant tous deux de compagnies parties iointes ensemble & se costoyans. Dont la femme a esté tirée non de la teste ny des pieds, mais du costé de l'homme. Aussi les mariez par tout & alternatiuement exercent, & montrent toutes ces deux amitiés en public, la droite, car la femme sage honore & respecte le mary; en priués; la collaterale, priuée & familiere. Cette amitié de mariage est encores d'vn autre façon double & composée, car elle est spirituelle, & corporelle, ce qui n'est pas és autres amitiés, sinon en celle qui est reprobuée par toutes bonnes loix, & par la nature mesmes. L'amitié donc coniugale par ces raisons est grande, forte, & puissante. Il y a toutesfois deux ou trois choses, qui la relaschent, & empeschent qu'elle puisse paruenir à perfectiõ d'amitié. L'vne qu'il n'y a que l'entrée du mariage libre, car son progrès & sa durée est toute contrainte, forcée, i'entends aux mariages Chrestiens, car par tout ailleurs elle est moins contrainte, à cause des diuorces qui sont permis. L'autre est la foiblesse & insuffisance de la femme, qui ne peut respondre, & tenir bon à cette parfaite conference, & communication des pensées, & iugemens: son ame n'est pas assés forte & ferme pour fournir & soustenir l'estreinte d'vn neud si fort, si serré, si durable; c'est comme nouier vne chose forte & grosse avec vne mince & deliée. Cette cy ne remplissant pas assez s'eschappe, glisse, & se dérobe de l'autre. Encores y a il icy, qu'en l'amitié des mariés, il s'y mesle de tant d'autres choses estrangeres, les enfans, les parens d'vne part & d'autre, & tant d'autres fusées à demesler, qui troublent souuent & relaschent vne viue affection.

La troisième distinction d'amitié regarde la force & intention, ou la foiblesse & diminution de l'amitié. Selon cette raison il y a double amitié, la commune & imparfaite, qui se peut appeler bien-vueillance, familiarité, accointance privée & a vne infinité de degrez, l'vne plus estroite, intime, & forte que l'autre: & la parfaite, qui ne se voit point, & est vn Phenix au monde, à peine est elle bien conceüe par imagination.

Nous les cognoistrõs toutes deux en les depeignant & confrontant ensemble, & recognoissant leurs différences. La commune se peut bastir & concilier en peu de temps. De la parfaite il est dit, qu'il faut deliberer fort long temps & manger vn mury de sel.

7.
Differē-
ces de la
mitié cō-
mune &
parfaite.

2. La commune s'acquiert, se bastit, & se dresse par tant de diuerses occasions & occurrences vtilles, delectables; dont vn sage donnoit ces deux moyens d'y paruenir, dire choses plaisantes, & faire choses vtilles; la parfaite par la seule vraye & viue vertu reciproquement bien cognuë.

3. La commune peut estre avec, & entre plusieurs, la parfaite avec vn seul, qui est vn autre soy mesme, & ainsi entre deux seulement, qui ne sont qu'vn. Elle s'impliqueroit, & s'empescheroit entre plusieurs, car si deux en mesme temps demandoient estre secourus, s'ils me demandoient offices contraires, si l'vn commettoit à mon silence chose, qu'il est expedient à l'autre de sçauoir, quel ordre? Certes la diuision est ennemie de perfection; & vnion sa germaine.

4. La commune reçoit du plus & du moins, des exceptions, restrictions & modificatiõs, s'eschauf-

se ou relasche, sujette à accès & recés, comme la fieure selon la presence ou absence, merites, bien-faits &c. la parfaite non, toujours mesme, marchant d'un pas égal, ferme, hautain, & constant.

5. La commune reçoit & a besoin de plusieurs regles & precautions données par les Sages, dont l'une est d'aymer sans interest de la pieté, verité, vertu, *amicus vsque ad aras*. L'autre est d'aymer comme si l'on auoit à hayr, & hayr comme si l'on auoit à aymer, c'est à dire, tenir toujours la bride en la main, & ne s'abandonner pas si profusément, que l'on s'en puisse repentir, si l'amitié venoit à se des-nouer.

Item d'ayder & secourir au besoin sans estre requis: car l'amy est hôteux, & luy couste de demander ce qu'il pèse luy estre deu. Item n'estre importun à ses amis, comme ceux qui se pleignent toujours à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tres-salutaires és amitiés ordinaires n'ont point de lieu en cette souueraine & parfaite amitié.

18.
Descri-
ption de
parfaite
amitié.

Nous sçaurons encores mieux cecy par la peinture & descriptiō de la parfaite amitié, qui est vne cōfusion de deux ames, tres-libre, pleine, & vniuerselle. Voiey trois mots. 1. Confusiō, non seulement conjonctiō & iointure, comme des choses solides, lesquelles tant bien attachées, meslées, & nouées soyent elles; si peuuent elles estre separées, & se cognoissent bien à part. Les ames en cette parfaite amitié sont tellement plongées & noyées l'une dedans l'autre, qu'elles ne se peuuent plus rauoir, ny ne veulēt à la maniere des choses liquides meslées ensemble. 2. Tres-libre & bastie par le pur choix, & pure liberté de la volonté, sans aucune obligation,

occasion ny cause estrangere. Il ny a rien qui soit plus libre & volontaire que l'affection. 3. Vniuerselle, sans exceptiō aucune de toutes choses, biens, honneurs, iugemens, pensées, volontez, vie. De cette vniuerselle & si pleine cōfusiō vient que l'un ne peut prester ny donner à l'autre, & n'y a point entr'eux de bien-fait, obligation, recognoissance, remerciement & autres pareils deuoirs, qui sont nourrisiers des amitiés cōmunes, mais tesmoignes de diuision & difference: tout ainsi comme ie ne sçay point de gré du seruice, que ie me fay; ny l'amitié que ie me porte ne croist point pour le secours que ie m'apporte. Et au mariage mesmes pour luy donner quelque ressemblāce de cette diuine liaison, bien qu'il demeure biē au deffous: les donations sont defenduës entre le mary & la femme: & s'il y auoit lieu de se pouuoir donner l'un à l'autre, ce seroit celuy qui employeroit son amy, & receuroit le bien fait, qui obligeroit son compagnon: car cherchant l'un, & l'autre sur tout & auēc faim de s'entre-bien-faire, celuy qui en donne l'occasion, & en preste la matiere est celuy, qui fait le liberal; donnant ce contentement à son amy d'effectuer ce qu'il desire le plus.

De cette parfaite amitié, & communion, nous auons quelques exemples en l'antiquité. Blossius prins comme tres-grand amy de Tyberius Gracchus ja condemné, & interrogé ce qu'il eust fait pour luy, ayant respondu toutes choses, il luy fut demandé, comment s'il r'eust prié de mettre le feu aux temples, l'eusses-tu fait? Il respōdit que iamais Gracchus n'eust eu telle volonté, mais que quand il l'eust eue il y eust obey; tres-hardie, & dāgereuse

9.
Exemples

responce. Il pouuoit dire hardiment que Gracchus
 n'eust iamais eu cette volonte, c'estoit à luy à en
 responce car comme porte nostre description l'a-
 my parfait non seulement sçait & cognoist pleine-
 ment la volonte de son amy, & cela suffit pour en
 responce, mais il la tient en sa manche, & la pos-
 sède entierement. Et ce qu'il adioute que si Grac-
 chus l'eust voulu, il l'eust fait, ce n'est rien dit, cela
 n'altère ny n'empire point sa premiere responce,
 qui est de l'assurance de la volonte de Gracchus.
 Cecy est des volontez & iugemens. Voyons des
 biens. Ils estoient trois amis (ce mot trois heurte
 nos regles, & fait penser que ce n'estoit encores
 vne amitié du tout parfaite) deux riches, & vn
 poure chargé d'une mere vieille, & d'une fille à
 marier; cestuy-cy mourant fait son testament, par
 lequel il legue à vn de ses amis de nourrir sa mere
 & l'entretenir, & à l'autre de marier sa fille, & luy
 donner le plus grand doüaire qu'il pourra; & ad-
 uenant que l'vn d'eux vienne à defaillir, il substi-
 tue l'autre. Le peuple se moque de ce testament,
 les heritiers l'acceptent avec grand contentement,
 & chascun vient à iouir de son legat, mais estant
 decedé cinq iours apres celuy qui auoit prins la
 mere, l'autre suruiuant & demeurant seul vniuer-
 sel heritier entretint soigneusement la mere, &
 dedans peu de iours il maria en mesme iour sa fille
 propre vnique, & celle qui luy auoit esté leguée,
 leur departant par égales parts tout son bien. Les
 sages selon la peinture susditte ont iugé, que le
 premier mourant s'estoit montré plus amy, plus
 liberal, faisant ses amis heritiers & leur donnant
 de contentement de les employer à son besoin.

3. De la vie, l'histoire est notoire de ces deux amis, dont l'un estant condamné par le Tyran à mourir à certain iour & heure, demanda ce delay de reste, pour aller pourvoir à ses affaires domestiques, en baillant caution, le tyran luy ayant accordé à ceste condition, que s'il ne se representoit au temps, sa caution souffriroit le supplice. Le prisonnier baille son ami, qui entre en prison à ceste condition; & le temps estant venu, & l'ami caution se delibérant de mourir, le condamné ne faillit de se représenter. Dequoy le tyran plus qu'esbahy, & delirant tous les deux, les pria de le vouloir recevoir, & adopter en leur amitié pour tiers.

DE LA FOY, FIDELITE,
perfidie, secret.

CHAP. VIII.

Tous, voire les perfides sçauent & confessent, que la foy est le lien de la société humaine, fondement de toute justice, & que surtout elle doit estre religieusement obseruée. *Nihil augustius fide, quæ iustitiæ fundamentum est, nec vlla res vehementius rempublicam continet & vitam. Sanctissimum humani pectoris bonum.*

1.
Dignité
de la foy.
Cicero.

*Ante Iouem generata, decus diuinumque hominumque;
Qua sine non tellus pacem, non æquora norunt,
Iustitiæ consors tacitumque in pectore numen.*

Toutesfois le monde est plein de perfides: peu en y a, qui bien & entierement gardent leur foy: ils la rompent en diuerses façons, & ne le sentent pas. Moyennant qu'ils trouuent quelque pretexte & couleur, ils pensent estre sauuez. Les autres est

2.
La foy
rare.

dient & cherchent des cachettes, fuittes, subtilitez, *Querunt latebras periurio*, Or pour vuidier toutes les difficultez, qui sont en cette matiere, & sçauoir au vray comment il s'y faut porter, il y a quatre considerations, auxquelles tout se peut rapporter; les personnes, tant celuy qui donne la foy, que celuy qui la reçoit, la chose suiette, dont est question, & la maniere que la foy a esté donnée.

Division de ceste matiere.

3.

Celuy qui donne la foy.

Quant à celuy qui donne la foy, faut qu'il aye puissance de ce faire: s'il est sujet d'autruy il ne la peut donner; & l'ayant donnée sans congé ou approbation de son maistre, est de nul effect, comme il fut bien monsté au Tribun Saturnin & ses complices, qui sortis du Capitole (qu'ils auoyent pris par rebellion) sur la foy des Consuls, sujets & officiers de la republique, furent justement tuez. Mais tout homme libre & à foy doit tenir sa foy, tant grand soit-il & souuerain: voire plus est grand, plus y est-il obligé, car plus estoit-il libre à la donner. Et est bien dit, qu'autant doit valoir la simple parole du Prince, que le serment d'un priué.

4.

Celuy qui la reçoit.

Quant à celuy à qui est donnée la foy, qui qu'il soit, il la lui faut garder, & n'y a que deux exceptions, qui sont claires, l'une s'il ne l'auoit pas reçeuë, & ne s'en estoit contenté, c'est à dire qui auroit demandé autre cautiō & assurance. Car la foy comme chose sacrée doit estre reçeuë tout simplement, autrement ce n'est plus foy ni fiance, demander ostages, donner gardes, prendre caution ou gages avec la foy, c'est chose ridicule. Celui qui est tenu sous garde d'homme, de muraille, ou de ceps, s'il eschappe & se sauue n'est point en faute. La raison du Romain est bōne. *Vult sibi quisque credi, & habita fi-*

*fides ipsam sibi obligat fidem : fides requirit fiduciam, & re-
latina sunt.* L'autre, si l'ayant acceptée il la rompoit
le premier. *Frangenti fidem, fides frangatur eidem: quan-
do tu me non habes pro Senatore, nec ego te pro Consule.*
1 Le perfide ne mérite que la foy luy soit gardée;
par droit de nature, sauf que depuis il y aye eu ac-
cord, qui couvrist la perfidie, dont ne seroit plus
loisible la venger : hors de ces deux cas il la faut
garder à quiconque soit, à son sujet comme sera
dit.² A l'ennemi, telmoïn le beaufait d'Artilius Re- chap. 12.
gulus, la proclamation du Senat Romain contre
tous ceux qui auoyent esté congediés par Pyrrhus
sur leur foy, & Camillus qui ne vouloit pas seule-
ment auoir part ni se seruir de la perfidie d'autrui,
renuoyant les enfans des Flisques avec leur mai-
stre. 3 Au voleur & criminel public, telmoïn le fait
de Pompée aux pyrâtes & brigands, & d'Auguste
à Crocotas. 4 Aux ennemis de la Religion, à l'e-
xemple de Iosué contre les Gabaonites. Mais il
ne la faut pas bailler à ces deux derniers voleurs &
heretiques, ou apostats, ni la receuoir d'eux : car
il ne faut capituler ni traiter sciemment paix &
alliance avec telles gens, si ce n'est en extreme ne-
cessité, ou pour leur reduction, ou pour vn tres-
grand bien public : mais leur estant donnée il la
faut garder.

Quant à la chose subiecte, si elle est iniuste ou 5.
impossible, on en est quitte; & étant injuste, c'est Le sujet
bié fait de s'en departir, double faute de la garder. de la foy.
Toute autre excuse hors ces deux, n'est point de
mise, comme perte, dommage, desplaisir, incom-
modité, difficulté, comme ont prattiqué souuent
les Romains, qui ont rejetté plusieurs auanta-

Linus. ges grands pour ne rompre leur foy, *quibus tanta utilitate fides antiquior fuit.*

6. Quant à la maniere que la foy a esté donnée, c'est où y a plus à douter : car plusieurs pensent, que si elle a esté extorquée ou par force & crainte, ou par fraude & surprise, l'on n'y est point sujet, pource qu'en tous les deux cas le promettant n'a point eu de volonté, par laquelle il faut iuger toutes choses. Les autres au contraire : & de fait Iosué garda la foy aux Gabaonites, bien qu'extorquée par grande surprise & faux donné à entendre : & fut déclaré depuis qu'il deuoit ainsi faire. Parquoy il semble que l'on peut dire, qu'où il y a simple parole & promesse, l'on n'y est point tenu, mais si la foy donnée a esté reuestuë & autorisée par serment, comme au faict de Iosué, on y est tenu pour le respect du nom de Dieu ; mais qu'il est loisible apres en iugement poursuiure reparation de la tromperie, ou violence. La foy donnée avec serment & interuention du nom de Dieu oblige plus que la simple promesse ; & l'enfreindre, qui inclut perjure avec la perfidie, est beaucoup pire. Mais penser asseurer la foy par sermens nouueaux & estranges, comme plusieurs font est superflu entre gens de bien & inutile, si l'on veut estre desloyal. Le meilleur est de iurer par le Dieu Eternel, vëgeur des moqueurs de son nō, & infracteurs de la foy.

7. La perfidie & le parjure est en certain sens plus vilain & execrable, que l'atheisme. L'Atheiste qui ne croit point de Dieu neluy fait pas tant d'injure, ne pensant point qu'il y en ait, que celuy qui le fait, le croit, & le pariure par mocquerie. Celuy qui iure pour tromper, se mocque euidemment

7.
Perfidie
à
injure
à
Dieu.

de Dieu, & ne craint que l'homme. C'est moindre mal de mescroire Dieu, que s'en mocquer. L'horreur & le defreglement de la perfidie, & du parjure ne scauroit estre plus richement depeint, qu'il a esté par vn ancien, disant, que c'est donner témoignage de mespriser Dieu, & craindre les hommes. Qu'y a il plus monstrueux, qu'estre couard à l'endroit des hōmes, & braue à l'endroit de Dieu? Le perfide est apres traistre & ennemi capital de la societé humaine: Car il rompt & destruit la liaison d'icelle, & tout cōmerce, qui est la parole, laquelle si elle faut, nous ne nous tenons plus.

Aux hōmes.

A l'observation de la foy appartient la garde fidele du secret d'autrui, or c'est vne importune garde mesmement des grands: qui s'en peut passer fait sagement, mais encor faut-il fuir à le scauoir, comme fit ce Poëte à Lyfimachus. Qui prend en garde le secret d'autrui se met plus en peine qu'il ne pense: car outre le soin qu'il prend sur soy de le bien garder, il s'oblige à se feindre & desauouer sa pensée, chose qui fasche fort à vn cœur noble & genereux. Toutes-fois, qui le prend en garde le doit tenir religieusement: & pour ce faire & estre bon secretaire: il le doit estre par nature, & non par art, ni par obligation.

8.
Cardes.
le secret.

VERITE ET ADMONITION
libre.

CHAP. IX.

L'Admonition libre & cordiale est vne treffalutaire & excellēte medecine: c'est le meilleur office d'amitié; c'est aimer sainement que d'en-

I.
Chosez-
cellencie.

treprendre à blesser & offenser vn peu, pour profiter beaucoup : c'est vn des plus speciaux & plus vriles commandemens Euangeliques. *Si peccauerit in te frater tuus, corripe illum, &c.*

2
Vtile à
gus.

Tous ont quelquesfois besoin de ce remede: mais sur tous, ceux qui sont en grande prosperité: car il est tres-difficile d'estre heureux, & sage tout ensemble; Et les Princes qui soustiennent vne vie tant publique, ont à fournir à tant de choses, ne voyent & n'entendent que par les yeux, & les oreilles d'autrui: & tant de choses leur sont celées: Ils ont extreme besoin d'estre auertis, autrement ils courent grande fortune, ou ils sont bien sages.

3
Rare, difficile, d'agereuse.

Ce bon office est rendu de bien peu de gens: il y faut, disent les Sages, trois choses; iugement ou discretion, liberte courageuse, amitié & fidelité. Elles s'affaisonnēt ensemble. Peu s'en meslēt par crainte de desplaisir, ou faute de vraye amitié: & de ceux qui s'en meslent, peu le scauent bien faire. Or s'il est mal fait, comme vne medecine donnee mal à propos, blesse sans proffit, & produit presque le mesme effect avec douleur, que fait la flatterie avec plaisir. Estre loué, & estre repris mal à propos, c'est mesme blesseure, & chose pareillement laide à celuy qui le fait. La verité toute noble qu'elle est, si n'a elle pas ce priuilege d'estre employee à toute heure, & en toute sorte. Vne Ste. remōstrāce peut biē estre appliquee vicieusement.

4
Regles de la vraye admi-
sion.

Les aduis & precautions pour s'y bien gouverner seront ceux-cy: s'entend, où n'y a point grande priuauté, familiarité, confidence, n'y d'authorité, & puissance: car en ces cas n'y a lieu de garder si soigneusement ces regles suiuanes. 1. Obseruer

le lieu & le temps: que ce ne soit en temps ni lieu de feste & de grande ioye, ce seroit comme l'õ dit troubler toute la feste: ni de tristesse & aduersité, ce seroit lors vn tour d'hostilité, vouloir acheuer du tout, & accabler: c'est lors la saison de secourir & consoler. *Crudelis in re aduersa obiurgatio: damnare est obiurgare, cum auxilio est opus.* Le Roy Perseus se voyant ainsi traité par deux de ses familiers les tua. 2 Non pour toutes fautes indifferément, non pour les legeres & petites, c'est estre enuieux & importun & trop ambitieux repreneur. L'on pourroit dire, il m'en veut? ni pour les grâdes & dangereuses, lesquelles l'on sent assez, & l'on s'en craint d'estre en peine: il penseroit que l'on le guette. 3 Secretement & non deuât tesmoins, pour ne lui faire honte, comme il aduint à vn jeune hõme, qui la receut avec si grande honte estât repris de Pythagoras, qu'il s'en pendit: Plutarque estime que ce fut pour cela, qu'Alexandre tua son ami Clitus, de ce qu'il le reprenoit en compagnie: mais principalement que ce ne soit deuât ceux, desquels l'admonesté requiert estre approuué & estimé, cõme deuant sa partie en mariage, deuant ses enfans, ses disciples. 4 D'vne naifueté & franchise simple, nõchalante, sans aucun interest particulier, ou émotion tant petite soit-elle. 5 Se cõprendre en la faute & vser de termes generaux, nous nous oublions: à quoi pensons-nous? 6 Commencer par loiianges & finir par offres de seruice & secours, cela detrepe fort l'aigreur de la correction, & la fait aualer plus doucement: telle & telle chose vous sied fort bien, non pas si bien telle & telle. Il y a bien à dire entre celles-la, & celles-icy; l'on

ne diroit iamais qu'elles fortēt de mesme ouurier.

7.

7. Exprimer la faute par mots, qui soyent au dessous de poids de mesure de la faute. Vous n'y aués pas dutout bien pensé, au lieu de dire vous avez mal fait : ne receuez point ceste femme qui vous ruintera, au lieu de dire, ne l'apellez point, car vous vous ruynez pour elle : ne disputez point avec tel, au lieu de dire, nelui portés point d'enuie.

8.

8. Apres l'admonition acheuee ne s'en faut aller tout court, mais continuer d'entretenir par autres propos communs & plaisans.

DE LA FLATTERIE, MENT- terie & dissimulation.

CHAP. X.

1.
Flatterie
chose per-
nicieuse
& vilai-
ne.

FLATTERIE est vn poison tres dangereux à tous particuliers, & la presque vnique cause de la ruine du Prince, & de l'estat : est pire que faux témoignage, lequel ne corrompt pas le Iuge, mais le trompe seulement, lui faisant donner meschante sentence contre sa volonté, & iugement : mais la flatterie corrompt le iugement, enchante l'esprit, & le rend inhabile à plus conoistre la verité. Et si le Prince est vne fois corrompu de flatterie, il faudra meshui que tous ceux qui sont autour de lui, s'ils se veulent sauuer, soient flatteurs. C'est vne chose donc autant pernicieuse, comme la verité est excellente : car c'est corruption de la verité. C'est aussi vn vilain vice d'ame lasche, basse & belistresse, aussi laid & meschât à l'homme, que l'impudēce à la fēme. *Vt matrona metetrici dispar erit atq. discolor, infido scurræ distabit amic?* Et sont cōparez

les flatteurs aux putains, empoisonneurs, vendeurs d'huile, questeurs de repuës franches, aux loups, & dit vn autre sage, qu'il vaudroit mieux tomber entre les corbeaux que flatteurs.

Il y a deux sortes de gens sujets à estre flatés, c'est à dire à qui ne manquent iamais gens qui leur fournissent de cette marchandise, & qui aussi aisément s'y laissent prendre: sçauoir les Princes, chez qui les meschans gagnent credit par là, & les femmes: car il n'y a rien si propre & ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que les paistre & entretenir de leurs loüanges.

La flatterie est tres-difficile à euitter & à s'en garder, non seulement aux femmes à cause de leur foiblesse, & de leur naturel plein de vanité, & amateur de loüange: & aux Princes à cause que ce sont leurs parens, amis, premiers officiers, & ceux, dont ils ne se peuuent passer, qui font ce mestier. Alexandre ce grand Roy & Philosophe ne s'en peut defendre: & n'y a aucun des priuez, qui ne fist pis que les Rois, s'il estoit assiduëlement essayé & corrompu par ceste canaille de gens comme ils sont, mais generalement à tous; voire aux sages & à cause de sa douceur, tellement qu'encores qu'on la rebutte, si plaist elle, bien qu'on s'y oppose, toutesfois l'on ne luy ferme iamais du tout la porte, *unde sape exclusa nouissimè recipitur.* Et à cause de sa feinte qui la rend tresdifficile à descouuir: car elle est si bien fardée & couuerte du visage d'amitié, qu'il est mal-aisé de la discerner. Elle en vure les offices, en a la voix, en porte le nom, & la contre-fait si artificiellement, que vous diriez que c'est elle. Elle estude d'agrèer & complaire; elle hõnore &

2.
*Speciale
ment à
deux.*

3.
*Difficile
à euitter
& s'en
garder*

*Imite &
ressèble
l'amitié
mais c'est
est la fe-
ste.*

louë; elle s'embesoigne fort, & se remuë pour le bien & seruice, s'accommode aux volontez & humeurs: Quoy plus? elle entreprend mesme le plus haut & plus propre point d'amitié, qui est de remonstrer & reprendre librement. Bref le flateur se veut dire & monstrer superieur en amour à celuy qu'il flatte. Mais au rebours n'y a rien plus contraire à l'amitié; pire & plus contraire que la mesdisance, l'iniure, l'inimité toute ouuerte: c'est la peste & la poison de la vraye amitié: elles sont du tout incompatibles, *non potes me simul amico & adulateore vti.* Meilleures sont les aigreurs & pointeures de l'amy que les baisers du flateur. *meliora vulnera diligenti, quam oscula blandientis.*

4. Parquoy pour ne s'y mesconter, voicy par la
 Peinture vraye peinture les moyens de la bien recognoistre,
 & remarquer d'avec la vraye amitié. 1. La flatterie
 & antite est bien tost suiue de l'interest particulier, & en cela
 se de la cognoist: l'amy ne cherche point le siē. 2. Le flat-
 tierie & ami- teur est changeant & diuers en ses iugemens, com-
 me le miroir & la cire, qui reçoit toutes formes: c'est vn chameleon, vn polypus: faignés de louer ou vituperer & hayr, il en fera tout de mesmes, se pliant & accōmodant selon qu'il cognoistra estre en l'ame du flatté: l'amy est ferme & constant. 3. Il se porte trop ambitieusement & chaudement en tout ce qu'il fait, au sçeu & veu du flatté, à louer & s'offrir à seruir, *non imitatur amicitia sed praterit.* Il ne tient pas moderatiō aux actions externes, & au contraire au dedans il n'a aucune affection, c'est tout au rebours de l'amy. 4. Il cede & donne tousiours le haut bout & la victoire au flatté, & luy applaudit n'ayant autre but que de plaire, tellemēt qu'il loue

& tout & trop, voire quelque fois à ses despens, se blasmant & humiliant, comme le luitteur qui se baisse pour mieux atterrer son compagnon. L'amy va rondement, ne se soucie s'il a le premier ou second lieu, & ne regarde pas tant à plaire, cōme d'estre vtile & profiter, soit il doucement ou rudemēt, comme le bon medecin à son malade pour le guerir. Il veut quelque fois vsurper la liberté de l'amy à reprēdre, mais c'est biē à gauche. Car il s'arrestera à de petites & legeres choses, faignant n'en voir & n'é sentir de plus grādes: il fera le rude cēseur cōtre les autres parés, seruiteurs du flatté, de ce qu'ils ne font leur deuoir enuers luy: ou bien faindrad'auoir entendu quelque legeres accusations cōtre luy, & estre en grāde peine d'ē scauoir la verité deluy mesmes: & venant le flatté à les nier, ou s'en excuser, il prend de là occasiō de le louer plus fort. Je m'ensbahissois biē, dira il, & ne le pouuois croire; car ie voy le cōtraire: cōment prēdriés vous de l'autruy? vous donnés tout le vostre & ne vous souciés d'en auoir. Ou bien se seruira de reprehensions pour dauantage flatter, qu'il n'a pas allés de soin de soy, n'espargne pas allés sa personne, si requise au public, comme fist vn Senateur à Tybere en plein Senat avec mauuaise odeur. 6 Bref i'acheueray par ce mot, que l'amy tousiours regarde, sert, procure, & pousse à ce qui est de la raison, de l'honneste, & du deuoir; le flateur à ce qui est de la passion, du plaisir, & qui est ia malade en l'ame du flatté. Dont il est instrument propre à toutes choses de volupté & de desbauche, & non à ce qui est honneste ou penible & dangereux: il semble le singe qui n'estant propre à aucun seruice,

comme les autres animaux, pour sa part il sert de iouët & de risée.

5.
*Dumétir
sa lai-
deur &
son dom-
mage.*

A la flatterie est fort conioint & allié le mentir, vice vilain, dont disoit vn ancien, que c'estoit aux esclaves de mentir, & aux libres de dire verité. Quelle plus grande lascheté que se desdire de sa propre sciéce? Le premier trait de la corruptiõ des mœurs, est le bannissémēt de verité, cōme au contraire, dit Pindare, estre veritable est le cōmencement de grāde vertu & pernicious à la societé humaine. Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons les vns aux autres, comme a esté dit, si elle nous faut. Certes le silence est plus sociable que le parler faux. Si le mensonge n'anoit qu'un usage comme la verité, encores y auroit-il quelque remede; car nous prédriens pour certain le contraire de ce que dit le menteur: mais le reuers de la verité a cent mille figures, & vn champ indefini. Le bié, c'est à dire la vertu & la verité est fini & certain, cōme n'y a qu'une voye au blanc: le mal, c'est à dire le vice, l'erreur, & le mensonge est infini & incertain, car il y a mille moyens à se desuoyer du blāc. Certes si l'on cognoissoit l'horreur & le poids du mésonge, l'õ le poursuivroit à fer, & à feu. Et ceux qui ont en charge de la ieunesse deuroient avec toute instāce empescher & combattre la naissance & le progres de ce vice, & puis de l'opiniastrété, & de bonne heure, car tousiours croissent.

6.
*De la
feintise.*

Il y a vne menterie couuerte, & déguisée, qui est la feintise & dissimulation (qualité notable des courtisans, tenuë en credit parmy eux cōme vertu) vice d'ame lasche & basse, se déguiser, se cacher sous vn masque, n'oser se monstrier, & se faire

voire tel que l'on est c'est vne humeur couarde & seruite.

Or qui fait profession de ce beau mestier, vit en grande peine, c'est vne grande inquietude, que de vouloir paroistre autre, que l'on n'est, & auoir l'œil à soy, pour la crainte que l'on a d'estre descouuert. Le soin de cacher son naturel est vne gehenne, estre descouuert vne confusion. Il n'est tel plaisir que viure au naturel; & vaut mieux estre moins estimé, & viure ouuertement, que d'auoir tant de peine à se contrefaire, & tenir couuert: la franchise est chose si belle & si noble.

Mais c'est vne pouure mestier de ces gens; car la dissimulation ne se porte gueres, loin. Eelle est tost descouuerte, selon le dire, que les choses feintes & violentes ne durent gueres: & le salaire à telles gens est que l'on ne se fie point en eux, ni ne les croit on quand ils disent verité: l'on tient pour apocryphe, voire pour pipperie tout de qui vient d'eux.

Or il y a icy lieu de prudence & de mediocrité: Car si le naturel est difforme, vicieux & offensif à autruy, il le faut contraindre, ou pour mieux dire corriger. Il y a difference entre viure franchemēt, & viure nonchalammēt. Item il ne faut tousiours dire tout, c'est sottise: mais ce que l'on dit, faut qu'il soit tel que l'on pense.

Il y a deux sortes de gens, ausquels la feintise est excusable; voire aucunement requise, mais pour diuerses raisons, sçauoir le principe, pour l'vtilité publique, pour le bien & repos sien & de l'estat, comme a esté dit cy dessus: Et les femmes pour la bié seance, car la liberté trop fraîche & hardie leur

7.
Sa diffi-
culté

8.
Inutilité

9.
Conseil
sur ce.

10.
Feintise
bié seance
aux fem-
mes.

est melleante & gauchit à l'impudence. Les petits deguifemés, faire la petite bouche, les figures, & faintifes, qui sentent à la pudeur & modestie, ne trompent personne que les fots, & leur siet fort bien, sont là au siege d'honneur. Mais c'est chose, qu'il ne faut point estre en peine de leur apprendre: car l'hipocrisie est comme naturelle en elles. Elles y sont toutes formées & s'en seruēt par tout & trop, visage, vestemés, paroles, contenances, rire, pleurer, & l'exercent non seulement enuers leurs maris viuans, mais encores apres leur mort. Elles feignent vn grand dueil, & souuent au dedans riēt. *Iactantius mœrent quæ minus dolent.*

DV BIEN-FAICT, OBLIGATION,
& recognoissance.

CHAP. XI.

LA science & matiere du bienfait & de la recognoissance de l'obligation actiue & passiuue, est grande, de grãd vsage, & fort subtile. C'est en quoy nous faillons le plus: nous ne scauons ny bien faire, ny le recognoistre. Il semble que la grace tant le merite, que la recognoissance soit coruee, & la vengeance ou la mescognoissance soit à gain, tant nous y sommes plus prompt & ardens. *Gratia oneri est ultio, in quæstu habetur: aliis iniuria quàm merita descendunt.* Nous parlerons donc icy premierement du merite & bienfait, où nous comprenons l'humanité, liberalité, aumosne, & leurs contraires, inhumanité, cruauté: & puis de l'obligation, recognoissance & mescognoissance, ou ingratitude, & vengeance.

Dieu, nature, & toute raison nous conuient à bien faire & meriter d'autrui. Dieu par son exemple, & son naturel, qui est toute bonté; & ne sçaurions mieux imiter Dieu que par ce moyen, *nulla re pro- pius ad Dei naturam accedimus, quàm beneficentia. Deus est immortalis succurrere mortali.* Nature tesmoin qu'un chacun se delecte à voir celuy, à qui il a bien fait: c'est son semblable, *nihil tam secundum naturam, quàm iuuare consortem naturæ.* C'est l'œuvre de l'homme de bien & genereux, de bien faire & meriter d'autrui, voire d'en chercher les occasions, *liberalis etiam dandi causas querit* & dit on que le bon sang ne peut mentir, ny faillir au besoin. C'est grandeur de donner; petitesse de prendre, *Beatius est dare, quàm accipere*: qui donne, se fait honneur, se rend maistre du preneur; qui prend se vend. Qui premier, dit quelcun, a inuenté les bienfaits, a forgé des ceps, & menottes pour lier & captiuer autrui: dont plusieurs ont refusé de prendre, pour ne blesser leur liberté, spécialement de ceux qu'ils ne vouloyent aymer ny recognoistre, comme porte le conseil des sages, ne prendre du meschant, pour ne luy estre tenu. Cesar disoit, qu'il n'arriuoit aucune voix à ses oreilles plus plaisante, que prieres & demandes: c'est le mot de grandeur, demandés moy: *innota me in die tribulationis (eruat te) & honorificabis me.* C'est aussi le plus noble & honorable vſage de nos moyens, lesquels cependant que les tenons & possedons priuément, portent des noms vils & abjects, maisons, terres, deniers: mais estans mis au iour & employés au secours d'autrui, sont anoblis de titres nouveaux, illustres, bienfaits, liberalités, magnificences. C'est la meilleure & plus vtile em-

i.
Exhortations à bien faire par di- uerses raisons.
Cic. Plin

Ambros

ploite qui soit: *ars questuosissima, optima negotiatio*, par laquelle le principal est bien assuré, & le profit en est tres-grad. Et à vray dire, l'homme n'a rié vrayement sien, que ce qu'il donne, car ce que l'on retient & garde si serré, se gaste, diminué, & eschappe par tant d'accidens, & la mort en fin; mais ce qui est donné, ne se peut deperir ou enuieillir: dont Marc Antoine abbatu de la fortune, & ne luy restant plus que le droit de mourir, s'escria n'auoir plus rien que ce qu'il auoit donné, *hoc habeo quodcumque dedi*. C'est donc vne tresbelle & noble chose en tout sens, que cette douce, debōnaire, & prompte volonté de bien faire à tous; cōme au contraire n'y a vice plus vilain & de testable, que la cruauté, & contre Nature, dōt aussi est appelé inhumanité.

2.
Distinction du bien-fait.

Laquelle viēt de cause contraire à celle du biē fait; sçauoit de coïardise & lascheté comme a esté dit. Il y a deux façons de biē faire à autruy, en luy profitant & en luy plaissant: par le premier l'on est admiré, estimé; pour le second l'on est aymé, & bien voulu. Le premier est beaucoup meilleur, il regarde la necessité & le besoin, c'est agir en pere, & en vray amy. Plus y a doubles bien-faits, les vns sont deuoirs, qui sortent d'obligation, naturelle, ou legitime; les autres sont merites & libres, qui partent d'affection pure. Ceux ci semblent plus nobles: toutesfois si ceux là se font avec attention & affection, bien qu'il soient deubs, sont excellens.

3.
Le bien-fait interne & externe.

Le bien-fait & le merite n'est pas proprement ce qui se donne, se voit, se touche; ce n'en est que la matiere grosse, la marque, la montre, mais c'est la bonne volonté. Le dehors est quelquefois petit, & le dedans est tres-grand; car ç'a esté avec vne

tres-

tres-grande faim & affection, iusques à en chercher les occasions; on a donné tant que l'on a peu, & de ce qui faisoit besoin, ou estoit le plus cher, *in beneficio hoc suspiciendum quod alteri dedit, ablaturus sibi, vilitatis suæ oblitus.* Au rebours de don grand, la grace petite; car c'est à regret, s'il le fait demander & marchander long temps, & songe s'il le donneroit: c'est de son trop avec parade, le fait fort valloir; le donne plus à soy & à son ambition, qu'à la nécessité & au bien du receuant. Item le dehors peut estre incontinent rauy, esuanouy, le dedans demeure ferme; la liberté, santé, l'honneur, qui vient d'estre donné, peut estre tout à l'instant enleué & emporté par vn autre accident, le bien-fait nonobstant demeure entier.

Les aduis pour se conduire au bien-fait seront ceux-cy, selon l'instruction des sages. Premièrement à qui? à tous: il semble que bien faire aux meschans & indignes, c'est faire tout en vn coup plusieurs fautes, cela dōne mauvais nom au donneur, entretient & eschauffe la malice, rend ce qui appartient à la vertu & au merite, comme aussi au vice. Certes les graces libres & fauorables ne sont deües qu'aux bons & dignes: mais en la nécessité & en la generalité, tout est commun. En ces deux cas les meschans & ingrats y ont part, s'ils sont en nécessité, ou bien s'ils sont tellement meslés avec les bons, que les vns n'en puissent auoir sans les autres. Car il vaut mieux bien-faire aux indignes, à cause des bons, que d'en priver les bons à cause des meschans. Ainsi fait Dieu du bien à tous, pleuant & eslançant ses rayons indifferemment: mais les dons speciaux, il ne les donne qu'à ceux qu'il a

4.
Regles
du bien-
fais.

A qui.

choisis pour siens; *non est bonum sumere panem filiorum & proicere canibus, multum refert vtrum aliquem non excludas, an eligas.* Au besoin donc, en l'affliction & nécessité, il faut bien faire à tous, *hominibus prodesse natura iubet, vbicunq; homini beneficio locus.* Nature & l'humanité nous apprend de regarder, & nous prester à ceux qui nous tendent les bras, & non à ceux qui nous tournent le dos: à ceux plustost à qui nous pouuons faire du bien, qu'à ceux qui nous en peuuent faire. C'est generosité se mettre du party battu de la fortune, pour secourir les affligez, & soustraire autant de matiere à l'orgueil & impetuosité du victorieux, comme fit Chelonis fille & femme de Roy, laquelle ayant son pere & son mary mal ensemble, lors que le mary eut le dessus contre son pere, fist la bonne fille suiuant & seruant son pere par tout en ses afflictions: puis venant la chance à tourner, & son pere estant le maistre se tourna du costé de son mary, l'accompagnant en toutes sa trauerfes.

5.
Volontiers.

En second lieu, il faut bien faire volontiers, & gayement, *non ex tristitia aut necessitate; hilarem datorem diligit Deus: bis est gratum, quod opus est, si vltro offeras,* sans se laisser prier ny presser, aucunement ce ne sera point agreable; *Nemo lubenter debet quod non accepit sed expressit.* Ce qui est accordé à force de prieres est bien cherement vendu; *non tulit gratis, qui accepit rogans, imò nihil carius emitur, quam quod precibus.* Celuy qui prie s'humilie, se confesse inferieur, couure son visage de honte, honore grandement celuy qu'il prie: dont disoit Cesar, apres s'estre defait de Pompée, qu'il ne prestoit plus volontiers l'oreille, & ne se plaisoit tant en aucune chose, que

à estre prié, & à ces fins donnoit esperance à tous, voire aux ennemys, qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient: Les grâces sont vestues de robes transparentes & delceintes, libres & non contraintes.

Tost & promptement: cestuy-cy semble dépendre du precedent, les bien-faits s'estiment au pris de la volonté. Or qui demeure long temps à se-courir & dōner, semble auoir esté long temps sans le vouloir, *qui tarde fecit, diu noluit*. Comme au rebours la promptitude redouble le bien fait: *bis dat, qui celeriter*. La neutralité & l'amusement qui se fait icy, n'est approuvé de personne que des affronteurs. Il faut vser de diligence en tout cas. Il y a donc icy cinq manieres de proceder, dont les trois sont reprouuées, refuser & tard, c'est double iniure: refuser tost, & donner tard sont presque tout vn: & y en a qui s'offenseroient moins de prompt refus: *Mimus decipitur, cui negatur celeriter*. C'est donc le bon de donner tost, mais l'excellent est d'anticiper la demande, deuiner la necessité & le desir.

Sans esperance de reddition, c'est où gist principalement la force & vertu du bien-fait. Si c'est vertu, elle n'est point mercenaire: *tunc est virtus dare beneficia non reditura*. Le bien-fait est moins richement assigné, où y a retrogradation & reflexion: mais quand il n'y a point de lieu de reuanche, voire l'on ne sçait d'où vient le bien; là le bien-fait est iustement en son lustre. Si l'on regarde à la pareille, l'on dōnera tard, & à peu. Or il vaut beaucoup mieux renoncer à toute pareille, que laisser à bien faire & meriter: cherchant ce payement estranger & accidétal, l'on se priue du naturel & vray, qui est la

ioye, & gratification interne d'auoir bien-fait. Aussi ne faut il estre prié deux fois d'vne mesme chose: faire iniüre est de soy vilain & abominable, & n'y faut autre chose pour s'en garder. Aussi bien meriter d'autruy; est beau & noble, & ne faut autre chose pour s'y eschauffer. Et en vn mot, ce n'est pas bien faire, si l'on regarde à la pareille, c'est trafiquer & mettre à profit: *Non est beneficium quod in quaestum mittitur*. Il ne faut pas confondre & mesler des actions tant diuerses: *demus beneficia, non saneremus*. Tels meritent bien d'estre trompés qui s'y attendent: *dignus est decipi, qui de recipiendo cogitaret, cum daret*. Celle n'est femme de bien, qui pour mieux rappeler & reschauffer, ou par crainte, refuse: *que quia non licuit non dedit, ipsa dedit*. Aussi ne merite celuy qui fait bien, pour le r'auoir. Les graces sont vierges, sans esperance de retour, dit Hesiodé.

8.
Au desir
du rece-
uant.

Bien faire à la façon que desire, & qui vient à gré à celuy qui reçoit, afin qu'il cognoisse & sente que c'est vrayement à luy que l'on la fait. Surquoy est à sçauoir qu'il y a doubles bien-faits, les vns sont honorables à celuy qui les reçoit; dont ils se doiuent faire en public: les autres vtils qui secourent à l'indigence, foiblesse, honte, & autre nécessité du receuant. Ceux-cy se doiuent faire secretement, voire s'il est besoin que celuy seul le sçache qui le reçoit: & s'il sert au receuant d'ignorer d'où le bien vient (pource que peut estre il est touché de honte, qui l'empescheroit de prendre, encôres qu'il en eust besoin) il est bon & expediant de luy celer, & luy faire couler le bien, & secours par sous main. C'est assez que le bien-faicteur le sça-

che, & sa conscience luy serue de tesmoin, qui en vaut mille.

Sans lesion ou offense d'autruy, & sans preiudice de la iustice; bien faire sans mal faire: donner à l'un aux despens de l'autre, c'est sacrifier le fils en la presence du pere, dit le sage. 9. Sans de merite aucun.

Et prudemment: l'on est quelquesfois bien empesché à respondre aux demandes & prieres, à les accorder ou refuser. Cette difficulté vient du mauvais naturel de l'homme, mesmement du demandeur, qui se fasche par trop de souffrir vn refus, tant iuste soit-il & tant doux. C'est pourquoy aucuns accordent & promettent tout, tesmoignage de foiblesse, voire ne pouuans, ou qui pis est, ne voulans tenir, & remettans à vider la difficulté au point de l'execution, ils se fient, que plusieurs choses arriuerōt, qui pourront empeschier & troubler l'effet de la promesse, & ainsi deliureront le prometteur de son obligation; où bien estant question de tenir, l'on trouuera des excuses & des eschappatoires, & cependant contentēt pour l'heure de demandeur. Mais tout cela est reprobé; il ne faut accorder ny promettre que ce que l'on peut, doit, & veut tenir. Et se trouuant entre ces deux dangers du mal promettre, car il est où iniuste, ou indigne & messeant, ou faire vn refus qui irritera & causera quelque sedition ou ruine, l'aduis est de rompre le coup, ou en dilayant la response, ou bien composant tellement la promesse en termes generaux ou ambigus, qu'elle n'oblige point precisément. Il y a icy de la subtilité & finesse, esloignée de la franchise, mais l'iniustice du demandeur en est cause & le merite. 10.

D'un cœur humain & affection cordiale, *homo sum humani à me nihil alienum puto*; spécialement envers les affligés & indigens; c'est ce qu'on appelle miséricorde. Ceux qui n'ont cette affection, *ἀσπρῶι & ἰμμάνες*, sont inhumains; & marqués pour n'estre des bons & élus. Mais c'est d'une forte, ferme & genereuse; & non d'une molle, effeminée, & troublée. C'est vne passion vicieuse & qui peut tomber en meschante ame, de laquelle il est parlé en son lieu; car il y a bonne & mauuaise miséricorde. Il faut secourir aux affligés sans s'affliger, & adapter à soy le mal d'autrui; n'y rien raualler de la iustice & dignité, car Dieu dit, qu'il ne faut point auoir pitié du poure en iugement: ainsi Dieu & les saints sont dits miséricordieux & pitoyables.

12. Sans se jacter, en faire feste, ny bruit, c'est espee de reproche: ces vāteries ostent tant la grace, voire descrient & rendent odieux les bien-faits, *hoc est in odium beneficia perducere*. C'est en ce sens qu'il est dit, que le bien-facteur doit oublier les bien-faits.

13. Continuer & par nouueaux bien-faits cōfirmer, & rajeunir les vieux (cela conuie tout le monde à l'aymer, & rechercher son amitié) & iamais ne se repentir des vieux, quoy qu'on sente auoir semé en terre sterile & ingrate, *beneficij tui etiam infelicitas placeat, nusquam hac vox, vellem non fecisse*. L'ingrat ne fait tort qu'à soy, le bien fait pour cela n'est pas perdu; c'est vne chose consacrée, qui ne peut estre violée, ny esteinte par le vice d'autrui. Et pource qu'un autre est meschant, ne faut pas laisser d'estre bon & de continuer son office: mais qui plus est l'œuvre du noble cœur & genereux, est en continuant à bien faire, rompre & vaincre la malice.

& ingratitude d'autrui, & le remettre en santé;
*optimi viri & ingentis animi est tamdiu ferre ingratum, do-
 nec feceris gratam: vincit malos pertinax bonitas.*

Sans troubler ou importuner le receuant en sa ^{14.} Ny re-
 jouissance, comme font ceux qui ayent donné vne ^{uoquer}
 dignité ou charge à quelcun, veulēt encores apres ^{ou trou-}
 l'exercer: ou bien luy procurer vn bien, pour puis ^{bler le}
 en tirer tout ce qui leur plaira. Celuy qui a receu ^{bien-fait}
 ce bien ne le doit endurer, & pource n'est point
 ingrat: & le bien facteur efface son bien fait & can-
 celle l'obligation. Vn de nos Papes refusant à vn
 Cardinal, qui le prioit peut estre de chose iniuste,
 & luy allegant d'estre cause qu'il estoit Pape, res-
 pondit bien, laisse moy donc estre Pape, & ne m'o-
 ste ce que tu m'as donné.

Après ces regles & aduis de bien faire, il est à sca- ^{15.}
 uoir qu'il y a des biē-faits plus receuables & agrea- ^{Distin-}
 bles les vns que les autres, & qui sōt plus ou moins ^{ctions de}
 obligeans: ceux-là sont les mieux venus, qui sor- ^{biē-faits}
 tent de main amie, de ceux que l'on est disposé
 d'aimer sans cette occasion: au cōtraire il est grief
 d'estre obligé à celuy, qui ne plaist, & auquel on
 ne veut rien deuoir. Ceux aussi qui viennent de la
 main de celuy qui y est aucunement obligé; car il
 y a de la iustice, & obligent moins. Ceux qui sont
 faits en la necessité & au grand besoin, ceux-cy
 ont vne grande force; ils font oublier toutes les
 iniures, & offenses passées, s'il y en auoit eu, &
 obligent fort, comme au contraire le refus en tel-
 le saison est fort iniurieux, & fait oublier tous les
 precedens bien-faits. Ceux qui se peuuent reco-
 gnoistre & receuoir la pareille; comme au cōtraire,
 les autres engendrent hayne: car celuy qui sent de

tout obligé sans pouuoir payer, toutes les fois qu'il void son bien-facteur, il pense voir le tesmoin de son impuissance, ou ingratitude, & luy fait mal au cœur. Il y en a qui plus sont hounestes & gracieux, plus sont pesans au receuant, s'il est homme d'honneur, comme ceux qui lient la conscience, la volonté, car ils serrent bien plus & le font demeurer en ceruelle, & en crainte de s'oublier & faillir. L'on est bien plus prisonnier sous la parole, que sous la clef. Il vaut mieux estre attachez par les liens ciuils, & publics, que par la loy d'honesteté & de conscience; plustost deux notaires, qu'un. Je me fie en vous, en vostre foy & conscience: cestuy-cy fait plus d'honneur, mais estreint, serre, sollicité, & presse bien plus: en celuy-là l'on s'y porte plus laschement: car l'on se fie que la loy & les attaches externes reueilleront assez, quand il faudra. Où y a de la contrainte, la volonté se relasche: où y a moins de contrainte, la volonté se reserre: *quod me ius cogit vix à voluntate impetrem.*

16.
Obligacion me-
re & fil-
le du bié-
faire.

Du bien-fait naist l'obligation, & d'elle aüssi il en sort & est produit; ainsi est-il l'enfant & le pere, l'effet & la cause, & y a double obligation active & passive. Les parens, les Princes & superieurs par deuoir de leur charge sont tenus de bié faire & profiter à ceux, qui leur sont cōmis, & recommandez par la nature, ou par la loy; & generalement tous ayans moyens, enuers tous necessiteux, & affligez, par le commandement de nature. Voila l'obligation premiere, puis des bien-faits, soyent ils deubs & emanent de cette premiere obligation, ou bien libres & purs merites, sort l'obligation seconde & acquit, par laquelle les receuans sont

tenus à la recognoissâce & remercimēt: tout cecy est signifié par Hesiodé, qui a fait les graces, trois en nombre, & s'entretiens par les mains.

La premiere obligation s'acquie par les bons offices d'un chacun, qui est en quelque charge, lesquels seront tantost discourus en la seconde partie qui est des devoirs particuliers: mais elle s'affermit, & se relasche, & amoindrit accidentalement, par les conditions, & le fait de ceux qui les reçoivent. Car leurs offenses, ingratitudez, & indignitez deschargent aucunement ceux, qui sont obligez d'en avoir soin: & semble que l'on en peut presque autant dire de leurs defauts naturels. L'on peut iustement moins aymer son enfant, son cousin, son sujet non seulement malicieux & indigne; mais encores laid, bossu, mal-heureux, mal-né; Dieu mesmes luy en a rabbatu cela de son pris & estimation naturelle: mais il faut en se refroidissant, garder moderation & iustice: car cecy ne touche pas le secours de la necessité, & les offices deus par la raison publique, mais l'attentiō & affection qui est l'interne obligation.

La seconde obligation née des bien-faits est celle, que nous auons à traiter & regler maintenant: premierement la loy de recognoissance & remerciement est naturelle, tesmoin les bestes, non seulement priuées & domestiques, mais faroufches & sauvages; ausquelles se trouuēt de notables exemples de recognoissance, comme du Lyon enuers l'esclaué Romain: *Officia etiam fera sentiant.* Secondement c'est acte certain de vertu, & tesmoignage de bonne ame, dont est plus à estimer que le bien-fait, lequel souuent vient d'abondance, puissance,

17.

Obliga-
tion pre-
miere &
mere.

16.

Seconde
& fidele
recog-
noissance
recom-
mandée.

serimus, & hæc quasi merces authoris. Cōme on a trou-
 ué le cœur & la main d'autruy ouuerte à biẽ faire,
 aussi faut il auoir la bouche ouuerte à le prescher;
 & afin que la memoire en soit plus ferme & solen-
 nelle, nommer le bien-fait & le presant du nom du
 bien-facteur. Le quatrieme est à rendre avec ces
 quatre mots d'aduis. Que ce ne soit tout prōpte-
 ment, ny trop curieusement, cela a mauuais odeur,
 & semble que l'on ne vüelle riẽ deuoir, mais payer
 le bien-fait: c'est aussi donner occasiō au bien-fai-
 sant de penser, que son bien-fait n'a pas esté bien
 reçeü; se montrer trop ambitieux & soigneux de
 rēdre, c'est encourir soupçon d'ingratitude. Il faut
 donc que ce soit quelque temps apres, & non fort
 long, afin de ne laisser vieillir le present: (les graces
 sont peintes ieunes) & avec belle occasion, laquel-
 le s'offre de soy-mesme, ou bien soit estudiée sans
 esclat & sans bruit. 2. Que ce soit avec vsure & sur-
 passe le bien fait, comme la bonne terre, *ingratus est,*
qui beneficium reddit sine usura, ou à tout le moins, l'es-
 gale avec toute demonstratiō, que l'on estoit obli-
 gé à mieux, & que cecy n'est pas pour satis-faire à
 l'obligatiō, mais pour mōtrer qu'on se recognoist
 obligé. 3. Que ce soit tres-volōtiers & de bon cœur,
Ingratus est qui metu gratus est; Si ainsi il a esté donné.
Eodem animo beneficium debetur, quo datur: errat si quis be-
neficium libentius accipit quam reddit. 4. Si l'impuissance
 y est de le rendre par effet, au moins la volōté y
 doit estre, qui est la premiere & principale par-
 tie, & comme l'ame tant du bien fait que de la re-
 cognoissance: mais elle n'a point de tesmoin que
 soy-mesme: & faut recognoistre non seulement
 le bien reçeü, mais encōres celuy qui a esté offert,

& qui pouuoit estre receu, c'est à dire, la volonté du bien-facteur, qui est, comme a esté dit, le principal.

SECONDE PARTIE, QUI

est des deuoirs speciaux de certains à certains par certaine & speciale obligation.

P R E F A C E.

Ayant à parler des deuoirs speciaux & particuliers differens, selon la diuersité des personnes & de leurs estats, soyent inegaux, comme superieurs & inferieurs, ou egaux, nous commencerons par les mariez qui sont mixtes, & tiennent de tous les deux, Equalité & Inequalité. Aussi faut-il premièrement parler de la iustice & des deuoirs priuez, & domestiques, auant que des publics, car ils precedent; comme les familles & maisons sont premieres que les Republicques, dont la iustice priuée qui se rend en la famille est l'image, la source & le modelle de la republique. Or ces deuoirs priuez & domestiques sont trois, sçauoir entre le mary & la femme, les parens & les enfans, les maistres & seruiteurs. Voila toutes les parties d'une maison & famille, laquelle prend son fondement du mary & de la femme, qui en sont les maistres & autheurs. Parquoy premierement des mariez.

DEVOIR DES MARIÉS.

CHAP. XII.

SELON les deux considerations diuerses, qui sont au mariage, cōme a esté dit, sçauoir *Devoirs communs* Equallité, & Inégalité, aussi sont de deux sortes les devoirs & offices des mariés: les vns mesmes & communs à tous deux, également reciproques & de pareille obligation, encores que selon l'usage du monde ne soyent de pareille peine, reproche, inconuenient; sçauoir vne entiere loyauté; fidelité, communauté; & communication de toutes choses, puis vn soin, & autorité sur la famille & tout le bien de la maison. De cecy plus au long au liure premier.

Les autres sont particuliers & differens selon l'inegalité, qui est entre eux, car ceux du mary sont. Instruire la femme, l'enseigner avec douceur de toute chose, qui est de son deuoir, honneur & bien, & dont elle est capable. 2. La nourrir, soit qu'elle aye apporté douaire ou non. 3. La vestir. 4. Coucher avec elle. 5. L'aymer & la defendre: les deux extremités sont laides & vicieuses, les tenir suiettes comme seruantes, & s'assuierir à elles comme maistresses. Voila les principaux. Ceux-cy viennent apres; la penser malade, la deliurer captiue, l'enseuelir morte, la nourrir demeurant veue, & les enfãs qu'il a eu d'elle par prouisiō testametaire.

Les devoirs de la femme sont rendre honneur, reuerence & respect à son mary, comme à son maistre & bon seigneur; ainsi ont appelé leurs maris les

Particuliers du mary.
3.
De la femme.

sages femmes, & le mot hebreu *Baal* signifie tous les deux mary & seigneur. Celle qui s'aquite de ce deuoir, fait plus pour soy & son hōneur, que pour son mary: & faisant autrement ne fait tort qu'à elle. 2. Obeissance en toutes choses iustes & licites, s'accōmodant & se ployant aux meurs & humeurs de son mary, comme le bon miroir, qui represente fidelement la face, n'ayant aucun dessein, amour, pensēmēt particulier: mais comme les dimensions & accidēs, qui n'ont aucune action ou mouuemēt propre, & ne se remuēt qu'avec le corps, elles se tiennent en tout & par tout au mary. 3. Seruice, cōme luy appareiller par soy ou par autruy ses viures, luy lauer les pieds. 4. Garder la maison, dōt est cōparée à la tortuē, & est peinte ayant les pieds nuds, & principalemēt le mary absent. Car esloignée du mary elle doit estre cōme inuisible, & au rebours de la Lune ne paroistre point, & pres de son Soleil paroistre. 5. Demeurer en silence & ne parler qu'avec son mary ou par son mary: & pource que c'est chose rare & difficile, que la femme silencieuse, elle est ditte vn don de Dieu precieux. 6. Vaquer & estudier à la mesnagerie, c'est la plus vtile & honorable, sciencē & occupation de la femme, c'est sa maistresse qualité, & qu'on doit en mariage chercher principalement en moienne fortune; c'est le seul dōtaire, qui sert à ruyner, ou à sauuer les maisons; mais elle est rare. Il y en a d'auaricieuses, mais des mesnageres peu. Or il y en a bien à dire des deux. *Dē la mesnagerie tost apres à part.*

^{4.}
Aduis
sur l'ac-
coïntance. En l'accoïntance & vsage de mariage il faut de la moderation, c'est vne religieuse & deuote liaison: voila pourquoy le plaisir, qu'on en tire doit

estre meslé à quelque seuerité; vne volupté ^{pru-privée} prudente & conscientieuse. Il faut toucher sa femme ^{des ma} seuerément & pour l'honesteté, comme dit est, & ^{ricz} de peur, comme dit Aristote, qu'en la chatouillant trop lasciuemēt le plaisir ne la face sortir hors des gons de raison: & pour la santé: car le plaisir trop chaud & assidu altere la semēce, & empesche la generatiō. Afin d'autre part qu'elle ne soit trop languissante, morfonduë & sterile, il s'y faut présenter rarement. Solon l'a taillé à trois fois le mois: mais il ne s'y peut donner loy, ny regle certaine.

La doctrine de la mesnagerie suit volontiers, & est annexée au Mariage. *Plutarq.
in Solon.
ne.*

MESNAGERIE.

CHAP. XIII.

LA mesnagerie est vne belle, iuste, & vtile occupation. C'est chose heureuse, dit Platon, de faire ses affaires particuliers, sās iniustice. Il n'y a rien si beau qu'vn mesnage bien réglé, bien paisible.

C'est vne occupation, qui n'est pas difficile: qui sera capable d'autre chose, le sera de celle-la: mais elle est empeschante, penible, espineuse, à cause l'vn si grand nombre d'affaires: lesquels bien qu'ils soyent petis & menus; toutesfois pour ce qu'ils sont drus, espais, & frequens, faschent & ennuyent. Les espines domestiques piquent, pour ce qu'elles sont ordinaires; mais si elles viennent des personnes principales de la famille, elles rongent, vlcèrent, & sont irremediabiles.

Auoir à qui se fier, & sur qui se reposer, c'est vn

grand sejour & moyen propre pour viure à son aise: il le faut choisir loyal & entier, comme l'on peut; & puis l'obliger à bien faire par vne grande confiance: *habita fides ipsam obligat fidem, multi fallere docuerunt, dum timent falli; & alius ius peccandi, suspicando dederunt.*

4. Les preceptes & aduis de mefnagerie principaux sont ceux-cy. Acheter & despendre toutes choses en temps & saison, elles sont meilleures & à meilleur pris. 2. Garder que les choses qui sont en la maison ne se gastent & perissent, ou se perdent & s'emportent, cecy est principalement à la femme: à laquelle Aristote donne par preciput cette autorité & ce soin. 3. Pouruoir premierement & principalement à ces trois, Necessité, Netteté, Ordre: & puis s'il y a moyen, l'on aduifera à ces trois autres (mais les Sages ne s'en donneront pas grand peine: *non ampliter sed munditer conuiuium: plus salis quam sumptus*) Abondance, pompe & parade, exquise & riche façon. Le contraire se pratique souuent aux bonnes maisons, où y aura lits garnis de soye, pourfilés d'or, & n'y aura qu'une couverture simple en hyuer, sans aucune commodité de ce qui est le plus necessaire. Ainsi de tout le reste.

5. Regler sa despense; ce qui se fait en ostant la superflue, sans faillir à la necessité, deuoir & bien-seance: vn ducat en la bourse fait plus d'honneur, que dix mal despendus, disoit quelcun. Puis, mais c'est l'industrie & la suffisance, faire mesme despense à moindre frais, & sur tout ne despendre iamais sur le gain aduenir & esperé.

6. Auoir le soin & l'œil sur tout; la vigilance & presence du maistre, dit le prouerbe, engresse le che-
ual &

ual & la terre. Mais pour le moins le maistre & la maistresse doyvent celer leur ignorance & insuffisance aux affaires de la maison, & encores plus leur non-chalance, faisant mine de s'y entendre & d'y penser: car si les officiers & valets croyent que l'on ne s'en soucie; ils en feront de belles.

DEVOIR DES PARENS

& enfans.

CHAP. XIV.

LE deuoir & obligation des parens & enfans est reciproque & reciproquemēt naturelle: si celle des enfans est plus estroite, celle des parens est plus ancienne, estans les parens premiers auteurs & la cause & plus importante au public: car pour le peupler & garnir de gens de bié & bons citoyens est necessaire la culture, & bonne nourriture de la ieunesse; qui est la semence de la republique. Et ne vient point tant de mal au public de l'ingratitude des enfans enuers leurs parens, comme de la non-chalance des parens en l'instruction des enfans: dont avec grande raison en Lacedemone, & autres bonnes polices, y auoit punition & amende contre les parens, quand leurs enfans estoient mal complexionez. Et disoit Platon, qu'il ne scauoit point, en quoy l'homme deust apporter plus de soin & de diligence, qu'à faire vn bon fils. Et Crates s'escricoit en cholere, à quel propos tant de soin d'ammasser des biens, & ne se soucier à qui les laisser. C'est comme se soucier du soulier & non de son pied. Pourquoi des biens à vn qui n'est pas sage.

& n'en sçait vser ? Comme vne belle & riche selle sur vn mauuais cheual. Les parens donc sont doublement obligez à ce deuoir, & pource que ce sont leurs enfans, & pour ce que ce sont les plantes tendres & l'esperance de la republique ; c'est cultiuier la terre, & celle du public ensemble!

2.
*Division
de l'office
des pa-
rens.*

Or cet office a quatre parties successiues, selon les quatre biens, que l'enfant doit receuoir successiuemēt de ses parens, la vie, la nourriture, l'instruction, la communication. La premiere regarde le temps, que l'enfant est au ventre iusques à la sortie inclusiuement; la seconde le temps de l'enfance au berceau, iusques à ce qu'il sçachē marcher & parler; la tierce toute la ieunesse; cette partie sera plus au long & serieusement traittée; la quatriesme est de leur affection, communication, & comportement enuers leurs enfans. Ja hommes faits, touchant les biens, pensées, desseins.

3.
*Premiere
partie,
l'office
des pa-
rens.*

La premiere, qui regarde la generation & portée au vêtre n'est pas estimée & obseruée avec telle diligence qu'elle doit, combiē qu'elle aye autant ou plus de part au bien & mal des enfans, tant de leurs corps que de leurs esprits, que l'educatiō & instruction apres qu'ils sont nez, & grandets. C'est elle qui dōne la subsistance, la trempe, le temperamēt, le naturel; l'autre est artificielle & acquise: & s'il se commet faute en cette premiere partie, la secōde, ny la troisieme ne la reparera pas, non plus que la faute en la premiere concoction de l'estomac ne se rabille pas en la seconde, ny troisieme. Nos hōmes vont à l'estourdie à cet accouplage, poussez par la seule volupté & enuie de se descharger de ce qui les chatouille & les presse: s'il en aduient conce-

ption, c'est rencontre, c'est cas fortuit: personne n'y va d'aguet, & avec telle deliberation & disposition precedente, comme il faut, & que nature requiert. Puisque dōc les hommes se font à l'adventure & au hazard, ce n'est merueilles si tant rarement il s'en trouue de beaux, bons, sains, sages & bien-faits. Voicy donc bien briefuement selon la Philosophie les auis particuliers sur cette premiere partie, c'est à dire, pour faire des enfans massés, sains, sages & aduisez: car ce qui sert à l'vne de ces choses, sert aux autres. 1. L'homme s'accouplera de femme, qui ne soit de vile, vilaine & lasche condition, ny de mauuaise & vicieuse composition corporelle: 2 s'abstiendra de cette actiō & copulation sept ou huit jours: 3 durant lesquels se nourrissant de bonnes viandes plus chaudes & seches qu'autrement, & qui se cuisent bien en l'estomach: 4 face exercice peu plus que mediocre. Tout cecy tēd à ce que la semence soit bien cuitte & assaisonnée, chaude & seche, propre à vn temperament massé, sain, & sage. Les fayneants, lascifs, grands mēgeurs, qui pour ce mal cuisent, ne font que filles ou hommes effeminez & lasches (comme raconte Hippocrates des Scythes) & s'approche de sa partie aduertie d'en faire tout de mesmes, long temps apres le repas, cest à dire le ventre vuide & à jeun (car le ventre plein ne fait rien qui vaille, pour l'esprit ny pour le corps, dont Diogenes reprocha à vn ieune homme desbauché, que son pere l'auoit planté estant yure: Et la loy des Carthaginois est loüée de Platon, qui enjoint s'abstenir de vin le iour qu'on s'approche de sa femme). 6 & loin des mois de la femme, six ou sept iours deuant, & autant ou plus

apres. 7. Et sur le point de la conception & retention des semences, elle se tournant & ramassant du costé droit se tienne à recoy quelque temps. 8. Lequel reglement touchant les viandes & l'exercice se doit continuër par la mere durant le temps de la portée.

4.
2. Partie
de l'office
des parents.
Ezech.
15.

Pour venir au second point de cet office apres la naissance de l'enfant ces quatre point s'observeront. 1. L'enfant sera laué d'eau chaude & salée, pour rēdre ensemble souples & fermes les membres, essuyer & dessecher la chair & le cerueau, affermir les nerfs, coustume tres-bonne d'Orient & des Iuifs. 2. La nourrisse si elle est à choisir, soit ieune, de temperament le moins froid & humide qui se pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid & au chaud. I'ay dit, si elle est à choisir : car selon raison & tous les Sages, ce doit estre la mere; dont ils crient fort cōtre elle, quand elle ne prend cette chargey estant conuiee & comme obligée par nature, qui luy apreste à ces fins le lait aux mammelles, par l'exemple des bestes, par l'amour & ialousie, qu'elle doit auoir de ses petits, qui reçoüēt vn tres-grād domage au changement de l'aliment ja accoustumé en vn estrangier, & peut estre tres-mauuais, & d'vn temperament tout contraire au premier; dont elles ne sont meres qu'à derry. *Quod est hoc contra naturam imperfectum, ac dimidiatum matris genus peperisse, & statim ab se abiicisse, aluisse in utero sanguine suo nescio quid quod non videret: non alere autem nunc suo lacte, quod videat iam viuentem, iam hominem, iam matris officia implorantem?* 3. La nourriture outre la mammelle soit lait de cheure, ou plustost beurre, plus subtile & aérée

Aut. Cel.
l. 12. c. 1.

partie du lait, cuit avec miel & vn peu de sel. Ce sont choses tres-propres pour le corps, & pour l'esprit par l'aduis de tous les Sages & grands Medecins Grecs & Hebreus. *Butyrum & mel comedet, vt Calen. sciat reprobare malum, & eligere bonum.* La qualité du lait où beurre est fort temperée & de bonne nourriture, la siccité du miel, & du sel consomme l'humidité trop grande du cerueau & le dispose à la sagesse. 4. L'enfant soit peu à peu accoustumé & endurcy à l'air, au chaud, & au froid, & ne faut craindre en cela, veu qu'en Septentrion ils lauent bien leurs enfans sortans du ventre de la mere en eau froide, & ne s'en trouuent pas mal.

Les deux premieres parties de l'office des parens ont esté biē-tost expediées: par où il apparoist, que ceux ne sont vrais peres, qui n'apportent le soin, l'affection, & la diligence à ces choses susdittes: qui sont cause, ou occasion par non-chalance ou autrement de la mort ou auortemēt de leurs enfans, qui les exposent estans nez, dont ils sont priuez par les loix de la puissance paternelle. Et les enfans à la honte des parens demeurent esclaves de ceux qui les enleuent, & nourrissent; qui n'ont soin de les esleuer & preseruer du feu, de l'eau, & de tout encombre.

La troisieme partie, qui est de l'instruction, sera plus serieusement traitée. Si tost que cet enfant marchant & parlant commencera à remuer son ame avec le corps, & que les facultez d'icelle s'ouvriront & desveloperont, la memoire, l'imagination, la ratiocination, qui sera à quatre ou cinq ans, il faut auoir vn grand soin & attention à le bien former: car cette premiere teinture & liqueur,

de laquelle fera imbuë cette ame, aura vne tres-grande puissance. Il ne se peut dire combien peut cette premiere impression & formation de la ieunelle, iusques à vaincre la nature mesmes: Nourriture, dit-on, passe Nature. Lycurgue le fist voir à tout le monde par deux petits chiens de mesme ventrée, mais diuersement nourris, produits en public: ausquels ayant presenté des soupes, & vn petit lieure, le nourry mollement en la maison s'arresta à la soupe, & le nourry à la chasse quittât la soupe court apres le lieure. La force de cette instructiō vient de ce, qu'elle y entre facilement & difficilement sort: car y entrant la premiere y prend telle place & creance, que l'on veut, n'y en ayant point d'autre precedente, qui la luy conteste ou disputé. Cette ame donc toute neufue & blanche, tendre & molle reçoit fort aysement le ply & l'impression, que l'on luy veut donner, & puis ne le perd aysement.

*Quint.
Sciez.*

Or ce n'est pas petite besoigne, que cette cy, & ose l'on dire la plus difficile & importâte qui soit. Qui ne voit qu'en vn estat tout depend de là? Toutesfois (& c'est la plus notable, pernicieuse, facheuse, & deplorable faute qui soit en nos polices, remarquée par Aristote & Plutarque) nous voyons que la conduite & discipline de la ieunesse est de tous abandonnée à la charge, & mercy des parens, qui qu'ils soient, souuent nonchalans, fols, meschans, & le public n'y veille, ny ne s'en soucie point; c'est pourquoy tout va mal. Presque les seules polices, Lacedemonienne & Cretense, ont commis aux loix la discipline de l'enfance: la plus belle discipline du monde pour la ieunesse estoit

la Spartaine, dont Agesilaus conuioit Xenophon à y enuoyer ses enfans: car l'on y apprend, dit il, la plus belle science du monde, qui est de bien commander & de bien obeir, & qu'il on forge les bons législateurs, Empereurs d'armes, Magistrats, citoyens. Ils auoient cette ieunesse & leur instruction en recommandation sur toutes choses, dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils dirent qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faits.

Or auant entrer en cette matiere, ie veux donner icy vn aduertissement de poids. Il y en a qui trauillent fort à descouurer leurs inclinations, & de quoy ils seront propres: mais c'est chose si tendre, obscure, & incertaine, qu'à chasque fois l'on se trouue trompé apres auoir fort despendu & trauaillé. Parquoy sans s'arrester à ces foibles & legeres diuinatiōs & prognostiques tirées des mouuemens de leur enfance, il faut luy donner vn instruction vniuersellement bonne & vtile; par laquelle il deuienne capable, prest, & disposé à tout. C'est trauailler à l'asseuré, & faire ce qu'il faut tousiours faire: ce sera vne teinture bonne à receuoir toutes les autres.

Pour entrer maintenant en cette matiere nous la pourrons rapporter à trois points, former l'esprit, dresser le corps, regler les meurs. Mais auant que donner les aduis particuliers seruans à ces trois, il y en a de generaux qui appartiennent à la maniere de proceder en cet affaire pour s'y porter dignement & heureusement, qu'il faut sçauoir par vn prealable.

Le premier est de garder soigneusement son ame

*1. Aduis
general
sur l'in-
structiō,
garder
les oreil-
les.*

puçelle & nette de la contagion & corruption du monde, qu'elle ne reçoive aucune tache ny atteinte mauuaise. Et pour ce faire il faut diligemment garder les portes, ce sont les oreilles principalement, & puis les yeux, c'est à dire donner ordre, qu'aucun fust il mesmes son parent n'approche de cet enfant, qui luy puisse dire ou souffler aux oreilles quelque chose de mauuais. Il ne faut qu'un mot, vn petit propos, pour faire vn mal difficile à réparer. Garde les oreilles sur tout, & puis les yeux. A ce propos Platon est d'aduis de ne permettre, que valets, seruantes, & viles personnes entretiennēt les enfans: car ils ne leur peuuent dire que fables, propos vains, & niais, si pis ils ne disent. Or c'est desia abbreuer & embabouïner cette tendre ieunesse de sottises, & niaiseries.

*II.
2. Aduis
general,
choix des
instru-
cteurs,
propos,
& liures.*

Le second aduis est au chois tant des personnes, qui auront charge de cet enfant, que des propos que l'on luy tiendra, & des liures que l'on luy baillera. Quant aux personnes, ce doiuent estre gens de bien, bien nez, doux & agreables, ayant la teste bien faite, plus pleine de sagesse que de science, & qu'ils s'entendent bien ensemble, de peur que par aduis contraires, ou par dissemblable voye de proceder, l'un par rigueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entre-empeschent, & ne troublent leur charge & leur dessein. Les liures & les propos ne doiuent point estre de choses petites, sottes, friuolles; mais grâdes, serieuses, nobles, & genereuses; qui reglēt les sens, les opinions, les meurs, comme ceux qui font cognoistre la condition humaine, les branles & ressorts de nos ames, afin de se cognoistre, & les autres; luy apprendre ce qu'il faut craindre, aymer,

desirer ; que c'est que passion, vertu, ce qu'il y a à dire entre l'ambition, & l'avarice, la seruitude & la subiection, la liberté, & la licence. Aussi bien leur fera on aualler les vnes que les autres. L'on se trompe. Il ne faut pas plus d'esprit à entendre les beaux exemples de Valere Maxime, & toute l'histoire Grecque & Romaine (qui est la plus belle science & leçon du monde) qu'à entendre Amadis de Gaule, & autres pareils comptes vains. L'enfant, qui peut sçauoir combien il y a de poulles chés sa mere, & cognoistre ses cousins, comprendra combien il y a eu de Roys, & puis de Cefars à Rome. Il ne se faut pas deffier de la portée & suffisance de l'esprit; mais il le faut sçauoir bien cōduire, & manier.

Le troisième est de se porter enuers luy, & proceder de façon non austere, rude, & seuer; mais douce, riante, enioüée. Parquoy nous cōdamnons icy tout à plat la coustume presque vniuerselle de battre, fouëtter, iniurier, & crier apres les enfans, & les tenir en grande crainte & sujection, comme il se fait aux colleges. Car elle est tres-inique & punissable, comme en vn iuge & Medecin, qui seroit animé & esmeu de cholere contre son criminel & patient: preiudiciable & toute cōtraire au dessein, que l'on a, qui est de les rendre amoureux & pouruiuans de la vertu, sagesse, science, honnesteté. Or cette façon imperieuse & rude leur en fait venir la hayne, l'horreur, & le despit; puis les effarouche, & les enteste, leur abbat & oste le courage, tellement que leur esprit n'est plus que seruite, bas, & esclaué, aussi sont ils traittés en esclaués.

Parentes ne prouocetis, ad iracundiam filios vestros, ne despondeant animum. Se voyans ainsi traittés ne font

12.

3. *Aduis
general.
Instru-
tio don-
ce & fr.
che.*

che.

Coloss. 3.

plus rien qui vaille, maudissent & le maistre & l'apprentissage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'est pource qu'on les regarde, c'est par crainte, & non gayement & noblement, & ainsi non honnestement. S'ils y ont failli, pour se sauuer de la rigueur, ils ont recours aux remedes lasches & vilaines menteries, faulses excuses, larmes de despit, cachettes, fuittes, toutes choses pires que la faute, qu'ils ont fait.

Terent.

Dum id rescitum iri credit, tantisper cauet.

Si sperat fore clam, rursus ad ingenium redit:

Ille, quem beneficio adiungas, ex animo facit;

Studet par referre, præsens, absensque idem erit.

Je veux qu'on le traite librement & liberalement, y employant la raison, & les douces remonstrances, & luy engendrant au cœur les affections d'honneur, & de pudeur. La premiere luy seruira d'esperon au bien; la seconde de bride, pour le retirer, & degouster du mal. Il y a ie ne sçay quoy de seruire & de vilain en la rigueur & contrainte ennemie de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur grossir le cœur d'ingenuité, de franchise, d'amour, de vertu, & d'honneur.

Terent.

Pudore & liberalitate liberos retinere

Satius esse credo, quam metu

Hoc patrium est potius consuefacere filium

Sua sponte rectè facere, quàm alieno metu.

Hoc pater ac dominus interest; hoc qui nequit

Fateatur se nescire imperare liberis.

Les coups sont pour les bestes, qui n'entendent pas raison, les iniures & crieries sont pour les esclaves. Qui y est vne fois accoustumé, ne vaut plus rien. Mais la raison, la beauté de l'action, la ressem-

blance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratificatiō, qui en demeure au dedans, & qui au dehors en est renduë par ceux qui la sçavent, & leurs contraires, la laideur & indignité; de fait la honte, le reproche, le regret au cœur, & l'improbation de tous, ce sont les armes, la monnoye, les aiguillons des enfans bien nés, & que l'on veut rendre honnestes. C'est ce qu'il leur faut tousiours sonner aux oreilles: si ces moyens ne font rien, tous les autres de rudesse n'ont garde de profiter. Ce qui ne se peut faire par raison, prudence, adresse, ne se fera iamais par force; & quand il se feroit, ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuvent estre inutiles: s'ils y sont employez de bonne heure, avant qu'il y aye encores rien de gasté. Je ne veux pour cela approuver cette lasche & flatteuse indulgēce, & sottise crainte de contrister les enfans, qui est vne autre extremite aussi mauuaise. C'est cōme le lierre, qui tue, & rend sterile l'arbre qu'elle embrasse, le Singe qui tue ses petits par force de les embrasser, & ceux qui craignent d'empoigner par les cheueux celuy qui se noye de peur de luy faire mal, & le laissent perir. Contre ce vice le sage He-
Prou. 13.
Ecl. 30

breu parle tant. Il faut contenir la ieunesse en discipline non corporelle des bestes, ou des forçats, mais spirituelle, humaine, liberale, de la raison.

Venons maintenant aux particuliers & plus ex-
11.
Aduis
particu-
liers ton-
chant.
l'esprit.

prés, aduis de cette instruction. Le premier chef d'iceux est, comme auons dit, d'exercer, esguiser, & former l'esprit. Sur quoy y a diuers preceptes, mais le premier, principal, & fondamental des autres, qui regarde le but & la fin de l'instruction, & que ie desire plus inculquer à cause qu'il est peu

1. Foda- embrassé & suiuy, & tous courent apres son con-
 métal de traire, qui est vn erreur tout commun & ordinai-
 la fin & re. C'est d'auoir beaucoup plus, & tout le princi-
 du but de pal soyn, d'exercer, cultiuer & faire valoir le natu-
 l'instru- rel & propre bien, & moins amasser & acquerir
 tion de de l'estranger; plus tédre à la sagesse, qu'à la scien-
 la ieunes se. ce, & à l'art; plus à former bien le iugement & par
 consequent la volonté & la conscience, qu'à rem-
 plir la memoire & reschauffer l'imagination. Ce
 sont les trois parties maistresses de l'ame raison-
 nable, mais la premiere est le iugement, comme a
 esté discouru cy dessus, où ie renuoye expressémēt
 L. I. c. 7. le lecteur. Or le monde fait tout le contraire, qui
 court tout apres l'art, la science, l'acquis. Les pa-
 rens pour rendre leurs enfans sçauans font vne
 grande despense, & les enfans prennent vne gran-
 de peine, *vt omnium rerum, sic literarum in temperantia*
 Tacit. *laboramus*, & bien souuent tout est perdu: mais de
 les rendre sages, honnestes, habiles, à quoy n'y a
 tant de despense ny de peine, ils ne s'en soucient
 pas. Quelle plus notable folie au monde, qu'admirer plus la science, l'acquis, la memoire, que la sagesse, le naturel? Or tous ne commettent pas cette faute de mesme esprit, les vns simplement menés par la coustume, pensant que la sagesse & la science ne sont pas choses fort differentes, ou pour le moins qu'elles marchent tousiours ensemble, & qu'il faut auoir l'vne pour auoir l'autre; ceux-cy meritent d'estre remontrés & enseignés: les autres y vont de malice, & sçauent bien ce qui en est: mais à quelque pris que ce soit, ils veulent l'art & la science, car c'est vn moyen maintenant en l'Europe Occidentale d'acquerir bruit, reputation, ri-

chesses. Ces gens cy font de science mestier & marchandise, science mercenaire, pedantesque, fardive, & mecanique: ils achètent de la science pour puis la revendre. Laissons ces marchans comme incurables. Au rebours ie ne puis que ie ne blasme & ne note icy l'opinion & la façon d'aucuns de nos Gentilshommes François (car és autres nations cette faute n'est si apparente) qui ont à tel desdain & mespris la sciéce, qu'ils en estiment moins vn honneste homme pour ce seulement qu'il a estudié, la descrient comme chose qui semble heurter aucunement la Noblesse. En quoy ils montrent bien ce qu'ils sont, mal nez, mal sensez & vrayement ignorans de la vertu & de l'honneur; Aussi le montrent ils bien en leurs deportemens, lasche oysiveté, impertinence, & insuffisance, en leurs insolences, & vanitez, & en leur barbarie.

Pour enseigner les autres & descouvrir la faute, qui est en tout cecy, il faut montrer deux choses; l'une que la science & la sagesse sont choses fort differentes; & que la sagesse vaut mieux que toute la science du monde, comme le ciel vaut mieux que toute la terre, & l'or que le fer: l'autre que non seulement elles sont differentes, mais qu'elles ne vont presque iamais ensemble, qu'elles s'entrepeschent l'une l'autre ordinairement, qui est fort scauât n'est guere sage: & qui est sage n'est pas scauant. Il y a bien quelques exceptions en cecy, mais elles sont bien rares. Ce sont des grandes ames, riches, heureuses. Il y en a eu en l'antiquité, mais il ne s'en trouue presque plus.

Pour ce faire il faut premierement scauoir que c'est que science & sagesse. Science est vn grand

14.
Compa-
raison de
science
& sages-
se.

15.
Defini-
tions de

science & sagesse. amas & prouision du bien d'autruy, c'est vn foigneux recueil de ce que l'on a veu, ouy dire & leu aux liures, c'est à dire des beaux dits & faits des grāds personnages, qui ont esté en toutes nations. Or le gardoir & le magazin, où demeure & se garde cette grande prouision, l'estuy de la science & des biens acquis, est la memoire. Qui a bonne memoire, il ne tient qu'à luy, qu'il n'est scauant : car il en a le moyen. La sagesse est vn maniment doux & regle de l'ame : celuy la est sage, qui se conduit en ses desirs, pensées, opinions, paroles, faits, reglemens, avec mesure & proportion. Bref en vn mot la sagesse est la regle de l'ame : & celuy qui manie cette regle, c'est le iugement qui voit, iuge, estime toutes choses : les arrange comme il faut, rend à chacun ce qui luy appartient. Voyons maintenant leurs differēces, & de cōbien la sagesse vaut mieux.

16.

La science est vn petit, & sterile bien au pris de la sagesse. Car non seulement elle n'est point necessaire, car des trois parties du monde les deux & plus s'en passent bien ; mais encores elle est peu vtile, & sert à peu de choses. Elle ne sert point à la vie : combien de gens riches & pources, grands & petits vivent plaisamment & heureusement sans auoir ouy parler de science ? Il y a bien d'autres choses plus vtilles au seruice de la vie, & societé humaine, cōme l'honneur, la gloire, la noblesse, la dignité : qui toutesfois ne sont necessaires. 2. Ny aux choses naturelles, lesquelles l'ignorāt fait aussi bien que le scauant. La nature est à cela suffisante maistresse. 3. Ny à la prend'homme, & à nous rendre meilleurs, *paucis est opus literis ad bonam mentem*, plustost elle y empesche. Qui voudra bien

regarder, trouuera non seulement plus de gens de bien, mais encores de plus excellens en toute sorte de vertu, ignorans que sçauans, tesmoin Rome, qui a esté plus preude, encores ieune & ignorante que la vieille, fine & sçauante, *Simplex illa & aperta virtus in obscurâ & solertem scientiam versa est.* La science ne sert qu'à inuenter finesses subtilitez, artifices, & toutes choses ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers avec la simplicité & l'ignorance. L'atheisme, les erreurs, les sectes & troubles du monde sont sorties de l'ordre des sçauans. La première tentation du diable, dit la Bible, & le commencement de tout mal & de la ruine du genre humain a esté l'opinion, le désir, & enuie de science. *Eritis sicut dij, scientes bonum & malum.* Les Serenes pour piper & attraper Vlysses en leurs filets, luy offrent en don la scièce, & S. Paul aduertit de s'en dōner garde *ne quis vos seducat per Philosophiam.* Vn des *salomon* plus sçauans, qui a esté, parle de la scièce comme de *en son Ec* chose non seulement vaine, mais encores nuisible, *clefiast.* penible, & fascheuse. Bref la science nous peut rédre plus humains & courtois, mais non plus gés de bien. ¶ Ne sert de rien aussi à nous addoucir, ou nous deliurer des maux qui nous presét en ce monde, au rebours elle les aigrit, les enfle & grossit, tesmoin les enfans, idiots, simples, ignorans, qui mesurans les choses au seul goust present, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les supportent plus doucemēt que les sçauans & habiles: & se laisēt plus facilemēt tailler, inciser. La science nous anticipe les maux, tellemēt que le mal est plustost en l'ame par la science, qu'ē nature. Le sage a dit, que qui acquiert scièce, s'acquiert du traual, & du tourment:

in Ecclesiast. l'ignorance est vn bien plus propre remede contre tous maux, *invers malorum remedium ignorantia est:* d'où viennent ces conseils de nos amis, n'y pensés plus: ostés cela de vostre teste & de vostre memoire: est ce pas nous r'enuoyer & remettre entre les bras de l'ignorance, comme au meilleur abry & couuert qui soit? C'est bien vne mocquerie, car le souuenir & l'oubly n'est pas en nostre puissance. Mais ils veulent faire comme les Chirurgiens, qui ne pouuans guerir la playe la pallient & l'endorment. Ceux qui conseillent se tuer aux maux extremes & irremediabiles, ne renuoyent ils pas bié à l'ignorance, stupidité, insensibilité? La sagesse est vn bien necessaire & vniuersellement vtile à toutes choses: elle gouerne & regle tout: il n'y a rien qui se puisse cacher ou desrober de sa iurisdiction & cognoissance. Elle regente par tout, en paix, en guerre, en public, en priué: elle regle mesmes les desbauches, les jeux, les dances, les banquets, & y apporte de la bride & de la moderation, Bref il n'y a rien, qui ne se puisse & ne se doie faire sagement, discrettement, & prudemment. Au contraire sans sagesse, tout s'en va en trouble & en confusion.

17.

Secondement la science est seruite, basse, & mecanique au pris de la sagesse; c'est vne chose empruntée avec peine. Le sçauant est comme la corneille reuestuë & parée de plumes desrobbées des autres oyseaux. Il se montre & entretient le monde, mais c'est aux despens d'autruy: & faut qu'il mette tousiours la main au bonnet, pour recognoistre & nommer avec honneur celuy de qui il a emprunté ce qu'il dit. Le sage est comme celuy qui vit de ses rentes. La sagesse est vn bien propre
& sien:

& sien : c'est vn naturel bon, bien cultiué & labouré.

Tiercement les conditions sont bien autres, plus belles & plus nobles de l'vne que de l'autre. 1 La science est fiere, presomptueuse, arrogante, opiniastre, indiscrete, quereleuse, *scientia inflat*, la sagesse modeste, retenüe, douce & paisible. 2 La science est caqueteresse, enuyeuse de se monstrer, qui toutefois ne sçait faire aucune chose, n'est point actiue: mais seulement propre à parler & à en cōpter: La sagesse fait; elle agit & gouerne tout.

La science donc & la sagesse sont choses bien differentes, & la sagesse est bien plus excellente, plus à priser & estimer que la science. Car elle est necessaire, vtile par tout, vniuerselle, actiue, noble, honneste, gratieuse, ioyeuse. La science est particuliere, non necessaire, ny guere vtile, point actiue: noble, seruite, mecanique, melancolique, opiniastre, presomptueuse.

Venons à l'autre point, qui est qu'elles ne sont pas tousiours ensemble, mais au rebours elles sont presque tousiours separees. La raison naturelle est comme a esté dit, que les temperamens sont contraires: Car celuy de la science & memoire est humide; & celuy de la sagesse & du iugement est sec. Cecy aussi nous est signifié en ce qui aduint aux premiers hommes, lesquels si tost qu'ils ietterent leurs yeux sur la science, & en eurent enuie, ils furent despoüillez de la sagesse, de laquelle ils auoyent esté inuestis de leur origine; par experience nous voyons tous les iours le mesmes. Les plus beaux & florissans estats, Repub. Empires anciens & modernes ont esté & sont gouernez tres-sage-

12.

19.

Science

O sagesse
se ne serencon-
trée pas.

l. 1. ch. 7.

*Sagesse
sans sciē-
ce.*

ment en paix & en guerre sans aucune sciēce. Rome les premiers cinq cens ans, qu'elle a flory en vertu & vaillāce, estoit sans science: & si tost qu'elle a commēcé à deuenir sçauanté, elle a commēcé de se corrompre, se troubler par guerres ciuiles & se ruiner. La plus belle police qui fut iamais; la Lacedemonienne bastie par Lyncurgue, qui a produit les plus grands personnages, n'auoit aucune profession de lettres; c'estoit l'escole de vertu, de sagesse, & s'est rendue victorieuse d'Athenes, la plus sçauante ville du monde, l'escole de toutes sciences, le domicile des muses, le magazin des Philosophes. Tous ces beaux, grāds & florissans Royaumes Indois, d'Orient & d'Occident se sont bien passés de science par tant de siecles, voire de toutes lettres & escritures: ils apprennent maintenant plusieurs choses par la bonne grace de leurs nouveaux maistres aux despens de leur liberté, & des vices & des finesses, dont ils n'auoyent iamais ouy parler. Ce grand, & peut estre le plus grand & florissant estat & empire qui soit maintenant au monde, c'est celui du grand seigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre, se fait craindre, redouter par tous les Princes & Monarques du monde: & en cet estat il n'y a aucune profession de science, ni escole, ni permission de lire ni enseigner en public, non pas mesmes pour la religion. Qui cōduit & fait mesmes prosperer cet estat? la sagesse, la prudence. Mais venons aux estats, auxquels les lettres & la science sont en credit. Qui les gouuerne? Ce ne sont point les sçauans. Prenons pour exemple ce royaume, auquel la science & les lettres ont esté en plus grand honneur qu'en tout le reste du mon-

de, & qui semble auoir succedé à la Grece. Les principaux officiers de cette couronne, Connestable, Marechaux, Admiraux, & puis les Secretaires d'estat, qui expedient tous les affaires, sont gens ordinairement du tout sans lettres. Certes plusieurs grands Legislatours, fondateurs & Princes ont banni & chassé la science, comme le venim & la peste des Repub. Licinius, Valentinian, Mahomet, Lycurgue. Voila la sagesse sans sciéce. Voyons la sciéce sans sagesse, il est bien aisé. 1. Regardons vn peu ceux qui font profession des lettres, qui viennent des escoles & vniuersitez, & ont la teste toute pleine d'Aristote, de Ciceron, de Bartole. Y a il gés au monde plus ineptes, & plus sots, & plus mal propres à toutes choses? Dont est venu le prouerbe, que pour dire sot, inepte, l'on dit vn cleric, vn pedant. Et pour dire vne chose mal faite, l'on la dit faite en cleric. Il semble que la science enteste les gens, & leur donne vn coup de marteau (comme l'on dit) à la teste, & les fait deuenir sots ou fols, selon que disoit le Roy Agrippa à saint Paul, *Multa te litera ad insaniam adducunt*. Il y a force gens, que s'ils n'eussent iamais esté au college, ils seroient plus Sages: & leurs freres, qui n'ont point estudié sont plus sages. *Vt melius fuisset non didicisse: nam postquam docti prodierunt, boni desunt*. Venez à la pratique, prenez moy vn de ces sçauanteaux, menez le moy au conseil de ville en vne assemblee, en laquelle l'on delibere des affaires d'estat, ou de la police, ou de la mesnagerie, vous ne vistes iamais homme plus estonné, il pallira, rougira, blesmira, touffira: mais en fin il ne sçait qu'il doit dire. S'il se mesle de parler ce seront de longs

discours, des definitions, diuisions d'Aristote, ergo gluq. Escoutez en ce mesme conseil vn marchād, vn bourgeois, qui n'a iamais ouy parler d'Aristote, il opinera mieux, donnera de meilleurs aduis & expediens que les sçauans.

20. *Est-ce que la raison de cette separation.* Or ce n'est pas assez d'auoir dit le fait, que la sagesse & la science ne vont guere ensemble : il en faut chercher la raison, & en la cherchant ie payeray & satisferay ceux, qui pourroiēt estre offensez de ce que dessus; & penser que ie suis ennemy de la science. C'est donc vne question, d'où vient que sçauant & sage ne se rencontrent gueres ensemble? Il y a bien grande raison de cette question: car c'est vn cas estrange & contre toute raison, qu'un homme pour estre sçauant n'en soit pas plus sage: car la science est vn chemin, vn moyen & instrument propre à la sagesse. Voici deux hommes, vn qui a estudié, l'autre non : celuy qui a estudié doit & est obligé d'estre beaucoup plus sage, que l'autre, car il a tout ce que l'autre a, c'est à dire le naturel, vne raison, vn iugement, vn esprit, & outre cela il a les aduis, les discours, & iugemens de tous les plus grands hommes du monde, qu'il trouue par les liures. Ne doit-il donc pas estre plus sage, plus habile, plus honneste que l'autre, puis qu'avec ses moyens propres & naturels, il en a tant d'estrangers, acquis & tirez de toutes parts? Comme dit quelcun, le bien naturel joint avec l'accidétal fait vne bonne composition, & neantmoins nous voyons le contraire, comme a esté dit.

21. *Responſe à la mauuaise discipline.* Or la vraye raison & responſe à cela, c'est la mauuaise & sinistre façon d'estudier & la mauuaise instruction. Ils prennent aux liures & aux escolles de

tres-bônes choses, mais de tres-mauuaises mains. Dont il aduient que tous ces biens ne leur profitent de rien, demeurent indignes & necessiteux au milieu des richesses & de l'abondance, & comme Tantalus pres de la viande meurent de faim : c'est qu'arriuant aux liures & aux escolles ils ne regardēt qu'à garnir & réplir leur memoire de ce qu'ils lisent & entendent, & les voila sçauans, & non à polir & former leur iugement, pour se rendre sages : comme celuy qui mettroit le pain dedans sa poche & non dedans son ventre, il auroit en fin sa poche pleine & mourroit de faim. Ainsi avec la memoire bien pleine ils demeurent sots, *Student non sibi & vitæ, sed aliis & schola*. Ils se preparēt à estre rapporteurs; Ciceron a dit, Aristote, Platon a laissé par escrit, &c. & eux ne sçauent rien dire. Ils font deux fautes, l'vne qu'ils n'appliquent pas ce qu'ils apprennent à eux mesmes, à se former à la vertu, sagesse, resolutiō & ainsi leur science leur est inutile : l'autre est que pendant ce long temps qu'ils employent avec grande peine, & despense, à amasser & empocher ce qu'ils peuuent desrobber sur autruy inutilement pour eux, ils laissent chommer leur propre bien, & ne l'exercent. Les autres, qui n'estudient, n'ayant recours à autruy, aduisent de cultiuier leur naturel, s'en trouuent souuent mieux, plus sages, & resolu, encore que moins sçauans, & moins gaignans, & moins glorieux. Quelcun a dit cecy vn peu autrement & plus briefuement, que les lettres gastent les cerueaux & esprits foibles, parfont les forts & bons naturels.

Or voici la leçon & l'aduis que ie donne icy. Il ne faut pas s'amuser à retenir & garder les opiniōs 22. La bon-

se disci-
pline :

& le ſçauoir d'autruy, pour puis le rapporter & en faire mōtre & parade à autruy, ou pour profit ſordide & mercenaire, mais il les faut faire noſtres. Il ne faut pas les loger en noſtre ame, mais les incorporer & tranſubſtancier. Il ne faut pas ſeulement en arrouſer l'ame, mais il la faut teindre, & la rendre eſſentiellement meilleure, ſage, forte, bonne, courageuſe : autrement dequoy ſert d'eſtudier ? *Non paranda nobis ſolūm, ſed fruenda ſapientia eſt.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillotent par cy par là des fleurs toutes entieres, & telles qu'elles ſont, les emportēt pour faire des bouquets, & puis des preſens : ainſi ſont les mauuais eſtudiants qui amaſſent des liures pluſieurs bonnes choſes, pour puis en faire parade & mōtre aux autres : mais il faut faire comme les mouches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais ſ'aſſeans ſur elles, comme ſi elles les couuoient, en tirent l'eſprit, la force, la vertu, la quinte-eſſence, & ſ'en nourrissent, en font ſubſtance, & puis en font de tresbon & doux miel, qui eſt tout leur : ce n'eſt plus thym, ni marjolaine. Auſſi faut il tirer des liures la moëlle, l'eſprit (ſans ſ'aſſubjetir à retenir par cœur les mots, comme pluſieurs font, moins encores à retenir le lieu, le liure, le chapitre; c'eſt vne ſotte & vaine ſuperſtition & vanité, qui fait perdre le principal) & ayant ſuccé & tiré le bon en paiſtre ſon ame, en former ſon iugement, & inſtruire & regler ſa conſcience & ſes opinions, rectifier ſa volonté, bref en faire vn ouurage tout ſien, c'eſt à dire, vn honneſte homme, ſage, aduiſé, reſolu. *Non ad pompam nec ad ſpeciem, nec vt nomine magnifico ſequi otium velis, ſed quò ſirmior*

Tacit.

aduersus fortuita rempublicam capeffas.

Et à cecy le chois des sciences y est necessaire. ^{23.}
 Celles que ie recommande sur toutes, & qui ser- ^{2. Aduis}
 uent à la fin que ie vien de dire, sont les naturelles ^{chois des}
 & morales, qui enseignent à viure & bien viure, la ^{sciences.}
 nature & la vertu, ce que nous sommes & ce que
 nous deuous estre. Sous les morales sont comprises
 les Politiques, Economiques, les histoires.
 Toutes les autres sont vaines & en l'air, & ne s'y
 faut arrester, qu'en passant.

Cette fin & but de l'instruction de la ieunesse ^{24.}
 & comparaisson de la science & sagesse m'a tenu ^{3. Moyès}
 fort long temps, à cause de la contestation. Pour- ^{d'appre-}
 suiuous les autres parties & aduis de cette instru- ^{dre.}
 ction. Les moyens d'instruction sont diuers. ^{Par pa-}
 Premierement deux; l'vn par parole, c'est à dire, pre- ^{role.}
 ceptes, instructions, & leçons verbales: ou bien
 par conférences avec les hōnestes & habiles hom-
 mes, frottant & limant nostre ceruelle contre la
 leur, comme le fer qui s'esclaircit, se nettoye &
 embellit par le frotter. Cette façon est agreable,
 douce, naturelle.

L'autre par faits, c'est l'exemple, qui est prins ^{25.}
 non seulement des bons par imitation & similitu- ^{Par ex-}
 de, mais encores des mauuais par disconuenance. ^{ple.}
 Il y en a qui apprennent mieux de cette façon par
 opposition & horreur du mal en autruy. C'est vn
 vſage de la iustice d'en condamner vn pour seruir
 d'exemple aux autres. Et disoit le vieux Caton,
 que les Sages ont plus à apprendre des fols, que
 les fols des Sages. Les Lacademoniens, pour re-
 tirer leurs enfans de l'yurognerie, faisoient eny-
 urer deuant eux leurs serfs, afin qu'ils en eussent

*Compa-
raison de
ces deux.*

horreur par ce spectacle. Or cette seconde maniere par exemple nous apprend & plus facilement & avec plus de plaisir. Apprendre par preceptes est vn chemin long, par ce que nous auõs peine à l'entendre: les ayant entendus à les retenir; après les auoir retenus à les mettre en vsage. Et difficilement nous prometõs-nous d'en pouuoir tirer le fruit, qu'ils nous promettrẽt. Mais l'exemple & imitation nous apprennent sur l'ouurage mesmes, nous inuitent avec beaucoup plus d'ardeur, & nous promettent quasi semblable gloire, que celle de ceux que nous prenons à imiter. Les semences tirent à la fin la qualité de la terre où elles sont transportees; & deuiennent semblables à celles qui y croissent naturellement. Ainsi les esprits & les mœurs des hommes se conforment à ceux avec lesquels ils frequentent ordinairement. Il passe par contagion des choses vne grande part de l'vne à l'autre.

26.
*Des vi-
uans.*

Or ces deux manieres de profiter par parole, & par exemple encores sont elles doubles. Car elles s'exercent & se tirent des gens excellens, ou viuãs par leur frequentation & conference sensible & externe, ou morts par la lecture des liures. Le premier commerce des viuans est plus vif & plus naturel, c'est vn fructueux exercice de la vie, qui estoit bien en vsage parmi les anciens, mesmement les Grecs, mais il est fortuit dependant d'autruy & rare: il est mal-aisé de rencontrer telles gens & encores plus d'en jouir. Et cecy s'exerce ou sans guerres s'esloigner de chez soy, ou bien en voyageãt & visitant les pays estrãgers, non pour s'y paistre de vanitez comme la pluspart, mais pour en rapporter la consideratin prioncipalement des humeurs

Voyageur.

& façon de ces nations là. C'est vn exercice profitable, le corps n'y est ny oysif ny trauaillé : cette moderée agitation le tient en haleine, l'ame y a vne cōtinuëlle exercitation à remarquer les choses incognuës & nouvelles. Il n'y a point de meilleure escole pour former la vie, que voir incessamment la diuersité de tant d'autres vies, & goûter vne perpetuelle varieté des formes de nostre nature.

L'autre commerce avec les morts par le benefice ^{27.} des liures, est bien plus seur & plus à nous, plus cō- ^{Et des}stant, & qui moins couste. Qui s'en sçait bien ser- ^{morts}uir, en tire beaucoup de plaisir & de secours. Il ^{par les}nous descharge du pois d'vne oysiueté ennuyeuse, nous distrait d'vne imagination importune, & des autres choses externes, qui nous faschent : nous console & secourt en nos maux & douleurs : mais aussi n'est-il bon que pour l'esprit, dont le corps demeure sans action, s'attriste & s'altere. ^{liures.}

Il faut maintenant parler de la procedure & formalité, que doit tenir l'instructeur de la ieunesse, ^{28.} pour bien & heureusement arriuer à son point. ^{4. Auis} Elle a plusieurs parties : nous en toucherons quel- ^{faire par}ques vnes. Premièrement il doit souuent interro- ^{ler & raï}ger son escolier, le faire parler & dire son aduis ^{sonner le}sur tout ce qui se presente. Cecy est au rebours ^{disciple.}du style ordinaire, qui est que le maistre parle tousiours seul, & enseigne cet enfant avec autorité, & verse dedās sa teste, comme dedans vn vaisseau, tout ce qu'il veut : tellement que les enfans ne font que simplement escoutans, & receuans, qui est vne tres-mauuaise façon, *obest plerumque ijs, qui discere volunt, autoritas eorum qui docent.* Il faut re-

ueiller & eschauffer leur esprit par demandes, les faire opiner les premiers, & leur donner mesmes liberté de demander, s'enquerir, & ouvrir le chemin, quand ils voudront. Si sans les faire parler on leur parle tout seul, c'est chose presque perduë, l'enfant n'en fait en rien son profit, pour ce qu'il pense n'en estre pas d'escot: il n'y preste que l'oreille, encores bien froidement: il ne s'en pique pas, comme quand il est de la partie. Et n'est assez leur faire dire leur aduis, car il leur faut tousiours faire soustenir & rendre raison de leur dire, à fin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils soient soigneux & attentifs à ce qu'ils diront: & pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils dirôt, au moins de leur essay. Cette façon d'instruire par demandes est excellemment obseruée par Socrates (le premier en cette besoigne) comme nous voyons par tout en Platon, où par vne longue enfileure de demandes dextremement faites, il mene doucemēt au giste de la verité: & par le Docteur de verité en son Euangile. Or ces demandes ne doiuent pas tant estre des choses de science & de memoire, comme à esté dit, que des choses de iugement. Parquoy à cet exercice tout seruira, mesmes les petites choses, comme la sottise d'un laquay, la malice d'un page, un propos de table: car l'œuure de iugement n'est pas de traiter & entendre choses grâdes & hautes: mais estimer & resoudre iustement & pertinēment, quoy que soit. Il leur faut donc faire des questions sur le iugement des hommes, & des actions, & le tout raisonner: afin que par ensemble ils forment leur iugement & leur conscience. L'instructeur de Cyrus en Xe-

Matth. 16

22.

Luc. 10.

24.

nophō pour sa leçon luy propose ce fait. Vn grād garçon ayant vn petit saye le donna à vn de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand : puis luy demande son aduis & iugement sur ce fait; Cyrus respond, que cela alloit bien ainsi, & que tous les deux garçons demeuroyēt ainsi bien accommodez. Son Instru-cteur le reprend & le tance bien aigrement, de ce qu'il auoit consideré seulement la bien-seance, & non la iustice qui doit aller beaucoup deuant, & qui veut que personne ne soit forcé en ce qui est sien : voyla vne belle forme d'instruire. Et adue-nant de rapporter ce qui est dedans les liures, ce qu'en dit Ciceron, Aristote, ce ne doit pas estre pour seulement le reciter & rapporter, mais pour le iuger : & pource il le luy faut tourner à tous vsages, & luy faire appliquer à diuers sujets. Ce n'est pas assez de reciter, comme vne histoire, que Caton s'est tué à Vtique, pour ne venir aux mains de Cesar, & que Brutus & Cassius sont auteurs de la mort de Cesar, c'est le moindre : mais ie veux qu'il leur face le procez, & qu'il iuge, s'ils ont bien fait en cela : s'ils ont bien ou mal meritē du public, s'ils s'y sont portez avec prudence, iusti-ce, vaillance : en quoy ils ont bien & mal fait. Fi-nalement & generalement il faut requerir en tous ses propos, demandes, responses, la pertinence, l'ordre, la verité, œuure du iugement & de la conscience. En ces choses ne luy faut quitter ou dissimuler aucunement, mais le presser & tenir subiet.

~ Secondement il doit le duire & façonner à vne hōneste curiosité de scauoir tout: par laquelle pre-

mierement il aye les yeux par tout à considerer tout ce qui se dira, fera, & remura à l'étour de luy, & ne laisser rien passer, qu'il ne iuge & repasse en son esprit; puis qu'il s'enquiere tout doucement des autres choses tant du droit, que du fait. Qui ne demande rien ne sçait rien, dit-on: qui ne remuë son esprit il s'en rouille & demeure sot: & de tout il doit faire son profit, l'apliquer à soy, en prendre aduis & conseil, tant sur le passé pour ressentir les fautes qu'il a fait, que pour l'aduenir, afin de se regler & s'assagir. Il ne faut pas laisser les enfans seuls resuer, s'endormir, s'entretenir: car n'ayans la suffisance de se fournir matiere belle & digne, ils se paistrôt de vanité: il les faut embesoigner & tenir en haleine, & leur engendrer cette curiosité, qui les pique & reueille: laquelle, telle que dit est, ne sera ny vaine en soy, ny importune à autruy.

30.
6. *Aduis* Il doit aussi luy former & mouler son esprit au modelle & patrō general du monde & de la nature, le rēdre vniuersel, c'est à dire, luy représenter en toutes choses la face vniuerselle de nature: que tout le mōde soit son liure: que de quelque sujet que l'on parle, il iette sa veuë & sa pensée sur toute l'estenduë du mōde, sur tant de façons & d'opinions differentes qui ont esté & sont au mōde sur ce sujet, Les plus belles ames & les plus nobles sont les plus vniuerselles & plus libres: par ce moyen l'esprit se roidist, apprend à ne s'estonner de rien, se forme à la resolution, fermeté, constance. Bref n'admire plus rien, qui est le plus haut & dernier point de sagesse. Car quoy qu'il aduienne & que l'on luy dise, il touue qu'il n'y a rien de nouveau & d'estrange au monde; que la condition humaine

est capable de toutes choses; qu'ils'en est bien passé d'autres, & s'é passe encores ailleurs de plus vertes, plus grandes. C'est en ce sens que Socrates le sage se disoit citoyen du monde. Au contraire il n'y a chose qui abbaillardisse & asservisse plus vn esprit, que ne luy faire goustier & sentir qu'une certaine opinion, creance, & maniere de viure. O la grande sottise & foiblesse de penser que tout le monde marche, croit, dit, fait, vit & meurt comme l'on fait en son pais, comme font ces badaux, lesquels quand-ils oyent reciter les mœurs & opinions d'ailleurs fort differentes ou contraires aux leurs, ils tremoussent, ils mescroient, ou bien tout détroussément disent, que c'est barbarie; tant ils sont asservis & renfermez dedans leur berceau, gens, comme l'on dit, nourris dans vne bôteille, qui n'ont veu que par vn trou. Or cet esprit vniuersel se doit acquerir de bonne heure par la diligence d'un maistre instructeur, puis par les voyages, & communications avec les estrangers, & par la lecture des liures & histoires de toutes nations.

Finalemēt il doit luy apprendre à ne rien recevoir à credit & par autorité : c'est estre beste & se laisser conduire comme vn buffle; mais d'examiner tout avec la raison, luy proposer tout, & puis qu'il choisisse. S'il ne sçait choisir, qu'il doute. C'est peut estre le meilleur, le plus seur, mais luy apprendre aussi à ne rien resoudre tout seul & se deffier de soy

Après l'ame vient le corps, il en faut auoir soin tout quant & quant l'esprit, & n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chasser de luy toute mollesse & delicatelle au

31.

32.

Advis
touchant
le corps.

vestir, coucher, boire, manger: le nourrir grossièrement, à la peine, & au travail: l'accoustumer au chaud, au froid, au vêt, voire aux hazards, lui roidir & endurcir les muscles & les nerfs (aussi bien que l'ame) au labeur, & de là à la douleur: car le premier dispose au second, *labor callum obducit dolori*: bref le rendre verd & vigoureux, indifferant aux viandes & au goust. Tout cecy sert non seulement à la santé, mais aux affaires & au service public.

33.
Advis
touchant
les
meurs

Venons au troisieme chef, qui est des meurs; auxquels ont part & l'ame & le corps. Cecy est double; empescher les mauuaises, enter, & cultiuer les bonnes. Le premier est encores plus necessaire. & auquel faut apporter plus de soin & d'attention. Il faut donc de tresbonne heure, & ne scauroit on trop tost, empescher la naissance de toutes mauuaises meurs & complexions, spécialement ceux icy, qui sont à craindre en la jeunesse.

1.
Meurs
mauui
ses.

Mentir, vice vilain & de valets, d'ame lasche & craintiue: & souuent la mauuaise & trop rude instruction en est cause.

2.
Vne sottte honte & foiblesse, par laquelle ils se cachent, baissent la teste, rougissent à tous propos, ne peuent supporter vne correction, vne parole aigre sans se changer tout. Il y a souuent en cela du naturel: mais il le faut corriger par estude.

3.
Toute affection & singularité en habits, port, marcher, parler, gestes, & toutes autres choses; c'est tesmoignage de vanité & de gloire; & qui heurte les autres mesmes en bien faisant. *Licet sapere sine pompa, sine inuidia.*

4.
Sur tout la cholere, le despit, l'opiniastreté; & pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne

iamais rien pour la cholere , ou larmes de despit; & qu'il apprenne que ces arts luy sont du tout inutiles, voire laides & vilaines : & à ces fins il ne le faut iamais flatter. Cela les gaste & corrompt, leur apprend à se despiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulent, & en fin les rend insolens, & que l'on n'en peut plus venir à bout. *Nihil magis reddit iracundos, quam educatio mollis & blanda.*

Il faut par mesme moyen luy enter les bonnes & hōnestes meurs; & premieremēt l'instruire à craindre & reuerer Dieu, trēbler sous cette infinie & incognuē maiesté, parler rarement & tres-sobremēt de Dieu, de sa puissancē, eternité, sagesse, volōté, & de ses œures, non indifferemment & à tous propos, mais craintiuement, avec pudeur & tout respect. Ne disputer jamais des mysteres & points de la religion, mais simplement croire, receuoir, & obseruer ce que l'Eglise enseigne & ordonne.

En second lieu luy rēplir & grossir le cœur d'ingenuité, franchise, candeur, integrité, & l'appredre à estre noblemēt & fierement homme de bien, nō seruiement & mecaniquemēt, par crainte, ou esperance de quelque hōneur, ou profit, ou autre consideration, que de la vertu mesmes, Ces deux sont principalement pour luy-mesmes.

Et pour autruy & les compagnies, le faut instruire à vne douceur, soupplēse, & facilité à s'acommoder à toutes gens, & à toutes façons. *Omnis Aristippum decuit dolor, & status & res.* En cecy estoit excellent Alcibiades. Qu'il apprenne à pouuoir & sçauoir faire toutes choses, voire les excés & les desbauches, si besoin est; mais qu'il n'ayme à faire que les bonnes : Qu'il laisse à faire le mal;

34.
Mœurs
bonnes.

1.

2.

3.

non à faute de courage, ny de force, & de science, mais de volonté, *Multum interest utrum peccare quis nolit, aut nesciat.*

34. Modestie, par laquelle il ne conteste & ne s'attaque ni à tous, comme aux plus grands, & respectables, & à ceux qui sont beaucoup au dessous, ou en cōdition, ou en suffisance: ny pour toutes choses, car c'est importunité, ny opiniastrément, ny avec mots affirmatifs, resolutifs, & magistraux; mais doux & moderez. De cecy a esté dit ailleurs.

Voiez le 1. 2. ch. 9. Voila les trois chefs du deuoir des parens aux enfans expediez.

35. Le quatriesme est de leur affection & communication avec eux, quand ils sont grands & capables, à ce qu'elle soit réglée. Nous sçauons que l'affection est reciproque & naturelle entre les parens & les enfans: mais elle est plus forte & plus naturelle des parens aux enfans, pource qu'il est donné de la nature allant en auant, poussant, & auançant la vie du monde & sa durée. Celuy des enfans aux pere est à reculons, dont il ne marche si fort ne si naturellement: & semble plustost estre paiement de debte, & recognoissance du bié fait, que purement vn libre, simple, & naturel amour. D'auantage celuy, qui donne & fait du bien, aime, plus que celuy qui reçoit & doit. Dont le pere & tout ouurier ayme plus, qu'il n'est aimé. Les raisons de cette propositiō sont plusieurs. Tous ayment d'estre (lequel s'exerce & se mōtre au mouuement & en l'actiō.) celuy qui dōne & fait bien à autruy est aucunemēt en celuy qui reçoit. Qui donne & fait bié à autruy, exerce chose hōnelle & noble; qui reçoit n'en fait point: l'hōnelle est pour le premier,

35.
4 Partie
du de-
uoir des
parens.

Amour
des parēs
plus fort
que ce-
luy des
enfans,
pour-
quoy.

premier, l'utile pour le second. Or l'honneste est beaucoup plus digne, ferme, stable, amiable, que l'utile, qui s'esuanouit. Item les choses sont plus aymées, qui plus nous coustent: plus est cher ce qui est plus cher. Or engendrer, nourrir, esleuer, couste plus que receuoir tout cela.

Or cet amour des parens est double, bien que ^{36.} toujours naturel, mais diuersemment: l'un est simple *Paternel double.* & vniuersellement naturel, & comme vn simple instinct, qui se trouue aux bestes, selon lequel les parens aiment & cherissent leurs petits encores begayans, trepignans, & tettans, & en ysent cōme de iouëts & petits singes. Cet amour n'est point vrayement humain. L'homme pourueu de raison ne doit point si seruellement s'assuier à la nature, comme les bestes: mais plus noblemēt la suiure avec discours de raison. L'autre donc est plus humain & raisonnable, par lequel l'on aime les enfans plus, ou moins, à mesure que l'on y voit surgir & bourgeonner les semences & estin- celles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui coiffés & transportés au premier, ont peu de soin de ce- stui-cy, & n'ayant point plaint la despense tan- que les enfans ont esté fort petits, la plaignent, quand ils deuiennent grands & profitent. Il sem- ble qu'ils portēt enuie & sont despités de ce qu'ils croissent, s'aduancent & se font honnestes gens, ^{37.} *Du vray amour paternel, recevoir* peres brutaux & inhumains.

Or selon ce second vray & paternel amour en le ^{ses enfans} bien réglant les parens doiuent receuoir leurs en- ^{grands en} fans, s'ils en sont capables, à la societé & partage ^{commu-} des biens, à l'intelligence, conseil, & traité des af- ^{nication.} faires domestiques, & encores à la communica-

tion des desseins, opinions & pensées, voire consentir & contribuer à leurs honnestes esbats & passe-temps, selon que le cas le requiert, se reseruant tousiours son rang & autorité. Parquoy nous condamnons cette troigne austere, magistrale, & imperieuse de ceux, qui ne regardent iamais leurs enfans, ne leur parlent qu'avec autorité, ne veulent estre appelés peres, mais seigneurs, bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se soucient d'estre aymés cordialement d'eux, mais craints, redoutés, adorés. Et à ces fins leur donnent chichement, & les tiennét en necessité, pour par là les contenir en crainte & obeissance, les menassent de leur faire petite part en leur disposition testamentaire. Or cecy est vne sottise, vaine & ridicule farce; c'est se deffier de son autorité propre, vraye, & naturelle, pour en acquerir vne artificielle. C'est se faire mocquer & desestimer, qui est tout le rebours de ce qu'ils pretendent. C'est conuier les enfans à finement se porter avec eux, & conspirer à les tromper & abuser. Les parens doiuent de bonne heure auoir réglé leurs ames au deuoir par la raison, & non auoir recours à ces moiens plus tyranniques, que paternels.

Errat longè, mea quidem sententia,

Qui imperium credit esse grauius aut stabilius

Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adiungitur.

38.
Les trait
ier aux
testamēs
selon les
loix.

En la dispensation derniere des biens, le meilleur & plus sain est de suiure les loix & coustumes du pays. Les loix y ont mieueux pensé que nous: & vaut mieueux les laisser faillir, que de nous hazarder de faillir en nostre propre chois. C'est abuser de la liberté que nous y auons, que d'en seruir nos petites

fantaisies, friuoles & priuées passions, comme ceux qui se laissent emporter à des recentes actions officieuses, aux flatteries de ceux qui sont presens, qui se iouient de leurs testamens, à gratifier ou chastier les actions de ceux, qui y pretendent interest, & de loin promettent ou menassent de ce coup, folie. Il se faut tenir à la raison & obseruance publique, qui est plus sage que nous: c'est le plus seur.

Venons maintenant au deuoir des enfans aux parens, si naturel, si religieux, & qui leur doit estre rendu non point comme à hommes purs & simples, mais comme à demy dieux; dieux terriens, mortels, visibles. Voyla pourquoy Philon Iuif a dit, que le commandement du deuoir des enfans estoit escrit moitié en la premiere table, qui contenoit les commandemens qui regardent le droit de Dieu; & moitié en la seconde table, où sont les commandemens, qui regardent le prochain, comme estant moitié diuin & moitié humain. Aussi est ce vn deuoir si certain, si estroittement deu & requis, qu'il ne peut estre dispesé ny vaincu par tout autre deuoir, ny amour, encores qu'il soit plus grand. Car aduenant qu'un aye son pere & son fils en mesme peine & danger, & qu'il ne puisse secourir à tous deux; il faut qu'il aille au pere, encore qu'il ayme plus son fils, comme a esté dit cy dessus. Et la raison est, que la dette du fils au pere est plus ancienne & plus priuilegiée, & ne peut estre absoute & effacée par vne suiuantte dette.

Or ce deuoir consiste en cinq points comprins sous ce mot d'honorer ses parens: le premier est la reuerence, non seulement externe en gestes, & con-

39.
Du de-
uoir des
enfans
aux pa-
rens.

40.
Lequel
consiste
en cinq
points.

sainte & haute opinion & estimation, que l'enfant doit auoir de ses parens, comme auteurs, cause & origine de son estre & de son bien, qualité qui les fait ressembler à Dieu.

2. Le second est obeissance, voire aux plus rudes & difficiles mandemens du pere, comme porte l'exemple des Rechabites, qui pour obeir au pere se priuerent de boire vin toute leur vie: & Isaac ne fit difficulté de rendre le col au glauiue de son pere.

3. Le tiers est de secourir ses parens en tout besoin, les nourrir en leur vieillesse, impuissance, nécessité, les secourir, & assister en tous leurs affaires. Nous auons exemple & patron de cela mesme aux bestes; en la cicoigne, comme saint Basile fait tant valoir. Les petits cicoigneaux nourrissent leurs parens vieils, les couurent de leurs plumes lors qu'elles leur tombent, ils s'accouplent & se ioignent pour les porter sur leur dos, l'amour leur tournissant cet art. Cet exemple est si vif, & si expres, que le deuoir des enfans aux parens a esté signifié par le fait de ceste beste ἀντιπελαργεῖν *reciconiare*. Et les Hebreux appellent cette beste à cause de cecy, *chafida*, c'est à dire la debonnaire, la charitable. Nous en auons aussi des exemples notables en l'humanité. Cymon fils de ce grand Miltiades ayant son pere trespassé en prison, & n'ayant de quoy l'enterrer (aucuns disent que c'estoit pour payer les debtes, pour lesquelles l'on ne vouloit laisser emporter le corps, selon le stile des anciens) se vendit & sa liberté, pour des derniers prouenans estre pourueu à sa sepulture. Il ne secourut pas son pere de son abondance, ny de son bien, mais de sa liberté; qui est plus chere que tous les biens, & la

In exa-
mer.

L'uit. ii.
Job 36.

vie. Il ne secourut pas son pere viuant & en necessité, mais mort & n'estant plus pere ny homme. Qu'eust-il fait pour secourir son pere viuant, indigent, le requerant de secours? cet exemple est riche. Au sexe foible des femmes nous auons deux pareils exemples de filles, qui ont nourri & allaitté l'une son pere, l'autre sa mere prisonniers & cōdamnés à perir de faim, punition ordinaire aux anciens. Il semble aucunement contre nature, que la mere soit nourrie de lait de la fille, mais c'est bien selon nature, voire de ses premieres loix, que la fille nourrisse sa mere.

Le quatriesme est de ne rien faire, remuër, entreprendre, qui soit de pois, sans l'aduis, consentement, & approbation des parens, sur tout en son mariage.

Le cinquiesme est de supporter doucement les vices, imperfections, aigreur, chagrin des parens, leur seuerité & rigueur. Manlius le pratiqua bien; car ayant le Tribun, Pomponius accusé, le pere de ce Manlius enuers le peuple de plusieurs fautes, & entre autres, qu'il traittoit trop rudement son fils, luy faisant mesmes labourer la terre: le fils alla trouuer le Tribun en son lit, & luy mettant le cousteau à la gorge luy fit iurer qu'il desisteroit de la poursuite, qu'il faisoit contre son pere, ayant mieux souffrir la rigueur de son pere, que de le voir poursuiuy de cela.

L'enfant ne trouuera difficulté en tous ces cinq deuoirs, s'il considere ce qu'il a cousté à ses parens, & de quel soin, & affection il a esté éleué: mais il ne le sçaura iamais bien, iusques à ce qu'il aye des enfans, comme celuy qui fut trouué à cheuau-

chons sur vn baston se iouant avec ses enfans, pria celuy qui l'y surprit de n'en rien dire iusques à ce qu'il fust pere luy mesme, estimant que iusques alors il ne seroit iuge equitable de cette action.

DEVOIR DES MAISTRES
& seruiteurs.

CHAP. XV.

VIENT apres la troisieme partie & derniere de la iustice priuée & domestique, qui est des devoirs des maistres & seruiteurs. Surquoy faut scauoir la distinction des seruiteurs : car il y en a principalement de trois sortes. Il y a les esclaves, dont tout le monde estoit plein au temps passé, & encores l'est-il, sauf en vn quartier d'Europe, & n'y en a endroit plus net que la France. Ils n'ont en leur puissance ni corps, ni biens, mais sont du tout à leurs maistres qui les peuuent donner, engager, vendre, reuendre, eschanger, & en faire comme bestes de seruice. De ceux-cy a esté parlé au long. Il y a les valets, & seruiteurs, gés libres, maistres de leurs personnes & biens, voire ne peuuent par contract ny autrement faire aucun preiudice à leur liberté. Mais ils doiuent honneur, obeissance, & seruice à tel certain temps & telles conditions, qu'ils ont promis, & les maistres ont sur eux commandement, correction & chastiment avec moderation & discretion. Il y a les mercenaires qui sont encores moins sujets, car ils ne doiuent seruice ni obeissance, mais seulement quelque traual & industrie pour argent : & n'a-on sur eux aucune

correction ny commandement.

Les devoirs des maistres enuers leurs seruiteurs, tant esclaves que valets, sont ne les traiter cruellement, se souuenans qu'ils sont hommes & de mesme nature qu'eux, que la seule fortune y a mis la difference, laquelle est variable, & se ioie à faire les grands petits, & les petits grands. Dont la distance n'est pas telle, qu'il les faille rebutter si loin. *Sunt homines, contubernales, humiles amici, conser- Senec. ui, & que fortuna subiecti.* Traiter humainement ses seruiteurs, & chercher plustost à se faire aimer que craindre est tesmoignage de bonne nature: les rudoyer par trop, montre vne ame cruelle; & que la volonté est toute pareille enuers les autres hommes, mais que le defect de puissance empesche l'execution. Aussi auoir soin de leur santé & instruction de ce qui est requis pour leur bien & salut.

Les devoirs des seruiteurs sont, honorer & craindre leurs maistres, quels qu'ils soient, & leur rendre obeissance & fidelité, les seruans non par acquit au dehors seulement & par contenance, mais cordialement, serieusement, par conscience & sans feinte. Nous lisons de tres-beaux, nobles & genereux seruices auoir esté faits par aucuns à leurs maistres, iusques à auoir employé leur vie, pour sauuer celle de leurs maistres, ou leur honneur.

DEVOIR DES SOUVERAINS
& des ſujets.

CHAP. XVI.

DES princes & ſouuerains, leurs deſcriptions, marques, humeurs, miſeres & incommodités, a eſté parlé au liure 1. chap. 49. de leur deuoir à gouverner eſtats a eſté parlé tres-amplement au liure preſent chap. 2. & 3. qui eſt de la prudence politique: toutesfois nous toucherôs icy les chefs & traits generaux de leur deuoir.

*Deuoir
des ſou-
uerains.*

Le ſouuerain comme mediateur entre Dieu & les peuples, & debiteur à tous deux ſe doit toujours ſouuenir qu'il eſt l'image viue, l'officier & lieutenant general du grand Dieu ſon ſouuerain, & aux peuples vn flambeau luiſant, vn mirouër eſclairant, vn theatre eſleué, auquel tous regardent, vne fontaine en laquelle tous vont puiser, vn eſguillon à la vertu, & qui ne fait aucun bien qu'il ne porte ſur pluſieurs, & ne ſoit mis en registre & en compte. Il doit donc premierement eſtre craignant Dieu, deuot, religieux, obſeruateur de pieté, non ſeulement pour ſoy & ſa conſcience, comme tout autre homme, mais pour ſon eſtat & comme ſouuerain. La pieté que nous requerons icy au prince eſt le ſoin qu'il doit auoir & montrer à la conſeruation de la religion & des ceremonies anciennes du pays, pouruoiant par loix & peines à ce qu'il ne ſe face aucun changement ny trouble ny innouation en la religion. C'eſt choſe qui fait grandement à ſon honneur & ſeureté (car tous reuerent, obeiffent plus volontiers, & plus tard en-

1.

*Eſtre re-
ligieux.*

treprennent cōtre celuy qu'ils voyēt reuerer Dieu: & croient estre en sa tutele & sauuegarde, *vn̄a custo-* *Mercur.*
dia pietas: pium virum nec malus genius nec fatum deuincit: Trism.
Deus enim eripit eum ab omni malo.) Et aussi de son estat, car comme ont dit tous les sages, la religion est le lien & le ciment de la societé humaine.

Le prince doit aussi se rendre suiet & inuiolablement garder, & faire garder les loix de Dieu & de nature, qui sont indispenables: qui attente contre elles, n'est pas seulement tyran, mais vn monstre. 2. *Garde les loix de ses sujets.*

Quant aux peuples, il est obligé premierement de garder ses promesses & conventions, soit avec ses suiets ou autres y ayans interest. C'est l'equité naturelle & vniuerselle. Dieu mesmes garde ses promesses. D'auantage le prince est caution & garant formel de la loy & des conventions mutuelles de ses sujets. Il doit donc par dessus tout garder sa foy, n'y ayant rien plus detestable en vn prince, que la perfidie & le pariure, dont il a esté bien dit, qu'on doit mettre entre les cas fortuits si le prince contreuient à sa promesse, & qu'il n'est pas à presumer au contraire. Voire il doit garder les promesses & conventions de ses predecesseurs, s'il est leur heritier, ou bien si elles sont au bien & profit public. Aussi se peut il releuer de ses promesses & conventions desraisonnables & mal faites, tout ainsi & pour les mesmes causes, que les particuliers se font releuer par le benefice du Prince. 3. *Garde ses promesses.*

Il doit aussi se souuenir que combien qu'il soit par dessus la loy (ciuile & humaine s'entend) comme le createur par dessus sa creature (car la loy est l'œuure du prince, laquelle il peut changer, & abroger à son plaisir, c'est le propre droit de la sou- 4. *Observe les loix.*

ueraineté) si est-ce que cependât qu'elle est en vigueur & credit, il la doit garder, viure, agir, & iuger selon elle: & ce luy seroit des-honneur & de tres-mauuais exemple d'aller au contraire, & comme se desmentir. Le grand Auguste pour auoir vne fois fait contre la loy en son propre fait, en pensa mourir de regret: Lycurgue, Agesilaus, Seleucus ont donné de tres-notables exemples en cette part, & à leurs despens.

5.
Faire iustice.

Tiercement le prince est debiteur de iustice à tous ses sujets; & doit mesurer sa puissance au pied de la iustice. C'est la propre vertu du prince vrayement royale & principesque, dont iustement fut dit par vne vieille au Roy Philippe, qui dilaioit luy faire iustice disant n'auoir le loysir, qu'il desistast donc & laissast d'estre Roy. Mais Demetrius n'en eut pas si bon marché, qui fut despoüillé de son royaume par ses sujets, pour auoir ietté du pont en bas en la riuere plusieurs de leurs requestes, sans y auoir respondu, & fait droit.

6.
Soigner & affermionner le bien public.

Senec.

Finallyment le prince doit aymer, cherir, veiller & auoir soin de son estat, cōme le mary de sa femme, le pere de ses enfans, le pasteur de son troupeau, ayant tousiours deuant ses yeux le profit & le repos de ses sujets. L'heur & le bien de l'estat est le but & le contentement d'un bon prince, *ut respub. opibus firma, copijs locuples, gloria ampla, virtute honesta sit.* Le prince qui s'arreste à soy s'abuse: car il n'est pas à soy, ni l'estat aussi n'est sien, mais il est à l'estat. Il en est bien le maistre, non pas pour maistriser, mais pour le maintenir. *Cui non ciuum seruitus tradita, sed tutela:* pour le soigner & veiller, a fin que la vigilance garde tous ses sujets dormans, son

travail, les face chommer, son industrie les maintienne en delices, son occupation leur donne vacations, & que tous ses sujets sachent & sentent qu'il est autant pour eux, que par dessus eux.

Pour estre tel & bien s'acquitter, il se doit porter, comme a esté dit bien au long au 2. & 3. chap. de ce liure, c'est à dire faire & auoir prouision de bon conseil, de finances, & de forces dedans son estat, d'alliance, & d'amis au dehors pour agir & commander en paix & en guerre, de telle sorte qu'il se face aymer & craindre tout ensemble.

Et, pour comprendre tout en peu de paroles; il doit craindre Dieu sur tout, estre prudent aux entreprinſes, hardy aux exploits, ferme en sa parole, sage en son conseil, soigneux des suiets, secourable aux amis, terrible aux ennemis, pitoiable aux affligés, courtois aux gens de bien, effroyable aux meschans, & iuste enuers tous.

Le deuoir des suiets est en trois choses, rendre l'honneur aux princes, comme à ceux qui portent l'image de Dieu, ordonnés & establis par luy, dont font tres-mal ceux qui en detractent & en parlent mal, engeance de Cham & Chanaam. 2. Rendre obeissance sous laquelle sont cōprins plusieurs deuoirs, comme aller à la guerre, payer les tributs & imposts mis sus par leur autorité 3. Leur desirer tout bien & prosperité, & prier Dieu pour eux.

Mais la question est, s'il faut rēdre ces trois droits generalement à tous princes, si aux meschans, aux tyrans. La decision de cecy ne se peut faire en vn mot: il faut distinguer. Le prince est tyran & meschant, ou à l'entrée, ou en l'exercice. Si à l'entrée, c'est à dire, qu'il enuahisse la souueraineté par force

*Devoirs
des suiets*

Exod. 12

*10.
Question
s'il est*

*permis
d'attēter
à la per-
sonne du
Tyrā.*

*Double
tyran.*

A l'ērie

& de sa propre autorité sans droit aucun, soit il au reste bon ou meschant (& c'est en ce sens que se doit prendre ce mot de tyran (c'est sans doute qu'il luy faut resister ou par voye de iustice, s'il y a réps & lieu, ou par voye de fait : & y auoit anciennement entre les Grecs, dit Ciceron, loyers & honneurs decernés à ceux, qui en deliuroient le public. Et ne se peut dire, que ce soit resister au prince, ne l'estant encores ny de droit ny de fait, puis qu'il n'est receu, ny reconnu.

II.

En l'exercice, & ce en trois manieres

De cery voyés cy dessus c. 4. au c. de la tyrannie & rebellion.

Si en l'exercice, c'est à dire qu'il soit entré deuëment, mais qu'il commande indeuëment, cruellement & meschamment, c'est à dire selon jargon du vulgaire tiranniquement, il vient encores à distinguer. Car il peut estre tel en trois manieres, & à chacun y a aduis particulier. L'une est en violant les loix de Dieu & de nature, c'est à dire contre la religion du pays, commandemens de Dieu, & forçant les consciences. En ce cas il ne luy faut pas rēdre l'obeissance suiuant les axiomes saints, qu'il faut plustost obeir à Dieu, qu'aux hommes & plus craindre celuy qui a puissance sur l'homme entier, que ceux qui n'en ont que sur la moindre partie. Mais aussi ne se faut-il pas esleuer contre luy par voye de fait: qui est l'autre extremité, ains tenir la voye du milieu qui est, s'enfuir ou souffrir, *fugere, aut pati*, les deux remedes nommés par la doctrine de verité en telles extremités. 2 L'autre moins mauuaise, qui ne touche les consciences, mais seulement les corps & les biens, est en abusant des subjects, leur deniant iustice, rauissant la liberté des personnes, & la proprieté des biens. Auquel cas il faut avec patience & recognoissance de l'ire de

Dieu rendre les trois devoirs susdits, Honneur, Obeissance, Vœus & Prières, & se souuenir de trois choses, que toute puissance est de Dieu, & qui resiste à la puissance, resiste à l'ordonnance de Dieu : *principi summum rerum iudicium Dii dederunt. Tacit. Subditi obsequij gloria relicta est : bonos principes voto expetere, qualescunque tolerare :* & qu'il ne faut pas obeyr au supérieur, pource qu'il est digne & dignement commande, mais pour ce qu'il est supérieur; non pource qu'il est bon, mais pource qu'il est vray & legitime. Il y a bien grande difference entre vray & bõ, tout ainsi qu'il faut obeyr à la loy, non pour ce qu'elle est bonne & iuste, mais tout simplement pour ce qu'elle est loy. 2 Que Dieu fait regner l'hy-pocrite pour les pechés du peuple, & l'impie au iour de sa fureur, que le meschant Prince est l'instrument de sa iustice, dont le faut souffrir comme les autres maux, que le ciel nous enuoye; *quomodo sterilitatem aut nimios imbres & cetera natura mala, sic Tacit. luxum & auaritiam dominantium tolerare.* 3 Les exemples de Saul, Nabuchodonosor, de plusieurs Em-pereurs auant Constantin, & quelques autres depuis luy, meschans, tyrans au possible: ausquels toutesfois ces trois devoirs ont esté rendus par les gens de bien, & enioint de leur rendre par les Pro-phetes & Docteurs de ces temps, iouxte l'oracle du grand Docteur de verité, qui porte, d'obeir à ceux, qui sont assis en la chaire, nonobstant qu'ils imposent fardeaux insupportables, & qu'ils gou-uernent mal.

La troisieme concerne tout l'estat, quand il le veut changer, ruiner, le voulant rendre d'electif, hereditaire, ou bien d'Aristocratique ou Deme-

cratique le faire Monarchique ou autrement : en ce cas il luy faut resister, & l'empescher par voye ou de iustice ou autrement : car il n'est pas maistre de l'estat : mais seulement gardien & depositaire. Mais cet affaire n'appartiét pas à tous, ains aux tuteurs de l'estat, ou qui y ont interest, comme aux electeurs és estats electifs, aux princes parens és estats hereditaires : aux estats generaux, és estats qui ont loix fondamentales : & c'est le seul cas auquel il est loysible de resister au tyran. Et tout ceci est dit des sujets, auxquels n'est iamais permis d'attenter contre le Prince Souuerain, pour quelque cause que ce soit, & est coupable de mort celuy qui attente, qui dōne conseil, qui le veut & le pense. *le seulmēt, disent les loix, Bien est-il permis à l'estranger, voire c'est chose tresbelle & magnifique à vn Prince de prédre les armes pour venger tout vn peuple iniustement opprimé; & le deliurer de la tyrannie, comme fit Hercules, & depuis Dion, Timoleon, & Tamerlan Prince des Tartares, qui desit Bajazer Turc assiegeant Constantinople.*

12. *Examination des souuerains apres leur mort* Ce sont les deuoirs des sujets enuers leurs souuerains viuens : mais c'est acte de iustice, apres leur mort d'examiner leur vie. C'est vne vsance iuste, tres-vtile, qui apporte de grandes commoditez aux nations où elle s'observe : & qui est desirable à tous bons Princes, qui ont à se pleindre de ce qu'on traite la memoire des meschans, comme la leur. Les souuerains sont compagnons, sinon maistres des loix; ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison, qu'elle l'ait sur leur reputation, & sur les biens de leurs successeurs. Nous deuons la suiectiō & obeissance egalemeēt à tous Rois,

car elle regarde leur office: mais l'estimation & affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Souffrons les patiemment tels & indignes qu'ils sont; selon leurs vices, car leur autorité & l'ordre politique, où nous vivons, a besoin de nostre commun appuy: mais apres qu'ils s'en sont allez, ce n'est pas raison de refuser à la iustice, & à nostre liberté l'expression de nos vrais ressentimens; voire c'est vn tresbon & vtile exemple, que nous donnons à la posterité, d'obeir fidelement à vn maistre, duquel les imperfections sont bien cogneues. Ceux qui pour quelque obligation priuée; espousent la memoire d'vn Prince meschant, font iustice particuliere aux despens de la publique. O la belle leçon pour le successeur, si cecy estoit bien obserué.

DEVOIR DES MAGISTRATS.

CHAP. XVII.

LEs gens de bien en la republique aymeroyent Pour-
quoy on
accepte
le Magi-
strat. mieux iouir en repos du contentement, que les bons & excellens esprits se sçauent donner en la consideration des biens de nature; & des effets de Dieu, qu'à prendre charges publiques, n'estoit qu'ils craignent d'estre mal gouvernez, & par les meschans: parquoy ils consentēt estre Magistrats: mais de briguer, & poursuiure les charges publiques; mesmemēt de iudicature, c'est chose vilaine, cōdamnée par toutes bōnes loix, voire des payens, tesmoin la loy *Iulia de ambitu*: indigne de personne d'honneur & ne sçauroit on mieux s'en declarer incapable. De les achepter est encores plus vilain

Lampri: & puant, & n'y a point de plus sordide & vilaine marchandise, que celle là: car il faut que celuy qui a achepté en gros, reuende en detail: dont l'Empereur Seuere parlant contre telle faute, dit que l'on ne peut bien iustement condamner celuy qui vend ayant achepté.

2. *Preparation a exercer le magistrat.* Tout ainsi que l'on s'habille, l'on se pare, & se met l'on en sa biē seance auant sortir de la maison, & se montrer en public: aussi auant que prendre charge publique, il faut en son priuē apprendre à regler ses passions, & bien establir son ame. On n'amene pas au tournoy vn cheual neuf, ny s'en sert on en affaire d'importance, s'il n'a esté dompté & appris auparauant: aussi deuant que se mettre aux affaires, & sur la montre du monde, il faut dompter cette partie de nostre ame farouche, luy faire ronger son frain, luy apprendre les loix & les mesures, avec lesquelles elle se doit manier en toutes occasions. Mais au rebours c'est chose pitteuse & bien absurde, disoit Socrates, que bien que personne n'entreprenne d'exercer vn mestier & art mechanic, que premierement il ne l'aye appris: toutesfois aux charges publiques, & à l'art de bien commander & bien obeir, de gouverner le monde, le mestier plus difficile de tous, ceux y sont receus & l'entreprennent, qui n'y scaient du tout rien.

3. *Description generale du magistrat.* Les Magistrats sont personnes mixtes, & metoyennes entre le souuerain & les particuliers, dont il faut qu'ils scaient commander & obeir, qu'ils scaient obeir au souuerain, ployer sous la puissance des magistrats superieurs à soy, honorer leurs égaux, commander aux subjets, defendre les petits,

bien dit à propos, que le Magistrat descouure la personne, ayant à iouer en public tant de personnages.

Pour le regard de son Souuerain, le Magistrat selon la diuersité des mandemens doit diuersemēt se gouverner ou promptement, ou nullement obeyr, ou surseoir l'obeissance. 1. Aux mandemens, qui luy attribuent conoissance, comme sont toutes lettres de iustice, & toutes autres où y a ceste clause ou equiuallente (s'il vous appert) ou bien qui sans attribution de cognoissance sont de foy iustes ou indifferentes, il doit obeyr, & luy est aisé de s'en acquitter sans scrupule. 2. Aux mandemens qui ne luy attribuent aucune cognoissance, mais seulement l'executiō, comme sont lettres de mandement, s'ils sont contre le droit & la iustice ciuile, & qu'il y aye clause derogatoire, il doit simplement obeyr, car le Souuerain peut déroger au droit ordinaire, & c'est proprement en quoy gist la souueraineté. 3. A ceux qui sont contraires au droit, & ne contiennent la clause derogatoire, ou bien qui sont contre le bien & l'vtilité publique, quelque clause qu'il y aye, ou bien que le Magistrat fait estre faux & nuls, mal impetrez & par surprise, il ne doit en ces trois cas promptemēt obeyr, mais les tenir en souffrance, & faire remonstrance vne ou deux fois; & à la seconde ou troisieme iussion obeyr. 4. A ceux qui sont contre la loy de Dieu & de nature, il doit se demettre & quitter sa charge, voire souffrir tout, plustost que d'y obeyr ou consentir: & ne faut dire quelà dessus pourroit y auoir du doute: car la iustice naturelle est plus claire que la splendeur du Soleil.

4.
Devoirs
du Ma-
gistrat,
quant au
Souue-
rain.

1. Tout cecy est bon pour les choses à faire; mais apres qu'elles sont faites par le Souuerain, tant meschantes qu'elles soyent, il vaut mieux les dissimuler, & d'en enseuelir la memoire que l'irriter, & perdre tout (comme fit Papinian) *frustrà niti & nihil aliud, nisi odium quarere, extrema dementia est.*

3. *Quant aux particuliers.* Pour le regard des particuliers sujets, les Magistrats se doiuent souuenir 1. que la puissance qu'ils ont sur eux, ils ne l'ont qu'en depost, & la tiennent du Souuerain qui en demeure tousiours Seigneur & propriétaire, pour l'exercer durant le temps qui leur a esté à esté prefix.

2. Le Magistrat doit estre de facile acces, prest à ouir & entendre toutes plaintes & requestes, tenant sa porte ouuerte à tous, & ne s'absenter point se souuenant qu'il n'est à soy, mais à tous, & seruiteur du public. *Magna seruitus magna fortuna.* A ceste cause la loy de Moyse vouloit que les Iuges & les iugemens se tinssent aux portes des villes, afin qu'il fust aisé à chascun de s'y adresser.

Deut. 16.

3. Il doit aussi esgalement receuoir & escouter tous, grands & petits, riches & pauvres, estre ouuert à tous, dont vn Sage le compare à l'autel, auquel on s'adresse estant pressé & affligé pour y receuoir du secours & de la consolation.

4. Mais ne se communiquer point à plusieurs, & ne se familiariser, si ce n'est avec fort peu, & iceux bien sages & senez, & secretement: car cela auilit l'autorité, trouble & relasche la fermeté & vigueur necessaire. Cleon appelé au gouuernement du public assembla tous ses amis, & renonça à leur amitié, comme incompatible avec sa charge,

car dit Ciceron, celuy despoüille le personnage d'amy, qui soustient celuy de iuge.

5. Son office est principalement en deux choses, *Ci. li. i.* soustienir & garder l'honneur, la dignité, & le droit *officior.* de son souuerain, & du public qu'il represente: *gerere personam ciuitatis, eius dignitatem & decus sustinere,* avec autorité & vne douce seuerité.

6. Puis comme bon & loyal truchement & officier du Prince, faire garder exactement sa volonté; c'est à dire la loy, de laquelle il est exacteur, & est sa charge de la faire obseruer à tous, dont il est appellé la loy viue, la loy parlante.

7. Combien que le magistrat doie prudemment attréper la douceur avec la rigueur, si vaut il mieux vn magistrat seuer & rigoureux, qu'vn doux, facile, & pitoyable: & Dieu deféd d'auoir pitié en iugement. Le seuer retiet les subjets en l'obeissance des loix: le doux & piteux fait mespriser les loix, & les Magistrats, & le Prince, qui a fait tous deux. Bref pour bien s'acquitter de cette charge, il faut deux choses, Prud'hömie, & Courage. Le premier a besoin du secöd. Le premier gardera le Magistrat net d'auarice, d'acceptiõ de personnes, de presens, qui est la peste & le bannissement de la verité. *Acceptatio munerum præuaricatio est veritatis,* de corruption de la iustice, que Platon appelle vierge sacrée: aussi des passions, de haine, d'amour & autres, toutes ennemies de droiture, & equité. Mais pout tenir bon contre les menaces des grands, les prieres importunes des amis, les cris & pleurs des miserables, qui sont toutes choses, violentes, toutes-fois avec quelque couleur de raison & iustice, & qui emportent souuent les plus assurez, il faut du

courage. C'est vne principale qualité & vertu du Magistrat, que la constance ferme & inflexible, afin de ne craindre les grands & puissans, & ne s'amollir à la misere d'autrui, & encore que cela aye quelque espece de bonté, mais il est defendu d'auoir pitié du pauvre en iugement.

DEVOIR DES GRANDS

& des petits.

CHAP. XVIII.

LE deuoir des grands est en deux choses, prester main forte & employer leurs moyens & sang à la manutention & conseruation de la pieté, iustice du Prince, de l'Estat, & généralement du bien public; duquel ils doiuent estre les colonnes, le soutien; & puis à la defense & protection des petits affligez & opprimez, resistant à la violence des meschans: & comme le bon sang courir à la partie blessée, selon le prouerbe, que le bon sang, c'est à dire noble & genereux ne peut mentir, c'est à dire *Exod 2.* faillir, où il fait besoin. Par ce moyen Moïse se rendit capable d'estre le chef de la nation des Iuifs, entreprenant la defense des iniuriez & foullez iniustement. Hercules fut deifié deliurant de la main des tyrans les oppressez. Ceux qui ont fait le semblable ont esté dits heroës & demy Dieux, & à tels tous honneurs ont esté anciennement decernez, sçauoir est aux bien-meritans du public & libera-teurs des oppressez. Ce n'est pas grandeur de se faire craindre & redouter, (sinon à ses ennemis) & faire trembler le monde, comme font aucuns, qui aussi se font hayr. *O derint dum metuant.* Il vaut mieux

estre aimé qu'adoré. Cela vient d'un naturel altier, farouche, dont ils morguent & desdaignent les autres hommes comme l'ordure & la voirie du monde, & comme s'ils n'estoyent pas aussi hommes, & de là degenerent à la cruauté, & abusent des petits, de leurs corps & biens, chose toute contraire à la vraye grandeur & noblesse, qui en doit prendre la defense.

Le deuoir des petits enuers les grands est aussi en deux choses, les honorer & respecter non seulement par ceremonie & contenance, qui se doit rendre aux bons & aux méchans, mais de cœur & d'affectiō, s'ils le meritent & sont amateurs du public. Ce sont deux, honorer & estimer, deubs aux bons & vrayement grands: aux autres ployer le genouil, faire inclination de corps non de cœur, qui est estimer & aimer. Puis par humbles & volontaires seruices leur plaire & s'insinuer en leurs graces.

Principibus placuisse viris non ultima laus est,
& se rendre capables de leur protection. Que si l'on ne peut se les rendre amis, au moins ne les auoir pas pour ennemis; ce qui se doit avec mesure & discretion. Car trop ambitieusement decliner leur indignation, ou rechercher leur grace, oultre que c'est témoignage de foiblesse, c'est tacitement les offenser & accuser d'iniustice ou cruauté. *Non ex professo caecre aut fugere: nam quem quis fugit, damnat;* ou bien leur faire venir l'enuie de l'exercer, & d'excéder, voyans vne si profonde & paoureuxse submission.

DE LA FORCE TROI-

sième vertu.

PREFACE.

LES deux vertus précédentes reglent l'homme en compagnie, & avec autrui : ces deux suiuan-tes le reglent en soy, & pour soy : regardēt les deux visages de la fortune, les deux chefs & genres de tous accidens, Prosperité & Aduersité : car la force l'arme contre l'aduersité, la temperance le conduit en la prosperité : moderent les deux parties brutales de nostre ame, la force regle l'irascible, la temperance la concupiscible. Toutes ces deux vertus pourroyent estre comprises & entendues par ce mot de constance, qui est vne droite & equable fermeté d'ame, pour toutes sortes d'accidens & choses externes : par laquelle elle ne s'esleue pour la prosperité, ny ne s'abaisse pour l'aduersité. *Nec aduersis frangitur nec prosperis astuat.*

DE LA FORCE OV VAIL-

lance en general,

CHAP. XIX.

VAillance (car cette vertu est bien plus proprement dite ainsi, que force) est vne droite & forte assurance, equable, & vniforme de l'ame à l'encontre de tous accidens dangereux, difficiles & douloureux : tellement que son object & la matiere, apres laquelle elle s'exerce, c'est la difficulté & le danger : bref tout ce que la foiblesse humaine peut craindre, *Timendorum contemprix, qua terribilia,*

1.
Description
de
la
vail-
lance.

Et sub iugum libertatem nostram inmittentia despicit, prouocat, frangit. Senec.

De toutes les vertus la plus en honneur & estimée, & la plus noble est celle-cy; laquelle par prerogative est apelée simplement vertu. C'est la plus difficile, la plus glorieuse; qui produit de plus grands, esclatans, & excellens effets, elle comprend magnanimité, patience, constance, perséuerance inuincible, vertus heroïques, dont plusieurs ont recherché les maux avec faim pour en venir à ce noble exercice. Cette vertu est le rempart imprenable, le harnois complet, l'armure acérée & à l'épreuve à tous accidens, *Munimentum imbecillitatis humanae inexpugnabile: quod qui circum dedit sibi, securus in hac via obsidione perdurat.* Senec.

Mais pource que plusieurs se mescontentent, & imaginent des fautes & bastardes vaillances, au lieu de l'unique, vraye vertu, ie veux en expliquant plus au long la nature & definition, secouer & rejeter les erreurs populaires, qui se font icy. Nous remarquerons donc en cette vertu quatre conditions. La premiere, est généralement & indifféremment contre toutes sortes de difficultez & dangers: par quoy faillent ceux qui n'estiment autre vaillance que la militaire, laquelle seule ils mettent en prix, pource que peut estre elle est plus pompeuse & bruyante; & qu'elle apporte plus de reputation & de gloire, qui est la langue & la trompette de l'immortalité, car à vray dire il y a plus d'esclat & de bruit, que de peine & danger. Or ce n'est qu'une petite parcelle, & bien petit rayon de la vraye, entiere, parfaite & vniuerselle, pour laquelle l'homme est tel seul, qu'en compagnie, en vn lit avec les

douleurs, qu'au camp, aussi peu craignant la mort en la maison, qu'en l'armée. Cette militaire vaillance est pure & naturelle aux bestes, chez lesquelles elle est pareille aux femelles qu'aux mâles; aux hommes elle est souuent artificielle, acquise par crainte & apprehension de captiuité, de mort, de douleur, de pauvreté, desquelles choses la beste n'a point de peur. La vaillance humaine est vne sage couardise, vne crainte accompagnée de la science d'eiter vn mal par vn autre, cholere est sa trempe & son fil, les bestes l'ont toute pure. Aux hommes aussi elle s'acquiert par l'usage, institution, exemple, coustume, & se trouue ez ames basses & viles: de valet & facteur de boutique se fait bon & vaillant soldat, & souuent sans aucune tincture de la vertu & vraie vaillāce Philosophique.

4. La seconde condition, elle presuppose cognoissance tant de la difficulté, peine & danger, qu'il y a au fait qui se presente, que de la beauté, honnesteté, iustice, & deuoir requis en l'entreprise ou soustenement d'iceluy. Parquoy faillent ceux, qui mettent vaillance en vne temerité inconsiderée, ou bien bestise & stupidité. *Non est inconsulta temeritas nec periculorum amor, nec formidabilium appetitio, diligentissima in tutela sui fortitudo est, & eadem patientissima eorum quibus falsa species malorum est.* La vertu ne peut estre sans cognoissance & apprehension, l'on ne peut vrayement mespriser le danger, que l'on ne scait, si l'on ne veut aussi recognoistre ceste vertu aux bestes. Et de fait ceux ordinairement qui entreprennent sans auoir apprehendé & reconnu, quand se vient au point de l'execution le nez leur seigne.

Temerité
ou stupi-
dité.

Seneca.

La troisième condition, c'est vne resolution & fermeté d'ame fondée sur le deuoir, & sur l'honesteté & iustice de l'entreprise, laquelle resolution ne relasche iamais, quoy qu'il aduienne, mais qui acheue genereusement ou l'entreprinse, ou la vie. Contre cette condition faillent plusieurs, premierement & bien lourdement ceux qui cherchent cette vertu au corps, & en la force, & roideur des membres. Or vaillance n'est pas qualité de corps, mais d'ame; fermeté non des bras & des iambes, mais du courage. L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & à la volonté: c'est où gist son vray honneur: & le seul aduantage & la vraye victoire sur l'ennemy, c'est l'espouuanter & faire force à sa constance & vertu: tous autres aduantages sont estrangers & empruntez roideur de bras & de iambes est qualité d'un porte-faix: faire brōcher son ennemy, luy faire siller les yeux à la lueur du soleil, c'est vn coup de la fortune. Celui qui ferme en son courage pour quelque danger de mort, ne relasche rien de sa constance & assurance: bien qu'il tombe, il est battu non de son aduersaire, qui est possible en effet vn poltron, mais de la fortune, d'où il faut accuser sō malheur & non sa lascheté; les plus vaillās sont souuent les plus infortunez. Encores plus faillent ceux, qui s'esmeuēt & font cas de cette vaine & Traconiēne trongne de ces espouuātés vieillagues, qui par vn port hautain, fiere contenance, & parole braue, veulent acquerir bruit de vaillās & hardis, si on leur vouloit tant prester à credit, que de les en croire.

Ceux aussi, qui attribuent la vaillance à la ruse & finesse, ou bien à l'art & industrie: mais c'est trop la

5.
Force
corporelle.

6.
Art &
industrie.

prophaner, que la faire iouër vn roolle si bas & chetif. C'est déguiser les choses, & substituer vne faulse pierre pour vne vraye. Les Lacedemoniens ne vouloiēt point en leurs villes des maîtres, qui apprinssent à luitter: afin que leur ieunesse le sceust par nature & non par art. Nous tenons pour hardy & genereux de combattre avec le Lion, l'Ours, le Sanglier, qui y vont selon la seule nature: mais non avec les mousches guespes, car elles vsent de finesse. Alexandre ne vouloit point jouer aux Olympiques, disant que la partie seroit mal faite: pourcé qu'un particulier y pourroit vaincre, & un Roy y estre vaincu. Ainsi n'est il bien seant qu'un homme d'honneur le fonde, & mette la preuue de valeur en chose, en laquelle vn poltron appisen l'escole peut gagner. Car telle victoire ne vient de la vertu ny de courage mais de quelque souplesse & mouuemens artificiels: esquels les plus vilains feront ce qu'un vaillant ne scauroit ny ne se foucieroit de faire. L'escrime est vn tour d'art, qui peut tomber en personnes laches & de neant. Et combien de vau-neans par les villes, & de coquins tous prests à faire à coups d'espée & à se battre; s'ils voyoient l'ennemy, ils s'entuiroient? Autant en est il de ce qui se fait par longue habitude & accoustumance, comme les coureurs, batteurs, mariniers qui feront choses hazardeuses plus hardiment, que les plus vaillans, y estans duits & stylez de ieunesse.

7.
Passion.

Finalemēt ceux qui ne gardās pas assez le motif & ressort des actions attribuēt faulsemēt à la vaillance & vertu, ce qui appartient & part de quelque passion ou intentiō particuliere. Car cō-

me ce n'est proprement vertu, ny iustice d'estre lo-
 yal & officieux à l'endroit de ceux, que l'on ayme
 particulièrement, ny temperance, de s'abstenir de
 l'accointance voluptueuse de sa sœur ou de sa fille,
 ny liberalité à l'édroit de sa femme & enfans; aussi
 n'est ce vraiment vaillance de s'exposer aux dan-
 gers, pour son interest & satisfaction priuée & par-
 ticuliere. Parquoy si c'est par auarice, comme les
 espions, pionniers, traistres, marchans sur mer, sol-
 dats mercénaires; si par ambition & pour la repu-
 tation, pour estre veus & estimés vaillans; comme
 la plus part de nos gens de guerre, qui disent tout
 naïfvement en y allant, que s'ils y pensoient lais-
 ser la vie, ils n'yroient point; si par ennuy de vi-
 ure en peine & douleur, comme le soldat d'Anti-
 gonus, qui trouuillant & viuant en peine à cause
 d'vne fistule, estoit hardy & s'eslançoit aux dāgers,
 estant guaruy les fuyoit, si pour fuir honte, captiui-
 té, ou quelque autre mal, si par fureur & bouillō de
 cholere, bref si par passiō ou cōsideration particu-
 liere, cōme Ajax, Catilina, ce n'est vaillance ny ver-
 tu, *Sicut nō martyrē pœna, sic nec fortē pugna, sed causa facit.*

La quatrième cōdition. Elle doit estre en son e-
 xecution prudente & discrete, par où sont rejet-
 tees plusieurs fausses opiniōs en cette matiere, qui
 sont de ne se couirir point des maux & inconue-
 niens, qui nous menassent; n'auoir peur, qu'il nous
 surprennent, ne s'en fuyr, voire ne sentir point les
 premiers coups, cōme d'vn tonnerre, d'vne arque-
 busade, d'vne ruine. Or c'est mal entendre: car mo-
 yennāt que l'ame demeure ferme, & entiere en son
 assiette & en son discours, sans alteration, il est per-
 mis de se remuër, ressentir au dehors. Il est permis

8
 Indiscre-
 tion.

voire louable d'esquiuier, gauchir, & se garentir des maux par tous moyens & remedes honnestes: & où n'y a remede, s'y porter de pied ferme. *Mens immota manet: lachrymæ voluntur inanes.* Socrates se mocque de ceux, qui condamnoyent la fuitte; quoy, fit il, seroit-ce, la fcheté de les battre & vaincre, en leur faisant place? Homere loué en son Vlysses la science de fuyr: les Lacedemoniens professeurs de vaillance en la iournée des Platées, reculerent, pour tant mieux rompre & dissoudre la troupe Perfiennne, qu'ils ne pouuoient autrement, & vainquirent. Cela ont pratiqué les nations plus belliqueuses. D'ailleurs les Stoiciens mesmes permettent de pallir & tremousser aux premiers coups inopinez, moyennant que cela ne passe plus outre en l'ame. Il y a des choses qui sont iustement à craindre & fuir, comme les naufrages, les foudres, & celles où n'y a de remede ni lieu à la vertu, prudence, vaillance. Voici de la vaillance en gros.

Proposition & partition de ceste matiere.

De la force ou vaillance en particulier.

Pour tailler la matiere & le discours de ce qui est ici à dire, ceste vertu s'ocupe & s'employe contre tout ce que le monde appelle mal. Or ce mal est double, externe & interne: l'vn viét de dehors, on l'appelle d'vn' infinité de noms, aduersité, affliction, injure, malheur, accident mauuais & sinistre: l'autre est au dedans en l'ame, mais cauté par celui de dehors: ce sont les passios fascheuses de crainte, tristesse, cholere, & tant d'autres. Il nous faut parler de tous les deux; fournir remedes & moyens de les vaincre, domter & regler. Ce sont les argumēs & aduis de nostre vertu, de force & vaillance. Il y aura donc ici deux parties, l'vne des maux, ou mau-

vais accidens, l'autre des passions, qui en naissent. Les aduis generaux contre toute fortune bonne & mauuaise ont esté dits cy dessus: nous parlerons ici plus specialement & particulierement.

PREMIERE PARTIE DES
maux externes.

CHAP. XX.

Nous considerons ces maux externes en trois manieres, en leurs causes, ce qui se fera en ce chapitre; puis en leurs effects, finalement en eux-mesmes distinctement, & particulierement chascune espece d'iceux: Et par tout fournirons aduis & moyens de s'affermir par vertu contre iceux.

i.
Distinction & comparaison des maux par leurs causes.

Les causes des maux & fascheux accidens, qui arriuent à vn chascun de nous, sont ou publiques & generales, quand en mesmes temps elles touchent plusieurs, comme Peste, Famine, Guerre, Tirannie. Et ces maux sont pour la pluspart fleaux enuoyez de Dieu, & du ciel, au moins la cause propre & prochaine n'est pas aisée à cognoistre; ou particulieres & conues, sauoir par le fait d'autruy. Ainsi on fait deux sortes de maux; publics & priuez. Or les maux publics, c'est à dire venans de cause publique, encor qu'ils touchent vn chascun en particulier, sont en diuers sens & plus & moins grieus, poissans, & dangereux que les priuez, qui ont leur cause cogneue. Ils le sont plus, car ils viennent à la foule, assaillent plus impetueusement avec plus de bruit, de tempeste & de furie: ont plus grande suite & trainée: sont plus esclattans, produisent plus de desordre & confusion. Ils le sont

moins : car la generalité & communauté semble rendre à chacun son mal moindre. C'est espee de soulas de n'estre seul en peine: l'on pense que c'est plustost malheur commun, ou le cours du monde, & que la cause en est naturelle, qu'affliction personnelle. Et de fait ceux que l'homme nous fait, picquent plus fort, navrent au vif, & nous alterent beaucoup plus. Toutes les deux sortes ont leurs remedes & consolations.

2.
*Aduis cō-
 tre les
 maux pu-
 blics.
 Prouide-
 ce desti-
 née.* Contre les maux publics, il faut considerer de qui & par qui ils sont enuoyez, & regarder à leur cause. C'est Dieu, sa prouidence, de laquelle vient & dépend vne necessité absoluë, qui gouerne & modere tout : à laquelle tout est sujet. Ce ne sont pas, à vray dire, deux loix distinctes en essence, que la prouidence, & la destinée, ou necessité, *αὐτοῦ καὶ ἀνάγκη* ne sont qu'une. La diuersité est seulement en la consideration & raison differente. Or Gronder & se tourmenter au contraire c'est premiere-ment impieté telle, quelle ne se trouue point ailleurs: car toutes choses obeissent doucement, l'homme seul fait l'enragé. Et puis c'est folie: car c'est en vain & sans rien auancer. Si l'on ne veut suiure cette souueraine & absoluë maistresse de gré à gré, elle entrainera & emportera tout par force: *ad hoc sacramentum adacti sumus ferre mortalia, nec perturbari iis, que vitare nostræ potestatis non est, in regno nati sumus, deo parere libertas est.*

Desine fata deum flecti sperare querendo.

Il n'y a point de meilleur remede, que de vouloit ce qu'elle veut; & selon l'aduis de sagesse faire de necessité vertu. *Non est aliud effugium necessitatis, quam velle quod ipsa cogat.* En nous voulant escrimer

ou disputer cōtre elle, nous ne faisons qu'aigrir & irriter le mal. *Lato animo ferre quicquid acciderit quasi tibi volueris accidere: debuisses enim velle, si scisses ex decreto Dei fieri.* Outre que nous en aurōs meilleur marché, nous ferōs ce que nous deuōs, qui est de suivre nostre general & souuerain, qui l'a ainsi ordōné. *Optimū pati, quod emēdare non possis; & deū, quo auctore cuncta proueniūt, sine murmuratione comitari. Malus miles est, qui imperatorem gemens sequitur.* Et sans cōtester trouuer bon ce qu'il veut. C'est grandeur de courage de se donner à luy *Magnus animus qui se Deo tradidit.* C'est lascheté & desertion, que gronder & disputer, *puillus & degener qui obluētatur, de ordine mundi male existimat, & emendare mauult Deum, quam se.*

Contre les maux priuez, qui nous viennent du fait d'autruy, & nous pētrēt plus, il faut premièrement biē les distinguer, afin de ne se mescontet. Il y a desplaisir, il y a offense. Nous receuōs souuēt desplaisir d'autruy, qui toutesfois ne nous a point offensé de fait ni de volonté comme quand il nous a demandé ou refusé quelque chose avec raison, mais qui estoit lors mal à propos pour nous: de telles choses c'est trop grande simplessse de s'en facher: puisque ne sont offenses. Or les offenses sont de deux sortes, les vnes trauerent nos affaires cōtre equité, c'est nous faire tort: les autres s'adressent à la personne, qui est par elle mesprisee & traittee autrement qu'il n'appartient, soit de fait ou de parole. Celles ici sont plus aigres & plus difficiles à supporter, que toute autre sorte d'affliction.

Le premier & general aduis contre toutes ces sortes de maux est d'estre ferme & resolu à ne se laisser aller à l'opinion cōmune, mais considerer

3.
Distinction.

4.
Des
maux
priuez.

Aduis
tre
general.

fans passions ce que portent & poisent les choses, selon verité & raison. Le monde se laisse persuader & mener par impression. Combien en y a il, qui font moins de cas de recevoir vne grande playe, qu'un petit soufflet; plus de cas d'une parole, que de la mort: Bref tout se mesure par opinion: & l'opinion offense plus, que le mal, & nostre impatience nous fait plus de mal, que ceux, dequels nous nous pleignons.

5. Les autres plus particuliers aduis (& remedes, *Particuliers tirés de nous mesmes.* se tirer premierement de nous mesmes) & c'est où il faut premierement ietter ses yeux & sa pensée. Ces offenses prétendues naissent peut estre de nos defauts, fautes & foiblesses. Ce n'est peut estre qu'une gofferie fondée sur quelque defaut, qui est en nostre personne, que quelqu'un veut contrefaire par moquerie. C'est folie de se fâcher & se soucier de ce qui ne vient pas de sa faute. Le moyen d'oster aux autres occasion d'en faire leurs contes est d'en parler le premier, & monstrier que l'on le fait bien: si c'est de nostre faute, que l'injure a pris sa naissance, & qu'auons donné occasion à cet affront: pourquoy nous en courroucerons nous: ce n'est pas offense, c'est correction, laquelle il faut recevoir & s'en servir cōme d'un chastiment. Mais bien souuēt elle vient de nostre propre foiblesse, qui nous rend trop douilletts. Or il se faut défaire de toutes ces tendres delicatesses, qui nous font viure mal à nostre aise, mais d'un courage maigre, fort & ferme mespriser & fouler aux pieds les indiscretions & folies d'autrui. Ce n'est pas signe qu'un homme soit sain, quand il s'ecrie à chasque fois qu'on le touche. Jamais vous ne ferez en repos,

vous

vous vous formalisés de tout ce qui se presente.

Ils se tirent aussi de la personne, qui offense. Re-
 presentons nous en general les mœurs, & humeurs *De ceux*
 des personnes, avec lesquelles il nous faut viure *qui offen-*
 au monde. La pluspart des hommes ne prend plai-
 sif qu'à mal faire, ne mesure sa puissance que par
 le desdain & injure d'autrui. Tant peu y en a qui
 prennent plaisir à bien faire. Il faut donc faire estat,
 que de quelque costé que nous nous tournions,
 nous trouverons qui nous heurtera & offense. Par
 tout où nous trouverons des hommes, nous trou-
 verons des iniures. Cela est si certain & si neces-
 saire, que les legislators mesmes, qui ont voulu
 regler le commerce & les affaires du monde, ont
 cōnué & permis en la iustice distributive & com-
 mutative plusieurs passedroits. Ils ont permis de se
 decevoir & blesser iusques à la moitié de iuste pris.
 Cette necessité de s'entreheurter & offenser vient
 premierement de la contrariété & incompatibili-
 té d'humeurs & de volontés. D'où vient que l'on
 s'offense, sans le vouloir faire. Puis de la concu-
 rence & opposition des affaires, qui porte que le
 plaisir, profit & bien des vns est le desplaisir, dom-
 mage, & mal des autres; & ne se peut faire autre-
 ment, suyuant cette commune & generale pein-
 ture du monde, si celuy qui nous offense, est vn in-
 solét, fol, & temeraire (comme il est, car vn hom-
 me de bien ne fait iamais tort à personne) par quoy
 vous plainés vous, puis qu'il n'est non plus à soy
 qu'un insensé? vous supportés bien d'un furieux
 sans vous plaindre, voire en aués pitié: d'un bouf-
 fon, d'un enfant, d'une femme, vous vous en riés:
 un fol, yuongne, colere, indiscret ne vaut pas

mieux. Parquoy quand telles gens vous attaquent de paroles, ne leur faut point respondre. Il se faut taire & les quitter là. C'est vne belle & glorieuse reuanche & cruelle pour vn fol, que de n'en faire compte. Car c'est luy oster le plaisir, qu'il pense prendre en vous faschant, puis par vostre silence il est condamné d'impertinence, sa temerité luy demeure en la bouche: si l'on luy respond, on se compare à luy, c'est l'estimer trop & faire tort à foy. *Male loquuntur, quia benè loqui nesciunt, faciunt quod solent & sciunt, male quia mali, & secundum se.*

7.
Conclu-
sion des
aduisa-
uec la re-
gle de sa-
gesse.

Voicy donc pour conclusion l'aduis & conseil de sagesse. Il faut auoir esgard à vous & à celuy qui vous offensera. Quant à vous, aduises ne faire chose indigne & messeante, de vous laisser vaincre. L'imprudent & deffiant de foy, se passionnant sans cause, s'estime en cela digne que l'on luy face affront. C'est faute de cœur ne scauoir mespriser l'offense: l'homme de bien n'est sujet à iniure: il est inuiolable: vne chose inuiolable n'est pas seulement celle, qu'on ne peut frapper, mais qui estant frappée ne reçoit playe ny blesseure: c'est le plus fort rempart contre tous accidens, que cette resolution; que nous ne pouuons receuoir mal, que de nous mesmes. Si nostre raison est telle qu'elle doit, nous sommes invulnerables. Et pour ce nous disons tousiours avec le sage Socrates, Anitus & Melitus me peuuent bien faire mourir, mais ils ne me scauroient mal faire. Ainsi l'homme de bien, comme il ne donne iamais occasion à personne de l'iniurier, aussi ne peut-il receuoir iniure. *Ledere enim ledique coniunctum est.* C'est vn mur d'airain, que l'on ne scauroit penetrer; les brocards, les

iniures n'arriuent point iusques à luy, Ioint qu'il n'y aura celuy, qui n'estime l'agresseur meschât, & luy pour homme de bien, ne meritant tel outrage. Quant à celuy qui vous a offensé, si vous le iugés impertinent & mal sage, traittés le comme tel, & le laissés là: s'il est autre excusés le; presumés qu'il en a eü occasion, que ce n'a pas esté par malice, mais par inaduertence & mesgarde: il en est fâché luy mesme, & voudroit ne l'auoir pas fait. Encores diray-ie, que comme bons mesnagers nous deuõs faire nostre profit, & nous seruir de la commodité que nous presentét les iniures & offenses. Ce que nous pouuons pour le moins en deux sortes, qui regardent l'offensant & l'offensé. L'vne qu'elles nous font cognoistre ceux, qui nous les font, pour les fuir vne autrefois. Tel a mesdit de vous, concludés il est malin: & ne vous fiés plus à luy. L'autre qu'elles nous montrent nostre infirmité & l'endroit par lequel nous sommes battables, afin de le remparer; amender le defaut, afin qu'vne autre n'aye sujet de nous en dire autant ou plus. Quelle plus belle vengeance peut on prendre de ses ennemis, que de profiter de leurs iniures, & en conduire mieux & plus seurement ses affaires?

DES MAUX EXTERNES

considerés en leurs effets & fruits.

CHAP. XXI.

A PRES les causes des maux venons aux effets & fruits, où se trouueront aussi des vrayes an-

Effets ge-
neraux
res-
us-
les.

tidotes & remedes. Ces effets sont plusieurs, sont grands, sont generaux, & particuliers. Les generaux regardent le bien, maintien & culture de l'univers. Premièrement le monde s'estoufferoit, se pourriroit, & perdrait, s'il n'estoit changé, remüé, & renouvelé par ces grands accidens de peste, famine, guerre, mortalité, qui moissonnent, taillent, esmondent: afin de sauuer le reste, & mettre le total plus au large, & à l'aise. Sans iceux l'on ne pourroit icy se remüer ny demeurer. D'auantage outre la varieté, vicissitude & changement alternatif, qu'ils apportent à la beauté & ornement de cet univers, encores toute partie du monde s'accommode. Les barbares & farousches sont polies & policées, les arts & sciences sont respanduës & communiquées à tous. C'est comme en vn grand plantier, auquel certains arbres sont trās-plantés, d'autres entés, autres couppés & arrachés, le tout pour le bien & la beauté du verger. Ces belles & uniuerselles considerations doiuent arrester & accoiser tout esprit raisonnable & honneste, & empêcher que l'on ne trouue ces grands & esclattans accidens si estranges & sauuages, puis que ce sont œuures de Dieu & de nature, & qu'ils font vn si notable seruice au gros & general du monde: car il faut penser que ce qui semble estre perte en vn endroit, est gain en l'autre. Et pour mieux dire, rien ne se perd, mais ainsi le monde change & s'accommode. *Vir sapiens nihil indignetur sibi accidere, sciatque illa ipsa; quibus ledi videtur, ad conseruationem vniuersi pertinere, & ex his esse, quæ cursum mundi officiumque consummant.*

2.

Les particuliers sont diuers selon les diuers ef-

prits & estats de ceux qui les reçoivent: car ils exer-
cent les bons, releuent & redressent les tombés &
deuoyés, punissent les meschans. De chacun vn
mot: car il en a esté traité ailleurs. Ces maux ex-
ternes sont aux bons vn tres-vtile exercice & tres-
belle escole, en laquelle (comme les athletes & es-
crimeurs, les Mariniers en la tempeste, les soldats
aux dangers, les philosophes en l'academie, & tou-
tes autres sortes de gens en l'exercice serieux de
leur profession) ils sont instruits, duits, faits & for-
més à la vertu, à la constance & vaillance, à la vi-
ctoire du monde & de la fortune. Ils apprennent
à se cognoistre: ils s'essaient & voyent la mesure
de leur valeur; la force & portée de leurs reins; ius-
ques où ils doiuent esperer & promettre d'eux mes-
mes, puis s'encouragent & s'affermissent à mieux,
s'accoustument & s'endurcissent à tout, se rendent
resolus, déterminés & inuincibles, ou au contrai-
re le long calme de la prosperité les relasche, r'a-
mollit, & apoltronit. Donc disoit Demetrius,
qu'il n'y auoit gens plus miserables, que ceux qui
n'auoient iamais senti de trauerse & d'affection,
appelant leur vie la mer morte.

Aux fautiers & delinquans, vne bride pour les
retenir & empescher, qu'ils ne bronchent; ou vne
reprimande & verge paternelle apres leur cheute,
pour les y faire penser & souuenir; afin de n'y re-
tourner plus. C'est vne saignée & medecine, ou
preseruatue pour diuertir & detourner les fautes
qu'elles n'arriuent; ou purgatiue pour les nettoyer
& expier.

Aux meschans & perdus punition, vne faucille
pour les couper & enleuer, ou les atterrer, pour

Particu-
liers di-
uers.
Voyés l. 6
1. des 3.
vertus.
c. 11.
Exerci-
ce.

3.
Medeci-
ne &
chasti-
ment.

3.
Suppliee.

trainer encores & languir miserablement. Or voyla de tressalutaires & bien necessaires effets, qui meritent bien que non seulement l'on ne les estime plus maux, & que l'on les recoiue doucement en patience & en bonne part, comme exploits de la iustice diuine : mais que l'on les embrasse comme gages & instrumens du soin de l'amour & providence de Dieu, & que l'on en face son profit, suiuant l'intention de celuy qui les enuoye & departit, comme il luy plaist.

DES MAUX EXTERNES EN
eux mesmes & particulierement.

ADVERTISSEMENT.

T O V S ces maux, qui sont plusieurs & diuers, sont priuatifs de biens, comme aussi porté le nom & le naturel de mal. Autant donc qu'il y a de chefs de biens, autant y a il de chefs de maux. L'on les peut reduire & comprendre au nombre de sept. Maladie, douleurs, ie mets ces deux en vn, Captiuité, Bannissement, Indigence, Infamie, Perte d'amis, Mort qui sont priuations de Santé, Liberté, *Asi. li.ii.* Patrie, Moyens, Honneurs, Amis, Vie, desquels a esté parlé cy dessus au long. Nous chercherons donc icy les antidotes & remedes propres & particuliers contre ces sept chefs de maux, & briefuement sans discours.

DE LA MALADIE ET
douleur.

CHAP. XXII.

Nous auons dit cy dessus, que la douleur est le *liu. 1. ch.*
plus grand, & à vray dire le seu mal, essentiel, 39.
qui se fait plus sentir, & ou y a moins de remedes
& d'aduis. Toutesfois en voicy quelques vns, qui
regardent la raison, la iustice, l'vtilité, l'imitation,
& ressemblance aux grands & illustres.

C'est vne commune necessité d'endurer; ce n'est
pas raison de faire pour nous vn miracle. Il ne se
faut pas fascher, s'il aduient à quelcun, ce qui peut
aduvenir à chacun. 1.

C'est chose aussi naturelle; nous sommes nés à
cela, en vouloir estre exempt est iniustice. Il faut
souffrir doucement les loix de nostre condition.
Nous sommes pour vieillir, affoiblir, douloir, estre
malades: il faut apprendre à souffrir ce que l'on ne
peut eiter. 2.

Si elle est longue; elle est legere & moderée: c'est
honte de s'en plaindre, si elle est violente, elle est
courte, & met tost fin ou à soy, ou au patient, qui
reuiert presque tout à vn. *Confide, summus non habet
tempus dolor; Si grauis, breuis: si longus, leuis.* 3.

Et puis c'est le corps, qui endure: ce n'est pas
nous, qui sommes offensés, car l'offense diminue
de l'excellence & perfection de la chose: & la ma-
ladie ou douleur tant s'en fait qu'elle diminue,
qu'au rebours elle sert de sujet & d'occasiõ à vne
patience louable, plus beaucoup que la santé & où 4.

il y a plus d'occasion de louange, il n'y a pas moins de bien. Si le corps est instrument de l'esprit, qui se plaindra, quand l'instrument s'vsera en seruant celuy, à qui il est destiné? Le corps est fait pour seruir à l'esprit. Si l'esprit s'affligeoit, pour ce qui arriue au corps, l'esprit seruiroit au corps. Celuy la ne seroit-il pas trop delicat, qui crieroit & huëroit, pource que l'õ luy auroit gasté sa robbe? que quelque espine la luy auroit accrochée? quelque vn en passant la luy auroit deschirée? Vn vil frippier, peut estre, s'en plaindroit, qui en voudroit faire son profit: mais vn grand & riche s'en rixoit, & ne feroit compte, comparant cette perte au reste des biens qu'il a. Or ce corps n'est qu'une robbe empruntée, pour faire paroistre pour vn temps nostre esprit sur ce bas & tumultuaire theatre, duquel seul deuous faire cas, & procurer son honneur & son repos. Et d'où vient que l'on souffre avec tant d'importance la douleur? c'est que l'on n'est pas accoustumé de chercher son contentement en l'ame, *non assueuerunt animo esse contenti, nimium illis cura corpore fuit.* L'on a trop de commerce avec le corps, il semble que la douleur s'en-orgueillisse, nous voyans trembler sous elle.

Elle nous apprend à nous dégouster de ce qu'il nous faut laisser, & à nous déprendre de la piperie de ce monde, seruiçe tres-notable.

La ioye & le plaisir de la santé recourée, apres que la douleur aura fait son cours, ce sera comme vne lumiere belle & claire, tellement qu'il semble que nature nous ait presté la douleur, pour l'honneur & seruiçe de la volupté, & de l'indolence.

Or sus donc, si la douleur est mediocre, la patien-

ce sera facile: si elle est grande, la gloire le sera aussi: si elle semble trop dure, accusons nostre mollesse & lâcheté: si peu y en a qui la puissent souffrir, soyons de ce peu. N'accusons nature de nous avoir fait trop foibles: car il n'en est rié: mais nous sommes trop délicats. Si nous la fuyons, elle nous suivra; Si nous nous rendons à elle lâchement & nous laissons vaincre, nous n'en serons traittés que plus rudement, & le reproche nous en demeurera. Elle nous veut faire peur, tenons bon, & qu'elle nous trouve plus retolus, qu'elle ne pense. Nostre tendreur luy apporte cette aigreur & dureté, *stare fidenter, non quia difficilia non audemus: sed quia non audemus, difficilia sunt.*

Mais afin que l'on ne pense pas, que ce soient de beaux mots de rhétorique, mais que la pratique en est impossible, nous avons les exemples tant fréquens, & tant riches non seulement d'hommes, mais de femmes & enfans, qui non seulement ont soustenu de longues & douloureuses maladies avec tant de constance, que la douleur leur a plustost emporté la vie que le courage: mais qui ont attendu, ont supporté avec gayeté, voire ont cherché les grandes douleurs & les exquis tourmens. En Lacedemone les ieunes enfans s'entre-fouetoient viement quelque fois insques à la mort, sans montrer en leur visage aucun ressentiment de douleur, pour s'accoustumer à endurer pour le pays. Le page d'Alexandre se laissa brusler d'un charbon sans faire frime aucune ny contenance de se pleindre, pour ne troubler le sacrifice: & un garçon de Lacedemone se laissa ronger le ventre à un renard, plustost que descourir son larrecin.

Pompée surpris par le Roy Gentius, qui le vouloit contraindre de deceler les affaires publiques de Rome, pour montrer qu'aucun tourment ne le luy feroit dire, il mit luy-mesme le doigt au feu, & le laissa brusler iusques à ce que Gentius mesmes l'en retira : pareil cas auoit auparauant fait Mutius deuant vn autre Roy. Porfenna, & plus que tous a enduré le bon viel Regulus des Carthaginois. Mais sur tous est Anaxarque, qui demy brisé dedans les mortiers du Tyran, ne voulut iamais confesser, que son esprit fust touché de tourment, pilez, broyez tout vostre saoul le sac d'Anaxarque, car quant à luy vous ne le scauriez blesser.

DE LA CAPTIVITE OU PRISON.

CHAP. XXIII.

CETTE affliction n'est plus rien, & est trop aysee à vaincre apres ce qui a esté dit de la maladie & de la douleur. Car ceux cy ne s'ont presque point sans quelque captiuité au lit, en la maison, en la gesne: & encherissent beaucoup au dessus d'icelle: toutesfois deux ou trois mots d'elle. Il n'y a que le corps, la manche, la prison del'ame qui est captiue; l'esprit, demeure tousiours libre & à soy en despit de tous, comment scait-il, & peut-il sentir qu'il est en prison, puis qu'aussi librement, & encores plus, il peut s'esgayer & promener où il voudra? Les murs & la closture de la prison est bien trop loin de luy pour le pouuoir enfermer. Le corps qui le touche & luy est conioint ne le peut tenir ny arrester. Celuy qui scait se maintenir en sa liber-

te & yser de son droit, qui est de n'estre pas enfermé mesmes dedans ce monde: se mocquera de ces chetifues barrieres. *Christianus etiam extra carcerem saculo renuntiavit: in carcere etiam carceri: nihil interest ubi sitis in saculo, qui extra saculum estis, auferamus carceris nomen, secessum vocemus, & si corpus includitur, caro detinetur, omnia spiritui patent, totum hominem animus circumfert, & quo vult transfert.* Tertul.

La prison a receu benignement en son sein plusieurs grands & saints personnages: a esté l'asyle, le port de salut, & la forteresse à plusieurs, qui se furent perdus en liberté, voire qui ont eu recours à elle pour estre en liberté, l'ont choisie & espousee pour viure en repos, & se deliurer du monde, *e carcere in custodiarum transferri.* Ce qui est clos & fermé sous la clef est bié mieux gardé. Il vaut mieux estre enfermé sous la clef, qu'estre contraint & ferré par rât de lacs & de ceps diuers, dont le monde est plein, les places publiques, les palais, les courts des grâds; que le tracas & tumulte des affaires apporte, les proces, les enuies, malices, humeurs espineuses & violentes, *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse nos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus, maiores tenebras habet mundus quæ hominum precordia excacant, grauiores catenas induit, quæ ipsas animas constringunt, peiores immunditias expirat libidines hominum, plures postremò reos continet vniuersum genus hominum.* Plusieurs se sont sauuez de la main de leurs ennemis de grands dangers & miseres par le benefice de la prison. Aucuns y ont composé des liures, s'y sont faits scauans & meilleurs. *Plus in carcere spiritus acquirit, quam caro amittit.* Plusieurs, que la prison apres auoir gardé & preferué vn teps à vomy,

& enuoyé aux premieres & souueraines dignitez, monté & assis aux plus hauts sieges du monde; d'autres elle a exhalé au ciel & n'en a receu aucun qu'elle n'aye rendu.

DV BANNISSEMENT

& exil.

CHAP. XXIV.

1. **E**XIL est vn changement de lieu, qui n'apporte aucun mal sinon par opinion; & est vne plainte & vne affliction purement imaginaire: car selon raison il n'y a aucun mal: par tout, tout est de mesme; ce qui est compris en deux mots, Nature & Vertu. *Duo quæ pulcherrima sunt, quocumque nos mouerimus, sequentur, Natura communis & propria Virtus.*

2. *Nature.* Par tout se trouue la mesme nature commune, mesme ciel, mesmes elemens. Par tout le ciel & les estoilles nous paroissent en mesme grâdeur, estenduë, & c'est cela, qui est principalement à considerer, & non ce qui est deslous & foulôs aux pieds. Aussi ne pouuons nous voir de terre que dix ou douze lieuës d'vne veuë. *Augustus animus, quem terrena delectant.* Mais la face de ce grand ciel azuré, paré, & contrepointé de tant de beaux & reluisans diamans, se montre tousiours à nous: & afin que le puissions tout voir, il tourne continuuellement au tour de nous. Il se montre tout à tous & en tous endroits; en vn iour, en vne nuit. La terre, qui avec les mers & tout ce qu'elle embrasse, n'est pas la cent soixantième partie de la grandeur du Soleil, ne se montre à nous qu'à l'endroit où nous l'habitons: mais encores ce changement du plan-

cher de dessous n'est rien. Qu'importe estre nay en vn lieu & viure en vn autre? Nostre mere pouuoit accoucher ailleurs; c'est rencontre que nous naissions çà ou là. D'auantage toute terre porte, produit, & nourrit des hommes: fournit tout ce qui est necessaire. Toute terre porte des parens; la nature nous a tous conioints de sang & de charité. Toute terre porte des amis, il n'y a qu'à en faire, & se les concilier par vertu & sagesse. Toute terre est pais à l'homme sage; ou plustost nulle terre ne luy est pays. C'est se faire tort, c'est foiblesse & bassesse de cœur de se porter ou penser estranger en quelque lieu. Il faut vser de son droit, & par tout viure comme chez soy & sur le sien, *omnes terras tanquam suas videre & suas tanquam omnium.*

Et puis quel changement ou incommodité nous apporte la diuersité du lieu? Ne portons nous pas ^{3.} *Vertu.* tousiours nostre mesme esprit & vertu? Qui peut empescher, disoit Brutus, que le banny n'emporte avec soy ses vertus? L'esprit ny la vertu n'est point subiet ou enfermé en aucun lieu, est par tout egalemment & indifferemment; l'honneste homme est citoyen du monde, libre, franc, ioyeux & content par tout, tousiours chez soy, en son quarré, & tousiours mesme, encores que son estuy se remue & tracasse: *animus sacer & æternus vbique est, dijs cognatus, omni mundo & æuo par.* C'est estre chez soy, & en son pays par tout, où l'on se trouue bien. Or se trouuer bien ne depend point du lieu, mais de soy-mesme.

Combien de gens se sont bannis volontairemēt ^{4.} pour diuerses considerations? combien d'autres, *Exemples.* qui s'estans bannis par la violence d'autruy, puis

apres rappelez n'ont point voulu retourner, & ont eu leur exil non seulement tolerable, mais doux & voluptueux: & n'ont pensé auoir vesçu, que le temps qu'ils ont esté bannis, comme ces genereux Romains Rutilius, Marcellus? Combien d'autres ont esté tirez par la main de la bonne fortune hors leur pays, pour estre grands & puissans en terre estrangere?

DE LA POURETE, INDIGENCE, perte de biens.

CHAP. XXV.

Poureté
double.
i. disette
des choses
necessaires.

Cette plainte est du vulgaire sot & miserable, qui met aux biés de la fortune son souuerain bien; & pense que la poureté est vn tres-grād mal. Mais pour montrer ce qui en est, il y a double poureté, l'vne extreme, qui est disette & defaut des choses necessaires & requises à nature: cette cy n'arriue presque iamais, estāt nature si equitable & nous ayant formé de cette façon, que peu de choses nous sont necessaires, & icelles se trouuent partout, ne manquent point, *parabile est quod natura desiderat, & expositum*, ny encores gueres celles, qui sont à suffisance, & regardent l'vsage moderé, & la condition d'vn chacun. *Ad manum est, quod sat est*. Si nous voulons viure selon nature & raison, son desir, & sa regle, nous trouuerons tousiours ce qu'il nous faut. Si nous voulons viure selon l'opinion, nous ne le trouuerons iamais. *Si ad naturam viues nunquam eris pauper, si ad opinionem nunquam diues exiguum natura desiderat: opinio immensum*. Et puis vn homme, qui a vn art ou science, voire à qui seulement les bras

demeurent de reste, doit il craindre ou se plaindre de cette poureté?

L'autre est faite des choses, qui sont outre la suffisance requise à la pompe, volupté, délicatesse. C'est vne mediocrité & frugalité: & c'est à vray dire celle que nous craignons, perdre nos riches meubles, n'auoir pas vn lit mollet, la viande bien apprestée, estre priué de ses commoditez, en vn mot c'est délicatesse, qui nous tient, c'est nostre vraye maladie: Or cette plainte est iniuste; car telle poureté est plus à souhaitter qu'à craindre: aussi estoit elle demâdée par le sage, *mendicitatem nec diuitias, sed necessaria*. Elle est bien plus iuste, plus riche, plus douce, paisible & assurée, que l'abondance, que l'on desire tant: plus iuste; l'homme viend nud; *nemo nascitur diues*; & s'en retourne nud de ce monde: peut il dire quelque chose vrayement sienne de ce qu'il n'apporte n'y n'emporte avec soy? les biens de ce monde sont comme les meubles d'une hostellerie. Nous ne nous en deuons soucier que tant que nous y sommes, & en auôs besoin. Plus riche; c'est vn Royaume, vne ample Seigneurie; *Magna diuina lege natura composita paupertas. Magnus questus pietas cum sufficientia*. Plus paisible & assurée; elle ne craint rien, se peut defendre soy-mesme contre tous les ennemis: *etiam in obsessa via paupertas pax est*. Vn petit corps, qui se peut recueillir & couvrir sous vn bouclier, va bien plus seuremēt que ne fait vn bien grand, qui est descouvert & opportū aux coups. Elle n'est sujette à receuoir de grands dommages, ny charges de grands traux. Dont ceux qui sont en cet estat, sont toujours plus gays & ioyeux: car ils n'ont pas tant de

Prou. 30

*Louange
de la suffisance.*

Tim. 6

fouci, & craignent moins la tempeste. Cette telle poureté est deliure, gaye, assuree, nous rend vrayement maistres de nos vies, dont les affaires les querelles, les proces, qui accompagnent necessairement les richesses, emportent la meilleure partie. He quel biens sont cela, d'où nous viennent tant de maux? Qui nous fait endurer des iniures, qui nous rend esclaves, qui trouble le repos de l'esprit, qui apporte tant de ialousies, soupçons, craintes, frayeurs, desirs? Qui se fasche de la perte de ses biens, est bien miserable: car il pert & les biens & l'esprit tout ensemble. La vie des poures est semblable à ceux qui nauigent terre à terre; celle des riches à ceux qui se iettent en pleine mer. Ceux-cy ne peuuent prendre terre, quelque enuie qu'ils en ayent; il faut attendre le vent & la marée; ceux-la viennent à bord, quand ils veulent.

Finalemēt il se faut représenter tant de grands & genereux personnages, qui se sont ris de telles pertes, voire l'ont pris à leur aduantage, & ont remercié Dieu, comme Zenon apres son naufrage, les Fabrices, les Serrans, les Curies. Ce doit bien estre quelque chose d'excellent & diuin, que la poureté, puis qu'elle conuiert aux Dieux imaginez nuds, puis que les sages l'ont embrassée, au moins l'ont souffert avec grand contentement. Et pour acheuer en vn mot, entre personnes non passionnées elle est loüable, mais entre quels que ce soit, elle est supportable.

Joseph de...

Ammon...

DE L'INFAMIE.

CHAP. XXVI.

Cette affliction est de plusieurs sortes. Si c'est privatiõ ou perte d'honneurs & dignitez, c'est vn grand gain: les dignitez ne sont qu'honorables seruitudes, par lesquelles l'on se priue de soy-mesme pour se dõner au public. Les honneurs ne sont que flambeaux d'enuie, ialousie, & en fin exil & poureté. Qu'on repasse par la memoire l'histoire de toute l'antiquité, l'õ trouuera que tous ceux, qui ont vescu & se sont portez dignement & vertueusement, ont acheué leur course, ou par exil ou par poison, ou par autre mort violète: tesmoin entre les Grecs Aristides, Themistocles, Phocion, Socrates: à Rome Camille, Scipion, Ciceron, Papinian: entre les Hebreux les Prophetes: tellemẽt que c'est la liuree des plus hõnestes hommes, c'est la recompense ordinaire du public à telles gens. Si pour vn mauuais bruit commun & opinion populaire, tout galand homme doit mespriser cela, & n'en faire mise ny recepte, celuy se dégrade & declare n'auoir aucunemẽt profité en l'estude de sagesse, qui fait cas & se soucie des iugemens, bruits, & paroles du peuple, soit en bien ou en mal.

DE LA PERTE D'AMIS.

CHAP. XXVII.

IE comprends icy parens, enfans, & toutes cheres personnes. Premieremẽt faut scauoir sur quoy est fondee cette plainte ou affliction pretendue,

sur leur interest ou sur le nostre. Sur le leur? ie me doute que nous dirōs, ouy: mais il ne nous en faut pas croire. C'est vne ambitieuse fainte de pieté, par laquelle nous faisons mine de plaindre & nous douloir du mal d'autruy, du dōmage public: mais si nous tirōns le rideau, & sondons bien au vif, se trouuera que c'est le nostre particulier, qui y est enueloppé, qui nous touche. Nous plaignons nostre chandelle, qui s'y brusle & s'y consume, ou est en danger. C'est plustost vne espece d'enuie, que de vraye pieté: car ce que nous lamantons tant sous le mot de la perte de nos amis, de leur absence, & esloignement de nous, c'est leur vray & tresgrād bien: *mærere hoc euentum inuidi magis quam amici est.* Le vray vsage de la mort c'est mettre fin aux misereres. Si Dieu eust fait nostre vie plus heurese, il l'eust faite plus longue.

2 C'est donc à vray dire sur nostre interest, qu'est fondée cette plainte, cette affliction. Or cela est desia messeant; c'est espece d'iniure d'auoir tregret au repos de ceux, qui nous ayment, pource que nous en sommes incommodez. *Suis incommodis angit non amicum, sed seipsum amantis est.*

33 Apres il y a à cela vn tresbon remede, que la fortune ne nous peut oster, c'est que suruiuans à nos amis nous auons moyen d'en faire d'autres: l'amirié est aysez à acquerir. Dieu fait les hommes, & les hommes font les amis. A qui la vertu ne manque point, les amis ne manquerōt iamais: c'est l'instrument, avec lequel on les fait, & avec lequel quand on a perdu les anciens, on en refait de nouveaux. La fortune nous a elle osté nos amis, faisons en de nouveaux: par ce moyen nous ne les aurons pas perdus, mais multipliez.

DE LA MORT.

JL'en a esté tant au long & en tout sens parlé en l'onzième & penultième chapitre du second livre, qu'il ne me reste plus rien à dire icy, dont ie renuoye là.

S E C O N D E P A R T I E D E S
maux internes, Passions fascheuses.

P R E F A C E.

DE tous ces maux susdits naissent & sourdent en nous diuerses passions & affections cruelles: car estans iceux prins & considerez tout simplement comme tels, naissent crainte, qui apprehéde les maux encorés à venir, tristesse, qui les regarde presens, & s'ils font en autruy c'est compassion & misericorde. Estans considerez comme venans & procurez par le fait d'autruy, naissent les passions de cholere, hayne, enuie, jalousie, despit, vengeance, & toutes celles qui nous font regarder de mauuais œil ceux, qui nous causent du desplaisir. Or cette vertu de force, & vaillance consiste à reglement & selon raison receuoir tous ces maux, s'y porter courageusement, & en ce faisant se tenir & garder net & libre de toutes ces passios, qui en viennent. Mais pource qu'elles ne subsistent, que par ces maux, si par le moyen & secours de tant d'aduis & remedes cy dessus appor tez, l'on peut vaincre & mespriser tous ces maux, il ne restera plus aucun lieu à ces passions. Et c'est le vray, moyen d'en venir à bout & s'en garantir, ainsi

que c'est le meilleur pour esteindre le feu, que soustraire le bois, qui est son aliment. Toutesfois nous ne laisserons d'apporter encores auis particuliers contre toutes ces passions, bien qu'elles ayent esté tellement depeintes cy dessus, qu'il est tres-facile de les auoir en horreur & en haine.

CONTRE LA CRAINTE.

CHAP. XXVIII.

PRenons loisir d'attendre les maux, peut estre qu'ils ne viendront pas iusques à nous: nos craintes sont aussi subiettes à se tromper, comme nos esperances. Peut estre que le temps que nous pensons deuoir apporter de l'affliction, nous amenera de la consolation. Combien peut il suruenir de rencôtres, qui pareront au coup que nous craignons? Le foudre se detourne avec le vent d'un chapeau, & les fortunes des grands estats avec vn petit moment. Vn tour de rouë met en haut ce qui estoit en bas, & bien souuent d'où nous attendons nostre ruyne, nous receuons nostre salut. Il n'y a rien si subiet à estre trompé, que la prudence humaine. Ce qu'elle espere luy manque, ce qu'elle craint s'escoule, ce qu'elle n'attend point luy arrive. Dieu tient son conseil à part: ce que les hommes ont deliberé d'une façon, il le resoult d'une autre. Ne nous rendons point malheureux deuant le temps: & peut estre ne le serons nous point, du tout. L'aduenir, qui trompe tant de gens, nous trompera aussitost en nos craintes, qu'en nos esperances. C'est vne maxime fort celebre en la medecine, qu'es maladies aiguës les predictions ne sont

iamais certaines: ainsi est il aux plus furieuses menaces de la fortune; tant qu'il y a vie, il y a esperance: l'esperance demeure aussi long temps au corps, que l'esprit, *quamdiu spiro, spero.*

Mais pource que cette crainte ne vient pas toujours de la disposition de nature, mais souuent de la trop delicate nourriture (car pour n'auoir esté de ieunesse nourry à la peine & au traual nous apprehendons des choses souuent sans raison) il faut de longue main nous accoustumer à ce, qui nous peut plus espouuanter, nous représenter les dangers les plus effroyables, où nous pouuons tomber, & de gayeté de cœur tenter quelquesfois les hazards, pour y essayer nostre courage, deuancer ses mauuaises aduantes, & saisir les armes de la fortune. Il nous est bien plus aysé de luy résister, quand nous l'assaillōs, que quād nous nous defendons d'elle. Nous auons lors loisir de nous armer, nous prenons nos aduātages, nous pouruoyōs à la retraite: où quand elle nous assaut, elle nous surprend & nous choisit cōme elle veut. Il faut donc qu'en l'assaillant nous apprenions à nous deffendre, que souuent nous nous donnions de fausses alarmes, nous nous propositions les dangers, qu'ōt passé les grāds personnages; que nous nous souuenions comme les vns ont euité les plus grāds, pour ne s'en estre point estonnez, les autres se sont perdus és moindres, pour ne s'y estre pas bien resolu.

CONTRE LA TRISTESSE.

CHAP. XXIX.

Les remedes cōtre la tristesse (descrite cy dessus pour la plus fascheuse, dōmageable, & iniuste,

passiō) sont doubles: les vns sont droits, les autres sont obliques. J'appelle les droits ceux que la Philosophie enseigne, & qui consistent à regarder ferme & affronter les maux, & les desdaigner, ne les estimans point maux, ou si petits & legeres (encores qu'ils soyent grands & pressans) qu'ils ne sont dignes, que nostre esprit s'en etmeue & s'en altere: & que s'en plaindre & contrister c'est vne chose injuste & mesleante, ainsi parlent les Stoiciens, Peripateticiens, & Platoniciens. Cette maniere de se preseruer de tristesse & toute passiō douloureuse est tres-belle & tres-excellente, mais aussi tres-rare des esprits de la premiere classe. Il y en a vne autre aussi Philosophique, encores qu'elle ne soit de si bonne & sainte famille, qui est bien facile & bien plus en vsage, & est oblique, c'est par diuersion & destournement de son esprit & la pensee à chose plaisante & douce, au moins autre que celle qui nous amene la tristesse; c'est gauchir, decliner, & ruser au mal; c'est changer d'obiet. C'est vn remede fort frequent, & qui s'vsite presque en tous maux, si l'on y veut prendre garde tant du corps que de l'esprit. Les Medecins, qui ne peuuent purger le catarre, le destournent & desuoient en autre partie moins dangereuse. Ceux qui passent les precipices à qui il faut appliquer la lancette, le cautere, le fer, ou le feu, ferment les yeux, destournent la veüe ailleurs. Les vaillās en guerre ne goustent & ne considerent aucunement la mort: l'ardeur du cōbat les emporte. Tant qui ont souffert la mort doucement, voire qui se la sont procuree & donnee, ou pour la gloire future de leur nom, comme plusieurs Grecs & Romains, ou pour l'es-

perance d'une meilleure vie, comme les martyrs, les disciples d'Hegeſias, & autres apres la lecture de l'Axioque de Platon; ou pour fuir les maux de cette vie, ou pour autres raisons. Tout cela n'est-ce pas diuerſion? Peu y en a qui conſiderent les maux en eux meſmes, qui les gouſtent & accointent comme fit Socrates la mort, & Flavius condâné par Neron à mourir par la main de Niger. Parquoy aux ſiniſtres accidens & meſaduantures, & à tous maux externes il faut deſtourner ſon eſprit à d'autres peſées. Le vulgaire ſçait bien dire, n'y peſez point. Ceux qui ont en charge les affligez, doiuent pour leur conſolation prudemment & doucement fournir d'autres objets à l'eſprit aſſailly.

Abducendus eſt animus ad alia ſtudia, ſollicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione ſape curandus eſt.

CONTRE LA COMPASSION & Miſericorde.

CHAP. XXX.

Ily a double miſericorde, l'une forte, bonne, & vertueuſe, qui eſt en Dieu & aux Saints, qui eſt par volonté & par eſſect ſecourir les affligez ſans s'affliger ſoy-meſmes, ſans rien rauailler de la iuſtice & dignité; l'autre eſt vne ſotte & feminine pitié paſſionnée, qui vient de molleſſe & foibleſſe d'ame, de laquelle a eſté parlé aux paſſiōs cy deſſus. Cōtre icelle, la ſageſſe appréd de ſecourir l'affligé, mais non pas de flechir & compatir avec luy. Ainſi eſt dit Dieu miſericordieux. Comme le medecin à ſon patient, l'aduocat à ſa partie apportent toute diligence & induſtrie, mais ne ſe donnent au

liu. I.
ch. 32.

cœur de leur maux & affaires: ainsi le sage fait sans accepter la douleur & noircir son esprit de la fumée. Dieu commande d'auoir soin & ayder aux poures prendre leur cause en main, ailleurs il defend d'auoir pitié du poure en iugement.

CONTRE LA CHOLERE.

CHAP. XXXI.

Les remedes sont plusieurs & diuers, desquels l'esprit doit estre auant la main armé & bien muni, comme ceux qui craignent d'estre assiegez, car apres n'est pas temps. Ils se peuuent reduire à trois chefs. Le premier est de couper le chemin & fermer toutes les aduenues à la cholere. Il est bien plus aisé de la repousser & luy fermer le premier pas, qu'en estant saisi s'y porter bien & reglemēt. Il faut donc se deliurer de toutes les causes & occasions de cholere, qui ont esté cy deuant deduites en sa description, sçauoir 1 foiblesse, 2 & maladie d'esprit en endurecissant cōtre tout ce qui peut aduenir; 3 delicatesse trop grande, amour de certaines choses s'accoustumant à la facilité & simplicité, mere de paix & repos. *Ad omnia compositi simus: quæ bona & paratiora, sint nobis meliora; & gratiora;* c'est la doctrine generale des sages. Cotys Roy ayant receu en present plusieurs tresbeaux & riches vaisseaux fragiles & aisés à casser, les rompit tous pour n'estre en danger de se cholerer, aduenāt qu'ils fussent cassés. Ce fut la deffiāce de soy, lascheté & crainte, qui le poussa à cela, Il eust bien mieux fait, si sans les rompre, il se fust resolu ne se courroucer pourquoy qu'il en fust aduenu: 4 cu-

r. Chef.
des re-
medes.

liu. x. ch.
25.

Hôstité à l'exemple de Cesar, qui victorieux ayant
 recouré les lettres, escrits, memoires de ses enne-
 mis, les brusla tous sans les vouloir voir? & legereté
 à croire: 6 & sur tout l'opinion d'estre mesprisé &
 iniurié par autrui, laquelle il faut chasser cōme in-
 digne d'hōme de cœur: car cōbien qu'elle semble
 estre glorieuse, & venir de trop d'estime de soy (vi-
 ce grand cependant) si vient elle de bassesse & foi-
 blesse: car celuy qui s'estime mesprisé de quelcun,
 est en quelque sens moindre que luy, se iuge, ou
 craint de l'estre en verité, ou par reputation, & se
 deffie de soy. *Nemo nō eo, à quo se cōtemptū iudicat minor
 est.* Il faut dōc penser que c'est plustost toute autre
 chose, que mespris, c'est sottise, indiscretiō, ences-
 sité & defant d'autrui. Si le mespris pretēdu vient
 des amis: c'est vne trop grāde familiarité. Si de nos
 subiets sachans que l'on a puissance de les chastier
 & faire repētir, il n'est à croire, qu'ils y ayēt pensé.
 Si de viles & petites gens, nostre hōneur ou digni-
 té, & indignité n'est pas en la main de telles gens:
indignus Cesaris ira. Agatocles & Antigonus se rioiēt
 de ceux qui les injurioient, & ne leur firent mal
 les tenans en leur puissance. Cesar a esté excellant
 par dessus tous en cette part; mais Moyse, David,
 & tous les grands en ont fait ainsi, *magnam fortunam
 magnus animus decet*, la plus glorieuse victoire est
 d'estre maistre de soy, ne s'esmouoir pour autrui.
 S'en esmouoir c'est se confesser atāint; *conuisia, si
 irascare, agnita videntur, spreta exolescunt.* Celuy ne peut
 estre grand, qui plie sous l'offense d'autrui: si nous
 ne vainquons la cholere, elle nous vaincra, *Iniurias
 & offensiones supernè despicere.*

Le second chef est de ceux, qu'il faut employer 2. chef.

lors que les occasions de cholere se presentent, & qu'il semble, qu'elle veut naistre en nous, qui sont
 1. arrester & tenir son corps en paix & repos, sans mouuement & agitatiō, laquelle eschauffe le sang & les humeurs, & se tenir en silence & solitude. 2. Dilation à croire & prendre resolutiō, donner loisir au iugement de considerer. Si nous pouuons vne fois discourir, nous arresterons aysément le cours de cette fieure. Vn sage conseilloit à Auguste estāt en cholere de ne s'esmouuoir que premierement il n'eust dit & prononcé les lettres de l'alphabet. Tout ce que nous disons & faisons en la chaude cole nous doit estre suspect: pource faut il faire alte. *Nil tibi liceat dum irasceris. Quare? Quia vis omnia licere.* Nous nous deuons craindre, & douter de nous mesmes? car tāt que nous sommes esmeus nous ne pouuons rien faire à propos: la raison lors empestrée des passions ne nous sert non plus que les aisles aux oiseaux englués par les pieds, Parquoy il faut recourir à nos amis & mourir nos choleres entre leurs discours. 3. Aussi la diuersion à toute chose plaisante, à la musique.

3. *3. Chef.* Le troisieme chef est aux belles considerations desquelles doit estre abreueué & taint nostre esprit de longue main. Premieremēt des actions & mouuemens de ceux qui sont en cholere qui nous doiuent faire horreur tant elles sont messeantes: c'est l'expediant que donnēt les sages pour nous en destourner conseillans de se regarder au miroir. Secondement & au contraire de la beauté, qui est en la moderation, songeons combien la douceur & la clemēce ont de grace comme elles sont agreables aux autres & vtils à nous mesmes: c'est l'aimant

qui tire à nous le cœur & la volonté des hommes. Cecy est principalemēt requis en ceux que la fortune a colloqué en haut degré d'honneur, qui doivent auoir les mouuemens plus remis & tempérés. Car comme leurs actions sont plus d'importance: aussi leurs fautes sont plus difficiles à reparer. Finalemēt y a l'estime & l'amour que nous deuōs porter à la sagesse que nous estudions icy: laquelle se montre principalemēt à se retenir & se commander, demeurer cōstāte & inuincible: il faut esleuer son ame de terre & la cōduire à vne dispositiō semblable à cette plus haute partie del'air, qui n'est iamais offusquée de nuées ni agitée de tōnerres, mais en vne serenité perpetuelle, ainsi nostre ame ne doit estre obscurcie par la tristesse, ny esmeuë par la cholere, & fuir toute precipitatiō, imiter le plus haut des planetes qui va le plus lentemēt de tous.

Or tout cecy s'entend de la cholere interne, couuerte, qui dure, iointe avec mauuaise affectiō, hayne, delir de vengeance, *quæ in sinu stulti requiescit, vt qui reponunt odia; quodque sana cogitationis iudicium est, secreto suo satiantur.* Car cette externe & ouuerte est courte, vn feu de paille, sans mauuaise affectiō, qui est pour faire ressentir à autrui sa faute, soit aux inferieurs par reprehensions & reprimendes, ou autres pour leur remontrer le tort & indiscretion qu'ils ont, c'est chose vtile & necessaire & bien louable.

Il est bon & vtile & pour soy & pour autrui de quelquefois se courroucer, mais que ce soit avec moderation & regle. Il y en a qui retiennent leur cholere au dedans; afin qu'elle ne se produise, & qu'ils apparoiſſent sages & moderés: mais ils se

*Sechole-
rer quid
bon &
vile.*

Pour soy

rongent au dedās; & se font vn effort qui leur couste plus que ne vaut tout. Il vaudroit mieux se courroucer & esuenter vn peu ce feu au dehors, afin qu'il ne fust si ardent & ne donnast tant de peine au dedans. On incorpore la cholere en la cachant. Il vaut mieux que sa pointe agisse vn peu au dehors que la replier contre soy: *Omnia vitia in aperto leuiora sunt, & tunc perniciosissima, cum simulata sanitate subsidunt.*

5.
Pour au-
truy a-
uec con-
dition.

Aussi contre ceux qui n'entendent ou ne se laissent gueres mener par raison, comme le genre de valets & qui ne font que par crainte, faut que la cholere y supplée vraye ou simulée, sans laquelle souuent n'y auroit reglement en la famille. Mais que ce soit avec ces conditions; 1 non souuent & à tous propos, 2 ny pour choses legeres. Car estant ordinaire viendroit à mespris & n'auroit poids ny effect, 3 Non en l'air & à coup perdu grondant & criaillant en absence. Mais qu'elle arriue & frappe celuy qui en est cause, & de qui l'on se plaint. 4 Que ce soit viuement, pertinemment & serieusement, sans y mesler risée, afin que ce soit vtile chastiment du passé, & prouision à l'aduenir. Bref il en faut vser comme d'vne medecine.

Tous ces remedes au long deduits sont aussi contre les suivantes passions.

CONTRE LA HAYNE.

CHAP. XXXII.

POUR se defendre contre la hayne il faut tenir vne regle qui est vraye, que toutes choses ont deux anses par lesquelles l'on les peut prendre: par

l'une elles nous semblent griefues & pesantes, par l'autre aysees & legeres. Prenons donc les choses par la bonne anse & nous trouuerons ce qu'il y a de bon & à aymer, en tout ce que nous accusons & haïssons. Car il n'y a rien au monde qui ne soit pour le bien de l'homme. Et en ce qu'ils nous offense, nous auons plus de suiet de le plaindre que de le hayr: car il est le premier offensé & en reçoit le plus grand dommage pour ce qu'il perd en cela l'usage de la raison, la plus grande perte qui puisse estre. Tournons donc en tel accident la hayne en pitié, & mettōs peine de rendre dignes d'estre ay-més ceux que nous voudrōs haïr, ainsi que fit Lycurgue à celuy qui luy auoit creué l'œil; lequel il rendit, pour peine de l'iniure, vn honneste, vertueux & modeste citoien par sa bōne instruction.

CONTRE L'ENVIE.

CHAP. XXXIII.

CONTRE cette passion considerons ce que nous estimons bien & enuions à autruy. Nous enuions es autres volontiers des richesses, des honneurs, des faueurs: c'est faute de sçauoir ce que leur couste cela. Qui nous diroit, vous en aurés autant à mesme prix, nous n'en voudrions pas. Pour les auoir il faut flatter, endurer des afflictions, des iniures; bref perdre sa liberté, cōplaire & s'accommoder aux voluptés & passions d'autruy. L'on n'a rien pour rien en ce mode. Penser arriuer aux biens, honneurs, estats, offices autrement, & vouloir peruertir la loy, ou bien la coustume du monde, c'est vouloir auoir le drap & l'argent. Pourquoi toy,

qui fait profession d'honneur & de vertu, te fasches tu, si tu n'as ces biens là, qui ne s'acquierent que par vne honteuse patience? Ayés donc plustost pitié des autres, qu'enuye. Si c'est vn vray bien qui soit arriué à autruy, nous nous en deuons resiouir; car nous deuons desirer le bien les vns des autres; se plaie au bien d'autruy, c'est accroistre le sien.

CONTRE LA VENGEANCE.

CHAP. XXXIV.

1. **C**ONTRE cette cruelle passion, il faut premièrement se souuenir qu'il n'y a rié de si honorable que de sçauoir pardonner. Vn chascun peut pourfuiure la raison & la iustice du tort qu'il a receu, mais dōner grace & remission, il n'appartiét qu'au prince souuerain. Si donc tu veux estre Roy de toy mesmes, & faire acte royal, pardonne librement, & vse de grace enuers celuy qui t'a offensé.

2. Secondement qu'il n'y a rien de si grand & victorieux, que la duresté & insensibilité courageuse aux iniures, par laquelle elles retournent & reiallissent entieres aux iniurians, cōme les coups roide-assenés aux choses tresdures & solides, qui ne font autre chose que blesser & estourdir la main & le bras du frappeur: mediter vengeance est se confesser blessé: se plaindre c'est se dire atteint & inférieur, *vltio, doloris confessio est: non est magnus animus quem incuruat iniuria: ingens animus & verus estimator sui, non vindicat iniuriam, quia non sentit.*

3. L'on obiecte, qu'il est dur, grief & hôteux de souffrir vne offense; ie l'accorde & suis d'aduis de ne souffrir, ains de vaincre & demeurer maistre: mais

d'une belle & honorable façon, en la desdaignant & celuy qui la fait, & encores plus en bien faisant: en tous les deux Cesar estoit excellent. C'est vne glorieuse victoire de vaincre & faire bouquer l'ennemy par biē-faits, & d'ennemy le rendre amy: & que la grādeur de l'iniure ne nous retienne point. Au cōtraire estimōs que plus elle est grande, plus est elle digne d'estre pardōnée, & que plus la vengeance en seroit iuste, plus la clemēce en est loīable.

Et puis ce n'est raison d'estre iuge & partie, cōme l'on veut en la vengeance: Il s'en faut remettre au tiers, il faut pour le moins en auoir conseil de ses amis & des sages, & ne s'en croire pas soy mesme. Iupiter peut bien seul darder les foudres favorables & de bon augure; mais quand il est question de lancer les nuisibles & vēgeurs, il ne le peut faire sans le conseil & assistance de douze dieux. C'est grand cas que le plus grand des dieux, qui peut de luy mesmes bien faire, à tout le monde, ne peut nuire à personne qu'après vne solennelle deliberation. La sagesse de Iupiter craint mesmes de faillir, quand il est question de se venger; il luy faut du conseil qui le retienne.

Il faut donc nous former vne moderation de sprit, c'est la vertu de clemence, qui est vne douceur & gracieuseté, qui tempere, retient, & reprime tous les mouuemens. Elle nous munira de patience, nous persuadera que nous ne pouuons estre offensés que de nous mesmes; que des iniures d'autruy, il n'en demeurera en nous, que ce que nous en voudrons retenir. Elle nous conciliera l'amitié de tout le monde, nous apportera vne modestie & bien-seance agreable à tous.

4.

5.
Clemēce

CONTRE LA IALOUSIE.

CHAP. XXXV.

LE seul moyen de l'euiter, est de se rendre digne de ce que l'on desire. Car la ialousie n'est qu'une deffiance de soy mesme, & un telmoignage de nostre peu de merite. L'empereur Aurele, a qui Faustine sa femme demandoit ce qu'il feroit, si son ennemy Cassius gaignoit contre luy la bataille, dist, ie ne fers point si mal les dieux, qu'ils ne veulent enuoyer vne telle fortune. Ainsi ceux qui ont part en l'affection d'autruy, s'il leur aduient quelque crainte de la perdre, disent, ie n'honore pas si peu son amitié qu'il m'en vueille priuer. La confiance de nostre merite est vn grand gage de la volunté d'autruy.

Qui poursuit quelque chose avec la vertu, est aysé d'auoir vn compagnon à la poursuite; car il sert de relief & d'esclat à son merite. L'imbecilité seule craint la rencôtre pour ce qu'elle pense qu'estant comparée avec vn autre, son imperfection paroistra incontinent. Ostés l'emulation vous ostés la gloire & l'esperon à la vertu.

Le conseil aux hommes contre ceste maladie, quand elle leur vient de leurs femmes, c'est que la plus parts des grands & galans hommes sont tombez en ce malheur, sans qu'ils en ayent fait aucun bruit, Lucullus, Cesar, Pompée, Caton, Auguste, Antonius, & tant d'autres. Mais diras-tu, le monde le sçait & en parle: & de qui ne parle ou en ce sens du plus grand au plus petit? on engage tous les iours tant d'honnestes hommes en ce reproche en ta presence: si tu t'en remeuës les Daines mesmes

mes s'en moqueront: la fréquence de cet accident doit mesmuy en auoir moderé l'aigreur. Au reste soist tel que l'on te plaigne, que ta vertu estouffe: ce malheur, afin que les gens de bien ne t'en estiment rien moins, mais en maudissent l'occasion.

Quant aux femmes il n'y a point de conseil contre ce mal, car leur nature est toute cõfite en soubçon, vanité, curiosité. Il est vray qu'elles mesmes se guerissent aux despens de leurs maris, versans leur mal sur eux, & guerissent leur mal par vn plus grand. Mais si elles estoient capables de conseil, l'on leur diroit de ne s'en soucier ny faire semblât de s'en apperceuoir: qui est vne douce mediocrité entre cette folie ialousie; & cette autre façon opposite, qui se pratique aux Indes, & autres nations, où les femmes traueillent d'acquérir des amis & des femmes à leur maris, cherchant sur tout leur honneur, (or c'est vn tesmoignage de la vertu, valeur & reputation aux hommes en ces pays là, d'auoir plusieurs femmes) & plaisir; ainsi Liuia à Auguste, Statonique au Roy Deiotarus: ou bien multiplication de lignée comme Sara, Lia, Rachel, à Abraham & Iacob.

DE LA TEMPERANCE

quatriesme vertu.

De la temperance en general.

CHAP. XXXVI.

TEMPERANCE se prend doublement, En terme general pour vne moderation & douce attēpance en toutes choses. Et ainsi ce n'est point vne

Temperance doublement prise.

vertu spéciale, mais générale & commune, c'est en assaisonnement de toutes: & est perpetuellement requise; principalement aux affaires, où y a de la dispute & contestation, aux troubles & diuisions. Pour la garder il n'y a que de n'auoir point d'intentions particulieres, mais simplement se tenir à son deuoir. Toutes intentions legitimes sont temperées, la cholere, la haine, sont au de là du deuoir & de la iustice, & seruēt seulement à ceux qui ne se tiennēt à leur deuoir par la raison simple.

2. Spéciale pour vne bride & regle aux choses plaisantes; voluptueuses, qui chatouillent nos sens & nos appetits naturels. *Habena voluptatis, inter libidinem & stuporem natura posita, cuius duæ partes: verecundia in fuga turpium; honestas in obseruatione decori.* Nous la prendrons icy vn peu plus au large, pour la regle & le deuoir en toute prosperité, comme la force estoit la regle en toute aduersité, & sera la bride, cōme la force, l'esperō. Avec ces deux nous dompturons cette partie brutale, farouche & reuetche des passions, qui est en nous, & nous nous porterons bien & sagement en toute fortune, & en tous accidens, qui est le haut point de sagesse.

3. *Descri-
ptions
de tem-
perance.* La temperance a donc pour son sujet & obiet general toute prosperité, chose plaisante & plausible, mais spécialement & proprement la volupté, de laquelle elle est retranchement & reglement; retranchement de la superflüe, estrangere, vicieuse; reglement de la naturelle & necessaire: *Voluptatibus imperat, alias odit & abigit, alias dispensat & ad sanum modum redigit: nec vnquam ad illas propter illas venit, scilicet optimum esse modum cupitorum, non quantum velis sed quantum debeas,* C'est l'authorité & puissance

dé la raison sur les cupidités & vioütes affectiöns, qui portent nos volentés aux plaisirs & voluptés. C'est le frein de nostre ame, & l'instrument propre à escumer les bouillöns, qui s'esleuent par la chaleur & intemperance du sang, afin de contenir l'ame vne & égale à la raison, afin qu'elle ne s'accömode point aux obiects sensibles: mais plüstoüt qu'elle les accömode & face seruir à soy. Par icelle nous seuröns nostre ame du lait doux des delices de ce möde, & la rëdons capable d'vne plus solide & succulente nourriture. C'est vne regle, laquelle doucemët accommode toutes choses à la nature, à la necessité, simplicité, facilité, santé, fermeté. Ce sont choses qui vont volontiers ensemble, & sont les mesüres & bornes de sagesse, comme au rebours, l'art, le luxe, & superfluité, la varieté & multiplicité, la difficulté, la maladie & delicatesse se font. compagnie, suiuent l'intemperance & la folie, *simplici cura constant necessaria, in deliriis laboratur.*
Ad parata nati sumus: nos omnia nobis difficilia facilius fastidio fecimus.

DE LA PROSPERITE ET
 aduis sur icelle.

CHAP. XXXVII.

LA prosperité qui nous arriue doucemët par le commü cours & train ordinaire du monde, ou par nostre prudence & sage conduite, est bien plus ferme & assürée & moins enuiée que celle qui vient, comme du ciel avec esclat, outre & contre l'opinion de tous, & l'esperance mesme de celuy qui en est estrené.

2. La prospérité est tres-dangereuse: tout ce qu'il y a de vain & leger en l'ame se soufleue au premier vent fauorable. Il n'y a chose qui tant perde & face oublier les hōmes, que la grãde prospérité, comme les bleds se couchent par trop grande abondance & les branches trop chargées se rōpent, dont il est bien requis comme en vn paglissant de se biē tenir & garder, & sur tout de l'insolence, de la fierté & presumption. Il y en a qui se noyent à deux doigts d'eau, & à la moindre faueur de la fortune s'enflēt, se mescognoissēt, deuiēnt insupportables, qui est la vraye peinture de folie.

3. De là il viēt qu'il n'y a chose plus caduque & qui soit de moindre durée, que la prospérité mal cōseil lée, laquelle ordinairement chāge les choses grãdes & joyeuses en tristes & calamiteuses, & la fortune d'amoureuse mere se change en cruelle marastre.

4. Or le meilleur aduis pour s'y bien porter est de n'estimer gueres toutes fortes de prospérités & bonnes fortunes, & par ainsi ne les desirer aucunement: si elles arriuent de leur bonne grace, les recevoir tout doucement & allegremēt; mais comme choses estrangeres, nullement necessaires, desquelles l'on se fust bien passé, dont il ne faut faire mise ny recepte, ne s'en haulser ny baisser. *Non est tuum, fortuna quod fecit tuum, Qui tutam vitam agere uolet, ista uiscera beneficia deuitet, nil dignum putare quod speres. Quid dignum habet fortuna quod concupiscas?*

DE LA VOLVPTÉ ET ADVIS
sur icelle.

CHAP. XXXVIII.

1.
Rescri-

VOLVPTÉ est vne perception & sentiment de ce qui est conuenable à nature, c'est vn

mouvement & chatouillement plaisant ; comme à l'opposite la douleur est vn sentiment triste & desplaisant, toutesfois ceux qui la mettent au plus haut, & en font le souuerain bien comme les Epicuriens, ne la prennent pas ainsi, mais pour vne priuation de mal & desplaisir, en vn mot. Indolence. Selon eux, n'auoir point de mal est le plus heureux bien estre que l'homme puisse esperer icy. *Nimium boni est cui nihil est mali*, Cecy est cōme vn milieu ou neutralité entre la volupté prise au sens premier & commun: & la douleur, c'est comme jadis le sein d'Abraham entre le paradis & l'enfer des dānez. C'est vn estat & vne assiete douce & paisible, vne equable, cōstante & arrestée volupté, qui ressemble aucunemēt l'euthimie & trāquillité d'esp̄rit, estimée le souuerain biē par les philosophes: l'autre premiere sorte de volupté est actiue, agēte, & mouuāte. Et ainsi auroit trois estats, les deux extremes, opposites, Douleur & Volupté, qui ne sōt stables ni durables, & toutes deux maladiues. Et celuy du milieu stable, ferme sain: auquel les Epicuriēs ont voulu dōner le nom de Volupté (cōme ce l'est aussi, eu esgard à la douleur) la faisāt le souuerain biē. C'est ce qui a tāt descrié leur escole cōme Senèque a ingenuēmēt reconnu & dit, leur mal estoit au titre & aux mots, non en la substāce, n'y ayāt iamais eu de doctrine, ni vie plus sobre, modérée & ennemie des desbauches & des vices que la leur. Et n'est pas encores du tout sās quelque raisō qu'ils ont appelleé ceste indolēce & estat paisible, Volupté: car ce chatouillemēt, qui semble nous esleuer au dessus de l'indolence, ne vise qu'à l'indolence comme à son but, comme par exemple

L'appetit qui nous rait à l'accointance des femmes, ne cherche qu'à fuir la peine que nous apporte le desir ardent & furieux à l'assouvir, nous exempter de cette fièvre, & nous mettre en repos.

2.
Contre
elles.

L'on a parlé fort diuersement trop court, & destroullément de la volupté. Les vns l'ont deifiée, les autres l'ont detestée comme vn monstre, & au seul mot ils tremoussent ne le prenant qu'au criminel. Ceux qui la condamnent tout à plat disent que c'est chose, 1 courte & briefue, feu de paille mesme si elle est viue & actiue. 2 Fresle & rendre aisémēt & pour peu corrompue & emportée, vne once de douleur gastera vne mer de plaisir: cela s'appelle, l'artillerie enclouée; 3 Humble, basse honteuse s'exerçant par vils outils en lieux cachez & hôteux, au moins pour la plus part: car il y a des voluptez pompeuses & magnifiques. 4 Suiete bien tost à satiété. L'homme ne scauroit demeurer long temps en la volupté: il en est impatient, dur, robuste autrement à la douleur, comme a esté dit, suiue le plus souuent du repentir; produisant de tres-pernicieux effets; ruine des personnes, familles, republicues: & sur tout ils alleguent que quand elle est en son plus grand effort, elle maistrise de façon que la raison n'y peut auoir accez.

3.
Pour el-
le voyez
123.c. 6.

D'autre part l'on dit qu'elle est naturelle crée & estable de Dieu au monde, pour sa conseruation & durée, tant en deuil des indiuidus, qu'en gros des especes. Nature mere de volupté, conserue cela, qu'és actions qui sont pour nostre besoin, elle y a mis de la volupté. Or bien viure est consentir à nature. Dieu, dit Moyse, a créé la volupté, *Plantauerat Dominus paradysum voluptatis*, a mis & estably

l'homme en vn estat, lieu, & condition de vie voluptueuse: & en fin qu'est-ce que la felicité dernière & souveraine sinon volupté certaine & perpetuelle? *Inebriabuntur ab vbertate vniuersae tuae, & torrente voluptatis tuae potabis eos: suis contenta fimbriae res est diuina voluptas.* Et de fait les plus reglez Philosophes & plus grands professeurs de vertu Zeno, Caton, Scipion, Epaminondas, Platon, Socrates mesmes, ont esté par effet & amoureux & beueurs, danseurs, jouëurs: & ont traité, parlé, escrit de l'amour & autres voluptez.

Parquoy ecy ne se vuide pas en vn mot & tout simplement: faut distinguer, les voluptez sont diuerses. Il y en a de naturelles & non naturelles: cette distinction comme plus importante sera tantost plus considerée. Il y en a de glorieuses, fastueuses, difficiles; d'autres sombres, doucereuses, faciles, & prestes. Combien qu'à la verité dire, la volupté est vne qualité peu ambitieuse, elle s'estime assez riche de soy sans y mesler le prix de la reputation, & s'ayme mieux à l'ombre. Celles aussi qui sont tant faciles & prestes, sont laschès, & morfonduës, s'il n'y a de la malaisancé & difficulté, laquelle est vn allechamēt, vn' amorce, vn' aiguillō à icelles. La ceremonie, la vergōgne, & difficulté qu'il y a de paruenir aux derniers exploits de l'amour, sōt ses aiguisesmēs & allumettes, c'est ce qui luy donne le prix & la pointe. Il y en a de spirituelles & corporelles, nō qu'à vray dire elles soyent separées: car elles sont toutes de l'hōme entier & de tout le sujet cōposé: & vn' partie de nous n'en a point de si propres que l'autre ne s'en sente, tant que dure le mariage & amoureuse liaison de l'es-

4.
Distinction des voluptez

prit & du corps en ce monde. Mais bien y en a, auxquelles l'esprit a plus de part que le corps, dont conuiennent mieux à l'homme qu'aux bestes, & sont plus durables, comme celles qui entrent en nous par les sens de la veuë & de l'ouye, qui sont deux portes de l'esprit, car ne faisant que passer par là, l'esprit les reçoit, les cuist & digere, s'en paist & delecte long temps; le corps s'en sent peu. D'autres, ou le corps à plus de part, cōme celles du goust & de l'attouchemēt, plus grossieres & materielles, esquelles les bestes nous fōt cōpagnie, telles voluptez se traittent, exploitent, s'vsent & acheuēt au corps mesmes, l'esprit n'y a que l'assistāce & compagnie, & son courtes, c'est feu de paille.

5.
*Auis
sur icel-
les.*

Le principal en cecy est, sçauoir cōmēt il se faut cōporter & gouverner aux voluptez, ce que la saggasse nous apprendra : & c'est l'office de la vertu de temperāce. Il faut premieremēt faire grāde & notable differēce entre les naturelles & nō naturelles. Par les nō naturelles nous n'entendons pas seulement celles qui sont cōtre nature, & le droit vsage approuuē par les loix: mais encores les naturelles mesmes, si elles degenerēt en trop grand excēs, & superfluité, qui n'est point du roolle de sa nature, qui se contēte de remedier à la necessitē, à quoy l'on peut encores adjouster la bien-seance & honestetē commune. C'est bien volupté naturelle, d'estre clos & couuert par maison & vestement, contre la rigueur des elemens & injure des meschans: mais que ce soit d'or, d'argēt, de jaspe & porphyre, il n'est pas naturel. Ou bien si elles arriuent par autre voye que naturelle, comme si elles sont recherchēs & procurēes par artifice, par medica-

*Qui sont
les natu-
relles.*

mens, & autres moyēs non naturels ou bien qu'elles se forgent premierement en l'esprit, suicitées par passion, & puis de là viennent au corps, qui est vn ordre renuersé: car l'ordre de nature est que les voluptez entrent au corps, & soyent desirées par luy, & puis de là montent en l'esprit. Et tout ainsi que le rire, qui est par le chatouillement des aisselles, n'est point naturel ny doux, c'est plustost vne conuulsion, aussi la volupté qui est recherchée & allumée par l'ame n'est point naturelle.

Or la premiere regle de sagesse aux voluptez est celle cy, chasser & condamner tout à fait les non naturelles, comme vicieuses, bastardes (car ainsi que ceux qui viennent au banquet sans y estre conuiez, sont à refuser: aussi les voluptez qui d'elles mesmes sans estre mandées & conuies par la nature, se presentent, sont à rejeter) admettre & receuoir les naturelles: mais avec regle & moderation: & voylà l'office de temperance en general, chasser les nō naturelles; regier les naturelles.

Or la regle des naturelles est en trois points: premierement que soit sans offense, scandale, dommage, & prejudice d'autruy.

Le secōd que soit sans prejudice sien, de son hōneur, sa santé, son loisir, son deuoir, ses fonctions.

Le tiers que soit avec moderation, ne les prendre trop à cœur, non plus qu'à contrecœur, ne les courir ny fuir: mais les receuoir & prendre comme on fait le miel, avec le bout du doigt, non en plaine main, non s'y engager par trop, ny en faire son propre fait & principal affaire; moins s'y afferuir, en faire vne necessité, c'est l'extreme misere: ce doit estre l'accessoire, vne recreatiō pour mieux se

6.

Regle

premiere

Regle

de gene-

rale.

7.

Regles

pour les

naturel-

les.

remettre, comme le sommeil qui nous rēforce, & nous donne haleine pour retourner plus gayemēt à l'œuure. Bref en vser & non jouir. Mais sur tout se faut garder de leur trahison : car il y en a qui se donnent trop cherement, nous rendent plus de mal & desplaisir: mais c'est traistreusemēt: car elles marchent deuant, pour nous amuser & tromper, & nous cachēt leur suitte, cruelles nous chatouillent, & nous embrassent pour nous estrangler. Le plaisir de boire va deuant le mal de teste : tels sont les plaisirs & voluptez de l'indiscrete & bouillante ieunesse, qui enyurent. Nous nous plongeons dedās, mais en la vieillesse elles nous laissent comme tous noyez, ainsi que la mer sur la greue en son reflux: les douceurs que nous auōs auallē si glouttemēt se fondent puis en amertumes & repentirs, & remplissent nos esprits d'vn humeur venimeux qui les infecte & corrompt.

8.

Deregle-
ment pre-
iudicia-
ble.

Or comme la moderatiō & regle aux voluptez est chose tresbelle & vtile selon Dieu, nature, raison: aussi l'excēs & dereglement est la plus pernicieuse de toutes au public & au particulier. La volupté mal prise ramollit & relasche la vigueur de l'esprit & du corps. *Debilitatem inducere delicia, blandissima domina*, apoltronit & effemine les plus courageux, tesmoin Annibal, dont les Lacedemoniens qui faisoient professiō de mespriser toutes voluptez, estoient appelez hommes, & les Atheniens mols & delicats, femmes. Xerxes pour punir les Babyloniens reuoltez, & s'asseurer d'eux à l'aduenir, leur osta les armes & exercices penibles & difficiles, & permit tous plaisirs & delices. Secondement elle chassa & bannit les vertus principales.

qui ne peuuēt durer sous vn Empire si mol & effeminé : *Maximas virtutes iacere oportet voluptate dominante.* Tiercement elle degene bien tost à son contraire, qui est la douleur, le desplaisir, le repentir : comme les riuieres d'eau douce courent & vont mourir en la mer salée, ainsi le miel des voluptez se termine en fiel de douleurs. *In precipiti est, ad dolorem vergit, in contrarium abit, nisi modum teneat. Extrema gaudij luctus occupat.* Finalement c'est le seminaire de tous maux, de toute ruyne. *Malorum esca voluptas.* D'elle viennent les propos & intelligences secretes & clandestines, puis les trahisons, en fin les euerfions & ruyne des republiques. Maintenant nous parlerons des voluptez en particulier.

DE MANGER ET BOIRE, ABSTINENCE & SOBRIÉTÉ.

CHAP. XXXIX.

LES viandes sont pour la nourriture, pour soutenir & reparer l'infirmité du corps; l'usage moderé, naturel & plaisant l'entretient, le ied propre & habile instrument à l'esprit, cōme l'excès au contraire non naturel l'affoiblit, apporte de grandes & facheuses maladies, qui sōt les supplicés naturels de l'intemperāce, *Simplex ex simplici causa valetudo; multos morbos; supplicia luxuria, multa fercula fecerunt,* L'homme se plaint de son cerueau de ce qu'il luy enuoye tant de defluxions, fondique de toutes les maladies plus dangereuses; mais le cerueau luy respōd biē. *Desine fundere, & ego desina fluere,* Sois sobre à aualler; & ie seray chiche à couler. Mais quoy,

l'excès & apparat, la multitude, diuersité, & exquis appareil des viandes est venu à honneur; nos gens après vne grande somptuosité & superfluité, priét encores de les excuser, de n'auoir pas assez fait.

2. Combien est prejudiciable & à l'esprit & au corps, la repletion des viandes, la diuersité, curiosité, l'exquis & artificiel appareil, chacun le peut sentir en soy-mesme: la gourmādisse & l'yurognerie sont vices lasches & grossiers; ils se descrient assez eux mesmes par les gestes & contenance de ceux qui en sont attaints: desquelles la plus douce & honneste est d'estre assopi & hebeté, inutile à tout bien: iamais homme ayant sa gorge & son ventre, ne fit belle œuvre: aussi sont ils de gens de peu & bestials: mesmement l'iuongnerie qui mene à toutes choses indignes, tesmoin Alexandre autrement grand Prince, taché de ce vice, dont il en tua son plus grand amy Clitus, & puis reuenant à soy se vouloit tuer. Bref elle oste du tout le sens & peruertit l'entendement. *Vinum clauo caret, demeritat sapientes, facit repuerascere senes.*

3.
Sobrieté
recom-
mandée.

La sobrieté, bien qu'elle ne soit des plus grandes & difficiles vertus, qui ne donne peine qu'aux sots & aux forçats si est-elle vn progres & acheminement aux autres vertus: elle estouffe les vices au berceau, les suffoque en la semence: c'est la mere de santé, la meilleure & plus seure medecine contre toutes maladies, & qui fait viure longuement. Socrates par sa sobrieté auoit vne santé forte & acérée. Masinissa le plus sobre Roy de tous, fit enfans à 86. ans, & à 92. vainquit les Carthaginois; où Alexandre s'enuyrant mourut en la fleur de son age, bien qu'il fust le mieux nay & plus sain

de tous. Plusieurs goutteux & atteints de maladies incurables aux Medecins, ont esté guaris par diete, voilà pour le corps. Elle sert bien autant ou plus à l'esprit, qui par elle est tenu pur, capable de sagesse, & bon conseil: *Salubrium consiliorum parens sobrietas*. Tous les grands hommes ont esté grandement sobres, non seulement les professeurs de vertu singuliere & plus estroite, mais tous ceux qui ont excellé en quelque chose, Cyrus, Cesar, Iulien l'Empereur, Mahumet: Epicure le grand Docteur de volupté a passé tous en cette part. La frugalité des Curies & Fabrices Romains, est plus haut louée, que leur, belles & grandes victoires: les Lacedemoniens tant vaillans faisoient profession expresse de frugalité & sobriété.

Mais il faut de bõne heure & des la jeunesse embrasser cette partie de temperance, & non attendre à la vieillesse douloureuse, & que l'on soit foulé & pressé de maladies, comme les Atheniens, à qui l'on reprochoit qu'ils ne demandoient jamais la paix, qu'en robbes de dueil, apres avoir perdu leurs parens & amis en guerre, & qu'ils n'en pouvoient plus. C'est trop tard s'aduiser. *Sera in fando parsimonia*, c'est vouloir faire le mesnager quand il n'y a plus rien à mesnager; chercher a faire son employte, apres que la foire est passée.

C'est vne bonne chose de ne s'accoustumer aux viandes delicates, de peur qu'en estant priuez, nostre corps en vienne indisposé, & nostre esprit fâché: & d'vser d'ordinaire des plus grossiers, tant pource qu'elles nous rendent plus fors & plus sains, que pource qu'elles sont plus aysées à recouurer.

DV LUXE ET DES BAUCHE
 en tous couuers & paremens, & de
 la frugalité.

CHAP. XL.

lin. 1. c. 6. **I**L a esté dit cy dessus que le vestir n'est point originel, ny naturel, ny necessaire à l'hôme: mais artificiel, inuenté & usurpé par luy seul au monde. Or à la suite qu'il est artificiel (c'est la coustume des choses artificielles de varier, multiplier sans fin & sans mesure, la simplicité est amie de nature) il s'est estendu & multiplié en tant d'inuentions (car à quoy la plus part des occupations & traffiques du mode, sinon à la couuerture & parure des corps?) de dissolutions & corruptions, tellement que ce n'a plus esté vne excuse & vn couuert de defauts & necessitez, mais vn nid de vices, *Vexillum superbiae, nidus luxurie*, sujet de riottes & querelles: car de là premierement a commencé la propriété des choses, le mien & le tien, & la plus grande communauté qui soit, si sont tousiours les vestemens propres, ce qui est montré par ce mot François, desrober.

C'est vn vice familier & special aux femmes, que le luxe & l'excès aux vestemens, vray tesmoignage de leur foiblesse, voulans se preualoir & redre recommandables par ces petits accidens, pour ce qu'elles se sentent foibles & incapables de se faire valoir à meilleures enseignes: celles de grande vertu & courage s'en souciét beaucoup moins. Par les loix des Lacedemoniens, il n'estoit permis de porter robbes de couleur riches & precieuses.

qu'aux femmes publiques, c'estoit leur part comme aux autres la vertu & l'honneur.

Or le vray & legitime usage est de se couvrir contre le froid, le vêt, & autres rigueurs de l'air. Pour ce ne doivent-ils estre tirez à autre fin: & par ainsi nō excessifs, ny somptueux, ny aussi vilains & deschirez. *Nec affectata sordes, nec exquisita munditia.* Caligula seruoit de risée à tous, par la dissolution de ses habillemens. Auguste fut loué de sa modestie.

PLAISIR CHARNEL,

Chasteté, Continence.

CHAP. XLI.

LA continence est vne chose tres-difficile, & de tres-penible garde; il est bié malaisé de resister du tout à nature: or c'est icy qu'elle est plus forte & ardente. 1.
Voyez
ls. 1. ch.
22.

Aussi est-ce la plus grāde recōmandation qu'elle aye que la difficulté, car au reste elle est sans action & sans fruit; c'est vne priuatiō, vn nō faire, peine sans profit, la sterilité est signifiée par la virginité. Je parle icy de la continence simple & seule en soy, qui est chose du tout sterile & inutile & à grād peine louable, nō plus que le nō gourmāder, vrongner, & nō de la Chrestienne qui a, pour estre vertu, deux choses, propos deliberé de tousiours a garder, & ainsi n'est pas pure priuatiō & nō faire, & que ce soit pour Dieu. *Nō hoc in virginibus praticamus, quod sint virgines: sed quod Deo dicata,* 2.
August. tesmoins es Vestales & les cinq folles rebuttées: parquoy c'est vn erreur & vanité populaire d'appeller les

filles & femmes continentes, femmes de bien & d'honneur, comme si c'estoit vertu, & qu'il fust deub honneur à ne faire mal & contre son deuoir. Pourquoy n'apelle l'on de mesmes les hommes continens hommes de bien & d'honneur? Il y auroit encores plus de raison, car il y a plus de difficulté, il s'ot plus chauds, plus hardis, ont plus d'occasions & de moyens. Tant s'en faut que l'honneur soit deub à non mal faire, qu'il n'est pas deub à tout bien faire, mais seulement, comme a esté dit, à celuy qui est vtile au public & où y a de la peine, de la difficulté, du danger. Et combien de continens farcis de vices, au moins n'en eschappe il guere qui ne soient frappés de gloire & presumption, par laquelle se chatouillans de bonne opinion de soy sont prompts à iuger & condamner les autres. Et l'experience nous fait voir en plusieurs femmes combien elles vendent cela cher à leurs maris, car delogant le diable du lieu où elles logent & establisent le point d'honneur cōme en son throsne, le font monter plus haut & paroistre en la teste pour faire croire qu'il n'est point ailleurs plus bas. Si toutesfois cette flatterie du mot d'honneur sert à les rendre plus soigneuses de leur deuoir, ie le trouue bon; à quelque chose sert vanité. Aussi l'incontinence simple & seule en soy, n'est pas des grādes fautes, non plus que les autres purement corporelles, & que la nature cōmet en ses actions par excès ou defaillance sans malice. Ce qui la descric & rend tant dangereuse, c'est qu'elle n'est presque iamais seule: mais ordinairement accompagnee & suyvie d'autres plus grādes fautes, infectee de meschantes & vilaines circonstances des personnes,

lieux,

lieux, tēps prohibez, exercée par mauuais moyēs, menteries, impostures, subornatiōs, trahisons; outre la perte du temps, distractiōs, de ses fonctions, d'où il aduient apres de grands scandales.

Et pource que c'est vne passion violente & ensemble piperesse, il se faut remparer contre elle & se garder de ses appasts: plus elle nous mignarde, plus deffiōs nous en: car elle nous veut embrasser pour nous estrangler: elle nous appaste de miel pour nous saouler de fiel: Parquoy cōsiderons ces choses. La beauté d'autry est chose qui est hors de nous, c'est chose qui tourne aussi tost en mal qu'au bié: ce n'est en somme qu'une fleur qui passe, chose bien mince, & quasi rien que la couleur d'un corps: recognoissant en la beauté la delicate main de nature, la faut priser comme le Soleil & la Lune, pour l'excellence qui y est: & venāt à la iouissance par tous moyēs honnestes, se souuenir tousiours que l'vsage immoderé de ce plaisir vse le corps, amollit l'ame, affoiblit l'esprit. Et que plusieurs pour s'y estre addonnées, ont perdu les vns la vie, les autres la fortune, les autres leur esprit. Et au contraire qu'il y a plus de plaisir & de gloire de vaincre la volupté, qu'à la posseder. Que la cōsinnence d'Alexandre & de Scipion a esté plus haut louée, que les beaux visages des filles & femmes qu'ils ont prins captiues.

Il y a plusieurs sortes & degrez de continence & incontinence. La coniugale est celle qui importe plus de toutes, qui est plus requise & necessaire pour le public & pour le particulier: parquoy elle doit estre de toutes en plus grāde recōmandation: Il se faut retenir dedans le chaste sein de la partie,

qui nous a esté destinée pour compagne. Qui fait autremét, viole non seulemét son corps, le faisant vaisseau d'ordure, mais toutes loix, la loy de Dieu qui commande chasteté; de Nature qui defend de faire commun ce qui est propre à vn, & commâde de garder sa foy; du pays qui a introduit les mariages; le droit des familles transferant iniustement le labour d'autruy à vn estrangier, la iustice apportant des incertitudes, jalousies & querelles entre les parens; desrobe aux enfans l'amour des peres, & aux parens la pieté des enfans.

DE LA GLOIRE ET

de l'ambition.

CHAP. XLII.

liv. I.
ch. 20.
60.

L'Ambition, le desir de gloire & d'honneur (desquels a esté parlé cy dessus) n'est pas du tout & en tout sens à condâner: premierement il est tres-vtile au public, selon que le monde vit, car c'est luy qui cause la plus part de belles actions, qui pousse les gés aux essays hazardeux, comme nous voyons en la plus part des anciens, lesquels tous n'ont pas esté menez d'un esprit Philosophique, de Socrates, Phocion, Aristides, Epaminondas, des Catons, & Scipions; par la seule vraye & viue image de vertu, car plusieurs & en bien plus grand nombre, ont esté poussez de l'esprit de Themistocles, d'Alexandre de Cesar, & bien que ces beaux exploits n'ayent pas esté chez leurs auteurs & operateurs, vrays œuures de vertu mais d'ambition, toutesfois les effets ont esté tres-vtiles au public. Outre cette consideratiõ, encores selon les sages, est il excusable & permis en deux cas: l'un est

choses bonnes & vtils, mais qui sont au dessous de la vertu, & communes aux bons & meschans, comme sont les arts & sciences: *Honos alit artes; incenduntur omnes ad studia gloria*, les inuentions, l'industrie, la vaillance militaire: l'autre est pour demeurer en la bien-veillance d'autruy. Les sages enseignent de ne regler point ses actions par l'opinion d'autruy, sauf pour euites les incommoditez, qui pourroyent aduenir de leurs mespris l'approbation & iugement d'autruy.

Mais au fait de la vertu, & de bien faire pour la gloire, cōme si s'en estoit le salaire, c'est vne opinion fausse & vaine. Ce seroit chose bien piteuse & chetive que la vertu, si elle tiroit sa recommandation & son pris de l'opinion d'autruy, c'est vne trop foible monnoye & de trop bas alloy pour elle, elle est trop noble pour aller mendier vne telle recompense: il faut affermir son ame & de façō telle, composer ses affections, que la lueur des honneurs n'esblouisse point nostre raison; & munir de belles resolutions son esprit, qui luy seruent de barrieres contre les assauts de l'ambition.

Il se faut dōc persuader, que la vertu ne cherche point vn plus ample ny plus riche Theatre, pour se faire voir, que sa propre consciēce, plus le soleil est haut, moins fait-il d'ombre, plus la vertu est grande moins cherche elle de gloire, gloire vrayemēt semblable à l'ōbre, qui suit ceux qui la fuyēt, & fuit ceux là qui la suiuent, se remettre deuant les yeux que l'on vient en ce monde comme à vne Comedie, ou l'on ne choisit pas le personnage que l'on veut jouer, mais seulement l'on regarde à bien jouer celuy qui est donné: ou comme en

vn bâquet, auquel l'on vse dès viâdes qui sont deuant, sans estendre le bras à l'autre bout de table, ny arracher les plats d'entre les mains des maistres d'hostel. Si l'on nous presente vne charge, dont nous soyons capables, acceptons la modestemēt, & l'exerçons sincerement, estimâs que Dieu nous a là posez en sentinelle, afin que les autres reposent, sous nostre soin: ne recherchons autre récompense de nostre labour, que la conscience d'auoir bien fait, & desirons que le tesmoignage en soit plustost graué dedans le cœur de nos cōcitoyens, que sur le front des œuures publiques, Bref tenōs pour maxime, que le fruit des belles actions, est de les auoir faites: la vertu ne scauroit trouuer hors de soy recompense digne d'elle. Refuser & mépriser les grandeurs, ce n'est pas tant grand miracle, c'est vn effort qui n'est si difficile. Qui biē s'ayme & iuge sainement, se contente de fortune moyenne & aysee: les maistrises fort actiues & passives, sont penibles, & ne sont desirées que par esprits malades. Otanes l'vn des sept qui auoyent droit à la souueraineté de Perse, quitta à ses compagnons son droit, pourueu que luy & les siés vécussent en cet Empire hors de toute subjection & maistrise, sauf celle des loix anciennes, impatient à commander & estre commandé. Diocletian quitta & renonça à l'Empire, Celestinus au Papat.

DE LA TEMPERANCE AV
parler, & de l'eloquente.

CHAP. XLIII.

2. **C**Ecy est vn grād point de sagesse: qui regle biē sa langue en vn mot, il est sage, *qui in verbo non*

offendit hic perfectus est. Cecy vient de ce que la langue est tout le monde, en elle est le bien & le mal, la vie & la mort, comme a esté dit cy deuant: Or *lin. 1. ch. 11.*
voicy les aduis pour le bien regler.

Que le parler soit sobre & rare. Sçauoir se taire est vn grand aduantage à bié parler; & qui ne sçait bien l'vn, ne sçait l'autre. Bien dire & beaucoup n'est pas le fait de mesme ouurier; les meilleurs hommes sont ceux qui parlent le moins, disoit vn sage. Qui abondent en paroles, sont steriles à bien dire & à bien faire; comme les arbres qui iettent force feuilles, ont peu de fruit, force paille peu de grain. Les Lacedemoniens grands professeurs de vertu & vaillâce, l'estoiēt aussi de silence, ennemis du langage: dont a esté tant loué & recōmandé par tous, le peu parler, la bride à la bouche: *Pone domine custodiam ori meo.* En la loy de Moyse le vaisseau qui n'auoit son couuercle attaché, estoit immonde: en eecy se cognoist & discerne l'homme: le sage à la langue au cœur, & le fol a le cœur à la langue.

Veritable, l'v sage de la parole est d'aider à la verité, & luy porter le flâbeau, pour la faire veoir; & au cōtraire descourir & rejeter le mésonge: d'autât que la parole est l'outil pour cōmuniquer nos volontez & nos pensées: elle doit bié estre veritable & fidele, puis que nostre intelligence se cōduit par la seule voye de la parole. Celuy qui la faulse, trahit la societé publique, & si ce moyē nous faut & nous trōpe nous ne nous tenōs plus, nous ne nous entrecognoissons plus. De la méterie en a esté dit. *ch. 10. de celiure.*

Naif, modeste, & chaste: non accompagné de vehemence & cōtention, il sembleroit qu'il y auroit de la passion, non artificiel ny affecté, non desbauché & desreglé, ny licentieux. Aaa iij

5. **Serieux & vtile, nō vain & inutile.** Il ne faut pas s'amuser à compter ce qui se fait en la place ou au theatre, ny à dire sornettes & risées, cela tient trop du bouffon, & mōtre vn trop grād & inutile loysir, *otio abundantis, & abutentis*. Il n'est pas bon aussi de cōter beaucoup de ses actiōs & fortunes; les autres ne prennēt pas tant de plaisir à les ouyr, que nous à les cōter: mais sur tout nō iamais offensif: la parole est l'instrument & le courretier de la charité; en vser cōtre elle c'est en abuser, cōtre l'intētiō de nature. Toute sorte de mesdisāce, detractiō, moquerie est tres-indigne de l'hōme sage & d'hōneur.

6. **Facile & doux, nō espineux, difficile & ennuyeux:** il faut euter en propos commūs les questiōs subtiles & aiguës, qui ressemblent aux escreuisses, où y a plus à esplucher qu'à manger, la fin n'est que cris & contention.

7. **Ferme, nerueux & genereux, non mol, lasche, & languissant;** & par ainsi faut euter le parler des pedans, plaideurs, & des filles.

8. **A ce poinct de temperance, appartient celuy de garder fidelement le secret,** (dont a esté parlé en la foy) non seulement qui a esté recommandé & donné en garde, mais celuy que la prudence & discretion dicte deuoir estre supprimé.

9. **Or comme la parole rend l'homme plus excellent que les bestes, aussi l'eloquence rend ses professeurs plus excellens que les autres hommes:** car c'est la profession de la parole, c'est vne plus exquisite communication du discours, & de la raison, le gouuernail des ames, qui dispose les cœurs & les affectiōs, comme certains tons, pour en faire vn accord melodieux.

Chap. 8.
de ce li-
ure.

De l'elo-
quence,
sa recō-
māda-
tiō.

L'eloquence n'est pas seulement vne clarté, pureté, elegance de langage, que les mots soyent bien choisis, proprement ageancés, tombans en vne iuste cadence, mais elle doit estre aussi pleine d'ornemens, de graces, de mouuemens, que les paroles soient animées, premieremēt d'vne voix claire, rōde & distincte, s'esleuāt & s'abaissant peu à peu; puis d'vne graue & naïfue actiō, où l'on voye le visage, les mains & les mēbres de l'orateur parler avec sa bouche, suiure de leur mouuemēt celuy del'esprit; & représenter les affectiōs: car l'orateur doit vestir le premier les passiōs dont il veut fraper les autres. Cōme Brasidas tira de sa propre playe le dārd, dōt il tua son ennemy: ainsi la passion s'estant conceuē en nostre cœur, se forme incōtinēt en nostre parole, & par elle sortant de nous, entre en autruy, & y donne semblable impression que nous auōs nous mesmes par vne subtile & viue contagiō, Par là se voit qu'vne fort douce nature est mal propre à l'eloquēce, car elle ne cōçoit pas les passiōs fortes & courageuses, telles qu'il les faut pour animer bien l'oraison: tellement que quād il faut desployer les maistresses voiles de l'eloquence en vne grande & vehemēte actiō, ces gēs là demeurēt beaucoup au dessous; cōme sceut biē reprocher Ciceron à Calpidius, qui accusoit Gallus avec vne voix & actiō si froide & lasche, *tu nisi fingeres, sic ageres?* Mais estant aussi vigoureuse & garnie de ce qu'a esté dit, elle n'auroit pas moins de force & violēce, que les cōmandemens des tyrans, enuironnés de leurs gardes & satellites. Elle ne mene pas seulement l'auditeur, mais elle l'entraîne; regne parmy les peuples, s'establit vn violent empire sur les esprits.

Respon-
se aux
obie-
ctions.

L'on peut dire contre l'eloquence, que la verité se soustient & defend bien de soy mesme, qu'il n'y a rien plus eloquent qu'elle. Ce qui est vray où les esprits sont purs, vuides & nets de passions: mais la plus part du monde par nature, ou par art, & mauuaite instruction, est preoccupé, mal né & disposé à la vertu & verité, dont il est requis de traiter les hommes, comme le fer qu'il faut amolir avec le feu, auant que le tremper en l'eau: aussi par les chaleureux mouuemens de l'eloquence, il les faut rendre souples & maniables, capables de prendre la trempé de la verité. C'est à quoy doit rendre l'eloquence: & son vray fruit est armer la vertu contre le vice, la verité contre mensonge, & la calomnie. L'orateur dit Theophraste, est le vray medecin des esprits, auquel appartient de guarir la morsure des serpens par le chant des fleutes, c'est à dire les calomnies des meschans, par l'armonie de la raison. Or puisque l'on ne peut empescher, que l'on ne s'empare de l'eloquence, pour executer ses pernicieux desseins, que peut-on moins faire que nous defendre de mesmes armes, si nous ne nous en voulons aider, & nous presentons nuds au combat, ne trahissons nous pas la vertu & la verité? Mais plusieurs ont abusé de l'eloquence, à de meschans desseins, & à la ruine de leur pays: cela est vray, & pour cela n'est elle à mespriser, cela luy est commun avec toutes les plus excellentes choses du monde, de pouuoir estre tournée à mal & à bien, selon que celuy qui la possede est mal disposé; la plus part des hommes abusent de leur entendement, ce n'est à dire qu'il n'en faille auoir.



R E C V E I L D E S L I E V X E T C H A P I T R E S D E S T R O I S

L I V R E S D E L A S A G E S S E D E P I E R -
R E C H A R R O N, suiuant la premiere e-
dition faite a Bourdeaux 1601. qui ont
esté depuis reueus, changez, ou corrigez
par l'Authcur.

P R E F A C E.

L est requis auant tout ceuvre sçauoir *Dumas*
que c'est que sagesse, & comment nous *de sagesse*
entendons la traiter en ce liure, puis *se.*
qu'il en porte le nom & le tiltre: Or des
l'entrée nous aduertissons, que nous ne
prenons icy ce mot subtilemēt au sens haultain &
esleué des Theologiens & Philosophes (qui pren-
nēt plaisir à descrire & faire peinture des choses, qui
n'ōt encores esté veüs, & les releuer à telle perfe-
ctiō, que la nature humaine ne s'ē trouue capable,
que par imaginatiō) pour vne cognoissance parfai-
te des choses diuines & humaines, ou bien des pre-
mieres & plus hautes causes & ressorts de tou-
tes choses: laquelle reside en l'entendement seul,

peut estre sans probité (qui est principalement en la volonté) sans vtilité, vsage, action, sans compagnie & en solitude; & est plus que tres-rare & difficile, c'est le souuerain bien & la perfection de l'entendement humain; ni au sens trop court, bas, & populaire, pour discretion, circonspection, comportement aduisé & bien réglé en toutes choses, qui se peut trouuer avec peu de pitié & preud'homme; & regarde plus la compagnie & l'autrui que soy-mesme. Mais nous le prenons en sens plus vniuersel, commun & humain, comprenant tant la volonté que l'entendement, voire tout l'homme en son dedans & son dehors, en luy seul, en compagnie, cognoissant & agissant. Ainsi nous disons, que Sagesse est preude prudence, c'est à dire preud'homme avec habilité, probité bien aduisée. Nous scauons que preud'homme, sans prudence est sorte & indiscrete; prudence sans preud'homme n'est que finesse: ce sont deux choses les meilleures & plus excellétes, & les chefs de tout bien; mais seules & separées sont defaillantes, imparfaictes. La Sagesse les accouple, c'est vne droicture & belle composition de tout l'homme. Or elle consiste en deux choses; Bien se cognoistre & constamment estre bien réglé & modéré en toutes choses par-toutes choses; l'entends non seulement les externes, qui apparoissent au monde, faictz & dictz: mais premierement & principalement les internes; pensées opinions, creances, desquelles (ou la faute est bien grande, & qui en fin se descouure) sourdent les externes. Je dis constamment, car les fols par fois contrefont, & semblent estre bien sages. Il sembleroit

*Descri-
ption de
sagesse.*

peut-estre à aucuns, qu'il suffiroit de dire, que la Sageſſe conſiſte à eſtre conſtamment bien réglé & moderé en toutes choſes, ſans y adiouſter bien ſe cognoiſtre : mais ie ne ſuis pas de ceſt aduis : car aduenant que par vne grande bonté, douceur & ſouppleſſe de nature, ou par vne attentiuie imitation d'autruy, quelqu'un ſe comportant moderément en toutes choſes, ignorant cependāt & meſcognoiſſant ſoy-meſme, & l'humaine condition, ce qu'il a & ce qu'il n'a pas ; il ne ſeroit pourtant ſage, veu que ſageſſe n'eſt pas ſans cognoiſſance, ſans diſcours, & ſans eſtude. L'on n'accordera pas, peut eſtre ceſte propoſitiō : car il ſemble bien que l'on ne peut réglement & conſtamment ſe comporter par tout ſans ſe cognoiſtre ; & ſuis de cet aduis. Mais ie dy, que combien qu'ils aillent inſeparablement enſemble, ſi ne laiſſent ils d'eſtre deux choſes diſtinctes, dont il les faut ſeparément exprimer en la deſcription de Sageſſe, comme ſes deux offices : dont ſe cognoiſtre eſt le premier, & eſt dict le commencement de Sageſſe. Parquoy nous diſons ſage, celuy, qui cognoiſſant bien ce qu'il eſt, ſon bien & ſon mal, combien & iuſques ou nature l'a eſtrené & fauoriſé, & où elle luy a defailly, eſtudie par le benefice de la Philoſophie, & par l'effort de la vertu, a corriger & redreſſer ce qu'elle luy a donné de mauuais ; reſueiller & roidir ce qui eſt de foible & languiſſant ; faire valoir ce qui eſt bon ; adiouſter ce qui deſaut, & tant que faire ſe peut la ſecourir : & par tel eſtude ſe regle & conduict bien en toutes choſes.

Suiuuant ceſte briefue declaration, noſtre deſſein *Deſſein*
 en ceſt œuure de trois liures, eſt premierement *& methode de*

heur enseigner l'homme à se bien cognoistre, & l'hu-
en ces maine condition, le prenant en tout sens, & re-
œuvre. gardant à tous visages; c'est au premier liure:
 puis l'instruire à se bien regler & moderer en tou-
 res choses; ce que nous ferons en gros, par aduis
 & moyens generaux & communs au second li-
 ure; & particulièrement au troisieme, par les
 quatre vertus morales; sous lesquelles est com-
 prise toute l'instruction de la vie humaine, & tou-
 tes les parties du deuoir & de l'honneste. Voyla
 pourquoy cest œuvre, qui instruit la vie & les
 mœurs à bien viure & bien mourir, est intitulé
 Sageste, comme le nostre precedent, qui instruisoit
 à bien croire, a esté appelé verité, ou bien les
 trois Veritez, y ayant trois liures en cestuy cy, cō-
 me en celuy là. L'adiouste ici deux ou trois mots de
 bonne foy, l'un que j'ay questé par cy par là, & tiré
 la plus part des materiaux de cet ouvrage, des meil-
 leurs auteurs qui ont traité cette matiere morale
 & politique, vraye science de l'homme, tant anciens,
 specialemēt Senèque & Plutarque grands docteurs
 en icelle, que modernes. C'est le recueil d'une par-
 tie de mes estudes: la forme & l'ordre sōt à moy. Si
 ie l'ay arrāgé & agencé avec iugemēt, & à propos,
 les Sages en iugeront, car meshuy en ce subiect au-
 tres ne peuuēt estre mes iuges, & de ceux là volon-
 tiers receuray la reprimende: & ce que j'ay prins
 d'autrui, ie l'ay mis en leurs propres termes, ne le
 pouuant dire mieux qu'eux. Le second que j'ay icy
 vsé d'une grāde liberté & franchise à dire mes ad-
 uis, & à heurter les opinions contraires, bien que
 toutes vulgaires & comunemēt receuës, & trop
 grandes, ce m'ont dit aucuns de mes amis: auxquels

J'ay respondu, que ie ne formois icy ou instruisois vn homme pour le cloistre, mais pour le monde, la vie cōmune & ciuile, ny ne faisois icy le Theologien, ny le cathedran, ou dogmatifant, ne m'asubiettiſſant ſcrupeuleusement à leurs formes, regles, stile, ains vſois de la liberté Academique & Philosophique. La foiblesse populaire, & delicatelle feminine, qui s'offense de cette hardiesse & liberté de paroles, est indigne d'entēdre chose qui vaille. A la ſuitte de cecy, ie di encōres, que ie traite & agi icy non pedantesquement selon les regles ordinaires de l'escoles, ny avec estenduë de discours, & appareil d'eloquēce ou aucū artifice. La Sageſſe, *quæ ſi oculis ipſis cerneretur, mirabiles excitaret amores ſui*, n'a que faire de toutes ces façōs, pour la recommandation, elle est trop noble & glorieuse: les veritez & propositions y ſont eſſes; mais ſouuēt toutes ſeches & cruës, comme aphoriſmes, ouuertures & ſemences de discours. I'y ay parſemé des ſentences Latines, mais courtes, fortes, & poëtiques tirées de tres-bōne part, & qui n'interrompent ny ne troublent le fil du texte François. Car ie n'ay peu encores eſtre induit à trouuer meilleur de tourner toutes telles allegations en François (comme aucuns veulent) avec tel deſchet & perte de la grace & energie, qu'elles ont eu leur naturel & original, qui ne ſe peut iamais bien reſeſenter en autre langage.

Au liure 1. page 24. de l' Edition de Bourdeaux ch. 4. qui eſt le 37. ch. de cette Edition page 187. ligne 13.

C'eſt touſiours deſcouvrir vn autel pour en cou-

urir vn autre, tāt est courte & foible toute la suffisance humaine, qu'elle ne peut bailler ny receuoir vn reglement certain, vniuersel, & constant a estre homme de bien: & ne peut si bien aduifer & pouruoir que les moyens de bien faire ne s'entr'empeschent fouuēt. La charité & la iustice se cōtredisent, si ie rencontre mon parent & amy en la guerre de cōtraire party, par iustice, ie le doy tuer, par charité l'espargner & sauuer. Si vn homme est blessé à la mort, où n'y aye aucun remede, & n'y reste qu'vn languir tres-douloureux, c'est œuure de charité de l'acheuer, mais qui seroit puny par iustice:

P. 25. du mesme ch. 4. de l' Edition de Bourdeaux, qui est la page 188. ligne 15. de ceste Edition.

Et cecy se void non seulement au faict de la police & de la iustice: mais encores en la religion, qui monstre bien que toute la cousture & conduite humaine est bastie & faicte de pieces maladiues.

P. 27. du mesme chap. 4. de l' Edition de Bourdeaux, qui est la pag. 190. ligne 20. de ceste Edition.

Il semble que commettre au combat les parties, quand l'on ne peut descouuir la verité (moyen condamné par la Chrestienté, & iadis fort en v'sage) soit moins iniuste & cruel.

8. En la Religion, les plus grandes & solempnelles a-
 4. Reli-ctiōs sont marques hôteuses, & remedes aux mala-
 gion sa-adies humaines. Les sacrifices qui ont esté anciēne-
 crifice. ment en si grande reuerēce par tout le monde vni-
 uersel, voire en la religiō Iudaique, & encores sōt en

usage en plusieurs endroits du monde, non seulement des bestes, mais encore des hommes vius, voire des innocens. Quelle plus grande rage & manie peut entrer en l'imaginatiō, que de penser appaiser & gratifier Dieu par le massacre & sang des bestes? *non sanguine colendus Deus; que enim ex trucidatione immerentium voluptas est?* Quelle folie de penser faire seruice à Dieu en luy donnant & presentant; & non plustost en luy demandant & implorant? Car c'est grandeur de donner & non de prendre. Certes les sacrifices estoyent ordonnez en la loy de Moÿse, non pource que Dieu print plaisir; ou que ce fust chose par aucune raison bonne de foy, *si voluisses sacrificium dedissem, utique holocaustis non delectaberis, sacrificium & oblationem noluisti, holocaustum pro peccato non postulasti,* mais pour s'accommoder à la foiblesse humaine: car il est permis de folier avec les petits enfans. La penitence est la chose la plus reeommandee & des principales de la religiō, mais qui præsuppose peché, & est remede cōtre iceluy, sans lequel ce seroit de foy chose mauuaise: car le repentir, la tristesse, & affliction d'esprit est mal. Le iuremēt de meisme, causé par l'infidelité & meffiance humaine & remede contre icelle, ce sont tous biens, non de foy, mais comme remedes aux maux. Ce sont biēs pource qu'ils sont vtils & necessaires, & non au rebours. Ce sont biens, comme l'esternement & la medecine, bons signes venans de mauuaise cause, guarison de maux: ce sont biēs, mais tels qu'il seroit beaucoup meilleur qu'il n'y en eust iamais, & qu'il n'en fust point besoing.

Si l'homme est foible à la vertu, comme il vient d'estre monstré, il l'est encore plus à la verité. C'est

chose estrange, l'hōme desire naturellemēt. ſçauoir la verité, & pour y paruenir remuē toute choſe: neantmoins il ne la peut ſouffrir, quād elle ſe preſente, ſont eſclair l'eſtonne, ſon eſclat l'atterre, ce n'eſt point de ſa faute, car elle eſt tresbelle, tres-amiable, & tres-conuenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux, que de la vertu & ſageſſe, que ſi elle ſe pouuoit bien voir, elle rauiroit & embraseroit tout le monde en ſon amour. Mais c'eſt la foibleſſe de l'homme qui ne peut receuoir & porter vne telle ſplendeur, voire elle l'offenſe. Et celuy qui la luy preſente eſt ſouuent tenu pour ennemy, *veritas odium parit.* C'eſt acte d'hoſtilité que de luy monſtrer ce qu'il ayme & cherche tant. L'homme eſt fort à deſirer, & foible à receuoir.

A ce ch. 10. reſpondent les 3. & 4. Chapitres de ceſte nouuelle Edition.

D V C O R P S H V M A I N

en general.

CHAP. X.

De l' Edition de Bourdeaux pag. 90.

Antiqui
86
AYANT à parler de toutes les pieces de l'hōme fait commencer par le corps comme par le plus facile & apparent, & qu'il eſt auſſi l'aiſné de l'ame, comme le domicile doit eſtre fait & dreſſé auant qu'y demourer, & l'atelier auant que l'ouurier y entre pour y ouurer.

Diuiſio
Le corps humain eſt formé avec le temps & de

el ordre, que premierement sont basties les trois plus nobles & herouiques parties, le foye, le cœur, le cerueau, distantes en long, & se tenans par ioinctures desliées, qui puis se remplissent tout à la façon d'un formy, où y a trois parties plus grosses & enflées, ioinctes par entredeux, desliées. Selon ces trois parties principales viennent à considerer trois estages en l'homme (images racourcie du monde) qui respondent aux trois estages & regions de l'univers, la basse du foye, racine des vaines, officine des esprits naturels, & le lieu de l'ame concupiscible, en laquelle sont contenus le ventricule, ou l'estomach, les boyaux, les reins, la ratte, & toutes les parties genitales, respondent à la region elementaire ou se font toutes les générations & corruptions. Celle du milieu ou maistrise le cœur, le tige des arteres, & des esprits vitaux, & le siege de l'ame irascible, separee de celle d'embas par la toille tendue du diaphragme, & de celle d'enhaut par le destroit de la gorge, en laquelle sont aussi les poulmons, respond à la region ætheree. Celle d'enhaut, ou loge le cerueau spongieux, source des nerfs & esprits animaux, du mouuement & sentiment, & le throsne de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, respond à la region celeste & intellectuelle.

L'homme en son corps a plusieurs choses, qui luy sont peculieres priuatiuemēt aux bestes: *Singularitates.*

1. forme belle 2. visage proprement dit, 3. nudité naturelle, 4. mouuement tant diuers des membres, 5. soupplēse & mobilité de la main ouuriere de tant de choses, c'est vn miracle, 6. grosseur & abondance de cerueau, 7. le genouil qui est en l'ho-

me seul au deuant, 9 si grande longueur du pied au deuant, & qui est si court au derriere, 10 laignee du nez, chose estrāge, veu qu'il a la teste droite, & les bestes baiffée, 11 rougir à la hôte. 12 pallir à la crainte 13 les causes ou raisons de toutes ces singularitez sont belles, mais ne sont de ce nostre prix fait.

4.
Biens

Les biens du corps sont la santé, la beauté, l'alegresse, la force, la vigueur, l'adresse & disposition, mais la santé passe tout.

5.
Pieces plus nobles.

Les principales & plus nobles pieces des externes sont les sens corporels, & des internes, le cerueau, le cœur, le foye, & puis les genitoires, & les poulmons.

6.
Excellence.

L'excellence du corps est generalement en la forme, droicture & port d'iceluy: specialement & particulierement en la face & aux mains, qui sont les deux parties, que nous laissons par honneur nues. Certes les sages mesmes Stoiques ont tant fait de cas de la forme humaine, qu'ils ont dit vouloir mieux estre fol en la forme humaine, que sage en la forme brutale, preferans la forme corporelle à la sagesse.

7.
Droicture.

Le corps de l'homme touche fort peu la terre, il est droit tēdu au Ciel, où il regarde, se void & se cognoist, cōme en son miroir, les plantes tout au rebours ont la teste & racine toute dedās la terre, les bestes comme au milieu l'ōt entredeux, mais plus & moins: la cause de ceste droicture n'est pas propremēt l'ame raisōnable, cōme il fevoid aux courbés, bossus, boiteux: nō la ligne droite de l'espine du dos, qui est aussi aux serpēts, non la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille ou plus grande en certaines bestes, cōbiē que tout cela y peust servir

de quelque chose : Ceste droicture conuient a l'hōme, & cōme homme & comme Roy d'icy bas. Aux petites & particulieres royautez y a vne marque & maiesté, comme il se void au dauphin couronné, ou serpēt basilizé, au lyon avec son collier, sa couleur de poil, & ses yeux, en laigle, au roy des abeilles. Mais l'homme roy vniuersel d'icy bas marche la teste droicte, comme vn maistre en sa maison, regente tout, & en viēt à bout par amour ou par force, domptant ou appriuoisant.

Comme il y en a, qui ont des contenances, gestes, & mouuements artificiels & affectés, aussi y en a, qui en ont de si naturels & si propres, qu'ils ne les sentent, ny ne les recognoissent point, cōme pencher la teste, rincer le nez: Mais tous en auons, qui de partent point de nostre discours, ains d'vne pure naturelle & prompte impulsion, comme mettre la main au deuant en nos chentes.

Pag. 100. lig. 20. de la premiere Edition de Bourdeaux chap. 11. qui est le 6. de ceste edition, pag. 58. ligne 3.

Nous deurions selon le conseil de Socrates, ⁸ nous rendre plus attentifs & assidus à considerer ^{Conte-} les beautés des esprits, & y prendre le mesme plaisir ^{ances.} que nous faisons aux beautés du corps, & par là nous approcher, r'allier, conioindre, & concilier en amitié, mais il faudroit à cela des yeux propres & philosophiques.

Ce ch. respond au 7. ch. de ceste nouvelle edition, pag. 51.

DE L'AME HUMAINE
en général.

CHAP. XV.

De la 1. Edition de Bourdeaux. pag. 114.

VOicy vne matiere difficile sur toutes, traitée & agitée par les plus sçauans & sages, mais avec vne grande diuersité d'opinions, selon les diuerses nations, religions, professions & raisons, sans accord & resolution certaine. Les principaux poinçts sont de l'origine & de la fin des ames, leur entree & sortie des corps, d'où elles viennent, quãd elles y entrent, & ou elles vont quand elles en sortent, de leur nature, estat, action, & s'il y en a plusieurs en l'homme ou vne seule.

r.
De l'origine de l'ame raisonnable.

De l'origine des ames humaines, il y a de tout temps eu tresgrande dispute & diuersité d'opinions entre les Philosophes & les Theologiens: il y a eu quatre opinions celebres, selon la premiere qui est des Stoiciens tenuë par Philon Iuif, puis par les Manicheens, elles sont extraites & produictes comme pareilles de la substance de Dieu, qui les inspire aux corps: La seconde d'Aristote tenuë par Tertulien, Appolinaris, les Luciferiens, & autres Chrestiens, diçt qu'elles viennent & deuiuent des ames des parens avec la semence, ainsi que les corps, à la façon des ames brutales, vegetatiues & sensitiues: La troisiëme des Pithagoriciens & Platoniciens, tenuë par plusieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene &

autres Docteurs Chrestiens, dict, qu'elles ont esté du commencement toutes créées de Dieu, faictes de rien, & reteruées au ciel, puis enuoyees cy bas, selon qu'il est besoing, aux corps formez & disposez à les receuoir: La quatriesme receuë en la Chrestienté, est qu'elles sont créées de Dieu & infuses aux corps preparés, tellement que la creation & infusion se face en mesme instant. Ces quatre opinions sont affirmatiues: car il y en a vne cinquiesme plus retenuë qui ne definit rien, & se contente de dire que c'est vne chose secrette & incogneue aux hommes, de laquelle opinion ont esté SS. Augustin, Gregoire de Nice & aurrés: qui toutesfois ont trouué les deux dernieres affirmatiues, plus vray semblables que les deux premieres.

Le siege de l'ame raisonnable, *vbi sedes pro tribu-*
nali, c'est le cerueau & non pas le cœur, cōme auant
 Platon & Hypocrates, l'on auoit pensé commu-
 nément, car le cœur ha sentiment & n'est capable
 de sapience. Or le cerueau qui est beaucoup plus
 grand en l'homme qu'à tous autres animaux pour
 estre bien faict & disposé, afin que l'ame raisonnable
 agisse bien; doit approcher de la forme d'un
 nauire, & n'estre point rond, ny par trop grand, ou
 par trop petit, bien que le plus grand soit moins
 vitieux; composé de substance & de parties subtil-
 les, delicates & deliées, bien joinctes & vnies sans
 separatiō ny entre-deux, ayant quatre petits creux
 ou ventres, dont les trois sont au milieu rangez de
 front & collateraux entr'eux, & derriere ceux tir-
 rant au derriere de la teste, le quatriesme seul, au-
 quel se faict la preparation & conionction des es-
 prits vitaux, pour estre puis faicts animaux, & por-

2.
 Son fre-
 ge & in-
 strumēz.

rez aux trois creux de deuant, ausquels l'ame raisonnable faict & exerce ses facultez: qui sont trois, entendement, memoire, imagination, lesquelles ne s'exercent point separément & distinctement; chacune en chascun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont pensé. Mais communément & par ensemble toutes trois en tous trois & chascun d'eux, à la façõ des externes qui sont doubles, & ont deux creux, en chascun desquels le sens s'exerce tout entier: d'où vient que celuy qui est bleissé en l'vn ou deux de ces trois ventres, comme le Paralitique, ne laisse pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit si chacune faculté auoit son creux à part.

3.
Si l'ame
raison-
nable est
organi-
que.

Aucuns ont pensé que l'ame raisonnable n'estoit point organique, & n'auoit besoin pour faire ses fonctions d'aucun instrumēt corporel, pensant par là bien prouuer l'immortalité de l'ame: mais sans entrer en vn labyrinthe de discours, l'experience oculaire & ordinaire dément ceste opiniõ, & conuainq du contraire: car l'on sçait que tous hommes n'entendent ny ne raisonnent de mesme & esgalement, ains avec tres-grande diuersité: & vn mesme homme aussi change, & en vn temps raisonne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en vn estat & certaine dispositiõ qu'en vn autre, tel mieux en santé qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en santé. Vn mesme en vn temps preuadra en iugemēt, & sera foible en imagination: d'où peuvent venir toutes ces diuersitez & chāgemens sinon l'organe & instrumēt changeant d'estat? Et d'où viēt que l'yurognerie, la morsure du chiē enragé, vne fièvre ardēte, vn coup en teste, vne fumée

montant de l'estomach, & autres accidens ferons culbutter, & renuerferont entierement le iugement, tout l'esprit intellectuel, & toute la sagesse de Grece, voire contraindrôt l'ame de desloger du corps? Ces accidens purement corporels ne peuvent toucher ny arriuer à ceste haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes & instrumens, lesquels estans detraquez & desbauchez, l'ame ne peut bien & reglément agir, & estās par trop forcez & violentez est contraincte de s'absenter & s'en aller. Au reste se feruir d'instrument ne preiudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en sert bien, & y accommode ses actions: & comme selon la diuersité de l'air, région & climat, Dieu produit hommes fort diuers en esprit & suffisance naturelle: car en Grece & en Italie, il les produit bien plus ingenieux qu'en Moscovie, & Tartarie: aussi l'esprit selon la diuersité des dispositions organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable c'est le cerueau & le temperament d'iceluy, duquel nous auons à parler.

Temperament est la mixtion & proportion des quatre premieres qualitez, chaud, froid, sec, & humide, ou bien vne cinquiésme, & cōme l'armonie resultante de ces quatre. Or du temperament du cerueau vient & depend tout l'estat & l'actiō de l'ame raisonnable: mais ce qui cause & apporte vne grande misere à l'hōme, est que les trois facultez de l'ame raisonnable, entendement, memoire, imagination, requierēt & s'exercent par temperamēt contraires. Le temperament de l'entendement est sec, d'où vient que les aduancez en aage preualent en

4.
Du temperament
du cerueau, & des autres parties de l'ame, distinction & contrariété.
I. niède-mēt, sec, & iudicij.

entendement par dessus les ieunes, d'autant que le cerueau s'effuye & s'asseche tousiours plus : aussi les melancholiques secs, les affligez, indignes, & qui s'ot à ieun (car la tristesse & le ieusne desseiche) sont prudens & ingenieux, *splendor siccus animus sapientissimus : vexatio dat intellectum*. Et les bestes de temperament plus sec comme fourmis, abeilles, elephans sont prudentes & ingenieuses (comme les humides, telmoin le pourceau, sont stupides, sans esprit) & les meridionaux, secs & moderez en chaleur interne du cerueau, à cause du violent chaud externe. Le temperament de la memoire est humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'humidité acquise par le dormir de la nuit plus propre à la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux: i'entens icy vne humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aerée, gluante, grasse, & huileuse, qui facilement reçoit & retient fort, comme ce void aux peintures faites en huile. Le temperament de l'imagination est chaud, d'où vient que les Phrenetiques, Maniacles & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imagination, poësie, diuination & qu'elle est forte en la ieunesse & adolescence (les poëtes & Prophetes ont fleuri en cest aage) & aux lieux mitoyens entre Septentrion & midy.

Memoi-
re humi-
de, enfan-
ce, sep-
tentrion.

Imagi-
nation,
chaud
adolesc-
cence.

Compa-
raison
des tem-
peramens.

De la diuersité des temperamens il aduient que l'o peut estre mediocre en toutes les trois facultez, mais non pas excellent, & que qui est excellent en l'vne des trois, est foible es autres. Que les temperamens de la memoire & l'entendement soyent

fort differens & contraires, cela est clair, comme le sec & l'humide : de l'imagination qu'il soit contraire aux autres il ne le semble pas tant, car la chaleur n'est pas incōpatible avec le sec & l'humide: toutesfois l'experience montre que les excellens en l'imagination sont malades en l'entendement & memoire, & tenus pour fols & furieux : mais cela vient que la chaleur grande qui sert à l'imagination, consomme & l'humidité qui sert à la memoire, & la subtilité des esprits & figures, qui doit estre en la secheresse qui sert à l'entendement, & ainsi est contraire & destruit les autres deux.

De tout cecy il est euident qu'il n'y a que trois principaux temperamens, qui seruent & facent agir l'ame raisonnable, & distinguent les esprits, sçavoir le chaud, le sec & l'humide: le froid ne vaut à rien, n'est point actif & ne sert qu'à empescher tous les mouuements & fonctions de l'ame: & quand il se lit souuent aux auteurs que le froid sert à l'entendement, que les froids de cerueau, comme les melancholiques & les meridionaux, sont prudens, sages, ingenieux, là le froid se prend non simplement, mais pour vne grande moderation de chaleur: car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & sagesse, que la grande chaleur, laquelle au contraire sert à l'imagination: & selon les trois temperamens il y a trois facultez de l'ame raisonnable: mais comme les temperamens, aussi les facultés reçoient diuers degres, subdiuisions & distinctions.

Il y a trois principaux offices & differences d'entendement, inferer, distinguer, eslire: les sciences qui appartiennent à l'entendement sont la Theologie

5.
Trois
seuls re-
peramens
de facultez
de l'a-
me.

6.
Subdiu-
sion des
trois fa-

*cultes de
l'amerai-
sonnable.
Enten-
dement.
Memoi-
re.*

scholastique, la Theorique de medecine, la Diale-
ctique, la Philosophie Naturelle & Morale. Il y a
trois sortes des differences de memoire, Recevoir
& perdre facilement les figures, Recevoir facile-
ment & difficilement perdre, Difficilement recevoir
& facilement perdre: Les sciéces de la memoire sont
la Grāmaire, Theorique de iurisprudéce & Theo-
logie positive, Coimographie, Arithmetique.

*Imagi-
nation.*

De l'imagination y a plusieurs differences, & en
beaucoup plus grand nombre que de la memoire
& de l'entendement: à elle appartiennent propre-
ment les inuentions, les faceties & brocards, les
pointes & subtilités, les fictions & mensonges,
les figures & comparaisons, la propriété netteté,
elegance, gentillesse. Parquoy appartiennent à el-
le la poésie, l'eloquence, musique & generalement
tout ce qui consiste en figure, correspondance,
harmonie, & proportion.

*7.
Proprie-
tés & a-
ctions
de facul-
tez avec
l'ordre
d'agir.*

De tout cecy appert que la viuacité, subtilité
promptitude, & ce que le commun appelle esprit,
est à l'imagination chaude: La solidité, maturité,
verité est à l'entendement sec, L'imagination est
actiue, bruyante, c'est elle qui remue tout & met
tous les autres en besongne, L'entendement est
action morne & sombre, La memoire est purement
passiue, & voicy comment: l'imagination premie-
rement recueille les especes & figures des choses
tant presentes par le seruice des cinq sens, qu'ab-
sentes par le benefice du sens cōmun; puis les
represente, si elle veut, à l'entendement, qui les
considere, examine, cuit & iuge: puis elle mesme
les met en depost & conserue en la memoire, com-
me l'escriuain au papier, pour derechef quand be-

soin fera les en titer & extraire (ce que l'on appelle reminiscēce) ou bien si elle veut les recōmande à la memoire, auant les presenter à l'entendement. Parquoy recueillir, presenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, sōt tous œures de l'imaginatiō. Et ainsi à elle appartient le sens commun, la reminiscēce, & ne sont point puillances separées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultés de l'ame raisonnable.

Le vulgaire, qui ne iuge iamais bien, estime & fait plus de teste de la memoire, que des deux autres; pource qu'elle en cōpte fort, a plus de monstre & fait plus de bruiēt en public: & pense il que pour auoir bonne memoire l'on est fort sçauant, & estime plus la science que la Sagesse, c'est toutesfois la moindre destrois, qui peut estre avec la folie & l'impertinēce: mais tres-rarement elle excelle avec l'entendement & sagesse, car leurs tēperamēs sont contraires. De cest erreur populaire est venue la mauuaise instructiō de la ieunesse, qui se void par tout.

Ils sont tousiours apres à luy faire apprendre par cœur (ainsi parlent ils) ce que les liures disent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy, & ne se soucient de luy reueiller & esguiser l'entendement, & former le iugement, pour luy faire valoir son propre bien & ses facultés naturelles, pour le faire sage & habile à toutes choses. Aussi voyons nous que les plus sçauants qui ont tout Aristote & Ciceron en la teste, sont plus sots & plus ineptes aux affaires, & que le monde est mené & gouverné par ceux qui n'en sçauent rien. Par l'aduis de tous les sages, l'entendement est le premier, la plus excellente &

8.
Comp.
raison
des facultés
de l'ame
en
premi-
ence &
dignités.

Voyés l.
3. c. 14.

201.

principale piece du harnois. Si elle iouie bien, tout va bien & l'homme est sage, & au rebours si elle se mesconte, tout va de trauers : en second lieu est l'imagination : la memoire est la derniere.

9. *Image des trois facultés de l'ame.* Toutes ces differences s'entēdront, peut estre, encore mieux par ceste similitude qui est vne peinture ou imitation de l'ame raisonnable. En toute cour de iustice y a trois ordres & estages, le plus haut des iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action : car sans s'esmouuoir & agiter ils iugent decident, ordonnent, determinent de toutes choses, c'est l'image du iugement plus haute partie de l'ame. Le second des Aduocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit sans action : car ils ne peuuent rien vuidier, ny ordonner, seulement secouër les affaires, c'est la peinture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreste iamais, non pas pour le dormir profond ; & fait vn bruiet au cerueau comme vn pot qui boult, mais qui ne resoult & n'arreste rien. Le troisieme & dernier estage est du greffe & registre de la cour, ou n'y a bruit ny action, c'est vne pure passion, vn gardoir & reseruoir de routes choses, qui represente bien la memoire.

II. *L'ame est de soy sçauante* L'ame qui est la nature & la forme de tout animal, est de soy toute sçauante sans estre apprinse ; & ne faut point à produire ce qu'elle sçait, & bien exercer ses fonctions, cōme il faut, si elle n'est empeschee, & moyennant que ses instruments soyent bien disposés ; dont a esté bien & vrayemēt dict par les Sages, que nature est sage, sçauante, industrieuse, & red habile à toutes choses, ce qui est aisé à monstrier par inductiō. L'ame vegetatiue de soy sans in-

struction forme le corps en la matrice tant excellentement, puis le nourrit & le fait croistre, attirât la viande, la retenant & cuisant, & reiettât les excremens, elle r'engēdre & refait les parties qui deffailent, ce sont choses qui se voient aux plantes, bestes & en l'hōme. La sensitive de soy sans instruction fait aux bestes & en l'hōme remuer les pieds, les mains, & autres mēbres, les gratter, frotter, secouër, tetter, demēner les leures, plorer, rire. La raisonnable de mesmes, non selon l'opinion de Platon, par reminiscēce de ce qu'elle sçauoit auãr entrer au corps, cōme si elle estoit plus aagee que le corps: ny selō Aristote par receptiō & acquisition venāt de dehors par les sens, estāt de soy vne carte blanche & vuide: mais de soy & sans instruction imagine, entēd, retiēt, resonne, & discourt. Et pour ce que ceste propositiō semble plus difficile à croire de la raisonnable que des autres, elle se prouue premierement par le dire des plus grands Philosophes, qui tous ont dit que les semences des grādes vertus & sciences, estoient esparses naturellemēt en l'ame: Puis par raison tiree de l'experiance, les bestes raisonnent discourent, font plusieurs choses de prudence & d'entendement cōme il a esté bien prouué cy dessus. Ce qu'auouant mesmes Aristote, a rendu la nature des bestes plus excellente que l'humaine, laquelle il fait vuide & ignorante du tout: mais les ignorans appellent cela instinct naturel, qui ne sont que des mots en l'air, car apres ils ne sçauent declarer qu'est-ce qu'instinct naturel: les hōmes melancholiques, maniaques, phrenetiques & atteincts de certaines maladies qu'Hypocrates appelle diuines, sans l'auoir apprius

*Empe-**docles**Hypo-**crate.**Calen.**Acade-**mie. phi-**lo. lude.**Ch. 8. et**5.*

parlent Latin, font des vers, discourent prudemment & hautement, deuinent les choses secrettes & à venir (lesquelles choses les fots ignorās attribueront au diable ou esprit familier) bien qu'ils fussent auparauant idiots & rustiques, & que depuis sont retournés tels apres la guarison. Item y a des enfans qui bien tost apres estre nays, ont parlé cōme ceux qui sont venus de parès viels: d'ou ont-ils aprins & tiré tout cela, tant les bestes que les hommes?

11.
Et nan
par le be
nefice
des sens.

Si toute science venoit, comme veut Aristote des sens, il s'ensuiuroit que ceux, qui ont les sens plus entiers & plus vifs, seroient plus ingenieux & plus scauans, & se void le contraire souuent, qu'ils ont l'esprit plus lourd & sont plus mal-habiles, & plusieurs se sont priuez à esciēt de l'vsage d'iceux, afin que l'ame fist mieux & plus librement ses affaires. Et seroit chose honteuse & absurde, que l'ame tant haute & diuine questast son bien des choses si viles & caduques, comme les sens: car c'est au rebours que les sens ont tout de l'ame, & sans elle ne sont & ne peuent rien: & puis en fin que peuent apperceuoir les sens sinon les accidents & superficies des choses? Car les natures, formes, les thresors & secrets de nature nullement.

12.
obiectiō
& sa ref
ponse.

Mais on demandera pourquoy dōc ces choses ne se font elles tousiours par l'ame? Pourquoy ne fait elle en tout tēps ses propres fonctions, & que plus foiblement & plus mal elle les fait en vn tēps qu'autre? L'ame raisonnable agit plus foiblement en la ieunesse qu'en la vieillesse: & au contraire la vegetatiue forte & vigoureuse en la ieunesse, est foible en la vieillesse, en laquelle elle ne peut refaire les

dens tōbees comme en la ieunesse. La raisonnable fait en certaines maladies ce qu'elle ne peut en santé, & au rebours en santé ce qu'elle ne peut en maladie. A quoy pour toute la response (touchée cy dessus) est que les instrumens desquels, l'ame a besoin pour agir, ne sont ny ne peuuent tousiours estredispotez cōme il faut, pour exercer toutes fonctions, & faire tous effects, voire ils sont cōtraires, & s'etr'empeschent, & pour le dire plus court & plus clairement, c'est que le temperament du cerueau, duquel a esté tant parlé cy dessus, par lequel & selō lequel l'ame agit, est diuers & changeant, & estant bon pour vne fonction d'ame, est contraire à l'autre: estant chaud & humide en la ieunesse est bon pour la vegetatiue, & mal pour la raisonnable, & au contraire froid & sec en la vieillesse, est bon pour la raisonnable, mal pour la vegetatiue: Par maladie ardēte fort eschaufé & subtilisé est propre à l'inuention & diuination, mais impropre à maturité & solidité de iugement & sagesse.

De l'vnité & singularité ou pluralité des ames en l'hōme, les opiniōs & raisōs sont fort diuerses entre les Sages. Qu'il y en aye trois essentiellemēt distinctes, c'est l'opinion des Egip̄tiens, & d'aucuns Grecs, cōme Patoniciēs: Mais c'est chose estrange qu'vne mesme chose aye plusieurs formes essentielles. Que les ames soiēt singulieres & à chacū hōme la siene: c'est l'opiniō de plusieurs, cōtre laquelle l'ō dit qu'il faudroit ou qu'elle fust toute mortelle, ou biē en partie mortelle en la vegetatiue & sensitive, & en partie immortelle en la raisonnable, & ainsi seroit diuisible. Qu'il n'y en aye qu'vne seule raisōnable generalemēt de tous hōmes, c'est l'opi-

De l'vnité, & pluralité des ames

nion des Arabes, venue de Themistius Grec, mais refutée par plusieurs; La plus commune opiniō est qu'il n'y en a en chacun homme qu'une en substāce, cause de la vie & de toutes les actions: laquelle est toute en tout, & toute en chascque partie: mais elle est garnie & entichie d'un tresgrand nombre de diuerses facultés & puissāces, merueilleusemēt differentes, voire contraires les vnes aux autres, selon la diuersité des vaisseaux & instruments ou elle est retenue, & des obiects qui luy sont proposés. Elle exerce l'ame sensitue & resonnable au cerueau, la vitale & irascible au cœur, la naturelle vegetatiue & concupiscible au foye, la genitale aux genitoires, ce sont les principales & capitales, ne plus ne moins que le Soleil vn en son essence, despartāt ses rayons en diuers endroits eschauffe en vn lieu, esclaire en vn autre, fond la cire, seiche la terre, blanchit la neige, nourrit la peau, dissipe les nuees, tarit les estangs, mais quand & comment: si tout entiere & en vn coup, ou si successiuement elle arriue au corps, c'est vne questiō.

14.

Quand La cōmune opiniō venue d'Aristote est que l'ame vegetatiue & sensitue qui est toute materielle & corporelle, est en la semence, & avec elle descēdue des parēs, laquelle cōforme le corps en la matrice, & iceluy fait, arriue la raisonnable de dehors; & que pour ce la il n'y a deux ni trois ames, ny ensemble ny successiuemēt, & ne se corrōpt la vegetatiue par l'arriuee de la sensitue, ny la sensitue par l'arriuee de la raisonnable: Ce n'est qu'une qui se fait, s'acheue, & se parfaict avec le tēps & par degrez, comme la forme artificielle de l'hōme, qui se peindroit par pieces l'une apres l'autre, la teste,

puis

puis la gorge, le ventre &c. Autres veulent qu'el-
 le y entre toute entiere avec toutes ses facultés en
 vn coup, sçauoir lors que le corps est tout organi-
 zé, formé & tout acheué d'estre fait, & qu'au-
 rauant n'y a eu aucune ame, mais seulement vne
 vertu & energie naturelle, forme essentielle de la
 semence, laquelle agissant par les esprits qui sont
 en ladicte semence, comme par instrumets, forme
 & bastit le corps, & agence tous les membres: ce
 qu'estant fait, ceste energie s'euanoit & se perd,
 & par ainsi la semence cesse d'estre semence, per-
 dant sa forme par l'arriuée d'vn autre plus noble
 qui est l'ame humaine: laquelle fait que ce qui
 estoit semence, est maintenant homme.

L'immortalité de l'ame est la chose la plus vni-
 uersellement, religieusement, & plausiblement re-
 ceuë par tout le monde (i'entend d'vne externe &
 publique profession, non d'vne interne, serieuse &
 vraye creance, dequoy sera parlé cy apres) la plus
 vtilement creuë, la plus foiblement prouuée & esta-
 blie par raisons & moyens humains. Il semble y a-
 uoir vne inclination & disposition de nature à la
 croire, car l'homme desire naturellement allonger
 & perpetuer son estre, d'où vient aussi ce grand &
 furieux soin & amour de nostre posterité & succes-
 sion. Puis deux choses seruent à la faire valoir &
 rendre plausible, l'vne est l'esperance de gloire &
 reputation, & le desir de l'immortalité du nom,
 qui tout vain qu'il est, a vn merueilleux credit au
 monde: l'autre est l'impression, que les vices qui se
 desrobent de la veuë & cognoissance de l'humai-
 ne iustice, demeurent tousiours en butte à la diui-
 ne, qui les chastiera, voite apres la mort.

14.

Immor-
talité de
l'ame.Liu. 2. c.
5.

Ce chap. est le 14. de ceste Edition nouvelle, pag. 92.

DES PARTIES DE L'AME
humaine: & premierement

DE L'ENTENDEMENT PLUS
haulte & noble partie d'icelle, imagination, raison,
discours, esprit, iugement, volonté, de la verité, &
de l'inuention.

CHAP. XVI.

De la 1. Edition de Bourdeaux, pag. 131.

C'EST vn fons d'obscurité plein de creux & de
cachots, vn labyrinthe, vn abisme confus &
bien entortillé, que cet esprit humain: c'est l'œco-
nomie de ceste grâde & haute partie intellectuelle
de l'ame, ou y a tant de pieces, facultés, actions, &
mouuemens diuers, dont y a aussi tant de noms,
& s'y tournent tant de difficultés, obiections, &
de doubtes.

1. C'est entendement (ainsi l'appellerōs nous d'vn
nom general) *intellectus, mens*, nous est vn subiect ge-
neral, ouuert & disposé à receuoir & embrasser
toutes choses, comme la matiere premiere, & le
miroir de toutes formes, *Intellectus est omnia*. Il est ca-
pable d'entendre toutes choses, mais soy mesme,
ou point, (tesmoin vne si grande & presque infinie
diuersité d'opinions d'iceluy, de doubtes & obie-
ctions qui croissent tous les iours) ou biē sombre-
ment indirectemēt, & par reflexion de la cognois-

Distin-
ction des
pieces de
l'enten-
dement.

sance des choses à soy mesme, par laquelle il sent & cognoit qu'il entend, & a puissance & faculté d'entendre; c'est la maniere que les esprits se cognoissent eux mesmes.

Pag. 150. lig. 23. de sa 1. Edition de Bourdeaux chap. 18. qui est le 16. chap. de ceste Edition, pag. 109. ligne 8.

Ce n'est point le diable ny l'esprit, comme il pense, mais c'est l'effect de l'imagination ou de celle de l'agent qui faiét telles choses, ou du patient & spectateur qui pense voir ce qu'il ne void point.

Pag. 173. lig. 17. de la 1. Edition de Bourdeaux ch. 23. qui est le 22. de la nouvelle, pag. 128. lig. 33.

Qui se despoille des biens, se descharge de tant de deuoits, & de difficultés qu'il y a à bien & loyalemēt se gouverner aux biens, en leur acquisition, conseruation, distributiō, v sage & emplois. C'est donc fuir la besongne.

Pag. 197. ligne 10. de l' Edition de Bourdeaux chap. 34. qui est le 32. de la nouvelle, pag. 150. lig. 5.

Or c'est passion d'ame foible, c'est vne sorte & feminine pitié, qui vient de mollesse & foiblesse d'ame esmeuë, & troublée, elle loge.

Ce chap. est le 48. de l' Edition nouvelle, pag. 265.

SEIGNEURS ET ESCLAVES

maistres & seruiteurs.

CHAP. XLIV.

l' Edition de Bourdeaux, pag. 249.

L'USAGE des esclaves & la puissance des seigneurs ou maistres sur eux, biē que ce soit chose vtile & sage des esclaves.

*uniuer-
sel &
contre
nature.*

par tout le monde, & de tout temps (sauf depuis quatre cens ans qu'elle s'est relaschee, mais qui se retourne mettre sus) la generalité ou vniuersalité n'est pas certaine preuue ny marque infallible de nature, tesmoin les sacrifices des bestes, specialement des hommes, obserués & tenus pour actes de pieté par tout le monde : qui toutesfois sont contre nature. La malice humaine passe tout, force nature, fait passer en force de loy tout ce qu'elle veut : n'y a cruauté n'y meschanceté si grande, qu'elle ne face tenir pour vertu & pieté.

Ce ch. respond au 51. de l' Edition nouvelle, pag. 279.

LEGISLATEURS, PRES-
cheurs, instructeurs.

CHAP. XLVII.

De la premiere Edition de Bourdeaux, pag. 264.

C'EST VNE des vanités de l'homme, de prescrire des loix & des regles qui excédēt l'usage & la forme humaine: c'est la coustume des Prescheurs & Legislaturs, de proposer les images de vie, que ny le proposant ny les auditeurs n'ont esperāce aucune, ny bien souuent, qui plus est, la volonté de suyre. L'hōme s'oblige à estre necessairemēt en faulte, & se taille à son esciēt de la besongne plus qu'il ne scauroit faire: il n'y a si hōme de bien, que s'il est examiné selon les loix & deuoirs en ses actions & pensees, qui ne soit capable de mort cēt fois. La sagesse humaine n'arriue iamais au debuoir qu'elle

mesme se prescrit: outre l'iniustice qui est en cecy, c'est exposer en moquerie & risée toutes choses, il faudroit qu'il y eust plus de proportion entre le commandement & l'obeissance, le debuoir & le pouuoir. Et ces faiseurs de reigles sont les premiers mocqueurs: car ils ne font rien, & souuent encores tout au rebours de ce qu'ils cōseillent, les Precheurs, Legislatours, Iuge, Medecins: le monde vit ainsi, l'on instruiet & l'on enioint de suyure les reigles & preceptes, & les hommes en tiennent vn autre, non par desreglemēt de vie & mœurs seulement, mais souuent par opinion & par iugement contraire. Autre chose est de parler en chaire & en chambre, donner leçon au peuple & la donner à soy-mesme, ce qui est bon & de misé à soy, seroit scandaleux & abominable au commun, mais Senèque respond à cela, *quoties parum fiducia est in his in quibus imperas, amplius exigendum est quam satis est, ut praestetur quantum satis est, in hoc omnis hyperbole excedit, ut ad verum mendacio veniat.*

Pag. 280. lig. 17. du ch. 53. de la premiere Edition qui est le 57. de la nouvelle, page. 293. lig. 16.

Quelle frenesie de s'exposer à perdre ses membres & receuoir des playes, lesquelles ne font point mourir, mais rendent la vie subiecte au fer & au feu, plus douloureuse & penible mille fois que la mort? Se sacrifier & se perdre pour tel que tu n'as iamais veu, qui ne se soucie ny ne pensa iamais à toy, mais veut mōter sur ton corps mort ou estropié, pour estre plus haut & voir de plus loing?

Pag. 293. ligne 18. du ch. 56. de la premiere Edition qui est le 60. de la nouvelle, pag. 300. ligne 5.

Il semble bien à aucuns que l'hōneur n'est seule-

ment ny proprement à bien administrer & s'aquiter des grandes charges (il n'est pas en la puissance de tous s'y employer) mais à bien faire , ce qui est de sa profession : car toute loüange est à bien faire ce que nous auons à faire. Celuy qui sur l'eschafaut iouë bien le personnage d'un valet , n'est pas moins loüé, que celuy qui represente le Roy : & à celuy qui ne peut trauailler en statue d'or, celles de cuiure ou de terre ne luy peuuent faillir : ou il peut aussi bien monstrier la perfection de son art. Toutesfois il semble mieux que l'honneur est bien deu, que pour les actions, ou y a de la difficulté, ou du danger. Toutes iustes & legitimes, & d'obligation ne sont de tel merite, ny dignes de tel loyer: qui n'est commun ny ordinaire, ny pour toutes personnes & toutes actions. Ainsi toute femme chaste, toute preude personne n'est d'honneur. Il faut outre la probité, encores la difficulté, la peine, le danger. Encores y adiouste l'on l'vtilité publique. Qu'elles soyent tant que l'on veut priuément, bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmy les cognoissants, la feureté & protection des loix : mais non l'honneur qui est public & a plus de dignité, de splendeur, & d'esclat.

Au liu. 2. de la 1. Edition, pag. 298. lig. 1. de la preface qui respond à la pag. 309. lig. 23. de ceste Edition.

Je viens apres eux & au dessoubs eux : mais ie dis de bõne foy ce que i'en pense & en croy, clairement & nettemēt. Je ne doute pas que les malitieux, gēs de moyen estage n'y mordent: & qui s'en peut garder? mais ie me fie que les simples & debonnaires, & les Ætheriens & sublimes en iugerōt equitable.

ment. Ce sont les deux bouts & estages de paix & serenité. Au milieu sont tout les troubles, tempestes, & les Methéores, comme a esté dict.

CHAP. I.

De la 1. Edition, pag. 299. qui respond à la page 312 de ceste Edition.

QVI a enuie d'estre sage, il faut des l'entrée qu'il se delibere & resoluë de se deliurer, preseruer & garantir de deux maux: qui sont du tout contraires & formels empeschemens de Sagesse: l'un est externe, ce sont les opinions & vices populaires, la contagion du monde: l'autre interne, ce sont les passions: & ainsi se faut-il garder du monde, & de soy-mesme. Desia se void combien cecy est difficile: & commēt l'on se pourra deffaire de ces deux? La Sagesse est difficile & rare, c'est icy la plus grande peine, & presque le seul effort qu'il y a pour paruenir à la sagesse. Cecy gagné, le reste sera aisé: c'est la premiere disposition à la sagesse, qui est à se garder & preseruer du mal contraire à son dessein. Et cecy est le fruit de tout le premier liure, auquel l'on a peu apprendre à congnoistre le monde & soy-mesme, & par ceste cognoissance estre aduertty & induict à s'en bien garder. Et ainsi le commencement de ce liure, sera la fin & le fruit du precedent.

Parlons premierement du mal externe.

VNIVERSELLE ET PLEINE
liberté d'esprit, tant en iugement qu'en volonté
seconde disposition à la Sagesse.

CHAP. II.

Pag. 308. de la 1. Edition, qui respond à la pag. 321. de ceste Edition.

Premiere partie. Liberté de iugement.
 L'Autre disposition à la sagesse, qui suit ceste premiere, (qui nous a mis hors ceste captivité & confusion externe & interne* populaire & passionnée) c'est vne pleine, entiere, & genereuse liberté d'esprit; qui est double, sçavoir de iugement & de volonté. Pour la premiere du iugement, nous auons ja assez monstré, que c'est foiblesse & sottise niaise de se laisser mener comme buffles, croire & receuoir toutes impressiōs; que les ayant receuës s'y opiniastrer, condamner le contraire, c'est folie, presumption; persuader & induire autrui, c'est rage & iniuste tyrannie. Maintenant nous disons & donnons donc vne belle & des premieres leçons de sagesse, retenir en surseance son iugement, c'est à dire soustenir, contenir, & arrester son esprit dedans les barrières de la consideration, & action d'examiner, iuger, poiser toutes choses (c'est la vraye vie, son exercice perpetuel) sans s'obliger ou s'engager à opinion aucune, sans refoudre ou determiner, ny se coiffer ou espouser aucune chose. Cecy ne touche point les verités diuines, que la sagesse eternelle nous a reuelez qu'il faut receuoir avec toute humilité, & submission,

troire, & adorer tout simplement: ny aussi les actiōs externes & communes de la vie, l'obseruance des loix, coustumes, & ce qui est en vsage ordinaire, *non enim Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit*, car en toutes ces choses il se faut accorder & accomoder avec le commun; ne rien gaster ou remuer. Il en faut rendre compte a autruy: mais les pensées, opinions, iugement sont tous nostres & libres.

Or cecy est premierement se maintenir à foy & en liberté, *hoc liberiores & solutiores sumus, quia nobis integra iudicandi potestas manet*. C'est garder modestie & recognoistre de bonne foy la condition humaine pleine d'ingnorance foiblesse, incertitude: *Cogitationes mortalium timide; incerta ad inuentiones nostras, & prouidentie: Deus nouit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt*. C'est aussi eüiter plusieurs escueils & dangers, cōme sont participer à plusieurs erreurs produicts par la fantasie humaine, & dont tout le monde est plein: estre puis contraint de se desmentir & desdire sa creance, car combien de fois le temps nous a il fait voir, que nous estions trompez, & mescontez en nos pensees & nous a forcez de changer d'opinion? C'est aussi s'infrasquer en querelles diuisions, disputes; offenser plusieurs partis: car prenons le plus fameux parti, & la plus receüe opinion qui soit, encores faudra-il attaquer & combattre plusieurs autres partis. Or ceste iur-seance de iugement nous met à l'abri de tous ces inconueniens. C'est aussi se tenir en repos & tranquillité, loing des agitations & des vices, qui viennent de l'impression de l'opinion & science, que nous pensons auoir des choses. Car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les desirs immoderez,

2.
Combien
bonne &
utile.

l'opiniaftreté, prefomption, amour de nouveleté, rebellion, defobeiffance. Et puis apres c'est la doctrine & la pratique de tous les fages, grands & habiles esprits, defquels la plus part, & les plus nobles ont fait expresse profession d'ignorer & douter; difans qu'il n'y a rien en nature que le doute; qu'il n'y a rien plus certain que l'incertitude; que de toutes choses l'on peut efgallement discourir, & cent pareilles. Les autres encores qu'ils ayent fait les dogmatiftes & affirmatifs, c'est toutesfois de mines & de paroles feulement, pour monftrer iufques où alloit leur esprit, au pourchas & en la quefte de la verité; *quam docti fingunt magis, quam norunt*, donnans toutes choses non à autre ny plus fort titre, que de probabilité & vray semblance: & les traitans diuerfement tantost d'un vilage & en un fens, tantost d'un autre, par demandes problématiquement, pluftost enquerant qu'instruisant, & monftrant fouuent qu'ils ne parlent pas à certes; mais par ieu & par exercice, *non tam id fenfiffe quod dicerent, quam exercere ingenia materia difficultate voluiffie videntur*. Et qui croira que Platon aye voulu dōner fa republique & ses idées, Pythagoras ses nombres, Epicure ses atomes, pour argent contant? Ils prenoyent plaisir à promener leurs esprits en des inuentinos plaifantes & subtiles, *qua ex ingenio finguntur, non ex scientia vi*. Quelquesfois auffi ils ont estudié à la difficulté, pour couvrir la vanité de leur subiect, & occuper la curiosité des esprits.

Les dogmatiftes & affirmatifs, qui font venus depuis, d'esprit pedantesque, prefomptueux,

hayssent & condamnent arrogamment ceste regle de sagesse, aimans mieux vn affirmatif testu, & contraire à leur parti, qu'un modeste & paisible qui doute & sursoit son iugement, c'est à dire vn fol qu'un sage: semblables aux femmes qui ayment mieux qu'on les contredise iusques à iniures, que si par froideur & mespris, l'on ne leur disoit rien; par où elles pentent estre desdaignées & condamnées. En quoy ils montrent leur iniquité. Car pourquoy ne sera-il loisible de douter & considerer comme ambiguës les choses sans rien determiner, comme à eux d'affirmer? Mais pourquoy ne sera-il permis de candidement confesser que l'on ignore, puis qu'en verité l'on ignore, & tenir en suspens ce dequoy ne sommes alleurez?

3.

*Defectue
contre
les Dog-
matistes
presom-
pueux.*

Voicy donc la premiere liberté d'esprit, surseance & arrest de iugement, c'est la plus seure assiette & l'estat plus heureux de nostre esprit: qui par elle demeure droict, ferme rassis, inflexible, sans branle & agitation aucune, *Inter visa vera vel falsa ad animi assensum nihil interest.* C'est à peu pres & en quelque sens l'Ataraxie des Pyrrhoniens, qu'ils appellent le Souuerain bien, la neutralité & indifference des Academicis, de laquelle est germain ou procede, de rien ne s'estonner, ne rien admirer, le Souuerain bien de Pythagoras, la vraye magnanimité d'Aristote, *Nil admirari prope res est vna Numici, solaque que possit facere & seruare beatum.*

4.

*C'est un
grād biē.*

Or le vray moyen d'obtenir & se maintenir en ceste belle liberté de iugement, & qui sera encores vne autre belle leçon & disposition à la sagesse.

5.

*Moyens
de l'obte-
nir.*

*Esprit
uniuer-
sel.*

gesse, c'est d'auoir vn esprit vniuersel, iettât sa veuë & consideration sur tout l'vniuers, & non l'asseoir en certain lieu, loy, coustume & maniere de vie (avec la modification susdicte, tant au croire qu'au faire) estre citoien du monde, comme Socrates, & non d'une ville; embrassant par affection tout le genre humain, c'est sottise & foiblesse que de penser que l'on doit croire & viure par tout, comme en son village, en son pays, & que les accidens qui aduiennent icy touchent & sont communs au reste du monde. Le sot, si l'on recite y auoir autres creances, coustumes, loix toutes contraires à celles qu'il voit tenir & vsiter, il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il mescroit tels recits, tant il à l'ame asseruie aux sienes municipales, qu'il estime estre les seules vrayes, naturelles, vniuerselles. Chascun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goust & vsage, & semble que nous n'auons autre touche de la verité & de la raison, que l'exemple & l'idée des opinions & vsances du pays, où nous sommes. Or il se faut affranchir de ceste brutalité, & se faut presenter comme en vn tableau ceste grãde image de nostre mere nature en son entiere maiesté, remarquer là dedãs vn royaume, vn empire, & peut estre ce mode (car c'est vne grande & authentique opinion, qu'il y en a plusieurs) cōme le traict d'une poincte tres-delicate, & y lire vne si generale & constante varieté en toutes choses, tant d'humeurs, de iugemens, creances, coustumes loix; tant de remuemens d'estats, changemens de fortune, tant de victoires & conquestes enseuelies, tant de pompes, cours, grãdeurs esuanouies: par là l'on apprend à se cognoi-

ltre, n'admirer rien, ne trouuer rien nouveau ny estrange, s'affermir & resoudre par tout.

Pour acquerir & obtenir cet esprit vniuersel, ga-^{Moyens}lant, libre, & ouuert (car il est rare & difficile, & d'acque-^{rir cestef-}tous n'en sont capables non plus que de sagesse) ^{pris uni-} plusieurs choses y seruent; premierement ce qui a ^{uersel c.} esté dict au liure premier de la grande varieté, dif-^{37. & 38}ference, & inegalité des hommes: Ce qui se dira en cestui-cy, de la grande diuersité des loix & coustumes qui sont au monde: Puis ce que disent les anciens de l'aage, estats, & changemēs du monde. Les prestres Egyptiens dirent à Herodote, que de puis leur premier Roy (dont y auoit plus d'onse mille ^{chap.3.} ans, duquel & de tous les suyans luy firent voir les effigies en statues tirées au vif) le soleil auoit changé quatre fois de route. Les Chaldeens du temps de Diodore, comme il dit, & Ciceron, tenoyent registre de 4. cens mille tant d'ans; Platon dit que ceux de la ville de Saïs auoyēt des memoires par escrit de huiēt mille ans, & que la ville d'Athenes fust bastie mil ans auāt ladiētte ville de Saïs. Aristote, Pline & autres ont dit que Zoroaste viuoit six mille ans auant l'aage de Platon. Aucūs ont dit que le monde est de route eternité, mortel & renaissant à plusieurs vicissitudes; d'autres & les plus nobles Philosophes ont tenu le monde pour vn Dieu, fait par vn autre Dieu plus grand; ou biē, comme Platon assure & autres, & y a tres-grande apparence en ses mouuemens, que c'est vn animal composé de corps & d'esprit: lequel esprit logeant en son cētre s'espand par nombres de musique en sa circōference, & ses pieces aussi, le ciel, les estoilles composées de corps & d'ame, mortelles &

cause de leur composition, immortelles par la détermination du createur. Platon dict, que le monde change de visage en tous sens: que le ciel, les estoilles, le Soleil changent & renuersent par fois leur mouuement, tellement que le deuant vient derriere, l'Orient se fait Occident. Et selon l'opinion ancienne fort autentique, & des plus fameux esprits, digne de la grandeur de Dieu, & bien fondée en raison, il y a plusieurs modes, d'autant qu'il n'y a rien vn, & seul en ce monde: toutes especes sont multipliées en nombre, par où semble n'estre pas vray semblable, que Dieu aye fait ce seul ouurage sans compaignon, & que tout soit espuisé en cest indiuidu. Que l'on considere aussi ce que la descouuerte du monde nouveau: Indes Orientales & Occidentales nous a appris: car nous voyôs premierement que tous les anciens se sont mescontés, pensans auoir trouué la mesure de la terre habitable & comprins toute la cosmographie, sauf quelques isles escartées, mescroyans les Antipodes: car voila vn monde à peu pres, comme le nostre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par royaumes & empires, garny de villes, qui sur passent en beauté, grandeur, opulence, toutes celle, qui sont en Asie, Aphrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en descouure encores d'autres? Si Ptolomé & les anciēns se sont trompés autrefois, pourquoy ne se peut tromper encores celuy, qui diroit que maintenant tout est descouvert & trouué? Je m'en voudrois bien fier en luy. Secondement nous trouuons qu'en ces nouvelles terres, presque toutes les choses que nous esti-

monsicy tant, & les tenons nous auoir esté premierement reuelées & enuoyées du ciel, estoit en creance & obseruance commune plusieurs mille ans auparauant qu'en eussions ouy les premieres nouvelles, soit au fait de religion, comme la creance d'un seul premier homme pere de tous, du deluge vniuersel, d'un Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge & saint, du iour du iugement, du purgatoire, resurrection des morts, obseruation des ieusnes, Carefme, Cœlibat des pestres, ornemens d'Eglise, surpelis, mitres, eauë beniste, adoration de la croix, circoncision pareille à la Iuifue & Mahumetane, & contrecirconcision; par laquelle ils tiennent soigneusement & religieusement couuert le bout de leur membre, tirant la peau avec des cordons; afin qu'il ne voye & ne sente l'air.)

P. 328. lig. 4. du ch. 3. de la 1. Edition qui respond à la page 353. lig. 31. de ceste Edition.

Or le ressort de ceste preud'homme, c'est la loy *De la loy de nature,* c'est à dire l'equité & raison vniuerselle, *de Nature.* qui luit & esclaire en vn chacun de nous. Qui agit *re.* par ce ressort, agit selõ Dieu. Car ceste lumiere naturelle est vn éclair & rayon de la diuinité, vne defluxion & dependance de la loy eternelle & diuine. Il agit aussi selon soy, car il agit selon ce qu'il y a de plus noble & de plus riche en soy. Il est homme de bien.

P. 333. lig. 10. de la 1. Edition du ch. 3. qui respond à la pag. 361. lig. 20 de ceste Edition.

Mais encores nous la foulons aux pieds, la dedai-

gnons, & en auons honte pour faire valoir la ceremonie, & la loy de ciuilité, que nous nous sommes forgez, ainsi l'art emporte la nature, l'ombre nous est plus que le corps, la mine, la contenance plus que la substance des choses.

P. 335. lign. 28. de la 1. Edition du chap. 3. qui respond à la page 364. ligne 11. de ceste Edition.

Or cecy est en la puissance de l'homme, qui est maistre de sa volonté, il la peut disposer & contourner à son plaisir, & en cela est le propre de l'homme, ainsi la peut-il affermir à suyure toujours la raison.

P. 351. ligne 24. de la 1. Edition chap. 5. qui respond à la page. 381. lig. 2. de ceste Edition.

^{2.} *Qui toutes conuenient en plusieurs principes* Elles conuiennēt toutes en plusieurs choses, ont presque mesmes principes & fondemēts, s'accordent en la these, tiennent mesme progrès & marchent de mesme pied: Aussi ont elles toutes prinnaissance en mesme climat & air; toutes trouuent & fournissent miracles, prodiges, oracles, misteres sacrés, saincts Prophetes, festes, certains articles de foy & creance necessaites au salut;

P. 355. ligne 6. du ch. 5. de la 1. Edition qui respond à la pag. 384. ligne 18. de ceste Edition.

Comme la Iudaïque a fait à la Gentille & Egyptienne, la Chrestienne à la Iudaïque, la Mahumetane à la Iudaïque & Chrestienne ensemble: mais les vieilles

vieilles condamnēt bien tout à fait & entieremēt les ieunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

P. 257. lig. 5. du ch. 5. de la 1. Edition qui respond à la page 386. ligne 15. de ceste Edition.

Mais à dire vray sans rien flatter, ny desguiser, il n'en est rien; Elles sont, quoy qu'on die, tenuës par mains & moyens humains, tesmoin premierement la maniere que les religions ont esté receuës au monde, & sont encores tous les iours par les particuliers; la nation, le pays, le lieu, donne la religion; l'on est de celle que le lieu, auquel l'on est né & esleué tient: nous sommes circoncis, baprisés, Iuifs, Mahumetaus, Chrestiens, avant que nous scachions que nous sommes hommes; la religion n'est pas de nostre chois & election, tesmoin apres la vie & les mœurs si mal accordantes avec la religion, tesmoin que par occasions humaines & bien legieres, l'on va contre la teneur de la religion.

Pag. 363. ligne 5. du chap. 5. de la 1. Edition qui respond à la page 392. ligne 24. de ceste Edition.

De tous ceux qui n'ont voulu se contenter de la creance, spirituelle & interne, & de l'action de l'ame, mais encores ont voulu voir & auoir vne diuinité visible, & aucunemēt perceptible par les sens du corps, ceux qui ont choisi le soleil pour Dieu, semblēt auoir plus de raison que tous autres, à cause de sa grandeur, beauté, vertu esclarante & incogneue, & certes digne, voire qui force tout le monde

en admiration & reuerence de soy: l'œil ne voit rien de pareil en l'vniuers, ny d'approchant.

Pag. 365. ligne 29. du chap. 5. de la 1. Edition qui respond à la page 395. ligne 13. de ceste edition.

Au rebours de luy penser donner, tout est à luy: il luy faut demander & l'implorer, c'est au grand à donner & au petit à demander. *Beatius dare quam accipere.*

Pag. 367. ligne 15. du ch. 5. de la 1. Edition qui respond à la page 396. ligne 28. de ceste edition.

Pour les particularitez tant de la creance qu'obseruance, il faut d'une douce submission, & obeissance s'en remettre & arrester entierement à ce que l'Eglise en a de tout temps & vniuersellement tenu & tient, sans disputer & s'embroüiller en aucune nouueauté, ou opinion triée & particuliere, pour les raisons desduictes ès premier & dernier chapitres de nostre troisieme Verité, qui suffiront à celuy qui ne pourra ou ne voudra lire tout le liure.

Pag. 369. ligne 21. de la 1. Edition ch. 5. qui respond à la pag. 398. ligne 33. de ceste Edition.

Je viens aux autres qui confondent & gasterent tout: & ainsi n'ont ny vraye religiō, ny vraye preud'homme; & de fait ne different gueres des premiers, qui ne se soucient que de religion: ce sont ceux qui veulent que la probité suyue & serue à la

religion, & ne recognoissent autre preud'homme, que celle qui se remue par le ressort de la religion. Or outre que telle preud'homme n'est vraye, n'agissant par le bon ressort de nature, mais accidentale & inegale, selon qu'a esté dict au long cy dessus; encores est elle bien dangereuse, produisant quelquesfois de tres-vilains & scandaleux effects (comme l'experience l'a de tout temps fait sentir) sous beaux & specieux pretextes de piété.

Pag. 371. lig. 11. du chap. 5. de la premiere edition qui respond à la page 402. ligne 15. de ceste edition.

Or voicy pour acheuer ce propos, ce que ie veux & requiers en mon Sage, vne vraye preud'homme & vne vraye pieté, ioinctes. & marices ensemble; que chacune subsiste & se soustienne de soy-mesmes, sans l'aide de l'autre, & agisse par son propre effort. Ie veux que sans paradis & enfer, l'on soit homme de bien: ces mots me sont horribles & abominables, si ie n'estois Chrestien, si ie ne craignois Dieu & d'estre damné, ie ferois cela. O chef & miserable, quel gré te faut-il scauoir de toute ce que tu fais? Tu n'es meschant, car tu n'oses, & crains d'estre battu: ie veux que tu oses, mais que tu ne vueilles, quand bien serois asseuré de n'estre iamais tancé: Tu fais l'homme de bien, afin que l'on te paye, & l'on t'en dise grand-mercy, ie veux que tu le sois, quand l'on n'en deuroit iamais rien scauoir: Ie veux que tu sois homme de bien, pource que nature & la raison (c'est Dieu) le veut: l'ordre & la police generale du monde, dont tu

es vne piece, le requiert ainsi, pource que tu ne peux consentir d'estre autre, que tu n'aïlles contre toy-mesmes, ton estre, ton bien, ta fin; & puis en aduienne ce qu'il pourra. Je veulx aussi la pieté & la religion, non qui face, cause, ou engendre la preud'hommie ja née en toy; & avec toy, plantée de nature, mais qui l'approuue, l'autorise, & la couronne. La religion est posterieure à la preud'hommie; c'est aussi chose apprise, receuë par l'ouye, *fides ex auditu & per verbum Dei*, par reuelation & instruction, & ainsi ne la peut pas causer. Ce seroit plustost la preud'hommie qui deuroit causer & engendrer la religion, car elle est premiere, plus ancienne & naturelle: laquelle nous enseigne qu'il faut rendre à vn chascun ce qui luy appartient, gardant à chacun son rang. Or Dieu est par dessus tous, l'auteur & le maistre vniuersel; & les Theologiens mettent la religion entre les parties de iustice, vertu & piece de preud'hommie. Ceux la donc peruertissent tout ordre, qui font suyure & seruir la probité à la religion.

Pag. 404. ligne 25. du ch. 8. de la 1. Edition qui respond à la pag. 431. ligne 32. de ceste Edition.

Or l'aduis que ie donne icy à celuy qui veut estre sage, est de garder & obseruer de parole & de fait les loix & coustumes que l'on trouue establies au pays ou l'on est; *νόμος ἐπειδή τι πρὸς ἐγγύχθους καὶ ἀλλοτρίους*, & ce non pour la iustice ou equité qui soit en elles, mais simplement, pource que ce sont loix & coustumes; non legerement cōdamner ny s'offenser des estrangers; mais bien librement & sainement examiner

Aduis de
sagesse.

1.

2.

3.

4.

& iuger les vnes & les autres, n'obligeant son iugement & sa creance qu'à la raison. Voicy quatre mots. En premier lieu selon tous les sages, la regle ^{Les loix} des regles, & la generale loy des loix, est de suyure ^{& cou-} & obseruer les loix & coustumes du Pays ou l'on ^{stumes} est, *sequi has leges indigenas honestum est.* Toutes façōs ^{sont à} de faire escartées & particulieres, sont suspectes ^{obseruee.} de folie ou passion ambitieuse: heurtent & troublent le monde.

En second lieu les loix & coustumes se main- ^{2.} tiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, ^{Nō pour} mais parce qu'elles sont loix & coustumes; c'est le ^{leur in-} fondement mystique de leur autorité; elles n'en ^{stice &} ont point d'autre, & celui qui obeist à la loy, pour ^{equité.} ce qu'elle est iuste, ne luy obeist pas, parce qu'il doibt, ce seroit soubmettre la loy à son iugement, & luy faire son procès, & mettre en doute & dispute l'obeissance, & par consequent l'estat & la police, selon la soupplēse & diuersité, non seulement des iugemens, mais d'un mesme iugement: Combien de loix au monde iniustes, impies, extrauagantes, non seulement aux iugemens particuliers des autres, mais de la raison vniuerselle.

Au liure 3. ch. 41. de la 1. Edition, pag. 762. ligne 14. qui respond à la page 735. ligne 16. de ceste Edition.

Aussi est-ce la plus grande recommandation qu'elle aye que la difficulté, car au reste c'est vne vertu sans action & sans fruit, c'est vne priuation, vñ non faire, peine sans profit, la sterilité est signifiée par la virginité: comme aussi l'incontinence simple & seule en soy.

ENSVIVENT LES ARTICLES

QUE MONSIEUR LE PRESIDENT

Ieannin a pris la peine de corriger & adoucir ayant examiné ces liures par l'ordonnance de Monseigneur le Chancelier & du Conseil priuë du Roy.

A la page 193. de ceste Edition apres la ligne 20. ce discours doit estre addoucy en ceste sorte, iusques à la lig. 33. de la pag. 195.

ET en fin le fils de Dieu Docteur de verité estant venu pour enseigner la vraye & parfaite cognoissance de son nom les a du tout abolis, ce qu'il n'eust fait si c'eust esté chose de foy, essentielle-ment bonne, & qui eust pleu à Dieu son pere: car au rebours. *Patry non tales quarit, sed tales qui adorent in spiritu & veritate.* Et certes c'est vn des plus beaux effets & fruits de la Chrestienté apres l'abolition des idoles. Dont Iulien l'Empereur son ennemy capital, comme en despit d'elle en faisoit plus que iamais autre n'en fit au monde, tachant de les remettre sus avec l'idolatrie. Parquoy laissons les là, voyons les autres pieces principales de la religion. Les Sacremens qu'il a esté besoin nous presenter en maniere commune de pain, vin, huile, eau, & en action externe de mesmes ne sont ce pas tesmoignages de nostre poureté & bassesse. La penitence, remede vniuersel à nos maladies, est chose de foy toute honteuse, foible, voyre mauuaise, car le repentir, la tristesse & affliction

Sacremens.

Penitence

Repentir.

d'esprit est mal; mais mal necessaire puis qu'il sert pour nous reconcilier avec Dieu. Le iurement qu'est ce qu'un symptome & marque honteuse de la méfiance infidelité, ignorance, impuissance humaine, & en celuy qui l'exige & en celuy qui le jéd, & en celuy qui l'ordonne? *Quod amplius est à malo est*, Brief nous pouuons dire avec verité que tout ce qui sert à nostre salut rend meisme le témoignage de nostre foiblesse & imbecillité, *stultus & infirma mundi elegit Deus*, & se sert pour nous aprocher de luy des moyens qui ont quelque proportiō & conuenance avec nostre infirmité, autrement comme nous sommes du tout incapables de regarder sa clarté elle nous esblouiroit. Si l'homme eust esté sage, & eust perseueré en l'estat auquel Dieu l'auoit mis lors de sa premiere creation, il n'eust eu besoin de tels remedes, & n'en aura plus si tost qu'il sera deliuré de cette captiuité pour arriuer à sa perfectiō.

Tout ce discours montre combien est grande *au mal.* la foiblesse humaine au bien, en ce qui est de la police, iustice, verité, religion enuers Dieu, mais qui est plus estrange, elle est aussi tres-grande au mal: car l'homme voulant estre meschant, encores ne le peut il estre du tout, & n'y laisser rien à faire: Il y a tousiours quelque remors & craintie consideration qui ramolit & relasche la volonté, & reserue encores quelque chose à faire les semences de cette premiere perfectiō qui estoit en l'homme le retiennēt & sont cause qu'il ne peut faire le mal qu'à demy qui est du bien pour autruy, mais souuent la ruine de celuy qui a commencé sans acheuer le mal auquel il s'estoit imaginé & auoit proieté de trouuer son bien & son auancement, & de cette

foiblesse & sottise, est venu le prouerbe à leurs despens, *Qu'il ne faut iamais folier à demy*: Mot dit par iugement, mais qui peut auoir & bon & mauuais sens. De dire, qu'il taille faire tousiours au pis sans aucune reserue ni respect, c'est vne tres-pernicieuse doctrine: & tresbien dit le prouerbe contraire, *les plus courtes folies sont les meilleures*. Mais aussi en certains cas la voye mediocre est tres-dangereuse, comme à l'endroit d'un ennemy redoutable que l'on tient à la gorge comme l'on tient le loup par les oreilles: Il le faut ou gagner du tout par courtoisie ou du tout l'estaindre & s'en deffaire, comme ont tousiours partiqué les Romains, & tres-prudemment: entre autres à l'endroit des Latins ou Italiens, à la remonstrence de Camillus, *Pacem in perpetuum parere vel seruando vel ignoscendo*, car en tel cas faire à demy, c'est tout perdre, comme firent les Samnites, qui à faute de pratiquer ce Conseil qui leur fut donné par un bon viellard expérimenté, à l'endroit des Romains, qu'ils tenoyent enserres, le payerent bien cher, *aut conciliadus aut tollendus hostis*, *media consilia neque amicos parant neque inimicos tollunt*, le premier de la courtoisie est plus noble, honorable & à choisir, & ne faut venir au secōd, qu'à l'extremité, & lors que l'ennemi n'est capable du premier. Par tout ce dessus se montre l'extreme foiblesse humaine au bien & au mal: il ne peut ni faire ni fuir tout bien & tout mal, & ce bien ou mal qu'il fait ou fuir, ce n'est purement ni entiere-ment: & ainsi n'est en la puissance d'estre en tout sens tout bon ni du tout meschant.

A la pag. 380. de ceste Edition, depuis la ligne 15. es discours doit estre addoucy en ceste sorte iusques à la ligne dernière de la page 388.

ESTUDIER A LA VRAIE
Pieté.

Premier office de sagesse.

CHAP. V.

Les preparatifs faits, & les deux fondemens ietés, il est temps de bastir & dresser les reigles de sagesse; dont la premiere & plus noble regarde la religiõ, & seruice de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rang de nos deuoirs, & est chose de tres-grand poids; en laquelle il est dangereux & tres-facile de se mécompter & faillir. Il est besoin d'auoir aduis, & scauoir comment celuy qui estude à la sagesse s'y doit gouverner. Ce que nous allons faire apres auoir vn peu discouru de l'estat & succès des religions au monde; remettant le surplus à ce que i'en ay dit en mes trois verités.

C'est premierement chose effroyable, de la grande diuersité des religions, qui a esté & est au monde, & encotes plus de l'estrangeté d'aucunes, si fantasque & exorbitante, que c'est merueille que l'entendement humain aye peu estre si fort abéty & enyuré d'impostures: Car il semble qu'il ny a rien au monde haut & bas, qui n'aye esté deifié en quelque lieu, & qui n'ayetrooué place pour y estre adoré.

I Diuersité des religions.

Outre ce que les hommes ont commis de si lourdes fautes en la forme du cult & adoration de ces fausses deitez, qu'õ ne s'en peut souuenir sans horreur: Ils se sont mesme imaginez que les Dieux prenoient plaisir au tourment & defaite de leurs creatures: & cette opinion est fondamẽtale des sacrifices qui ont esté vniuersels par tout le monde auant la naissance de la Chrestienté, cõtinuez aussi parmy quelques natiõs depuis, & exercez non seulement sur les bestes innocentes, qu'on massacroit avec effusions de leur sang pour vn precieux present à la diuinité, mais (chose estrange de l'yuesse du genre humain) sur les enfans petits innocents, & les hõmes taitz tant criminels que gens de bien, coustume pratiquée avec grande religion par plusieurs nations. Les Getes entre autres ceremonies & sacrifices depeschoiẽt vers leur Dieu Zamolxis de cinq en cinq ans vn homme d'entre eux pour le requerir des choses necessaires: & pource qu'il failloit que ce fust vn qui mourust tout à l'instant, & qu'ils l'exposoiẽt à la mort d'vne certaine façon douteuse, qui estoit de le lancer sur les pointes de trois iauelines droittes, il aduenoit qu'ils en depeschoient plusieurs de rang, iusques à ce qu'un s'enferrast en lieu mortel, & expirast soudain. estimãs cestuy-la estre propre & fauorilé, les autres non. Les Perles estoient autant inhumains tesmoin le fait d'Amestris mere de Xerxes qui en vn coup enterra tous vifs quatorze iouuenceaux des meilleures maisons, selon la religion du pais: Les Carthaginois immoloiẽt à Saturne leurs enfans en la presence des peres & meres: Les Lacedemoniens mignardoyẽt leur Diane en faisant fouïetter des ieu

nes garçons en sa faueur, souuēt iusques à la mort: Les Grecs aussi en vsoient, tesmoin le sacrifice d'Iphigenia: Les Romains ont fait le semblable, approuuans la mort des deux Decies qui s'y precipiterēt eux mesmes pour appaiser l'ire des Dieux enuers leur pais: Ce qui doit d'auantage estre blasmé es Grecs & Romains qui estoient mieux policés & auoïēt vne plus grāde cognoissance de la diuinité & des loix, qui nous enseignent les bonnes mœurs & droitte façon de viure, que les autres nations qui estoient barbares ou moins civilisées: *Quæ fuit tanta iniquitas Deorum, vt placari à pop. Rom. non possent nisi tales viri occidissent.* Les Mahumetans sont enseignés d'en faire presque autant en leur fausse religion, car ils se balafrent le visage, l'estomach, les membres pour gratifier leur Prophete: Le mesme se pratique es Indes nouvelles tant Orientales qu'Occidentales: & en Themistitan ils cimentent leurs idoles de sang d'enfans: Quelle alienation de sēs pēser flatter la diuinité par inhumanité, & satisfaire à sa iustice par cruauté, iustice qu'ils feignent par ce moyē estre affamée de sang humain de celuy qui est innocēt, & tiré & repādu avec tant de douleurs & tourmēts, *Et sic Dii placētur, quemadmodū ne homines quidē sciunt?* D' où peut venir ceste opinion & creanée si brutale que les Dieux prennēt plaisir au tormēt & en la defaite de leurs œuures & de l'humaine nature, attēdu que toute l'ātiqūité à tenu & creu que les Dieux estoïēt bōs & iustes, ou plustost que la Diuinité estoit la mesme bōté & iustice & que leur propre, entāt que bons, estoit de cōseruer l'estre de leurs creatures, & l'ouurage qu'ils ont fait comme la iustice à cela de particulier de ne faire mal à l'in-

nocent & de mesurer & proportionner la peine qui doit tousiours preceder le chastiment, & estre cause de prouoquer la iustice à vengeance, dont Dieu vse contre nous. Les plus sages parmy les nations esquelles cette barbare cruauté estoit pratiquée, auoient bien ce sentiment, mais ils ne s'en osoiēt descouvrir, crainte des loix de leur pais, & aimoit mieux vn chacun voir le mal, mesme le souffrir quand le sort tomboit sur luy, que d'essayer à rédre capables les autres de ce qu'ils deuoiēt reietter, pource que la punition eust indubitablement suiuy leur liberté, ayant tousiours esté perilleux d'entreprendre quelque changement en la religiō, quoy qu'elle fust fauce, pour en introduire quelque autre qui fust meilleure. En fin apres plusieurs siecles la plus part de ces reueries & enuantez ont esté abolies: à quoy le Christianisme a beaucoup aidé, encores qu'il y a plusieurs endroits le mode soit à present réply d'impieté & de fausses religiōs: Ceux mesmes qui ont recognu qu'il n'y auoit qu'un seul Dieu auteur de toutes choses, qui ont bien senty de sa prouidēce & de son amour enuers le gēre humain, de l'immortalité de l'ame, du loyer deu aux bōs, chastimēt aux mechās, tāt en cette vie qu'en l'autre, qui ont eu certaine professiō externe de prier, inuoyer, honorer, & seruir Dieu, n'ont laissé de tomber en de grādes erreurs, telles que nous les voyōs en la religion de Mahumet, qui pour mieux deceuoir fait croire qu'elle a eu des reuelatiōs & apparitions, dit qu'elle ha des miracles, des prodiges & sacrez misteres, & auectelles impostures a empoisonné vne grāde partie de la terre, emprūtant du Christianisme & du Iudaisme aussi ce qu'elle a estimē

pouoir seruir pour trôper plus aisémēt les esprits foibles; Mais Dieu nous a fait la grace de ne point douter & n'estre point en peine de sçauoir qu'elle est la vraye religion, ayant la Chrestienne tant d'auantages & de priuileges si hauts & si authentiques par dessus les autres, & priuatiuemēt à toutes, que ceux qui reiettent cette lumiere ne sont point excusables. C'est le suiet de ma seconde verité ou est monstré que les autres sont fauces & demeurent de beaucoup au dessous de celle-cy, soit qu'on considere la pureté de l'inuocation, la police, les miracles, & tout ce qui peut esleuer les esprits des hommes à la cognoissance du vray Dieu.

A la verité toutes les religions ont cela qu'elles semblent estre esloignées du sens commun: Aucunes mesme ont esté basties & composées de pieces, dont les vnes sont au iugement commun basses, indignes, & messeantes, & telles que l'esprit vn peu fort & vigoureux s'il ne recoit avec creance & simplicité les mysteres de la foy, s'en mocque ou les mesprise, & si elles sont trop hautes esclatantes, miraculeuses, & mysterieuses, esquelles il ne puisse rien comprendre, il s'en offence. L'esprit humain n'est vrayement capable que de choses mediocres, & faut que les idées & conceptions qui y entrent ayent premierement passé par les sens: ce qui ne peut auenir des choses diuines qui ne tiennent rien de la matiere, & ne se laissent veoir ny toucher; par ainsi il mesprisera & desdaignera plustost les petites, s'estonnera & se translera des grandes, qu'il n'embrassera les vnes ou les autres: Ce n'est donc de merueille s'il se rend difficile à receuoir du premier coup la religion qui se

presente à luy, puis qu'elle ne peut rien auoir de mediocre, & qui soit proportionné à la portée de son esprit : C'est pourquoy il est tousiours requis qu'il y soit induit par quelque occasiõ, crainte que s'il est fort il ne la dedaigne, comme il a esté dit cy dessus, ou s'il est foible & superstitieux, qu'il ne s'estonne & s'en scandalise : *Pradicamus Iesum Crucifixum, Iudæis scandalum gentibus stultitiam* : & cette occasion ne peut estre autre pour embrasser la vraye Religion que la grace & assistance du Saint Esprit, qui seul est capable de nous apprendre cette leçon, à laquelle nostre foiblesse ne pourroit sans la guide de cette lumiere atteindre & paruenir. C'est pourquoy il y a tant de mescreans & irreligieux, du nombre desquels sont ordinairement ceux qui consultent & escoutent trop leur propre iugement, voulans examiner & iuger des affaires de la religion selon leur portée & capacité, & la traiter par leurs outils propres & naturels: Il faut estre simple, obeissant, & debonnaire pour estre disposé à receuoir la vraye religion, croire, & se contenir sous les loix par reuerence & obeissance, assuiettir son iugement & se laisser mienet & conduire à l'autorité publique, *Captiuantes intellectum ad obsequium fidei*: & c'est le vray ou plustost le seul moyen de paruenir à la cognoissance de la vraye religion: On est presque tousiours de celle que le lieu & la cõpagnie ou on est né tient. On est circoncis, batizé, Iuif & Chrestien, auant qu'on le sçache, & de cette façon on peut dire que la religiõ n'est pas de nostre chois & election, que l'homme sans son sçeu est fait Iuif ou Chrestien à cause qu'il est né dedans la Iuifuerie, ou la Chrestienté, que s'il fust né

ailleurs dedans la Gentilité ou le Mahumetisme, il eust esté de meisme Gentil ou Mahumetan. Mais Dieu nous y conduit apres par des moyens secrets qui ne dépendent & ne peuvent venir que de luy: & lots estant plantée en nos cœurs par vne attache diuine, chose du monde ne la peut esbranler, telle attache ne se rompt iamais, quand il y a de la touche & du rayon de la diuinité, il paroist tousiours par tout, & produit des effets qui sont miraculeux, aussi la verité a dit, si vous auiez vne seule goutte de foy, vous remueriez les montagnes: C'est la foy qui est cause de tous ces miracles escrits és saincts liures, que Dieu n'a onques fait en faueur, n'y pour le salut de ceux qui ne croyét en son nom, ou biē qui n'estoient interieurement disposez à receuoir cette grace: & à la verité qui voudroit entrer en consideration des points & articles que la vraye religiō traite, & en iuger par le sens commun, combien s'esloigneroit-il de cette lumiere, qui voudroit encores considerer quelle proportion & conuenance il y a entre la persuasion de l'immortalité de l'ame & d'vne future recompense si glorieuse & heureuse, ou si malheureuse & angoisseuse à la vie que nous menons, ne dirait il pas que nous ne croyons pas vrayement ny l'vn ny l'autre, ou que nous n'estimons pas asses ce bien futur, & ne craignons non plus les tourmens dont nous sommes menassez en l'autre vie, puisque nous nous assuietrissions si peu à suivre la pieté & vertu, les loix & commandemens de Dieu, sans l'observation desquels nostre foy est morte, & ne nous peut seule faire iouir de ce bien: Mais au contraire nous rendons familiers & domestiques les vices qui nous conduisent

à vne si malheureuse fin. La seule apprehension des choses qu'on dit croire fermement nous deuroit faire esgarer & perdre le sens, puisque la seule apprehension & cruauté de mourir par iustice & en public, ou de quelque autre accidēt hôteux & fascheux a fait perdre le sens à plusieurs, & les a iettez à des partis bien estranges: Car ces maux sont peu au pris de ce que la religion nous enseigne de l'aduenir, si la grace ne preuenoit nostre foiblesse: Seroit il possible de croire en verité, d'esperer cette immortalité bien heureuse, & craindre la mort, passage necessaire à icelle, craindre & apprehender cette punition infernale, & viure comme on fait?

Ce sont choses plus incompatibles que le feu & l'eau, ils disent qu'ils croyent, ils se le font à croire, & puis ils le veulent faire croire aux autres, mais il n'en est rien, & ne sçauent que c'est que croire, & leur croire est vrayement celuy que l'escriure appelle diabolique mort informe, lequel est inutile & fait plus de mal que bien, car il n'y a religion quelle qu'elle soit qui pour le regard de la loy morale & droits des gents n'enseigne presque vne mesme chose: Ce qui est vertu & bien faire en l'vne, l'est aussi en l'autre, elles auoient & reconnoissent toutes que l'ame qui a bien fait pendant qu'elle estoit en ce corps, doit attédré ailleurs son loyer & sa recompense, & craindre pareillement la punition du vice. On peut dire toutesfois que la creance qui vient de la foy ne laisse d'estre en celuy qui fait ces mauuaises actions, mais que la foiblesse & imperfection de nostre naturel corrompu depuis la chute du premier hōme en est cause, que la chair est souuent maistresse de la raison & la

force

force de faire ce qu'elle ne veut pas, *senti legem in membris meis repugnantem legi mentis meae*: Excuse qui nous accuse tousiours quand nous nous y laissons aller sans nous corriger, & fait qu'és fausses religions les hommes ont plus d'occasion de craindre les tormens de la vie future, que d'en esperer le bien: d'autant qu'ils n'ont pas, comme nous, l'espoir de leur salut, fondé au merite de la passion du vray Dieu, deuenu homme, pour nous sauuer, & faire iouir de la beatitude eternelle: mais croyent que le merite du bien nous y doit conduire, & le vice apporter les supplices & tormentes: Ceste police estoit aussi necessaire parmy eux, pour les empescher de commettre les crimes secrets que les Magistras ne pouuoiet punir, & neantmoins nous ne serons non plus exempts que les autres, si nous n'adioustrons à cette creance les bonnes œures, qui nous sont commandees par nostre religion.

Certes si nous nous tenions à Dieu, & à nostre religion, ie ne dis pas par vne grace & vne estreinte diuine, comme il faut, mais seulement d'une commune & simple, comme nous croyons vne histoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au dessus de tout autre chose, pour l'infinie bonté qui y reluit; pour le moins seroient-ils en mesme rang que l'honneur, les richesses, les amis. Or y en a il bien peu, qui ne craigne moins de faire contre Dieu, & quelque point de sa religiõ, que contre son parent, son maistre, son ami, ses moyès. Tout ceci ne heurte point la dignité, netteté & hauteffe de la Chrestienté, nẽ plus que le fumier ne souille le rayon du Soleil,

qui luit sur luy, car comme a dit vn ancien, *fides non à personis sed contra* : Mais l'on ne sçauroit trop crier contre les faux hypocrites, à qui la verité en veut, tant par expres & preciput, avec tant de *va*, qu'il leur jette & eslance de sa bouche.

A la page 398. de ceste edition, il faut adoucir l'article 27. qui y est depuis la ligne 23. iusques à la quatriesme ligne de la page 399. ainsi qu'il s'ensuit.

Ces deux extremitez sont perilleuses; l'vne n'éleue point les yeux pour considerer qu'il y a vn Dieu; que le mespris & contemnement de la diuinité, que nous appelons impieté, est le plus grand crime de tous les autres. Car sans la creance que la foy donne; sans la cognoissance & adoration du vray Dieu, nous ne pouuons rien faire qui serue à nostre salut: l'autre n'a rien de la vraye pieté, mais vne apparence de religion, pour tromper & deceuoir autruy: *Da mihi pulcra Lanerna fallere, da sanctum instumque videri.*

F I N.



TABLE DES MATIERES.

A

A Bregé du monde c'est l'homme. page 33.	Adois sur la prosperité 723 & suiu.
Abstinence 731. & suiu.	Aduis sur la volupté 724 & suiu.
Abstinence des soldats. 541	Aduis touchant le corps de l'enfant 653.654
Academicien ne sera iamais heretique. 338	Aduis touchant l'esprit des en- fans 635
Accidens & maux qui mena- cent. 552	Affaires difficiles & dâgeroux 555.
Accidens presens, pressans & extremes. 553	Affaires douteux, & ambi- gus 556
Accoustumâce aux maux. 420	Afflictions viennent de trois endroits 416
Accusations faulses 196.	Affranchissement des erreurs & vices du monde & des passions 312. & suiu.
Action de l'ame 89.90.91	Agitations d'esprit 180
Action de l'esprit 97	Agitations publicques 183
Action du Prince 519	Alliance du Prince 517
Action militaire du Prince 522	Ambition 120. 121. & suiu.
Action pacifique du Prince 529	Ambition & gloire 738. & suiu.
Action & facultez de l'ame 55	Ame & sa definition tres-diffi- cile 52.53.
Admonition libre 599. & suiu.	l'Ame comme exerce ses facultez 67.
Adolescence 89	l'Ame, de quelle nature & es- sence elle est 54
Aduersité 410 & suiu. 415.	l'Ame & son estat apres la mort 63
Aduis à faire la guerre 542	l'Ame & son existence au corps 59
Aduis contre la cõiuration 557	l'Ame & son immortalité 63
Aduis contre l'Aduersité 417	l'Ame & son origine 54
Aduis contre les diuisions pu- bliques 568.569 570	l'Ame & son siege 82
Aduis contre les maux publics 686.	
Aduis de faire raisonner le dis- ciple 649.650.651	
Aduis de sagesse 431	
Aduis du chois des sciences 647	
Aduis pour former l'esprit 652 653.	

T A B L E

l'Ame & son vnité	56. 57	Assurance & crainte	449
l'Ame, l'esprit, la chair	37	Ataraxie des Pyrrhoniens	345
l'Ame quand & comment entre au corps	59	Attendre la mort	463
l'Ame raisonnable est organi- que	83	Auarice	124. 125
l'Ame sensitive	68	Auarice du Prince	526. 526
l'Ame, son siege, & instrumens	61	Authorité de la coustume	430
l'Ame, ses facultez & actions	54	Authorité de la parole	78
l'Ame vegetatiue	66	Authorité du Prince	519. 520
De l'ame en general	50		
Amour	119	B	
Amour charnel	127. 128 &	B Annissement & exil	699
suiu.		& suiv.	
Amour des parens vers leurs enfans	656. 657	Batailles	546.
De l'amour ou amitié	584.	Beauté de l'esprit & du corps	49
585		Beauté du corps	45. 46
Amis perdus	706. & suiv.	Beauté du visage	48
Amitié commune	589	Bestes	162
Amitié & flatterie comme different	602. 603	Bien fait, & ses regles	606
Amitié parfaite	589. 590.	& suiv.	
591		se Bien comporter avec au- truy	438
de l'Amitié ou amour	553.	Bien vser du nom de Dieu	396
585. & suiv.		Biens diuisez en 8. chefs	446
Animaux comparez avec l'homme	153. & suiv.	Biens du corps, santé, beauté & autres	44 45. & suiv.
des Animaux	222	Biens inegalement distribuez	305
Apologie de l'auteur de ces liures	18	Biens perdus	702. & suiv.
Appetitiue faculté de l'ame	81	Bienueillance du Prince	519
Aristote Prince des Dogma- tistes, & le Dieu des Pedans	333	520	
Art & industrie	681. 682.	du Boire	732. & suiv.
		Bonne discipline	645. 646
		Bonté naturelle	365
		Braueries & submissions	198
		Briefueté de la vie	169. & suiv.

DES MATIERES

Brusler les corps morts 328
 But & train de vic certain 377

C

Captivité ou prison 698
 & suiu.
 Causes de la cholere 133
 Causes des guerres ciuiles
 567
 Ceremonie 362. 363
 de la Ceremonie du monde
 437
 Cerueau & son tēperament 83
 la Chair, l'esprit, l'ame 37
 Chasteté 736. & suiu
 des Chefs de guerre 541
 Choix des sciences 647
 Choix & election des choses
 447
 Cholere 133
 Cholere 712. & suiu.
 se Cholerer quād est bon 716
 Choses subites 196
 du Ciel 222
 Classes du mōde diuerses 240
 Clemence du Prince 500. 501
 Cognoissance de soy com-
 bien vtile 23. 24 & suiu.
 Cognoissance des personnes
 & des affaires 443
 Cognoistre Dieu 395
 Cognoistre l'Estat 488
 Combats 544. 545
 Commander & obeyr 247.
 Comparaison des philoso-
 phes & Theologiens 5. & 6
 Comparaison des tempeta-
 mens 84

Comparaison des faussetés de
 l'ame 87
 Comparaison de la volouté
 avec l'entendement 110
 Comparaison de l'homme a-
 ucc les animaux 152. 154.
 & suiu.
 Comparaison de la ieunesse
 à la viellese 173
 Comparaison de la vie ciuile
 avec la solitaire 286. 287
 288
 Comparaison des meschan-
 cetez 374
 Comparaison de religion &
 preud'homme 399 & suiu.
 Comparaison de la loy &
 coustume 425. & 426
 Comparaison de science &
 sagesse 637. & suiu.
 Comparaison des maux par
 leurs causes 685
 Compassion 149
 Compassion 712
 ne Condemner legerement
 les choses estranges 435
 Condition humaine confi-
 deree en cinq manieres 31
 Conduite aux affaires 443
 Conduite d'vn chacun est sa
 charge 349
 Conference avec les sçauans
 648
 de la Confession 376
 Confusion de probité & pic-
 té 400
 Coniuration 556
 la Conscience nous bour-
 relle 480

Conseil du Prince 305.306
 Conseil pour choisir vn train
 de vie 379
 Cōseillers du Prince 306.307
 Conseils de guerre 342. &
 suiu.
 Constance du Prince 323
 Consulter autruy 448
 Contentement & felicité 182
 Continence 736. & suiu.
 Continence des Soldats 341
 Conuersation simple & com-
 mune 439
 Conuersation speciale 441
 Corps 235
 Corps humain comme se di-
 uile 37.38
 Courtoisie & ses offices 180
 Coustume 425
 Coustume & loy comparees
 425
 Coustume & son autorité
 430
 Coustumes & loix diuerses
 426
 Coustumes sont à obseruer
 433
 Craindre la mort 455 & suiu.
 Crainte 149
 Crainte 708. & suiu.
 Crainte & assurance 449
 Croire 223.224
 Cruauté 141
 Cruauté 165
 Cruauté des Seigneurs contre
 leurs Esclaués 265
 cruauté du Prince 326
 cupiditez 131
 curiosité honneste 552. 652

Debuoir de l'homme à ses
 biens 382
 Debuoir de l'homme à son
 corps. 581
 Debuoir de l'homme à son
 esprit 579.580
 Debuoir de l'homme à soy
 576.577.578.579. & suiu.
 Deuoir de l'homme enuers
 l'homme 583
 Debuoir des enfans aux pa-
 rens 659.660.661
 Debuoir des grands & des
 petits 676
 Deuoir des maistres & serui-
 teurs 662.663
 Debuoir des magistrats 671
 & suiu.
 Deuoir des mariez. 618. &
 suiu.
 Deuoir des parens & enfans.
 625.
 Deuoir des souuerains & su-
 iects. 664. & suiu.
 Deuoir du magistrat vers le
 souuerain. 673
 Deuoir du Magistrat vers les
 particuliers. 674.675
 Defauteurs de fortune 293
 Defaults de l'esprit 103.104
 Des fiance requise au Prince
 494.
 Degrez d'amitié 588.589
 trois Degrez de gens au mō-
 de 240
 Degrez & perfection. 367

DES MATIERES.

Delicateresse & mollesse	195	Diuerfitez de formes de mort	
Desbauche	735		476
Description de la vie humaine	172	Diuerfité de loix & coustumes	426. 427
Description de layraye preud'homme	354	Diuerfité de religions	381
Description de l'esprit	93	Diuerfité des hommes & suiu.	232
Description de meschanceté	372. 373	Diuerfité d'esprits	93. 94
Description de passion	112	Diuisiõ de l'homme au corps de l'ame	36
Descriptions de religion	394	Diuisions priuees	571
Desespoir	132	Docteurs	278
Desir d'honneur	301	se Donner la mort	471
Desirer la mort	469	Douleur & maladie	695. &
Desirs	131	suuu.	
Desirs & plaisirs reglez	408		
Desreglement des passios	113	E	
Desreglement preiudiciable			
es voluptez	731	E ducation des enfans	628
Destinée	686. 687	E ffet & fin de religiõ	394
Deuils publics	143	Effects de la cholere	136. 137
Deuile de ie ne scay	335	Effects de l'imagination	108
Difference & inegalité des hommes	230 & suuu.	Effects des maux extremes	692
Differens naturels	234	Egalité & inegalité de biens	305
Discipline de guerre	529	Election des choses	447
Discipline mauuaise	644. 645	Election de soldats	538
Discretion	453	Eloquence	744
Disposition à la sagesse	21	Emotions populaires	560
Dissimulation	495	Empeschemens de sagesse	12
Dissimulation	604. & suuu.	& 13	
Distinction de prudence	485	Employer les finances	514
	486	Endurer est naturel	419
Distinction des esprits	240	Enfance	84
Distinction des meschancetez	374	Enfans en leur deuoir	625 &
Distinction des passions	117	suuu.	
Distinctions de l'amitié	586	Enfans & parens	260
	587	Enfans massés	627

T A B L E

Entendement comparé avec volonté	110	Examiner toutes choses meul- rement	436
Enterrer les corps morts	318	Exemples de parfaite ami- tié	591. 592
Entrée de l'ame au corps	58	Exemption des erreurs, & vices dumonde & des pas- sions	312 & suiui.
Enuie	139	Exercice des facultez de l'a- me	62
Enuie	718	Exil & bannissement	700.
Erreurs populaires contrai- res à la sagesse 314.315.316		& suiui.	
Escheile à la diuinité	21	Existéce de l'ame au corps 60	
Esclaues Seigneurs	265		
Espagne & reserue des finâ- ces	514.515	F	
Espoir	133	F acilité d'humeurs	438
Esprit	235	439	
L'Esprit doit estre bridé & retenu	102	Façon & maniere de saluer	327
L'Esprit est tres-dangereux	100. 101	Faction & ligue	561. 562
L'Esprit & ses defauts	103.	Faculté intellectuelle	82
104		Faculté sensitive de l'ame	68
L'Esprit & son action	96	Faculté vegetatiue de l'ame	67
L'Esprit humain & ses par- ties	92	Facultez de l'ame compa- rées	88
L'Esprit, l'ame, la chair	37	Facultez & actions de l'ame	55
Esprit prompt & soudain	96	Faculté imaginative, me- moratiue & appetitiue de l'ame	81
Esprits diuers	94.95	Faillir n'est iamais permis	373.
Essays d'honneur	273	Faire la guerre	534
Essence & nature de l'ame	53	Faveurs & defaveurs de for- tune	295
Estat de l'ame apres la mort	66	Faultx soupçons & accusatiōs	15
de l'Estat	268 & suiui.	Faut future nature	359
Estimation des choses	444.		
445			
Estudier à la vraye pieté 381 & suiui.			
Examen & iugemēt des cou- stumes	428		
Examination des souverains apres leur mort 670.671			

DES MATIERES.

Feintise	604. & sui.
Felicité & contentement	182
de la Fidelité	593. & sui.
Fin de la guerre	549
Fin & effect de religion	394
Fin miserable des souuerains	276
Finances	510
Finesses de guerre	548
Flatterie	600. 602. 603
Foiblesse	183. & sui.
Foiblesse au mal	193
Foiblesse aux extremitez	196
Foiblesse aux reprehensions	194
Foiblesse des sens naturels	75
Folie	167
Fonctions de l'esprit humain	93
Fonder les finances	511. 512
de la Force	678
Force armee	516
Force corporelle	680
Force de la parole	79
Force ou vaillance	678. & sui.
Force ou vaillance	684
se Forger des maux	202
Formalistes	217. 218
Formation de l'homme	33
Formes de morts diuerses	476
Fortune & industrie	452
Fortune & ses faueurs	293
de la Foy	593. 594. & sui.
roy & iustice du souuerain	491. 492
Frugalité	703. 704
Frugalité	735
fruits des maux externes	692. & sui.

G

G arder les oreilles des enfans	632
des Gehēnes & tortures	188
du General d'armee	542
Gentilshommes François ignorans	637
Gloire & ambition	739. & sui.
la Grace, perfection de nature	369
Grands & petits	676
Guerre entreprise	532. 532
Guerre ciuiles	566

H

H Abillemens	738
Hayne	138
Hayne	717
Hayne & mespris du Prince	525
Heresies & troubles d'où viennent	337
l'Histoire & voyager seruent à la sagesse	313
l'Homme a esté fait le dernier	17
l'Homme comme est fait en la matrice	35. 36
l'Homme ioue deux roolles	350
l'Homme cōme est formé	35
l'Homme comparé avec les animaux	153. & sui.
l'Homme considéré en cinq manieres	26

T A B L E

l'Homme depeint en general 175	Imaginative faculté de l'ame 81
l'Homme doit à trois 575	Immortalité de l'ame 63
l'Homme est l'abregé du monde 33	Impôts & subsides 513
Homme né à la douleur 203	Incompatibilité 207
l'Homme nud & droit 34	Inconstance 198
l'Homme s'il a seigneurie sur les bestes 163	Incontinence 737.738.739
Hommes differens en degrez, estats & charges 243. & suiv.	Indifference des Academiciens 345
Hommes differens & inegaux 231	Indigence 702 & suiv.
Honneur 299. & suiv.	Indiscretion 453
Honorer Dieu 395	Indiscretion 683
Honte est l'engeance de peché 329	Industrie & art. 681.682
Humanité 166	Industrie & fortune 452
Humeurs faciles 438. 439	Inégalité de biens 305
Hypocrisie 285	Inégalité des hommes 230 & suiv.
I	Infamie. 705
Ialousie 139	Ingratitude. 618
Ialousie 721.722	Injures ou offenses. 689. 690. 691.
Jesuites louez, & leur institution de vie 278. 279	Injustice vtile au public. 497
Jeunesse cōparee avec la vieillesse 173	Instructeurs. 278
Ignorance des Gentilshommes François 637	Instructeurs d'enfans. 632
Image de trois facultez de l'ame 89	Instruction à pieté. 395
Imagination chaude 85	Instruction des enfans. 629 & suiv.
Imagination & opinion 107. 108	Instruction douce & franche 633 & suiv
Imagination & ses effects 108	Instrumens & siege de l'ame 61
	Intellective faculté de l'ame 82
	Intelligences & pratiques 496
	Invention 92.100.101
	Jour de la mort 453
	Juger de tout 324 & suiv.
	Jurement 193
	Justice 188

DES MATIERES.

Justice avec prudence	493	Loix & coustumes font à ob-	
Justice en general	572	seruer	433
Justice & foy du Prince	491	Loyers & peines	530
492		Luxe	733
Justice naturelle	573		
Justice vsuelle	573-574		

M

		M agnanimité du Prince	
		504	
L angage	742. & sui.	Magistrats	277
Langue bonne ou mauuai-		Magistras	671. & sui.
se	80	Maistres	662.663
Lascheré & paresse	451	Maistres, seruiteurs	265
Lecture des liures	648.649	Maladie & douleur	695. &
Legislateurs,	278	sui.	
Liberalité du Prince	500.503	Malheur du Prince.	528
Liberté	164	Malice & tyrannie de la crain-	
Liberté du iugement	322. &	te	150.151
sui.		Manie	167
Liberté de volonté	345	Manieres diuerses de se por-	
Liberté & seruage	294	ter en la mort	453. & sui.
Ligue & faction	561 562	Mariage	249
Liures & de la queste d'iceux	196	Mariage blasme	249
		Mariage defendu	252
Liures & propos des enfans	632	Mariage descrit.	254
		Mariages des souuerains	272
Louange de frugalité	703.704	Mariez, de leur deuoir	621. &
Louange des Iesuites & de		sui.	
l'institution de leur vie	278	Maritale puissance	256
	279	Marques d'honneur	300
Louange de l'inuention	101	Marques de preud'homme	352
Loy & coustume comparées	425	Maux & accidés presens, pres-	
		fans & extremes	553
Loy & son autorité & origi-		Maux & accidens qui mena-	
ne	424	cent	152
de la Loy de nature	357. &	Maux externes	685.692
sui.		Maux internes	707
Loix & coustumes diuerses	426	des Maux priuez	687. & sui.

T A B L E

des Maux publics	686	Mœurs des soldats	540. 541
Memoire	107	Mœurs des souverains	270
Memoire humide	85	Mœurs du Prince	529
Memorative faculté de l'ame		Mollesse & delicatesse	196
81		Monde diuisé en diuerses	
Memorial d'affaire	530	classes	240. 241. 242
Menterie	604	le Monde mené par opinion	
Meschâceté discrete	372. 373	109	
Mescognoissance de soy mesme	22. 23	Monde partagé entrois	233
Mescontes dont on se doit garder en lisant ces liures	20. 21	Mort est iuste & raisonnable	466
Mescroire	224. 225	Mort est necessaire	465
Mesnagerie	623. & suiu.	la Mort, & comme il sy faut tenir prest.	453. & suiu.
Mespris & hayne du Prince	525	Mourir est naturel	463
Mespris de la mort	466. & suiu.	Moyens d'apprendre	647
Mespris du monde	404. 405 & suiu.	Moyens de paruenir à la sagesse	9. & 10.
Mespris du Prince	528	Moyens faux de se cognoistre	30
Methode de ces liures	15	Moyens vrais de se cognoistre	31
Methode pour planter la Crestienté	338	Munitions de guerre	534
Militaire profession	291		
Misere par anticipation	204	N	
Misere de l'homme	200. & suiu.	N ature corigee par la vertu & philosophie	366
Misere de la volonté	215	Nature est alteree & violentee, par art, & par ceremonie	361. 362
Miseres des souverains	271. & suiu.	Nature est bonne & suffisante maistresse	360
Miseres spirituelles	206. & suiu.	Nature est le ressort de preu-d'homme	354. 355
Misericorde	712	Nature & essence de l'ame	54
Modestie des soldats	541	Nature parfaicte par la grace	362. & suiu.
Modestie en prosperité	411		
Mœurs	235		
Mœurs de l'enfant	654. 655		

DES MATIERES.

Naturel de l'estat	268	Opinion inconsiderée	115
Naturels des hommes	234	Opinion mene le monde	109, 110
Noblesse	295	Ordre des facultez de l'ame	87
Noblesse acquise	297	Ordre des soldats	340
Noblesse naturelle	296	Origine de l'ame	58
Nom de Dieu ne doit estre legerement pris	397	Origine & autorité de la loy	424
Nouveaux de loix	434	Ouye & sa preeminence	78
Nourriture & education des enfans	628	d'Ouyr, voir & parler	77
Nudité est naturelle	50		

O

O beir aux loix, coustumes & ceremonies de son pays suiu.	424. &
Obeir & commander	247
Obiections contre l'eloquen- ce	745. 746
Obiects contre le mariage	249. & suiv.
Obligation	616. & suiv.
ne s'Obliger à rien	331. & suiv.
Observer loix & coustumes	433
l'Occasion & le temps	450
Offenses ou iniures	689
Office de religion	394
Offices de courtoisie	180
Offices des parens	626
Officiers	146
des Officiers	310
Opiniastrété	227
Opinion du mespris du mon- de	404
Opinion & imagination	107.

P

D E la paix	549. 551
Paremens du corps & autres	735
Parens & enfans	260
Parens & leur deuoir & suiv.	625
Paresse & lascheté	451
Parler, & ses regles suiu.	742 &
du Parler, voir & ouyr	77
Parole & de sa force & au- torité	79
Partage du monde	233
Passion	682
Passion concupiscible	117
Passion contraire à l'avarice	127
Passion irascible	118
Passions & leur description	113
Passions fascheuses	707
Paternelle puissance	260. 261
Pauvres & vagabons	267
Pauvreté	702. & suiv.
Pauvreté & richesse	304.

T A B L E

Si Peché engendre repentir	373	Plaisirs naturels	418
Pedans	217. 218	police	387
Pedans & Sophistes	442	Polygamie	257. 259.
Pedant comme iuge des coutumes	422	Pratiques & intelligences	496
Pedant opposé au contraire au sage	14	precaution contre les passions	319.
Pedant que c'est	13. 14. & 15	Precipitation	450
Peines & loyers	530. 561	Precipitation	608
Peinture de ceux qui sont asservis	346	Preeminence de l'ouye	78
Peinture generale de l'homme	175	Presomption	719. & suiv.
Peinture generale de sagesse	307. & suiv.	Presomption & folle amour de foy	321
Penitence	193	Presomption humaine	224
Pensées	177	Presomption iniurieuse	435
Profession & ses degrez de la perfidie	367 596	Prud'homme & religion comparees.	399
n'est permis de se donner la mort	472. 473. 474	Prud'homme populaire & mondaine	353
Persuader	227. 228. & suiv.	Prud'homme vraie & essentielle	347. & suiv. 364
Perte d'amis	706. & suiv.	Preuoyance des maux	421. 422
Perte des biens	702. & suiv.	Prier Dieu	396. 397
Petits & grands	676. 677	le Prince doit choisir de bons conseils.	509
Peuple ou vulgaire	279. & suiv.	le Prince doit moderer sa cholere	504
Philautie peste del'homme	321	le Prince est sur les formes	498
Philosophes & Theologiens comparez	4 & 5	du Prince & de son action	519
Philosophie corrige la nature	366	Prison ou captiuité	696. & suiv
Pieté avec probité	393	Probité avec pieté	398
Pieté du Prince	490	Probité sans pieté	399
Pieté sans probité	398 399	Profession militaire	291
Pieté vraie	381 & suiv.	Professions diuerses des hommes	283
Pietons	535	Propos qu'on tiendra aux enfans	632.
Plaisir charnel	736. & suiv.	Propriété des facultez de l'ame	87
Plaisir & desirs reglez	408		

DES MATIERES

Proprietez du corps humain

43	
Prosperité	409. & sui. 414
Prosperité	724. 725
Providence	686. 687
Prouissions de guerre	534
de la Prudence	482
Prudence avec iustice	493
Prudence aux affaires difficiles	551
Prudence difficile, obscure	482. 483
Prudence du Prince en la guerre	533
Prudence nécessaire	484
Prudence Politique	487. & sui.
Prudence que c'est	482
Prudence s'acquiert	484. 485
Puissance des seigneurs particuliers	245
Puissance & subiection	244
Puissance maritale	256
Puissance paternelle	260
261	
Puissance souueraine	244
Punition des coniurez	558
Punition & suplice	694
Pyrrhonien ne sera iamais heretique	339

Q

Q	Valitez de l'esprit humain	93
Q	Queste de liures	196

R

R	Aison	92. 97
R	Raison à tous visages	95.
96		
Ratiocination		158
Rebellion		564. 565
Recherche inquiete		206
Reconnoissance du bien-faict		617
Recommandation de la discipline militaire		539
Regions du corps		39. 40. 41.
Regler les desirs & plaisirs		403
& sui.		
Regle de mariage		257
Regles pour faire la guerre		542
Religion		190
Religion Chrestienne est la vraye		385
Religion & preud'homme comparees		399
Religion ne doit estre prise humainement		387. & sui.
Religion vraye		393
Religion vraye ou faulse		390
Religions diuerses		381
Religions en quoy conuiennent		382
Religions sont estranges au sens commun, & à la nature		385
Remedes contre la coniuration		557
Remedes contre les passions		318
Remedes de misere		207

T A B L E

Remedes pour ne craindre la mort	459. & sui.	Science & sagesse ne se ren-	contrent pas	641
Remercimēt du bien fait	617	Science financiere		510
de la Repentance	375	Science sans sagesse		643
Repeutir engendré du peché	373	du Secret		597
Repudiation de femmes	257	Sedition		563
Reserne des finances	514. 515	Seigneurs esclaves		265
Responſe aux obiects contre le mariage	252	Seigneurs particuliers		245
Richesses & pauureté	304	des Sens de nature	72. 72.	
Ruēs de guerre	548	& sui.		
S		Sens naturels foibles & in-	certain	75
Sacremens	192	Separation de l'ame & du	corps	63. 64. 65.
Sacrifices cruels	383	Seruage & liberte		294
le Sage autre au dedans & au dehors	327	Seruir Dieu de corps		396
le Sage se doit exempter des passions	317	Seruir Dieu d'esprit		396
Sagesse comme est diuisee	3	Seruiteurs	662. 663.	
Sagesse diuine	3	Seruiteurs, maistres		265
Sagesse & science comparees	637. & sui.	Seruitude		164
Sagesse & science ne se ren-	contrent pas	Seuerite du Prince	521. 522.	
	641	Siege de l'ame		82
Sagesse humaine	4	Siege & instrumens de l'ame		61
Sagesse humaine descrite	7	Signes de la cholere		135
& 8		Singularitez du visage humain		47
Sagesse mondaine	3	Sobrieté	732. & sui.	
Sagesse que c'est	1	Soin de l'aduenir		178
Sagesse sans science	642	Soldats		535
Santé du corps	44	Soldats bien choisis	537. 538.	
Science	302 & sui.	Soldats naturels	536. 537.	
Science a diuers effects	12	Sophistes & pedans		442
Science de mourir	454.	Sortes differentes de vie		284
Science & sagesse comparees	637. & sui.	Soupçons faulx		195
		Souuerain doit estre vertueux		489
		du Souuerain & de ses mœurs		505

DES MATIERES.

Souuerains	268. & suiu.	se Tenir prest à la mort	451 & suiu.
Souuerains	68. 2. & suiu.	Testamens selon les loix	658
Stratagemés	548	Theologiens & Philosophes	comparez 4. & 5.
Stupidité	318	Tortures	188
Stupidité ou temerité	680	Trahison	559
Subiection & puissance	244	Traict de sagesse de prendre	l'heure de mourir 475
Subiects	664. & suiu. 667	Train & but certain de vie	377
Submissions & braueries	197	de la Tranquillité d'esprit	477
Subsides & imposts	513	& suiu.	
Subtilitez	497	Trauail de soldats	557
Suffisance des hommes	240	Tristesse	143. & suiu.
Suffisance louée	703. 704	Tristesse	310. & 311
Superstitieux	217	Troubles & diuisions priuées	571
Superstition descripte	300	Troubles, & heresies d'où viennent	335
Superstition est naturelle	393	Tuer n'est pas venger	141
Superstition populaire	392	Tyran, & sil est permis attendre sur sa personne	667. 668. 669. 670
Superstition soustenue par raison humaine	392	Tyrannie	564. 565
Supplice & punition	694	Tyrannie de la ctainte	130
Surseance louable	331. 335. 336. 337.	151	

T

T Emérité de condamner tout	226
Temerité ou stupidité	680
Temperamens comparez	85 86
Temperament du cerueau	84
Temperament entre crainte & assurance	449
Temperance au parler	742. & suiu.
Temperance descripte	713
Temperance en general	722. & suiu.
Temps de guerre	543
le Temps & l'occasion	450

V

V Agabons & pauures	267
Vaillance des soldats	539
Vaillance du prince	500
Vaillance imparfaicte	679
Vaillance militaire	679
Vaillance ou force	678. & suiu.

TABLE DES MATIERES.

Vanité	177	Vie rustique	290.292
Vengeance	140.141.719.720	Vie solitaire	286.288
Vengern'est pas tuer	140	Vieillesse comparée avec la jeunesse	173
du Veoir, quyr & parler	77	Virginité	736. & suiui.
Verité	92.99.	Vifage humain	47.48
Verité	189	Vifites de courtoisie	181
Verité difficile à trouuer	99	Vnité de l'ame	56.57
Verité doit estre reuelée de Dieu	338	Vniuersalité d'esprit	339. &
Verité & admonition libre	597	suiui.	
598		Volonté	111
Vertu	164.165	Volonté comparée avec l'en- tendement	111
la Vertu corrige la nature	366	Volonté & ses miseres	215
Vertu neceffaire au fouuerain		Volupté	726. & suiui.
489		Voluptez naturelles	729. &
Vertu vice	320	suiui.	
Vertus de bons confeillers	506	Voyager	648.649
507		Voyager & l'histoire seruent à la fageffe	315
Vertus principesques	491	Vraye pieté	381. & suiui.
Vestemens du corps	50	Vulgaire ou peuple	279. &
Vices de Confeillers d'Etat		suiui.	
508.		Z	
Vice des paffions.	114	Z	Ele de Religion 401.
Victoire des vainqueurs	547	403	
Vie ciuile	286		
Vie humaine, & fa brieueté	166		
& suiui.			
Vie priuée	284		

F I N.

Errata,

Page 6. ligne 14. representer. 187. 12. l'autre. Et 248. 17. xlv.
335. 13. Sectaires. 768. 18. noircir la peau.

PRIVILEGE DV ROY.

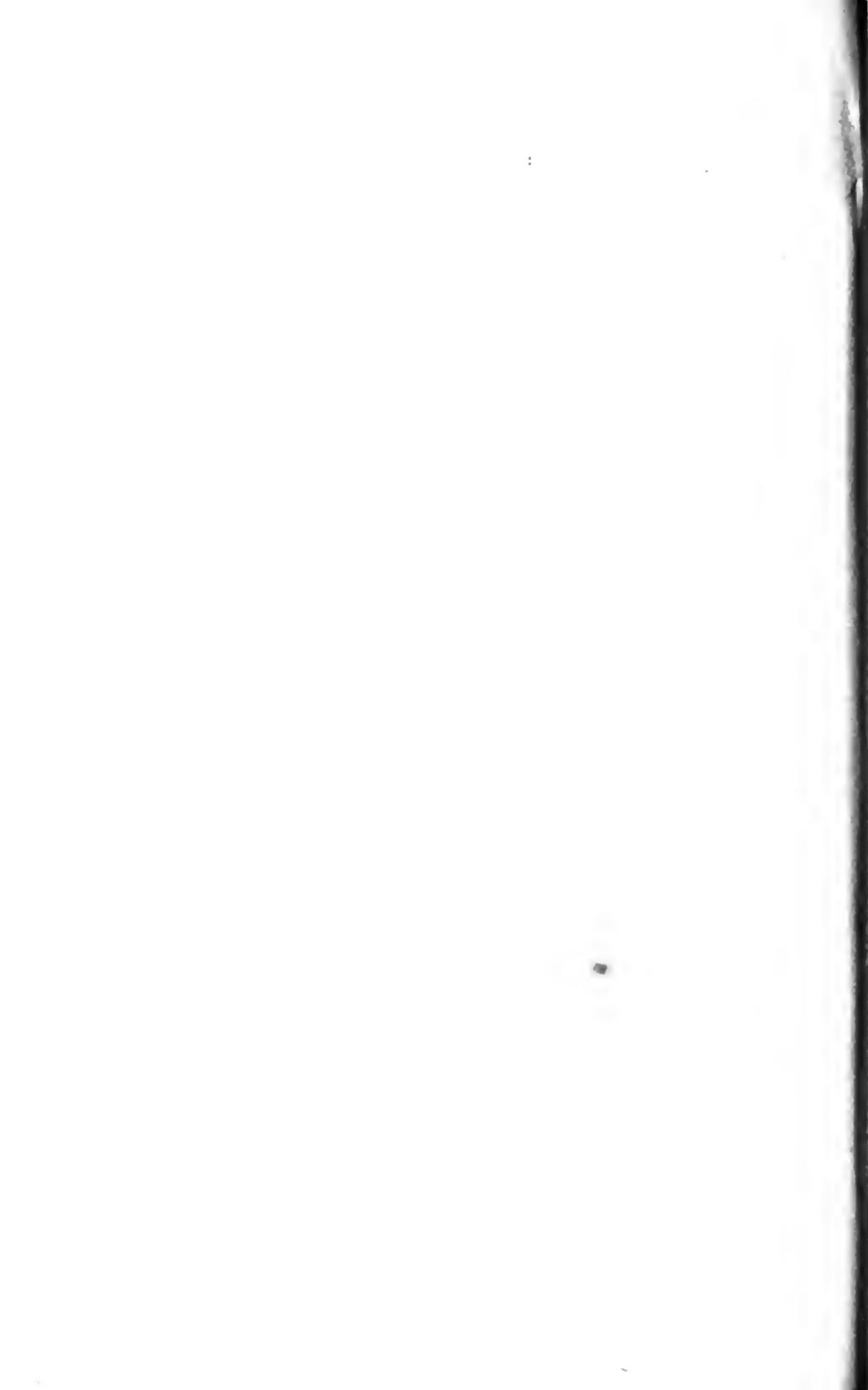
HENRY par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux conseillers les gens tenans nos cours de Parlements de Paris, Rouen, Thoulouze, Bordeaux, Senechaux, de Lion, & Poitou, & leurs Lieutenants, & a tous Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé David Douceur, Marchand Libraire juré en l'Vniuersité de Paris, nous a fait remonstrer, qu'il a recouert avec grands frais, vn liure intitulé, *Les trois liures de la Sageſſe, composé, par ſeu M. Pierre Charron, luy uiuant Theolog. & chantré de l'Eglise Cathedrale de Comdom*: Lequel en ceste dernière edition auroit esté augmenté & reueu en diuers lieux par ledict Autheur, & en outre auroit esté embelly ledict liure, par le ſoin dudit Douceur, de la vie dudit Autheur, interpretation de la figure mystique estant au frontispice dudit liure, & de belles tables pour la facilité & commodité des lecteurs: lequel liure il desire Imprimer ou faire Imprimer & mettre en lumiere: Mais d'autant qu'il luy a cousté ia beaucoup, & coustera encores d'auantage pour dresser les Copies & faire l'Impression deldits liures: Il doute que apres qu'il aura exposé & mis en vente lesdits liures quelques Imprimeurs & Libraires de Lion, Rouen, Paris ou autres villes de cestuy nostre Royaume le vueillent Imprimer, & susciter les autres Imprimeurs de Geneue ou autres estrangers à ce faire, qui seroit par ce moyen frustrer ledict suppliant de ses frais, & rendre sa peine, & diligence travail inutile, & luy faire receuoir perte & dommage. Pour a quoy remedier, & affin que ledict Douceur qui travaille pour le bien public, ayant fourni à ce qui estoit necessaire pour aduancer ledict labour ne soit priué du fruit qu'il doit attendre d'iceluy. N o u s pour ces causes & autres considerations à ce nous mouuans, Auons de nostre grace speciale, plaine puissance & autorité Royale, par ces presentes signées de nostre main, donné & Octroié, Donnons & octroyons congé, licence & permission audit Douceur, d'Imprimer ou faire Imprimer lesdits liures de la Sageſſe augmentez & reueus par ledict Charron, & illustrez de sa vie, interpretation de la figure mystique & des tables necessaires pour l'intelligence dudit Liure en tels caracteres & forme que bon luy semblera, fait & faisons inhibitions & defences à tous autres Imprimeurs & Libraires de quelque part qu'ils soient, &

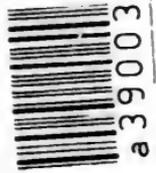
autres personnes de quelque estat & condition qu'elles soient de les Imprimer ou faire Imprimer, être ne distribuer en cestuy nostre Royaume pays & terres de nostre obeissance, cōtrefaire ne alterer, soit par extrait ou abrégé, l'ordre & methode de ceste dernière editiō. Ny pouuoir Imprimer lesdits liures sur aucunes des coples cy deuant Imprimées à Paris, Bourdeau, & Rouen, ou autres lieux, ne mesmes susciter les Geneuois ou autres estrangers à ce faire, sans le congé ou permission expresse dudit Douleur, durant le temps & terme de dix ans, à côté du iour qu'ils seront paracheuez d'imprimer, sur peine de mil liures pour chacun liure ou exemplaire, sans aucune diminution, & de punition corporelle; damende, dont la moitié nous appartiendra, & l'autre moitié audit Douleur, de tous despens, dommages interrests enuers luy, & ce sur peine aussi de confiscation des exemplaires qui seront fais ou Imprimez par autres, sans le consentement dudit Douleur. De ce faire vous donnons pouuoir, autorité, commission, mandement special de proceder à l'encontre de ceuz qui contreuiendront, par toutes voyes deues & accoustumées, & par les peines susdites, nonobstant toutes lettres, arrestes, opositions ou appellatiōs queiconques. Pour lesquelles sans preiudice d'icelles ne voulons estre differé. Et pource que de ces presentes ledict exposant pourroit auoir affaire en plusieurs & diuers endrois: Nous voulons qu'au vidimus d'icelles fait sous seel Royal, ou par l'un de nos amez & feaux conseillers notaires, & secretaires, soy soit adioustée comme au present original: Et si voulons & mandons que mettant par bref le contenu du present Priuilege au commencement ou à la fin de chacun desdits liures, qu'il aye forme de signification, tout ainsi que si l'Original estoit particulierement signifié à vn chacun, & que cela soit de tel effect & vertu cōme si lesdites lettres leur auoient expressement & particulierement esté montrées & signifiées. Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le vii. iour de Iuillet l'an de grace mil six cés sept, & de nostre regne le dixhuitiesme. Signe.

Par le Roy en son Conseil.

G I L E T.







a 39003



009526673b

